LA REVUE

(ANCIENNE "REVUE DES REVUES")

Directeur et Rédacteur en Chef : JEAN FINOT

VOLUME LXXVI

1908

PARIS

12, Avenue de l'Opéra, 12

TABLE DES MATIÈRES

ANNÉE 1908. — 4e VOLUME
(du 1er Septembre au 15 Octobre 1908).

Index analytique des articles

ANALYSE DES REVUES
françaises et étrangères

Table des auteurs

Caricatures



Les survivances du passé dans l'armée

« Quand vous aurez trouvé la vérité, dit Montesquieu, ne craignez pas de creuser. Vous n'arriverez qu'à des conséquences justes et fécondes. »

Et Helvétius ajoute : « En vain répète-t-on que les vérités sont souvent dangereuses. En supposant qu'elles le fussent quelquefois, à quel plus grand danger ne serait pas exposée la nation qui consentirait à croupir dans l'ignorance ! » (1)

Quelle catastrophe n'eût pas évitée le gouvernement français de 1870, s'il avait écouté les voix autorisées de ceux qui, combattant les idées admises par les militaires de l'époque, leur démontraient hautement « qu'ils s'endormaient dans les choses du passé ; qu'ils vivaient sur des traditions respectables mais vieillies qui n'étaient plus en rapport avec les longs et minutieux efforts de préparation, l'énergique ressort, les vitesses de toutes sortes, les manœuvres simplifiées, les perfectionnements mécaniques qui sont les exigences absolues de la guerre contemporaines (2) ».

Mais si « lutter contre des préjugés anciens et généralisés, c'est peut-être bien servir l'intérêt public, sinon pour les temps présents, au moins pour l'avenir, c'est également risquer beaucoup. »

En particulier, c'est risquer de passer pour un indiscipliné, alors que le fait de s'inquiéter des vices d'une organisation et de se préoccuper des moyens de l'en guérir dénote au contraire tout le désir qu'on a de la voir bien fonctionner. Aussi, dans ce qui suit, ne faut-il rien voir de subversif, mais seulement une étude purement scientifique, dans laquelle on a parlé des choses de l'armée avec la franchise qui convient à la libre discussion et avec la pensée d'être utile à la fois à l'armée et à la République.

(1) *Traité de l'esprit.* Préface.

(2) Général Trochu, l'*Armée française en* 1867.

I. — La Routine.

Un observateur impartial, étranger à l'armée, qui y pénétrerait brusquement, ne tarderait pas à constater combien la routine y règne en maîtresse. Les survivances du passé y sont si nombreuses, qu'il croirait par moments vivre dans un siècle déjà éloigné, de même qu'un voyageur arrivant dans une petite ville de province ou d'Espagne peut s'imaginer parfois qu'il est encore à l'époque des diligences et des autodafés.

Il serait témoin des luttes que le progrès soutient contre ces survivances, de l'acharnement avec lequel elles se défendent ou de la vitalité dont elles font preuve pour renaître sous mille formes, alors qu'on les croyait détruites définitivement.

Ce milieu, dont le rôle exige l'esprit d'offensive le plus violent, qui devrait être poussé par lui à l'avant-garde de la société, semble, au contraire, ne suivre celle-ci qu'avec regret ; on dirait que ceux qui le composent, hommes d'action pourtant, en raison même de leurs fonctions et de leur mission, redoutent la moindre évolution et reculent devant la plus petite responsabilité ; eux, qui doivent être toujours en état d'accomplir cet acte de vigueur suprême par lequel ils rejetteraient, en cas de danger, l'ennemi loin de nos frontières, paraissent impuissants à s'arracher à l'étreinte des tentacules que la pieuvre du passé étend sur leur esprit...

La plus violente opposition aux lois de recrutement de 1872, de 1889 et de 1905, n'est-elle pas venue des nombreux militaires qui déploraient l'ancien état de choses, quoique celui-ci fût contraire au bien général du pays et, par suite, de l'armée elle-même? N'est-ce pas la résistance de l'élément militaire qui retarde et retardera peut-être encore longtemps la réforme des Conseils de guerre bien que leur organisation actuelle soit depuis longtemps en désaccord avec les mœurs, le bon sens et l'équité ?

Il est donc intéressant de rechercher ces survivances du passé, de déterminer les causes de leur pérennité et d'indiquer quelques moyens de les faire disparaître.

II. — Les Brimades.

D'abord, qu'est-ce exactement qu'une survivance ? C'est un élément du passé qui est stationnaire depuis un temps assez long pour qu'il y ait discordance entre lui et le milieu dans lequel il subsiste. Tylor l'avait définie : « Un débris de civilisation inférieure et morte dans une civilisation vivante et supérieure (1). »

(1) Tylor, *La Civilisation primitive.*

Considérons, par exemple, les brimades, ces plaisanteries aussi barbares que ridicules, qui ont subsisté jusqu'à ces dernières années dans les régiments et surtout à Saint-Cyr. N'étaient-elles pas un résidu de l'époque où le service militaire ayant une longue durée, les soldats avait du temps à perdre ; où celui qui arrivait au corps cherchait d'abord à se concilier les bonnes grâces des anciens avec lesquels il devait vivre si longtemps ; où l'état de soldat constituait une profession pour une partie du contingent ; d'une époque enfin, « où les jeunes soldats étaient dressés par des moyens violents dont les avertissements grossiers, l'injure souvent, les sévices quelquefois, faisaient le fond? (1) ».

Quel rapport existait-il entre la Société de cette « époque de terreur » et celle du XX[e] siècle ? Evidemment bien peu. Et pourtant, cette coutume absurde subsistait parce que « c'était l'habitude », parce que « ça c'était toujours fait ainsi ». Les chefs ne s'en inquiétaient pas ou même en riaient parce qu'ils l'avaient toujours vu faire. Par une aberration étrange, ils ne voyaient bien que ce qu'ils avaient toujours eu sous les yeux; ils ne s'apercevaient pas des changements profonds qui s'accomplissaient autour d'eux, dans l'esprit public, l'organisation sociale et même l'organisation militaire.

Ils ne remarquaient pas que ce genre de persécution était funeste à l'esprit militaire lui-même, puisqu'il engendrait souvent des haines qui, chaque année, à la sortie de l'Ecole, donnaient lieu à des duels déplorables et coûtaient parfois la vie à quelques-uns de ces jeunes gens.

Et l'empire de la routine est si puissant que officiers et Saint-Cyriens ont vu d'un mauvais œil la réforme de cet abus révoltant.

Cette résistance au progrès se retrouve dans toutes les survivances du passé. Elles sont donc des poids morts, ralentissant la marche en avant de la société qui les traîne. Plus elles sont anciennes, plus considérable est l'écart qui les sépare des milieux externes et plus est sensible leur influence retardatrice.

III. — **L'Esprit de l'armée.**

Jusqu'en 1870, l'armée était principalement composée de professionnels. Formant un corps isolé dans la nation, les vices dont elle pouvait être atteinte ne nuisaient guère qu'à elle ; s'ils portaient préjudice au pays, c'était indirectement et du fait que,affaiblissant sa puissance militaire, ils pouvaient l'exposer aux conséquences désastreuses de la défaite.

(1) Général Trochu, *loc. cit.*

Depuis cette époque, une évolution considérable a profondément modifié la situation: c'est l'application du principe de la nation armée : « L'armée moderne doit être la nation en armes (1) ». Elle l'est effectivement depuis l'adoption de la loi de deux ans.

Dès lors, elle comprend deux éléments bien différents : les soldats et les cadres. Mais si ces éléments sont distincts comme organisation, ils doivent cependant être identiques comme sentiment; et la puissance militaire du pays sera d'autant plus grande que leur liaison sera plus intime. Tout ce qui troublera leur harmonie sera nuisible à chacun d'eux et au pays.

Or, les soldats, c'est la nation elle-même, représentée par ses éléments les plus jeunes, les plus alertes, les plus vigoureux, renouvelés tous les ans par moitié, apportant avec eux les idées les plus nouvelles et les caractères les plus nets de l'évolution nationale. Aucune survivance ne peut s'implanter parmi eux, et encore moins s'y maintenir.

Les cadres, ce sont les officiers et les sous-officiers, dont le renouvellement est si lent qu'on peut dire que ces cadres sont permanents. Leur évolution est, par suite, insensible; ils constituent un milieu particulièrement favorable aux survivances. C'est cependant cet élément qui incarne l'armée: « L'esprit d'une armée réside dans ses officiers », a dit Rüchel. Ayant le droit et la responsabilité du commandement, il s'efforce naturellement d'imposer sa mentalité à l'autre élément.

De cette situation résultent des frottements d'autant plus durs que les vitesses d'évolution sont plus différentes.

Comme nous l'avons vu, cette différence a pour origine les survivances du passé ; elle croît avec leur nombre et leur ancienneté.

Il s'agit donc de découvrir ces survivances et de leur faire une guerre sans merci.

Mais leur recherche est difficile; elles se cachent adroitement sous des apparences très respectables, telles que l'esprit de corps, la tradition, la discipline, etc... Pour les mettre au jour, il faut pénétrer dans l'intimité des cadres qui les abritent et vivre avec eux, sans cesser de suivre le développement de la civilisation extérieure.

Comment cette civilisation influe-t-elle sur l'élément militaire?

« Les hommes qui ont assez longtemps vécu dans l'armée pour y voir la succession de plusieurs générations, qui ont pu conséquemment observer à des époques différentes nos mœurs mili-

(1) Von der Goltz *La Nation armée.*

taires, sont unanimes à reconnaître les modifications profondes que chacune de nos révolutions politiques y a introduites (1). »

Ces modifications affectent à la fois la structure de l'armée, c'est-à-dire son organisation, et sa vie, c'est-à-dire son fonctionnement.

IV. — Le recrutement des officiers.

Législativement parlant, l'organisation actuelle de l'armée date de 1873 (2) ; mais en réalité, elle est vieille de près d'un siècle, car la bourrasque de 1870 n'a pas emporté tous les vieux errements qui avaient été si funestes à notre pays. La plupart d'entre eux, aussi souples que le roseau de la fable, plièrent sans rompre et retrouvèrent leur place dans la nouvelle organisation. Ils s'y sont maintenus jusqu'à nos jours bien qu'ils constituent depuis déjà longtemps les anachronismes les plus dangereux.

L'un des plus importants est le *mode de recrutement des officiers*. Ce recrutement a toujours pour base la pluralité d'origine militaire : écoles spéciales, d'une part, écoles de sous-officiers, de l'autre. Les vices de cette organisation sont pourtant connus de tous. Ils ont reçu une éclatante consécration historique, si l'on peut s'exprimer ainsi, sur le champ de bataille de Forbach, le 6 août 1870. On sait que le général Frossard, attaqué par des forces allemandes supérieures sur les hauteurs de Spicheren, demanda à Bazaine le secours de la division Montaudon, qui n'était pas trop loin du champ de bataille; le Maréchal, jugeant ce secours inutile, répondit : « Il y a trois ans que le général Frossard étudie la position de Forbach et qu'il la trouve superbe pour y livrer bataille. Eh bien! il l'a maintenant cette bataille; qu'il se débrouille (3)! » Cette réponse déconcertante n'était que l'expression de la jalousie que Bazaine, sortant des rangs, ressentait à l'égard du polytechnicien Frossard. Il aurait d'ailleurs pu arriver que les rôles fussent intervertis.

Cet esprit s'est perpétué jusqu'à nos jours parce que la cause qui l'engendre, la pluralité d'origine, a été maintenue. Comme autrefois, il est la source d'animosités, de haines mêmes qui pourraient encore se traduire sur les champs de bataille de demain par des actes analogues à celui de Forbach, pour le plus grand malheur de l'armée et de la France.

(1) Général Trochu, *loc. cit.*

(2) Loi du 24 juillet 1873, sur l'organisation générale de l'armée.

(3) Déposition d'un officier au procès Bazaine.

Cette organisation n'est-elle pas en opposition complète avec les principes d'égalité qui sont la base de notre constitution sociale ? N'a-t-elle pas pour conséquence de favoriser dans l'armée l'esprit de caste de l'ancien régime, que la nation s'est efforcée depuis cent ans d'abolir dans son sein? C'est donc bien une survivance du passé que l'intérêt de tous est de voir disparaître.

Cette question est liée à une autre tout aussi intéressante : celle du passage par l'Ecole polytechnique des futurs officiers d'artillerie. Quelle peut être pour ces derniers l'utilité des études faites à cette école ? « Des x, des abstractions, de hautes spéculations scientifiques n'ont pas d'objet à la guerre où tout est pratique et action (1) ». Ce sont deux années complètement perdues pour la formation de ces officiers.

Du reste cette école n'avait pas été créée dans cette intention. Son but était de fournir des sujets aux écoles d'application d'ingénieurs, mines, ponts et chaussées, géographes militaires. Ce fut Bonaparte qui, en qualité d'ancien artilleur, l'organisa militairement pour le plus grand dommage de la science et même de la guerre.

Donc, suivant l'expression du général Trochu, elle n'est pas, ne doit pas, ne peut pas être une école militaire.

Elle l'est pourtant, bien que son maintien à ce titre soit en opposition directe avec les intérêts de l'armée et avec le principe des spécialités qui devient de plus en plus la règle de l'organisation économique du pays. C'est donc bien une survivance, explicable seulement par l'intérêt que présente pour certains le maintien du *statu quo*.

V. — L'Etat-major.

Il se produit dans l'état-major une déperdition énorme d'énergie due à une survivance des plus tenaces: les traditions de l'ancien corps.

On raconte qu'un officier, arrivant comme stagiaire dans un état-major dont le chef avait appartenu à ce corps, reçut de lui l'ordre de rédiger un rapport. Naturellement le nouveau venu déploya dans cette rédaction tout son talent de littérateur. Néanmoins le rapport ne fut définitivement accepté qu'après avoir été remanié de fond en comble plusieurs fois. Quand il fut à point, le chef d'état-major dit au stagiaire: « Maintenant vous allez gratter soigneusement tout ce que vous avez écrit de façon

(1) *Recrutement des officiers d'artillerie*, par un officier d'artillerie... Berger Levrault, 1907.

que cette feuille puisse servir pour une nouvelle rédaction ; nous verrons ainsi si vous êtes un bon officier d'état-major! »

Tel était l'esprit de l'époque, et il s'est maintenu, au moins dans ses grandes lignes. Actuellement l'officier d'état-major travaille plusieurs années pour être admis à l'Ecole de Guerre ; il travaille encore davantage pendant les deux années qu'il y passe. Que fait-il ensuite? Des rapports en Conseil de Guerre, il instruit des demandes de secours, d'autorisations de remonte, de mariage, etc.; il perd son temps à compulser ce redoutable recueil qui a nom « Bulletin militaire officiel » dans lequel « se succèdent, s'accumulent et se heurtent les lois, décrets, ordonnances, décisions, les uns abrogés entièrement, les autres partiellement, d'autres non encore abrogés, mais tombés en désuétude d'autres enfin en plein exercice, les nouveaux expliquant, complétant ou contrariant les anciens! »

C'est pour accomplir pendant onze mois par an des travaux de ce genre, que l'Etat entretient à grands frais une Ecole de Guerre et dote chaque échelon du haut commandement d'un état-major composé d'officiers triés sur le volet...

Cette organisation n'est-elle pas une des plus déplorables survivances du passé ?

L'état-major en renferme une autre, non moins enracinée que la précédente : *les officiers d'ordonnance.* « Le service des aides de camp et des officiers d'ordonnance auprès des généraux est l'une des traditions les moins justifiables du régime militaire, que les événements contemporains ont irrévocablement condamnées ». (Trochu.)

Sous les régimes déchus, alors que souverains et princes attachaient à leur personne tous ceux qu'ils désiraient faire arriver rapidement aux plus hauts degrés de la hiérarchie militaire, ce service avait une raison d'être. Mais franchement est-il encore justifié au milieu de notre démocratie? Est-il un service d'honneur ? Ce serait anti-démocratique au plus haut point. Est-il un service d'affaires ? Il est nuisible à tous les égards parce qu'il installe auprès de chaque général une Eminence grise qui tient souvent en échec l'autorité du chef d'état-major. De plus il incite souvent les généraux à ne plus travailler et à se reposer sur leur subordonné, qui finit ainsi par exercer le commandement réel au lieu et place du véritable chef.

On pourrait multiplier ces exemples et démontrer que c'est à des survivances du passé que l'armée doit le maintien :

De *l'intendance*, faisant double emploi avec le commandement, l'exécution ou le contrôle;

Des *cuirassiers*, arme d'un autre âge qui ne rend plus des services en rapport avec les dépenses qu'elle occasionne;

De *l'équipement actuel du fantassin*, plus lourd que jamais, malgré les progrès accomplis dans les moyens de transport et le manque d'entraînement inévitable des réservistes;

De nombreuses *estafettes* sur le champ de bataille, alors que le téléphone est devenu partout le mode normal des communications rapides;

De *boutons métalliques* sur les uniformes et de l'antique *patience* pour les astiquer, alors que des boutons en toute autre matière seraient plus pratiques et plus économiques;

De *cadres* dont la constitution est en désaccord absolu avec le principe de la division du travail et l'organisation moderne de toute entreprise;

D'une *centralisation à outrance* qui étouffe toute initiative et entrave tout progrès;

D'une *administration centrale* dont les bureaux omnipotents font échec au commandement, rendant ainsi toute réforme impossible, etc., etc.

VI. — **Le service intérieur**

L'organisation n'est qu'une partie de l'organisme militaire. Son fonctionnement, c'est-à-dire l'esprit et les mœurs de l'armée, qui forment l'autre partie, ne sont pas moins riches en survivances du passé.

Croirait-on, par exemple, que la vie interne de l'armée de la Troisième République est toujours régie par une *ordonnance royale du 2 novembre 1833* dont les dispositions étaient elles-mêmes empruntées à des règlements antérieurs à la Révolution ? Cette ordonnance a bien été revue, corrigée et considérablement augmentée, mais son esprit n'a pas varié. Si quelques-unes des règles qu'elle contient sont, il est vrai, tombées en désuétude, plusieurs autres sont toujours en vigueur, malgré le ridicule qui les entoure.

Ainsi on y lit que les officiers mariés sont autorisés à vivre chez eux! et qu'un adjudant peut vivre avec les sergents-majors! Ne se croirait-on pas au temps de la guerre en dentelles ?

L'obligation de vivre par tables réglementairement constituées, malgré les différences d'âge, de situation, de tempérament, etc., des officiers d'un même grade est une des prescriptions les mieux observées de ce règlement archaïque. Le lieutenant-colonel du régiment doit « s'assurer que les officiers payent régulièrement leurs dépenses tous les mois »; dans ce but, il exige un reçu signé

du plus ancien des officiers de la table et contresigné par l'hôtelier ! N'est-ce pas là un vieux reste de cette époque où le colonel était propriétaire de son régiment et en disposait selon son bon plaisir ? Comment de pareilles coutumes ont-elles pu se perpétuer jusqu'à notre République démocratique ? Si encore il y avait une raison d'économie; mais, à notre époque, tous les pensionnaires sont traités sur le même pied et chacun devrait avoir la liberté d'aller prendre ses repas où bon lui semble.

Le même règlement ordonne au colonel de *punir sévèrement* les officiers qui font des dettes; il lui donne le droit de prescrire la retenue de « la totalité du traitement, moins ce qui est nécessaire pour les dépenses courantes et indispensables ». N'est-ce pas là un régime d'esclavage aussi blessant pour ceux qui y sont soumis que pour ceux qui ont mission de l'appliquer ?

En vertu du règlement en question, le Ministre de la Guerre peut mettre un officier *en non-activité*, c'est-à-dire l'exclure temporairement du service sur une simple plainte du chef de corps et sans que l'officier puisse être appelé à se justifier. Du coup, celui-ci perd les 3/5 de sa solde et comme il reste « soumis aux règles générales de discipline et de subordination », il ne peut se créer aucune situation nouvelle; si la mise en non-activité a été prononcée pour dettes, ce qui arrive souvent, on voit dans quelle lamentable situation se trouve l'officier qui a été l'objet de mesures aussi arbitraires. Pour s'expliquer le maintien de ces dispositions, si peu en rapport avec nos mœurs sociales actuelles, il suffit de se rappeler que ceux qui les ont jalousement conservées ont toujours été les ennemis de nos institutions démocratiques.

VII. — **La Discipline.**

Sous le couvert de la discipline. d'autres survivances sont parvenues jusqu'à nous. L'une d'elles, *l'interdiction du droit d'écrire* porte le plus grand préjudice à l'autorité morale de l'armée. Qui pourrait mieux éclairer le public et le Parlement sur les besoins de l'armée, ses défauts, les améliorations à y apporter que ses propres membres? Quelle influence n'acquerraient pas ces derniers dans le pays s'ils avaient, comme tout le monde, le droit d'écrire ce qu'ils pensent ? Mais ils sont obligés de soumettre leurs travaux à l'autorité supérieure qui ne laisse publier que ce qui lui plaît. On comprend sans peine que, dans ces conditions, la routine continue à régner en maîtresse dans l'armée, que la plupart des officiers, ne pouvant pas exprimer leurs pensées, finissent par se dire qu'il est inutile d'en avoir et qu'il est préférable de se laisser vivre tout tranquillement.

N'est-ce pas également au nom de la discipline que le *droit de vote*, c'est-à-dire le droit de s'intéresser aux affaires du pays, est refusé à ceux qui passent leur vie sous les drapeaux? Comment s'étonner ensuite qu'un fossé infranchissable continue à séparer l'armée de la nation ? Et quel est le gouvernement qui, le premier, a retiré à l'armée ce droit de participer à la vie de la nation? Le Second Empire, le pire des régimes de réaction. Il a su si bien entourer cette mesure d'apparences légitimes, qu'elle survit au milieu du progrès social, comme un soliveau résiste au courant du ruisseau...

Cette discipline elle-même, au nom de laquelle on fait de chaque officier un véritable paria, n'est-elle pas aussi une survivance du passé, néfaste pour l'armée qu'elle est censée protéger ? N'est-elle pas la négation de tout progrès et de toute action virile, cette discipline passive que prescrit à tous les militaires le règlement cité plus haut ? Ne lui devons-nous pas nos pires catastrophes de la dernière guerre ? (Général de Failly, le 6 août, Bazaine, à Metz, Mac-Mahon, à l'armée de Châlons, etc.). N'est-elle pas en opposition absolue avec l'esprit d'entreprise et d'audace qui caractérise notre époque, et qui a valu aux Allemands leurs plus belles victoires, Spicheren, Wœrth, Borny, etc.? Elle constitue donc bien, elle aussi, une survivance qu'il est urgent de détruire.

« Il existe une autre discipline qu'on pourrait appeler la discipline morale, dit von der Goltz (1), qui permet de conduire une armée par l'emploi et l'action de l'intelligence bien réglée.

« ... Lorsque cette discipline intellectuelle existe, le généralissime peut tranquillement abandonner bien des choses à l'initiative individuelle. Il peut être sûr que, là où il ne pourra pas agir par lui-même, si on ne fait peut-être pas ce qu'il eût fait, lui présent, on fera toujours ce qui répond au but qu'il poursuit. »

Cette discipline, la seule qui convienne réellement à l'esprit français, quoiqu'elle soit rappelée par un Allemand, est cependant si peu entrée dans nos mœurs militaires, qu'un colonel, ayant voulu l'appliquer dans son régiment (2), s'est vu tout dernièrement placé par le Ministre de la Guerre en non-activité par retrait d'emploi ! Voilà comment les survivances du passé se vengent de ceux qui osent les attaquer de front !

On n'en finirait pas, si on voulait citer toutes celles qui encombrent l'esprit et les mœurs militaires :

(1) Von der Goltz, *loc. cit.*
(2) Colonel Auger, du 4e Régiment d'infanterie.

Survivance d'une époque de brutalisation, cette détestable habitude qui continue à régner en maîtresse dans l'armée, et qui consiste à ne considérer que la lettre d'un ordre ou d'un règlement, sans chercher à en dégager l'esprit.

— Survivance du Premier Empire, cette croyance, jadis justifiée, aujourd'hui très dangereuse, que tout soldat brave et heureux a dans son sac le bâton de Maréchal de France ;

— Survivance de la même époque, le maintien de punitions telles que l'emprisonnement collectif dans la salle de police qui achève de pervertir ceux qu'une répression morale aurait souvent suffi à ramener dans le bon chemin ;

— Survivance encore bien plus ancienne, celle qui consiste à juger une troupe uniquement sur l'astiquage des boutons ou l'uniformité de la hauteur du bas des capotes au-dessus du sol. On se plaignait déjà, sous Louis XV, de ce bizarre état d'esprit (1).

Etc., etc...

VIII. — Les Causes.

Tous ces phénomènes de la société militaire constituent donc des maux réels. Quelles en sont les causes ?

La première réside dans la façon dont s'est opérée la réorganisation de l'armée après la guerre de 1870. A ce moment, quelle était la situation ? L'armée impériale, composée de professionnels, avait été dispersée en moins d'un mois. La responsabilité de ce désastre incombait surtout au haut commandement (2). Si la « lutte pour l'honneur » avait pu durer ensuite près de quatre mois, on le devait à la ténacité du Gouvernement de la Défense nationale et au dévouement des armées de province.

Quant à la nation, consciente de sa valeur, elle avait définitivement secoué le joug du despotisme et remplacé l'ancien régime par la forme républicaine.

Il eût donc été logique de donner comme base à la future armée le nouvel état social de la nation, car « toute bonne organisation militaire doit correspondre au caractère national » (Von der Goltz).

Il aurait fallu imiter la Prusse après Iéna, qui rechercha les causes de sa défaite, non pas dans les vices de son organisation

(1) Ministère de la Guerre, *Revue d'histoire*, août 1907. Les débuts de la guerre de succession d'Autriche.

(2) Commandant Picard, la *Perte de l'Alsace*.

matérielle, mais surtout « dans la constitution sociale et l'état moral de l'armée (1) ».

« Dans les moments décisifs des guerres dont dépendait le sort de l'Etat, des *théories* qui avaient eu force de loi, la *tradition*, des *habitudes invétérées* ont lié les mains des intéressés sans qu'ils en aient conscience.

« Les intelligences les plus lucides subissaient, en quelque sorte, *le charme du passé* (2). »

En d'autres termes, les survivances du passé étaient toutes-puissantes.

Ayant ainsi établi le bilan de leur désastre, les Prussiens confièrent la mission de réorganiser leur puissance à des hommes énergiques, animés d'un esprit nouveau, et plus connus encore par leur opposition à l'ancien état de choses que par leur génie : Scharnhorst, Gneisenau, Stein, Hardenberg se mirent immédiatement à l'œuvre, avec la résolution bien arrêtée de « *détruire les anciennes formes*, briser les liens du préjugé, guider le travail de la régénération et ne le point troubler dans son libre développement (3) ».

Des 143 généraux que l'armée prussienne comptait en 1806, il n'en restait que 8 en activité en 1812, et 2 seulement exercèrent un commandement pendant la guerre de l'Indépendance en 1813.

On peut donc dire que la réforme militaire prussienne, après Iéna, s'opéra avec des idées nouvelles et des hommes nouveaux qui ne craignirent pas de trancher dans le vif, de « *rompre brusquement avec le passé*, et de démolir l'ancien édifice qui abritait tout un arsenal de *préjugés*, de *routines*, d'*idées étroites*, d'*institutions surannées* et de pédanterie savante (4). »

Après 1870, la réforme militaire française s'accomplit dans des conditions totalement différentes ; non seulement on ne rompit pas assez énergiquement avec le passé, mais on s'y cramponna avec énergie ; on chercha à conserver aussi intact que possible tout ce qui en venait ; on s'efforça de reprendre la vie militaire de l'ancien régime, comme si la formidable convulsion qui venait d'ébranler le pays n'avait été qu'un mauvais rêve qu'il s'agissait d'oublier au plus vite !

C'est ainsi qu'on plaça, à la tête de l'Ecole de Saint-Cyr, le général Hanrion qui avait exercé le commandement en second de

(1) Godefroi Cavaignac, *La Formation de la Prusse contemporaine*.

(2) Von der Goltz, *loc. cit.*

(3) Lettre de Schaderhorst, 27 novembre 1807.

(4) Von der Goltz, *loc. cit.*

cette école, pendant quatre ans, avant 1870. Le directeur des études, colonel la Barre Duparcq, ainsi que la presque totalité des professeurs et instructeurs furent choisis parmi ceux qui avaient fait partie du corps enseignant avant la guerre.

Naturellement, ils inculquèrent aux nouvelles générations d'officiers, l'esprit qu'ils avaient déjà communiqué à celles des dernières années de l'Empire, et qu'ils avaient eux-mêmes reçu de générations encore plus anciennes.

Si, en sortant de l'Ecole spéciale militaire, ces jeunes gens étaient venus se fondre dans un milieu animé de l'esprit national... Mais les cadres de l'époque étaient constitués principalement, surtout dans les hauts grades, par des officiers de l'ancienne armée, maintenus par la commission de revision des grades.

« M. Thiers, non seulement épargna, mais encore protégea les trente-huit généraux de l'ancien régime qui s'étaient empressés de se donner à lui. Il en fit même avancer plusieurs et plaça quelques-uns d'entre eux dans de hautes positions qu'ils conservèrent. Comme compensation, il livra aux jugements si divers de la commission de revision des grades, les officiers subalternes nommés ou promus par le Gouvernement de la Défense nationale (1). »

Et, chose curieuse, la commission frappa surtout cette dernière catégorie d'officiers, alors qu'elle laissa en possession de leurs grades, les autres, ceux qui avaient failli à leur devoir en ne préparant pas la guerre pendant les périodes de paix dont ils avaient joui, ceux qui avaient manqué à leur parole ou qui avaient consenti à séparer leur sort de celui de leur troupe, en signant l'engagement d'honneur de ne plus porter les armes contre l'Allemagne pendant toute la durée de la guerre.

De sorte que ces officiers qui avaient perdu l'ancienne armée par leur ignorance et leur incapacité, reçurent la délicate et importante mission d'organiser et d'instruire la nouvelle !

Enfin, tandis que les Prussiens choisissaient comme Ministre de la Guerre, Scharnhorst, homme d'une rare énergie, issu du peuple et âgé de 50 ans à peine, les Français mettaient à la tête de leur armée le général de Cissey, diplomate habile, mais soldat peu énergique, d'origine aristocratique, et âgé de 61 ans, c'est-à-dire arrivé à cette période « où les habitudes surannées effacent et compensent l'expérience militaire (2) ».

(1) Comte de Hérinou, *Les Responsabilités de l'année terrible.*
(2) God. Cavaignac, *loc. cit.*

En somme, « au lieu de briser les anciennes formes, on coula la nation armée dans les vieux moules du Second Empire (1) ».

Comment s'étonner ensuite que la nouvelle armée se soit trouvée, dès le début, en désaccord avec le reste de la nation si profondément transformée ? Est-il surprenant que des générations ainsi formées aient transmis jusqu'à nos jours des survivances devenues choquantes et même dangereuses ?

La deuxième cause de l'état de choses signalé plus haut réside dans le mode de recrutement et d'avancement des officiers.

Pour que des idées nouvelles se répandent dans un milieu, il faut que celui-ci reçoive des éléments nouveaux et ces derniers agiront d'autant plus rapidement qu'ils seront plus puissants.

Or, les hommes nouveaux pénètrent dans l'armée entre 20 et 25 ans ; ils ne commencent à avoir une certaine influence que lorsqu'ils ont atteint le grade de colonel, quand ils l'atteignent, ce qui, avec le système actuel d'avancement, n'arrive pas, pour les plus favorisés, avant 50 ans d'âge.

Pendant les 30 ans qui séparent ces deux moments, l'officier a été presque entièrement isolé de la nation ; s'il assiste aux perturbations sociales qui se produisent autour de lui, c'est simplement en spectateur. Pourquoi s'y intéresserait-il davantage ? Il ne vote pas ; il a des cercles exclusivement militaires dans lesquels il trouve une société relativement agréable ; à la caserne, il est tout-puissant Que lui importe le reste du pays ? Il se suffit à lui-même.

Aussi, que se passe-t-il ? Parvenu dans ces situations où il commence à avoir de l'influence, il y apporte des idées vieilles de 30 ans que son autorité s'efforce naturellement d'imposer ; il façonne ainsi de nouvelles générations si peu différentes de la sienne, que le milieu ne s'en trouve presque pas modifié. Voilà pourquoi cette société se cristallise avec ses traditions et ses routines, alors qu'autour d'elle, tout évolue et se transforme suivant la loi du progrès.

Aussi, la distance qui sépare l'armée de la nation irait sans cesse en augmentant, s'il ne se trouvait, de temps en temps, un ministre énergique qui, s'étant moins confiné que les autres dans la société militaire, a pu voir, par comparaison, les tares dont elle est atteinte, ou qui, s'étant entouré d'éléments plus jeunes,

(1) Capitaine Verdier, l'*Esprit militaire*.

a su leur emprunter quelques-unes de leurs idées, et qui réussit quelquefois, avec beaucoup de peine et de patience, à obtenir, de la lourde machine militaire, un léger mouvement en avant

Enfin le pays tout entier, et particuilèrement l'université, ont contribué pour une large part à créer l'état social actuel des cadres de l'armée, en détournant souvent de la vie militaire les éléments qui, seuls, pourraient y apporter des idées nouvelles, c'est-à-dire les enfants du peuple.

Ceux d'entre eux qui se sentent attirés par la carrière des armes sont souvent obligés d'y renoncer à cause des objections sans nombre que soulèvent contre ce choix les parents, amis, professeurs, etc., qui ont quelque influence sur le jeune homme.

C'est d'abord la difficulté de vivre avec la solde, d'où résulte l'impossibilité de venir en aide aux parents, parfois même l'obligation de s'endetter.

Ensuite, c'est l'appréhension du nouveau milieu dans lequel le jeune homme sera appelé à vivre, où il sera dépaysé, sans appui et où il végétera.

Enfin, c'est l'attrait pécuniaire que présentent les nombreuses carrières qui, dans le commerce, l'industrie, etc., exigent un nombre sans cesse croissant de cerveaux puissants, de caractères énergiques et entreprenants et sont autrement rémunératrices que la carrière militaire.

Ces objections ne sont certes pas toujours sans fondement ; mais elles sont souvent exagérées et, dans tous les cas, ne constituent pas, pour des tempéraments tant soit peu trempés, des obstacles insurmontables

En revanche, ces errements engendrent un danger sérieux pour le pays et pour l'armée. C'est que les cadres ne peuvent plus se recruter que parmi les fils de militaires, de bourgeois ou de nobles. Ces derniers, fortement attachés aux traditions et aux idées anciennes, communiquent à leurs enfants cette empreinte indélébile qui les empêche de comprendre et même d'admettre l'évolution et les progrès de la société nouvelle.

Tandis que celle-ci marche à pas de géant, ceux-là ne cherchent qu'à la retenir et ne parviennent qu'à isoler davantage le corps des officiers du reste de la nation.

IX. — Les Remèdes.

Comment remédier à ces déplorables conséquences des survivances du passé?

En ce qui concerne la réorganisation des cadres, il n'y a évidemment plus rien à faire. La plupart des officiers de la période impériale ont disparu; ceux qui restent ne tarderont pas à être atteints par la limite d'âge. On ne peut donc chercher à agir que sur ceux qui ont hérité de leurs idées; cette action est essentiellement subordonnée à une organisation judicieuse du recrutement et de l'avancement des officiers, ce qui conduit à la deuxième des questions envisagées plus haut.

Cette question se présente sous deux aspects : il s'agit, d'une part, de débarrasser la société militaire de tous les éléments inertes qui font obstacle à son développement intellectuel et moral; d'autre part, d'organiser les cadres d'une façon plus rationnelle, plus moderne qui permette d'utiliser au maximum l'expérience des uns et la science des autres, de manière aussi à y introduire à chaque instant des éléments susceptibles de maintenir tout l'organisme en harmonie avec le reste de la nation.

On ne peut pas compter atteindre le premier résultat par une épuration radicale qui n'eût été possible qu'au moment de la réorganisation. La seule opération à laquelle on puisse songer, actuellement, c'est de chercher à éliminer les éléments rebelles en agissant à la fois aux deux extrémités de la hiérarchie militaire: vers le haut, en se montrant sévère pour ceux dont l'hostilité vis-à-vis des mesures nécessaires au progrès est évidente; vers le bas, en n'admettant dans les cadres de l'armée que les jeunes gens dont les origines sociales et universitaires offrent une garantie de l'esprit qui les anime.

Quant au second résultat, il ne peut être obtenu que par un remaniement complet du système de recrutement et d'avancement des officiers.

De nos jours, ce système est encore basé sur une survivance du passé signalée plus haut qui veut que tout soldat porte dans sa giberne le bâton de maréchal.

Ceci était peut-être vrai à l'époque où il y avait des bâtons de maréchal et des gibernes. Aujourd'hui ces accessoires ne figurent plus que dans les boutiques des antiquaires et des brocanteurs. Si le combat moderne exige toujours des hommes sachant se battre, il demande aux chefs chargés de les diriger d'autres qualités que la bravoure.

Courage et science sont devenues les deux facteurs indispensables à la victoire, aussi nécessaires l'un que l'autre. Le premier est la qualité de l'instrument qui exécute, la deuxième, celle du cerveau qui le manie. Elles ne sont pas, comme on l'admet encore, la conséquence l'une de l'autre.

Tel qui est très courageux, très intelligent, peut cependant n'avoir aucune des connaissances requises pour conduire des troupes sur le champ de bataille. Exemples: le sergent Bourgogne, le capitaine Coignet, etc.

Tel autre, qui n'a pas accompli d'action héroïque, peut posséder au plus haut degré l'art de gagner les victoires. Exemples . de Moltke, Oyama, etc.

C'est donc dans la séparation de ces deux facteurs que réside la solution du problème. Chacun d'eux doit être mis en œuvre par une fraction différente de l'armée, spécialisée dans cette mission: l'une dressant le soldat et assurant son action sur le champ de bataille même; l'autre utilisant toutes les forces mises à sa disposition d'après les règles de la science militaire moderne.

En somme, il s'agit tout simplement d'appliquer à cette organisation le principe si fécond, et pourtant si méconnu encore dans les milieux militaires, de la division du travail.

Dès lors, l'organe de direction ne serait plus constitué, comme dans l'état actuel des choses, par les éléments vieillis de l'organe d'exécution. Ces deux organes existeraient simultanément ; chacun d'eux ayant son existence propre, pourrait être sans cesse régénéré par la réception d'éléments jeunes, vigoureux et capables, par conséquent, de donner à leur nouveau milieu l'impulsion nécessaire à son évolution.

Quant à la troisième cause de faiblesse, influence du pays et de l'université dans la démocratisation des cadres, elle sera plus facile à éliminer que les deux précédentes, car elle se réduit, en définitive, à une question de finances et d'action gouvernementale, qui peut se résumer comme il suit :

D'abord accorder largement aux enfants du peuple, remarquables par leurs aptitudes, les bourses nécessaires pour accomplir leurs études et être admis à l'Ecole militaire ; ensuite leur assurer une solde de début un peu plus élevée que celle allouée actuellement aux officiers subalternes; enfin leur fournir, par la suite, un appui efficace qui leur permette de lutter contre les influences dont disposent leurs camarades plus privilégiés par leur naissance. Du reste, avec le système de recrutement et d'avancement proposé, cet appui serait de moins en moins nécessaire parce que peu à peu l'homogénéité s'établirait dans tout le corps des officiers.

« L'armée évolue », a dit le Ministre de la guerre à la tribune de la Chambre des Députés. C'est vrai ; mais le pays aussi et bien plus rapidement que l'armée, de sorte que celle-ci s'éloigne chaque jour davantage de celui-là. Il s'agit donc d'imprimer au mouvement d'évolution de l'armée une accélération qui en établisse le synchronisme parfait avec celui du pays. Or ce qui entrave et ralentit ce mouvement ce sont précisément les survivances du passé que nous avons étudiées, résidus improductifs qui encombrent l'organisme et l'empêchent de fonctionner vigoureusement. C'est donc elles qu'il faut rechercher, pourchasser et détruire jusque dans leurs racines.

Nous avons indiqué succinctement quelques moyens d'atteindre ce but; il en existe probablement d'autres qui, comme ceux-là, sont simples. La difficulté réside dans leur application qui demande du temps, de la persévérance et de l'énergie.

Il faut donc se mettre à l'œuvre sans retard, agir suivant une ligne de conduite bien arrêtée et s'y conformer rigoureusement tant que le résultat cherché ne sera pas atteint.

Ce n'est pas par un retour aux « anciennes formes », comme le voudraient quelques-uns, que l'armée deviendra vraiment nationale; elle n'y parviendra que par une marche en avant, prudente, si l'on veut, mais ferme et décidée. Avec leur ténacité et leur habileté, les survivances du passé opposeront à cette marche des résistances sans nombre.

Pour les surmonter, il faudra que l'exécution du plan adopté soit poursuivie par un homme, ou successivement par plusieurs, pénétrés de la nécessité de cette action, insensibles aux « charmes du passé » animés de l'amour de la Patrie et possédant au suprême degré cette puissance irrésistible qui seule permet d'atteindre le but en brisant tous les obstacles: la volonté.

Commandant ROBAL.



L'ITALIEN EN FRANCE [1]

(*Suite et Fin.*)

VI

Le XVIIIe siècle n'a pas, au point de vue qui nous intéresse, l'importance des précédents. Les études italiennes commencent à perdre, à cette époque, de leur valeur aux yeux du peuple et des savants. Goldoni peut bien nous assurer avoir trouvé à Paris « assez de personnes qui apprécient l'italien », mais une autorité plus sérieuse, l'abbé Antonini, après avoir avoué « qu'on a aimé de tout temps la langue italienne en France », doit ajouter douloureusement que « il y a longtemps « que j'entends prononcer par des Français des arrêts peu « équitables sur notre langue (2). »

Jamais au XVIe et XVIIe siècles, on n'aurait vu un littérateur aussi fin et intelligent que l'était La Harpe juger les auteurs italiens avec l'inconcevable légèreté dont on trouve des exemples dans son *Mercure* (mars 1772), et qui lui valut la rude leçon bien méritée infligée par le bon Ginguéné (3). Le XVIIIe siècle français compte pourtant quelques bons italianisants, comme par exemple, outre Ginguéné lui-même, Montesquieu, Rousseau, Voltaire, pour ne citer que les plus célèbres.

(1) Voir *La Revue* du 15 août 1908.

(2) *Dizionario italiano latino-francese dell' Abbate* ANNIBALE ANTONINI. *Venezia, Baglioni*, 1798, préface.

(3) *Histoire littéraire d'Italie, par* P. L. GINGUENÉ. *Parif*, 1813, *tome VI*. Les paroles du célèbre littérateur sont trop importantes pour ne pas les transcrire ici en entier. « Je rapporte ici ces ridicules déci« sions d'hommes qui passent cependant pour de bons juges, et dont « notre jeunesse respecte et va répétant les arrêts pour que nous « comprenions bien comment il arrive que les autres nations nous « accusent d'ignorance, d'orgueil, d'impolitesse et de légèreté ; pour « que nous apprenions à rougir de ces opinions aussi fausses qu'in« civiles et inhospitalières, pour qu'enfin nous nous sentions enga« gés, par cette utile honte, à étudier avec quelque attention ce qu'i« gnoraient complètement ceux qui en ont ainsi jugé, à être justes « pour les étrangers et, s'il se peut, un peu plus modestes pour « nous ». Ce passage de Ginguené est la plus éloquente des réponses aux nationalistes antipolyglottes.

L'auteur de l'*Esprit des lois* connaissait l'italien, bien qu'il eût la modestie d'avouer qu'il n'était « assez fort dans cette langue pour juger de la diction (1) ». Du reste, ses amis les plus intimes à qui sont dédiés les deux tiers de sa correspondance, étaient des italiens ; nous rappellerons entre autres l'abbé Comte de Guasco, Monsignor Cerati, l'abbé Venuti et l'abbé Marquis Niccolini de Florence.

Jean-Jacques Rousseau nous prouve combien il possédait à fond la langue italienne, non seulement par les fréquentes citations des vers du Tasse, mais surtout par la charge qu'il a occupée à Venise de secrétaire privée de l'ambassadeur du roi très chrétien dans cette ville. Du reste, Jean-Jacques a eu trop de « grammaires vivantes » italiennes pour ne pas avoir connu à fond la langue de ses maîtresses !

Mais le plus fameux italianisant que la France ait eu au XVIII[e] siècle est sans contredit Voltaire.

Le célèbre polygraphe était aussi un polyglotte de tout premier ordre (2) et prêchait à chaque instant la nécessité d'étudier les langues étrangères, surtout l'anglais et l'italien (3) « les deux langues de l'Europe les plus nécessaires à un Français. »

Le mérite de Voltaire, écrit avec raison un de ses biographes, réside moins dans le fait d'avoir étudié les langues étrangères, que dans le motif qui le poussa à ce genre d'étude. « Il y a beaucoup d'ouvrages de génie dans ces langues (italien et anglais) et le génie n'est presque jamais traduit. » Et

(1) Œuvres de Montesquieu. Paris, Firmin-Didot, 1838, p. 674.

(2) Voltaire connaissait aussi à la perfection (nous parlons des langues modernes) l'allemand, l'anglais et l'espagnol.

(3) C'est à tort qu'on accuse généralement Voltaire de dénigrer la langue italienne. Dans sa lettre à M. Deodati de Tavazzi (t. 12, p. 171 de l'édition Firmin-Didot 1861), il remercie cet écrivain du don de son livre sur l'Excellence de la langue italienne, car — « c'est envoyer à un amant l'éloge de sa maîtresse. » — et dans une lettre à l'abbé Cesarotti datée du 10 janvier 1766 (t. 12, p. 622) il n'hésite même pas à reconnaître que la langue italienne — « dit tout ce « qu'elle veut, et la langue française ne dit que ce qu'elle peut. » — On doit toutefois déplorer les jugements par trop légers de Voltaire sur la *Divine Comédie*, mais il ne suivit d'ailleurs en cela que le mauvais exemple donné par certains italiens, tels que Bettinelli et Algarotti.

ailleurs : « Celui qui ne sait que la langue de son pays, est « comme ceux qui, n'étant jamais sortis de la cour de France, « prétendent que le reste du monde est peu de chose et qui a « vu Versailles a tout vu... (1) »

Mettant ses bonnes théories en pratique, Voltaire apprit à parler très bien l'italien. Nous avons, entre autres témoignages à cet égard, celui d'un de ses admnirateurs, qui dans un article du *Journal de Paris*, du 20 février 1778, parlant de la visite que Goldoni fit à Voltaire, dit que ce dernier lui adressa la parole en italien, aussi bien et aussi vite qu'il l'aurait fait en français. Jacques Casanova de son côté, dans ses *Mémoires*, parlant de sa visite à Ferney, écrit que « Voltaire se mit à réciter par cœur les deux grands morceaux du trente-quatrième et du trente-cinquième chant de l'Arioste... et il le fit sans manquer un seul vers, sans faire la plus petite faute contre la prosodie. »

Mais Voltaire ne savait pas seulement parler l'italien, il l'écrivait aussi avec facilité. Tout le monde sait que le grand philosophe était doublé d'un graphomane. Il a laissé sous ce rapport bien en arrière notre célèbre historien, l'abbé Muratori avec ses six mille lettres adressées à 420 correspondants. Si le chiffre rapporté par Casanova comme lui ayant été donné par le grand philosophe en personne n'est pas exagéré, Voltaire aurait écrit cinquante mille lettres ! Il n'est donc pas étonnant que cet écrivain français en ait rédigé plusieurs centaines en italien, et elles sont bien intéressantes, car ses correspondants s'appellent Benoit XIV, la duchesse de Montenero, le comte Algarotti, la marquise Albergati, Collini, et les cardinaux, et *monsignori* Passionei, Quermi, Cerati, etc. On sait que la correspondance de Voltaire, l'auteur qui sera éternellement inédit, n'a été publiée qu'en toute petite partie, mais on y trouve déjà deux douzaines de lettres en italien au marquis Albergati, dix-huit à Algarotti et un plus grand nombre encore à Collini. Les lettres inédites de Voltaire en langue italienne, publiées à l'occasion de son dernier centenaire (1878) pourraient former la matière d'un volume. La grande édition de ses œuvres contient même un billet en vénitien à

(1) *Essai sur la poésie épique.*

Goldoni, mais toutes ces lettres italiennes, — la vérité nous oblige à le dire, — foisonnent de fautes (1).

Toutefois, si les lettres de Voltaire, écrites peut-être à la hâte et non corrigées nous donnent une idée très imparfaite de sa valeur, comme écrivain italien (2), il est bon d'ajouter qu'il fut nommé académicien de la Crusca, qui avait admiré dans sa prose italienne « il bel genio per l'idioma toscano », comme écrivait le secrétaire même de l'Académie, Alamanni, à Voltaire. Rappelons enfin ce que rapporte M. Desnoiresterres dans ce grand monument élevé à la mémoire du philosophe de Ferney qu'est *Voltaire et la société au* XVIIIe *siècle*, savoir qu'en 1746 Voltaire envoya à l'Académie des sciences de Bologne une dissertation anonyme en langue italienne : *Saggio intorno ai cambiamenti avvenuti sul globo della terra*, qu'il traduisit dans la suite en anglais et en français. Il est intéressant de noter aussi que Voltaire, jaloux peut-être des lauriers cueillis par Molière et La Fontaine dans le champ poétique, écrit pour Grétry, vers 1769, dans le libretto « Le Baron d'Otrante » des vers italiens, plus ou moins macaroniques, pour le rôle d'Abdallo et les chœurs de Levantis.

VII

Et Napoléon Ier ?

Ce fut vraiment plutôt un Italien gallicisant et non point un Français italianisant. On a longuement discuté la question de savoir si le grand empereur écrivait sa langue natale. Dans

(1) Cf. plus particulièrement les lettres publiées par Morandi dans son livre *Voltaire contre Baretti et Baretti contre Voltaire Città di Castello*, Lapi, 1884. Cf. aussi sur la question : *Voltaire et l'Italie*, par F. Tribolati, Pise, 1860, l'article du même auteur dans la *Nuova Antologia*, décembre 1877, et le très beau livre d'Eugène Bouvy : *Voltaire et l'Italie*, Paris, Hachette, 1898. Ajoutons que le secrétaire italien de Voltaire était Collini, qui a laissé un curieux livre : *Mon séjour auprès de Voltaire*, Paris 1807.

(2) Les adversaires de Voltaire (y a-t-il un autre écrivain qui en compte autant ?) ne veulent pas lui reconnaître ce titre. Baretti, pour citer un des plus célèbres, n'hésite pas à écrire que : « *Voltaire sà la lingua italiana a un dipresso come sà la giapponese.* » (V. dans la *Frusta letteraria*, le discours sur l'ouvrage de Carlo Denina.)

les archives du palais du marquis Visconti-Aimi, on gardait précieusement le rapport de la bataille de Montenotte, écrit par Bonaparte en italien, avec la traduction française à côté. On connaît aussi deux lettres publiées par Chuquet, de 92 et 93, en langue italienne. M. Frédéric Masson nous fait savoir, en outre, qu'un grand nombre de documents adressés à la consulte de Lyon et, plus tard, aux autorités de la République et du Royaume d'Italie, paraissant bien émaner directement de lui, ont été pensés en italien et sont publiés en italien dans la *Correspondance.* Ajoutons pourtant que le collaborateur de M. Masson, M. Guido Biagi, administrateur de la *Laurentienne* n'est pas de son avis. D'après lui, il n'existerait aucun autographe authentique en italien de l'empereur, et rien ne prouverait qu'il ait écrit quelque chose. Les pièces existantes à la « Laurenziana » ne seraient pas du jeune Napoléon (1).

Le XIX[e] siècle est encore moins riche que les précédents en auteurs français qui aient écrit en italien. Nous en découvrons pourtant un, qui nous paraît très ferré à cet égard, Paul-Louis Courier. Le brillant pamphlétaire cite en effet souvent, et très correctement, en italien, des phrases que son long séjour dans le Royaume des Deux-Siciles lui avaient sans doute rendues familières. Il écrit même dans cette langue, au bibliothécaire du roi de Naples, Francesco Daniele Privato, une lettre dans laquelle nous ne savons pas ce que l'on doit admirer le plus, l'élégance du style, ou la pureté de la langue (2).

Un autre épistolier italien célèbre est Stendhal ; on sait qu'il aimait l'Italie et les Italiens à un tel point qu'il voulut que sur son marbre l'on inscrivit ces mots : *Arrigo Beyle, milanese.* Dans ses charmantes lettres à sa sœur il parle souvent de l'italien « cette langue sublime... qu'il faut absolument sa-

(1) Rappelons, à titre de simple curiosité, que dans *Madame Sans-Gêne* (II[e] acte, scène quatrième), Sardou fait parler l'Empereur en italien avec ses sœurs.

(2) La lettre datée de Foggia, le 24 mars 1807, se trouve à la page 477 des Œuvres de P. L. Courier publiées à Paris, chez Firmin Didot, 1851. Cette lettre a été écrite selon les bonnes règles de l'Académie de la Crusca, *cruschevolissimevolmente*, comme dit en plaisantant l'auteur. Il est curieux de noter que l'éditeur français, épouvanté de la longueur du mot, a cru mieux de le couper en trois !

voir (1) ». On a déniché dernièrement dans des collections particulières d'autographes, plusieurs de ses lettres en italien. La Bibliothèque Nationale aussi, dans les manuscrits de la collection Custodi (mss italiens 1545-1566) possède une lettre de Stendhal à Reina datée de 1816, écrite en bon italien.

N'oublions pas le rôle de Georges Sand qui a porté, en outre, sa pierre au grand édifice de l'unité italienne. On ignore généralement, que, dans le but de propager les idées de son ami Mazzini, elle traduisit en français les manifestes et les articles du grand promoteur de la liberté, comme en fait foi, du reste, sa correspondance.

A côté de George Sand figure vaillamment ici Alfred de Musset. Il est l'Ottavio de la *Confession d'un enfant du siècle* qui a lu, étant tout jeune, Boccace et Bandello ; tous deux, comme le remarquait d'Ancona, lui ont inspiré plusieurs nouvelles et drames. Musset, encore enfant, connaissait Pétrarque et s'était pris d'admiration pour celui qui « aimait en poète et chantait en amant », en employant si magistralement « la langue des dieux ». C'est encore Musset qui fut le premier parmi les étrangers à reconnaître la grandeur poétique de Léopardi (2). Il est curieux d'ajouter et nous citons le beau volume que M. Léon Séché vient de publier dans sa série d'études d'histoire romantique, qu'Alfred de Musset avait, au dire de son frère Paul, le masque et l'âme d'un italien de la Renaissance. Il avait, du reste, dans ses veines, du sang italien (3).

N'oublions pas non plus Michelet, qui connaissait l'italien à

(1) Voir *Lettres intimes*, Paris, Calman-Lévy, 1892, p. 5, 96, 97, 137, etc.

(2) On sait par sa correspondance qu'Alfred de Musset fut poussé à écrire sur — *le sombre amant de la mort* — par la princesse de Belgiojoso. Il devait composer d'abord un article pour la *Revue des Deux Mondes*, mais cet article ne fut esquissé que dans ses traits principaux. Le brouillon fut mis en vente il y a quelques années à Paris chez Charavay, et au lieu d'une oraison funèbre en prose, le poète français consacra à son grand confrère italien, le célèbre chant, sorti du chœur, *Après une lecture*.

(3) Cf. Léon Séché. *Etudes d'histoire romantique : Alfred de Musset, correspondance*. Paris. Société du Mercure de France, 1907.

fond, comme il le prouve par sa traduction de Vico (1).

Faisons aussi la place qui lui revient à Sismondi ; ayant habité longtemps la Toscane, il « avait dû habituellement lire et penser en italien (2) ». Mentionnons également Littré qui, dans sa traduction de Dante, a montré une connaissance profonde de la langue, Ozanam (3), Fauriel, à qui l'Italie est redevable d'un de ses grands chefs-d'œuvre, car c'est grâce à lui que notre Manzoni écrivit ses *Fiancés* en italien, plutôt qu'en milanais (4), comme il avait déjà commencé à le faire, jaloux peut-être des lauriers décernés à Charles Porta pour ses poésies en patois, et terminons cette rapide revue des italianisants du XIX[e] siècle par la belle figure de Lamartine, un des amis les plus sincères et dévoués de notre pays au moment de ses malheurs (5). Qui a oublié ce récit touchant et poétique de Graziella, quand le poète traduisait à la jeune fille qu'il a immortalisée le chef-d'œuvre de Bernardin de Saint-Pierre ? « Familiarisé, par un plus long séjour en Italie, « avec la langue, les expressions ne me coûtèrent rien à trou- « ver et coulaient de mes lèvres comme une langue natu- « turelle (6). »

Au début du XX[e] siècle, la liste des italianisants français forme légion. Nous serions embarrassés dans l'énumération des noms. Rappelons, parmi les hommes de lettres, Emile Gebhart, un érudit qui connaît à fond notre littérature ;

(1) Michelet traduisit, en 1827, *la Science nouvelle*, sous le titre de : *Principes de la Philosophie de l'Histoire*, et donna en 1835 les *OEuvres choisies*, de Vico, avec une introduction sur sa vie et ses ouvrages qui comptent parmi les plus belles pages du grand historien.

(2) C'est l'auteur lui-même qui écrit cette phrase à la dernière page du seizième volume de *l'Histoire des républiques italiennes*.

(3) Ozanam écrivait l'italien à la perfection. Voir, par exemple, sa lettre dans cette langue au prof. Arcangeli, secrétaire de la Crusca.

(4) Cf. CAPITELLI G. EXCELSIOR, *prose*, Lanciano, 1893 ; p. 167 *et G. Sforza*, préface au deuxième volume des œuvres de Manzoni. Milan, Hœpli, 1905, p. XXXIX.

(5) Pauvre Lamartine ! Toute une génération en Italie l'a calomnié, en raison d'une expression qui parut, il y a soixante ans, offensive et injurieuse dans la bouche d'un étranger. Lamartine, au contraire, adorait l'Italie, « qui était », disait-il, « et est encore la patrie de mon imagination ».

(6) *Les confidences*. Livre VIII, p. 257.

Edouard Schuré, ce beau génie d'artiste celto-germain ; Jules Claretie, le savant collaborateur de notre Petrucelli della Gattina ; M. Mézières et Pierre de Nolhac, les deux fins pétrarquistes ; René Bazin, M. Dejob, dont l'éloge n'est plus à faire. Citons, parmi les artistes, MM. Bonnat et Carolus-Duran qui manient avec la même élégance le pinceau et la langue du Titien. Mais la véritable place occupée par la langue italienne en France, de nos jours, sera plus amplement démontrée dans la deuxième partie de cette étude.

La Langue d'Italie en France au XXe siècle.

I

Quelle est la place occupée aujourd'hui par l'italien en France ?

Les intérêts économiques et politiques ont fait négliger l'italien dans l'enseignement des langues vivantes.

En 1886, quand il n'était pas encore question de l'alliance franco-russe, M. Lionel Radiguet, dans un discours prononcé au VIIIe Congrès National des Sociétés françaises de géographie à Nantes (1), tout en admettant que la langue italienne était dans une période ascendante, la plaçait par ordre d'importance au cinquième rang, après l'anglais, l'allemand, l'espagnol et le portugais, lui donnant le pas seulement sur le dano-norvégien.

Pourtant l'importance de l'italien était admise quelques années plus tard par M. Levasseur, dans une Conférence à la Sorbonne. « Il y a aujourd'hui dans le monde civilisé, disait en « 1892 l'orateur, cinq langues principales, je pourrais même « dire six, qui sont les organes de la civilisation occidentale et « par lesquelles se manifestent les pensées et les inventions de « l'art, de la littérature, de la science : ce sont le français, l'anglais, l'allemand, l'italien, l'espagnol, le russe. »

Mais tout était sacrifié dans l'enseignement des langues vivantes à l'anglais et à l'allemand, qui s'étaient fait la part du

(1) Paris, Leroux, 1886, p. 6 et 11.

lion. C'est avec raison que Michel Bréal déclarait en protestant « qu'une place devrait être faite aux langues sœurs de la nô- « tre, à l'espagnol et à l'italien »(1) : le choix exclusif des langues septentrionales dans les programmes officiels écartait toute autre raison, et le professeur Mérimée devait constater avec chagrin que par ce seul fait l'Etat avait « considérable- « ment diminué la clientèle des langues du midi » (2).

C'est à l'initiative de la *Société d'études italiennes* qu'on doit en premier lieu le revirement depuis si longtemps attendu. Tout en n'oubliant point les autres efforts, il faut se rappeler que c'est elle qui « a réussi à créer entre les deux pays, à une « époque de déplorables malentendus, un courant de vues « identiques et de sympathies dont les relations internatio- « nales ont déjà ressenti et ressentiront encore, espérons-le, « la bienfaisante influence » (3).

Fondée en 1894 sous la présidence de Jules Simon, cette société a donné, en treize ans, cent soixante-dix conférences. La liste de ses orateurs compte des noms très connus, tels que Gaston Paris, Pierre de Nolhac, Gaston Boissier, A. Leroy-Beaulieu, Henri Cochin, Ch. Yriarte, K. Chantavoine, F. de Bouchaud, A. Baccelli, E. Rodocanachi, Diego Angeli. L'âme de cette société est M. Charles Dejob, professeur à la Sorbonne, homme de lettres à l'esprit fin et délicat, diligent chercheur et conférencier charmant (4).

II

La « buona parola » prêchée par la vaillante société des études italiennes réveilla les anciennes traditions du culte de la langue italienne du Dauphiné, où, il y a à peine trois ou quatre siècles on jouait publiquement des pièces en italien (5).

C'est au mois de janvier 1895 que la Faculté des lettres de

(1) *De l'enseignement des langues vivantes*, Paris, 1893, p. 140.

(2) Revue universitaire, 1896, II, 117.

(3) Bulletin Italien, 1901, p. 77.

(4) Ajoutons que la Société des études italiennes qui compte aujourd'hui 1.400 adhérents, est le seul exemple de société qui ne réclame aucune cotisation de ses membres. C'est M. Dejob qui paie de sa bourse, en apôtre ardent de cette noble cause.

(5) *Revue internationale de l'Enseignement*, Paris, 1897, 15 décembre, tome XXXIV, p. 488.

Grenoble fut dotée d'un cours complémentaire de langue et de littérature italienne, dû à l'initiative de la ville, et dont les frais sont supportés solidairement par elle et par l'Etat. Le principal intérêt de cette création réside dans le fait que jusqu'alors aucune faculté n'avait inscrit au programme de ses cours un enseignement aussi spécial. Ajoutons toutefois que la ville de Toulouse avait précédé de quelques mois Grenoble par sa création de la chaire de langue et de littérature espagnole (1).

Le nombre des élèves du cours d'italien de M. Hauvette (2), le très savant professeur de Grenoble, a été toujours entre 28 et 35 étudiants régulièrement immatriculés, soit un tiers de l'effectif total des étudiants français. Sur cette trentaine d'italianisants il y a quelques amateurs, mais ce sont en majorité des jeunes gens, qui veulent se vouer à l'étude de la littérature, ou à l'enseignement de la langue italienne.

Depuis 1900, le Ministère a accordé des bourses d'étude à sept d'entre eux, et, ce qui est plus important, le ministre actuel, M. Briand, a autorisé, au mois de mai 1907, la Faculté de Grenoble à inviter M. Dino Mantovani, professeur à l'Université de Turin, à faire partie de la commission d'examen pour le diplôme d'italien. La Faculté de Grenoble a fait mieux encore par la récente fondation, à Florence, de l'*Institut français*, destiné à être l'organe central des relations intellectuelles entre la France et l'Italie (3).

(1) Id., page 481. L'espagnol a pris une grande importance en France, surtout pour des raisons d'intérêt économique. Tandis que la France exporte pour 380 millions de francs de marchandises dans les pays germaniques, elle en envoie pour 644 dans les pays de langue espagnole. (Cf. article de C. Sforza dans la *Nuova Antologia* du 1er juillet 1900.)

(2) M. Hauvette est l'auteur d'un livre récent sur la *Littérature italienne* (Colin), qui a mérité les éloges d'Edouard Rod dans la *Semaine littéraire* du 14 décembre 1907.

(3) Un comité d'honneur, composé de hautes personnalités universitaires et littéraires des deux pays, aura le patronage de l'*Institut français de Florence.* Cette création nouvelle est accueillie avec enthousiasme non seulement à Florence, mais dans toute l'Italie : « C'est une splendide initiative, dit le *Corriere della Sera*, destinée à un succès certain, par la façon pratique dont elle est conçue et organisée. » (*Le Temps*, 30 décembre 1907.)

Si le Dauphiné a des traditions italiennes, la Provence en a encore davantage.

Il était donc tout naturel de créer, dans son ancienne capitale, une chaire de la belle langue qui a eu tant de rapports et qui garde tant d'affinités avec le provençal. Cette chaire fondée en 1895 a été confiée à l'intelligente direction de M. Raymond Bonafous pour qui elle n'est pas une sinécure. Le distingué professeur fait non seulement un cours public de littérature italienne à une vingtaine d'auditeurs, mais aussi des conférences dans cette langue à des étudiants proprement dits, inscrits sur les registres de la faculté des lettres. Le nombre n'est malheureusement pas très élevé (sept à peine) mais il y a tout de même un progrès si l'on tient compte de la qualité. Pas nombreux, mais bons comme les vers de Torti, dit-on de l'autre côté des Alpes.

Si le nombre des étudiants qui s'associent à ces études est encore relativement restreint, c'est parce qu'il n'y a pour le moment que fort peu de lycées et de collèges où l'on enseigne l'italien. Mais la cause de l'italien gagne tous les jours de nouveaux adhérents à Aix, université préférée de nos nationaux. Il est même question d'y envoyer ceux de nos élèves qui auraient des bourses de séjour en France, pour étudier la langue et les méthodes pédagogiques (1). Enfin c'est à Aix aussi que s'est organisée dans le but toujours de la propagation de la langue italienne, une société d'échange internationale d'enfants et de jeunes gens, section de celles de Paris et de Milan et dont nous reparlerons.

Non loin d'Aix se trouve Montpellier, qui fut jadis un centre très important du mouvement littéraire italien, mais qui semble aujourd'hui ne pas savoir donner sa juste valeur à notre langue et à notre littérature. Si nous sommes bien informés il n'y aurait qu'une douzaine d'auditeurs au cours d'italien.

Bien que Marseille fasse partie de la circonscription académique d'Aix, elle possède cependant une faculté des sciences, avec un cours de langue italienne, fréquenté par plus de cinquante élèves, où professe M. Bonafous, qui occupe également, comme nous l'avons dit plus haut, la chaire d'Aix.

(1) *Cronache della civiltà elleno-latina.* Anno IV, fasc. 4, agosto 1905.

L'influence italienne est parvenue à franchir la barrière du Rhône, et à pénétrer dans le Languedoc. Il est hors de doute qu'à Toulouse comme à Bordeaux, la place prépondérante est occupée par l'espagnol, mais l'italien a réussi pourtant à prendre pied dans ces deux universités. Dans la capitale du Languedoc, le cours d'italien a été fondé dès 1895. Les leçons d'italien que le professeur Jeanroy fait à la Faculté de Toulouse sont destinées aux candidats à l'aggrégation d'espagnol, à qui l'on demande à l'examen oral, une explication italienne. Ces candidats ont été en moyenne de 12 à 15 chaque année. En outre, il se joint à eux un nombre variable d'amateurs.

La situation géographique de Bordeaux semble ne pas être favorable aux études italiennes, comme le montre la statistique des étudiants et auditeurs qui suivent les leçons du professeur Bouvy à la faculté des lettres, c'est-à-dire une moyenne de dix par an (1). Mais Bordeaux a pris, sous un autre rapport, une place importante dans la propagande italienne, grâce à la publication périodique qui s'y édite et qui est actuellement en France la seule consacrée à l'histoire littéraire italienne.

Le Bulletin italien qui paraît régulièrement tous les trois mois, et dont le premier numéro porte la date de janvier-mars 1901, est rédigé avec autant de zèle que d'érudition. Il constitue en réalité le lien intellectuel le plus intime entre les deux nations sœurs.

Le mouvement littéraire, en atteignant les grands centres, n'a pas oublié Lyon, qui possède depuis 1901 une chaire d'italien à la Faculté des lettres. Le professeur Julien Luchaire est chargé d'un cours public d'histoire littéraire qu'il professe pendant les mois d'hiver. Il donne en outre trois leçons hebdomadaires pour les candidats aux différents concours. La moyenne de ses élèves a été d'une quinzaine, dont deux tiers s'adonnent à l'enseignement de la langue italienne.

Mais si dans les universités que nous avons nommées l'effort au cours de ces dernières années a été considérable, il est juste d'ajouter que la capitale de la France a été et reste en-

(1) Cette chaire a été créée en 1899.

core à la tête du mouvement. La Sorbonne fidèle à sa tradition glorieuse a eu la bonne chance d'avoir, pour sa chaire de littérature italienne, des noms illustres, comme Ginguené, Fauriel, Ozanam, Quinet, Mézières et Gebhart. Ce cours compte une moyenne d'une centaine d'auditeurs.

Bien fréquenté aussi le cours du professeur Dejob à la Faculté avec une quarantaine d'auditeurs, dont la moitié se prépare aux examens d'aptitude et d'agrégation. Pas mal de monde également au cours du professeur Morel-Fatio, suppléant de M. P. Meyer au Collège de France.

IV

Toutes ces différentes universités qui sont comme les riches pépinières d'où sortiront les futurs maîtres d'italien luttent chaque année entre elles pour gagner en faveur de leurs candidats les honneurs de l'*aptitude* et de *l'agrégation*.

C'est à Paris qu'ont lieu, tous les ans au mois d'août, les examens pour le certificat d'aptitude à l'enseignement de l'italien et de l'espagnol, choisissant dans le nombre les trois meilleurs pour chaque langue. Le jury est composé de trois membres, qui ont constaté un véritable progrès dans la valeur de l'examen. Cette année-ci, les candidats reçus (nous parlons de la langue qui nous intéresse) s'exprimaient en italien correctement, avec facilité et un bon accent (1).

C'est aussi à Paris qu'a lieu en outre une *agrégation* d'italien et d'espagnol, où l'on reçoit chaque année deux élèves pour chaque langue. Il s'agit d'un examen supérieur au certificat, créé depuis six ans à peine, mais qui donne de bons résultats.

Mais on ne saurait juger de l'importance réelle prise récemment par l'enseignement de l'italien en France, si l'on se bornait aux quelques chiffres fournis par ces établissements d'enseignement supérieur dus au concours du gouvernement. Il faut, comme dans toutes les questions, remonter aux origines et examiner attentivement les bases de l'édifice, c'est-à-dire

(1) Le nombre des candidats au certificat d'aptitude en italien a été dernièrement de vingt-quatre.

d'une part l'enseignement primaire, et d'autre part l'initiative privée.

Les établissements d'enseignement secondaire public à Paris et en province, où se donne l'enseignement de la langue italienne sont une soixantaine. A Paris, la statistique nous offre un chiffre dérisoire, car dans la capitale, l'italien n'est enseigné qu'au Lycée Carnot (1), et les élèves de la première classe, trois en tout, sont même plus nombreux que ceux de la seconde qui n'en compte que deux ! (2) Dans les départements, on trouve au contraire des lycées et des collèges avec des chiffres bien éloquents.

A Bastia (lycée de garçons), 230 élèves ; 150 à Grenoble (lycée) ; presque 100 à Ajaccio (collège), à Chambéry (lycée de garçons), à Marseille (lycée pour les jeunes filles), à Embrun (collège de garçons), à Briançon (id.), à Avignon (collège pour jeunes filles) ; 80 environ à Nice (lycée de garçons) et à Grenoble (lycée de jeunes filles) ; parmi 40 et 60 à Aix (lycée pour garçons), Lyon (id.), Avignon (id.), Toulon (id.), Annecy (id.), Alais (id.), Montpellier (lycée de jeunes filles), Lyon (id.) ; Barcelonnette (collège de garçons), pour finir avec un minimum d'*un seul élève* au collège de Narbonne (3).

Ajoutons à cet effort gouvernemental celui de l'initiative privée.

En commençant par Paris, donnons la place d'honneur à la *Société d'études italiennes* dont nous avons déjà parlé. Rappelons le succès de la *Berlitz School* (4) qui, dans son école

(1) Notons aussi que l'enseignement de l'italien n'existe pas, dans les écoles officielles de jeunes filles à Paris.

(2) On vient d'inaugurer à SaintCloud, sur l'initiative de M. Pierre, un nouveau cours. Cette création était logique et nous pouvons ajouter, nécessaire.

(3) Mentionnons encore parmi les plus importants, les collèges d'Arles, de Draguignan, de Bourgoin (pour garçons) et ceux de Nîmes et de Manosque pour jeunes filles ; les lycées de Nîmes, de Montpellier, de Digne etc. (pour garçons).

(4) La première place dans l'Ecole de Berlitz (nous parlons ici seulement de celle de Paris) revient à l'anglais, avec 1.400 élèves environ et une quarantaine de professeurs. L'allemand vient au second rang avec moins de la moitié d'élèves. La troisième place est prise par l'espagnol. L'italien vient tout de suite après. L'arabe et le hongrois n'ont eu que deux élèves et le portugais et le japonais un seulement.

de Paris a eu 87 élèves en 1901 ; 120 en 1902 ; 147 en 1903 ; 160 en 1904 ; 172 en 1905 ; 231 en 1906, et 307 en 1907. Le nombre des professeurs a augmenté, dans cette période, de 4 à 7. On passe ensuite à l'*Ecole des hautes études commerciales* qui compte aujourd'hui un cours d'italien avec une quinzaine d'élèves. C'est peu, si l'on pense que, dans la même école, il y a cinq cours d'anglais et quatre d'espagnol et d'allemand. *L'Ecole des hautes études commerciales* est la seule, parmi les trois écoles commerciales de Paris, qui ait une chaire d'italien. Paris possède aussi la *Société pour la propagation des langues étrangères en France*, fondée par Rauber en 1891, avec le concours de MM. Schweitzer et de la Quesnerie. Elle compte 4.000 membres et donne des leçons en 13 langues différentes. Son siège social est à l'Hôtel des Sociétés Savantes. Les cours d'anglais, d'allemand et d'espagnol ont été créés l'année même de la fondation, tandis que celui de la langue russe date de 1892, et celui d'italien de 1894. La société donne des conférences publiques à la Sorbonne en langue étrangère et fait même représenter des pièces dans leur idiome national. Il y a quatre cours d'italien, dont trois par le professeur Barot et le quatrième par le professeur Padovani ; les cours hebdomadaires du professeur Barot sont fréquentés par une trentaine d'élèves, tandis que les leçons du professeur Padovani sont suivies par une dizaine d'auditeurs adultes. Ces cours ont lieu de fin octobre à fin juin : ils sont gratuits pour les membres de la Société, qui payent chaque année six francs de cotisation. Cette année-ci il y a eu, en plus de ces cours, des leçons ordinaires et un cours de conférences du professeur Padovani sur la littérature italienne contemporaine. Ajoutons que M. Gioacchimo Penso, un des membres les plus importants de la colonie italienne de Paris, a fondé une bourse annuelle pour un voyage en Italie en faveur du meilleur élève d'italien. Une autre bourse annuelle de 400 francs a été instituée récemment par la Chambre italienne de commerce de Paris.

Citons aussi les cours de la *Société de l'enseignement mo-*

(1) La dernière conférence à la Sorbonne, a été donnée le 24 janvier par M. C. Ferria, avocat. Le sujet était Garibaldi dans l'histoire et dans la légende.

derne avec trois leçons par semaine données par les professeurs Calvo-Platero, Padovani et Andreoli. Les élèves sont une douzaine et les cours finissent à Pâques ; ceux de l'*Association Philotechnique* aux sections Condorcet et Montparnasse, très importantes au point de vue du nombre des élèves qui sont montés l'année dernière à 145 ; les cours et les conférences donnés à l'*Université Populaire du Faubourg Saint-Antoine* par le professeur Vaccaro ; et ceux de l'*Institut Poujade*, sans compter tous les collèges et établissements secondaires dont il serait trop long de donner la liste.

En province, l'enseignement privé a donné des preuves de ses succès à Marseille, où la *Société académique de comptabilité* a su réunir, à ses cours d'italien de l'année dernière, 375 auditeurs. Très fréquentée aussi à Marseille l'*Ecole libre de commerce*, annexe à l'Ecole supérieure fondée sous le patronage de la Chambre de commerce. Dans la deuxième année, l'italien représente la seconde langue au choix de l'élève. Rappelons aussi, à Marseille l' *Institut moderne* avec une dixaine d'élèves ; le Pensionnat Saint-Charles où les élèves de M. Dabenc représentent une moyenne annuelle de 100 élèves ; les cours commerciaux gratuits du soir, fondés en 1885 pour la défense du commerce de Marseille, sur l'initiative de M. Boude. Le cours d'italien pour la première et deuxième année est professé par M. Furitani : il y a 45 élèves.

L'école Berlitz, à Marseille, en a 81 ; pour les autres départements, les succursales de la *Berlitz School* ont eu, en 1905, un total de 357 élèves d'italien et de 429 en 1907 (1).

La place occupée par notre langue dans le monde de l'enseignement s'est singulièrement étendue dans ces dernières années (2). L'italien figure aux programmes du brevet supérieur, du certificat d'aptitude, et de l'agrégation des jeunes filles, des concours d'admission à l'Ecole Polytechnique, et aux Ecoles de Saint-Cyr, Sèvres, Fontenay, etc. Le décret organique du 31 mai 1902 a établi, à peu de chose près, l'égalité de l'italien, de l'anglais, de l'allemand et de l'espagnol, au point de vue du baccalauréat.

(1) Après Marseille, la ville qui a eu le plus grand nombre d'élèves d'italien a été Lyon (69), puis Nice (67), Bordeaux (62). Le *minimum* est donné par Saint-Etienne (77) et Toulouse (5).

Les échanges commerciaux qui vont toujours en augmentant entre l'Italie et la France donnent un nouvel essor à ce mouvement, qui trouve aussi une nouvelle force dans les rapports si cordiaux existant aujourd'hui entre les deux pays. Il ne faut pas oublier, en effet, que, dans la campagne des langues, l'intérêt industriel et commercial figure au premier rang : l'intérêt littéraire vient bien loin après.

Constatons enfin avec satisfaction dans l'ordre de nos études que l'enseignement de la langue italienne devient de plus en plus important et sa sanction plus sérieuse aux divers examens de baccalauréat et de licence. M. Poggioli, le très distingué professeur d'italien au lycée de Marseille, écrit que cette langue étant fort agréable et attachante, les résultats de son enseignement ont toujours été très satisfaisants. Ils concordent avec les observations faites au cours de son inspection, par le délégué du gouvernement.

C'est aussi un signe de la faveur croissante des langues latines que la formation toute récente d'une « Société des maîtres de langues méridionales », qui a déjà son Bulletin.

Une autre institution qui a déjà et qui aura surtout dans la suite une très grande influence pour le développement de l'italien en France et du français en Italie, c'est celle tout à fait *nouveau siècle* de l'échange des enfants (1). On sait, en effet, qu'en plus des avantages moraux, pédagogiques et d'ordre intellectuel et instructif, ces relations facilitent singulièrement l'apprentissage des langues vivantes.

VI

Aux louables efforts de l'autorité publique et des sociétés privées françaises viennent se joindre, dans cette propagande linguistique, ceux des Italiens résidant en France. La place d'honneur revient à la « Dante Alighieri » qui compte déjà

(1) La question a été déjà traitée par *La Revue*. Voir aussi la communication présentée au Congrès de Nuremberg (avril 1904) par le Dr René Matton. La France et l'Italie sont entrées les premières dans cette voie féconde, en prenant simultanément et parallèlement l'initiative de ces organisations de relations interscolaires entre pays différents.

dans ce pays trois sections assez importantes auxquelles va s'ajouter bientôt, si nos informations sont exactes, une quatrième section, à Lyon. Le nombre total des membres de la « Dante Alighieri » en France s'élève à un demi-millier. Son œuvre se poursuit comme celle de la Société similaire française en Italie, soit par des conférences, soit, principalement, par des écoles. La *Dante Alighieri* de Paris vient même d'élargir son programme en se faisant promotrice d'un salon destiné à faire connaître au public français les *peintres divisionnistes italiens* (Segantini, Previati, Fornara, etc.).

L'infatigable président de la Section parisienne, le duc de Lodi (Melzi d'Eril), nous montre comme il sait rester fidèle au programme de cette grande entente cordiale entre les deux sœurs latines, préconisée, il y a un siècle, par son aïeul, le célèbre président de la République Cisalpine. Il a déjà ouvert à Paris, dans l'espace de trois ans, huit écoles d'italien dans six quartiers différents de la capitale (1), fréquentés par 80 élèves, dont 60 étrangers et 20 italiens. On y distribue gratuitement les livres de texte ainsi que des reproductions artistiques de tableaux et de paysages italiens.

La *Dante Alighieri* a donné aussi plusieurs conférences qui ont eu le plus vif succès.

Mais bien avant la *Dante Alighieri*, une autre société italienne de Paris, la *Lira italiana*, avait eu l'heureuse idée d'ouvrir en France, dès 1881, des écoles gratuites pour l'étude de la langue du « bel paese » (2).

La *Lira italiana*, sous l'habile direction du professeur Casalegno, cherche, par ce moyen, à enseigner la langue italienne aux nombreux enfants, nés en France de père italien et de mère française, qui, dans le milieu où ils vivent, perdraient bien vite toute notion de leur langue nationale. La *Lira* a une école principale à son siège social et trois succursales. Le nombre total de ses élèves monte à 153. Le gouverne-

(1) Six écoles dans les locaux de l'*Association Polytechnique*, une à la *Société d'enseignement populaire* et une à Neuilly à l'*Association Philotechnique*.

(2) L'école principale est au siège de la Société, 5, rue de la Barque, galerie Vivienne. Les succursales se trouvent 64, boulevard Diderot; 4, rue de Charonne et 18, impasse Jean Bouton.

ment italien lui accorde, depuis vingt-cinq ans, un petit subside. Il est bon d'ajouter que les cours sont entièrement gratuits et que le matériel scolaire est fourni gratuitement par la société. Les leçons ont lieu le soir de 8 h. 1/2 à 10 h. 1/2, les mercredis, vendredis et samedis, et le matin de 10 heures à midi chaque dimanche (du 10 octobre à fin mai).

L'exemple donné par *La Lira* n'a pas été sans imitateur. Les autres sociétés italiennes de secours mutuels de Paris ont constitué, en 1900, un comité central qui a ouvert deux écoles, fréquentées présentement par plus de 130 élèves, dont la moitié sont des Français. On est en train d'étudier la création d'une troisième école à Nogent.

A l'instar des écoles de la *Dante Alighieri* et de *La Lira italiana*, les cours d'italien du Comité central ont lieu le soir, trois fois par semaine.

Enfin l'importance des efforts faits par les Italiens à Paris en faveur de la langue nationale est démontrée aussi par l'existence de deux journaux hebdomadaires italiens et de trois revues franco-italiennes paraissant régulièrement.

VII

Nous avons déjà vu que les cours publics et privés à Marseille montraient tout l'intérêt que les autorités françaises attachent à l'étude de l'italien en France. L'élément italien de la capitale de la Provence a fait et fait de son côté tout ce qui est possible pour développer cette tendance.

L'Ecole italienne pour garçons, fondée à Marseille, en 1887, compte une moyenne de 215 élèves ; celle pour jeunes filles n'en a que 125. L'*Asilo infantile* de la rue d'Alger est fréquenté par 160 élèves environ, et celui qui porte le nom du regretté consul général *Silvio Carcano*, par 120.

Il convient d'ajouter que le budget de ces écoles, qui se clôturait malheureusement par un déficit, a pu s'équilibrer grâce à la section marseillaise de la *Dante Alighieri*.

Cette section a fondé aussi, il y a quatre ans, une bibliothèque populaire avec prêts à domicile. La *Dante Alighieri* marseillaise, aidée par la Chambre italienne de commerce de cette ville, va fonder bientôt un cours d'italien pour adultes.

On ne doit pas oublier, en parlant de l'action exercée par les Italiens à Marseille, en faveur du « *bel idioma* », l'œuvre de M. Furitani, un des vaillants fondateurs, en 1872, de l'*Académie des langues vivantes*.

Non moins importante que l'influence de toutes les écoles et de toutes les associations, est celle des écrivains de grand talent qui contribuent à faire connaître les hommes et les choses d'Italie en France. Dans cet ordre d'idées, il faut signaler surtout les efforts des écrivains comme Melchior de Voguë, Edouard Rod, Maurice Muret, et surtout Jean Dornis. L'Italie a contracté une dette de reconnaissance à l'égard de la femme de talent qui écrit sous ce pseudonyme. On lui doit des ouvrages remarquables sur la poésie, le roman et le théâtre italien contemporains (1).

VIII

Nous avons retracé ainsi rapidement l'état de l'étude de l'italien en France au commencement du xxe siècle. Si l'on voit que beaucoup a été fait, l'on doit constater, d'autre part, qu'il reste encore beaucoup à faire dans cette propagande en faveur de l'idiome du pays « qui a servi deux fois de flambeau au monde pour l'éclairer sur la voie de la beauté ».

Il faut que la majorité se débarrasse du bagage incommode des préjugés. Connaître une autre langue, outre la sienne propre, ce n'est pas se faire conquérir par elle, mais, au contraire, la posséder, et nous ne doutons pas que la nouvelle génération saura mettre tout en œuvre, « pour aider à répandre en France » — nous voulons terminer par les beaux mots de Valéry — « le goût de l'italien, cette langue toujours si imparfaitement étudiée, à cause de sa facilité apparente, que la mode, l'industrie, le commerce et la guerre font sacrifier aux âpres idiomes du Nord, *la plus belle que les hommes* aient parlée et qui allie la grâce, l'harmonie du grec à la dignité latine (2). »

R. Paulucci di Calboli.

(1) Cf. aussi l'article de M. Schuré dans *La Revue* du 15 janvier 1908.

(2) Valéry. *Curiosités et anecdotes italiennes*. Paris, 1842, préface, VI.



Le Journalisme en Perse

I

Quiconque aurait eu, il y a quelques années, la velléité d'écrire un article sur le journalisme persan, eût passé pour un mystificateur ou un diseur de facéties. La presse persane! Qui eût osé allier ces deux mots? Eh bien, le vocable, hier encore ironique, couvre aujourd'hui un fait réel, désigne une institution devenue rapidement populaire et nationale : la presse persane est née.

Ce n'est pas un fait de médiocre importance que l'éclosion d'un pays à la vie politique, manifestée par le journalisme naissant, surtout lorsque ce pays a derrière lui de belles traditions, devant lui la possibilité d'un noble destin. Fille des Achéménides, mère des Hafiz, des Saadi, des Ferdowsi la Perse a des gloires à ressusciter ; nation située au cœur de l'Islam asiatique elle semble avoir reçu de la nature la mission et le devoir d'entraîner dans son évolution progressive toutes les tribus musulmanes, du Pamir au golfe Persique et à la mer Rouge. Il est donc du plus haut intérêt pour les nations occidentales de suivre les progrès d'une émancipation qui peut avoir dans l'avenir d'aussi importants résultats.

La presse persane a eu, sous le règne de Nassr-eddine Shah, son Théophraste Renaudot en la personne de Sany-ed-Dowlet, fondateur de l'*Ettelâ* (l'Information). Membre de la Société de géographie de Paris, polyglotte et érudit, le savant directeur, faute de pouvoir faire de son journal un organe politique,— toute tentative libérale en paroles ou en actes équivalant alors à un crime de lèse-majesté, — lui donna une allure nettement scientifique, et peut-être les Persans lui doivent-ils leurs premières notions de la science occidentale. Créateur du *Darot-tardjoumeh* (maison de traduction) il initia son pays aux plus belles œuvres de la littérature française qu'il considérait, non sans raison, comme la plus facilement assimilable pour ses compatriotes.

L'Iran, contemporain de *l'Ettelâ* et dirigé aussi par Sany-ed-Dowlet fut longtemps le journal officiel de la capitale des

Shaynshas. S'y abonner était un acte de bon loyalisme auquel nul fonctionnaire n'aurait eu garde de se soustraire. Le roi Nassr-eddine daignait y collaborer quelquefois. C'est ainsi que l'Iran reçut la primeur de ses récits de voyage en Europe, légère compensation donnée aux sujets de Sa Majesté pour le supplément de « malyat » (impôt) prélevé avant le départ ! En dehors des relations des voyages impériaux, ce n'est pas dans l'*Iran* qu'il fallait chercher les nouvelles de l'étranger. Sa prudente Majesté jugeait que ses récits de chasse, ses migrations du palais d'hiver au palais d'été, les nominations et les décorations officielles constituaient une suffisante pâture pour un sujet fidèle. Telle était, hier encore, d'ailleurs, la situation du journalisme en Turquie. Pas une feuille n'eut osé y publier un événement sensationnel avant qu'il eut été suffisamment refroidi pour être sans danger pour le peuple... et pour le journaliste.

Le *Foreing-papers*, devenu aujourd'hui le *Public-News*, suppléait pour les Européens et les Persans sachant l'anglais à cette disette de nouvelles. Quotidiennement le directeur de l'Agence du Télégraphe indo-européen y donnait et y donne encore les dépêches transmises de Londres qui arrivent ainsi à Téhéran vingt-quatre heures après leur apparition dans les feuilles anglaises. Une édition française du *Public-News* s'est ajouté à l'édition anglaise. De plus, chaque matin, une traduction unique en langue persane et copiée à la main est portée au Palais pour Sa Majesté.

En 1876 la Perse faillit avoir un journal franco-persan. Le directeur, un Français frais émoulu de la capitale, peu au courant des us et coutumes asiatiques, débarqua à Téhéran un beau matin, appelé d'ailleurs par le ministère. Les plus nobles projets hantaient son esprit ; il voyait déjà la Perse marchant sur les traces des nations occidentales. Dans un bel élan d'enthousiasme il intitula son journal : *La Patrie* et, dès le premier numéro, exposa son programme : parler en toute indépendance... éclairer le pays sur ses véritables besoins... appuyer le progrès... faire la guerre « *aux abus et à ceux qui les commettent* ». Ce fut un terrible coup de foudre ! Le roi, les ministres, les mollahs faillirent en mourir d'épouvante ; le kalenter (chef de la police) n'eut pas de coureur assez rapide pour aller porter au journal l'ordre de suspendre son tirage, et *la Patrie*, sans métaphore aucune, vécut :

Ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin !

Les temps sont bien changés ! Que diraient Nassr-eddine et les ministres et les moujtehieds d'alors s'ils revenaient jeter un coup d'œil sur des journaux tels que le *Habl-ol-Matin* ou le *Sour-Israfil ?* Non que toute liberté soit encore acquise à nos confrères d'outre-Caspienne, et le *Sour Israfil*, par exemple, s'est vu maintes fois interdire pour ses excès de libéralisme ou ses appréciations un peu trop verveuses des actes gouvernementaux. Néanmoins, depuis la proclamation de la Constitution et l'établissement du Parlement, le journalisme jouit en Perse d'une tolérance qui lui promet un fécond avenir.

II

Aussi la floraison a-t-elle été rapide. Depuis 1906, la Perse, qui comptait à peine quatre journaux, en a vu naître plus de vingt-cinq. Je n'ai pas besoin d'apprendre à mes compatriotes, que rien ne transforme la physionomie d'un peuple et d'une ville comme l'apparition d'un journal. La capitale de la Perse n'a pas échappé à cette loi. Le Bazar est à Téhéran, comme dans toutes les villes d'Orient, le rendez-vous des oisifs et des promeneurs. Là se débite la gazette orale des événements journaliers. De boutique en boutique, d'allée en allée, entre deux marchandages ou simplement au hasard des flâneries, s'y colportent les cancans et les amusettes. Des mirzas font cercle, racontant les nouvelles du palais, l'arrivée d'un *faucoli* (1) retour d'Europe, les commérages des ambassades, agrémentant le tout de leurs commentaires. A ces futilités, à ces insignifiances, le *journal* est venu ajouter un élément sérieux. Rien, à mon avis, n'est émouvant pour un Européen attentif, comme d'entendre ces jeunes gens, hier encore insouciants et rêveurs, s'essayer à des discussions d'économie politique, ébaucher des projets de réforme, surtout si l'on songe que la plupart d'entre eux, fils des dirigeants d'aujourd'hui seront les dirigeants de demain. Les racontars du palais n'ont déjà plus auprès d'eux la faveur qu'ils obtenaient de leurs aînés et, symptôme inquiétant pour *le trône des Paons*, s'ils les colportent encore c'est moins pour en rire que pour les juger !

Lieu de flânerie, de bavardage et de plaisir, le Bazar est aussi le faubourg Saint-Antoine des villes d'Orient. Toujours ont surgi

(1) On donne à Téhéran le nom de *faucolis* aux jeunes Persans élevés en Europe et qui reviennent vêtus à l'européenne, portant l'habit et le *faux-col*.

de là les révoltes, les émeutes. Quand le Bazar gronde, la ville tremble. Qu'un mot d'ordre parte d'une de ces allées populeuses où semble dormir tant d'insouciance, où en réalité fermente tant de mécontentement, aussitôt toutes les boutiques se ferment, la foule houleuse et hurlante se répand par les rues ; les femmes affolées s'enfuient, traînant après elle la marmaille éperdue. Sur cette population active du Bazar, le *Journal* exerce aussi son ascendant. Tous les marchands savent lire et il n'est guère de boutiques dans lesquelles une feuille quotidienne au moins ne fasse chaque matin son entrée. Quant aux ambulants qui vont, comme ceux de nos campagnes, la bricole au cou, trop pauvres pour s'offrir le double luxe d'un éventaire et d'un journal, il faut les voir, quêtant ça et là les nouvelles, debout autour du marchand plus heureux qui ne dédaigne pas de faire à haute voix la lecture, mettant ainsi son savoir au service de ses humbles rivaux. Il n'est pas rare que de tels groupes se forment dans les rues du bazar, et ils sont un vivant témoignage de l'intérêt que le peuple persan tout entier s'est mis à porter aux choses de l'Etat. Ainsi, par le trait d'union du journal, un rapprochement se fait entre deux classes jadis hostiles : d'une part la société dirigeante, la seule lettrée encore aujourd'hui ; d'autre part la classe des marchands, d'où la nation persane, comme toutes les nations du monde, tire la majeure partie sinon la totalité de ses ressources, — l'industrie n'étant pas encore née dans le royaume de l'Iran.

Je n'irai pas jusqu'à dire que marchands et fils de Khans (nobles ou gouverneurs) vivent sur le pied d'égalité. Il y a encore dans les rues de Téhéran ou les allées du Bazar bien des « manteaux jaunes » dont la morgue n'a point abdiqué ; cependant les *faucolis*, ces européanisés que les gavroches téhéranis chansonnent, apôtres de l'évangile démocratique par la parole, par le journal et par l'action ont déjà jeté la planche sur le fossé, et il est plus d'une occasion où tous se sont ralliés à un même mot d'ordre ou sous un même drapeau. Lors de l'anniversaire au trône de Sa Majesté Mohammed-Ali Shah, ordre avait été donné d'illuminer le Bazar et la ville. Or, quelques jours auparavant, au cours d'une émeute, les troupes royales ayant fait feu sur la foule, plusieurs victimes étaient tombées pour ne plus se relever. La population téhéranie endeuillée n'obéissait qu'à contre-cœur à ces réjouissances de commande. Autour des maisons, dans les rues, sur les places, on commentait l'ordre à voix basse. Tout à coup, d'une maison, sort un jeune homme dont tous connaissent les opinions libérales. C'est un des plus brillants élèves d'une grande école de Téhéran. Il est seul, mais dans sa main droite

frémit un drapeau rouge. Il proteste contre la fête; quelques passants se joignent à lui. A chaque détour de rue le petit cortège augmente; lorsqu'on arrive à la Place d'Artillerie c'est par centaines que les manifestants sont groupés autour du drapeau, sans distinction de savoir, de fortune ou d'origine. Les quelques lampions déjà allumés s'éteignent, les boutiques du bazar se cadenassent, les maisons, la façade même du Palais impérial retombent à l'obscurité. La protestation accomplie, les manifestants se séparent et, sans troubles, sans cris retournent à leurs demeures ou à leurs occupations.

Certes, l'esprit critique, fleur des révolutions occidentales, n'a pas encore poussé de profondes racines parmi le peuple persan qui continue à respecter ce qu'il ne comprend pas. Cependant il y a dans ce respect même quelque chose de changé. Jadis il était fait de crainte, d'ignorance, de platitude ; il était servile. Aujourd'hui il devient peu à peu le résultat d'un sentiment nouveau : la confiance en des hommes nommés par choix et plus instruits. Et cela seul, à mon avis, est une révolution.

III

Or, c'est encore au journal qu'est due cette transformation rapide. Songez que l'état d'esprit nouveau date de quelques années à peine. Ceux qui visitèrent les grandes villes de la Perse : Téhéran, Tabriz, Ispahan, il y a dix ans, et qui les revoient aujourd'hui ont pu constater ce changement. Ce n'est donc pas à l'avènement d'une nouvelle génération ni à la diffusion de l'enseignement scolaire qu'il est dû. Les hommes du peuple ignorants il y a dix ans, le sont encore aujourd'hui; j'entends qu'ils n'ont pas acquis, depuis, les connaissances qui s'enseignent dans les écoles, mais le *journal* leur a appris à discuter, à peser, à réfléchir. Il a fait l'éducation politique de la nation persane.

Dès le matin, de l'imprimerie du *Medjlis* et de toutes celles où s'élaborent les autres feuilles quotidiennes : imprimerie Nationale, imprimerie du Soleil, etc... s'élancent — comme d'une volière une nuée d'oiseaux — une bande de gamins pieds nus, tête nue, criant et se bousculant. A travers les rues de la ville et les allées du Bazar ils s'égaillent, distribuant les journaux aux habitués ou sollicitant les acheteurs. Quelques-uns se postent à l'angle des rues les plus fréquentées. Accotés au mur, dont le rebord fait au-dessus de leur tête un auvent capable de les garantir à la fois de la pluie et du soleil, ils étalent leurs jour-

naux autour d'eux, attendant la clientèle ou la hêlant au passage. La concurrence pour une place plus favorisée, et mille autres raisons que je ne me chargerai pas d'énumérer, donnent parfois lieu entre gamins à des échanges de propos moins que courtois, ponctués de vigoureux horions, tandis que volent dans la poussière, ou s'engluent dans la boue onctueuse, le *Sour-Israfil* et la trompette de son archange pompeusement gravés en première page, le *Habl-ol-Matin*, le *Medjlis* et tous les discours parlementaires avec eux !

Téhéran n'a pas encore de kiosques pour la vente de ses journaux, mais les « attarys », boutiques hétéroclites où se débitent des produits pharmaceutiques en même temps que des objets d'épicerie, de mercerie et de parfumerie, leur servent de magasins de dépôts. Les lecteurs, en ces heureux pays où les heures sont si lentes, y viennent chercher eux-mêmes le numéro du jour, et, comme il y a au fond de tout Persan un raisonneur qui sommeille, il n'est pas rare de voir l'officine se transformer, tout comme celle de l'illustre M. Homais, en un bureau de discussions parlementaires. Il est juste d'ajouter qu'on n'y mange guère de mollahs, l'esprit anticlérical n'ayant pas encore donné le coup de bec à sa coquille.

De tous les quotidiens de Téhéran, celui dont la vente est la plus fructueuse est le *Medjlis* (Le Parlement), publié par un comité de vingt députés, tous écrivains et penseurs. Le *Medjlis* est devenu l'organe de l'Assemblée nationale et comme le Journal officiel de Téhéran. Fondé en 1906 par Mirza Mohammed Sadek Tébatébaï qui, dans une large mesure contribua à l'avènement du régime constitutionnel, ayant comme administrateur un homme d'une haute valeur morale et politique : Adib-ol-Memalek,le *Medjlis* paraît devoir exercer dans l'avenir une influence considérable sur la Perse. D'abord bi-hebdomadaire, il est maintenant quotidien. Le compte-rendu des séances du Parlement occupe la majeure partie de ses colonnes, mais il fait aussi leur part aux nouvelles locales. En rapport avec les conseils municipaux des principales villes de Perse, il reçoit de Tabriz, de Méched, d'Ispahan, etc... des informations télégraphiques et des renseignements officiels. Les Persans résidant à l'étranger et les Européens qu'intéresse le mouvement actuel de la Perse sont presque tous des abonnés du *Medjlis*.

Le Habl-ol-Matin (Le lien puissant) existait depuis des années déjà comme revue hebdomadaire à Calcutta. Lors de l'établissement du Parlement, une édition quotidienne fut créée à Téhéran sous la direction de Hadji Ismaïl Agha Tabrizi. Le *Habl-*

ol-Matin de Téhéran tire à plus de 4.000 exemplaires, ce qui est un beau chiffre pour un journal persan. De tendances plutôt pessimistes, il a mis la Perse en garde contre l'accord anglo-russe et publié à ce moment une carte fort ironique de l'Iran. Resserré dans le formidable étau dont les deux branches sont, au nord la puissance russe, maîtresse déjà de la province d'Erivan, au sud l'Angleterre et ses possessions d'au delà de l'Indus, le royaume du Roi des Rois s'y trouvait réduit aux plateaux désertiques du Khorassan, seuls dédaignés des deux redoutables rivales. Les articles du *Habl-ol-Matin* n'ont pas peu contribué à faire pénétrer dans les masses populaires les nobles inquiétudes patriotiques.

Le Nadayé Vatann (Le cri de la Patrie), d'abord très lu à cause de la modération de ses jugements, a perdu quelque peu de son prestige à la suite d'insinuations, peut-être calomnieuses, tendant à faire penser qu'il n'était pas incorruptible. Il avait témoigné cependant de hautes et patriotiques préoccupations. Au moment où toute la Perse rêvait la création d'une Banque Nationale et se heurtait à des difficultés d'ordre politique, le *Nadayé Vatann* chercha à ces difficultés une solution pratique. Il proposa que tous les bijoux d'or ou d'argent : joaillerie, kalyans, vaisselle, etc... fussent apportés à la « Maison de Monnaie », échangés contre un reçu qui, par la suite, donnerait à ces souscripteurs d'un nouveau genre le droit de revendiquer une part de fondateur. Un autre journal avait émis le vœu que l'on établît une Banque Foncière et que tous les terrains appartenant à la noblesse fussent, par ses soins, distribués entre les paysans pour être cultivés et devenir une nouvelle source de revenus.

Aucun des deux projets n'aboutit. Malgré des initiatives particulières et la généreuse intervention de puissants capitalistes persans, la question de la Banque Nationale est encore à résoudre. Peut-être ne serait-il pas sans intérêt pour la France de seconder la Perse dans l'élucidation de ce problème gros de résultats dans l'avenir.

Le Sobhé Sadek (L'Aurore de la Vérité), en partie dirigé par une société commerciale, s'intéresse surtout aux questions économiques. Il donne chaque jour le prix du pain, le cours des denrées, et trouve, à cause de cela, un accueil particulièrement favorable parmi la population active du Bazar. Il est une preuve de l'importance que la Perse commence à donner aux intérêts commerciaux, et de l'avantage qu'il y aurait pour une nation politiquement désintéressée à l'encourager dans cette voie.

IV

Bien d'autres quotidiens ont vu ou verront le jour pour une éphémère existence. Des gens mal informés, ou peu au fait de la mentalité persane, s'étonnent de ces apparitions et disparitions rapides et n'y voient qu'une preuve d'impuissance du peuple persan à édifier quelque chose de définitif. Il ne faut pas juger les étrangers, surtout quand ces étrangers sont des Orientaux, à notre mesure, ni voir toutes leurs entreprises à travers le prisme des nôtres. Pour un Européen, la fondation d'un journal est d'abord, et avant tout, une entreprise commerciale. Faire de la politique est bien, mais s'enrichir est mieux. Un journal, chez nous, est une ruche affairée et bruissante où s'active l'essaim des abeilles et autour duquel bourdonnent pas mal de frelons. Rédacteurs, reporters en mal d'information, ont surtout pour but et pour idéal de « dégotter » le journal voisin dans l'annonce de faits sensationnels, voire même de scandales retentissants. Ces mœurs journalistiques n'ont pas encore franchi la barrière de l'Elbourz. Pour un Persan, même retour d'Europe, le journal est un organe de propagande, un moyen, pour les hommes à idées avancées et à esprit libéral, de se faire connaître. Gagner de l'argent n'est pas leur but. Tout Persan qui crée un journal se prépare à vider son escarcelle plutôt qu'à la remplir. Aussi arrive-t-il souvent que plusieurs amis s'associent pour épuiser ensemble leurs ressources à la défense d'une idée commune. L'escarcelle vide on se sépare, satisfaits tout de même si le but a été atteint... et on laisse la place à d'autres. Les Persans attachent si peu d'importance à tout ce qui, dans un journal, ne représente pas l'idée politique, que l'apparence sous laquelle se présentent leurs feuilles quotidiennes leur est indifférent; aussi l'aspect extérieur, format, impression, laisse-t-il beaucoup à désirer. Quant à la forme sous laquelle ces idées sont offertes au public, elle n'a rien de la précision ordinaire de nos informations; mais ce style, saupoudré de versets coraniques et dont l'emphase est, pour nous, fastidieuse, plaît à une population accoutumée dès longtemps aux hyperboles et aux comparaisons savamment développées.

Même dans les revues, la presse persane ne réussit pas à faire abstraction de la politique. Cela se conçoit facilement d'ailleurs. Pour un peuple qui s'éveille à la vie nationale, le souci de son organisation politique prime tous les autres, et chacun considère comme un devoir d'apporter sa pierre à l'édifice. Aussi, tandis

qu'en Europe, la revue, qu'elle soit littéraire, scientifique ou philosophique, a des attributions nettement déterminées et n'empiète pas sur le domaine des quotidiens, en Perse elle n'est qu'un *journal hebdomadaire* ou bi-mensuel auquel s'adjoint une partie littéraire, scientifique ou humouristique. Les articles politiques continuent à y tenir la première place; quelques-unes même se sont affirmées si nettement libérales et socialistes que le gouvernement les a supprimées plusieurs fois. Tel fut le cas du *Mozafferi*, du *Mossavat* (L'Egalité) et du *Sour Israfil*. A la suite du coup d'Etat du 18 décembre, le *Mossavat*, dans un virulent article, accusa de lâcheté les anticonstitutionnels. Après avoir exposé l'historique des révolutions et des principaux coups d'Etat, le directeur, Mohammed Reza Chirazi, y faisait l'apologie du Mikado, le seul souverain, disait-il, qui ait, de son plein gré, établi la Constitution dans son pays.

Mais la plus lue et la plus intéressante de ces publications périodiques est sans contredit *Le Sour Israfil* (La Trompette d'Israfil). La gravure qui orne son en-tête : l'ange Israfil sonnant de la trompette pour réveiller les morts, justifie son titre. En exergue, on lit cette devise : Liberté, Egalité, Fraternité; un verset du Coran souligne et complète l'ensemble : « Lorsque la trompette sonnera, oh! alors, il n'y aura plus de lien de parenté entre eux. » Le programme du *Sour Israfil* rappelait assez celui de *La Patrie*, d'éphémère existence : « Nous ne flatterons personne, nous ne blâmerons ni ne louerons personne sans cause ni raison; nous ne ferons pas entrer en ligne de compte les partipris passionnés... Nous ne songerons ni à nos intérêts, ni aux dommages qui pourront résulter pour nous de ce que nous écrirons, et *notre journal ne sera pas notre gagne-pain !* » Le *Sour Israfil* n'a pas failli à son programme. Plusieurs fois interdit pour la véhémence de ses articles, il a toujours reparu avec la même indépendance d'idées et d'expression. Un de ses rédacteurs : A.-E. Khan Khasvini, y a inauguré des séries d'articles d'une verve et d'une humour endiablées. Préjugés masculins, superstitions féminines, petits ridicules ou grands travers, les abus comme les institutions, tout lui est matière à raillerie. Non à la raillerie fielleuse ou stérile, mais à cette satire de bon aloi qui, en stigmatisant le mal, implique déjà la tendance vers le mieux.

Une revue mensuelle : *Le Madjellé-Ettebdad*, semble manifester des tendances féministes. Elle a donné maintes fois asile aux articles d'une femme qui signe du pseudonyme ironique d'Assyriol-Djaval (celle qui est dans un sac), par allusion au costume dont l'usage affuble les Persanes, et surtout au voile. Insérant

les vers d'une femme en l'honneur du Parlement, le *Madjellé-Estebdad* ajoute ce commentaire : « Je sais avec quel plaisir les constitutionnels liront ces vers. Oui, maintenant nos femmes travaillent avec autant de zèle que nos hommes, et, à l'heure présente, les deux tiers des femmes de la capitale sont prêtes à tout pour consolider les bases de la Constitution. » Si le féminisme naît un jour en Perse, on peut prédire qu'il sera le fruit de la reconnaissance de l'homme envers le libéralisme et le patriotisme féminins.

Le Kachgoul, supplément illustré du *Nadayé Vatann*, s'agrémente d'illustrations assez primitives, faites à l'encre d'imprimerie, mais qui ont un certain sel. L'accord anglo-russe, qui fit couler tant d'encre en Perse, excita aussi la verve des journaux illustrés et particulièrement du *Kachgoul*. Mais la publication qui détient le record en illustrations satiriques, est l'*Azerbaïdjann*, qui paraît depuis deux années environ. Ses gravures coloriées sont accompagnées d'articles humouristiques fort intéressants et de pseudo-télégrammes en deux ou trois lignes qui sont autant d'épigrammes à l'adresse des abus ou des gouvernants. Il jouit d'une vogue égale à celle de son confrère persan du Caucase : *Mollah Nassr-eddin*, et ses gravures ont sur ce dernier le mérite de porter une empreinte plus nettement orientale.

V

Une forme de presse spéciale à la Perse est celle des *Chab-nameh*, ou feuilles de nuit. Elles sont nées avec le mouvement libéral, alors que l'intolérance politique mettait en péril tous ceux qui osaient exposer ouvertement une idée de réforme ou une tendance au progrès. Préparées de nuit, à l'encre d'imprimerie sur gélatine, on les répandait ensuite dans les rues, devant les portes, on les glissait dans les boutiques du Bazar, on les introduisait en cachette dans les mosquées. Et, au matin, en sortant de leur maison ou en allant à la prière, les paisibles citoyens n'avaient qu'à se baisser pour faire provision de ces véhéments articles de propagande sociale et parfois révolutionnaire. L'un des plus célèbres Chab-nameh est celui publié au moment où le Shah de Perse accomplit le coup d'Etat, et qui a pour titre : *Avertissement*. « Peut-être, y est-il écrit, Sa Majesté, notre auguste Souverain, a déjà oublié que son avènement au trône dépendait d'un seul télégramme de Téhéran, et que, sans le consentement du peuple, elle n'aurait pas pu quitter Tabriz. Si elle avait pensé

que ceux qui l'ont élue peuvent aussi bien la détrôner, elle n'aurait pas préféré le chemin de l'injustice et de l'absolutisme à celui de la justice et de la Constitution. Désormais le peuple persan connaît ses droits, et, bien qu'à bout de patience, il fait ce dernier avertissement dicté par son noble esprit. »

Chaque grand événement donne encore naissance à des *Chabnameh*, et les habitants de Tauris sont, avec les Téhéranis, ceux qui ont le plus usé de ce mode de propagande libérale.

C'est que Tauris est peut-être le centre le plus actif de toute la Perse, au point de vue politique. On sait quelles belles manifestations patriotiques suscita le triomphe de son Endjouman sur le parti réactionnaire (1). La presse s'y est aussi développée avec une surprenante rapidité. Aujourd'hui, Tauris compte plusieurs journaux dont un l'*Edalet*, rédigé par Mir-Hosseïn-Kahn, est illustré et publie des feuilletons littéraires et scientifiques.

Les populations du sud de la Perse sont tenues au courant du mouvement politique par le *Mozafferi* de Bender-Bouchir, qui compte déjà plus de six ans d'existence. Il est hebdomadaire et, outre celles de la Perse, donne à ses lecteurs des nouvelles de l'Europe et des pays d'Orient.

En somme, pour tous ceux — et ils sont heureusement nombreux aujourd'hui — qu'intéresse la grande question du réveil de l'Islam, il est réconfortant de constater avec quelle rapidité évolue la pensée persane. Ces progrès ne peuvent que s'affirmer encore dans l'avenir, surtout si, comprenant les véritables intérêts de son peuple et les siens, Sa Majesté Mohammed Ali-Shah arrive à rompre avec le parti réactionnaire. En faisant cause commune avec l'élite pensante de la nation pour lutter contre les influences étrangères, le nouveau souverain constitutionnel aidera la Perse à reconquérir sa véritable autonomie nationale et à devenir un des facteurs les plus importants de la transformation pacifique de l'Islam.

MARYLIE MARKOVITCH.



(1) Voir *La Revue* du 15 juillet 1908.

LA FORÊT

« *Chères ténèbres...* »
(Tristan et Isolde.)

La forêt, tout le jour, sous la lourde lumière,
Entre les horizons où flamboyait l'été,
Prolongea son silence et sa rigidité,
Demi-morte, dans des arômes de bruyère.

Tout le jour, sous le ciel laqué d'un bleu brutal,
Où l'œil cherchait en vain l'oasis d'un nuage,
La forêt endormant les flots de son feuillage
Erigea dans l'espace un décor de métal !

Pareille à la douceur de l'espoir dans une âme,
La fraîcheur épandue aux mousses des sentiers,
Se dissipa dans l'air qui ne fut plus que flamme,
Et le chêne eut à peine un peu d'ombre à ses pieds.

Tandis que par les champs se crevassait la terre,
Le soleil, transperçant le dôme des rameaux,
Dans les sous-bois fit des cascades de joyaux,
Et par lui la clarté régna sur le mystère.

Aux cris aigres des geais qui fuyaient courroucés,
Il fouilla sans pitié l'alcôve des feuillages,
Et chassa les amants, soudain devenus sages,
De la nuit d'émeraude où chantaient leurs baisers ;

Aussi, désenchantés de la forêt torride
Où s'étendait le grand désastre lumineux,
Ont-ils fui, pour goûter un rêve unique à deux,
Vers les maisons où rôde un demi-jour languide.

Et là, les volets clos sur leur bonheur secret,
Abîmés dans l'amour, dans l'ombre et le silence,
Ils ont attendu l'heure où le soir qui commence
Fait flotter son prestige à travers la forêt.

⁂

Toi dont la chair divine est la sœur de mon âme,
O fleur de ma pensée épanouie en femme,
Amphore qui contiens l'eau vive de l'espoir,
O bénédiction qui rajeunis le monde,
Etoile souriante au bord de mon cœur noir,
Poème sans limite et musique profonde :

O ma sœur, c'est le soir, allons vers la forêt :
Un archet glisse sur le feuillage... On dirait
Qu'il tombe sur nos fronts des douceurs de parole!
L'herbe que fatiguait la lourdeur du soleil,
Sous le vol velouté de l'ombre qui la frôle,
Frissonne! C'est la joie ardente d'un réveil.

Un long crêpe s'étend sur la route poudreuse.
O ma sœur, c'est le soir, et la fougère heureuse,
Abandonnant sa tige aux ruisseaux frais de l'air,
Sent un nouveau printemps s'insinuer en elle.
Les bouleaux ont voilé leur fût fragile et clair.
Silence musical ! Pas même un frisson d'aile.

Pourtant vers le couchant le soleil brûle encor :
Un océan de feu heurte des îles d'or,
Là, des flots de couleur entrechoquent leurs lames;
Le ciel a la beauté d'une mer en courroux,
Tandis qu'en l'apparat d'ardentes oriflammes
L'astre, au sommet des pins, tord ses longs cheveux roux.

Voici de feuille en feuille et minute à minute
Que le jour glisse aux bras de la nuit, dans sa chute,
Comme un enfant lassé dans les bras maternels.
L'azur se meurt dans la dentelle des ramures,
Et l'ombre qui s'en vient des lointains solennels,
Autour de notre amour dresse des cloisons sûres.

O ma sœur, c'est le soir! Les rameaux emmêlés,
Complices des désirs dont nos cœurs sont troublés
Nous conseillent d'unir et nos doigts et nos âmes :
Ta voix, écho vivant des paradis perdus,
A la mystique ardeur des lents épithalames.
Vois les rameaux, ma sœur, comme ils sont confondus!

L'air est sucré par des odeurs de chèvrefeuille,
Devant notre bonheur la forêt se recueille;
Nous sommes hors du temps, loin des sentiers humains
Où la vie est en fleurs sous le pied qui l'écrase;
Nous croyons sentir Dieu quand se joignent nos mains.
Le monde fait silence autour de notre extase.

Deux à deux les oiseaux sont blottis dans les nids...
La nuit ferme sur nous ses rideaux infinis,
Dans les branches, pas une étoile prisonnière !
L'image du réel est morte dans mes yeux,
La blancheur de ta robe est ma seule lumière :
Hors toi tout est obscur jusqu'au plus haut des cieux!

Vois, l'univers n'est qu'un abîme de ténèbres !
Une vague épouvante effleure nos vertèbres
L'ombre roule nos corps dans son déluge noir.
Mais plus la nuit s'accroît, plus ton front irradie,
Plus suave est ta chair, jardin de mon espoir,
Et plus ton clair sourire illumine ma vie.

Femme, berceau vivant où s'endort la douleur,
L'hostilité du monde augmente ta douceur.
Et je t'étreins plus fort dans la nuit éternelle
Où sombre ma raison, où chancellent mes pas,
Car de l'effroi s'ajoute à l'amour qui nous mêle,
Et c'est tout l'univers qui me pousse en tes bras !

A. Droin.



LES SAVANTS ET LA PHILOSOPHIE

M. Gaston Rageot est un polygraphe très intéressant. C'est un esprit souple. Il fait des contes pour un journal populaire, qui sont souvent très bien venus. Il fait de la critique où il ne me semble pas que l'impartialité soit éclatante ni la défiance à l'égard du parti pris excessivement sévère ; mais où il y a des idées et souvent très originales. Et il est un philosophe ; il annonce pour paraître prochainement *Les fonctions élémentaires de la conscience* — rien que cela ; et en attendant il réunit sous ce titre : *Les savants et la philosophie*, quelques articles très médités, très fortement pensés, sur quelques sujets philosophiques et sur quelques hommes dont la philosophie s'honore et dont elle s'éclaire.

Dans une sorte d'introduction, M. Rageot se demande si la philosophie existe encore. Et pourquoi, direz-vous, n'existerait-elle plus ? Parce que, plus que jamais, elle cherche sa voie sans pouvoir la trouver, parce que de l'évolutionisme de Spencer au criticisme scientifique de M. Poincaré et au psychologisme intuitif de M. Bergson, elle erre et trébuche sans trouver un principe solide... Après quoi, M. Rageot s'attache à constater la faillite du Spencerisme et de la physiopsychologie, du Poincarisme et du Bergsonisme. Syndic des quatre dernières faillites philosophiques, ainsi, sur la couverture de son livre, devrait se désigner M. Rageot. Suivons le syndic.

Spencer, esprit extrêmement original et inventeur, et surtout constructeur, a appliqué à la philosophie, à la sociologie, à la morale, une loi scientifique, une loi biologique : celle de l'évolution ; et certes, non seulement c'était apporter un nouveau point de vue, c'était renouveler toutes les questions ;

mais c'était les rajeunir en quelque sorte en y faisant entrer la vie elle-même (ce que nous aimons, depuis les progrès des sciences naturelles, à nous représenter comme étant la vie elle-même). *Biologiser* la philosophie, la morale et même la métaphysique, c'était les recommander, telles qu'on les faisait par ce procédé, à des hommes qui s'acheminaient depuis quelque temps à tout considérer sous l'angle, pour ainsi parler, biologique.

Mais d'abord, il s'est trouvé que la loi de l'évolution était beaucoup moins scientifique qu'on ne le croyait, qu'elle était à contours imprécis, qu'elle était, même dans son domaine purement scientifique, contrariée par trop d'exceptions et pleine, pour ainsi parler, de porte-à-faux.

Il s'est trouvé ensuite que ce n'est que par de véritables sophismes, ou tout au moins par des artifices tout littéraires, qu'elle se pouvait appliquer aux choses du règne humain. Il s'est trouvé enfin que Spencer, *en tout cas*, a appliqué son principe avec une décision rectiligne qui ne tient compte ni des objections, ni des différences manifestes et évidentes entre les choses. Pour M. Rageot, Spencer manque de critique, c'est-à-dire du discernement des nuances. Pour lui encore, Spencer est un hypnotisé de la science qui, dans son « éblouissement », n'en dissimule pas les limites, du reste fuyantes, mais dont on doit avoir au moins le sentiment. Il manque à Spencer d'avoir lu les Limites de la Biologie du Docteur Grasset : « Il a éprouvé devant la science moderne l'émerveillement inévitable qui fut celui de tous les grands esprits depuis Galilée. Il a cru que la science pouvait lui fournir d'emblée une connaissance assez sûre et assez compréhensive pour supporter la philosophie. Il a traité la loi de von Baër avec le même enthousiasme que Kant, par exemple, avait éprouvé devant le génie de Newton. Il n'a pas douté que la science ne fût une, également incontestable dans ses interprétations théoriques et dans ses résultats expérimentaux, ni que la connaissance des phénomènes n'appartînt totalement à l'esprit humain. Conception dangereuse, relativisme trop absolu ! La science, à la vérité, n'est ni si certaine, ni si précise dans la détermination du phénomène. Ce n'est pas à dire qu'elle soit négligeable ou illusoire ; elle exige seulement que l'on entende

bien ses ambitions et qu'on ne se méprenne point sur ses promesses : « *ses seuls résultats utiles sont des mesures, au-delà desquelles commencent les théories et les hypothèses*, simples artifices intellectuels dont nous usons à l'égard de la réalité fuyante, attitudes provisoires et toujours modifiables... Quel fragile point d'appui offre donc à la philosophie une loi simplement approchée ! ».

M. Henri Poincaré est, lui, ce que M. Rageot appelle très bien un néo-critique. M. Poincaré a montré, avec une force de définition et de discussion dont il y a peu d'exemples avant lui, que *les certitudes les plus certaines* sont des conventions, des « commodités » acceptées par notre esprit ; que les axiômes de géométrie, par exemple, ne sont justifiés par rien du tout, par rien absolument, que par la facilité qu'ils nous donnent de construire suivant un système de mensuration qui nous satisfait. La science donc est une chose toute relative (puisque aussi bien elle est une chose humaine), une chose qui change, qui évolue, qui remplace ses bases mêmes et ses fondements par d'autres fondements et d'autres bases et qui, par conséquent, *ne se connaît* que dans ses utilités et dans les utilités toujours provisoires qu'elle sent qu'elle a.

Donc scepticisme ? Mais non ! De ce que la science n'a pas de bases, il ne s'ensuit pas qu'elle n'ait pas d'objet. La science est objective puisqu'elle prévoit et qu'elle prévoit juste. La science ne connaît pas les phénomènes en eux-mêmes ; mais elle en saisit les rapports et elle voit ces rapports, non seulement dans le passé et dans le présent, mais dans l'avenir. Donc on peut dire qu'elle n'est pas *vraie ;* mais on doit convenir qu'elle est *juste*, comme une horloge bien faite. C'est tout ce qu'elle est, mais être cela est quelque chose. On pourrait dire qu'il ne faut pas *croire* à la science ; mais qu'il faut *avoir confiance* en elle. « Des rapports sans support » (bonne formule, qui est de M. Rageot) voilà la science. Mais une connaissance juste des rapports entre les choses, est un bien, est une « commodité » qui, pour être relative, n'en reste pas moins inappréciable.

D'autre part, M. Poincaré (qui du reste échappe un peu à la critique parce qu'il ne s'est point systématisé et n'a donné comme ouvrages philosophiques que des recueils de frag-

ments) ; M. Poincaré, s'il voit, pour ainsi parler, *l'insolidité* de la science, par en bas, semble en voir les limites par en haut, puisqu'il refuse de fonder sur elle une philosophie. Il s'y refuse évidemment puisqu'il a écrit cette déclaration célèbre qui a toute la valeur d'un manifeste : « La morale et la science ont leurs domaines propres, qui se touchent, mais ne se pénètrent pas. L'une nous montre à quel but nous devons viser ; l'autre, le but étant donné, nous fait connaître les moyens de l'atteindre : elles ne peuvent donc jamais se contrarier puisqu'elles ne peuvent se rencontrer. *Il ne peut pas y avoir de science immorale : il ne peut pas y avoir de morale scientifique.* » Cette déclaration qui, naturellement, scandalise un peu M. Rageot et qui lui ferait dire : « Mon frère, ce discours sent le libertinage ; et vous vous séparez de M. Berthelot et vous êtes un clérical », et qui lui fait dire du moins : « Ainsi la morale a ses raisons que la science n'entend pas! Ce sont donc les raisons du cœur, du sentiment, de la foi peut-être... »; cette déclaration donc, range M. Poincaré dans le groupe de ceux qui ne croient pas que la science donne raison de tout, et qui ne croient pas que « toutes les directions de la vie doivent appartenir à la science » (Berthelot), et qui, particulièrement, ne croient pas que la philosophie doive être à base scientifique ; car, qui soustrait la morale à la science lui soustrait la philosophie, ayant besoin, pour fonder sa morale, d'inventer une philosophie, à moins que ce ne soit sur sa morale, précisément, qu'il construise sa philosophie; mais cela reviendra au même et ce sera toujours, avec la morale soustraite à la science, la philosophie, qu'elle soit *sur* la morale ou qu'elle soit *dessous*, mais toujours liée à elle, qui sera soustraite également à la science.

M. Rageot voit là une sorte de faillite par impuissance et sans cesser d'admirer le génie de M. Poincaré, le renvoie à ses mathématiques en disant qu'heureusement il y a d'autres savants que les géomètres, et que l'avenir et la mission de fonder une philosophie scientifique sont sans doute réservés à ces autres-là. Par parenthèse, cette fin de chapitre, seule dans tout le livre, est pleine de confiance dans la possibilité de fonder une philosophie, comme si tout le livre n'était pas destiné à

prouver que l'on ne peut pas en fonder une. Dissonance. Un moment de demi oubli.

M. Rageot examine ensuite l'œuvre de la physio-phychologie et rend un très bel hommage aux hommes qui se sont voués à cette science si intéressante, particulièrement à M. Théodule Ribot et à M. Pierre Janet. Il voit avec raison, dans la psychologie appuyée sur la physiologie, pour dire mieux, *vue à travers la physiologie*, une réaction qui était utile contre la psychologie purement introspective des Jouffroy, des Garnier et des Cousin. Il reconnaît que de guetter toujours et de noter avec toutes les précisions qui sont possibles, le phénomène physiologique qui *au moins accompagne* le phénomène psychique, il ne se peut point que cela ne fasse pas mieux connaître le phénomène psychique lui-même. Tout au moins cela l'encadre et l'inscrit avec une netteté qui en fait connaître, sinon l'essence, du moins les contours.

Et cependant, car il est rare que M. Rageot oublie, soit le rôle de désenchanté qu'il s'est donné, soit le désenchantement véritable où ses études mêmes ont conduit ce second Faust, cependant — ceci est extrêmement spirituel un peu trop peut-être — : est-ce que nos modernes psychologues ne feraient pas de l'introspection exactement comme ceux de 1830? Mon Dieu, oui, vraiment ; car après toutes ces observations et mensurations qui ne lui donnent, pour ainsi parler, que la superficie du phénomène, où en vient le physio-psychologue ? A faire parler le malade, à consigner ses paroles, à recueillir son témoignage. Mais qu'est-ce que cela ? C'est de l'introspection recueillie par un témoin et contrôlée par lui ; mais, au fond, ce n'est que la connaissance que le malade a de lui-même.

Et nous disons : « contrôlée par l'observateur ». Contrôlée avec quoi ? Avec les connaissances physiologiques de l'observateur. Oui ; mais nous avons dit que ses connaissances ne donnent jamais que la superficie et comme les entours du phénomène. Avec quoi encore ? Avec la connaissance que l'observateur a de lui-même et qu'il oppose à ce que le malade lui dit de soi. Très bien, et la méthode est bonne. Mais cette connaissance que l'observateur a de soi, c'est de l'introspection psychologique de 1830. Donc à quoi nous avons affaire, c'est à une introspection psychologique qui est double au lieu d'être

unique, c'est à une auto-observation qui est composée de deux auto-observations. Progrès peut-être ; mais assurément retour très net à la psychologie de 1830, laquelle se trompe peut-être, mais du moins vise au fond. « Et nous voilà, après trois quarts de siècle, plus rapprochés de Jouffroy que de Comte ». Faillite de la physio-psychologie.

Je répète que ceci est plus spirituel que vrai, parce que d'avoir jeté une lumière intense sur les entours du phénomène, et d'avoir, de plus, substitué l'auto-observation comparée à l'auto-observation solitaire, cela suffit pour qu'un progrès de la connaissance *en soi* (que ce progrès aboutisse à quelque chose ou n'y aboutisse point) ait été fait. — Enfin sur M. Bergson, qui précisément est en réaction contre la méthode évolutioniste et contre la psycho-physiologie et qui est psychologue pur, mais *plus pur* que ceux de 1830, M. Rageot, qui a subi évidemment d'une manière profonde l'influence de M. Bergson et qui est assez vigoureux d'esprit pour ne pas, si je puis dire, rester sous la pesée, écrit les meilleures pages de son livre, qu'on ne comprendra pas, j'en avertis, si l'on n'a pas déjà connaissance de la philosophie de M. Bergson, mais qui, si on la connaît un peu, la résument pour vous de la manière la plus lumineuse et aussi la plus forte.

M. Bergson, non point qu'il ne connaisse pas les mathématiques et la conception mécanique de l'Univers, non point qu'il ne connaisse pas les théories évolutionistes ; non pas qu'il ne connaisse point l'effort des physio-psychologues ; mais au contraire, parce que, d'un esprit vigoureux et agile, il a fait le tour de tous ces systèmes, y a pénétré, et s'est prêté à eux pour, au besoin, se reprendre; s'est retiré dans le *moi* pur et, pour ainsi parler, dans le *moi profond*, considérant comme un *moi* superfiiciel et même artificiel le *moi* logicien, le *moi* raisonnant, le *moi* entravé par les conventions du langage, le *moi* intellectuel.

Réfugié dans ce *moi* vivant, il en veut écouter et en écoute les intuitions spontanées, et ce n'est qu'à cela qu'il croit et qu'il veut qu'on croie. Il est le Maeterlink de la philosophie, ce qui n'est dit nullement pour le dépriser. Il met l'intuition en honneur ; et si, à la vérité, sa prétendue intuition est celle d'un homme qui sait toutes choses, et par conséquent est

comme saturée d'intellectualisme, encore est-il qu'il s'est énergiquement ramené à l'écouter attentivement et à n'avoir confiance qu'en elle. Il est convaincu des trésors que renferme le *moi* libéré, le *moi* affranchi, le *moi* qui cesse de se lier lui-même par les chaînes du raisonnement, le *moi* qui se saisit et qui s'affirme et qui dit : « Moi seul et c'est assez ».

Après avoir exposé dans tout son détail cette philosophie séduisante — « subtile, engageante et hardie », comme disait La Fontaine de Descartes — M. Rageot, conclut ainsi, dans une des plus belles pages de critique philosophique qui soient connues de moi : « Cette philosophie ne se donne pas pour achevée ; mais bien au contraire pour inâchevable par définition. Ce n'est point modestie de l'auteur ; c'est nécessité organique intérieure de la doctrine. Elle aussi, elle est devenir, fluidité. Alors qu'elle a entreprs de briser tous les cadres de l'intellectualité pure, elle ne saurait se poser elle-même comme un cadre déjà tout fait. *Son rôle est surtout de mettre en garde contre l'illusion multiforme et toujours renaissante de la logique trop facile, et d'incliner vers l'intuition profonde les philosophes de l'avenir*... Mais surtout le Bergsonisme échappe à la discussion par sa nature même... Il n'est pas une philosophie des choses, des objets, mais des tendances, des attitudes, de l'élan... Indémontrable, il ne cherche pas à se démontrer ; c'est là sa marque propre, son originalité la plus profonde, le secret de sa force, de sa diffusion. Il commence par jeter par-dessus bord la logique et suspecter le discours. Il exige surtout d'être *senti*. Nous en sommes donc réduits à accepter ou à refuser le Bergsonisme par instinct ; c'est-à-dire que si on l'accepte, tout intellectualisme est désormais condamné, et je me demande alors si l'on ne retombe pas dans une illusion analogue à celle que l'on veut dissiper, mais plus dangereuse, celle d'une sorte de *mysticisme psychologique*, puisque les résultat de l'intuition ne sont jamais vérifiables, alors que les organisations de l'entendement, même symboliques, sont effectives et efficaces... »

Ainsi M. Rageot fait le tour des principales philosophies qui se partagent, mutuellement, la faveur des hommes, et son dernier mot (qu'il a placé dans son introduction) est un peu découragé. « Existe-t-il encore une philosophie ? » se deman-

de-t-il, et il se répond : « Il n'existe *pas encore* une philosophie et il est assez probable qu'il n'en existera jamais. » Car enfin la philosophie est la sience universelle. « Comment donc la construire avant que nous ayons acquis la connaissance de l'Univers ? N'est-il pas évident que toute entreprise philosophique pour un esprit positif sera prématurée tant que la science ne sera pas achevée... »

Voilà qui est incontestable ; mais pourquoi la philosophie ne serait-elle pas elle aussi en perpétuel devenir et pourquoi ne serait-elle pas toujours une philosophie provisoire ? La philosophie est la synthèse des connaissances ou plutôt elle est une manière de considérer l'ensemble des connaissances. Elle varie, elle se modifie avec l'accroît de ses connaissances ; cela est certain ; mais cela la condamne-t-il ? Cela la condamne tous les cinquante ans en ce qu'elle est depuis cinquante ans ; mais cela ne la condamne pas dans son ensemble. Elle est toujours ce qu'elle doit être : la systématisation aussi précise et aussi juste des idées générales que donnent les connaissances. Elle est comme une table des matières qui change d'édition en édition. Reprocherez-vous à la table des matières de la 32e édition d'être plus étendue ou d'être dans un autre ordre que celle de la première ? Et aux trente-deux tables des matières que nous supposons, reprocherez-vous d'être inutiles ? Elles ne le sont pas plus les unes que les autres. Elles coordonnent, chacune à sa date.

Mais la table des matières complète et intégrale ?

Ah ! celle-là, c'est un peu d'impatience de vouloir l'avoir aujourd'hui ; c'est même un peu d'importance de vouloir l'avoir jamais. Ce n'est pas une raison pour se refuser à faire celle d'aujourd'hui.

EMILE FAGUET.



L'État actuel de la Navigation aérienne

I. — VERS LA CONQUÊTE DE L'AIR.

Le monde attend la conquête de l'air. Personne ne doute plus du progrès scientifique industriel qui, depuis moins d'un siècle, s'est affirmé si glorieusement. Jamais, certainement, aucune civilisation n'a aussi puissamment réalisé le bien-être de tous les humains par l'économie du temps dans les relations sociales et surtout dans la locomotion. C'est là, principalement, le caractère distinctif de notre époque ; c'est par là qu'elle peut à bon droit se dire plus avancée que celles qui la précédèrent.

Jusqu'ici, cependant, l'homme s'est contenté de parcourir les terres et les mers ; il a inventé des procédés nouveaux pour aller plus vite, mais, en somme, il n'a fait que suivre les voies tracées par ses ancêtres. L'air qui baigne à la fois la surface des terres et des mers, l'air qui enveloppe le globe tout entier, l'air qui ne présente aucun obstacle, lui était, hier encore, interdit.

L'homme, à l'aube de ce siècle qui s'annonce déjà comme fécond en merveilles scientifiques de toutes sortes, a déjà fait plusieurs essais hardis et convaincants pour s'emparer du domaine de l'air. Il s'est attaqué à sa conquête et, par certains côtés, il semble près de la réaliser. De toutes parts, des savants, des chercheurs, des expérimentateurs, travaillent avec acharnement et chaque jour qui se lève, depuis quelques années, voit éclore un progrès notable dans le domaine de la locomotion athmosphérique. Cette ardeur est splendide, elle prouve, une fois de plus, que, loin d'être en décadence, l'humanité tend à évoluer plus avant encore. Et dans cette pléiade de courageux inventeurs, le nombre des Français est si grand qu'il fait honneur à la fois à l'intellectualité de la nation et à sa grande vitalité.

II. — LE PROBLÈME DE LA DIRECTION DES BALLONS

La conquête de l'atmosphère ne peut se faire que par deux procédés: celui du plus léger ou du plus lourd que l'air.

Le plus léger que l'air, c'est le *ballon;* le plus lourd, c'est *l'aviateur.*

Le ballon est, à proprement parler, un récépient d'étoffe imperméable et de peu de poids, rempli d'un gaz quelconque plus léger que l'air et qui permet à l'appareil de s'élever ou de se tenir en équilibre dans l'atmosphère conformément aux conditions des corps flottants dans les gaz.

Le ballon est soit destiné à se laisser aller au gré du vent, soit disposé de manière à subir une direction intelligente: dans le premier cas on le nomme *aérostat,* dans le second *dirigeable.*

Les aérostats ont été imaginés par les frères Joseph et Etienne Montgolfier. Ils se composaient, au début, d'une poche sphérique de papier doublée de toile et remplie d'air chaud. Le premier modèle, construit à la papeterie d'Annonay par les frères Montgolfier, s'éleva le 5 juin 1783; il mesurait 110 pieds de circonférence (37 m.), entraînait un poids de 490 livres et atteignit à 1.000 toises (près de 2.000 mètres). Cette ascension dura dix minutes et obtint un succès si retentissant que le nom de *Montgolfière* fut donné à l'appareil et s'applique toujours aux ballons gonflés à l'air chaud. Tout aussitôt après, le physicien Charles eut l'idée de se servir de l'hydrogène pour le gonflement et, dès le mois de novembre de la même année, il construisait un aérostat complet avec nacelle, filet, enveloppe vernissée, soupape, appendice, lest, baromètre, ancre, etc., avec lequel il fit en compagnie d'un aide une ascension remarquable: en deux heures il atterrit à Nesles, à 9 lieues de Paris, y déposa son compagnon et, remontant en l'air, eut la chance de trouver un courant contraire qui le ramena à son point de départ!

Depuis, les aérostats ont très peu progressé. Les ascensions se succédèrent, les unes heureuses, les autres funestes; elles n'ajoutèrent rien, ou très peu de chose, à un appareil qui, dès le début, paraît avoir atteint le summum de son évolution.

Mais, comme pendant la guerre de 1870, les ballons avaient paru rendre de signalés services, le gouvernement, une fois les troubles passés, au moment de la réorganisation de l'armée, songea à créer à Chalais-Meudon un parc aérostatique dans le but d'y établir un matériel et d'y instruire des officiers ballonnistes.

C'est, à partir de ce moment, que la question de la conquête de l'air se posa et que l'on se mit résolument au travail. Grâce au regretté colonel Renard, à sa compétence, à son talent et à son énergie, grâce aussi à la pléiade d'officiers intelligents dont il put s'entourer, de notables progrès furent rapidement réalisés.

Tout d'abord on se mit à étudier le ballon. On s'aperçut que

le problème aérostatique était plus compliqué qu'il ne le paraissait. L'équilibre dans l'atmosphère est extrêmement variable : le moindre nuage qui obscurcit un instant le soleil suffit pour modifier la température de l'air et du gaz de l'aérostat; le passage au-dessus d'un bois ou d'un cours d'eau procure également des variations de densité. Il en résulte chaque fois une descente de l'appareil suivie d'une ascension quand celui-ci entre dans une zone plus chaude ou plus sèche. Ensuite la neige, la pluie, la vapeur d'eau surchargent le ballon et diminuent sa force ascensionnelle. L'électrisation par influence, soit au contact du sol, soit au contact d'un nuage, cause aussi des perturbations. Enfin l'inégalité des courants aériens, les vagues atmosphériques, les tourbillons, les rafales, etc., constituent autant d'obstacles à la stabilité. Mais ces difficultés de la direction des ballons ne sont pas les seules, d'autres, et non les moindres, proviennent de la fabrication même des appareils, des matières employées, du gonflement, du lancement, etc... Le problème est un des plus difficiles que la physique moderne connaisse.

Voici comment ses diverses phases furent envisagées.

On perfectionna d'abord les enveloppes. Les Italiens imaginèrent des étoffes aux vernis très lisses, recouvertes de poudre d'aluminium. Cela ajouta au pittoresque, en donnant au ballon l'aspect d'une boule miroitante, et cela empêcha les trop brusques variations de température du gaz. Les étoffes elles-mêmes furent soigneusement étudiées; après divers tâtonnements, on se fixa à l'emploi de deux épaisseurs de cretonne appliquées l'une sur l'autre par une dissolution de caoutchouc et teintes en jaune, afin d'éviter la décomposition du caoutchouc par l'action chimique des rayons solaires. Il faut tenir compte de tout!

On inventa le ballonnet. C'est-à-dire qu'on plaça, à l'intérieur du grand, un second petit ballon rempli d'air à volonté par l'aéronaute, dans le but de compenser les diminutions de volume du gaz occasionnées par les contractions. Ce ballonnet joua le rôle de la vessie natatoire chez les poissons. Il changea souvent de forme et parut, en fin de compte, devoir être constitué par une doublure de l'enveloppe cousue seulement à la partie inférieure, à l'intérieur du ballon et sur son équateur.

On pensa remédier à l'instabilité verticale par l'emploi de *stabilisateurs*, qui joueraient le rôle de régulateurs en empêchant le ballon de monter ou de descendre trop vite. Le guide-rope est le plus simple de ces stabilisateurs: il consiste dans une longue corde qui traîne, en partie, à terre et fait l'office de frein. Son défaut est de tout démolir sur son passage : arbustes, fils

télégraphiques, récoltes, etc...; il n'est pratique que dans les déserts ou en pleine mer, nul ne se souciant d'ajouter aux frais considérables d'une ascension les dommages-intérêts que réclameraient certainement les possesseurs des propriétés dévastées.

On suspendit enfin la nacelle d'une façon spéciale de manière à diminuer le mouvement giratoire du ballon; car jadis celui-ci roulait tout doucement sur lui-même dans les airs. On modifia la soupape, afin de pouvoir déchirer l'enveloppe en cas de chute ou de pouvoir lâcher à volonté une quantité de gaz déterminée. Ces deux derniers perfectionnements sont dûs au colonel Renard.

C'étaient là, certes, de grands progrès : mais ils ne résolvaient pas la question de la navigation aérienne par la direction des ballons.

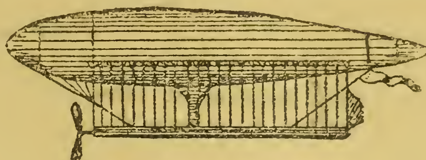
On chercha d'abord à rendre dociles les aérostats sphériques. On pensa à les remorquer simplement à l'aide d'un chariot, — c'était un moyen de déplacer les ballons captifs sur les routes nationales, c'était la conquête de la terre par l'air, mais non la conquête de l'air. On construisit cependant plusieurs appareils dans ce genre et les premiers aérostiers militaires furent employés à manœuvrer ces engins. Ensuite MM. de la Vaux et Voyer imaginèrent de se servir des courants aériens et par des montées et des descentes successives de chercher à se faire véhiculer par le vent dans la bonne direction. Ils firent, le 26 septembre 1906, une ascension de Paris par Saint-Valery en Angleterre, qui leur donna beaucoup de mal, mais fut très heureuse. Enfin le même comte de la Vaux inventa un système de *déviateurs* ou de lames qui, plongées dans l'eau, devraient permettre d'utiliser la résistance de l'eau pour traverser la mer. Il tenta ainsi de franchir la Méditerranée, mais il fut entraîné par le vent, plus puissant que ses déviateurs, et dut obliquer vers l'Espagne.

On acquit ainsi la certitude que vouloir diriger les aérostats c'était presque impossible. On changea de thèse et on se mit à travailler le ballon *dit* dirigeable.

Celui-ci se distingue du premier en ce qu'il est toujours fusiforme. Du reste, dès le lendemain de la découverte de Montgolfier, le lieutenant du génie Meusnier, membre de l'Académie des sciences, avait déclaré que la direction des ballons ne s'obtiendrait que par une forme allongée, un ballonnet compensateur à air, une enveloppe double, résistante et imperméable, enfin des « rames tournantes », c'est-à-dire des hélices. On ne construisit jamais son appareil. On ne reprit même pas ses travaux, car le propre des inventeurs *aéricoles* a toujours été jusqu'ici de négliger et d'ignorer les travaux de leurs devanciers. C'est ainsi

que maints appareils construits plus tard étaient très inférieurs comme conception à celui du lieutenant Meusnier.

Seul, Dupuy de Lôme, ingénieur des constructions navales, chargé, en 1870, par le gouvernement de la défense nationale, d'établir un dirigeable, eut l'idée de reprendre le projet de Meusnier. Il fit une ascension qui donna des résultats insuffisants; ses hélices étaient mues à bras d'homme, elles ne lui fournirent pas assez de vitesse.



Le dirigeable « La France »

Enfin, en 1884 et 1885, MM. Krebs et Renard construisirent leur célèbre appareil que depuis — jusqu'au *Lebaudy* — on a seulement perfectionné dans quelques détails.

III. — INVENTION DES « DIRIGEABLES ».

La solution du problème était trouvée. En voici les éléments.

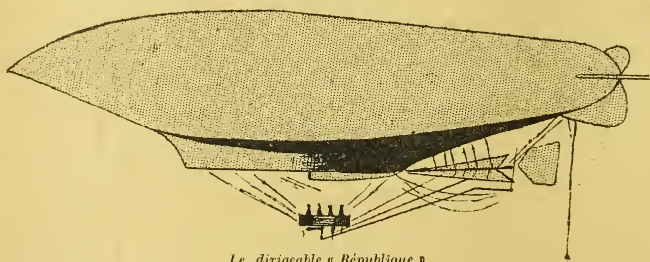
La forme du ballon doit être incontestablement allongée; mais elle ne peut dépasser certaines limites sous peine de réduire la force ascensionnelle et de rendre plus difficile la liaison entre la nacelle et l'aérostat. MM. Santos-Dumont et Giffard ont dû à cette cause certains de leurs accidents. Il convient ensuite, en pénétrant dans les couches atmosphériques, d'éviter de créer des remous. On adopta pour cela une forme pointue à l'avant avec une proue dissymétrique de la poupe, — la proue large refoulant dans les meilleures conditions possibles les vagues aériennes qui glissent alors contre les parois de l'appareil et se massent à l'arrière pour aider à la translation. Il faut ensuite prendre garde à la formation, dans l'intérieur du ballon, de poches résultant de la variation de volume du gaz et de l'état de l'enveloppe. De longues études techniques ont été faites dans ce sens; elles portaient d'abord sur la substance de l'enveloppe (certains ingénieurs allemands ayant un instant préconisé l'enveloppe métallique en aluminium), sur le mode de couture des bandes ensuite, et enfin sur la forme même du solide géométrique que devait présenter le ballon : c'est ainsi qu'on aboutit au dirigeable *Patrie*. La question des agrès fut aussi très controversée: les agrès augmentent la résistance de l'air et diminuent la vitesse, il faut donc en avoir le moins possible, sans tomber dans l'excès cependant. Otto de Bradsky dut en partie l'accident qui causa

sa mort à un mode de suspension de la nacelle trop faible et trop mal ajusté.

Les propulseurs ont été soigneusement étudiées par le colonel Renard qui a laissé sur les hélices une série de travaux très remarquables. La forme des hélices a donné lieu à des discussions mathématiques très savantes et à des expériences nombreuses qui eurent pour résultat de faire adopter les dispositifs actuels.

La question du moteur était plus complexe. Heureusement que sur ce sujet les inventeurs ballonnistes ont pu profiter des nombreuses études que les ingénieurs automobilistes ont faites dans ces dernières années. Toutes les branches de la science s'aidant mutuellement, les progrès de la locomotion terrestre ont favorisé ceux de la locomotion aérienne. Le moteur doit être le plus léger et le plus puissant possible. Le moteur Renard pesait 35 kilos par cheval, le moteur Antoinette, généralement adopté aujourd'hui pour les aviateurs, ne pèse plus que 5 kilos par cheval (y compris tous les accessoires : réfrigérant, réservoirs, etc. . .). Celui de *La France* (moteur Renard) donnait une vitesse de 21 kilomètres à l'heure, celui du *Patrie* fournissait 46 kilomètres à l'heure. Le moteur Mercédès du *Zeppelin* réalisait 55 kilomètres à l'heure; celui du *République* ira à plus de 60. Comme le vent moyen, huit jours sur dix, atteint la vitesse de 12 m. 50 à la seconde, soit 45 kilomètres à l'heure, ces moteurs — surtout celui du dirigeable *République* — paraissent suffisants.

Le gouvernail destiné à assurer la direction a été définitivement préféré à deux hélices couplées. Le colonel Renard, afin d'obtenir un gouvernail rigide, constitué avec une matière souple, a imaginé de tendre sur un même cadre deux étoffes légèrement



Le dirigeable « République »

éloignées de manière à former deux pyramides quadrangulaires. Ce dispositif a jusqu'ici donné d'excellents résultats et est considéré comme le meilleur actuellement.

L'équilibre enfin — le point le plus ardu du problème — a été assuré en dernière analyse, d'une façon presque absolue, par les plans horizontaux inventés par M. Don Simoni, perfectionnés

par M. Julliot sur les conseils même du colonel Renard et appliqués au *Lebaudy*. La stabilité de tout dirigeable dépend de son poids, de sa force ascensionnelle, de sa vitesse et de la résistance de l'air : ce sont là quatre éléments qui s'opposent deux à deux et qui devraient demeurer constants. Malheureusement ils varient sous l'influence d'une multitude de causes. De là les mouvements de tangage, de roulis et de lacet. Le comte de Zeppelin avec un poids mobile et M. Santos Dumont avec un lourd guiderope ont essayé de remédier au tangage: c'étaient deux moyens qui demandaient une manœuvre assez longue et qui furent reconnus comme peu pratiques. M. Hervé avait songé à rendre l'axe de l'hélice mobile, mais il n'obtint qu'un surcroît de poids sans rendre la manœuvre plus facile. Le colonel Renard seul, dès le début, eut l'idée de munir *la France* d'un gouvernail horizontal afin de produire une contre-résistance : c'était beaucoup plus ingénieux et plus simple. Le tangage qui n'a guère d'action sur un navire dont la coque est rigide, produit sur un dirigeable des effets désastreux : le gaz est refoulé dans l'enveloppe, il se comprime puis se détend, il roule en vagues et occasionne des poches à la surface du ballon ; l'air agit également par dessous et finalement la sécurité de l'appareil est compromise. Le gouvernail horizontal du colonel Renard ne suffisait pas à obvier à tous ces inconvénients, on reconnut que l'usage d'un ballonnet solidement fixé était indispensable et que, pour couper les vagues de gaz, le meilleur moyen était de sectionner l'enveloppe par des cloisons intérieures munies de clapets automatiques. Les mouvements de roulis se trouvent être beaucoup moins dangereux parce qu'en ce sens la résistance de l'air contrarie les vagues de gaz ; on y remédia toutefois en donnant au ballon une forme dissymétrique plus allongée par dessous. Enfin les mouvements de lacet qui, dans les sautes de vent, peuvent occasionner des tête-à-queue, furent simplemnt combattus par la manœuvre du gouvernail vertical.

IV. — LES « DIRIGEABLES » A L'ÉTRANGER.

Tous ces divers perfectionnements ne furent pas trouvés sans tâtonnements, ni sans accidents non plus dans les expériences. On se rappelle les chutes heureuses de M. Santos-Dumont et celles plus tragiques de Severo d'Albuquerque et d'Otto de Bradsky à Paris, et de Wœlfert en Allemagne. M. Julliot seul, constructeur du *Lebaudy*, acquis par l'Etat, puis du *Patrie* et du *République;* est parvenu à donner à ses dirigeables une stabilité telle que

suivant le mot de M. Surcouf, « ils semblent rouler contre un plafond ». Depuis 1902 les sorties de ces appareils ont toutes été couronnées de succès et aucun accident de personne ni aucune avarie sérieuse n'a jamais été déplorée. On sait que le *Patrie* effectua entre Paris et Verdun une traversée très heureuse et que l'aventure qui la termina et causa sa perte est uniquement due à une fausse manœuvre de l'atterrissage.

L'atterrissage dans la navigation aérienne est certainement le point embarrassant. En l'air on ne redoute aucun choc, l'espace est libre; mais, dès que l'on veut reprendre pied sur terre, la difficulté commence ; les obstacles s'accumulent : arbres, poteaux télégraphiques, maisons, etc... et on risque de butter contre. L'atterrissage d'un dirigeable est particulièrement délicat. Un nombre considérable d'hommes est nécessaire pour amarrer l'appareil et si, comme à Verdun, on ne peut à temps dégonfler le ballon en tirant sur la soupape, la moindre saute de vent peut arracher l'appareil des mains des hommes et l'emporter au loin. L'atterrissage des aviateurs est beaucoup moins difficile et surtout moins compliqué : c'est une des raisons que l'on invoque volontiers en faveur de l'aviation.

Quoi qu'il en soit, malgré cet inconvénient de l'atterrissage, malgré le volume encombrant des appareils. malgré le prix exorbitant des ascensions, malgré le peu de personnes qui peuvent être transportées, on doit dire que la direction des ballons est trouvée et que le type *Lebaudy*, (*Patrie*, *République*) est la perfection du genre. Ce sera encore à la France que la gloire en reviendra.

De toutes les tentatives étrangères, celles des Allemands seules ont été intéressantes. Les ballons du comte de Zeppelin et du major Gross sont inspirés des nôtres, mais ils leur sont inférieurs par certains prétendus perfectionnements que l'expérience a démontré inutiles ou dangereux. L'événement tragique qui a terminé la dernière sortie du *Zeppelin* l'a du reste surabondamment prouvé : ce dirigeable ne pouvait atterir sans danger que dans son hangar flottant du lac de Constance. Les Italiens viennent ensuite : le dirigeable du comte de Schio évolue assez bien, mais il manque de vitesse. Les Anglais n'ont pas été heureux avec leur *Nulli Secundus* ou l'aéronat de Spencer, les Américains non plus, les Suisses et les Russes pas davantage. La France qui a donné au monde l'autombile lui a également construit les premiers dirigeables réellement pratiques.

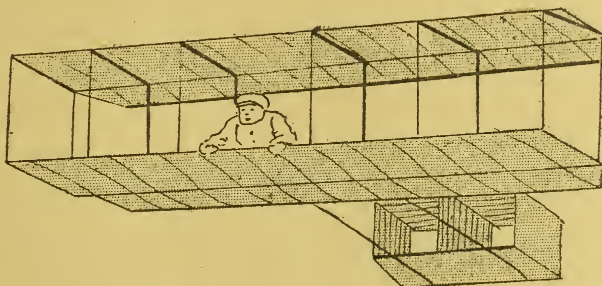
A vrai dire, cependant, nos types Lebaudy n'offrent de pratique que la solution du problème de la direction des ballons. La question de la navigation aérienne demeure toujours pendante.

Un seul pas a été fait: on a reconnu d'une façon indiscutable que seul le procédé du « plus lourd que l'air » pourrait rendre des services industriels. Les dirigeables sont des appareils fragiles ; ils demeurent à la merci du moindre accident de mécanique. On leur a trouvé un emploi naturel dans la défense nationale : il est incontestable qu'au point de vue militaire on reconnaîtra leur utilité surtout — mais uniquement — comme éclaireurs.

Entre les procédés du plus léger et du plus lourd que l'air se placent les mixtes, considérés jusqu'ici comme peu pratiques. M. Malécot a néanmoins prouvé, ces jours-ci, que l'on pouvait établir un appareil commode quoique mixte. Son ballon présente beaucoup de qualités; il est toutefois un ballon.

V. — LES AVIATEURS : AÉROPLANES, HÉLICOPTÈRES ET ORTHOPTÈRES.

Le procédé du « plus lourd que l'air » est celui que la nature



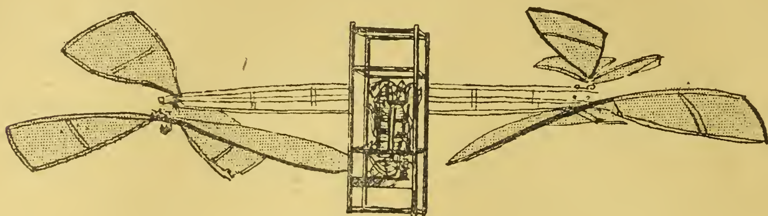
Aéroplane d'étude du système « Chanute-Ferber ».

a choisi pour donner la locomotion aérienne aux êtres qui volent : les insectes, les oiseaux, la chauve-souris sont plus lourd que l'air.

L'air, du reste, est un point d'appui solide: des expériences ont prouvé que si on imprimait à une colonne de ce fluide un mouvement ascensionnel de 45 mètres à la seconde, un homme possédant des semelles de 125 centimètres carrés pourrait se maintenir à sa partie supérieure ; et que si la vitesse de la colonne était portée à 90 mètres, on y marcherait pieds nus. Le colonel Renard a établi, d'autre part, qu'un moteur pesant moins de 10 kilogrammes par cheval, est susceptible d'enlever un poids autre que le sien. Donc, on peut voler si on construit un appareil assez léger et assez puissant pour imprimer aux colonnes d'air une certaine vitesse.

Mais l'étude du vol des oiseaux a démontré que ces animaux ne

battent pas toujours des ailes, qu'ils planent le plus souvent et glissent légèrement sur les couches atmosphériques. On pourra par conséquent ajouter à l'appareil un dispositif spécial qui permette le vol plané. Jusqu'ici quelques tentatives ont été faites



Hélicoptère « Dufaux-Cornu ».

pour réunir ces deux modes de locomotion : les appareils de ce genre portent le nom d'*orthoptères*. Mais la plupart des inventeurs se sont attachés à les séparer : ils ont cherché à réaliser le vol simple par battement d'ailes au moyen d'hélices tournant rapidement, ils ont alors contruit des *hélicoptères ;* ils ont voulu planer et ont imaginé les *aéroplanes*.

Le plus simple de tous les aéroplanes est le cerf-volant. Ce jouet, qui existe de toute antiquité en Extrême-Orient, a paru longtemps mystérieux aux mathématiciens. Monge disait volontiers : cet appareil vole contrairement à toutes les lois de la mécanique. De nos jours seulement, depuis que les ingénieurs et les savants se sont attaqués à la conquête de l'air, on a établi la formule du cerf-volant. Tout aussitôt il a progressé. M. Hargrave — un aviateur australien — inventa les caisses de toile d'où procèdent les aéroplanes cellulaires actuels.

D'abord on essaya de s'enlever en l'air avec des cerfs-volants. On reconnut qu'on pouvait en atteler plusieurs ensemble et lors de la guerre sud-africaine le capitaine anglais Baden-Powel put ainsi traverser la rivière de la Tugela. M. Hargrave avait auparavant fait quelques tentatives dans ce genre. Ce sont à peu près les seules: elles offrent un intérêt de curiosité, elles constituent des expériences d'aviation captive.

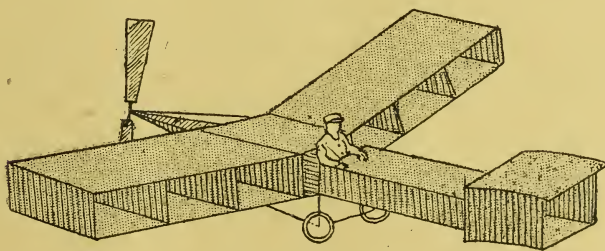
Le capitaine allemand Otto Lilienthal est le premier qui a osé se confier à un aéroplane libre et qui a pleinement réussi. Il se jetait du haut d'une tour, gagnait environ 300 mètres en l'air et retombait doucement sans heurt. Il fit plus de 2.000 expériences heureuses et finit par être enlevé d'un coup de vent et par trouver la mort. Chanute, les frères Wright en Amérique et le capitaine

Ferber en France se livrèrent à des essais analogues et obtinrent d'excellents résultats. Ils ont à l'heure actuelle un nombre considérable d'imitateurs, puisque les frères Voisin, les constructeurs d'appareils d'aviation, ont reçu de nombreuses commandes d'aéroplanes du système Chanute-Ferber. Ce sont de petits appareils qui ne pèsent que 17 kilos. Un sport nouveau va se créer qui constituera un divertissement de plage : à l'aide de caisses de toile, on s'élancera du haut des dunes et, par une glissade aérienne très douce, on atterrira loin de son point de départ. Ce sera là, assurément, une excellente école d'aviation ; de nombreux jeunes gens se familiariseront avec le vol plané et pourront plus tard s'élancer sur les aéroplanes munis de moteur.

Les frères Wright prétendent avoir été les premiers à actionner leur machine volante par un moteur et à effectuer un parcours libre de 50 kilomètres. Les frères Wright ont pendant longtemps été suspects : ils faisaient volontiers de la polémique et peu d'expériences. Dernièrement, cependant, l'un d'eux, Wilbur, s'est révélé au Mans comme un aviateur consommé. Si l'appareil, dont le moteur du reste est français, apparaît par certains détails comme inférieur aux nôtres, du moins son conducteur par sa hardiesse a conquis tous les suffrages.

En France, MM. Santos-Dumont d'abord, Farman et Delagrange ensuite, Blériot et Esnault-Pelleterie d'autre part, stimulés par le prix Deutsch et par le prix de l'Aéro-Club de France, ont réalisé des tentatives dignes du plus haut intérêt. M. Farman le 13 janvier dernier a accompli un parcours de 1.500 mètres en 1 minute 58 secondes, gagnant ainsi le prix Deutsch.

Les aéroplanes sont aujourd'hui les plus avancés de tous les



Aéroplane « Santos-Dumont ».

aviateurs. Les hélicoptères par contre sont encore dans l'enfance. Ils ont comme ancêtre, un jouet qui par certains côtés peut se comparer au cerf-volant: c'est le spiralifère inventé par Ponton d'Amécourt en 1860. Tout le monde connaît cet appareil composé

d'une hélice de papier qu'un caoutchouc tortillé autour d'une tige fait mouvoir et monter à quelques mètres en l'air. MM. Dufaux et Cornu ont imaginé ces temps derniers un hélicoptère à deux hélices qui, au point de vue technique, a paru très ingénieux ; et M. H. Bréguet a établi un giroplane à quatre hélices qui s'éleva à 1 m. 50 du sol. Ce sont là néanmoins des appareils plutôt de démonstration que d'expérience proprement dite : ils ont néanmoins prouvé que le plus lourd que l'air pouvait s'élever et se tenir immobile par ses propres moyens.

Quant à l'orthoptère, au dispositif pratique qui combinera l'aéroplane et l'hélicoptère, il est encore à trouver. Tous les systèmes imaginés jusqu'ici n'ont donné que des résultats sans importance ; pourtant ceux de MM. A. Bazin et Collomb offrent des côtés mécaniques intéressants.

Le problème de l'aviation n'est pas résolu. On est certainement sur la voie de sa solution, et les succès remportés par les aéroplanes le prouvent, mais beaucoup d'efforts sont encore à faire et maints progrès aussi à réaliser. L'aviateur doit d'abord satisfaire aux conditions générales de la locomotion aérienne : s'élever dans l'air, s'y maintenir en équilibre et avancer contre le vent ; il doit, en outre, pouvoir changer de vitesse à volonté, se diriger au gré de son capitaine, et se suffire à lui-même ; enfin il doit, pour être vraiment utilisable, démarrer doucement, facilement et retomber de même. Quand tous ces côtés du problème auront reçu une solution satisfaisante, on envisagera la possibilité de transporter un grand nombre de voyageurs et on songera au paquebot aérien. Mais aujourd'hui on en est toujours à l'heure des tâtonnements et des recherches.

VI. — OU EN EST LA SOLUTION DU PROBLÈME DE L'AVIATION.

Quatre points principaux sont l'objet des études attentives des expérimentateurs : les ailes ou plans, les hélices propulsives, le moteur et la nacelle.

Les aéroplanes paraissent devoir donner la solution de la question des plans. C'est l'avis de plusieurs ingénieurs et notamment de M. Armengaud jeune. Les aéroplanes de MM. Santos-Dumont, Farman, Delagrange, Kapférer, S. Seux, et Wright, sont d'immenses cerf-volants cellulaires en forme de caisse du type Hargrave, munis d'un moteur. Ceux de MM. Esnault-Pelleterie et Gastambide-Mangin sont des modifications du cerf-volant et des imitations lointaines de la forme de l'oiseau. M. Blériot qui avait primitivement construit un véritable oiseau avec une seule paire

d'ailes évolue vers la forme de l'insecte à double paire d'ailes (la libellule). M. Henri de la Vaux s'en est tenu à l'oiseau.

Mais ailes et plans sont rigides, tandis que l'air est souple. Il convient de chercher un système spécial qui permette une transformation quasi-automatique de l'aile selon la résistance offerte par l'air. L'oiseau présente une pareille disposition avec ses coudes et ses plumes. Tant que l'on ne parviendra pas à réaliser une souplesse analogue, on sera à la merci du moindre coup de vent qui brisera les plans rigides.

Les hélices propulsives sont sur un aviateur plus importantes que sur un dirigeable. En effet, tandis que ce dernier lutte contre le vent par sa forme même et demeure suspendu en l'air par son ballon, l'aviateur est à la merci de son hélice. Si celle-ci vient à se rompre, il ne glisse plus sur les couches atmosphériques, il ne profite plus du courant d'air pour s'élever et se maintenir en équilibre : il tombe. L'hélice de l'aviateur est donc l'objet de tous les soins et le sujet de toutes les controverses. Sa forme, sa nature, ses engrenages exigent des recherches et des calculs considérables. On ne doit pas oublier qu'une hélice ne fonctionne bien qu'à la condition de se mouvoir dans un milieu de densité toujours égale. Or les couches atmosphériques présentent des différences très sensibles de densité. Il y a donc là un point particulièrement délicat à envisager. Le capitaine Ferber a donné une formule d'hélice qui paraît devoir être satisfaisante, mais l'expérience seule prouvera qu'il a raison de dire que, « malgré ses multiples difficultés, le rendement de ce mode de propulsion n'est pas si mauvais ».

Le moteur que l'on a employé jusqu'ici est le moteur Antoinette. C'est M. Santos-Dumont qui s'en est servi pour la première fois. On le construit ordinairement pour une puissance de 50 chevaux avec 8 cylindres répartis en deux séries de part et d'autre de son plan de symétrie. Ainsi établi, il pèse près de 250 kilos et non 75 kilos comme on le dit généralement, en négligeant les accessoires. MM. Farcot et Esnault-Pelleterie ont chacun inventé ces temps derniers des moteurs qu'ils déclarent plus légers et plus puissants que le type Antoinette. Des expériences, faites cet hiver, ont montré le bon fonctionnement de ces moteurs. Néanmoins, comme l'ont signalé MM. Soreau et Armengaud jeune, l'avenir des moteurs pour l'aviation n'est pas autant dans leur légèreté que dans leur solidité et leur bon fonctionnement. On peut se demander, à ce propos, si le moteur à explosion est véritablement celui qui convient le mieux aux aéroplanes. Le capitaine du génie Caslant ne le pense pas. Il a fait très justement remarquer que le

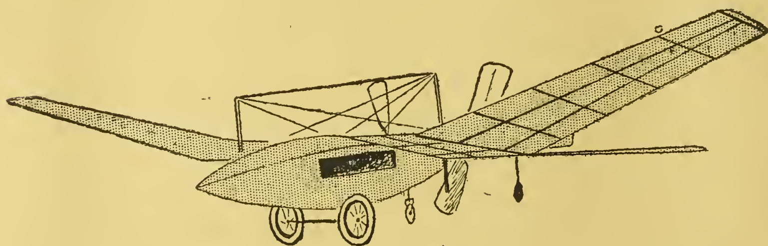
moteur de la locomotion aérienne devra être adapté à l'atmosphère, et que ses qualités devront correspondre aux siennes. On recherchera donc principalement la souplesse et la vitesse, ensuite la légèreté, enfin on s'ingéniera à employer peu ou point de



Aéroplane « Farman ».

combustible et à emprunter à l'air une partie de l'énergie qu'il possède: électricité, chaleur, pression. D'où, conclut le capitaine Caslant, il est à présumer que ce moteur de l'avenir sera thermo-électrique. Si l'on entre cependant dans le domaine des hypothèses, on peut conjecturer que les progrès de la science, qui ont donné à la locomotion le moteur à explosion, rendront pratiques l'emploi de forces nouvelles que la nature tient en réserve et fourniront aux aviateurs un moteur idéal. Qui sait? Nous verrons sans doute un jour le moteur à poussières, le moteur à air-liquide, le moteur à radio-activité, peut-être mieux encore !

Quant à la question de la nacelle, elle est, pour le moment du moins, mise de côté. Nul ne songe, comme le fit naguère M. Roze, à construire un appareil qui, dès ses débuts, prendrait les allures

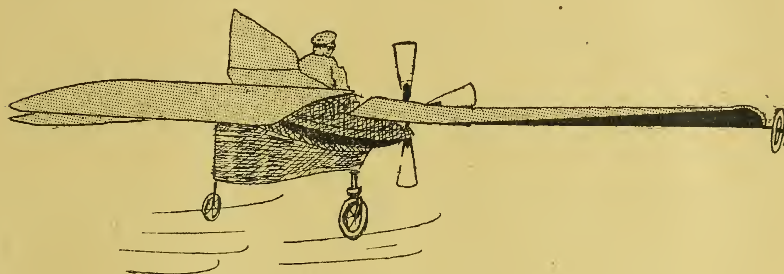


Aéroplane « H. de la Vaulx ».

d'un yacht. Quand nous serons en possession de machines volantes réellement pratiques, alors — mais alors seulement — on envisagera le moyen de réaliser le transport de nombreux voyageurs. Jusqu'ici, on s'est rendu compte que, dans les aviateurs, le

moindre superflu était nuisible et même dangereux. Or, le transport des voyageurs ne peut pas s'effectuer sans sacrifier au confortable, c'est-à-dire au superflu. Nous sommes donc loin de songer à faire des croisières en famille sur un aviateur.

Toute l'attention des inventeurs se porte principalement à l'heure actuelle, sur la stabilité. M. Quinton a créé un prix de 10.000 francs pour l'appareil qui planerait pendant cinq minutes, moteur arrêté. Il se base sur le fait que les grands oiseaux tels que l'aigle, le vautour, le milan, l'épervier, etc... utilisent la force du vent non seulement pour avancer dans l'air, mais encore pour s'y élever, et cela sans dépenser aucune force, sans un seul battement des ailes. M. Marcel Desprez a fait, tout récemment, une communication à l'Académie des sciences qui prouve que l'on peut, dans une certaine mesure, réaliser les désirs de M. Quinton et gagner son prix. Il a pris une feuille d'aluminium qui malgré sa légèreté est plus lourde que l'air ; il lui a donné une courbure appropriée, d'après ses calculs ; et il a obtenu, non seulement



Aéroplane « Blériot ».

qu'elle se tienne librement suspendue dans l'atmosphère, mais qu'elle avance progressivement, en gagnant même de la vitesse, contre le courant d'air dirigé par dessous. On peut donc, quoi que certains aviateurs en aient dit, trouver le moyen de planer moteur arrêté. Les frères Wright prétendent, d'ailleurs, l'avoir déjà fait.

La stabilité est donc la première et principale condition à réaliser dans l'aviation. On l'a vu, du reste, pour les ballons : dès que ceux-ci ont été rendus stables par les plans horizontaux, ils se sont montrés dociles et les dirigeables sont devenus pratiques. Dès que les aviateurs auront acquis une indiscutable stabilité, qu'ils planeront comme les grands oiseaux, le jour ne sera pas éloigné où ils réaliseront des vitesses considérables. C'est pourquoi M. Armengaud jeune préconise la solution du problème de l'aviation par l'aéroplane. Il est permis néanmoins de croire que

cette solution ne sera que provisoire. L'aéroplane, en effet, ne pourra jamais être qu'un système transitoire : entre ce type et le type définitif de l'aviateur il y a certainement la place pour maint hélicoptère ou orthoptère. Le système qui réalisera d'une façon pratique et industrielle la locomotion aérienne, participera probablement des deux principaux moyens d'aviation : l'aéroplane et l'hélicoptère. Il ne sera peut-être pas un *volateur* du genre orthoptère, c'est-à-dire qu'il ne sera pas plus la copie servile de l'oiseau. que le sous-marin n'est la reproduction exacte du poisson ; mais il s'en rapprochera sans doute sensiblement. Les travaux du doteur Gachassin-Lafite ont cependant démontré qu'il ne devrait pas trop s'éloigner de la constitution de l'oiseau.

VII. — L'AVENIR DE LA NAVIGATION AÉRIENNE.

Tels sont les progrès qui, pendant ces quelques dernières années, ont été réalisés dans le domaine de la locomotion aérienne. On voit qu'ils sont considérables. Déjà plusieurs points sont élucidés. La dirigeabilité des ballons est chose désormais acquise. Même la supériorité du plus lourd que l'air est établie. Les inventeurs ont compris que seule l'aviation deviendra pratique ; presque tous, M. Santos-Dumont en tête, ont abandonné le ballon pour l'aviateur, comme au début de l'automobilisme les coureurs délaissaient la bicyclette pour le nouveau monde de locomotion. M. H. Farman après avoir été cycliste, puis chauffeur, est devenu aviateur. Notre époque est féconde en hommes de sciences hardis et avisés, en gens de sport habiles et courageux. Tous les jours on voit éclore une découverte et s'accomplir une amélioration. L'espoir est dans tous les cœurs : on entrevoit bientôt la possibilité de naviguer dans les airs aussi facilement que sur la terre ou sur les eaux. Maintes années passeront sans doute avant que cet espoir se réalise complètement. Mais le progrès scientifique et industriel avance avec une telle rapidité qu'il ne faut jurer de rien. L'an dernier on se montrait sceptique à l'égard des aéroplanes, maintenant MM. Santos-Dumont, Farman, Delagrange, Blériot, Wright et Ferber ont eu de tels succès que l'on ne doute plus de l'avenir de ces machines volantes. Hier encore on souriait du prix Quinton, aujourd'hui la possibilité de le gagner apparaît comme très naturelle.

Nul ne doute que la conquête de l'air ne soit la grande découverte du XXe siècle.

PIERRE PIOBB.

Comment on dépensait autrefois [1]

(Suite et fin.)

IV

ANS tout ceci, il n'a pas encore été question de ce que l'on appelait communément le train. Ce train, disons-le tout de suite, est une calamité pour tous, grands et petits.

Certes, parmi les raisons de ce faste général, des esprits chagrins auront tôt fait de découvrir les plus médiocres instincts de de la nature humaine : besoin de paraître, orgueil, ambition, jalousie. Il se peut que des sentiments de ce genre ne soient pas tout à fait étrangers au déploiement de luxe qui caractérise les XVIIe et XVIIIe siècle. Mais il serait injuste de ne lui attribuer que des motifs aussi bas. Que chez certains, l'orgueil ait été le facteur dominant, on ne cherche pas à le nier ; pour le plus grand nombre, toutefois, ce luxe effréné était une nécessité. On n'eût pas admis que des personnes en situation ne tinssent pas leur rang. D'autre part, l'hospitalité — aujourd'hui si mesquine — était alors considérée par tous comme un devoir essentiel auquel il était d'autant moins possible et convenable de chercher à se soustraire, que l'on appartenait à une classe sociale plus élevée.

Fleur antique, dont la culture n'avait jamais été abandonnée en France, l'hospitalité renaissait à l'époque qui nous occupe, plus fraîche et plus vivace que jamais. Rien, de nos jours, ne saurait donner une idée juste de la façon dont cette belle et noble tradition était observée. Nos hôtels et nos appartements exigus, notre vie moderne si parcimonieusement étriquée, se prêtent mal à cette hospitalité large, à la fois très magnifique et très simplement offerte, telle qu'elle se pratiquait jadis. Et les réceptions les plus bruyamment claironnées dans nos journaux mondains et dont quelques châteaux sont encore le maigre théâtre, ne pourraient être comparées à celles que l'on donnait et que l'on acceptait autrefois, sans tant de bruit.

Il n'était pas un hobereau qui ne tînt table ouverte, pas un

(1) Voir *La Revue* du 15 août 1908.

gentilhomme qui ne fût prêt à loger et à héberger dans son castel parfois délabré, non seulement ses parents ou amis, mais des inconnus, des passants, des étrangers. Chacun, sans doute, recevait selon ses moyens (encore que bien peu restassent dans la limite de leurs ressources), et tout le monde ne pouvait évidemment offrir les fêtes somptueuses que donnaient les Condé ou la duchesse du Maine. Il n'en est pas mains vrai que, par respect des traditions, par sentiment chevaleresque, sinon chrétien, par goût aussi et par besoin de société, tout le monde en France pratiquait alors cette hospitalité que l'égoïsme, l'étroitesse de nos idées... et les chemins de fer ont tuée peu à peu.

Les conditions de la vie, avouons-le, n'étaient pas les mêmes qu'aujourd'hui.

Il serait difficile, de nos jours, à un châtelain, fût-il un des princes de la finance, de mettre continuellement sept cents lits à la disposition de ses amis, comme Rohan faisait en son château de Saverne, et de loger 180 chevaux dans ses écuries. Les chasses de Saverne avaient une autre allure que celles de Fontainebleau ou des forêts de l'Oise. « Six cents rabatteurs étaient choisis parmi les paysans. Il y avait trois battues « jusqu'à l'heure de l'après-midi » que la compagnie, femmes et hommes, se rassemblait pour dîner. Pendant ce temps, les paysans rabatteurs se réconfortaient avec une livre de viande, deux livres de pain, et deux bouteilles de vin, chacun, le tout fort proprement distribué sur de grandes tables, placées sur le gazon. Après le repas, la chasse recommençait et l'on avait soin de mettre auprès de chaque dame, l'homme qu'elle haïssait le moins, pour la rassurer ». Car la galanterie n'était qu'une des faces de l'hospitalité, telle du moins que la comprenait ce prélat qui s'appelait Rohan.

Mme de Sévigné qui, au milieu des joyeusetés de l'existence, ne perd jamais la carte et que sa fortune médiocre obligeait, tout de même, à compter un peu, ne tarit pas en lamentations sur la dépense que l'on fait à Grignan. C'est que là, il s'agit de ce qui lui est le plus cher au monde et qu'elle ne se soucie point de voir sa fille se ruiner — ce qu'elle ne put empêcher d'ailleurs. — « Grignan est toujours plein ; cent personnes, quand on est seul, écrit-elle ; il faut loger et nourrir cinquante domestiques, bêtes et gens ; c'est une auberge. » « La dépense est énorme, écrit-elle un peu plus tard, il y a toujours deux tables à douze couverts et l'on met des lits partout ». A part elle, elle suppute les frais terribles qu'entraîne un train pareil. Mais le marquis de Grignan n'est-il pas lieutenant général en Languedoc ? Ne représente-t-il pas le roi ? Il faut bien qu'il tienne son rang. Les fonction-

naires d'alors avaient des devoirs de leurs charges une conception assez différente de celle que paraissent en avoir — et toutes proportions gardées — nos fonctionnaires modernes. Alors, pour se consoler par une plaisanterie, elle écrit à Coulanges : « A Grignan, on fait des *économies*, comparées à la dépense d'Aix qui est une furie ».

Voyons ce qui se faisait à Chanteloup. Choiseul avait acheté cette terre avec le château en 1763. Barbier raconte qu'il n'avait pas 1.000 écus de rente autrefois et qu'il a aujourd'hui (1764) plus d'un million de revenus. C'est qu'entre temps, il avait épousé Mlle Crozat du Chatel. Nous saurons tout à l'heure ce qui resta de cette fortune.

Mais nous n'en sommes point là. Choiseul n'est pas encore disgracié ou il ne vient que de l'être. Le château et ses dépendances sont ouverts à tout ce qui a une tenue honnête, et les ordres sont donnés pour tout montrer. Casanova visite Chanteloup, pendant une absence des Choiseul. « Un homme à l'air de cour, dit-il, qui ne me connaissait pas et auquel je n'étais nullement présenté, me logea dans un bel appartement, me donna à souper et ne s'assit avec moi à table qu'après s'être fait longtemps prier. Le lendemain, à dîner, il agit de même et, sans me demander qui j'étais, m'honora comme un prince. Il eut l'attention qu'aucun domestique ne se trouvât présent lorsque je montai en carrosse. Délicatesse et bon ton pour empêcher l'hôte qu'on a hébergé au foyer de payer l'hospitalité en mettant un louis dans la main d'un domestique. »

En arrivant la nuit à Chanteloup, on croyait entrer à Versailles, tant était magnifique l'éclairage au-dedans et au dehors dans cette suite prodigieuse de bâtiments.

Outre la table du duc, un écuyer de Mme de Choiseul tenait une seconde table pour les personnes d'un certain rang qui venaient pour affaires. Subvenir à la nourriture de tout ce monde, réclame trente moutons par mois, quatre mille poulets par an. Quatre cents personnes vivent de la paye du maître, dont 54 gens de livrée. Quoique la plupart ne fussent pas nourris, on peut juger de la consommation qui se faisait dans cette maison par le seul article du pain qui était de 300 livres par jour.

« Parfois il n'y a que peu de monde, écrit l'abbé Barthélemy, cinq ou six personnes tout au plus (il n'est question naturellement que des amis dînant à la table des maîtres) puis tout à coup c'est une foule que l'on n'attendait pas. Il y a des jours où l'on est cinquante, cent, cent cinquante, sans la valetaille, mais cela ne préoccupe guère le *grand-papa*. »

La nourriture est abondante, recherchée, exquise. La plus grande liberté règne dans le château. Chacun y vit à sa guise, descend pour les repas ou se fait servir dans ses appartements. La bonne grâce du duc, la simplicité de ses allures, l'amabilité et le charme de la duchesse tempèrent tout ce que pourrait avoir d'excessif ce luxe qui les entoure.

A Paris, avant et après la disgrâce, dans cet hôtel merveilleux qui occupe tout l'espace compris aujourd'hui entre les rues de Grammont, de Richelieu, de Choiseul et les boulevards, il y a 50 ou 60 couverts chaque soir. Et quand les Choiseul reviennent à Paris, rappelés de leur long exil, ils ont de suite une idée charmante, qui est de donner une fête à toutes les femmes et valets de chambre des personnes qui sont venues les visiter à Chanteloup. « L'hôtel, éclairé comme pour les maîtres, reçut 400 invités. Il y eut un repas splendide à quatre services avec des vins de toute sorte. ».

Les Nevers, criblés de dettes, entretenaient 146 personnes appointées ou gagées. Chez les Pontchartrain, il y en avait 113 (1). Mme de Sévigné a une trentaine de serviteurs aux Rochers. Il y en a 80 à Grignan. Chez les Porcellets, nous en ignorons le nombre, mais on pourrait le déduire de ce fait qu'il faut 160 mètres de grand galon et 60 mètres de petit pour la livrée.

Outre ce personnel domestique, il y a les parasites, toute une quantité incroyable de gens qui ne sont pas formellement au service des maîtres, ne reçoivent de lui aucune paye, mais que l'on nourrit et loge. Pourquoi ? Qui le sait ? C'est une tradition ; on y obéit aveuglément et sans raisonner. Cette coutume s'est perpétuée longtemps dans les vieilles familles en province, où il n'était pas rare, il y a quelques années encore de voir à la table des domestiques sept, huit personnes qui n'auraient pu dire pourquoi elles mangeaient là. Elles y mangeaient, comme leurs pères et leurs mères y avaient mangé, voilà tout !

Si nous ajoutons à ces frais presque indéfinis, ceux de l'éclairage, ceux de la table, ceux des fêtes données de temps à autre, les aumônes, les dons aux nouveaux mariés du village, le chapitre des chevaux, des carrosses, « sculptés et dorés, avec panneaux peints par de vrais artistes, les roues travaillées, les boucles de serpentes dorées en or », des équipages de chasse enfin

(1) Du temps de Mme de Sévigné, on payait à Rennes un cuisinier 40 à 50 livres, sans vin ni graisse. Mais on ne pouvait éviter l'anse du panier, qui s'appelait alors: *la levure du lard* (1685). Au siècle suivant, les gages des cuisiniers sont plus élevés.

qui vont souvent à 80 chevaux et 150 chiens, comme chez le prince de Conti et à 60 chevaux et 100 chiens comme chez le duc d'Aumont, nous pourrons supputer une partie de la dépense. Quelle fortune y résisterait ?

V

Pourtant ce ne sont là que les dépenses ordinaires. Il y en a d'autres. Nous ne nous occuperons que de quelques-unes, le jeu et les maîtresses. Sur le jeu, nous avons déjà ici même indiqué à quel point la folie en était poussée (1). « Vous ne jouez pas, vous n'êtes donc bonne à rien » dit-on galamment à la duchesse d'Orléans. C'est que le jeu, passion féroce, passion de tous les temps, certes, n'a jamais envahi la société au point où elle avait gangrené celle des XVIIe et XVIIIe siècles. « Le jeu est un enfer » écrit une femme au temps de Louis XIV.

De la cour qui donne l'exemple et où Mme de Montespan perd une fortune en une nuit, l'amour du jeu a gagné tous les rangs de la société. Aux armées, c'est une fureur; généraux, officiers, soldats même, chacun occupe ses loisirs à tenter le sort. Cela va si loin que le roi s'en émeut, multiplie les ordonnances, menace. Des menaces comme des ordonnances, on se rit. Des officiers jouent leur solde, leurs chevaux, leur équipage et ne savent plus comment se remonter quand vient le moment de la campagne.

A Paris, il n'y a bientôt plus un salon où la bassette, le lansquenet, le pharaon ne sévissent une partie de la nuit. Le nombre des gens qui s'y ruinent est incalculable. Peu à peu les tripots se multiplient. Il s'en organise jusque dans les ambassades. Celle de Venise, sous Louis XV, fut célèbre à cet égard. Les courtisanes se mettent de la partie; on tient brelan chez la plupart d'entre elles. Aussi bien, des femmes du monde ne négligent pas ce moyen de se procurer des ressources. La Phalaris, après la Régence, ouvre largement ses salons aux joueurs de profession ; Mme de Sainte-Amaranthe fera de même plus tard, en dépit de sa parenté avec Sartines.

Les désastres s'accumulent avec une rapidité prodigieuse, car les hommes ne sont pas seuls à jouer; les femmes, plus enragées encore, vident les caisses de leur mari, vendent, engagent leurs joyaux, leurs écrins ; il n'est pas jusqu'aux domestiques qui ne

(1) *La courtoisie et le savoir-vivre au* XVIIIe siècle (*La Revue*, 1er octobre 1906).

prient leurs maîtres de risquer pour eux le montant de leurs gages sur un coup de pharaon.

Pour être moins coûteux, moins effréné, le jeu en province fait également des ravages. A Toulouse, à Grenoble, à Lyon, les jeunes gens volent pour satisfaire leur passion ; certaines femmes se font enfermer dans des couvents plutôt que de renoncer à jouer.

VI

Après le jeu, les maîtresses ; c'est tomber d'un gouffre dans un autre. Celles-ci ne sont pas moins à la mode que celui-là. « Quel est l'homme qui n'a pas de maîtresses ? » s'écrie naïvement un philosophe du XVIIIe siècle. Avoir une ou plusieurs maîtresses, tel est le bon ton, le bel air de l'époque. N'en point avoir, c'est se distinguer fâcheusement ; c'est prêter à rire ; c'est faire scandale. La maîtresse est un luxe dont tout homme de la société ne voudrait sembler ignorer la nécessité. Il faut avoir une maîtresse ; il faut que cela se sache ; et s'il arrive que l'on n'en ait point, du moins convient-il de paraître en avoir ! Les maîtresses font partie du train de tout homme bien né. Qu'il lui demande ses faveurs ou qu'il les dédaigne, là n'est pas la question. Il a une maîtresse — comme de nos jours on a une automobile — quitte à ne s'en servir point.

Ce chapitre serait inépuisable, si seulement on voulait creuser un peu. Glanons quelques anecdotes et quelques chiffres.

Parlerons-nous des grisettes ? Celles-ci ne devaient guère ruiner leurs admirateurs, si nous en croyons Restif de la Bretonne qui écrit quelque part : « On a des grisettes pour 9 francs par semaine. Et c'est déjà un prix. Beaucoup acceptent 6 francs ! Et qu'on ne croie pas que ces filles soient entretenues par des ouvriers. Des banquiers, des trafiquants, des seigneurs même, donnent en moyenne de huit à vingt louis par mois, avec ou sans les présents. Plusieurs n'offrent que six louis par mois. »

Evidemment, voilà qui ne devait guère compter dans le budget d'un parisien aisé de 1705 ou de 1789.

De tout temps, il y a eu des gens économes. « Un certain banquier, nommé Toquini, s'offre une jeune fille pour trois cents livres par mois et un peu de linge ». « Un architecte fort riche, après avoir promis un hôtel à une danseuse d'Opéra, lui envoie effectivement un hôtel, mais en pain d'épice, où rien ne manquait, pas même les frotteurs. » Le rapport de police ne dit pas de quelle façon la belle reçut ce présent ironique. Mais quoi ! Ce sont là les menus inconvénients du métier...

Les temps sont durs parfois et il faut vivre. On voit une demoiselle Raye, accoutumée à recevoir 25 louis de ses admirateurs et notamment du baron de Varschery, qui est de ses fidèles, se donner à un M. de Blagny pour un billet de « quatre voies de bois à prendre chez son marchand ». L'hiver était pénible, sans doute...

Voici qui est plus sérieux.

La Le Clair reçoit pour ses étrennes du chevalier Elchin (anglais), une rivière de diamants de 27.000 livres, une bague d'un seul diamant de 6.000 livres, une robe d'étoffe d'or. En trois mois, son généreux protecteur lui octroie, en outre, 60.000 livres de ducats.

Le baron d'Houlai donne d'un coup à Mlle Braiman les 80.000 livres que lui rend la coupe de bois de ses terres en Normandie. « Il est vrai qu'il tombe du haut mal », ajoute la note de police.

Comme de nos jours, ces dames savaient apprécier les bijoux. « La Colette des Italiens portait aux oreilles pour plus de 6.000 livres de diamants qu'y avait délicatement placés le comte de Rochefort ». « La demoiselle Vadé a 40.000 livres de diamants. » On pouvait dire d'elle qu'elle était née sous une belle étoile, car, partie de Lyon, sans un sou, elle faisait en cours de route la conquête d'un officier des Gardes, fort grand seigneur, qui lui donnait dès son arrivée à Paris un hôtel à bail, loué 3.000 livres, dans la rue du Croissant, avec des meubles si beaux « qu'elle ne peut s'en servir », une bourse de 2.000 louis pour le ménage, une autre de 500 pour ses menus plaisirs, plus de la vaisselle plate, du linge, des pièces d'étoffes pour environ 100.000 livres. Voilà ce qui pouvait s'appeler un heureux voyage!

Saint James, vers 1784 entretenait la Beauvoisin sur le pied de 20.000 écus par an et lui donnait pour 1.800.000 livres de bijoux. Chauvelin, le fils du ministre, non moins généreux, dépensait en une année pour la petite Minos de l'Opéra, 1.600.000 livres, que Monsieur son père était d'ailleurs obligé de payer pour lui. Vassal, fils d'un receveur général des finances, rencontre la demoiselle Thiéry ; c'est 30.000 livres qu'il lui en coûte. Le secrétaire de l'intendant Sauvigny, lui, ne donne que 800 francs par mois à Mlle Breteuil, mais il convient de dire à sa décharge, qu'il a en tout et pour tout 6.000 livres d'appointements !

La magistrature ne demeure pas en reste. Nous voyons le président de Gouges meubler une demoiselle Baligny-Fontaine, à qui il accorde une pension honnête de 10.000 livres chaque mois. « Le salon est en damas cramoisy ; mais il n'y a rien de plus

beau que les bras des cheminées qui sont en or. Le ciel de lit est une glace. Des guirlandes portent cette inscription : « Fais le bien... » Si le policier qui a fait ce rapport n'a pas songé à divertir son patron, il faut avouer que M. de Gouges avait le mot pour rire !

Ces dames ne perdaient pas la carte. La Dénozange repousse brutalement M. de Genlis qui lui offre 40 louis par mois. Elle en veut 50. Est-il besoin de dire qu'elle les obtient ?

Le comte de Clermont a un écuyer nommé Bazin à qui une dame Deschamps mange 20.000 francs en six mois. Clermont apprend la chose, rit très fort et dit simplement à son écuyer tout marri : « La Verrier m'en coûte bien davantage ! » C'était vrai ; elle lui coûtait, assure-t-on, plus de 300.000 écus par an, sans les présents.

« Mgr l'évêque de Liège, dit un mémoire du temps, dépense follement pour cette Deschamps (celle du pauvre Bazin) dont la chaise percée est garnie de dentelles et qui en regardant ces appartements de fée, disait au coadjuteur de l'évêque, M. Salis : « Un baiser de plus à ma calotte payera tout cela ! »

Richelieu, Richelieu lui-même, ce héros de la galanterie, qu'on supposerait volontiers avoir été toujours aimé pour lui-même, pouvait inscrire des sommes fantastiques au chapitre de ses plaisirs. Et, parfois, tout grand seigneur qu'il était, et puissamment riche, il lui arrivait de se trouver fort gêné. « Pour arrher la Maupin, le Duc a mis son crachat au mont de piété. » Quel joli sujet d'épigrammes ! On ne laissa pas échapper l'occasion. Et voici celle qui courut aussitôt Paris :

Judas vendit Jésus-Christ
Et s'en pendit de rage ;
Richelieu, plus fin que lui,
Ne mit que le Saint Esprit ..
En gage, en gage, en gage...

On sait les sommes énormes que lui coûta la Dubarry (alors Vaubernier), avant de passer dans la couche royale.

Le baron d'Andlau se ruine avec deux femmes de basse galanterie. Le duc d'Aiguillon, n'a pas moins de trois maîtresses à la fois qui le saignent à blanc. Le duc de Gramont s'endette pour acheter des diamants à la Beauvoisin, qui avait été servante chez un chirurgien, rue Montmartre. Le prince de Rohan paye d'un coup 1.900.000 livres de dettes qu'a faites sa maîtresse. « Il est vrai qu'elle est fort du monde. » Le fermier général Ferrand se

voit contraint d'abandonner la Rossignol « qui le menait aux abîmes ».

Plus sage, le prince de Lambesc, interrogé sur ce qu'il donne à sa bonne amie, la petite Blaise, répondait : « Je lui donne de temps à autre quelques coups de pied et cela se passe bien !... »

Ajouterons-nous que selon de tristes mœurs, alors trop en usage, quelques femmes, et non des moindres, jouaient auprès de leurs amants un étrange rôle de protecteurs. Valfons (qui, lui, se refuse à se prêter à ce jeu) raconte, nous l'avons vu dans un autre article, que beaucoup de gentilshommes se montraient moins scrupuleux que lui sous ce rapport. Ces demoiselles imitaient volontiers les grandes dames. C'est la Matigny, qui dépense 20.000 livres pour se faire aimer du jeune Duboutoir. C'est la Sainte-Foix qui met en gage, pour le marquis de Duras, pour 6.000 livres d'étoffes, endosse des lettres de change et finit par se faire décréter de corps. Ce qui ne l'empêche pas de recommencer un peu plus tard avec un Gramont. Il y a des vocations ! C'est Mme de la Capelle, donnant à ce même Gramont des nœuds de ruban de 50 livres, lui offrant à dîner tous les soirs, pourvoyant à son jeu et s'endettant pour lui. C'est... Mais à quoi bon poursuivre ? Ce que nous avons dit ne suffit-il pas à démontrer que le chapitre des maîtresses — ou des amants — doit être considéré comme un des plus lourds budgets de l'époque ?

VI

Des budgets !

Y a-t-il des budgets? Sait-on ce qu'on dépense?

Comment le saurait-on, alors qu'on ne sait pas même ce que l'on a ?

Car, et voici que nous touchons à une des causes les plus marquantes, les plus certaines de la ruine fort générale dans laquelle finira cette société brillante, charmante, inconsciente, ruine que la Révolution n'a fait que hâter un peu, — très peu — et qui se fût produite quelques années plus tard fatalement : la mauvaise administration des biens, les dettes.

A quelques rares exceptions près — et très notoires — on connaît mal sa fortune aux XVIIe et XVIIIe siècles. Terriennes, sujettes, par conséquent, à des fluctuations nombreuses provenant de l'état des récoltes, de la hausse ou de la baisse des denrées, des orages, des grêles, etc., etc., les fortunes ne peuvent donner de revenus bien fixes.

Quand on vit sur sa terre, on s'en tire. Une bonne année répare les brèches faites par les mauvaises. Puis, une surveillance active et directe, un moindre besoin aussi de dépense, font que ces années fâcheuses sont supportées sans trop de peine. On diminue un peu son train; il n'y paraît guère.

Mais qui vit sur sa terre? Les hobereaux, les petits gentilshommes. Et encore! Combien d'entre eux sont aux armées! Toute la haute noblesse qui ne sert pas est à Versailles. Les terres? On s'en soucie bien! N'a-t-on pas des fermiers pour les faire valoir, et des intendants pour faire marcher les fermiers? Pour cette noblesse, il ne peut pas y avoir de mauvaises années. Et ces mauvaises années, qui, pour ceux qui vivent sur leurs terres, n'est qu'un médiocre dommage, se transforme en désastre pour ceux qui vivent à la cour. Ils n'en ont cure. Si les revenus baissent, les dépenses ni le train ne peuvent diminuer. On empruntera donc, de-ci, de-là; l'intendant est facile, coulant. Il ferait beau voir qu'il ne le fût pas! Refuser de l'argent, lui! Il se saignerait plutôt aux quatre veines. Le bon apôtre! Il n'a garde de se saigner, mais trouve toujours des prêteurs, et il sait bien que les maîtres ne sont pas regardants sur les intérêts...

A vrai dire, la société aux XVII[e] et XVIII[e] siècles ne vit que d'emprunts. On a si complètement oublié ce que peut être une sage administration, que celui-là se ferait montrer au doigt, qui oserait parler de mettre sa dépense en rapport avec ses revenus. L'état de dettes est général. On le trouve normal et personne ne s'aviserait de réfléchir que les dettes, en s'accumulant, finiront par tout dévorer. « Après nous le déluge! » Il n'y a pas que Louis XV pour dire cela (s'il l'a jamais dit!), mais si ce n'est pas un mot de roi, c'est la pensée d'une époque.

En 1758, le duc de Richelieu (qui mourra riche) paye 1.100.000 livres de dettes. On en est si surpris que l'on ne manque pas de dire qu'il les paye avec le produit de ses exactions en Hanovre. On ne compte pas; personne ne compte. La pauvre Mme de Sévigné, qui est d'un autre âge, écrit à propos de Grignan (1680) où il se fait une si folle dépense, dont sa fille ne veut pas convenir : « Je m'y perds; cela me paraît une sorte de magie noire, comme la gueuserie des courtisans; ils n'ont jamais un sou et font tous les voyages, toutes les campagnes, suivent toutes les modes, sont de toutes les loteries, et vont toujours, quoiqu'ils soient abîmés; j'oubliais le jeu qui est un bel article; leurs terres diminuent, il n'importe, ils vont toujours. » Eh! oui, ils vont toujours. Elle en savait quelque chose par son fils. En 1680, elle écrit à son sujet : « Sévigné coupe des bois, en tire 400 pistoles dont

il n'a plus un sou un mois après. Il trouve l'invention de dépenser sans paraître, de perdre sans jouer, de payer sans s'acquitter. C'est un abîme. Sa main est un creuset où fond l'argent. » Certes! Mais cette bonne et excellente mère exagérait un peu, lorsqu'elle avançait que son fils ne jouait pas et qu'il ne *paraissait* pas. Nul n'était plus brelandier que lui et il *paraissait* fort bien auprès de Ninon et de beaucoup d'autres.

Toujours est-il qu'à ce train, les Sévigné, en 1696, ont 598.000 livres de biens et 342.000 livres de dettes!

Au moment de son mariage avec Mlle Colbert, M. de Mortemart a 800.000 livres de dettes. Le roi les paye. Dix ans après, les dettes montent à deux millions. Les Mortemart avaient d'ailleurs la réputation de se ruiner de père en fils et de se remplumer par des mariages riches.

Lauzun (plus tard Biron) écrit : « Mme de Lauzun ne m'avait apporté que 1.150.000 livres de rentes. Je désirais qu'elle fût magnifique... Beaucoup de négligence, beaucoup de penchants à la dépense, peu à l'ordre, nous avaient dérangés. Je devais 1 million 500.000 francs sur ma fortune de 4 millions. »

On voit la duchesse du Maine acculée à des situations terribles, malgré son rang. « Elle est couverte de dettes, dont elle ne peut se dépêtrer. » Les fêtes de Sceaux, « magnifiques et somptueuses », absorbaient et bien au delà de ses revenus. A diverses reprises, la duchesse d'Orléans, qui, elle, se flatte d'avoir toujours tenu un rang honnête avec les 400.000 livres de pension que lui sert le roi, s'étend longuement sur les embarras financiers de Mme du Maine. Mais Madame était allemande, accoutumée à l'économie des petites cours, et, quand elle était seule, se régalait à manger de la choucroûte!

Lorsque les d'Aumont héritent de la comtesse de Verrue, d'une somme de 180.000 livres, à charge d'en laisser l'usufruit de moitié au prince de Grimberghen et à M. de Duras, ils demandent à ces derniers de leur laisser la somme entière de libre, garantissant les revenus sur le brevet de trois gentilshommes de la Chambre, l'hôtel et quatre maisons. Ils ont, en effet, des besoins pressants d'argent. Avec leurs 197.000 livres de revenus, ils ont plus de 500.000 livres de dettes criardes.

On sait assez la faillite retentissante des Guéménée. Durant tout le XVIII[e] siècle, les Noailles, si riches, se débattent contre des créanciers, dont on n'apaise quelques-uns que pour en faire renaître mille autres.

Les 800.000 livres de rente des Choiseul! Qu'est-ce? Un feu de paille. Le train de maison dépasse trois fois, cinq fois ce

chiffre. En 1772, il y a un million de dettes. Dès 1781, se voyant au bord de l'abîme, Choiseul demande la séparation de biens d'avec sa femme. La même année, il vend le magnifique hôtel où Vanloo a peint de si exquis dessus de portes, et il se retire dans un autre hôtel, plus modeste, à la Grange-Batelière. Mais ces sacrifices sont loin de suffire. A peine le duc est-il mort, qu'il faut vendre Chanteloup, Chanteloup (1) où s'entassent tant de merveilles, tableaux du Guerchin, du Guide, du Tintoret, du Titien, et les meubles inestimables, et les tapisseries de la Savonnerie et des Gobelins, qui ont fait l'admiration de toute une époque. La conduite de la duchesse fut fort belle en cette occasion.

Cette femme, élevée au milieu de tous les raffinements du luxe, habituée à l'existence la plus large et la plus insoucieuse, tint à honneur de ne pas faire perdre un centime à ceux qui avaient eu confiance en son mari. Elle se retira au couvent des Récolettes, où elle vécut avec une seule femme de chambre, payant chaque année plus de 300.000 écus aux créanciers du duc, jusqu'à la Révolution. Après la tourmente, elle vint finir dans un modeste logis de la rue Saint-Dominique, pauvre, isolée, meurtrie, mais fière de l'honneur sauf!

De telles débâcles, nous l'avons dit, ne provenaient pas seulement du faste que l'on déployait alors. L'insouciance générale avait peu à peu laissé carte blanche aux intendants. Et ceux-ci, à quelques rares exceptions près, étaient fort voleurs, ou plutôt, car il faut être juste, en les accoutumant à être des usuriers, les gentilshommes en avaient fait des voleurs. Mangeant le revenu de plusieurs années en une seule, toujours à court d'argent, il leur fallait se rabattre sur l'intendant, qui trouvait toujours à pourvoir, mais qui apportait de moins en moins de discrétion à fournir l'argent à des taux fabuleux.

Tout le monde se savait volé. Mais comment se plaindre? Renvoyer l'intendant, c'était se priver d'argent ou seulement changer de voleur. Reprendre la gérance directe de ses biens, se plonger dans les embarras de toute sorte, y pouvait-on songer sérieusement? Mieux valait se laisser piller. Et on l'était consciencieusement! Des intendants chargés des grandes propriétés, cette habitude de pillage avait passé à ceux qui s'occupaient de la domesticité, puis aux domestiques eux-mêmes. Dans le testament

(1) De tout ce Chanteloup qui fut un palais énorme, aucune trace ne subsiste. Les bâtiments ont été rasés, le parc bouleversé. Seule, la pagode qui se dressait tout au fond de ce parc et qui avait coûté 40.000 écus s'aperçoit encore au loin, lorsqu'on revient de Chambord par la forêt.

d'un maître des requêtes, on trouve cette jolie phrase : « Je ne laisse rien à mon intendant, parce qu'il est est à mon service depuis dix-huit ans. » Lisez : parce que, en dix-huit ans, il a eu le temps de faire fortune. La Moussaye cite cet autre trait de l'époque, mais qui a été bien souvent reproduit depuis : « *Item*, pour un pâté de cinq sous, dix sous. »

Aussi, quand vint la Révolution, bon nombre d'acheteurs de biens nationaux furent-ils d'anciens intendants. Ces messieurs avaient largement gagné de quoi s'offrir les propriétés de leurs anciens maîtres.

Ce travail, déjà trop long, ne nous permet pas d'aborder divers autres points qu'il aurait été intéressant d'examiner et de développer un peu, afin de compléter le tableau des dépenses aux XVIIe et XVIIIe siècles.

Nous aurions pu, ainsi, noter les frais de médecins et des apothicaires; ces derniers étaient fort élevés. Les médecins, par contre, étaient très modestes dans leurs exigences, en province surtout. Dans la petite ville de Tournon-sur-Rhône, on payait 9 francs pour 18 visites ! Avec les médicaments, une famille bourgeoise, comprenant des enfants, ne dépensait pas plus de 37 livres, 4 sous par an, de ce chef.

On aurait pu glaner ailleurs; toucher un mot, par exemple, de la question des étrennes, car le jour de l'an et les pourboires ne sont pas nés d'hier. Un bourgeois dépense, en province, 9 livres, 10 sous pour les étrennes. A Montpellier, il en coûte à un notaire royal 3 sous, 6 deniers à ses servantes et 8 sous à ses enfants... A Paris, J. Vernet donne 24, 30, 48 livres aux domestiques des maisons où il a été reçu. C'est déjà plus sérieux. A son fils, il octroie 18 livres...

Bagatelles que tout cela.

Mais comment terminer, sans citer au moins un des gouffres les plus profonds où s'engloutit la fortune d'alors, gouffre plus noir que le jeu, plus inévitable que le luxe : les procès. Ce qu'étaient les frais de justice, ceux si lourds d'aujourd'hui peuvent à peine en donner une idée. Et nos procès actuels ont une supériorité, c'est qu'ils finissent quelquefois, quoiqu'on en dise! Ceux de jadis ne se terminaient jamais... ou du moins, chacun dans la basoche s'efforçait-il de le faire durer le plus longtemps possible. Finissaient-ils, d'ailleurs? Quel profit en retiraient les plaidants ? « Mon aïeul, disait un homme sage, au début du XIXe siècle, mon aïeul eut 33 procès, il les gagna tous et y perdit 60.000 livres. » On perdrait soixante mille livres à moins...

H. DE GALLIER.

CHEZ LES POÈTES

« J'en lis qui sont du Nord et qui sont du Midi », en mon coin forestier d'*Ile de France*, que M. Paul Fort vient de chanter, sous ce titre même, dans la prose rythmée qui lui est particulière et que Pierre Louys a nommé si justement l'*alexandrin familier*. Paul Fort, « curieux homme »... On pourrait en effet lui donner à lui-même l'amusante qualification qu'il décerna naguère à son héros Louis XI. Mais son talent n'est pas que singulier toujours; il est maintes fois vraiment original. Certaines de ses ballades témoignent d'une étonnante fantaisie moderne, d'une verve laforguienne et quasi heinesque, où le sourire est proche des larmes, où la mélancolie romantique se double d'ironie bohême. Lisez, ou relisez, entre autres, la *ballade du Moulin d'Orgemont*, dans l'un de ses premiers volumes : c'est un chef-d'œuvre d'invention comique et de détail pittoresque. D'autres, plus purement poétiques, frissons d'âme saisis ou coins de paysages notés, sont délicieuses aussi, quand le rythme s'y peut suivre à travers la prose apparente de la typographie, et quand l'idée ne s'y obscurcit pas tout à coup dans un symbolisme trop brusque et parfois bizarre. Vous trouverez des unes et des autres ballades en ce petit volume, où se déroule l'histoire d'un amour de poète dans le doux pays du Loing. J'ai surtout aimé la belle ballade 35 :

Brumes, rampante armée en marche de l'Automne...

C'est aussi à chanter la forêt qu'est consacré en grande partie un excellent volume de M. Roger Frène, les *Sèves Originaires*. Les arbres avaient donné son nom à ce poète; il leur a donné en échange son âme. Et plus profondément que les sèves végétales, ce sont les grandes sèves universelles, nourricières du monde et dont notre sang n'est qu'un flot dérivé, qu'il a retrouvées en ses méditations. Grave, tendre, tour à tour éloquent dans l'expression des idées et précis dans la description des choses, M. Roger Frène est un des poètes les plus philosophes qui se soient révélés dans ces derniers temps; et la philosophie chez lui est presque toujours baignée de nature. Qu'il la trempe plus complètement dans le grand fleuve des images, qu'il évite davantage certaines abstractions où tombe parfois son intellectualisme, qu'il soit aussi philosophe et plus poète encore; et il nous donnera, je le crois fermement, de très beaux vers.

Nous restons encore dans l'Ile-de-France avec M. Paul-Hubert, qui, du Languedoc aux « horizons d'or », est venu se plonger en plein Paris, au *Cœur ardent de la Cité.*

Penche-toi sur la vie, écoute ses leçons,
Frémis de ses rumeurs et note ses frissons...

Se crie-t-il à lui-même, en un *Art Poétique* qui ouvre son volume. Il a suivi fidèlement son programme ; il a exprimé la grande âme tumultueuse de la Ville, traduit ses aspects multiples et changeants, noté les cris perçants de ses rues et les sourdes plaintes de son fleuve, sa grande rue liquide, avec sincérité et vérité. Trop de vérité même, parfois ; ou plutôt — car nul ne peut être trop vrai, — trop de réalité *crue;* on croirait çà et là lire des vers naturalistes ; et naturalisme et poésie ne s'accordent pas très bien. Cela manque par endroits de transposition, de style, d'art. Mais le volume dans son ensemble marque un très sensible progrès, pour la forme et pour l'inspiration, sur le premier livre de l'auteur qui lui avait valu le prix Sully-Prudhomme.

Et voici les poètes du Midi. D'abord M. Emmanuel Delbousquet, le romancier du *Mazareilh* et de *Miguette de Cante-Cigale*, qui nous donne un beau livre, abondant, sincère, palpitant, généreux, au sens latin du mot, dans le *Chant de la Race* (1893-1907). Il y a dans ce livre quatorze années de la vie d'un poète, *longum ævi*... Les landes ardentes et tristes, les pics d'argent baignés d'azur, les longues chevauchées au soleil levant, les clarines des troupeaux au crépuscule, et les fières ambitions, et les virils consentements, et la tendresse conjugale, et l'amitié humaine, tout cela passe au fil des années dans ce *journal poétique* d'un esprit amoureux de la lumière latine, et d'un cœur grave et brave. Plus on avance dans la lecture du poème, et plus on devient ami au poète. Où l'on croyait rencontrer un auteur, on trouve un homme. Et parfois, sur les solitudes élevées où il nous entraîne, et d'où apparaissent là-bas « les grands pays muets », il semble vraiment qu'on aperçoive, à demi cachée dans les herbes, mais haute sur l'horizon, perdue et pourtant sereine, la *Maison du Berger.*

La sérénité n'est pas ce qui distingue, dans la *Ville charnelle*, M. F.-T. Marinetti, qui, né Italien, écrit des vers français, en continuant à diriger à Milan une luxueuse revue, *Poésia*, toute dévouée à la gloire des lettres latines. Il est peu de poètes aussi fougueux, aussi tumultueux, aussi frénétiques. Il chante l'automobile, et il devait le chanter. Il abonde en images passionnées, éclatantes, énormes, à la fois littéraires — on sent M. Marinetti intelligemment pénétré de notre poésie contemporaine — et très personnelles. L'automobile, oui, décidément, est bien le symbole

qu'il devait choisir : cela ronfle, cela trépide, cela bouscule les paysages et les gens, il y a parfois des *ratés* dans le moteur, mais quand la machine est en train, cela va loin, et vite.

Méridional aussi, le livre de Mme Marie de Sormiou la *Vie Triomphante*. Mme de Sormiou avait déjà dédié un livre remarquable au soleil provençal; celui-ci, plus large et, si je puis dire, moins local, est aussi plus soigné dans la forme et d'une exécution plus serrée, tout en gardant les qualités de coloris et de flamme qu'avaient déjà prouvées le précédent. Il y a dans la *Vie Triomphante* des poèmes éclatants et souvent des vers magnifiques.

Le même progrès vers la perfection, M. Emile Ripert, qui avait aussi dans son livre de début chanté la Provence natale, vient de l'accomplir dans le *Golfe d'amour*, un charmant volume où s'atteste, mieux encore que dans le *Chemin Blanc*, un talent à la fois très lucide et très tendre, dont on peut espérer beaucoup.

Je veux encore citer, parmi les nombreux poètes que cette année nous a révélés le midi, M. Maraval-Berthoin dont les *Poèmes Algériens* évoquent la vie de l'Orient sous ses aspects divers. Et je signale en passant une *Anthologie* où figurent les noms de la plupart des poètes méridionaux contemporains, depuis les aînés glorieux jusqu'aux plus récents, Pierre Camo, Emile Despax, Pierre Fons, Ernest Gaubert, Achille Richard, en passant par le méditatif Larguier, le sincère Magre et le dionysiaque et puissant Gasquet.

Et maintenant arrivons aux poètes du Nord, et nommons avant tous M. Fernand Séverin, qui réunit en un gros volume ses œuvres précédentes, le *Don d'Enfance*, *Un Chant dans l'ombre*, les *Matins angéliques* et la *Solitude heureuse*. M. Séverin est l'un des poètes les plus purs que nous ait donnés la Belgique. Il a le sens de *l'achèvement*, cette qualité éminemment française, et qui a fait seule, de Ronsard et Racine à Vigny et Verlaine, les poèmes durables. Il s'apparente par là, en même temps que par son inspiration pensive, attendrie, et comme frileuse, à Albert Samain; et c'est vraiment le Samain belge.

MM. Roger Allard et Charles Vildrac, qui sortent tous les deux, si je ne me trompe, du groupe lillois du *Beffroi*, sont très voisins. Chez l'un et chez l'autre, mêmes vers libres, tumultueux, même fougue imaginative, même vision moderniste qui les apparente eux, à Verhaeren. Tout près d'eux encore, il faut citer M. Maxime Gauchez dont les *Symphonies Voluptueuses* ont, avec de l'ardeur, un charme juvénile et déjà sûr. Enfin, je ne veux pas terminer cette rapide excursion vers la Belgique sans signaler un volume de M. Albert Mockel, écrit en prose, mais si poétiquement

qu'on peut en parler comme d'un volume de vers, les *Contes pour les enfants d'hier.* Ce sont de délicieuses histoires de fées ingénieusement imaginées par l'un des poètes du vers libre les plus originaux et les plus maîtres de leur forme.

M. Gabriel Mourey n'avait pas encore écrit, que je sache, en vers libres : dans le *Miroir* il vient de se révéler, lui aussi, très expert à manier cet instrument poétique, si discordant sous des mains maladroites, mais capable d'harmonies si délicates ; en vérité, le vers libre de M. Mourey m'apparaît l'un des plus séduisants, les plus plausibles qu'on ait encore tentés, et, pour ma part, c'en est un tout à fait analogue que j'ai voulu essayer maintes fois. Dans cette forme si propice à noter des *moments* d'âme, M. Gabriel Mourey a traduit des rêves subtils et toujours précis, avec une sincérité, une tendresse, une gravité, une humanité qui font de son volume l'un des plus remarquables, pour la forme et pour l'inspiration, que nous ayons lus cette année.

M. Camille Cé est, lui aussi, un poète grave et tendre. Son *Livre des Résignations* abonde en pièces à la fois poétiques et psychologiques, où semble se replier sur soi une âme sensitive que la vie a blessée. C'est là un début, et un excellent début. Quelques gaucheries, certaines façons de dire un peu prosaïques disparaîtront, j'en suis sûr, de ses futurs vers. Mais son inspiration est déjà très noble, très émouvante aussi ; et je ne sais même pas jusqu'à quel point on a le droit de lui reprocher ses prosaïsmes, puisqu'ils sont conscients, le poète ayant voulu, nous dit-il en sa préface, « descendre parfois à cette langue familière, humaine, confidentielle, cette sorte de « récitatif » intermédiaire entre la poésie et la prose, que certains poètes anglais ont su manier en maîtres. » Et ce n'est pas le moindre intérêt de ce gros volume que cette renaissance du *lakisme*, plus d'un siècle après les *Lyric Ballads* de Wordsworth et soixante-dix-neuf ans après les *Poésies de Joseph Delorme.*

Enfin Mme Hélène Picard, dans les *Fresques*, continue à nous éblouir d'images jaillissantes comme des gerbes de feu, et à nous entraîner dans une ronde de rythmes dansants, frénétiques tour à tour ou brisés. Je ne lui reprocherai qu'une trop grande abondance — c'est un beau défaut — qui ne lui permet pas toujours de choisir entre les trop nombreuses expressions lyriques que son âme excessive lui propose. La fougue même doit être disciplinée par la vertu de l'art. Mais ceci dit, il faut admirer souvent la liberté, l'allégresse, la spontanéité de ses vers. Mme Hélène Picard achève de se placer par ce dernier volume aux premiers rangs de nos poétesses.

FERNAND GREGH.

La Vie littéraire en Hollande


LES écrivains hollandais s'étant complus de tout temps, comme les peintres leurs émules, à la restitution minutieuse de la vie ou de la nature, on croit en général avoir suffisamment caractérisé les lettres néerlandaises lorsqu'on a affirmé que le réalisme est chez lui en Hollande. Cela est vrai, certes, mais insuffisant. A côté du courant réaliste, il faut faire une place au moins égale au courant mystique. Il semble même qu'à l'heure actuelle, mysticisme et symbolisme soient tout particulièrement en faveur au pays de Rembrandt. Je me propose de le montrer en examinant tour à tour trois œuvres récentes :

1° *Minnestral*, un poème dramatique de Frederik van Eeden (1).

2° *Délivrance*, un drame d'Herman Heijermans (2).

3° *Lilia*, un roman de Cecile de Jong van Beek en Donk (3).

I

UN « MYSTÈRE » MODERNE

Médecin, philanthrope, écrivain, Frederik van Eeden qui approche aujourd'hui de la cinquantaine, est une des figures les plus originales et les plus sympathiques de la Hollande contemporaine. L'esprit orienté vers le rêve en même temps que vers la réalité, c'est à la fois un énergique et un méditatif, un homme d'action et un poète. Son œuvre est la traduction remarquable de cette double tendance.

Le rêveur, je dirais même le mystique, s'est affirmé dans *Le Petit Johannès*, le livre qui a établi sa réputation d'artiste, délicieuse mythologie de l'enfance ,qui révèle une extraordinaire aptitude à pénétrer la vie cachée des choses et à traduire la poésie intime de la nature.

(1) Chez W. Versluys, Amsterdam 1907.

(2) *Uitkomst* par H. Heijermans. *De XXe Eeuw*, livraisons de décembre 1907 et janvier 1908 ; publication de Scheltema et Holkema à Amsterdam.

(3) Chez Scheltema et Holkema ; Amsterdam 1907.

Par contre, le médecin, habitué à scruter la réalité brutale que découvre le scalpel, s'est appliqué à sonder le tréfond de l'âme humaine dans un roman qui eut, aux Pays-Bas, un retentissement énorme, à la traduction duquel le public allemand a fait tout récemment un accueil sympathique, et qui porte ce titre étrange : *Des lacs glacés de la Mort*..... Monographie poignante d'une femme du monde qui roule de chute en chute jusqu'aux profondeurs de l'abîme social, moitié récit, moitié journal, où le réalisme et le mysticisme forment un curieux mélange dont l'étrangeté heurte et séduit tour à tour.

Son dernier ouvrage, celui que je tiens à signaler tout spécialement ici, révèle une troisième face de cette attachante personnalité, celle du philanthrope à tendances socialistes.

Disciple fervent de Thoreau, il s'est en effet avisé, voici une dizaine d'années, de fonder à Bussum, un petit village aux environs d'Amsterdam, une colonie agricole instituée sur le principe de la communauté des biens, et qu'en souvenir de l'initiateur américain, il a baptisée du nom de *Waalden*.

Plus de salaires, mais la mise en commun des produits du travail, tel est le principe pratiqué par cette fraternelle association. Tel est aussi l'idéal social que Frederik van Eeden a tenté de faire pressentir à travers le symbolisme confus de *Minnestral*, un poème dramatique en six tableaux.

Un jeune paysan a des visions étranges et prophétise à la face de son entourage inquiet la venue d'une ère nouvelle où le mal ne sera plus. Nul ne fut son maître, hormis les futaies dans la forêt et l'âpre senteur des genêts et des bruyères dans les dunes emplies du fracas des houles furieuses de la mer du Nord. Car, par les longues nuits solitaires, il a scruté la vie cachée de la nature que le poète a justement essayé de matérialiser à la scène sous la forme multiple et merveilleuse d'un chœur de farfadets, de lutins, d'elfes et de sylphes dont le *Père de la forêt* conduit la ronde fantastique.

Or, un soir, *le Père de la forêt* ordonne au visionnaire d'accomplir son œuvre. — Les temps sont révolus... Que doit-il faire? — Il prendra le nom de *Minnestral* (Rayon d'amour), il ira vers le roi, il le conjurera de détruire la lèpre qui ronge ce siècle. . .
. . . .

Par une somptueuse après-midi d'été, sur une plage hollandaise, un va-nu-pieds promène sa face égarée au milieu d'une foule élégante Il demande le roi. On s'égaie. Le prince royal

passe. On le lui présente. — « Ça le roi? » s'écrie-t-il « Oh! la la!... Le roi! tenez, le voilà! » Et il s'attache aux pas de Walter Rolland, le financier puissant, le gros boursier d'Amsterdam, qui tient en ses mains tout le marché du pays, l'homme qui fait et défait autour de lui les fortunes et grandit de jour en jour sur des ruines, celui qui professe avec éclat que « l'argent règne à présent comme autrefois l'Eglise et la Noblesse », et « qu'il est le sang du corps social ».

Le voilà, le vrai maître de ce monde, celui qu'a désigné le *Père de la Forêt*. Minnestral ne le quitte plus et, tout le long du drame, demeure son bienfaisant génie. A la Bourse, au milieu des crises financières, dans le tumulte des grèves, le fou subjugue ce puissant : « Dieu a besoin des pensées des hommes pour guérir la terre », clame-t-il. « Il a besoin de ton concours, ô roi! »

Et voici, Walter Rolland va se consacrer à cette œuvre folle : il va tenter de libérer le peuple en détruisant sa propre puissance, la puissance de l'or. Mais, à l'heure même où il entreprend ce labeur, *Minnestral*, le va-nu-pieds visionnaire est assassiné. La foule n'a pas compris qu'il était le bon génie de l'avenir, et les privilèges coalisés ont éteint le rayon d'amour qui menaçait de de devenir une « flamme dévorante ».

Ce raccourci met en évidence la thèse sociale chère à l'auteur : la réforme de la société ne saurait s'accomplir d'un seul coup, sur l'ordre d'un roi, d'un prince ou d'un parti ; elle sera l'œuvre très lente des bonnes volontés éparses qui, groupées un peu partout en communautés du genre de celle de *Waalden*, auront, étendant de proche en proche leur influence, graduellement diminué, jusqu'à l'éteindre au cours des siècles, l'influence néfaste du capital et du salariat.

En revanche, il ne fait point ressortir, et pour cause, l'action qui se déroule à travers les six tableaux dont se compose l'ouvrage. C'est qu'à vrai dire *Minnestral* n'a rien d'un drame bien construit. Il évoque beaucoup plutôt le souvenir de ces *jeux*, *miracles* ou *mystères* qui enchantèrent au moyen-âge nos « dévôts aïeux ». Les scènes ne s'enchaînent pas ; elles se suivent sans lien, dans de beaux décors hollandais, la dune, la lande, la forêt, la cité populeuse où le capital broie les énergies humaines, décors détaillés avec une poésie très enveloppante que l'écrivain caresse l'espoir de voir inspirer tôt ou tard le musicien qui voudra bien compléter son œuvre.

Frederik van Eeden se serait-il rendu compte que celle-ci ne

se suffit pas à elle-même? Ce n'est pas diminuer sa valeur d'artiste que de le constater. La mythologie enfantine de *Petit Johannès*, les fortes analyses du roman *Des lacs glacés de la Mort* ont suffisamment établi les qualités du poète et du romancier. C'est le poète surtout qui s'affirme dans *Minnestral*. L'homme de théâtre y subit une défaite. Il manque à son auteur le don d'enchaîner et de passionner les étapes d'une action.

II

« DRAME DE RÊVE ET DE VIE »

Herman Heijermans, au contraire, possède ce don à un haut degré. Avant et par-dessus tout, il est, lui, dramaturge.

Il s'est fait avantageusement connaître déjà au public parisien lorsque, il y a quelques années, le théâtre Antoine représenta *La bonne Espérance* (1). Berlin et Londres ont depuis lors applaudi plusieurs de ses pièces. Il jouit donc d'une renommée européenne, privilège assez rare pour un écrivain néerlandais.

Comme Frederik van Eeden la question sociale l'attire. Mais il ne l'aborde pas en réformateur. Il se contente, ayant deviné la souffrance des humbles, de la traduire en des scènes douloureusement passionnées. Israélite, il a observé avec une attention émue les masses souffrantes du prolétariat hébreu. Rien ne saurait être plus âprement senti que telle de ses nouvelles intitulée *Somme colossale*, et dans laquelle il a esquissé d'un trait rapide les pauvres petites joies qui viennent parfois égayer la tristesse des étroites demeures du quartier juif des rives de l'Amstel. Son livre *La Ville du diamant*, aux pages duquel on sent battre avec puissance les pulsations de la vie amsterdammoise et son drame *Ghetto*, témoignent d'une originalité qui lui assure l'un des premiers rangs dans l'histoire de la littérature hollandaise contemporaine. Mieux qu'une appréciation, l'analyse de *Délivrance*, sa dernière pièce, donnera une idée de son talent.

Jusqu'ici, presque exclusivement attiré par la réalité, Heijermans se tourne aujourd'hui vers le symbole. Mais il a eu l'art d'extraire en quelque sorte l'irréel du réel même, en mettant à la scène un rêve, étrange prolongement de la réalité, le délire

(1) On a donné de lui l'*Incendiaire* au Gymnase.

d'un enfant qui se meurt. De là le sous-titre des deux actes : « Un drame de rêve et de vie ».

L'action se déroule dans un misérable logis ouvrier, à Amsterdam, une chambre en sous-sol qui prend jour sur la rue par une étroite fenêtre, et dans laquelle vivent entassés un portefaix, sa femme et ses trois enfants, dont le plus jeune, un garçon de dix ans agonise sur son grabat.

Il s'est, dans une chute, brisé la colonne vertébrale. Le médecin n'ayant plus d'espoir lui veut procurer, avant le fatal dénouement qui approche, la joie de revoir une dernière fois le plein jour.

Par un matin clair, comme c'est fête en la grande cité, il permet à la mère de rouler son malade jusqu'au parc Vondel, où les yeux du moribond boivent à longs traits la lumière et s'ouvrent avec une joie indicible sur les ramures, sur l'étang et sur les cygnes qui le sillonnent avec mélancolie.

L'essaim blanc des oiseaux qui voguent ! Quel ravissement ! La vision en rafraîchit le regard fiévreux du pauvre mioche émerveillé. Aussi, quand, le soir venu, il délire dans la soupente obscure, son rêve est-il traversé par le souvenir d'un grand cygne. Il le voit qui se pose à la fenêtre entr'ouverte. Il le voit, il l'embrasse, il lui semble que l'oiseau de songe l'enlève de ses ailes puissantes jusqu'au ciel profond où sa mère lui a dit tant de fois que règne la joie et où les pauvres à leur tour connaissent la richesse.

De ce ciel splendide, il croit rapporter au logis tout l'or des étoiles. Il a cueilli des étoiles ! Ils vont être riches, ils vont pouvoir payer le boulanger... le cordonnier !... enrichir les autres, car il les voit tous défiler devant la fenêtre ou dans la chambre, tous les miséreux du quartier qui viennent contempler ces étoiles, et tendre les bras à la richesse, à la splendeur...

Ce délire merveilleux s'extériorise sur la scène où passent et agissent, tour à tour ou simultanément, les personnages qui hantent en visions désordonnées le cerveau épuisé du moribond.

Or, tout à coup, le défilé cesse : les miséreux s'évanouissent ; plus de cygne à la fenêtre ; plus de voisins dans la chambre. Mais des parents en deuil devant un corps refroidi : « C'est la délivrance ! » L'esprit qui rêvait tout à l'heure sous cette enveloppe est réellement parti, cette fois, pour l'au-delà mystérieux, pour le monde des étoiles, dans lequel, tant de soirs, à la veillée, la mère avait conté à son enfant qu'on est riche à jamais.

Ce drame « de rêve et de vie » est visiblement inspiré par Gérard Hauptmann. Tout en lui imprimant sa marque, l'écri-

vain hollandais n'a fait que reprendre la donnée de *l'Assomption d'Hannele Mattern.* Heijermans est, d'ailleurs, comme van Eeden lui-même, un esprit à tournure germanique. Il est de ceux qui, parmi les écrivains néerlandais, se sentent attirés par la blonde Brunehilde aux yeux voilés d'ombre. Cécile de Jong van Beek en Donk, dont il me reste à parler, représenterait plutôt la tendance opposée. Elle appartient à cette nombreuse phalange, qui est habituée à regarder vers le Sud et sur laquelle l'esprit français a exercé son influence, autant toutefois qu'il peut l'exercer sur une force aussi résistante que l'individualité hollandaise.

III

UN ROMAN HOLLANDO-PARISIEN

C'est presque une parisienne. Lors de mes séjours en Hollande, j'ai suivi avec attention les lettres qu'elle adressait de Paris au *Nieuwe Courant* de La Haye. Elle y jugeait des choses de chez nous avec un évident effort d'impartialité ; mais on sentait que, tout en demeurant très attentive aux manifestations extérieures de la vie parisienne, quelques-unes des sources profondes de la vie nationale française échappaient encore aux prises de son esprit avisé.

La lecture de *Lilia*, le roman récemment publié par elle, et qui est certainement le mieux construit qu'ait produit depuis longtemps la littérature hollandaise, n'a pas modifié mon impression première. J'y ai trouvé de délicieuses descriptions de Paris et de la campagne parisienne, l'évocation la plus saisissante de la grande ville, le soir, quand les reflets du soleil couchant se jouent sur la Seine, sur Notre-Dame, les Tuileries. L'écrivain a senti avec force et traduit avec des ressources dignes de la meilleure palette hollandaise, le charme mystérieux qui enveloppe la « Cité » à la nuit descendante. Elle a pénétré ces choses avec amour. En est-il de même de l'âme française? J'hésite à le penser en dépit de la sympathie très certaine que son livre manifeste parfois.

Sans doute, Mme de Jong nous conduit un peu partout : dans la pension de famille bourgeoise, dans l'atelier d'un peintre célèbre, aux musées, aux concerts à la mode, au théâtre, voire même au Moulin-Rouge ; elle nous présente des étudiants, des artistes, et prétend livrer le secret de la politique française moderne, en faisant grimacer un politicien en herbe, anticlérical superficiel, beau parleur, et, par dessus tout, arriviste ; elle sait, d'autre part,

que les bavards nous viennent de Marseille, et parlent avec *l'as-ent ;* elle croit que nos jeunes gens ne savent pas prononcer l'anglais et disent « to *bé* or not to *bé* » ; elle connaît à merveille le juron familier de son héros : *nom de nom*, *cré nom de nom*, et lui en fait faire un copieux usage..... Mais cela suffit-il à nous livrer la mentalité d'un peuple ? Il est loisible d'en douter. Voilà pourquoi l'élément hollandais me paraît infiniment supérieur dans son roman à l'élément parisien.

La Hollande, ici, c'est Lilia, une orpheline qui n'a pas connu sa mère et qui, à l'heure des illusions et des enthousiasmes de l'adolescence, se trouve brusquement arrachée aux calmes horizons de ses plaines natales et transplantée en plein Paris.

L'âme artiste, ivre de beauté, assoiffée de gloire à venir, la jeune Hollandaise est venue fréquenter l'atelier d'un peintre en renom. Pour son malheur, elle y rencontre l'étudiant en droit Vincent Roannet, snob épris de musique, artiste à fleur de peau, beau séducteur qui s'en fait accroire à lui-même autant qu'il en veut faire accroire aux autres. Le charme étranger de Lilia l'attire ; il a tôt fait de lui offrir une amitié que la jeune fille accepte sans défiance, car, en son pays à elle, ces amitiés sont monnaie courante: garçons et filles s'y coudoient à l'école, au « gymnase » ; ils sont camarades, ils se tutoient, et leurs sentiments affectueux peuvent demeurer parfaitement étrangers à l'amour.

Cependant, la grisante atmosphère de Paris, la solitude immense où vit Lilia transforment en peu de temps ces relations. Elle cesse d'être l'amie, elle devient l'amante, en attendant de devenir l'épouse, comme elle a cru comprendre que Roannet le lui promettait.

Voici toutefois venir l'enfant...... Le galant s'éclipse...... L'étrangère comprend alors seulement que l'autre et elle ne parlaient pas le même langage et qu'il y avait entre eux tout l'abîme qui sépare deux races.

L'analyse par laquelle Mme de Jong conduit son héroïne à l'amour, et de l'amour au sentiment sacré de la maternité, constitue une manière de chef-d'œuvre psychologique. Les hésitations de la jeune fille, imbue des idées puritaines dont est empreinte l'éducation hollandaise, à l'heure où l'amour vient à sa rencontre; ses scrupules; les troubles de sa conscience; son entrée dans le jardin défendu ; sa foi naissante en la beauté rédemptrice de la maternité ; l'ivresse qu'elle apporte dans la proclamation du droit de tout être vivant à l'amour ; tout le mysticisme enfin dont ce

drame intérieur est pénétré forment un ensemble des plus attrayants. C'est l'âme hollandaise tout entière mise à nu dans ce qu'elle a de plus profond et de plus vivant.

J'aime tout spécialement le triomphe final de cette noble énergie soutenue dans sa solitude par l'espoir de la maternité: « Lilia « savait que sa mère l'avait, avec l'amour le plus intense, portée « dans son sein, et, dans son esprit inquiet, s'associaient souvent « l'image de cette femme inconnue et celle de l'enfant inconnu, « en qui ressusciterait peut-être la beauté de la morte. » Roannet n'osa-t-il pas lui proposer la suppression de ce qui n'était encore, disait-il, « qu'un fœtus » ? De quel mépris elle l'a accablé : «... Notre enfant ! » Ses parents adoptifs, lorsqu'elle va en Hollande tenter de plaider auprès d'eux sa cause, ne la chassent-ils pas parce que cet enfant, conçu en dehors de la protection des lois, est un scandale?... « Ils t'assassinent eux aussi dans leurs pen- « sées ! Je te protégerai, moi... Ils pensent que tu es ma honte, et « voudraient que je le pense aussi. Mais tu es ma gloire. »

Le livre est, en définitive, un ardent plaidoyer en faveur du droit à l'amour. Les plus belles pages en sont un hymne magnifique en l'honneur de la maternité sanctifiante et purifiante. Elles témoignent de l'influence exercée par Ellen Key aux Pays-Bas.

Les conférences de la grande féministe y ont été, à plusieurs reprises, applaudies, ses livres passionnément discutés. Elle a suscité des admiratrices ferventes. Cécile de Jong van Beek en Donk n'est pas la moindre d'entre elles. En traduisant sous la forme d'une œuvre d'art la pensée de l'apôtre scandinave, elle a su toutefois lui donner la couleur de l'âme hollandaise. Vous reconnaîtrez celle-ci à la ferveur mystique dont le roman tout entier est empreint, et qui trouve sa plus forte expression dans ce cri de Lilia, prosternée à Notre-Dame à l'heure où la chute est proche : « Dieu ! si c'est un péché, donnez-moi la force de lui « échapper... Mais comment un péché pourrait-il être si beau?... »

J.-J. DUPROIX.

FAITS & DOCUMENTS

I. — SCIENCES ET INVENTIONS

Les méfaits du sel

Des travaux chimiques et physiologiques récents prouvent que, dans certains cas, le sel de cuisine dont on fait un usage si fréquent dans l'alimentation, peut être nocif et produire les effets d'un véritable poison. Il suffit pour cela que les reins ne laissent pas se produire l'élimination en quantité suffisante le chlorure de sodium qui, retenu dans l'organisme, y engendre les plus graves désordres. C'est ce qui arrive pour les néphrétiques, pour les personnes atteintes du mal de Bright, comme l'ont démontré les remarquables expériences des docteurs Vidal et Achard. Jusqu'ici, le meilleur aliment pour ces malades était le lait qui laisse le rein en repos et n'introduit aucune toxine résistant à la dépuration. Sous l'influence du régime lacté absolu, la proportion d'albumine contenue dans les urines diminue peu à peu, et l'œdème, l'hydropisie, quand il y en a, disparaissent insensiblement. Par malheur, on se fatigue du lait, et l'on voudrait y substituer autre chose. On le peut, en se nourrissant de viande, pain, sucre, riz, pâtes, mais sans aucune addition de sel, ni pour la cuisson, ni après. Le Dr Vidal a présenté, sous ce rapport, une observation tout à fait intéressante. Un de ses clients souffrait du mal de Bright, à la suite d'excès de régime. La souffrance allait s'aggravant ; l'albuminurie devenant plus abondante, un œdème à la cheville du pied envahit rapidement toute la jambe, puis tout le corps, puis le visage, attaquant le poumon et laissant le malade en proie à une oppression des plus pénibles ; on le mit au lait absolu, l'œdème et l'albuminurie diminuèrent ; on lui permit du pain, de la viande, des pommes de terre, du beurre, le tout sans sel ; la guérison fut encore plus rapide qu'avec le lait ; mais dès que l'on ajouta du sel aux aliments, tout le mal reparut. C'est donc le sel qui se comportait comme un poison. Ses méfaits connus, il est facile de les prévenir. A noter que le sel ne doit pas être proscrit systématiquement : il faut simplement s'en abstenir dans certaines affections.

Le balayage

Les tombereaux qui, chaque matin, passent, accompagnés des hurlements de leurs conducteurs, pour enlever les ordures contenues dans les poubelles rangées sur les trottoirs, sont suivis de balayeurs. Ceux-ci poussent les détritus oubliés en un même tas qu'ils ramassent à la pelle ou, ce qui arrive plus souvent, laissent derrière eux. Qu'ont-ils fait en définitive ? Remué des foyers où pullulent les germes des maladies les plus graves. Il y aurait une simple précaution à prendre, et l'administration municipale chargée de la voirie et de la salubrité publique n'y a point songé ou n'en a cure. Il fallait faire précéder le balayage par l'arrosage. Au lieu de cela, on se borne à faire voler en l'air les poussières nuisibles, qui pénètrent dans les habitations par les portes ou les fenêtres, et, ce qui est pis, dans la bouche ou le nez des passants, dont elles infectent les poumons. Le seul

balayage inoffensif et utile est le balayage humide. C'est celui que l'on devrait adopter pour le nettoyage des tapis, carpettes, etc., au lieu de les secouer dans la rue, ce qui devrait être absolument interdit. Mais, quoique chacun tienne à se mettre à l'abri, personne ne s'occupe d'en pratiquer les moyens. Aussi bien, peu de gens connaissent ces notions si simples. Il est vrai qu'on ne les enseigne pas dans les écoles. Cependant, il serait nécessaire de faire comprendre à tout le monde que chacun a pour devoir de ne pas nuire à autrui et d'éviter autant que possible de causer du préjudice, au point de vue hygiénique. L'interdiction du balayage à sec, du battage des tapis, pourra être considérée comme une atteinte à la liberté individuelle. Il y a lieu de réagir contre cette erreur.

L'épuration des eaux d'égouts

C'est une question dont on s'est beaucoup préoccupé et qui n'a pas encore reçu de solution absolument satisfaisante. Les divers procédés utilisés ne donnent, en effet, que des résultats approximatifs. Il s'agit de donner aux eaux résiduant un lit bactérien. M. Calmette, le distingué bactériologiste, a fait, sous ce rapport, de très remarquables travaux, qui sont restés plutôt théoriques. De leur côté, MM. Muntz et Lamé ont préconisé l'utilisation de la tourbe, après avoir reconnu que celle-ci peut être considérée comme un support extrêmement favorable au développement des organismes nitrifiants et ils ont tiré parti de cette propriété pour l'épuration des eaux d'égout. Elle pourra peut-être servir aussi à la désinfection des eaux de cuissage si nuisibles dans les Flandres belges.

Le lait

On recommande le lait dans beaucoup de cas, mais on songe toujours, dans ces recommandations, au lait pur. Or, il est difficile de dire, quand il possède cette qualit éd'une manière absolue. Lee laiteries, les vacheries promettent merveille à cet égard, mais toutes sont loin de tenir leurs promesses. La pureté du lait dépend, en effet, de beaucoup de conditions, tout d'abord de la vache qui le fournit. On n'a, dans la consommation ordinaire, aucun renseignement précis là-dessus. La vache étaitelle parfaitement saine ? A-t-elle résisté à l'épreuve de la tuberculose ? Ensuite, la traite a-t-elle été bien faite par des mains soignusement propres, dans des vases à l'abri des poussières ? On a mené une campagne contre les laitiers ; elle a abouti à quelque résultat, mais le public n'est pas encore suffisamment garanti. N'y aurait-il pas lieu de créer un service spécial d'inspection hygiénique à cet effet ? On surveille les marchés de viande, pourquoi ne pas avoir l'œil attentif sur le lait ? L'initiative privée a fait un pas utile sous ce rapport. A Roubaix, on a créé une vacherie modèle, où les bêtes sont tenues dans un état de propreté minutieux et les domestiques et servantes soigneusement inspectés, dans le même but. C'est non seulement un exemple à suivre mais à imposer de rigueur.

L'azote pur

Au commencement de cette année, le professeur Erdmann a fait breveter un procédé ayant pour objet de retirer de l'air l'azote chimiquement pur, ce qui était regardé jusqu'alors comme impossible. L'opération consiste en ceci : on soumet de l'air liquide renfermant tous les composants de l'air, en y comprenant l'azote, à un vide de 10 à 20 millimètres de mercure. La vaporisation rapide d'une partie du liquide détermine un refroidissement du liquide qui reste ; ce-

lui-ci se prend en une masse cristalline : l'azote s'es solidifié au jeu de l'oxygène liquide. L'azote pur s'emploie pour le remplissage des thermomètres, le gonflement des pneumatiques d'automobile, la fabrication des nitrates et de la cyanamide calcique. Toutefois, les usages du procédé Erdmann seront forcément restreints, parce que le coût en est plus élevé que celui de la méthode ordinaire de distillation et de rectification de l'air liquide.

La noix de kola

On a constaté que, si l'on donne au cheval à l'entraînement 100 à 200 gramme de farine de noix de kola fraîche, seule ou additionnée d'une certaine quantité de sucre, on obtenait de l'animal une plus grande quantité de travail, avec accélération de la vitesse et augmentation de la résistance à la fatigue et à l'essoufflement. Les essais faits à cet égard par MM. J. Chevalier et Alquier ont pleinement réussi, mais il y a, dans ce surcroît de travail, une plus grande dépense des réserves de l'organisme, qui se traduit par une perte de poids vif. La noix de kola fraîche ne doit par conséquent s'employer qu'à la condition de donner aux chevaux ou autres animaux une ration proportionnée au travail effectué. En outre, il convient de n'en faire usage qu'exceptionnellement et pour les travaux forcés.

Les champignons

Il y a une crise des champignons. Elle provient de ce que l'on manque de fumier de cheval, dont il ne peuvent se passer. L'automobile, qui tend à supprimer le cheval et commence à y réussir, n'est pas la seule cause de cette disette. Elle résulte aussi de ce que les chevaux, par suite de leur change ment de nourriture, ne donnent plus le fumier voulu par le champignon. Autrefois, on donnait aux chevaux de la paille, du foin, de l'avoine, ce qui faisait des fumiers excellents pour les cryptogames. Maintenant, le cheval est mis aux aliments mélassés. Ceux-ci sont riches en potasse, dont les champignons sont généralement avides. Or, les fumiers mélassés ne leur vont point. Pourquoi ? Il est assez difficile de le préciser, car, en théorie, cette répugnance ne devrait pas exister ; mais elle se constate dans la pratique, et les champignonniers s'en plaignent, tout en cherchant encore ailleurs la cause de la crise.

— **L'épuration des jus sucrés** par l'anhydride sulfureux est reconnue préférable à l'emploi de la chaux, du sang ou du noir animal, procédé jusqu'ici en usage. L'épuration chimique est plus énergique. Des expériences concluantes ont été faites à cet égard par MM. Fouquet et Weinsberg.

— **Les chapeaux** d'homme et ceux de femmes non moins, surtout ces coiffures monumentales ou pyramidales arborées depuis quelque temps, sont déclarés antihygiéniques. Ils empêchent la ventilation nécessaire à la chevelure, exercent une pression intense sur le tissu chevelu et offrent un champ de culture favorable aux mi croorganismes. On a constaté que la calvitie résulte principalement de l'usage du chapeau ou de la casquette, qui détruisent les grandes sébacées. Conclusion : aller nu tête, comme font beaucoup d'ouvrières.

— **Un nouveau sucre.** — Le professeur Maquenne, du Muséum, vient d'exposer à l'Académie des sciences les grandes lignes d'une étude de M. Gabriel Bertrand, de l'Institut Pasteur, sur un nouveau sucre, le « perséulose ». Ce nouveau corps s'obtient par la culture d'un microbe spécial, la bactérie du sorbose, dans un liquide renfermant de la perséite. Il est très sucré et cristallise facilement.

Dr L. CAZE.

II. — LETTRES ET ARTS

France :

Que Flaubert ait été trop grand réaliste pour être un poète, cela ressortait déjà clairement de son œuvre. Mais des confidences nouvelles, du Dr Henri Fauvel, dont Flaubert encouragea les premiers essais, confirment pleinement ce fait. Le maître de Croisset n'aimait pas beaucoup le « boum-boum » romantique du père Hugo, et en fait de vers il admirait surtout certaines peintures, d'une robuste saveur réaliste de... Boileau. Alors il « tirait son chapeau ». Ce grand Normand, bien planté dans la vie et dans les lettres, comme son compatriote Maupassant, ne devait pas comprendre grand chose à la rêverie poétique.

×

Une association pleine de bonnes intentions paraît être l'*Evolution Théâtrale française*, en voie de formation. Elle se donne pour but de lutter contre la licence du théâtre, contre les productions dramatiques pernicieuses « qu'on étale aujourd'hui sur trop de scènes » et qui blessent la pudeur des femmes et l'honneur des hommes.

Si les pièces inédites qu'on se propose d'opposer à ces productions sont des chefs-d'œuvre, ce sera parfait. Car c'est surtout en art que l'intention, la bonne intention, n'est rien.

×

La science allemande a volontiers les allures conquérantes et brutales du militarisme allemand. On publie actuellement une correspondance intime et inédite de feu Auguste Sabatier, le théologien protestant mort il y a quelques années, et qui a fait aussi longtemps œuvre de journaliste au *Temps*. Sabatier était un des jeunes professeurs de la Faculté de théologie protestante de Strasbourg. Patriote ardent il donne sa démission — quoiqu'il n'eût que son professorat pour vivre — après l'annexion. Et il assista en observateur aux origines de l'Université allemande de Strasbourg. L'ouverture eut lieu le 1er mai 1872. Et Sabatier rapporte ce fait : « Un bon vieux savant allemand, le baron Aufses, de Nüremberg, est venu ici pour célébrer cette création germanique. Descendu chez un ami, malade dans la soirée et ne trouvant pas de sonnette, il sort dans le vestibule et avec un sifflet se met à siffler comme un désespéré. De la rue, deux professeurs allemands croyant à des coups de sifflet français, montent et assomment le pauvre vieillard. Il est mort des coups reçus, en rentrant à Nüremberg. Voilà l'esprit germanique universitaire ! Les journaux allemands excusent les deux professeurs de Berlin en disant qu'ils croyaient tenir un Français. »

×

Le professeur Landouzy s'est certainement trompé en présentant l'hiver dernier Montaigne comme un hypocondriaque, qui promena ses malaises et ses douleurs au travers des eaux françaises, allemandes et italiennes. Il est vrai que l'auteur des *Essais* a essayé des cures en France et en Italie pour soulager ses coliques néphrétiques. Mais il a considéré son mal avec la même philosophie sereine que les autres ennuis de la vie. Les passages abondent dans son œuvre, comme on les a relevés récemment, où Montaigne déclare qu'il faut « souffrir doucement les lois de notre condition ». Et non seulement

il prend son mal en patience, mais il le compare et le préfère à beaucoup d'autres. Enfin il soutient que la science du bonheur a besoin de la douleur, que « notre vie se compose, comme l'harmonie du monde, de choses contraires » ; que la santé semble plus belle après la maladie, et que « la nature nous a prêté la douleur pour l'honneur du service de la volupté et indolence. » Non, personne n'a été moins hypocondriaque que Montaigne.

×

M. René Doumic, en publiant de très précieuses correspondances inédites qui nous font mieux connaître Lamartine en 1830, semble attribuer à un seul scrupule de conscience la démission du poète quittant la diplomatie. « Il avait été fonctionnaire de la Restauration. Pouvait-il conserver son emploi dans le gouvernement né des ruines du régime qu'il avait servi ? » Et M. Doumic déclare que la carrière de diplomate, où Lamartine était entré sans beaucoup de goût (ce qui est vrai) avait « fini par l'intéresser » (ce qui est inexact). Certainement Lamartine, chargé d'affaires à la légation de France en Toscane, bien qu'aimant Florence, rêvait d'un changement. Il refuse Bruxelles puis Berne. Il veut Rome ou Constantinople,ou rien (*Lettre du 22 juillet* 1828). Il accepterait Londres (sa femme est Anglaise). Mais la vérité vraie c'est que comme il l'écrivait à sa mère il trouve que jeune et riche il serait trop sot à lui de sacrifier talent et jeunesse « *à copier des dépêches* ». Et il s'écrie : « Je suis las du métier ! » Lamartine n'était pas fait pour être fonctionnaire et le changement de régime, en 1830, ne lui fut qu'une occasion — un prétexte — à s'évader galamment de la diplomatie.

Etranger ;

Guiseppe Chiarini, mort le mois dernier, était surtout un grand éducateur. Très lié avec Carducci, il lui doit une part de sa notoriété. Peu de livres sont plus sympathiques et d'un souffle plus idéaliste que *Ombres et Figures*, *Femmes et Poètes*, et peu d'aussi originaux que sa *Vie de Giacomo Leopardi.* Chiarini a fait l'éducation de l'Italie intellectuelle pour les littératures du Nord par ses traductions de Heine, Korner, Gœthe, et de Shelley, Byron, Swinburne, etc.

×

Le maestro Giacomo Puccini travaille, en ce moment, à une nouvelle œuvre lyrique, *la Fillette de l'Ouest.* Le livret est emprunté à un drame américain de Belarco.

×

La *Nave* de d'Annnunzio n'était que la première tragédie d'une série. L'œuvre qui suivra doit s'appeler la *Bataille de Legnano.* Elle doit être représentée au Lirico de Milan dans une grande fête artistique. Enfin le poète annonce une trilogie romaine pour les fêtes de Rome, en 1911. Il traiterait des origines, puis *de la République* et enfin de la *Rome impériale.* Mais son chagrin est le développement du cinématographe. Et d'Annunzio demande qu'on emploie au moins ce spectacle populaire à retracer les grandes scènes de l'histoire nationale.

×

Bernard Shaw, l'auteur dramatique anglais, est vraiment un auteur susceptible. Un journal américain lui paie une nouvelle, puis lui envoie, en sus des honoraires, 500 francs comme prix, la nouvelle ayant été jugée la meilleure par le public. Shaw renvoie le chèque avec des remarques de ce genre : « Qui vous a permis de m'offenser en me payant plus que je ne jugeais

équitable ? De quel droit jugez-vous mon travail ? Etes-vous la postérité ? etc. » Le fait est que Bernard Shaw a plutôt l'esprit de contradiction. Il n'est guère d'accord qu'avec lui-même. Et encore...

×

Il ne faudrait pas croire — sur la foi de nos délicieux souvenirs de *Robinson Crusoë* — que Daniel Defoë fut un romancier idéaliste. Une nouvelle édition de son livre *Moll Flanders*, précédé d'une introduction d'un critique anglais, M. Baker, permet de reconnaître la méthode et les procédés de Daniel Defoë. Ce sont ceux du pur réalisme anglais. L'auteur de *Robinson* était un parfait collectionneur de faits. Il avait certainement de l'imagination, mais sa fantaisie s'appliquait avec soin sur des détails accumulés.

×

Le nouveau biographe du poète américain Walt Withmann, M. Léon Bazalgette, appelle assez joliment l'auteur des *Feuilles d'herbe* et des *Roulements de tambour* : « un Bacchus transatlantique ». Et Withmann, en effet, fut toute sa vie un peu « ivre du vin de la vie ». Il s'est littéralement « baigné » dans la nature, avec passion. Et il a été aussi l'homme des foules, qui se plongeait dans « le remous du flot humain ». Il courait les rues sur les impériales des omnibus. Il fut un infirmier dont le magnétisme de compassion humaine accomplissait des miracles. Un grand démocrate et un enthousiaste passionné, plutôt qu'un « dégénéré », comme le jugeait sévèrement Max Nordau.

×

De nouvelles révélations sur la vie de Léopardi jettent une lumière très vive sur les origines de son pessimisme. Il était né dans une petite bourgade de l'Apennin des Marches, Récanati. La comtesse, sa mère, était une vraie despote. Le comte, son père, un pauvre être bon, mais faible. Giacomo, son frère Charles et sa sœur Pauline, de gais enfants, étaient élevés par des prêtres maussades et durs. L'enfant précoce et imaginatif qu'était le poète, vécut enfermé dans la bibliothèque. A douze ans, il traduisait Horace ; à treize ans, il avait composé une tragédie : *Pompée en Egypte*. Il devint chétif, malingre. Une double gibbosité le déformait, ses yeux étaient rongés par une ophtalmie précoce. Cette enfance sans joie, sans lumière, sans espoir, jeta pour toujours cette âme exquise et ce rare esprit dans un noir pessimisme.

×

Le métier d'homme de lettres nourrit difficilement son homme en France. Au contraire, en Angleterre, les honoraires payés aux écrivains ont augmenté, depuis quinze ans, de cinquante pour cent. Cela tiendrait en grande partie, paraît-il, à l'institution d'agents littéraires, inconnus chez nous, qui traitent au mieux pour les intérêts à la fois des auteurs et des éditeurs. On peut dire que les quatre-vingt-dix pour cent de toutes les affaires littéraires à Londres se font par l'intermédiaire de six agents. Les *magazines* paient souvent les nouvelles à raison de trois à cinq livres sterling (75 à 125 fr.) les *mille* mots. On cite enfin le cas des grands « ténors » de la littérature, comme Kipling, qui est payé 1 fr. 25 *le mot*, et Conan Doyle jusqu'à 3 *francs*, pour sa dernière série de *Sherlock Holmes*.

E. DE MORSIER.

CHRONIQUE SOCIALE

France :

Un des plus évidents méfaits du protectionisme est la décadence lamentable de la marine marchande en France. Le déplorable système des primes a énervé toute initiative et fait vivre notre marine marchande sur un pied tout artificiel. Tant et si bien qu'en 1906 la flotte marchande française comptait une jauge totale de 1.240.000 tonneaux, contre 3 millions et demi en Allemagne. En somme nous confions aux bâtiments étrangers tout simplement les 4/5 des marchandises en provenance et en destination de nos ports.

×

La hausse des loyers à Paris suit une courbe désespérément ascendante. D'après une statistique publiée par le Ministère du Travail le *même logement* a valu successivement, à Paris:

En 1810........	80 francs
En 1850........	120 —
En 1870........	220 —
En 1900........	320 —
Et en 1903........	350 —

Il faut ajouter qu'en province on constate, quoique moins rapide, la même marche ascendante.

×

Un règlement qui a paru au *Journal officiel* complète heureusement la réglementation édictée en 1893 sur le port des fardeaux par les femmes. Il est désormais interdit de faire porter aux ouvrières au-dessous de 14 ans des paquets de plus de cinq kilos ; et pour les garçons dix kilos. Quant aux tricycles-porteurs à pétrole, l'usage en est interdit à *toutes* les femmes, et aux jeunes gens de moins de 18 ans.

×

On répète souvent cette vérité que les ménages pauvres ont plus d'enfants que les ménages riches. Mais on ne se rend, en général, pas exactement compte de ce que cela signifie. Eh bien ! voici : à Paris, pour 1.000 femmes de 20 à 50 ans, il y a dans les classes très riches *34* naissances, et dans les classes très pauvres: *108*. L'écart est énorme. Il est le même à Berlin: 47 et 157 ; à Vienne: 71 et 200. Peut-être un peu moins à Londres : 63 et 147. Ces chiffres sont suffisamment éloquents.

×

L'année dernière a été néfaste pour les intérêts de la nationalité française. Pour la première fois en temps normal, c'est-à-dire sans guerre ou épidémie, le nombre des décès en France en 1907, a été *supérieur* de 20.000 environ aux naissances. Rien ne faisait prévoir cette triste constatation. Durant les dernières années, en effet, de 1901 à 1905 l'accroissement de la population était, en moyenne, de 18 pour 10.000 habitants. Or, brusquement voici une *diminution* de 5 pour 10.000. Il y a encore, cependant, une trentaine de départements où on constate un excédent de naissances sur les décès. Ce sont, entre autres, le Pas-de-Calais, le Finistère, le Nord, les Vosges. Mais le midi tout entier est en décroissance.

×

La première Conférence internationale des *Ligues sociales d'acheteurs,* se tiendra à Genève, le 24 septembre. On sait que ces ligues poursuivent un but exclusivement pratique: favoriser des achats

de leurs membres les maisons de commerce qui appliquent les règlements sur la législation du travail, c'est-à-dire qui n'exigent pas de leurs employés des travaux supplémentaires, et qui leur consentent des salaires *minima*. Le Congrès étudiera la question des *listes blanches*, qui signalent aux acheteurs les maisons recommandées. Il s'occupera, également, du travail de la veillée, du service domestique, de la question des chaises pour les employées vendeuses, du rôle et des devoirs des consommateurs, etc., etc. Des conférences seront faites sur la puissance d'achat des consommateurs mise au service de la propagande des sociétés d'action morale et sociale; sur le travail à domicile; les cités-jardins; les devoirs des collectivités comme consommateurs, etc. Le Comité international de patronage comprend les noms des plus éminents sociologues de tous les pays.

×

« Cherchez la femme », a-t-on dit — ou l'homme, car l'amour, la passion divine et cruelle, est trop souvent mère de la mort. Notre éminent collaborateur et ami, le grand philosophe et criminologiste Cesare Lombroso, a établi récemment que l'amour est le plus grand commetteur de suicides. Mais, tandis qu'en général, c'est l'homme qui se cuicide de beaucoup le plus souvent — dans les années 1875, 77 et 78, en Italie, il y a eu 2.516 suicides d'hommes, contre 569 seulement de femmes, — pour chagrins d'amour les femmes se tuent au nombre de 70 à 75 pour cent, et les hommes de 20 à 40 pour cent seulement. En France, la proportion est la même. 17.000 hommes se tuent contre 6.000 femmes, environ. Mais pour les chagrins d'amour, il y a 28 pour cent de femmes et seulement sept pour cent d'hommes.

×

On mène une campagne très intéressante, et qui mérite d'être encouragée par tous, en faveur des *espaces libres* à Paris. Nous sommes très mal partagés sous ce rapport. Londres, avec ses onze parcs, compte 1.168 hectares libres. Berlin, avec cinq parcs, a encore 411 hectares. A Paris même, car le bois de Boulogne est hors la ville, il n'y a que 214 hectares d'espace libre. Or, l'air, c'est la santé. Paris, depuis cent ans, a perdu les deux tiers de ses jardins. La tuberculose fait des ravages dans les quartiers sans air. A Javel, la moyenne de la mortalité par la tuberculose (qui est de 50 pour dix mille) monte à 104; tandis que dans le quartier de la Madeleine elle n'est que de 11. Il s'agit donc, avec la destruction des fortifications, de créer autour de Paris une ceniture de verdure, d'espace et d'air pur.

×

Une excellente institution est la *Société nationale des professeurs de français en Amérique*. Elle a été fondée en 1904, à New-York. Elle dispose d'une caisse de mutualité, et compte aujourd'hui 317 membres. L'année dernière, elle a pu placer 23 de ses membres, qui n'avaient point de position. L'association donne des conférences pédagogiques et se tient en rapport avec les principales Universités des Etats-Unis.

×

Etranger :

Le Danemark souffre de deux maux terribles: l'alcoolisme et le suicide. Pour l'alcoolisme c'est également un fléau répandu dans bien des pays. Quant au suicide le Danemark détient malheureusement le record macabre du monde, après la Saxe toutefois. Par *million* d'habitants il y a eu en Saxe,

de 1892 à 1900 : *619 suicides*. En *Danemark* 510. Pendant ce temps on n'en comptait en Angleterre que 45 en moyenne, et en Autriche 75.

×

Parmi les forces sociales les plus actives qui sont à l'œuvre, en Italie, pour la régénération du pays, il faut compter la *ligue démocratique nationale*. Elle fut fondée à Bologne, en novembre 1905. Un des propagandistes les plus éloquents de ce mouvement libéral dans le catholicisme est Don Romolo Murri. Les lecteurs de *La Revue* connaissent, d'ailleurs, l'état de cette crise du modernisme en Italie (voir le numéro du 1er mai 1908). Romolo Murri, frappé par le Saint-Siège, vient d'exposer encore plus nettement son but et ses idées, dans un livre de combat : *La politique cléricale et la démocratie*. Il y prouve clairement que le catholicisme, en Italie, est trop une politique et pas assez une religion. Or la politique cléricale nuit à la religion, parce qu'elle est antidémocratique.

×

L'Allemagne fait beaucoup pour la lutte contre la tuberculose. Elle a porté principalement son effort sur les *sanatoria*. En 1892 on comptait seulement 4 sanatoria populaires, disposant de 243 lits. L'année dernière on en était à 57, avec près de six mille lits.

×

On sait combien les Etats-Unis ont à faire pour se défendre contre une trop nombreuse et trop rapide immigration. Et voilà maintenant que les Hindous s'en mêlent. Les Sikhs du Penjab émigrent en foule dans la Colombie britannique et sur les bords du Pacifique. Ils ont un journal mensuel, le *Vedanta*. Excellents agriculteurs, honnêtes et dociles, ils réussissent fort bien. Ils ont un temple hindou à San Francisco. Enfin plusieurs étudiants hindous sont inscrits aux Universités. Et ces groupes intellectuels s'emploient, de là-bas, à fomenter le mouvement nationaliste aux Indes.

×

L'ouvrier allemand est obligé de dépenser beaucoup plus que l'ouvrier anglais pour son logement, environ 25 pour cent de plus. Pour les dépenses de nourriture et de chauffage, l'Allemand doit payer 110 francs, contre l'Anglais 100 fr. Et avec cela, l'ouvrier allemand est moins payé que son confrère anglais, 83 contre 100, tandis qu'il travaille à raison de 111 contre 100. Moins payé, plus de travail et plus de dépenses obligatoires, le Michel allemand a le droit d'être jaloux de John Bull.

×

New-York va avoir un théâtre pour enfants adolescents. L'idée en est due à Mark Twain. L'institution s'appellera : *Educationel Theater for children and young people*. (Théâtre d'éducation pour enfants et pour la jeunesse). Les interprètes bénévoles seront des amateurs, et on ne jouera que des œuvres classiques. Il s'agit d'une entreprise très louable, destinée à combattre la néfaste influence des *music-halls* sur la jeunesse.

×

Il ferait bon de méditer ces paroles d'un spécialiste, M. Woods, chef du bureau des détectives à New-York : « Il n'existe pas de classes de criminels. C'est une fiction qui met à l'aise le bourgeois assis au coin du feu et atténue le sens de la responsabilité sociale. Dans la plupart des cas le coupable c'est la société. Le système pénal actuel endurcit le criminel, au lieu de le traiter comme un être humain. »

L. Chevalier.

ANALYSE DES REVUES FRANÇAISES[1]

I

Correspondant, 10 août.

Gaston JOLLIVET étudie la crise qui sévit en ce moment parmi les *domestiques parisiens*. Le malaise qui se produit entre maîtres et domestiques tient surtout aux prétentions de ces derniers à jouer aux bourgeois, rôle auquel leur éducation ne les a pas préparés. Comme remède, l'auteur voudrait que les maîtres traitent leurs subordonnés avec plus d'humanité. — Jeanne et FRÉDÉRIC RÉGAMEY, continuant leur étude sur *l'anéantissement de la Pologne*, attribuent cette campagne anti-polonaise au sentiment pangermaniste. Celui-ci s'inspire de l'idée que la culture allemande, que la race allemande, sont les premières dans le monde. Au nom de cette idée, les pangermanistes prêchent la croisade contre tout ce qui peut entraver, non seulement l'expansion, mais l'hégémonie allemande. Pour une cause aussi sainte, tout moyen est bon. Aussi, non contents d'exproprier les Polonais, les Allemands pour les mieux assujettir vont jusqu'à leur refuser l'instruction. — Paul ACKER, dans l'*Histrionisme* étudie le goût prononcé de nos contemporains pour le théâtre. Il l'attribue en grande partie à la vanité. Le théâtre est l'endroit par excellence où les femmes font admirer leur personne et leur toilette. La pièce du jour est un sujet de conversation toujours fécond et commode pour les esprits vides des mondains.

Grande Revue, 10 août.

Les carnets de PROUDHON nous donnent moins des renseignements historiques sur les *débuts du second empire* que l'état d'un esprit désorienté par ce changement de régime. La note qui domine dans ces pages décousues, c'est l'indignation contre Napoléon III, indignation surtout contre la plèbe qu'il accuse de servilité envers la tyrannie. — Marc DEBROL nous parle de *la religion aux Etats-Unis*. Chez les Américains la religion est moins une aspiration de l'âme qu'une étiquette sociale. C'est une forme de la religion propre à cette nation avant tout pratique. Il en résulte des conséquences de nature à étonner les Européens. Ainsi les rivalités religieuses et le fanatisme n'existent pas aux Etats-Unis. Les sectes les plus diverses vivent en paix les unes à côté des autres. La vie religieuse est très active, et aucun pays ne possède autant de lieux de culte, car l'Américain remplit ses devoirs religieux comme ses devoirs civiques et politiques.

Mercure de France

JULES DE GAULTIER reconnaît que Nietzsche s'est mis en contradiction une fois avec lui-même. Mais il est d'un avis contraire à M. Dumur, qui avait dressé *Nietzsche contre le Surhomme*. En effet, Nietzsche célèbre à la fois l'instinct, la vie surhumaine et la cul-

(1) Voir l'analyse des *Revues françaises, allemandes, anglaises et americaines et russes* dans notre numéro du 15 août 1908.

ture, — c'est-à-dire la force impulsive et le frein d'arrêt. Or, toute la question sociale, selon l'auteur, est de savoir si nous trouverons désormais notre équilibre au moyen de principes d'arrêt, qui ne seraient pas un frein étranger, — tel que fut le christianisme. — LEGRAND-CHABRIER donne un amusant croquis du *Badaud rétrospectif*. Celui-ci ne saurait manquer de visiter l'exposition actuelle du Paris romantique, à la Bibliothèque de la Ville de Paris. Il s'arrêtera longuement devant le décor du Châtelet, du Palais-Royal, des boulevards d'alors, au temps de 1830. — MARIE LENÉRU s'occupe longuement du *cas* si particulièrement intéressant de *Miss Helen Keller*. Cette jeune Américaine est sourde-muette-aveugle. Or, elle a fait toute son instruction, passé tous ses examens. Elle a aujourd'hui 28 ans et sa grande intelligence a su tout apprendre et tout comprendre. On peut dire qu'elle a pris possession du monde extérieur par le toucher. Elle est heureuse, et voudrait, dit-elle, vivre seize cents ans! Par l'odorat, elle sait dans quelle maison elle pénètre. Le parfum des personnes qu'elle connaît lui est familier. Elle s'élève, enfin, à l'idée de Dieu et s'est construite à elle-même, en elle-même, sa conception de l'univers. — ALBERT DE BERSANCAUT continue son intéressante étude sur *les Pamphlets contre Victor Hugo*. Il signale celui d'Alexandre Dufaï, sur *Agnès de Méranie*, sans compter *Hernali ou la contrainte par cor*, *Ruy-Brac*, *Cornaro, tyran pas doux*, etc.

Nouvelle Revue

15 août.

M. FLAMINE considère ce qui divise *le Vatican et les sciences occultes*. La religion catholique tient à sa conception de l'au-delà et des êtres qui l'habitent. Les doctrines qui se partagent le monde des occultistes paraissent vouloir élargir cette conception et, en somme, l'entamer. De tous temps, l'Eglise a condamné les magiciens. Or, nos spirites modernes, nos théosophes, nos alchimistes et astrologues, tous ceux, en un mot, qui veulent rénover les sciences anciennes, sont, pour le Vatican, des magiciens. On craint, à juste titre, que la science positive ne trouve dans ce domaine, fermé jusqu'ici, des raisons naturelles d'expliquer la religion, de la ramener à un esemble de propositions où le divin a peu de part et en somme de s'en passer. — *Les comédiens français pendant la Révolution* se montrèrent de zélés patriotes. MARCEL FRAGER attribue ce fait, non seulement à la rage effrénée de politique qui mit alors en ébullition tous les cerveaux, mais encore au décret du 24 décembre 1789. Ce décret, en déclarant que nul Français ne pourrait être exclus des emplois publics en raison de sa profession, conféra aux acteurs la qualité de citoyen. Néanmoins, aux mauvais jours, les comédiens français furent déclarés suspects et emprisonnés. On les épargna, car ils étaient chéris du peuple, mais on leur imposa le supplice de jouer des pièces sans-culottiques où l'art était remplacé par le mauvais goût. Le Théâtre-Français fut successivement appelé Théâtre de la Nation, Théâtre-Egalité, et enfin, le 30 mai 1799, Comédie-Française. — Les enlèvements d'aujourd'hui se font en automobile; *les enlèvements* d'autrefois se faisaient à cheval ou en voiture. Les moyens étaient moins rapides, mais les rapts étaient plus nombreux. EMILE COLLAS raconte une série d'anecdotes des XIVe et XVe siècles qui montrent la société française de ces

époques lointaines, sous un aspect rude et grossier. Mais pour bien connaître un temps, ne faut-il pas étudier les crimes et délits qui s'y commirent?

Revue des Deux-Mondes.

15 août.

Notre éminent collaborateur ALFRED FOUILLÉE examine ce qu'est en fait, la *déclaration socialiste des droits*. Il est certain qu'en 1789, la Révolution, en proclamant les Droits de l'homme, attribua un caractère trop exclusif à la propriété individuelle. Le droit d'association était méconnu. Aujourd'hui les socialistes voudraient une déclaration nouvelle et plus complète, qui étendrait l'idée de justice sociale. Ils réclament trois droits fondamentaux d'ordre économique : le droit à l'existence, le droit au travail, et celui au produit intégral du travail. Ils déclarent que le monde, qu'il le veuille ou non, est en marche dans ce sens. Et, comme preuves à l'appui, les socialistes montrent que la législation protectrice du travail, les impôts progressifs, et d'autres réformes encore, sont les premiers pas dans cette voie de la socialisation du droit. Selon M. Fouillée, au contraire, ces mesures ne sont que des réformes de justice réparative. Elles n'attaquent en rien les droits individuels. En somme : le droit social et le droit individuel sont deux côtés du parallélogramme des forces. La société doit suivre la diagonale. — M. ALFRED RÉBELLIAN étudie *la Compagnie Secrète du Saint-Sacrement, d'après des documents nouveaux*. La découverte de cette société catholique secrète, au XVIIe siècle, a fait un certain bruit dans les milieux historiques. Grâce à l'auteur, grâce à M. Raoul Allier, la lumière se fait peu à peu sur cette curieuse entreprise de croisade secrète en faveur des intérêts de l'Eglise. La Compagnie de Marseille paraît avoir joué le rôle le plus important après celle de Paris. Il y en eut une à Grenoble, et une à Montpellier. Paris gouvernait, et envoyait des leçons spirituelles et charitables aux confrères de province. L'esprit de la célèbre Compagnie était ultra-secret. Et plutôt que de paraître, et se développer, elle aima mieux s'éteindre peu à peu. — RENÉ DOUMIC apporte une précieuse contribution sur *Lamartine en* 1830 *et le Voyage en Orient*, d'après des lettres inédites du poète à sa femme et à ses amis. C'est l'année 1830 qui marque, dans la vie de Lamartine, la grande coupure. Il renonce à la diplomatie et donne sa démission. Il entreprend ce voyage d'Orient, dont on a exagéré le faste. Surtout il perd sa fille bien-aimée, Julia, qu'il avait voulu emmener bien imprudemment avec lui. C'est certainement au voyage d'Orient et à ce deuil cruel, qu'il ne voulut pas accepter du ciel, qu'il faut faire remonter l'abandon de la foi chrétienne par Lamartine. — Notre éminent collaboborateur RAPHAËL-GEORGES LÉVY signale *une nouvelle monnaie : les certificats des chambres de compensation américaines.* Pour conjurer la crise de 1907, à côté des billets de banque — gagés par un encaisse métallique — les Américains imaginèrent des certificats, gagés par les dépôts de valeurs mobilières et garantis par le syndicat des banques. Il serait vraiment à examiner si, à côté des espèces, du billet d'Etat ou du billet de banque, il ne conviendrait pas de faire, dans la circulation, une place définitive à ces instruments de paiement.

Revue de Paris.

15 août.

Notre collaborateur et ami le

commandant ERNEST PICARD raconte *la veille de Sedan*. Les renseignements précis que l'on possède maintenant, font ressortir encore davantage l'impéritie des chefs de l'armée française. Tandis qu'en cette journée mémorable nous voyons les Allemands procéder méthodiquement, mathématiquement même, à l'enveloppement de nos troupes, celles-ci, au contraire, demeurent passives, inertes, rivées à leurs positions. Et cependant s'écoulaient des heures précieuses où l'on aurait pu espérer le salut dans une décision énergique ! — Le *vol des oiseaux* préoccupe beaucoup le monde scientifique. LOUIS HOULLEVIGNE expose sommairement les études expérimentales qui ont été faites sur la question. On sait que ces études facilitent singulièrement les progrès de l'aviation. M. Quinton, en réalisant dans son laboratoire, le vol plané d'une feuille d'aluminium, a prouvé que nos aviateurs arriveront certainement à le réaliser. Louis Houllevigue, cependant, s'étonne que le jeune oiseau apprenne si rapidement à voler. Mais le mécanicien du capitaine Ferber ne fit-il pas une prouesse mémorable, la première fois qu'il conduisit son aviateur ? Que les machines soient bien établies, et l'homme les manœuvrera très aisément. Il ne sera pas plus difficile un jour de diriger un aviateur que de monter à bicyclette. — HENRI MONOD rapporte un *document sur la Saint-Barthélemy :* la « vera et brevis descriptio » dont Montluc, peut-être, fut l'auteur, et Henri d'Anjou — plus tard Henri III — sans doute l'inspirateur. C'est un plaidoyer dans lequel Henri d'Anjou cherche surtout à montrer qu'il demeura étranger à la répression des Huguenots. Il est intéressant parce qu'il jette un jour nouveau sur la mentalité du futur Henri III, mais il fallit à son titre : il n'est pas bref et peu véridique.

II. — REVUES POLITIQUES ET ECONOMIQUES

Journal des Economistes

15 août.

D'après Yves Guyot, le *Congrès international du libre-échange*, qui s'est tenu à Londres, du 3 au 8 août, a eu une grande signification. Il aura prouvé que le protectionnisme est une doctrine d'abord économiquement indéfendable et ensuite politiquement mauvaise. Il constitue la spoliation du plus grand nombre au profit d'une oligarchie ; il entraîne la corruption des détenteurs du pouvoir et il subordonne les intérêts généraux à des intérêts particuliers. — ANDRÉ PINARD récapitule *les conceptions monétaires des socialistes*. Dans toutes les civilisations et à toutes les époques on a fulminé contre l'or, mais jamais peut-être autant qu'aujourd'hui. La monnaie est le résumé des libertés économiques. Parmi ses fonctions, les socialistes voudraient opérer un choix, conserver celles qui sont compatibles avec leurs doctrines et éliminer les autres. De là un certain flottement dans les théories proposées pour constituer une monnaie sociale. — Dans une étude sur la *famille rurale et le homestead*, PAUL BONNAUD préconise avec des personnalités politiques comme A. Ribot, de Mun, Lemire, etc., l'introduction en France de ce système américain. On appelle *homestead*, aux

Etats-Unis, la maison où réside le chef de famille et la terre contiguë. Cet ensemble constitue une sorte de propriété privilégiée, garantie contre toute saisie et toute vente forcée pour dettes, jusqu'à concurrence d'une somme déterminée par la loi. Rien ne s'opposerait, en France, à ce qu'on adoptât un semblable système. Au contraire, l'unité de législation qui n'existe pas en Amérique et les formalités de l'enregistrement qui est seulement facultatif chez les Yankees, en assureraient la parfaite exécution.

Revue du mois

10 août.

L'origine des Japonais fait l'objet de plusieurs controverses que G. JANNIARD passe en revue. On ne peut assimiler les Japonais aux Chinois, on doit les considérer comme des conquérants. Mais d'où viennent-ils? De la Mongolie, disent les uns; de la Malaisie, disent les autres. En étudiant leur religion, on arrive à concilier ces deux systèmes : ce serait alors un ancien peuple mongol submergé par une vague océanienne. — ETIENNE TARIS résume l'état actuel de l'*Aviation*. Il classe les aéroplanes en cellulaires ou américains et en monoplans ou français. Les uns et les autres cherchent à réaliser le vol plané que des expériences et des calculs récents rendent possible. Alors seulement l'aviation deviendra un sport. — *Qu'est-ce que la Terre?* se demande LUIGI DE MARCHI avec tous les savants. Il est curieux comme nos notions sur le sphéroïde que nous habitons sont précaires. La Terre est-telle, sous la croûte solide de la surface, à l'état liquide, gazeux ou solide? On ne peut, sur ce point, que se livrer à des conjectures ou à des hypothèses. — On hésite toujours, en France, sur les travaux à faire pour augmenter et améliorer nos *voies d'accès au Simplon*. La conférence franco-suisse, qui s'était réunie à Berne, le 16 mars, dans le but de traiter cette question, s'est ajournée *sine die*. Pendant ce temps, on perce les Alpes bernoises sous le Lœtschberg, et dans cinq ans, une nouvelle voie sera ouverte de Brigue vers l'Allemagne par Berne, et vers Calais et Paris par Belfort. On discute et on n'agit pas.

Revue Philosophique

Juillet et août.

GASTON RAGEOT critique la façon dont se pose le *problème expérimental du temps*. La métaphysique discute sur l'objectivité du temps, mais ne fournit aucune donnée précise. La science ne le considère que comme un rapport. Cependant personne ne l'explique, tandis que tout le monde, faisant appel au sens commun, s'en sert comme la donnée immédiate de la conscience. Il y aurait toute une philosophie du temps à faire; mais nul n'ose l'entreprendre. Verra-t-elle jamais le jour? — MARCEL MAUSS analyse les idées de Wundt sur *l'Art et le Mythe*. Le philosophe allemand s'est appliqué à donner une théorie complète des formes de l'art. Il voit, dans l'art comme dans le mythe, une forme généralisée de la fantaisie. Entre les images fournies par l'un et l'autre procédé, il ne trouve d'autre différence que le caractère collectif et involontaire du mythe et le caractère volontaire et individuel de l'art. Marcel Mauss critique avec raison cette conception. — Le problème de la *formation de l'idéal*, selon MAURICE MILLIOUD, appartient à l'ordre des questions de morale. L'idéal tend à sortir de celui en qui il se forme et à s'imposer ensuite comme un maître. Dès que nous disons : c'est mon

idée, nous extériorisons une résultante qui nous tyrannise. Nous avons donc un idéal correspondant à notre manière de vivre et nous nous conduisons selon lui. Ce n'est pas un but, car notre but c'est de vivre ; c'est plutôt une fonction. — Charles RICHET étudie la *guerre et la paix* au point de vue philosophique. Il y a actuellement des partisans de la guerre, on les appelle même des bellicistes. C'est contre eux, contre leurs théories que l'auteur s'élève. On s'étonne qu'il faille sérieusement combattre la doctrine du progrès de l'humanité par le massacre des individus.

Revue politique et parlementaire.

10 août.

La grève, en somme, d'après P. PIC dans *Grèves et Lock-Outs*, serait avantageuse aux ouvriers, puisqu'en quelques semaines ou quelques mois l'augmentation de salaire permet de récupérer les pertes effectuées pendant la période de chômage. En France et en Allemagne, à peu près la moitié des grèves aboutissent à des transactions. En Angleterre par contre, les ouvriers ne se mettent en grève qu'à bon escient, ce qui explique leur succès habituel. Pour remédier à cette animosité entre patrons et ouvriers, une organisation légale du travail s'impose. — DE PEYERIMHOFF attire notre attention sur *les Forces nouvelles en formation dans l'Afrique du Nord.* Il y a d'abord une force économique liée à l'existence des produits indigènes, produits qui ne concurrencent pas ceux de la Métropole. Il y a ensuite et surtout une force humaine provenant de la formation d'une nation africaine. Composée de Français, d'Espagnols et d'Italiens unis par la culture et la langue française, cette nation naissante comptera certainement dans l'avenir. — Anselme LAUGEL montre que l'*Avenir intellectuel de l'Alsace* réside dans cette union des deux éléments germanique et français. Cet article combat avec vigueur l'opinion erronée de ceux qui voient l'orientation intellectuelle de l'Alsace dans l'adoption exclusive de la culture allemande.

Réforme sociale

1er et 16 août.

De HENRY JOLY une étude comparée *sur la population et le divorce.* On se plaint généralement de la dépopulation et certains esprits se plaisent à en accuser le divorce. Certes il était difficile qu'il en fût autrement. La moyenne des divorces augmente dans presque tous les pays. Cependant on constate d'autre part, que le nombre des nativités s'accroît en raison inverse du nombre des divorces. C'est le cas des cantons catholiques de la Suisse où le mariage est considéré comme indissoluble. Telles sont les conclusions de la statistique. — Le sénateur BÉRENGER signale un facteur beaucoup plus important de dépopulation dans la *propagande néo-malthusienne.* Il se fait par le moyen d'articles de journaux, de livres, de prospectus et de conférences une campagne contre la repopulation. On incite les gens à ne pas procréer ; on proclame le droit à l'avortement. C'est un danger social contre lequel la loi devrait être armée. — Pour Félix LACOINTA *les causes politiques de la dépopulation* résident en majeure partie dans l'abaissement de la moralité par suite de la diminution du sentiment religieux. Réglementer ne suffit pas, il faut encore élever les citoyens dans le respect des lois. On peut se demander, cependant, si ce respect la religion seule est capable de l'apprendre. — *La grève de Parme*, assure Giuseppe GORIA, est le commencement d'un conflit sans issue. Les *contadini* sont maintenant gagnés par

les idées révolutionnaires. Ils refusent de remplir leurs engagements vis-à-vis de leurs propriétaires, parce qu'ils sont las d'être étrangers à la terre et de travailler uniquement pour ne pas mourir de faim. Seule la propagation de saines doctrines économiques parmi les paysans pourrait enrayer le mouvement.

Revue Socialiste

1er juillet.

Emile CHATELAIN étudie la classification des biens figurant dans les déclarations de succession en 1906 pour analyser l'*idée de capital* et *l'évaluation du capital*. Il y a deux sortes de capitaux : les économiques et les juridiques. Sous les premiers se rangent la propriété ; et sous les seconds la quasi-propriété (droits d'auteur, clientèle, etc.) et les créances. Dans le langage courant le mot capital signifie toujours capital juridique. L'évaluation d'un capital est chose très malaisée. On n'arrive jamais à établir précisément une valeur, tant de facteurs divers entrent en jeu. On se contente d'apprécier le revenu et on capitalise au taux ordinaire de l'argent. Mais alors on traitera un capital économique comme s'il était juridique et on tombera dans l'erreur. Le problème est excessivement compliqué. — *La loi d'assistance du* 14 *juillet* 1905, selon BOUHEY-ALLEX ne mérite pas les critiques acerbes que quelques-uns lui ont adressées. Cette loi a créé, pour les départements et les communes, l'obligation d'assister les vieillards, les infirmes et les incurables, en prévoyant la subvention de l'Etat. Ce ne fut point un tremplin électoral mais une œuvre de solidarité sociale. Cependant, par suite de la chute du ministère Combes, la portée s'en est trouvée amoindrie. Les ministres qui lui succédèrent ne se résolurent à l'appliquer qu'à contre-cœur. Les budgets sont surchargés, avec les exigences de la guerre et de la marine ; la philanthropie nationale est réduite à la portion congrue.

ANALYSE DES REVUES ÉTRANGÈRES

I. — REVUES ANGLAISES ET AMERICAINES

Albany Review (Londres).

Août.

DOUGLAS DEWAR résume les conclusions de W. Long et des naturalistes américains concernant *l'éducation des jeunes oiseaux*. A première vue, on croirait que les petits sont élevés et instruits par leurs parents. En réalité personne ne leur apprend ni à chercher leur nourriture, ni à voler, ni à chanter, ni à construire un nid. Des expériences concluantes ont été faites. On a séparé des jeunes de leurs parents, on les a gavés par un procédé quelconque. Ils se sont trouvés moins bien éduqués que leurs congénères, mais éduqués tout de même. On doit donc penser que les oiseaux naissent doués, comme les poètes. — *La révolte des femmes* s'accentue, s'écrie HAROLD SPENCER. Il y a plus de cinq millions et demi de femmes qui travaillent en Angleterre. C'est une armée plus considérable que celle de Xerxès, plus nombreuse

que la population de Londres. 867.000 d'entre elles sont employées dans les filatures; 903.000 dans la confection ; 80.500 dans le commerce ; et environ 100.000 dans l'agriculture. On compte 55.784 comptables ; 200.000 professeurs; 44.000 musiciennes et actrices; 79.000 nourrices; et 292, seulement, doctoresses. Sur ce nombre trois millions ne sont point mariées, quoique elles aient plus de vingt ans ; un million à peine consentent à rester filles après l'âge de 35 ans. Les veuves sont au nombre de 1.246.407. Tel est le bilan de l'armée de la révolte. — Hubert BEAUMONT s'occupe de la situation des *petits propriétaires terriens*. Il est secrétaire de leur association et comme tel fort bien documenté. En Angleterre, où la propriété est beaucoup moins divisée qu'en France, la petite propriété est presque l'exception. On étudie cependant le moyen de la multiplier, non pas en morcelant les grandes, mais en facilitant la possession territoriale aux petits rentiers.

National Review (Londres).

Août.

L'Autriche agira-t-elle dans les Balkans? se demande INQUIRER. La Russie et l'Autriche se sont constituées, en somme, les anges gardiens de la Macédoine. Or, une mode semble s'introduire maintenant dans la politique des grandes puissances : celle d'aller rétablir l'ordre chez leurs voisins plus petits et d'instaurer ensuite le régime du protectorat. L'Autriche se laissera-t-elle gagner par l'exemple de la Mandchourie, protégée par la Russie, de la Corée protégée par le Japon ? Osera-t-elle demander une interprétation spéciale du traité de Berlin pour étendre son protec torat sur les pays balkaniques? — H.-W. WILSON apprécie la carrière de *Lord Charles Beresford*. Il est entré dans la marine en 1859, à l'âge de treize ans. En 1884, il fut envoyé au secours du général Gordon, enfermé dans Khartoum. Entré au Parlement, il se distingua par sa chaude défense d'un vaste programme naval dont la Chambre des Communes ne voulait pas entendre parler. Il fut sévèrement critiqué dans plusieurs de ses actes, quand il participa à l'administration de la marine. On l'accusa d'exagérer la faiblesse de l'organisation navale. Il retourna à la mer et apporta dans ses divers commandements son esprit de réformes et de progrès. A l'heure actuelle, l'Amirauté songe à créer une nouvelle division dans la flotte métropolitaine. Lord Ch. Beresford s'y oppose de toute ses forces : la défense dit-il, est compromise. — *L'Université de Birmingham*, selon OLIVIER LODGE, arrivera à être un modèle d'établissement d'enseignement moderne. Dans une cité éminemment commerçante et industrielle, l'instruction scientifique doit occuper la première place. On va bientôt demander de nouveaux crédits pour cette institution ; le peuple anglais ne peut pas les refuser : il faut créer un centre d'études et de recherches, parfaitement aménagé, avec des professeurs de haute culture.

Nineteenth Century and After

Londres (Août).

Mrs HUMPHRY WARD s'élève contre le *Mouvement anti-suffragiste*. Elle rappelle qu'il y a dix-neuf ans les théories suffragistes furent exposées pour la première fois en Angleterre dans *Nineteenth Century*. Maintenant l'idée s'est développée et répandue. Chaque jour, elle gagne du terrain. La meilleure preuve en sont les polémiques qu'elle soulève. Le Royaume-Uni ne va pas tarder à se diviser en deux

partis qui se livreront une bataille acharnée. Le manifeste des anti-suffragistes qui vient de paraître le fait prévoir. — J. G. HUTCHINSON trouve à *remédier au manque d'emploi.* Si chaque famille d'ouvriers, au lieu de dépenser son argent en achat de substances toxiques telles que l'alcool, versait seulement trois pences par semaine à une caisse spéciale, on aurait assez d'argent pour fournir du travail à tous ceux qui n'en ont pas. Chaque famille gaspille en effet plus de six pence par semaine au cabaret. Près de 300 millions de francs sortent ainsi de la poche des travailleurs pour entrer dans celles des empoisonneurs publics ! — Le *troisième centenaire de Québec* que commente Arthur HAWKES, a prouvé que le Canada français gardait toujours son caractère. Non seulement on y aime encore la France, mais on y conserve le langage, les mœurs et les traditions françaises. Certes les canadiens de cette région sont empreints du plus pur loyalisme envers la métropole, mais ils se souviennent de leur antique patrie et ils sont heureux d'entretenir avec elle des relations que l'entente cordiale avec l'Angleterre facilite et encourage désormais.

North American Review

(New-York), août.

Le leader du parti socialiste français, JEAN JAURÈS, étudie *l'arbitrage international au point de vue socialiste.* Il constate que la nécessité de l'arbitrage ne ressort pas seulement des travaux des congrès socialistes. C'est en somme la généralisation, malgré les partis politiques, des idées humanitaires. Il ne croit pas cependant que les nations réalisent complètement la paix sans entrer dans la voie de la socialisation. Auparavant, il faut internationaliser ce qui est commun à tous les peuples : c'est-à-dire le commerce ; plus de douanes, par conséquent, ni de lutte de tarifs. C'est une leçon au protectionisme yankee. — Il y a une *question du Nord,* comme il y a une question d'Orient. BRITANNICUS signale les différents accords qui ont été signés, au sujet de la Baltique, entre les grandes puissances européennes intéressées. Il s'agit de garantir la possession des îles nombreuses de la mer Baltique aux puissances qui les détiennent, de sauvegarder l'intégrité du territoire de la Suède, de la Norvège et du Danemark, et de régler l'usage des eaux des détroits et des golfes. La France, l'Angleterre, l'Allemagne et la Russie se sont liées par des conventions, en même temps que les autres petites puissances, de manière à empêcher les conflits et à maintenir l'équilibre européen. — OTTO SIMON signale les difficultés que rencontre l'*Espéranto en Allemagne.* Cette langue, facile, commode, mais, en somme, incolore et sèche, a récolté des sympathies, mais aussi beaucoup d'antipathies. Peu à peu cependant, celles-ci diminuent. Si on reproche à l'espéranto d'être peu littéraire, on est obligé de lui concéder qu'il permet à des personnes de nationalités et de langages différents d'entretenir des relations. Aussi les espérantistes ont-ils confiance dans l'avenir.

Quarterly Review (Londres).

Août.

La *situation troublée de l'Inde* préoccupe beaucoup l'opinion publique en Angleterre. L'auteur anonyme de l'article croit que la cause de l'agitation provient du réveil du Japon. C'est, en somme, l'introduction dans les populations hindoues de l'éducation et des coutumes européennes qui mine sour-

dement les naturels. La réforme des universités de l'Inde opérée par Lord Curzon aurait donc été un des principaux facteurs du mal. La presse hindoue n'a fait que l'accroître. — MAC LEAN envisage les *problèmes canadiens*. Il semble que le *dominion* soit, lui aussi, envahi par les idées collectivistes. On y parle de nationaliser les télégraphes, les téléphones et même les chemins de fer. Chose curieuse, c'est le programme du parti conservateur. Tandis que le parti libéral s'oppose à cette nationalisation et demande seulement l'établissement du contrôle de l'état ! — La *Renaissance de l'Egypte* grâce aux efforts de lord Cromer s'opère peu à peu. Les errements de Gordon, qui consistaient surtout dans une multiplication exagérée des impôts, tendent de plus en plus à disparaître. On prévoit le moment où la vallée du Nil, sous l'influence de la colonisation bien entendue, redeviendra la contrée florissante que l'antiquité a admirée.

Review of Review (Londres)

Août.

W.-T. STEAD donne une physionomie pittoresque de la *Russie*. L'article abonde en aperçus curieux et en documents intéressants. c'est ainsi qu'il ressort de la statistique des trois *Doumas* que le groupe des radicaux, après avoir été prépondérant dans les deux premières, est mis en minorité dans la troisième par le centre et la droite, cependant que sur ces derniers bancs les octobristes sont en majorité. Les députés touchent une indemnité équivalant à 10.500 francs. Les membres du Conseil de l'Empire n'ont que 15.000 francs. C'est peu pour ceux-ci et trop pour ceux-là, surtout si on considèse le coût de la vie à St-Pétersbourg. — J.-C. HUDSON envisage *comment nous devons élever les enfants*, pour leur donner une éducation vraiment pratique. Il explique la méthode qu'il emploie dans sa « home school ». Peu de livres et beaucoup de leçons de choses, intéresser les jeunes intelligences et les distraire, telle est la formule dans laquelle on peut résumer son œuvre. — Il y a une *inoculation du sol*. Le département de l'Agriculture des Etats-Unis s'en préoccupe. Ce ministère publie un bulletin dans un desquels (le n° 315) sont relatées différentes expériences fort curieuses. Il résulte de ces dernières que les racines des légumes contiennent certaines bactéries qui ont la propriété de transformer l'azote des terrains et de le rendre assimilable aux plantes. Ces bactéries parviennent ainsi à augmenter la fertilité du sol, par une sorte d'inoculation. Les recherches du professeur Bottomley, du King's College, à Londres, ont eu pour but de trouver le moyen de multiplier ces bactéries. Jadis on renouvelait les terrains par des fumures. Maintenant on remplacera celles-ci par la *Nitro-Bactérine* qui est le sérum du sol.

II. — REVUES ITALIENNES

Nuova Antologia (Rome)

16 juillet et 1er août.

Les deux philosophes *Augusto Conti et Carlo Cantoni*, eurent, à l'heure de la révolution italienne, une influence considérable sur la péninsule. Le professeur GIACOMO BARZELLOTTI leur consacre une étude approfondie dans laquelle il fait précisément ressortir leur rôle social. L'œuvre du premier, continuée par le second jusqu'en ces derniers temps (Cantoni est mort en 1906), est empreinte de ce ca-

chet de patriotisme puissant et de liberté de pensée qu'on aime à retrouver chez les écrivains italiens. — Le député MAGGIORINO FERRARIS s'inquiète du *renchérissement des loyers à Rome et du logement des employés.* Rome, comme toutes les grandes villes, voit sa population croître de jour en jour. Elle a augmenté, dans ces six dernières années, de 66.269 âmes. La vie devient donc de plus en plus difficile pour les petites bourses. Il manque, actuellement, à Rome, plus de 40.000 chambres; on prévoit, si on ne construit pas, qu'il en manquera 60.000 en 1912. Le député propose que l'Etat construise à ses frais tout un nouveau quartier sur la place d'Armes, et il expose un vaste projet qui coûterait 60 millions. — G. LOPRIORE expose le fonctionnement de l'*institut pour le travail des céréales* qui existe à Berlin. C'est à la fois un grenier et un moulin. Il permet aux agriculteurs de maintenir leurs prix. On doit souhaiter que l'Institut International d'Agriculture de Rome sorte du domaine théorique où il paraît se cantonner et entre dans une phase d'activité en suivant l'exemple des Allemands. — *Les vestiges artistiques épars dans la vieille Rome*, sont nombreux, ainsi que le fait remarquer G. GIOVANNONI. L'association artistique des amateurs d'architecture d'Italie s'est occupée dans ces derniers temps de les rechercher, de les sauvegarder, et, au besoin, de les réparer. Il ne s'agit pas des ruines de l'ancienne Rome, mais des souvenirs que le moyen âge et les temps modernes ont pu laisser. L'association poursuit un but analogue à celui de la société du vieux Paris : elle tient avec raison à conserver les traces d'un passé d'art. — *L'avenir de la Sardaigne*, comme le dit très justement le député A. SCANO, dépend de l'amélioration agricole réalisée par des facilités de crédit, l'établissement d'un système d'irrigation, la multiplication des routes et voies de communication. Ce sont ces desiderata qui ont motivé le vote de la loi du 14 juillet 1907. Cette loi a institué des caisses de crédit agricole, a prévu des travaux de dérivation de torrents, l'amélioration de certaines routes et la construction de nouvelles. Mais ce n'est là qu'un côté du problème sarde, le côté économique. Il y a le côté moral, éducatif : la création de nouvelles écoles est absolument nécessaire. On relève 65 % d'illettrés dans la population de l'île. L'Etat, après avoir donné un essor à l'agriculture, doit se préoccuper de l'éducation intellectuelle. — On vient d'ouvrir, à Milan, la *Maison des Emigrants.* C'est une construction très simple, élevée aux abords de la gare centrale. Les ouvriers agricoles qui s'expatrient annuellement d'Italie pour faire les récoltes aux Etats-Unis trouveront là, à leur passage, un abri non seulement contre les intempéries, mais encore contre le jeu et la boisson. L'œuvre a été fondée par les soins de la Société humanitaire que créa P.-M. Loria. Elle ne peut que rendre les plus signalés services.

Rassegna Nazionale (Florence)

Août.

GIOVANNI GIOVANNOZZI passe en revue *le mouvement scientifique en Toscane, de 1814 à 1859.* Florence et Pise devinrent pendant cette période des centres d'études positives dans lesquelles s'illustrèrent de nombreux savants. L'Italie, depuis Galilée et Torricelli, a produit un grand nombre de physiciens remarquables. La Toscane, en particulier, a toujours été le foyer du progrès. L'esprit toscan est naturellement porté à l'é-

rudition et à la recherche : il est plus scientifique qu'il n'est littéraire ou artistique, bien qu'il ait produit des œuvres de littérature ou d'art de haute valeur. — A l'aide de *nouveaux documents sur la conversion d'Alexandre Manzoni* cités par GIUSEPPE GALLAVRESI, le retour du poète au catholicisme nous apparaît clairement avoir été accompli sous l'égide de Port-Royal et de ses défenseurs. Déjà M. Gazier avait tiré la chose au clair. — Les *préraphaëlistes anglais*, selon ANTONIO CIACCHERI BELLANTI ont accompli leur temps. Ils auront, du moins, laissé des œuvres où se remarquent la force et la vivacité des couleurs, la lumière dans le plein air et l'étude sincère de la nature. On peut discuter cette formule d'art, on est obligé néanmoins de la prendre en considération.

III. — REVUES JAPONAISES

Bunshô-Sekai

KÔTOKU SHASUI se plaint des difficultés de la traduction. Aucun Japonais n'ayant pas eu de contact intellectuel direct avec l'Europe et l'Amérique, n'ayant pas reçu une éducation européenne et américaine, ne peut se rendre un compte exact de la valeur des termes de la langue anglaise, française ou allemande. Par suite, il lui est impossible de s'initier aux travaux littéraires des divers pays à la tête de la civilisation, faute de prendre connaissance des œuvres dans leur texte original ; c'est ainsi qu'il ne parvient pas à s'assimiler les idées courantes dans les grandes nations à la tête du progrès. L'auteur en donne un exemple. Il a voulu traduire, à l'usage de ses compatriotes, le *Manifeste communiste*, et il s'est trouvé arrêté, ne pouvant donner l'expression correspondante à celle de *bourgeoisie* et par conséquent ne parvenant pas à expliquer clairement le socialisme. En général, les traductions japonaises des livres français sont mauvaises, inexactes et faussent le jugement de ceux qui s'y fient. Ces difficultés de la traduction ont un contrecoup dans l'évolution du peuple japonais. Il est très désireux de connaître l'Occident, de l'étudier, de faire son profit de cette étude, mais on ne le lui présente que dans un miroir défectueux. Et il est aisé de tirer les conclusions de cette défectuosité

Chûô-Kôron

TOKUMI SOHO, depuis vingt ans le champion de la *démocratie*, publie un important travail sur les conditions dans lesquelles elle se développe au Japon depuis le commencement de l'ère Meiji. Aujourd'hui, pour les masses, un homme est ce qu'il est par lui-même, et non pas le rang qu'il occupe. C'est à la valeur personnelle qu'on le juge. Ces idées modernes résultent de l'éducation, des principes d'égalité qui forment aujourd'hui la base de la législation, de l'influence produite par la nouvelle organisation militaire, et aussi de l'essor du commerce et de l'industrie, qui augmentent la confiance en soi-même. L'auteur démontre que l'impérialisme, qui n'est pas fondé en la démocratie, est une fleur forcément condamnée à s'étioler, parce qu'elle n'a pas de racines. Le courant démocratique a définitivement pénétré au Japon et sa force se raffermira dans l'avenir. — Le même périodique, dans une enquête intéressante sur le *mouvement littéraire au Japon* et principalement sur les écrivains en vogue Kôda Rohan, Natsume Sôreki, qui appartient à l'école de Georges Meredith et de Henry James.

Soreki est le grand romancier japonais actuel. Il n'a point de rival sous le rapport du style. C'est un moraliste. Très versé dans la littérature anglaise, française et russe — il s'intéresse entre autres à Tourguenieff — il ne s'est pas laissé entraîner par les modernistes français, ni par Gorky et ses émules. Il n'a peut-être pas une grande puissance d'originalité dans l'agencement des sujets et dans la description des scènes, mais il s'est élevé au-dessus de ses rivaux dans le roman par sa capacité intellectuelle. Ses meilleures œuvres sont *Kusa Makura*, *Botchan*, *Nikya Kutôka* qui, au Japon, font les délices de milliers de lecteurs.

Nôgyô Sekai

Ce périodique, qui a pour programme de réagir contre les méthodes traditionnelles et les errements officiels, s'attaque courageusement aux abus du gouvernement. Il s'en prend tout particulièrement à l'administration de l'agriculture, et lui reproche de ne tenir aucun compte des intérêts des particuliers, de garder une attitude arrogante vis-à-vis des choses rurales, de refuser tout avis des personnes compétentes en agronomie, en un mot, d'agir avec une autorité qui se refuse à toute information. M. ISHISAKA, l'auteur de l'article, ne nie pas la compétence des fonctionnaires et admet même la supériorité de leurs connaissances, seulement il regrette que celles-ci ne soient pas mise utilement en œuvre, et que, par suite, la situation agricole du pays s'en ressente. Ailleurs, un autre collaborateur se plaint de ce que l'on n'ait pas encore songé à introduire en Corée le nouveau principe agonomique et de l'indifférence que l'on apporte à l'immigration agricole dans l'ancien empire du *Matin Calme*. Les fermiers japonais, ne trouvant point d'aide de la part de leur gouvernement pour se fixer en Corée, émigrent, de préférence dans l'Amérique du Sud et aux îles Hawaï. Le fermier coréen demeure inerte, rebelle à tout progrès, et les compagnies d'exploitation agricole du pays ne lui fournissent aucune ressource d'outillage et de subsides en argent.

Taiyô

M. TAKEKOSHI YOSABURO, membre du Parlement japonais, a visité récemment la Chine, et rend compte de ses observations sur les Célestes. Il ne les croit pas aussi prêts qu'on le dit à adopter les principes constitutionnels de l'Occident. Ils n'en ont, du reste, pris en masse, aucune idée précise, faute de renseignements. Leur éducation politique ne peut se former qu'à la longue. D'ailleurs, ils n'entendent rien à la centralisation. Pour eux, la force de l'Empire est dans le maintien des administrations locales autonomes. Il n'est guère possible, au surplus, de s'attendre à un vrai mouvement progressif tant que le Gouvernement sera aux mains de l'impératrice Tsén-hsi, dont le grand âge (elle a 74 ans), n'a pas affaibli l'esprit autoritaire, et tant que le trône sera occupé par le faible Kouangsui, jouet de sa mère adoptive et de ses ministres. Takekoshi prédit une tourmente qui s'étendra sur toute la Chine, dans cinq ou six ans, et qui fera surgir des hommes de réelle valeur capables de modifier la situation.

Tô-Sai-Nam-Boku

Cette Revue mensuelle, qui date de quelques mois, tient brillamment ses promesses. Le comte OKUMA y constate que les froissements entre *Chinois et Japonais* sont entrés dans la période d'acuité. Ce qui y contribue surtout, c'est que l'Occident travaille activement à la pénétration par l'instruction. L'Amérique, l'Angleterre, l'Allemagne, la Russie, la France envoient toute une colonie d'excel-

lents professeurs en Chine, et le Japon, qui avait jusqu'alors ce rôle, y perd ses avantages. — Dans un autre article, M. HAVA signale le recul des *écoles normales* du Japon. Les instituteurs sont mal payés. Ils ne touchent que des salaires de 14 à 18 yens par mois, qui ne leur permettent pas de subvenir aux besoins de leur existence et les oblige à lutter constamment avec la pauvreté, sans que les longues années de service leur procurent une augmentation de traitement.

IV. — REVUES SCANDINAVES

Gads Danske Magasin.
(Copenhague). Juin-Juillet

Franz von JESSEN apprécie les deux déclarations des puissances au sujet de la neutralité de la mer Baltique et de la mer du Nord. Pour le Danemark, elles ont cette importance que leurs dispositions pacifiques lui assurent le temps d'organiser sa défense. — La *Bibliothèque royale* de Copenhague possède des *manuscrits et des incunables* de haute valeur, d'après A. BJŒRNBO : un fragment de la Bible du IXe siècle, un autre fragment de la Bible venant de la célèbre école de scribes de Tours. Les manuscrits à enluminures qu'elle a sont des plus rares. On sait aussi qu'on y voit deux manuscrits de l'Edda et une Bible impromée par Gutemberg. Plusieurs de ces manuscrits avaient autrefois servi à relier des livres, l'un entr'autres, que l'on croit avoir été écrit par Saxo Gramaticus, a été retrouvé dans une reliure de la Bibliothèque d'Angers.

Ord och Bild
(Stockholm) Juin

Carl BEHRENS rappelle un poète norvégien, *Johan Herman Wessel*, qui a vécu au Danemarck à la fin du XVIIIe siècle. Sa parodie de la tragédie française, l'*Amour sans bas*, eut un succès immense de son temps. Il a réussi a détruire, comme Lessing en Allemagne, mais par d'autres moyens, l'influence de la tragédie française, ou plutôt des pâles imitations qu'on en avait faites. Son œvre a d'ailleurs survécu à ce qu'elle attaquait, parce que c'était aussi une comédie. — Erik HEDEN analyse les derniers volumes de vers parus en Suède. Il n'y en a pas qui soient signés des maîtres de la poésie nationale, Heidenstam, Karlfeldt, Ola Hansson, Wilhelm Ekelund. Dans *Orchestre*, Ossian-Nilson fait surtout preuve de brillantes qualités. Les riches promesses qu'il a données se sont réalisées, mais plutôt en largeur qu'en profondeur. Anders OESTERLING est un peintre des sentiments d'intimité, des impressions qui lui sont personnelles.

Samtiden (Christiania).
Mai-Juin

Bjœrnstjern BJŒRNSON, examinant *ce qu'il adviendra de l'Europe pendant le siècle qui commence*, affirme que, dans tous les pays qui appartiennent à l'Allemagne et à l'Autriche, si l'on laissait la liberté de la langue dans les écoles, dans les églises, dans les transactions commerciales, l'allemand dominerait parce qu'il est plus commode de se servir d'une langue employée par baucoup. C'est en Autriche que se décidera le sort de l'Europe pendant ce siècle ; les questions qui semblent menacer la paix ne sont rien auprès de la lutte entre Slaves et Allemands. Si l'Autriche devient un empire libéral et uni, la réaction prussienne ne pourra durer. Des tendances de liberté et d'union se sont déjà fait jour à la Chambre Viennoise. On dit que l'héritier les voit se manifester d'un œil satisfait.

CARICATURES DE LA QUINZAINE

Les caricatures, n'étant données qu'à titre purement *documentaire*, ne sauraient engager la responsabilité de La Revue. Nos lecteurs ne doivent pas, par conséquent, s'étonner s'ils y trouvent de temps en temps des attaques dirigées contre les idées que nous défendons ici même.

En France



Figaro (Paris). — Dessin de Forain. — Va falloir trouver quelque chose de nouveau pour le peuple ! — Travailler...

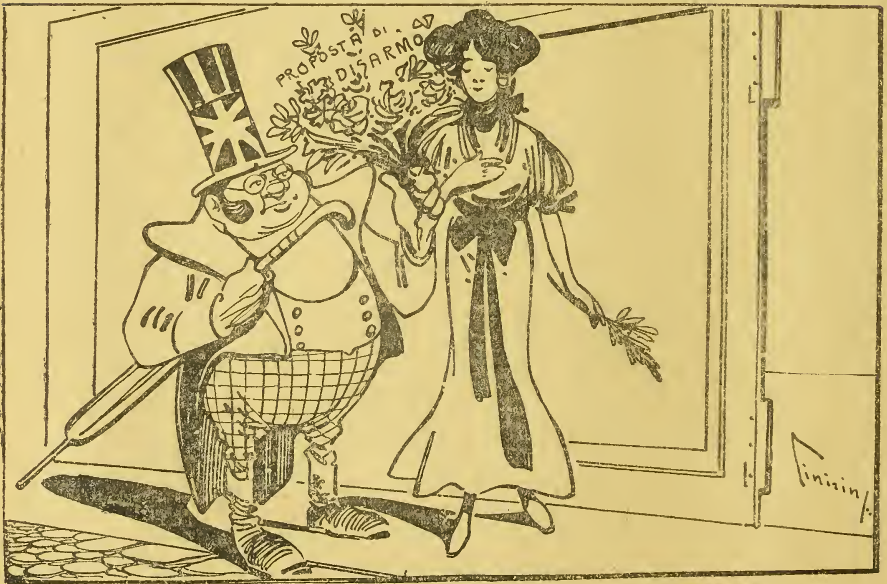


Le Cri de Paris. — Les Pochards : Vive la Russie ! Vive l'entente cordiale !
— Le bistro : L'une vous a trompés, l'autre en fera autant.

En Angleterre

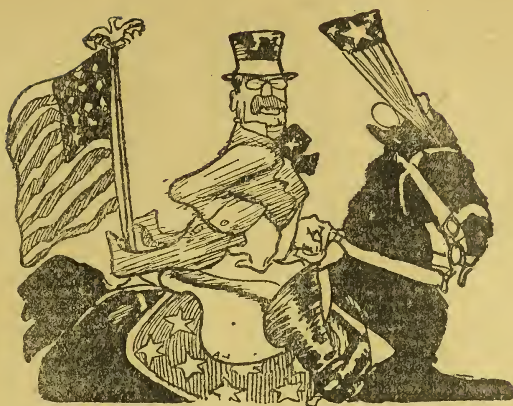


Kladderadatsch (Berlin). — Tandis que son neveu Guillaume court le monde, l'oncle Edouard étudie sur la carte du globe un nouveau morceau à manger.



Papagallo (Bologne). — Le Congrès de la Paix à Londres : John Bull offre courageusement le bras au désarmement.

Aux États-Unis



Tokio Puck. — Le roi des Cowboys, ou Teddy Ier.



New-York World. — Roosevelt contemple le lever du soleil de Taft, qui annonce un gouvernement constitutionnel.



Duluth-News-Tribune (Etats-Unis). — Oncle Sam au Globe terrestre : Ferme la bouche et ouvre les yeux je vais te montrer mon beau joujou (sa flotte).

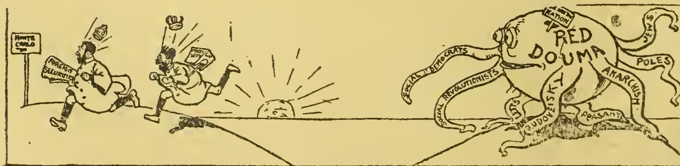
En Russie



Pasquino (Turin). — Edouard à Nicolas : — C'est le régime du sabre qui te fait maigrir. Moi, je n'ai qu'une canne.



Fischietto (Turin). — Sur mon cœur ma chère Marianne — et prête-moi encore quelques roubles.



Judy (Londres). — L'activité de la Douma fait décidément peur aux grands-ducs.

Le Gérant : JOST FISCHER



La Littérature Celtique au vingtième Siècle

I. — *La littérature celtique.*

Blasés, pratiques et décadents, les bénéficiaires des grands empires contemporains hésitent entre la stupeur et le scepticisme devant la renaissance merveilleuse de cent petits peuples aux âmes libres, toutes de foi, d'idéalisme et de vitalité. Sans doute ne lisent-ils point les pages où les attendrait le désagrément personnel d'entendre stigmatiser « le scepticisme des âmes basses, qui ne peuvent s'élever à la conception de ce qui est haut et pur »; et, pour cela, ils ignorent les paroles prophétiques de Renan le Trécorrois : « Quand on songe que l'Allemagne a trouvé, il y a moins d'un siècle, la révélation de son génie, qu'une foule d'individualités nationales qui semblaient effacées se sont relevées tout à coup de nos jours, plus vivantes que jamais, on se persuade qu'il est téméraire de poser une loi aux intermittences et au réveil des races, et que la civilisation moderne, qui semblait faite pour les absorber, ne serait peut-être que leur commun épanouissement. »

Le XXe siècle justifie cette noble pensée. De l'Islande aux provinces basques, des pays slaves jusqu'en Erin, c'est une activité pareille à celle des champs après un long hiver, quand les paysans affairés vont aux nombreux travaux qui s'imposent à la fois, s'abandonnant à la joie d'entendre le chant éternel de leur forêt réveillée, et à l'inquiétude d'un retour encore possible de la saison mauvaise.

Entre ces renaissances, le mouvement celtique est particulièrement digne d'attention. C'est qu'il présente toutes les formes d'activité, depuis les timides revendications de la régionaliste Bretagne, inébranlablement loyale à la France, et qui demande seulement le droit de parler et d'étudier sa langue en même temps que le français, jusqu'aux attaques furieuses de cette Irlande que huit siècles d'iniquités ont rendue presque irréconciliable avec la couronne d'Angleterre; tandis qu'entre ces deux extrêmes, les peuples

des Highlands d'Ecosse, de l'île de Man et du Pays de Galles entendent vivre en Celtes libres, fidèles à leur race d'abord, puis ensuite à leur prince; et la Cornouaille soulève la pierre tombale que la tradition britannique a voulu sceller sur son corps.

Les littératures de cette race, qui, même aux époques barbares, honora les intellectuels à l'égal des maîtres de l'Etat, les littératures néo-celtiques font l'unité de ce grand mouvement si divers, et l'étude de leurs caractères généraux est la plus capable de faciliter la compréhension de la renaissance celtique.

La littérature celtique moderne comprend exclusivement les œuvres composées dans les langues néo-celtiques. Semblable affirmation serait superflue pour toute autre littérature: on ne s'aviserait point de classer Loti parmi les auteurs turcs à cause d'*Aziyadé* et des *Désenchantées*, ou de prétendre que *Mirèio* appartient à la littérature française parce que Maillane est en France. Mais on ne craint pas d'attribuer à la littérature celtique certains ouvrages en langues étrangères, à cause de l'origine de leurs personnages ou de leurs auteurs.

Grâce à ce malentendu, toute une végétation parasitaire a pu se développer sur le vieil arbre celtique, menaçant d'en étouffer les jeunes et authentiques bourgeons. C'est la littérature pseudo-celtique, genre tout de convention, plat et prétentieux à la fois, mélange de pittoresque d'opéra-comique et de sentimentalité bébête, le tout rehaussé dans les œuvres les moins mauvaises, et surtout dans celles dites anglo-celtiques, d'une obscure métaphysique allemande et d'un vague symbolisme, laissé pour compte des derniers décadents montmartrois. Bien des étrangers, attirés par une réclame tapageuse, acceptent par ignorance ou par indifférence ces pitoyables produits du parasite pour des fruits authentiques de l'arbre; et jugeant l'esprit des Celtes sur les ouvrages pseudo-celtiques, ils méprisent une race qui leur semble, après de pareilles lectures, niaise, parfois obscène, et toujours carnavalesque. De sorte que, d'ordinaire, il ne leur reste nul désir de lire les vraies œuvres celtiques, non plus que les excellents ouvrages, déjà si nombreux, où des Celtes et des érudits ont réuni, parfois même sous une forme romanesque, le fruit de leurs souvenirs, de leurs observations et de leurs études.

Il importe donc de bien distinguer : 1° la littérature celtique contemporaine qui comprend les œuvres originales en langues celtiques; 2° la littérature sur les Celtes — pour la plupart française, anglaise ou allemande — dans laquelle il faut ranger les ouvrages savants et un certain nombre d'œuvres littéraires basées sur une sérieuse documentation ; 3° la littérature pseudo-celtique, anglaise ou française, qui ne doit des succès passagers qu'à l'égale

ignorance des choses celtiques et de l'art d'écrire par où se distingue sa clientèle de snobs et d'habitués de cafés-concerts.

Naturellement, il ne sera question ici que de la littérature néo-celtique contemporaine.

II. — *L'Œuvre Celtique.*

La littérature celtique du XXe siècle, plus riche encore de promesses que d'œuvres réalisées, se caractérise déjà par son originalité et par ses préoccupations sociales. Devant presque tout au génie de sa race, et destinée à convaincre non moins qu'à charmer, elle est l'élément capital de la renaissance actuelle. Nulle ne s'éloigne autant de l'art pour l'art; nulle ne tend davantage à faire l'éducation de peuples à qui les écoles officielles n'offrent qu'un enseignement étranger et inassimilable. Et elle a ainsi un caractère très moderne, puisque, suivant M. G. Lanson, « il n'est pas possible aujourd'hui, moins encore qu'au XVIIIe siècle, de s'enfermer dans la littérature d'art ».

Les écrivains des Celtes ont compris la nécessité de cette conception; et ils ont eu à cela d'autant plus de mérite que l'ancienne littérature en était fort éloignée. Sans remonter aux temps où une métrique d'une complication étrange déformait la pensée dans un corset de fer, et sacrifiait le fonds à la forme, le XIXe siècle celtique ne présente encore guère, à côté des chanteurs du peuple et des chercheurs qui recueillirent leurs chants, que des poètes composant pour eux-mêmes, des érudits étudiant les vieux textes, et des prêtres pour qui les langues celtiques n'étaient qu'un instrument d'évangélisation.

Aujourd'hui, l'œuvre littéraire a pour fin de rendre conscient et de perpétuer parmi ses lecteurs leur esprit racial, par des moyens artistiques et intellectuels exclusivement celtiques. Mais, tandis que l'âme d'un peuple demeure toujours semblable à elle-même, psychologiquement toute race évolue; même dans les dernières îles occidentales, les hommes ne sont plus ceux qui écoutaient les conteurs de jadis. Les auteurs, inspirés par le même idéal que leurs devanciers, doivent donc se plier aux nécessités du temps présent en mettant leurs plus poétiques pensées au service de la renaissance celtique, dans le livre, dans le journal, et jusque sur le théâtre.

Les langues néo-celtiques ne sont pas pour l'œuvre à accomplir un outil insuffisant. Bien que ceux qui les ignorent les représentent volontiers comme de pauvres patois paysans, ces langues, filles et sœurs de celle qui fut jadis pour la moitié de l'Europe « la langue du commandement », ne sont point si déchues.

Le gaélique, qui eut en Irlande et en Ecosse une littérature diverse et innombrable dont les œuvres encore existantes ne représentent pas moins de mille volumes, le gallois, qui fut en plein moyen-âge l'idiome d'un peuple d'intellectualité affinée dont les rois s'honoraient d'être poètes, demeurent aujourd'hui comme naguère, des idiomes au riche vocabulaire, à la syntaxe harmonieuse et savante; et malgré les atteintes que les siècles barbares de « civilisation » normande et saxonne ont portées à leur appareil grammatical, ils produisent encore, à côté de l'anglais, l'effet du joyau merveilleux de Tara auprès des broches à six pence d'un bazar londonien. Le breton lui-même, qui fut moins cultivé, et dont bien des mots français ont altéré le vocabulaire, doit toujours à sa syntaxe et surtout au jeu de ses conjugaisons, une rare précision et une élégance remarquable.

On a coutume de reprocher aux langues celtiques la pauvreté de leur vocabulaire. S'il s'agit des inventions nouvelles, l'objection est sans valeur: ni la langue de Corneille ni celle de Shakespeare n'auraient pu désigner le télégraphe ou un automobile; Français ou Anglais ont dû forger des mots pour ces inventions comme font aujourd'hui les Celtes; d'ailleurs on a pu éditer une encyclopédie galloise, et c'est sans difficulté que les Gaels de Man, dont la langue a cependant le plus souffert, traduisent chaque année les lois nouvelles, comme le veut leur constitution. S'agit-il des idées abstraites, le reproche de pauvreté est injuste : les mots nécessaires à leur expression existent dans les langues néo-celtiques; on a analysé en gallois la philosophie hégélienne et traduit l'*Enfer* du Dante; le gaélique fut la langue des docteurs quand toute science s'était réfugiée en Irlande; et si le breton est moins bien partagé, il permet encore à l'écrivain qu'une recherche ne décourage pas d'éviter presque tout emprunt au français, si élevé que soit son sujet. Or, il n'y a rien à déduire contre ces langues du fait que les paysans celtes ne sauraient saisir toutes les beautés des ouvrages écrits de la sorte: le français est-il une langue artificielle ou mourante parce que le vocabulaire d'un laboureur beauceron se borne à quelques centaines de mots, ou parce qu'un manœuvre parisien ne comprendrait pas un livre de M. Renouvier?

La valeur des langues néo-celtiques est un point hors de discussion; des influences extérieures ont seules causé leur faiblesse actuelle. Le mépris où les tinrent les maîtres du pays, interdisant leur étude et parfois leur usage, en restreignit la littérature et persuada au peuple que son parler national était un stigmate d'infériorité. Ainsi, le nombre des gens de langue celtique alla diminuant, tandis que se différenciaient les dialectes.

Les temps, heureusement, ont changé. Le droit à l'enseignement bilingue a été reconnu pour tous les Celtes du Royaume-Uni. Seul, le système français, faisant plus que d'interdire le breton, feint d'ignorer son existence ; mais il est inadmissible que la France s'obstine toujours à maintenir une méthode condamnée partout ailleurs et qui, également impuissante à faire oublier le breton et à enseigner le français, n'a eu d'autre résultat en Bretagne que de multiplier le nombre des illettrés. Le danger de disparition des langues celtiques semble donc désormais à peu près conjuré.

Restent les dialectes. Le gaélique d'Irlande en compte trois et le breton quatre ; encore conviendrait-il d'ajouter pour le gaélique sa déformation manx et la langue des Highlands d'Ecosse, séparée du tronc principal depuis trois siècles seulement. Le gallois a sa langue littéraire unique. Il est évident que leur culture nouvelle produira la même unification pour les gaéliques et pour le breton. Ce sera le lent résultat de la science des grammairiens et de l'excellence des œuvres littéraires ; car nulle autorité ne pourrait faire admettre a priori que tel dialecte est le meilleur et que la suprématie définitive doit lui appartenir.

Plus encore que la culture de leur langue, celle de l'âme raciale des Celtes est la tâche des écrivains d'aujourd'hui. Ils commencent à puiser à la double source populaire et savante de l'ancienne littérature (1). Sources merveilleuses pour leur abondance et pour leur pureté. Les chants et les contes du peuple ont été recueillis depuis plus de cent ans des îles écossaises jusqu'aux villages de Bretagne. Les très anciens manuscrits renferment toute la science et tout le rêve des vieux Celtes des îles, tels que les fixèrent avec une fidélité parfois insuffisante les copistes gaels et gallois du IX[e] au XVI[e] siècle. L'étude de cette double lignée des classiques celtiques doit être la base de l'éducation littéraire de leurs modernes continuateurs; non seulement les chants de leur pays, mais ceux des cinq nations. L'ancienne littérature irlandaise, notamment, est pour tous les Celtes la littérature classique par excellence, parce qu'elle est peut-être la seule à n'avoir subi aucune influence étrangère.

En effet, l'auteur celtique moderne a besoin de purifier son inspiration, de repousser les réminiscences étrangères d'une édu-

(1) Il faudrait ajouter les traductions des Ecritures et les ouvrages édifiants fort nombreux dans les langues celtiques (ils constituent presque toute la littérature manx) si, outre que leur langue n'est pas toujours très pure, ils n'étaient d'ordinaire assez étrangers à la tradition celtique.

cation à laquelle les œuvres de sa race n'ont pris aucune part. Ses devanciers eux-mêmes peuvent lui donner des enseignements, mais non pas des exemples : il ne peut marcher sur les traces ni du barde paysan ni du celtisant érudit. Car s'il adopte le genre populaire, la platitude et le poncif l'attendent, écueils que le chanteur illettré évitait sans y songer, par la spontanéité de son esprit et la naïveté de son cœur. Et s'il veut être un auteur savant, il ne fera que des œuvres froides et prétentieuses, parce que, n'ayant point le loisir d'être un érudit, il s'épuisera à tâcher de rendre vivantes de glaciales redites. Dans les deux cas, son œuvre sera vaine.

Mais les jeunes écrivains savent que pour accomplir leur mission raciale il leur faudra unir l'étude des classiques celtiques à l'inspiration des pauvres bardes paysans. Ils prennent aux étrangers le souci des problèmes sociaux. Et ils travaillent à imposer à la foule l'œuvre fille de l'étude et du rêve par une propagande active où non seulement le livre, mais le journal, le pamphlet, la conférence et le théâtre leur fournissent les tribunes sans lesquelles le penseur moderne demeure impuissant et sans voix.

Le public est toujours difficile à atteindre, mais le public celtique l'est particulièrement. C'est qu'il compte beaucoup d'illettrés et plus encore de gens qui peuvent lire la langue officielle du pays sans la comprendre, mais qui sont incapables de déchiffrer une ligne dans leur langue maternelle, grâce au système d'enseignement unilingue qui a sévi chez tous les Celtes et qui est encore imposé à la Bretagne. D'autre part, certains celtisants craignent de déchoir en s'intéressant à un livre, à un journal ou à une pièce de théâtre écrits dans leur propre langage.

Ce snobisme anti-celtique est, avec le snobisme pseudo-celtique, le plus grand ennemi de la renaissance littéraire actuelle. Il vicie les pensées et les allures de tous les fanatiques de l'anglicisation et de la mode de Paris, de tous ces pauvres êtres niais, vaniteux et moutonniers, Flammik et Bovary de Bretagne, shoneens d'Irlande, North Britons des Highlands, Dic Shon Dafydd anglo-gallois, hobereaux et bourgeois prudhommesques, « prolétaires conscients de leur dignité », paysans rêvant de vivre en ville, et filles voulant faire les demoiselles, troupe mécontente de grotesques agressifs, qui seraient de braves gens et des gens heureux si les feuilles des capitales n'étaient venues changer leur naïveté en sottise, leur fierté d'honnêtes gens en prétention ridicule, et leur placidité en une inquiétude folle et jamais satisfaite, l'inquiétude d'être à la mode, d'être dans le train, de faire partie de la cour ou de la ville, ou tout au moins de les imiter. La renaissance celtique paraît à ceux-là une injure personnelle.

Les snobs du pseudo-celtisme, pour qui l'Irlande, la Bretagne et l'Ecosse (Man et le Pays de Galles souffrent moins de leurs entreprises) sont d'inépuisables mines de poèmes obscurs, de nouvelles naturalistes et de romans à l'eau de rose, de chansons comiques et de gouâlantes pleurardes, de déguisements polychromes et de peintures fuligineuses, tous ces carêmes-prenants du Carnaval celtique, considèrent aussi comme une sanglante injure cette renaissance qui parle des langues d'eux ignorées, qui se montre simple, vraiment artiste, sérieuse, impénétrable, et qui cherche le génie celtique dans l'âme de la race et non point seulement dans le dessin du costume.

Peut-être enfin convient-il d'ajouter à tous ceux-là les ennemis de l'idéal, quel qu'il soit. Car la renaissance des Celtes est d'abord idéaliste ; et certains préfèrent des troupeaux humains ignorants du passé de leur race et indifférents à son avenir, à des peuples intelligents, fortement attachés à leurs traditions et voulant évoluer conformément à leur esprit racial.

Bien des fois, les écrivains de la renaissance celtique m'ont dit la beauté de leur rêve et confié leur espoir de vaincre les puissances de haine et de sottise qui se dressent contre eux. Ils savent que la plus grande partie de leur peuple les suit. Et ils commencent à réaliser l'œuvre nécessaire.

III. — *Les Lettres galloises.*

Le Pays de Galles jouit d'une situation littéraire privilégiée dans le monde celtique moderne ; car sa langue n'a jamais été laissée en jachère, et la victoire a terminé pour lui des luttes pénibles qui absorbent encore aujourd'hui le meilleur de l'activité intellectuelle des autres nations.

L'anglicisation n'ayant atteint que les classes supérieures sans influence sur les masses, et en quelque sorte étrangères au pays, le gallois est demeuré la langue nationale. Aussi les écoles du dimanche l'ont enseigné dès leur début, et maintenant la méthode bilingue est de règle dans tout l'enseignement de la principauté. Mais les essais d'anglicisation n'eussent peut-être pas été vains, l'étude de la langue ne se fût peut-être pas imposée sans l'action de l'Eisteddfod, de la grande fête nationale intellectuelle léguée aux Gallois par leurs ancêtres des siècles lointains. Ces « Eisteddfodau genedlaethol », si elles ont parfois perdu de leur éclat, n'ont jamais complètement disparu ; la flamme de la bonne nouvelle ne s'est jamais éteinte sur les collines de Cambrie ; et la grande renaissance des assises poétiques annuelles,

au XIX[e] siècle, ne fut que l'affirmation d'une tradition restée vivace au cœur des Gallois.

Ainsi la langue, toujours cultivée, est demeurée un idiome littéraire pour qui les dialectes sont pratiquement inexistants; et les écrivains ont toujours trouvé un public nombreux et bien préparé.

Sauf sur la côte méridionale, contaminée par l'utilitarisme et la manie sportive des Anglais, le Gallois, même le plus vulgaire, est un intellectuel. Lecteur profondément religieux de la Bible, grand amateur de poésie et de musique, il ne se borne pas en littérature au rôle de spectateur. Borrow disait que lorsque deux Gallois, trop ivres pour retrouver le chemin de leur demeure, tombent dans un fossé, avant de s'y endormir ils déclament des vers ou instituent une controverse théologique. Les progrès de la tempérance ne rendent aujourd'hui inexacte que la circonstance supposée par Borrow. Pas de village de la mer ou de la montagne qui ne s'enorgueillisse de son barde. Pas de famille qui ne soit assidue à l'étude des Ecritures. Et l'on se passionne autant pour les concours poétiques des « Eisteddfodau » et des sociétés locales qu'en Angleterre pour les matches de cricket.

Le Gallois lit avec avidité tout ce qui s'écrit dans sa langue de religieux, de poétique — donc de patriotique — et de sérieux. La moindre ferme possède, à côté des Bibles, des livres d'hymnes, des manuels de dévotion et des ouvrages techniques, les œuvres de Ceiriog et d'Islwyn (1), et celles des autres bardes préférés de la maison, avec, pour les défunts, l'inévitable Cofiant (biographie) et la non moins inévitable Marwnad (élégie). Souvent même le fermier, au lendemain de quelque heureuse affaire, a acheté *Y Gwyddionadur Cymreig*, la grande encyclopédie galloise qui coûta un demi-million de francs à son éditeur, M. Gee : elle se vendit au point d'être un succès financier, et on a dû en faire, en 1898, une édition nouvelle.

Pour apaiser la faim intellectuelle de cet excellent public, qui même en exil, au Sud-Afrique, aux States, en Patagonie, continue à lire les ouvrages cymriques, d'innombrables auteurs travaillent avec une conscience louable que n'égale malheureusement pas toujours leur talent. C'est qu'il n'y a presque point de littérateurs professionnels en Galles. Le grand Iolo Morganwg était maçon, Ceiriog chef de gare, et M. Ashton, auteur d'une histoire de la littérature galloise, fut policier, comme son émule, M. Wilkins, est maître de poste. La littérature, dans ce pays le plus ami des lettres qui soit au monde, reste une occupation d'amateur.

D'après leur origine et leur éducation, les auteurs gallois ac-

(1) Bardes célèbres du XIX[e] siècle.

tuels se divisent en trois classes: les hommes du peuple, paysans et ouvriers inspirés; les ministres, dont plus d'un peut-être s'est consacré à l'Eglise parce que cette carrière se conciliait le mieux avec ses penchants littéraires; les anciens étudiants des universités, gens de professions libérales.

Des uns et des autres les ouvrages d'imagination sont surtout poétiques. Les bardes qui les composent suivent deux tendances principales; et si les termes d'école ne risquaient de donner des idées fausses aux lecteurs du Continent, on pourrait indiquer ici encore une scission entre classiques et modernes.

Les classiques, respecteux de la tradition, vieux bardes ou concurrents de l'Eisteddfod, veulent conserver la poétique ancienne des « cynghaneddion », des 24 « mesurau caethion » ou rythmes enchaînés, des allitérations et des assonances savantes et compliquées qui firent de la poésie galloise le joyau le plus précieusement travaillé, mais qui, combinées avec une préférence trop exclusive pour les sujets religieux et descriptifs, ont peu à peu chassé la pensée vivante d'œuvres enclines au défaut habituel des lyriques, qui est l'art pour l'art.

La définition même du classicisme suffit à faire deviner le caractère de la réforme des modernes. Les rhythmes libres, l'affranchissement de la théologie, la liberté pour l'imagination du poète, et la variété des sujets sont leurs revendications essentielles. Mais leur versification reste savante, et on ne saurait la comparer, par exemple, aux audacieuses tentatives du vers livre français. Bien que l'adaptation des poètes étrangers leur soit une œuvre de prédilection, leur inspiration est purement galloise; la nécessité du retour à la nature, c'est-à-dire aux paysages nationaux, et de l'étude des Mabinogion, c'est-à-dire des œuvres de la grande époque nationale, est la base toute celtique de leur programme. Ainsi les romantiques condamnaient les classiques, en revenant à la tradition française et à une inspiration poétique n'excluant point le souci de la forme. Mais l'école moderne galloise ne connaît ni les bravades ni les truculences romantiques — et une place est possible pour des modérés entre elle et les défenseurs intransigeants de l'ancienne école poétique.

Si le temps présent ne nous offre point de versificateur aussi parfait que l'impeccable Ceiriog, la troupe est nombreuse des chanteurs de talent, et M. Lloyd-George n'exagérait pas quand il disait que les plus grands poètes du Royaume-Uni écrivent actuellement en langue galloise. Car, malgré les difficultés de la versification, malgré l'influence desséchante de la théologie, malgré la prépondérance du genre lyrique, dont le double danger est l'enflure de l'expression et le vide de la pensée, la poésie cymri-

rique classique ou moderne est demeurée du moins la pure expression de l'âme galloise.

Parmi ceux que, faute d'un terme plus exact, j'ai appelés classiques, la place d'honneur revient aux bardes du Gorsedd, et en premier lieu à l'archidruide Dyved, dont les œuvres sont le meilleur argument pour la défense des genres « pryddest » et « awdl », comme le « Lac des Vierges » (*Llyn y Morwynion*) d'Elved suffirait à justifier les concours souvent attaqués des Eisteddfodau. Dyved et Elved, ces lyriques parfaits, sont l'un et l'autre des ministres protestants. Comme celles de beaucoup de leurs collègues, auteurs eux aussi de bons vers classiques, leurs œuvres sont très aimées du public gallois, en raison de la personnalité de leurs auteurs et de leurs sujets d'ordinaire religieux.

Mais le poète le plus populaire et le plus remarquable appartient pourtant à l'école moderne, et il est né du peuple; ainsi caractérise-t-il par son origine et par sa manière non moins que par son génie l'esprit de la littérature galloise contemporaine. C'est M. Eifion Wyn, dont le nom serait célèbre dans le monde entier si les littératures celtiques étaient connues ainsi qu'elles en sont dignes. Le mysticisme et le patriotisme de la race sont dans ses chants au *Paradwys y Bardd* (Le Paradis du Barde), car le Pays de Galles est la porte du ciel: « *Porth y nef yw hi* ». Et ce pays, le barde de Port-Madoc le décrit dans ses *Telynegion Maes a Mor* (Poèmes des champs et de la mer) en de puissantes évocations du charme du Menai argenté comme de la grandeur des montagnes d'Eryri. Mais le songeur épris de la nature celtique, s'éveillant de son rêve, et sortant de sa contemplation, voit dans le paysage divin de son pays un élément profondément humain: les domaines des Celtes ne sont-ils pas la terre à eux promise où se parfera l'épanouissement de leur âme? M. Eifion Wyn sent que la nature est inséparable des hommes; l'Ys galloise ne dort point à ses yeux — elle vit d'une existence de rêve, comme vivent les dunes de Traeth Mawr à qui parlent les vagues. Et c'est l'âme galloise que chantent en ses poèmes la terre et l'océan, amies charmeuses et confidentes de l'esprit joyeux des Celtes.

Auprès de M. Eifion Wyn, comme lui nourri de l'œuvre des bardes antiques, M. W. J. Gruffydd a donné un *Tristan ac Esyllt* supérieur à celui de Tennyson; et le *Ymadawiad Arthur* (la mort d'Arthur) de M. Wynne Jones, est peut-être la plus belle des odes galloises modernes. Ainsi les jeunes — tous universitaires, à l'exception de M. Robert Bryan — multiplient les poèmes inspirés des vrais classiques gallois. Dans le même temps, — sauf MM. Emyr et Dyvnallt — ils étudient les chefs-d'œuvre étrangers, et la traduction d'Omar Khayyam du professeur Morris

Jones est considérée comme fort honorable pour la littérature galloise.

La prose est loin d'avoir cette richesse; mais sa variété est plus grande. Une fois mis à part les ouvrages théologiques qui sont légion, les livres de vulgarisation (1), les brochures traitant de sujets sociaux, techniques et surtout agricoles, tiennent une large place sur les rayons de la bibliothèque de l'homme du peuple. Ils ne sont point de la littérature, certes non; leur influence n'en est pas moins grande sur la mentalité galloise où se retrouvent à la fois le rêve des anciens Celtes et l'esprit pratique de ceux d'à-présent. Ceci dit, il faut avouer la faiblesse du roman, faiblesse si grande que, malgré que le sujet des ouvrages existants soit toujours gallois, les types essentiels de la société du pays n'ont pas encore été fixés en de puissantes synthèses psychologiques. Pourtant, il serait injuste de représenter comme un désert l'espace qui va des *Gweledigaethau y Bardd Cwsg* (Visions du barde endormi) et du *Drych y Prif Oessedd* (Miroir des Temps anciens) jusqu'à nous. *O Gorlannau y defaid* (Les bercails) est un bon roman historique de Mme Gwyneth Vaughan sur le mouvement religieux de 1859; M. Llewelyn Williams a peint avec agrément dans *Ffordd y Troseddwyr* (La voie des pécheurs) les paysans de la Towy il y a vingt ans, et dans *Gwilym a Benni bach* (Guillaume et le petit Benjamin) la vie scolaire actuelle.

Les revues étant la forme la plus développée de la presse galloise (1), la nouvelle a toutes les faveurs des écrivains. MM. Defynnog et Mab Nefydd en témoignent; et il ne faut pas taxer d'exagération les abonnés de *Cymru* qui comparent aux nouvelles de Maupassant les charmantes petites études de la vie moderne où Mlle Winnie Parry apporte un sens exact de l'observation et cette raillerie qui pique sans blesser, particulière à l'humour celtique.

Seul le théâtre demeure un terrain à peu près en friche dans le champ littéraire gallois. Le puritanisme en est responsable. De

(1) Une œuvre excellente de vulgarisation et d'éducation populaire a été entreprise par M. Owen Edwards, le savant auteur de *Hanes Cymru* (Histoire de Galles). C'est la publication en une série de volumes à un shilling des ouvrages des grands bardes gallois. Il faut ajouter que M. Owen Edwards a écrit plusieurs livres de voyages et surtout qu'il a été pendant 25 ans rédacteur en chef de la revue *Cymru*. Cet érudit doublé d'un vulgarisateur occupe donc une place à part, mais une place de premier ordre, dans le mouvement littéraire des Galles contemporaines.

(2) Hebdomaires et revues sont nombreux et excellents ; mais le Pays de Galles attend encore son grand quotidien en langue nationale.

timides essais viennent au jour depuis peu. Les sujets en sont encore *Moïse* (de Pedr Hir) ou *Esther* (de Gwylfa); et si M. Beriah Evans a osé prendre des thèmes profanes, du moins a-t-il cherché une excuse dans la forme historique et patriotique pour offrir au public son *Caradog* et son *Llewelyn.* Mais l'heure est venue où les auteurs s'affranchissant des sujets religieux et de la composition archaïque des drames exclusivement en quatrains, la littérature galloise possèdera un genre nouveau.

Dans la poésie florissante, dans la prose nouvelle encore, dans le drame naissant, une même tendance se révèle : demeurer des Gallois en devenant un peuple moderne. L'étude des bardes de jadis et celle des écrivains étrangers forment les littérateurs pour cette double entreprise. Et la jeune école n'est pas seule à travailler pour sa réalisation prochaine : jamais peut-être on n'a mieux chanté l'œuvre à accomplir que ne l'a fait l'archidruide Dyved, dans son *Molawd Cymru* (En l'honneur du Pays de Galles), écrit pour une fête récente de l'Université de Cardiff, et où il exalte le rêve d'avenir des Galles nouvelles (1).

IV. — *La littérature des Gaels d'Irlande.*

L'Irlande se souvient toujours d'avoir été l'île des *file* et des saints, et, par excellence, la patrie des belles-lettres celtiques. Les bibliothèques des îles et du continent sont riches encore des manuscrits des moines irlandais, messagers de la parole de vérité et de la science dans l'Europe médiévale. Et si les érudits ne font que commencer à rendre à la lumière du jour leurs livres précieusement enluminés, les chants merveilleux des bardes sont demeurés dans leur fraîcheur sur les lèvres de ces autres érudits

(1) On ne saurait ignorer la tentative des Cornouaillais d'Angleterre pour la résurrection de leur langue. Si la légendaire Dorothy Pentraeth ne fut point la dernière à parler le cornique, dont beaucoup de mots sont restés dans l'anglais de quelques érudits, plus personne n'entend cet idiome. Les vers intéressants de certains Cornouaillais tels que M. Jenner, ne sont jusqu'à nouvel ordre et ne seront peut-être toujours que des fantaisies de savants écrivant une langue morte. Puisque tout est à refaire dans cette sixième nation, au lieu de tenter la résurrection du cornique, pourquoi ne pas étudier le gallois, sa langue mère, presque tout semblable, qui possède une littérature, et qui est bien vivant ? Mais le cœur a ses raisons que la raison ignore, et il serait injuste de ne point saluer respectueusement les hommes de Cornouailles dont l'amour filial ne veut pas douter de la possibilité d'un miracle.

que sont les paysans de l'ouest de l'Irlande. La somptuosité de cette littérature s'impose aux cinq nations; les deux autres peuples goïdéliques doivent y chercher l'origine de leurs arts, de leur langage, de leur imagination même; mais son étude est la base indispensable de la vie intellectuelle irlandaise.

La littérature de l'Irlande contemporaine s'essaie donc à imiter les grandes œuvres du passé et à continuer l'antique tradition. Mais elle est bien jeune encore, et la perfection de quelques ouvrages n'empêche point qu'elle soit riche surtout d'avenir, et que, pour la bien représenter, il faille plutôt conter des efforts qu'apprécier des résultats. Deux influences contraires s'exercent sur elle. La déceltisation de l'Irlande, interrompant l'étude de la langue et des œuvres, a refoulé dans l'Ouest l'usage du parler celtique; et la substitution des écoles officielles anglaises aux écoles buissonnières gaéliques a mué les celtisants en illettrés, ignorant l'anglais comme devant, mais n'étudiant plus leur idiome. D'autre part, le récent mouvement de la Connradh na Gaedhilge (Ligue gaélique) a montré la tristesse de cette situation paradoxale, et l'on s'est mis à l'œuvre de la receltisation de l'Irlande avec une splendide impétuosité.

Ainsi, le public promis à la littérature irlandaise doit venir à elle de l'Irlande demeurée celtique et de l'Irlande en voie de redevenir celtique. Mais ces deux troupes de pèlerins passionnés ne se sont pas encore rejointes.

Le « native-speaker » de l'Ouest, même lettré, a pendant si longtemps vu mépriser sa langue par les patriotes eux-mêmes, qu'il s'est déshabitué de la lire; puis les variations dialectales auxquelles trop d'écrivains se complaisent puérilement rendent nécessaires bien des notes en bas de pages peu agréables au lecteur. Le « Gaelic Leaguer » est, tout au contraire, un partisan convaincu de la langue irlandaise, et rien ne se publie qu'il n'en augmente sa bibliothèque; mais il a appris le gaélique artificiellement, il n'est pas toujours capable de le comprendre assez pour trouver dans sa lecture un plaisir sans fatigue, et il demande des éditions bilingues, pour éviter un recours fastidieux au dictionnaire; sa bonne volonté souvent ne résiste pas à l'effort nécessaire, et la lecture commencée sur la page originale se continue bientôt sur la traduction anglaise, attirante et détestée.

Une évolution rapide se produit cependant. Le « native-speaker » lit davantage, et l'Irlandais de langue anglaise connaît de mieux en mieux le gaélique. L'enthousiasme celtique et patriotique tend à réunir ces deux éléments en un seul qui s'est manifesté pour la première fois de manière à vaincre tous les scepticismes, le soir d'octobre 1901 où le petit acte du Dr Douglas

Hyde, *Casadh ant Sugain* (La Corde tressée) fut joué à Dublin devant une salle comble acclamant sans fin la première pièce gaélique donnée sur une scène irlandaise. D'autres représentations ont suivi. Et les éditions des œuvres gaéliques se sont multipliées à ce point que les imprimeries spéciales (1) ne suffisent plus à satisfaire aux demandes des éditeurs.

Pourtant, les temps ne sont pas encore venus où pourront vivre en Irlande des littérateurs gaels pour qui l'art d'écrire sera une profession rémunératrice. Il est facile de le comprendre quand on voit le public celtisant en formation, quand on se souvient de la vieille habitude héritée du XIXe siècle, de lire d'abord ce qui se publie à Londres, et quand on se rend compte de l'organisation encore fort rudimentaire du département commercial des jeunes maisons éditoriales gaéliques.

Le recrutement des auteurs actuels est déjà remarquable et l'amélioration en est certaine, son unique faiblesse venant de la nouveauté du mouvement de renaissance. Les écrivains celtisants sont à peu près tous des « native-speakers », bien que quelques autres aient réussi à acquérir suffisamment la langue pour l'écrire avec correction. Les écrivains « native-speakers » eux-mêmes sont de deux sortes; les uns, venant du peuple, possèdent admirablement la langue; mais ils ont peu à dire, faute d'une éducation intellectuelle suffisante; et leurs œuvres ne sauraient alimenter toute une littérature. Les autres, d'origine bourgeoise, ont parlé le gaélique dans leur enfance; mais la langue courante de leur famille et de leur milieu social était l'anglais. Ils doivent, pour cela, s'astreindre aujourd'hui à une attention constante pour écrire impeccablement. Il n'y aurait là que bien peu de mal, et de rares erreurs très vénielles seraient sans importance, eu égard à tout ce que ces écrivains d'âme purement irlandaise et de haute culture moderne pourraient dire d'intéressant, si certains qui leur reprochent la largeur de leurs idées, ne saisissaient les moindres occasions de leur chercher de misérables querelles. Cette mesquine censure ne va pas jusqu'à les frapper de stérilité, mais elle diminue beaucoup la production d'écrivains qui ne se soucient pas d'avoir à défendre leur réputation pour un terme contestable. Ces taquineries jalouses, inséparables de tous les débuts, n'empêchent pourtant ni le personnel littéraire gael de se former rapidement, ni quelques ouvrages de s'imposer déjà.

Les œuvres littéraires ne sont pas, comme en Galles, le produit d'une lente évolution. Elles ont vu le jour par un acte de

(1) Le gaélique d'Irlande, seul parmi les langues celtiques, possède des caractères spéciaux, d'ailleurs peu différents des caractères latins.

volonté raisonnée. Simultanément, on s'est mis à éditer les poèmes oraux des bardes paysans, à publier les volumes écrits du IXe au XVIIIe siècle, à composer des livres nouveaux.

Les œuvres d'ordinaire anonymes des poètes populaires ont une valeur indiscutable, malgré, parfois, une tendance au poncif et à la vaine rhétorique. J'ai dit l'insuffisance du savoir de ces chanteurs paysans. Il ne faudrait cependant pas les taxer d'ignorance. Leur science est à la fois immense et limitée, car elle est faite d'innombrables chants et de contes transmis oralement depuis les temps anciens, et qui ont souvent conservé leur forme primitive. Que le lecteur français imagine un laboureur ou un berger de son pays capable de dire dans leur langue originale, non seulement les ballades de Villon et les chansons de Rutebeuf, mais encore le *Roman du Renard* et la *Chanson de Roland;* qu'il le suppose vierge de tout modernisme; surtout, s'il le peut, qu'il lui donne une âme comparable à l'âme celtique; et il pourra se faire une faible idée de ce qu'est un poète populaire du Galway ou du Donegal. Le Dr Douglas Hyde, le président de la Ligue gaélique, dont la personnalité est au-dessus de toute discussion dans cette Irlande à l'esprit si critique, et dont l'inspiration poétique et l'érudition furent comparées à juste titre à celles de Mistral, le Dr Douglas Hyde a réuni de telles œuvres dans ses *Amhrâin Ghrádha Chùigidh Chonnacht* (Chants d'amour du Connaught). Nuls poèmes ne sont plus purs, plus élevés, plus dégagés de toute influence étrangère. Malgré que la traduction d'une langue celtique dans un idiome non celtique soit à peu près impossible, ceux-là mêmes qui ne peuvent les entrevoir qu'à travers le prisme déformant de la langue anglaise sont unanimes à les admirer, et à s'étonner de la noble et simple beauté de ces chants des Celtes, si éloignés de l'obscurité prétentieuse des amphigouris pseudo-celtiques.

A ces éditions d'œuvres populaires s'ajoutent les éditions d'ouvrages anciens, parfois conformes aux textes pour les érudits, parfois traduits en gaélique moderne, pour que le peuple puisse goûter ses classiques nationaux; et aussi les éditions des œuvres en irlandais moderne, telles que l'*Histoire d'Irlande* de Keating (du XVIIe siècle) et que les poèmes d'O'Rahilly et d'O'Sullivan (édités par le P. Dineen), entreprises pieuses et savantes d'éducation celtique.

Les ouvrages actuels, comparables à la littérature générale des autres pays, et qui sont la vraie littérature irlandaise du XXe siècle, sont généralement en prose; car le gaélique, au temps de sa grande gloire, dépassa déjà le stade de la poésie, qui vient au début des évolutions littéraires. Il serait pourtant injuste

d'oublier les vers charmants d'An Craoibhin (la Petite Branche) qui est le nom bardique du Dr Douglas Hyde. Cette réserve faite, toute la littérature irlandaise va être maintenant une littérature de combat, pages de prose brèves, nerveuses, riches d'expression, destinées à faire des West Britons rêvés par John Bull, les Gaels que doivent être les fils régénérés de l'Irlande.

C'est la langue qu'il faut sauver d'abord, qu'il faut réinstaurer dans son ancien domaine; et les petits ouvrages faciles pour les enfants des écoles et pour ces adultes qui étudient jusqu'en tramway la grammaire d'O'Growney, vont se multiplier; il en sera de même des adaptations d'œuvres étrangères dont les lecteurs connaissent déjà le sujet et qu'ils liront facilement en s'inquiétant seulement de la langue : telle *Duan na Nodlag*, la traduction du *Christmas Carol* de Dickens.

Dans la véritable littérature, les préoccupations irlandaises sont plus accentuées encore. Des romans paraissent : leur sujet d'élection est l'histoire de l'Irlande et de ses combats pour la liberté; ainsi, *An Gioblachàn* de Thomas O'Aod conte un un épisode des luttes agraires; ainsi le *Cormac Ua Conaill*, du P. Dineen, est l'histoire d'un paysan du Kerry pendant les « Desmond wars » de la fin du XVIe siècle. Un autre thème favori des auteurs est la description des paysages et de la vie en Irlande; tels *Cill Airne* (Killarney) et *Saoghal in Eirinn* (La vie en Irlande), du P. Dineen. La beauté du pays, la douceur du climat, la folie de l'émigration, les tristesses de l'exil, y sont exprimées avec une sincérité et un désir de convaincre qui, poussés à ce point, deviennent un puissant moyen littéraire. Le même caractère artistique et social se retrouve dans la plupart des œuvres des autres romanciers, du P. O'Leary, le plus parfait styliste du gaélique moderne, de Mlle Agnès O'Farrelly, de MM. Eamon O'Neill, O'Neill Russell, J.-J. Doyle, et de leurs émules.

Ce besoin profond d'aller au peuple pour élever son âme dans le culte de l'Irlande, a fait entrer dans la presse et monter sur le théâtre presque tous les écrivains gaélicisants. Point de journal patriote qui ne donne régulièrement à ses lecteurs une « colonne » gaélique, et souvent davantage; tandis que les deux organes de la Connradh na Gaedhilge : *An Claidheamh Soluis agus Fàinne an Lae* (Le Glaive de lumière et l'aube du jour) (1), hebdomadaire, et *Irisleabhar na Gaedhilge* (la Revue mensuelle gaélique), sont presque entièrement rédigés en langue irlandaise, et publient beaucoup d'excellente littérature celtique. Cet exemple est suivi par d'autres publications : l'idée irlandaise s'ex-

(1) Titres de deux organes qui ont fusionné.

prime chaque jour davantage dans la langue de l'Irlande.

Les fêtes de la Ligue Gaélique, *oireachtas* et *feis ceoil*, où la musique et la danse tiennent tant de place, sont l'occasion de représentations théâtrales, et Dublin a sa saison gaélique. Là aussi les préoccupations littéraires sont inséparables de l'idée nationale; les dramaturges sont avant tout les porte-paroles de l'Irlande celtique; leurs œuvres sont faites pour l'exalter lyriquement en des drames historiques comme *Aodh O Néill*, de M. O'Shea, ou pour bafouer l'anglicisation, comme *Pleusgadh na Bulgôide* (La Bulle de savon éclatée) de M. Douglas Hyde. Et même lorsque les pièces ont une allure toute religieuse comme la délicate Nativité (*Drâma Breithe Chriosta*) du D[r] Hyde, même lorsqu'elles sont de simples comédies toutes pétillantes d'esprit, comme *An Dochtûir* (Le docteur) de M. James O'Beirn, elles sont encore tout imprégnées d'un je ne sais quoi qui révèle leur origine sans confusion possible. Satirique, historique ou poétique, ce théâtre est celui de l'Irlande, et les succès de son jeune répertoire sont dus au caractère national qui est le sien.

Les littérateurs de l'Irlande gaélique consolent enfin leur peuple d'avoir vu si longtemps sa pensée trahie par l'infidèle truchement d'une langue étrangère. Dans la poésie, dans le roman, dans la presse, la vieille tradition reparaît. Sa modernisation ne l'a point défigurée : les articles des journaux du XX[e] siècle sont l'exacte adaptation des *âir*, des incantations vengeresses et des satires que proféraient les *file* de jadis. L'inspiration profonde des anciens Irlandais, avec son expression un peu vague et comme mystérieuse, changeante comme le ciel inconstant de l'Irlande, est encore l'inspiration des néo-Gaels. Leur culture celtique, leur génie pur de toute influence étrangère, dans le fonds comme dans la forme, leur souplesse qui les a fait réussir même dans le théâtre, ce genre si peu celtique et surtout si peu irlandais, sont la preuve que la nouvelle littérature gaélique est viable et digne de vivre. La valeur des écrivains et l'attention du public irlandais garantissent son existence. On a dit que mieux vaudrait, pour l'Irlande, être esclave et parler gaélique que d'être indépendante en parlant anglais. Les Irlandais pensent avec plus de raison que, pour être libre, l'Irlande doit d'abord recouvrer sa langue nationale; et ils savent bien que ses écrivains lui donnent un Home Rule intellectuel, qui fera, un jour prochain, du Home Rule politique une nécessité inéluctable.

Y. M. GOBLET.

(*La fin au prochain numéro.*)

UNE PAGE D'HISTOIRE OTTOMANE

(1861-1908)

1. — La Déposition d'Abdul-Aziz

I

ORSQUE, suivant l'antique usage, l'Iman qui annonça à Abdul-Aziz que son tour était venu de monter sur le trône d'Othman lui cria, après lui avoir montré le cadavre de son frère Abdul-Merjid : « *Magrour Olma padischah senden biyouk allah var!* » (Ne sois pas fier, ô monarque, Dieu est encore plus puissant que toi!) le nouveau sultan contempla longuement la natte sur laquelle on avait couché son prédécesseur et murmura entre ses dents, mais de façon à se faire entendre par les assistants : « L'orgueil ne convient qu'à la divinité, l'homme, quelqu'il soit, n'est qu'une pincée de poussière ; Imam, je tiendrai compte de ton avertissement ». Cependant, c'est l'orgueil, farouche, incommensurable, et pour ainsi dire épileptique, qui perdit ce malheureux prince, jusqu'au point de le conduire au lacet fatal, suivant les traditions du sérail.

La nature avait généreusement accordé au Sultan Aziz ses dons les plus riches. Il avait trente-deux ans lorsqu'il accéda au pouvoir. L'homme qui prenait la direction de la destinée de cinquante millions d'êtres était grand de taille, il avait les yeux noirs, le nez aquilin, le teint rose, une dentition superbe et une carnation éclatante; d'une force herculéenne, il avait la démarche majestueuse et l'abord très imposant. D'une intelligence vive et prompte, il possédait une vaste mémoire, beaucoup de grandeur d'âme, l'esprit très aiguisé, alerte, capable de tout comprendre et de tout apprécier. S'il avait une tendance à se mettre facilement en colère, il savait oublier aussi promptement. L'histoire doit lui accorder cette justice que, quels que soient les défauts qui se sont développés plus tard chez lui et qui ont amené sa

chute, il aimait profondément son pays et avait la passion de le mettre au rang des premiers Etats du monde. Autant que la langue turque le permet, il avait une instruction étendue et écrivait aussi éloquemment en prose qu'en vers. Sa conduite et son régime pendant les premières années de son règne justifièrent son nom d'Aziz, *chéri*. De 1862 à 1872, il fut un monarque parfait. Pendant cette période de l'histoire ottomane, Abdul-Aziz a eu la chance de se donner comme collaborateurs des hommes de premier ordre, comme Aali pacha, Fuad Pacha, Ruchdi pacha, Avni pacha et Midhat pacha, tous des organisateurs expérimentés et des patriotes ardents. Son règne comprend à son actif beaucoup de bonnes choses. D'abord une justice paternelle; la suppression du papier-monnaie qui constituait alors le chancre financier de l'Empire; la création d'une flotte de guerre de premier ordre, que son successeur a détruite; l'organisation de l'armée sur un pied très solide, celle qui a tenu tête, à Plevna et à Guedikler, aux légions russes. Il laissa la presse libre de critiquer les actes de son administration. D'une tolérance indiscutable, il avait accordé aux chrétiens une large part dans les fonctions publiques. Son premier médecin était grec, son ministre des travaux publics et son directeur général des postes et des télégraphes étaient arméniens, presque tous ses représentants à l'étranger étaient catholiques. Abdul-Aziz fut le premier et le seul souverain turc qui osât se rendre en Europe pour prendre contact avec tous les souverains. Si pendant son règne les grandes puissances l'avaient sincèrement aidé dans sa bonne volonté, il aurait été un des plus grands princes dont l'histoire ait fait mention. Malheureusement, il fut constamment en butte aux intrigues étrangères et à des menées sournoises, dont les effets provoquèrent, en dernier lieu, la révolution de l'Herzégovine, puis de la Bosnie et ensuite de la Bulgarie.

A la fin de 1872, Abdul-Aziz eut le malheur de perdre un homme d'une exceptionnelle valeur, Aali Pacha, et il eut encore un plus grand malheur en se laissant entraîner à porter au grand-Vizirat l'inepte et inconscient Mahmoud Nédim pacha. Fils d'un ancien gouverneur de province, ancien vali lui-même, à la mort de son prédécesseur Mahmoud Nédim se trouvait à la tête du département de la marine. D'un fanatisme farouche, anti-européen convaincu, n'ayant aucune instruction même élémentaire, sauf la connaissance médiocre de sa langue, il était rongé d'ambition et prêt à commettre tous les méfaits pour se maintenir au pouvoir. Connaissant parfaitement le tempérament de son maître, au lieu d'appuyer ses qualités, il le prit par son côté le plus

faible, par l'orgueil. Il fit semblant de lui révéler et arriva à le convaincre que, pendant dix ans, il avait été le jouet de Fuad et d'Aali Pacha, qui l'avaient tenu sous tutelle. Il travestit et disqualifia les meilleurs actes et les sages mesures de ces hommes d'Etat; il lui insinua que les 50 millions de sujets ottomans étaient des esclaves que la Providence lui avait livrés, que Dieu lui avait donné pouvoir absolu sur l'humanité tout entière, pour la diriger suivant ses caprices et ses fantaisies; qu'en somme il était le seul représentant du ciel sur la terre, et que ses actes, quels qu'ils fussent, ne devaient être contrôlés par personne ni assujettis à aucune contrainte. Il ajouta que la caisse de l'Etat était sa propre caisse, et qu'il pouvait dépenser sans rendre compte à personne de l'emploi des deniers publics. Abdul-Aziz, qui avait été longtemps sous le contrôle de ses ministres, en entendant ce récit, chancela quelque peu, perdit la tête et changea brusquement de conduite et de méthode. Le virus distillé par Mahmoud Nedim pénétra dans tout son organisme, et l'empoisonna. Tigellin avait remplacé Mécène.

II

Dès cette époque, le régime si doux et si paternel jusque là, si sage et si pondéré, changea radicalement au détriment du peuple turc, de l'Empire et des intérêts du Sultan lui-même.

Le monarque, que la nature avait fait bon, modeste et juste, devint brusquement cassant, très vaniteux et inabordable. Pour essayer son pouvoir, doit il avait paru jusque-là ignorer l'étendue, il chassa et exila tout le personnel administratif que feu Aali Pacha avait formé et dressé; il mit à l'écart les anciens vétérans, qui avaient commandé les armées turques avec autant de vaillance que de dévouement à la Patrie, il cassa les fonctionnaires les mieux doués et les plus expérimentés pour amener aux affaires des hommes nouveaux, improvisés à la hâte. Dans trois ou quatre mois d'intervalle, et souvent dans quelques semaines, il éleva au grade de général de division ou de maréchal, de simples chefs d'escadron. Il destitua et remplaça presque tous les quinze jours tous les ministres, sauf son inepte favori Mahmoud Nédim, sous l'inspiration duquel il agissait. Tous les gouverneurs de province, tous les commandants de corps d'armée furent mis en demeure de permuter tous les mois, ce qui les ruinait complètement. Pendant quatre ans, de l'avènement de Mahmoud Nédim aux affaires jusqu'à la chute du Sultan, personne ne fut

plus sûr ni de son poste, ni de son avenir, ni même d'avoir de quoi vivre. Convaincu maintenant que les revenus de l'Etat étaient ses propres revenus, Abdul-Aziz se livra à une série de constructions colossales, inutiles et ruineuses, abandonnées aussitôt commencées, qui absorbèrent non seulement les ressources destinées à l'administration, mais encore le produit des emprunts successifs qu'il fut obligé de contracter en Europe, à des conditions onéreuses.

Cet homme qui avait été longtemps sobre et modéré dans ses plaisirs, devint sensuel et corrompu dans ses goûts. Il s'entoura d'une camarilla d'inintelligents courtisans, de flatteurs de bas étage, de parasites, avides d'amasser de l'or, et surtout d'un harem très exigeant, fantasque et capricieux, dépensant sans compter et s'immisçant dans tous les détails du gouvernement. On aurait dit qu'à la période brillante des années heureuses d'un Louis XIV venait de succéder le régime d'insouciance et de dévergondage de la Régence. La décadence de l'Empire Ottoman, un moment suspendue par l'énergie féroce de Mahmoud II et par le règne réparateur d'Abdul-Medjid, reprit sa marche violente et menaçante sans rencontrer d'obstacle. Le sultan paraissait atteint de la folie d'un Caligula ou d'un Néron, moins toutefois les crimes stupides de ces anciens maîtres du monde. Mahmoud Nédim pacha se livrait non seulement à la ruine morale et matérielle de l'Empire, mais il conseilla à son malheureux maître, au point de vue politique, une série de mesures désastreuses qui furent non seulement des crimes de lèse-nation, mais des fautes impardonnables qui portaient en germe les causes de la dislocation de la Turquie. Une de ces fautes fut la concession, accordée aux Bulgares de se séparer de l'Eglise Grecque et d'élire un exarque national. Cette mesure fut adoptée sur les conseils du Général Ignatieff, qui fut pendant longtemps le génie funeste d'Abdul-Aziz. Un autre crime, mais économique, à l'actif du sinistre Pacha, fut la modification de la convention des *Chemins de fer Orientaux* au profit du baron de Hirsch, et au détriment des souscripteurs des obligations, et encore plus du trésor turc.

Après avoir ruiné et discrédité tous ses anciens collègues, Mahmoud Nédim pacha eut l'imprudence de s'attaquer à un homme qu'il n'avait pas touché jusque-là, et dont il redoutait les hautes capacités et l'incontestable intégrité. Cet homme était l'illustre et malheureux Midhat pacha, qui se trouvait, à l'époque, gouverneur du Vilayet de Badgad.

Nous allons sommairement raconter les différentes étapes de la carrière de cet homme d'Etat, et une fois que nous aurons

fait connaissance avec lui, nous expliquerons comment et pourquoi il conçut et exécuta la déposition du sultan Aziz, le 30 mai 1876.

III

Fils d'un ancien cadi de province, Midhat effendi vint tout jeune à Constantinople, vers 1845, pour s'employer, comme tous les fils de bourgeois turcs, dans les bureaux de la Sublime Porte. Il était bien doué, intelligent et actif; il ne tarda pas à se faire remarquer par le célèbre Akif pacha, un des grands prosateurs turcs, et par le non moins fameux diplomate le grand Rechid pacha. Après avoir franchi les premiers échelons dans la hiérarchie administrative, il fut envoyé, à peine âgé de 35 ans, comme gouverneur de la province de Nich en Roumélie. Son administration le mit hors de pair par l'honnêteté de sa conduite, l'incorruptibilité de son caractère et les efforts qu'il déploya pour améliorer l'état misérable de la province. Ayant donné sa mesure, il fut chargé par Aali pacha d'organiser tout le vilayet du Danube, et de faire l'application de la nouvelle loi sur la décentralisation administrative. A la création du Conseil d'Etat, qui, dans l'esprit d'Aali pacha, était destiné à contrôler tous les actes administratifs et à tenir en échec l'influence des courtisans et des favoris du sérail, Midhat pacha fut choisi comme Président de ce grand organisme d'Etat. Il occupa ce poste élevé 18 mois environ, et fut ensuite placé à la tête du vilayet de Bagdad, qui était presque une vice-royauté. Partout où Midhat pacha eut à passer, il laissa des traces heureuses de sa gestion. Partout, il se livra à un travail considérable d'hygiène, d'assainissement et d'entreprises utiles que personne n'a su imiter depuis. C'est à lui que reviennent les mérites de la création des caisses d'épargne, d'écoles industrielles, de dragage des rivières, de la construction de routes, et de la destruction du brigandage. Midhat pacha était occupé à sa besogne lorsque Mahmoud Nédim eut l'imprudence de le déplacer de son poste, qui était très éloigné de Constantinople, et de le nommer au vilayet d'Andrinople. Midhat ne pouvait se rendre à sa nouvelle destination sans passer par la capitale. En arrivant dans cette dernière ville, il demanda, et obtint, une audience du Sultan Aziz, qu'il entretint pendant deux heures, pour lui révéler l'indignité de son premier ministre, la corruption de son administration, et pour lui indiquer la pente fatale vers laquelle il poussait le pays. Abdul-Aziz, qui conser-

vait encore quelque lucidité d'esprit, fut terrifié, en écoutant l'exposé qui lui fut fait. Il ne soupçonnait pas la grandeur du danger; aussi, secouant un instant sa torpeur, il décréta sur le champ la destitution de Mahmoud Nédim et son remplacement par Midhat. Ce fut un véritable coup de théâtre, et qui pouvait être fécond en résultats heureux. Le beau rêve ne dura que trois mois. Une odalisque du palais, ayant envoyé au nouveau Grand-Vizir un de ses nègres, pour lui demander de nommer comme sous-gouverneur en province un de ses valets, Midhat pacha se mit en grande colère, vit pour ainsi dire rouge et, mesurant d'un seul trait l'étendue du mal qui rongeait le pays, il ne sut pas suffisamment se maîtriser; il demanda ironiquement au nègre si sa maîtresse, qui était une esclave achetée pour quelques milliers de piastres, ne pouvait pas réclamer elle-même la faveur exigée à son impérial maître. Lorsque le nègre rentra au palais et raconta à l'odalisque la réponse brutale du Grand-Vizir, le sort de celui-ci fut réglé. Abdul-Aziz, mis au courant de la situation, envoya à la Sublime Porte l'ordre de révocation du Grand-Vizir.

Après avoir satisfait ainsi son irascible favorite, le Sultan revint au système inauguré par Mahmoud Nédim pacha. Pendant douze ou quinze mois, il créa et renversa une dizaine de Grands-Vizirs. Vers le commencement de janvier 1875, il rappela aux affaires Mahmoud Nédim, auquel il pensait toujours. Le second passage aux affaires de ce dernier fut encore plus désastreux que le précédent. L'Empire fut mis à l'encan, la justice fut vendue au plus fol enchérisseur; les grades et les décorations devinrent, comme naguère, une marchandise à vendre et à acheter ; les finances furent complètement dilapidées, au point que la Turquie fut acculée à la faillite, qui eut lieu le 5 octobre 1875. Dans cet état de désorganisation, la Turquie paraissait une proie facile, arrivée à l'état de décomposition extrême. Toutefois il y avait alors, malgré tout, une réserve d'hommes d'Etat, éliminés du pouvoir, mais encore assez vigoureux pour essayer un effort suprême afin de sauver le pays de cette crise redoutable. C'étaient des hommes d'énergie et de détermination, prêts à sacrifier leur vie pour mettre un frein à la fureur d'Abdul-Aziz. Cela ne pouvait se faire qu'en écartant le Sultan lui-même du pouvoir. Grosse besogne, difficile et périlleuse, mais indispensable.

IV

A cette époque, la délation et l'espionnage étaient presque inconnus à Constantinople, la presse avait une certaine liberté

d'écrire et même de critiquer les actes des plus hauts fonctionnaires. Dans les premiers mois de l'année 1876, le principal organe de publicité, rédigé en turc par une pléiade d'habiles écrivains, le journal *Vakit*, inaugura une série de contes et de légendes chinois et japonais faisant allusion à certains règnes d'autrefois, dont les turpitudes avaient été la cause du renversement des Empires. Ces articles étaient rédigés avec beaucoup de tact et de finesse, mais racontaient des faits qui avaient une frappante simulitude avec la situation présente de la Turquie. Ceux qui les lisaient attentivement ne pouvaient s'empêcher, en réfléchissant un peu, d'en appliquer le contenu aux faits et gestes du Sultan, et de son premier ministre. En dehors de cette campagne de presse, des émissaires habiles couraient les cafés, les bureaux, les casernes, les lieux publics, et racontaient journellement les actes insensés du souverain et de ses favoris. On finit par créer un mouvement d'opinion considérable contre Mahmoud pacha et, en dernier lieu, on parvint à mettre en branle le corps des *softas* ou séminaristes qui, alors, peuplaient les grandes mosquées de Constantinople au nombre de 15 ou 20.000. Le 22 mai 1876, la Sublime Porte fut subitement envahie par 5 ou 6.000 de ces séminaristes, tandis que quelques milliers encore se rendaient au Palais de Dolma-Bagtché, résidence d'Abdul-Aziz, pour réclamer la destitution du Grand-Vizir, Mahmoud Nédim pacha, et son remplacement par Ruchdi pacha Muterdjim. Le Sultan, qui paraissait dormir du sommeil du juste, prit peur. Comme il était très humain, il craignit une de ces révoltes sanglantes, si fréquentes autrefois dans les rues de Constantinople. Malgré sa répugnance à se laisser imposer des hommes qu'il détestait, il céda, et appela au pouvoir, séance tenante, Ruchdi pacha qu'il nomma Grand-Vizir; Aveni pacha entra au ministère de la guerre; Caïsserli Ahmed pacha à la Marine, Rachid pacha aux Affaires étrangères; Midhat au Conseil d'Etat, et enfin, point très important, Haïroullah effendi prit les fonctions de Grand Mufti. Cette dernière nomination consacra la perte du monarque. Aussitôt que ces pachas eurent pris possession de leurs postes respectifs, qui mettaient entre leurs mains toutes les forces de terre et de mer et toutes les ressources de l'Etat, ils arrêtèrent le plan de déposer Abdul-Aziz, dont ils suspectaient, non sans raison, la bonne foi en doutant de la continuité de sa confiance en eux. Un grand drame historique commençait, dont les développements furent très rapides, mais prévus par les initiés, qui connaissaient depuis très longtemps les intentions des nouveaux ministres.

Cependant, avec la chute de Mahmoud Nédim pacha, l'effervescence des Softas et l'agitation populaire parurent se calmer. Abdul-Aziz, revenu de la chaude alerte qu'il avait eue, reprit sa vie ordinaire de jouissances et de plaisirs, et laissa les nouveaux ministres libres de choisir le personnel qui leur convenait. Entre temps, des observateurs sagaces avaient remarqué que la crise ne paraissait pas avoir eu la solution espérée ou soupçonnée dans certains milieux. Le 30 mai 1876, vers 7 heures du soir, on avait constaté un mouvement anormal des troupes, et certains préparatifs qui trahissaient d'autres éventualités. Par ordre d'Aveni pacha, le nouveau ministre de la Guerre, les deux bataillons de la Garde Impériale, qui étaient casernés autour du palais du souverain, furent déplacés; les cuirassés de la flotte, qui stationnaient le long de Dolma Bagtché, parurent prendre des dispositions de combat. On nous a affirmé qu'un avertissement fut donné au prince Izzeldine, fils aîné du Sultan, pour lui annoncer qu'il se tramait un complot contre son père. Soit que le prince, très jeune alors, n'ait pas attaché d'importance à la dénonciation, ou qu'il n'ait pas osé parler à son père qu'il savait très irascible, il ne fit aucune démarche auprès d'Abdul-Aziz. Nous savons, en outre, de toute première source,que les conjurés avaient anticipé l'exécution de leur plan, de peur d'être trahis.

Vers le milieu de la nuit, quatre bataillons envoyés des casernes du Seraskierat entourèrent le palais impérial, et bouchèrent toutes les avenues et les rues qui y donnaient accès. A proximité de la porte principale, vinrent se grouper les élèves de l'Ecole militaire, armés en campagne sous les ordres du général Souleiman pacha. Par mer, la flotte cuirassée, sous le commandement suprême du ministre de la Marine, barra le passage du Bosphore dans toutes les directions. Toutes ces forces se trouvaient sous le haut contrôle du ministre de la Guerre, qui se rendit dans les appartements du prince héritier Mourad, cousin du sultan actuel, et le prit dans sa voiture pour l'amener au Ministère de la Guerre, à Stamboul. Le Grand-Vizir Ruchdi pacha, et Midhat pacha se tenaient avec leurs collègues dans la mosquée qui est située vis-à-vis du palais, attendant les événements. A une heure du matin, Redif pacha, président du grand Conseil Militaire, pénétra dans le palais impérial et fit demander le grand nègre. Celui-ci, terrifié par le spectacle qui se présentait à ses yeux, interpella Redif pacha sur ses intentions. Le général le chargea d'aller réveiller son maître, et de lui communiquer un « *fetva* » ou décret religieux, du Cheih-ul-islam Haïroullah Effendi, ainsi conçu :

« Si le chef des croyants a perdu la raison au point de ruiner l'Etat que Dieu lui a confié, par ses folles dépenses et par ses caprices inconsidérés, si la continuation de cet état de choses peut amener une situation qui lèse les intérêts sacrés de la nation, est-il permis de laisser cet homme à la tête du pouvoir — ou bien doit-on l'en éliminer ? »

Réponse: « Il faut l'écarter du pouvoir ».

Il paraît que lorsque Adul-Aziz prit connaissance de ce document mémorable, il entra dans un état de fureur extraordinaire. Mais, après quelques instants de réflexion, il demanda à s'entretenir avec Redif pacha. Nous avons déjà raconté naguère, ici même (1), les détails de ce colloque célèbre, dont le résultat fut l'envoi du Sultan déchu dans un vieux kiosk du Vieux Sérail, avec toute sa famille.

V

Pendant qu'Abdul-Aziz traversait le Bosphore, le canon du Seraskerat tonnait et annonçait au peuple de Constantinople qu'un nouveau règne venait de commencer. Une révolution venait de se faire qui pouvait être le début d'une ère de grande prospérité pour l'Empire Ottoman, sans qu'il fût nécessaire de verser une goutte de sang. L'Europe fut stupéfiée, non seulement du résultat du plan formidable de Midhat pacha, mais de l'adresse et de l'audace avec lesquelles il fut exécuté. Nous pouvons affirmer malgré certains démentis, formulés d'ailleurs avec quelque tiédeur, que le gouvernement anglais avait été au courant de ce qui se préparait et qu'en tout cas, Sir Henry Eliott connaissait depuis très longtemps ce qui se tramait derrière les coulisses et l'avait approuvé. C'est là le secret de la haine implacable d'Abdul-Hamid contre le gouvernement anglais depuis qu'il est au pouvoir.

L'avènement au trône du nouveau sultan sous le nom de Mourad V produisit, le lendemain, dans toutes les classes de la population, une joie intense. Tout le monde se félicitait de l'heureuse issue de la crise, et toutes les puissances européennes s'empressèrent de reconnaître le nouveau régime. La Russie seule fit grise mine, mais se rangea tout de même avec les autres Etats. Tout son plan de décomposition de l'Empire Ottoman patiemment et

(1) Voir *La Revue* du 1er décembre 1906.

laborieusement préparé, fut détruit dans une nuit. Nous avons déjà dit que dans les dernières années d'Abdul-Aziz, c'est le général Ignatieff qui fut le véritable inspirateur de la politique insensée de Hahmoud Nédim pacha.

La proclamation lancée par le nouveau Sultan pour annoncer son avènement fut rédigée sous la dictée de Midhat pacha par le célèbre écrivain turc Saadullah bey et promettait un programme de réformes et une série de mesures à effectuer qui, exécutées avec conscience et prudence, auraient fait de la Turquie un état de premier ordre. Malheureusement, la destinée devait décider autrement.

Le véritable drame ne venait que de commencer, drame poignant, fertile en péripéties, dont les conséquences pèsent encore non seulement sur la Turquie mais sur la paix générale de l'Europe.

Quatre jours après sa chute, Abdul-Aziz écrivit une lettre pathétique à son successeur pour le prier de le faire transférer dans une résidence plus convenable, en lui déclarant qu'il se soumettait aux décrets de Dieu. Le nouveau Sultan décréta de suite l'installation de son oncle dans le palais de Tchiragan à proximité du sien, sur la partie basse du Bosphore. Le surlendemain de son transfert dans sa nouvelle résidence, un dimanche matin, Abdul-Aziz se suicida en s'ouvrant les veines du bras gauche avec des petits ciseaux. Du moins, ce fut la version officielle confirmée et signée par vingt des premiers médecins de Constantinople, parmi lesquels se trouvaient ceux de toutes les ambassades. Un point paraissait obscur dans la circonstance : les praticiens appelés à l'examen du cadavre déclaraient avoir trouvé le malheureux sultan mort, non pas dans sa chambre à coucher, mais dans un étage inférieur du palais, étendu sur un tapis près d'une porte. Pourquoi avait-on déplacé le cadavre de la chambre à coucher et pourquoi l'avait-on fait descendre près d'une porte de sortie ? On a pu, et on peut se livrer à beaucoup de suppositions à ce sujet, mais le mot de l'énigme n'a pas encore été donné et personne ne peut encore affirmer si dans la mort d'Abdul-Aziz il y a eu un acte de désespoir ou un crime. Pour notre part, nous avons la conviction qu'on a aidé l'homme à mourir. Quoi qu'il en soit, nous avons eu l'occasion de voir le lendemain de cette tragédie feu Midhat pacha et nous pouvons affirmer, en notre âme et conscience devant Dieu et devant les hommes, que nous sommes sortis de l'entretien avec la conviction profonde que, s'il y a eu crime, Midhat n'en fut pas complice et qu'il n'en a jamais été informé, ni consulté pour le perpétrer.

On sait qu'à la suite de la mort d'Abdul-Aziz, un de ses aides de camp, le Circassien Hassan bey se rendit au Conak de Midchat pacha où il y avait conseil des Ministres et tua le Serasker, le ministre des affaires étrangères, le premier domestique Ahmed Aga, blessant en même temps grièvement le ministre de la marine et un aide de camp de service. Ces événements tragiques produisirent sur l'esprit faible et le corps épuisé de Mourad V un effet désastreux. Son système nerveux se détraqua; dans la soirée même de cette triste journée, le nouveau Sultan donna des signes non contestables d'un accès de folie bien caractérisé. Les Ministres turcs furent terrifiés en constatant l'état du souverain ; ils firent des prodiges pour le remettre à flot ; ils convoquèrent secrètement les meilleurs aliénistes de l'Europe ; ils lui prodiguèrent les soins les plus assidus et les plus paternels, mais malheureusement la maladie paraissait incurable. Pendant trois mois, les ministres régnèrent et gouvernèrent sans que la population turque s'aperçût de la gravité de la situation, mais au bout du trimestre il fallut se rendre à l'évidence et déposer Mourad pour le remplacer par son héritier légitime, son frère Abdul-Hamid, le sultan actuel. On ne confia pas cependant le sceptre à ce dernier sans prendre quelques précautions: le but et la raison du changement de règne étaient de doter la Turquie d'un régime supportable, d'une administration économe et d'un gouvernement libéral, à l'abri des fantaisies et des caprices d'un despotisme ignorant. On fit signer à Abdul-Hamid une pièce promettant solennellement de gouverner avec des idées saines, avec justice et modération, et d'accorder une constitution au peuple turc pour lui garantir le non retour du système du bon plaisir. Ce document fut déposé aux archives nationales mais nous ne saurions garantir s'il y existe encore.

Nous allons voir comment Abdul-Hamid tint sa promesse en racontant, dans un prochain article, la suite des événements, la chute de Midhat-pacha et les circonstances de l'assassinat du grand homme d'Etat.

(*La fin au prochain numéro.*)

SEFER BEY.



MŒURS DU GRAND SIÈCLE

La Belle Madame Ticquet

(Documents inédits) (1)

> « *That death's unnatural, that kills for loving.* » C'est une mort contre nature que celle qui tue pour avoir aimé.
>
> (OTHELLO, *V*, II.)

I

Préciosité naïve, mièvrerie, candeur et finesses unies, donnaient à l'âme de Madame d'Aulnoy une grâce toute particulière. Beauté piquante et fort aimable, elle avait un appétit de réalités qui ne lui permettait guère de se montrer longtemps cruelle ; elle était spirituelle, causait agréablement, savait sourire et pouvait se taire. Il se dégageait d'elle une douce attirance, un charme étrange et pénétrant à qui l'on ne résistait pas.

Elle s'était mariée très jeune à un homme presque cinquantenaire qu'elle n'avait jamais estimé. Elle lui avait donné de nombreux enfants, beaucoup plus même qu'il ne s'y attendait, aussi les époux s'étaient-ils séparés à l'amiable. Le mari habitait rue de Condé, en face l'hôtel de M. le Prince dont il contrôlait la Maison (2) ; la femme avait voyagé en Angleterre, puis s'était installée rue Saint-Benoist (3), près de Saint-Germain des Prés. Elle voyait bonne compagnie, et écrivait de jolis contes.

(1) *Sources :* ARCHIVES NATIONALES, MM 818 et 828. *Papiers du P. Léonard;* X2A 500, 1063 (*Registre du plumitif du Conseil de la Tournelle criminelle*), 1223, 1300, 1378 ; X2B 1333 ; Y 11126. *Procès-verbaux du commissaire de Barry.* BIBLIOTHÈQUE NATIONALE, Thoisy 379, f° 44 (ms.) 4°) ; F. Fr. 8122, 29326, 32594, 32827, etc.

(2) François de la Motte, écuyer, marié le lundi 8 mars 1666, avait acheté, le 13 mai 1654, la baronnie d'Aulnay-en-Brie, près Provins, au prix de 150.000 livres.

(3) Sa maison occupait à peu près la place de la statue de Diderot, boulevard Saint-Germain.

Aujourd'hui, nous avons oublié ce salon où Anne, Judith-Henriette et Thérèse-Aymée, les filles de la baronne, mettaient une note de jeunesse plus qu'indépendante. On y faisait autre chose cependant que d'y discuter les mérites réciproques des gants de Frangipane et des gants de Néroli, de l'Eau-Céleste, de l'Eau d'Ange ou de l'Eau d'Amaranthe. Madame d'Aulnoy y lisait ses adorables histoires qui depuis ont enflammé tant de petites imaginations; on s'y passionnait pour la Belle-aux-cheveux-d'or, l'Oiseau-Bleu ou le Prince-Désir, Brimborion ou le Nain-Jaune, et la Chatte-Blanche et la Biche-au-Bois (1) ; on aimait à y entendre Nicolas de Platte-Montagne chanteur de la Chambre et de la Chapelle et musicien ordinaire de Sa Majesté. Sophie Chéron (2), que Lebrun avait reçue à l'Académie de peinture, que les *Ricovrati* de Padoue honoraient comme leur Erato, y lisait ses poèmes, *Cerises renversées* et pièces fugitives, ou chantait quelques-uns des psaumes de David qu'elle traduisait en vers et mettait en musique entre deux tableaux... Artistes, magistrats et gentilshommes étaient voisins de ruelle, et Jean Belle, le peintre, coudoyait M. de Montgeorges des gardes du corps, M. d'Artigny, Le Hay l'ingénieur ou Défita le lieutenant criminel.

La reine de beauté de ce cercle mondain était la femme de Ticquet, conseiller au Parlement de Paris. Les hommes s'accordaient à la porter à ce rang suprême, et ses jalouses rivales semblaient toutes lui rendre les armes. Plus que belle, elle s'ennoblissait encore d'un air de majesté qui lui seyait à ravir. Elle affectionnait les démarches un peu lentes qui font si bien valoir l'harmonie des lignes et des mouvements; elle cachait sous des dehors indifférents et calmes, un esprit fin et délicat, une âme follement ardente, une résolution de passionnée, tenace, invincible.

Pierre Le Carlier, son père, avait été l'un des premiers commis de M. Le Tellier (3). Il avait épousé le 7 septembre 1652, Geneviève Picot, veuve de Louis Vitré; le 9 mars 1653 le roi le faisait correcteur des comptes, et le chargeait de missions diplomatiques et militaires. Ses enfants ne le virent que fort peu car il était

(1) *Contes nouveaux ou les Fées à la mode*, Paris, 1698, in-12°. B. N. — Y2 8794-8795; ses mémoires sur les cours d'Espagne et d'Angleterre parurent chez Barbin, en 1690 et 1695.

(2) D'Argenville la surnomme la « Sapho de son siècle »; peintre, graveur, poète, musicienne, elle fit un portrait de Madame d'Aulnoy dont nous possédons une gravure par Bazan. Sa sœur, Marie-Anne, peintre comme elle, fréquentait aussi rue Saint-Benoist.

(3) Cabinet des Titres : *Pièces originales*, 598; *Dossiers bleus*, 154; *Carrés d'Hozier*, 152; *Cabinet d'Hozier*, 78; *Chérin*, 45.

souvent en route, soit qu'il fût en train de négocier avec Fargues, major au Hesdin qui refusait d'obéir au roi (1), soit qu'en qualité d'intendant, il accompagnât l'armée que Pradel conduisait au secours des Hollandais (2). Il mourut en 1669, et, la mère ayant disparu, les deux enfants restèrent seuls. Le fils obtint une lieutenance aux gardes, la fille s'en alla chez une tante qu'elle avait et elle crût bien vite en grâces et en beauté.

Pierre Le Carlier, en honnête commis, s'était promptement enrichi; il laissait à chacun de ses enfants plus de 500.000 livres, dot appréciable pour l'époque, et sa fille avait à peine quinze ans que déjà, sentant vivement les mérites de cette jeune personne, les galants rôdaient autour d'elle et disposaient leurs batteries... Elle résista longtemps, les adorateurs se neutralisant l'un l'autre, mais un jour vint où l'adresse d'un parlementaire triompha de ses indécisions.

Claude Ticquet, conseiller du Roi, substitut de M. le Procureur général, était fils et seul héritier d' « honorable homme, Jacques Ticquet, marchand drapier, bourgeois de Paris, y demeurant, rue Saint-Anthoine (3) ». Son grand-père avait été drapier à Beauvais, tout comme à Reims le bourgeois Colbert, marchand de draps et de serges à l'enseigne du *Long-Vêtu* « es fauxbourgs du pont de Sève ». Sa mère était morte en février 1670 (4); son père lui avait laissé une fortune assez considérable, mais il dépensait beaucoup et sa bourse avait été bientôt presqu'à vide.

(1) C. f. Turenne. *Mémoires*, Michaud et Poujoulat. Série III, t. 3, 489, col. 2.

(2) CV. f. sa correspondance. Dépôt de la guerre, vol. 198. — Voir également *Catalogue des mélanges de Colbert*, t. 110 f. 39, t. 120 *bis* f. 744, t. 121 f. 69, t. 127 f. 526, etc. — L. H. Loménie de Brienne (*Mémoires* II, 277) parle à un nommé Cavellier, secrétaire de Le Tellier en 1659 ; « Il était de Clermont en Beauvoisis et n'écrivait pas mal, mais il était vain au possible, se donnait de grands airs et s'en faisait trop accroire. » Le Carlier avait été baptisé, en effet, à Saint-Samson de Clermont, le 28 mars 1817.

(3) Cabinet des titres, *Pièces originales*, 2842; *Dossiers bleus*, 633; *Cabinet d'Hozier*, 320. Jacques Ticquet, juge consul, l'un des directeurs de l'hôpital général, était doyen du corps de la draperie. — Les commissaires généraux du Conseil « députez sur le fait des armoiries » rendirent leur ordonnance sur les armoiries des Ticquet le 17 juillet 1699.

(4) « Du samedy 14 février 1670, deffunt dame Marthe Passard, vivante femme de Mr Ticquet, ancien juge consul et l'un des directeurs de l'hôpital-général, décédée vieille rue du Temple, qui se fit à 10 heures du matin à l'église Saint-Gervais, sa paroisse où elle fut inhumée ». B. N. — F. Fr. 32827.

Poussé par ses créanciers, il songeait à s'établir, et battait salons et ruelles en quête de filles nubiles et d'escarcelles rebondies.

Il fit preuve en cette affaire d'une ingénieuse subtilité, d'une rare connaissance des femmes et des choses. Grâce à un présent honnête, il mit la vieille tante dans ses intérêts, tout en ne négligeant rien de ce qui pouvait séduire la jeune fille. Il fut aimable, empressé, dissimula très adroitement les vilains côtés de son caractère. Il fut généreux et prodigue, et la tante avait grand soin de faire valoir aux yeux de sa nièce toutes les galanteries de ce parfait amant. Un jour, qui était le jour de sa fête, il la pria de le rendre heureux par un bouquet qu'il lui offrit et qui valait bien quinze mille écus car les fleurs en étaient de pierreries. Mademoiselle Le Carlier pensa qu'il devait être bien riche l'homme qui offrait à sa maîtresse des bouquets de quinze mille écus et coquette séduite, gamine vaniteuse, elle épousa le conseiller en avril 1676.

II

Le ménage fut d'abord assez heureux; un fils, puis une fille naquirent. Mais peu à peu le mari reprit les façons rudes et grossières qui lui étaient naturelles. La femme étonnée assista à cette métamorphose, et la désillusion lui envahit l'âme. Elle voulut s'étourdir et se lança dans le monde où elle triomphait. Mais sur la dot, Ticquet avait payé ses dettes et les fameux présents d'accordailles et, pour éviter la ruine, la déroute prochaines, il dut se résoudre à avouer qu'il n'avait plus rien, qu'il avait emprunté pour payer sa charge, que les créanciers le poursuivaient, qu'il fallait rembourser et par conséquent supprimer tous les frais superflus, proscrire les frivolités et les bagatelles.

La jeune femme se révolta. Le cœur plein de dépit et de haine pour la basse habileté de l'homme qu'elle avait cru aimer, froissée de ses allures et de sa conduite envers elle, désireuse de sauvegarder ce qui restait de sa fortune, elle résolut de demander la séparation de biens. Ils continuaient à demeurer ensemble dans leur hôtel de la rue des Saint-Pères mais ils ne se voyaient plus que rarement, aux repas ; ils ne se parlaient plus et le conseiller n'ouvrait la bouche que pour menacer ou se plaindre. Ils ne laissaient cependant rien paraître en public de leurs querelles domestiques, et réalisaient cette famille dont parle La Bruyère, troublée à l'intérieur par les défiances, les jalousies et l'antipathie, pendant que les dehors contents, paisibles et enjoués nous trompent et nous y font supposer une paix qui n'y est point.

Le frère de Madame Ticquet avait comme camarade aux gardes

le comte de Montgeorges (1). C'était un officier de grande valeur et d'une rare élégance. Il était entré très jeune aux gardes françaises, avait rapidement conquis ses grades d'enseigne, de sous-lieutenant, de lieutenant, d'aide-major. Emporté par sa fougueuse bravoure il avait été blessé à l'attaque de Valcourt; le roi l'avait fait capitaine de la compagnie du comte d'Attignac tombé dans la lutte; à Steinkerque, il héritait de la compagnie des gardes de M. de Beauregard et l'année suivante, à Nerwinden, il se couvrait de gloire à la tête de ses grenadiers. Montgeorges fut présenté par son ami à la belle conseillère et obtint que M. Ticquet, à qui l'argent manquait, le prit chez lui comme pensionnaire. La seule force des choses, le simple contraste de l'officier et du mari, devait hâter la chute d'Angélique-Nicole. Que de fois elle dut relire ce passage du livre nouveau dont le succès était si grand qu'il traînait sur toutes les tables, à la portée de toutes les mains: « Je ne comprends pas comment un mari qui s'abandonne à son humeur et à sa complexion, qui ne cache aucun de ses défauts et se montre au contraire par ses mauvais endroits, qui est avare et qui est trop négligé dans son ajustement, brusque dans ses réponses, incivil, froid et taciturne, peut espérer de défendre le cœur d'une jeune femme contre les entreprises de son galant, qui emploie la parure et la magnificence, la complaisance, les soins, l'empressement, les dons, la flatterie (2). » Chaque geste, chaque parole, la poussait impérieusement vers l'autre. Comme elle était belle, désirable, malheureuse, il l'aima, et l'aimant elle-même, elle ne se refusa pas.

Dès ce moment, la lutte contre son mari devint plus âpre. Ils bannirent l'un et l'autre tout ménagement. Lui, obtint une lettre de cachet contre sa femme, et avant l'exécution, la lui montra, dans l'espoir qu'elle préférerait sa liberté à la séparation de biens souhaitée. Elle lui prit la lettre des mains, et la jeta au feu. Lorsqu'il en redemanda une seconde, on se moqua de lui. Montgeorges avait mis à la disposition de sa maîtresse, Guyart, son homme d'affaires. Ticquet le poursuivit criminellement. Sa femme le fit alors manger à sa table, et le mari ne reparut plus aux repas.

(1) Cabinet des Titres. *Pièces originales*, 1294; *Dossiers bleus*, 306; *Carrés d'Hozier*, 286; *Cabinet d'Hozier*, 287; *Nouveau d'Hozier*, 157; *Chérin*, 151. — Gilbert Gaulmyn II, comte de Montgeorges, seigneur du Mas, Chastignoux, Pamay, etc., portrait d'azur à 3 pommes de pin d'or à 1. Il était fils du lieutenant criminel de Moulins, avocat général au grand conseil, doyen des maîtres des requêtes, conseiller d'Etat. La famille était originaire du Bourbonnais.

(2) La Bruyère, Caractères, § *Des femmes*.

La séparation fut prononcée. Quinze jours après, Ticquet se vengeait en allant à Fontainebleau se plaindre au roi de l' « inconduite de son épouse », et le roi voulait bien ordonner à Montgeorges de ne plus voir son amie, et d'aller habiter un autre quartier que le Faubourg Saint-Germain.

Elle seule payait les gages des domestiques, la pension de sa fille, les dépenses de la maison. Elle devait recevoir annuellement 4.500 livres du conseiller, mais il ne donnait rien, et, lorsqu'elle le faisait condamner en justice, ne payait pas davantage. C'était la ruine imminente et sans luxe la vie lui semblait vaine. Quelle souffrance ne serait-ce pas pour elle, que d'oublier le chemin de la *Perle des mouches*, ou de passer rue de la Tabletterie sans entrer chez Guillery le parfumeur à la mode? Renoncerait-elle jamais à son carrosse dont elle aimait les rangs de clous dorés, les doubles soupentes et les ressorts qui font rouler plus mollement? Pourrait-elle vivre sans livrées, sans brodeurs, sans meubles, sans équipage, et se montrer au Cours, aux Tuileries ou à l'Opéra, fagotée comme une villageoise?... Mais surtout, de quel droit touchait-on à son amour, de quel droit la séparait-on de qui était elle-même? Froide et calme aux regards du monde, elle semblait insensible, mais en son cœur la rage de sa passion folle, déchaînée, hurlante, lui criait qu'il fallait en finir. Que n'eût-elle fait pour rompre les liens qui la meurtrissaient depuis des années pour vivre indépendante, se donner à qui elle voudrait, sans que, sans cesse, on ne fût là pour la guetter. Au souvenir des yeux sournois qui rôdaient autour de chacun de ses gestes, elle se sentait envahir d'une haine mortelle et tremblait de ces colères intérieures qui secouent les muscles et font crisper les poings.

Elle sut faire face au péril. L'argent manquait. Elle vendit une partie de sa vaisselle massive. Par l'intermédiaire de son voisin, le président Tambonneau, l'ami de La Quintinie, elle vendit des bijoux, des diamants, des bibelots. A plusieurs reprises elle envoya des personnes de qualité prier son mari de se défaire de sa charge « pour sauver du pain pour luy mesme et pour ses enfans » (1); il refusa et elle l'assigna inutilement... De temps à autre le souvenir de Marie-Magdeleine de Brinvilliers (2) lui revenait. Elle songeait à cette grande amoureuse pour qui la vie d'un père ou d'un frère avait si peu compté ; elle se disait que quelques gouttes d'une fiole, que quelques pincées de poudre dans un bouillon, pouvaient lui donner le bonheur qu'elle rêvait.

(1) Interrogatoire du mercredi, 3 juin 1699.
(2) L'affaire de la Brinvilliers remontait à vingt ans.

Il lui échappa de ces paroles irrémédiables que d'autres recueillent avidement; elle laissa comprendre qu'elle ne serait pas ingrate envers qui la libérait, et permit qu'on l'entretint d'assassinat. Des bruits vagues d'empoisonnements coururent; un valet fut brusquement congédié dans d'étranges circonstances. Audacieuse, elle avait placé le portrait de son amant à la ruelle de son lit, et voyait sans mystère une femme connue depuis la grande affaire des poisons et sortie à peine de l'Hôpital Général où on l'avait enfermée. Elle aimait à se faire dire la bonne aventure et souhaitait ardemment une fin prochaine de ses malheurs (1).

III

« Un jour que j'étais chez la comtesse Daunoi, raconte Madame Dunoyer dans une de ses lettres, Madame Ticquet y entra; elle paraissait émue et lorsqu'on lui demanda ce qu'elle avait, elle répondit qu'elle venait de passer une partie de sa journée avec le Diable. — Vous avez eu là une mauvaise compagnie, répondit Madame Daunoi! — Ho! dit Madame Ticquet, quand je dis que j'ai vu le Diable, c'est-à-dire une de ces femmes qui se mêlent de prédire l'avenir. — Et que vous a-t-elle promis? demanda Madame Daunoi. — Ho ! toutes sortes de bonnes choses, dit Madame Ticquet; elle m'a assurée que dans deux mois d'ici *je serais au-dessus de tous mes ennemis*, hors d'état de craindre leur malice, et parfaitement heureuse. Vous voyez bien, Madame, ajouta-t-elle, que je ne dois pas compter là dessus, puisque je ne serai jamais en repos tant que M. Ticquet vivra et qu'il se porte trop bien pour qu'on doive compter sur un si prompt dénoûment... » Puis elle s'en retourna chez elle, reçut quelques

(1) Ce fut un des plus terribles griefs que l'accusation fit valoir contre elle; les divers interrogatoires nous prouvent que les juges, hantés du souvenir de la Brinvilliers, de la Voisin, lui posèrent de fréquentes questions sur ses « relations avec le diable ». Elle répondait, le 3 juin 1699 : « Connoist la nommée Chastelain qui luy a esté confrontée et qui se mesle de dire la bonne avanture, n'a point sceu qu'elle ayt esté renfermée à l'hôpital général par ordre du Roy, qu'elle n'a point eu d'autre commerce avec elle sinon qu'elle *l'a envoyée quérir pour badiner seulement en luy montrant sa main*, qu'elle ne luy a point dit que le sieur Ticquet dût mourir dans trois semaines mais seulement qu'elle y remarquait une succession qui luy devoit arriver et qu'elle luy dit qu'elle remarquoit une figure de Bierre dans sa main, n'a point dit à ladite femme qu'elle aymeroit mieux que ce fût son mary qui dût mourir que son frère. N'a jamais dit à la nommée Dantart de dire à la Lefort sa femme de chambre d'aller trouver ladite Chastelain pour luy promettre 30 louis d'or au cas que ledit sieur Ticquet vînt à mourir dans trois

visites et fit collation avec M. de Chambolas et la dame de Sémonville (1).

Le mari jaloux avait fait chasser par sentence du lieutenant-civil (2), Moura, le portier, qu'il soupçonnait de faire entrer Montgeorges pendant la nuit, et de détourner ses lettres. Ce Moura, qui, au dire de Madame Ticquet « estoit toujours saoûl », pérorait abondamment dans le débit de vin de Françoise Dubuisson, sa voisine, et déclarait devant la valetaille du quartier « que le sieur Ticquet l'avoit fait sortir de la maison, mais qu'il fallait qu'il quitta aussy luy mesme et qu'il décampe » (3) faute de quoi il saurait l'*étriper* proprement. Ticquet en était réduit à faire lui même office de concierge, il prenait soin lorsqu'il rentrait de fermer la porte et de mettre la clé sous son chevet.

Ce soir là, 8 avril, il était allé, comme de coutume, souper chez Madame de Villemur sa cousine (4) qui logeait près de son hôtel rue de l'Université. Il ne rentrait pas, et Madame de Sémonville s'obstinait malicieusement à rester « voulant attendre qu'il se fut venu coucher pour lui donner la peine de se relever et de lui venir ouvrir ». Elle et son amie causaient paisiblement. Vers dix heures et demie la visiteuse prit congé et Madame Ticquet se coucha. Un peu avant onze heures elle entendit de grands cris dans la rue, un coup de pistolet, auquel elle ne prêta pas attention « parce qu'il arrivait souvent qu'on tira des coups d'arme à feu dans ce quartier là », puis un bruit de fuite précipitée. On venait de tenter d'assassiner le conseiller.

semaines comme elle l'avait promis, demeure d'accord qu'elle envoya la Lefort à ladite Chastelain pour luy dire de luy venir parler et que ceci n'estoit pour autre sujet que pour l'envoyer à des dames qui lui avoient demandé de la voir et que tout cela roule sur une simple curiosité de femme. » Ce sont là des demis-aveux. — La Chastelain, s'appelait de son vrai nom Magdeleine Millotet, et était veuve de Léon écuyer.

(1) Madeleine de Rebours, sœur de l'intendant des finances, mariée en 1693 à Nicolas Huguet de Sémonville, collègue de M. Ticquet; leur fille épousa, en 1714, avec une dot énorme, un cousin de Madame de Saint-Simon. Cf. *Mém. de Saint-Simon*, éd. de Boislile, X, 312.

(2) A. N. Plainte par M. Ticquet, contre le nommé Morel, portier, Y 11126 (2). Imitant le Petitjean des *Plaideurs*, le suisse, qui vendait en cachette de la viande pendant le carême, fut surpris par son maître « exigeant de l'argent d'un particulier qui venoit solliciter luy plaignant, et que ceux qui n'en donnoient pas, n'avoient point entrée dans ladite maison pour luy parler ».

(3) A. N., Y 11126 (2). Additions d'information. Déposition de Françoise Dubuisson.

(4) François de Villemur, chevalier, seigneur de Rioton, capitaine-lieutenant de la compagnie des grenadiers à cheval du Roi.

Il avait quitté l'Hôtel de Villemur accompagné d'un laquais. A vingt pas de chez lui le laquais prit les devants pour aller heurter à la porte, et c'est à ce moment précis qu'on le frappa. Nous possédons un récit de l'attentat fait par la victime elle-même; le lendemain, en effet « neuvième jour d'avril, sept heures du matin, Eustache Claude de Barry commissaire enquêteur au Chastelet, se transportait rue de l'Université en la maison de M. François Rioton de Villemur (1) et estant entré dans une chambre au premier apartement ayant vue sur ladite rue, y trouvoit au lit M. Claude Ticquet conseiller du Roy en sa Cour de Parlement ». Ce dernier lui déclara que: « Le jour d'hier entre dix et onze du soir sortant de la maison dudit sieur de Villemur son paran où il est obligé de prendre ses repas, pour se retirer en sa maison, dans le temps que Claude Fouché laquais du sieur chevalier de Rioton se disposoit à heurter à ladite maison pour y avoir l'entrée, deux quidams vestus de gris blanc qui estoient aux deux costés de ladite rue, fixés contre la muraille, joignirent ledit sieur plaignant, l'un desquels luy dit: te voilà! Il y a long-temps que je t'attends ! il faut que tu meures ! et dans ce moment luy tira un coup de pistolet, dans le tems que l'autre le tiroit, de sorte que par cette action, luy plaignant estant tombé l'un desdits quidams se disposoit à se retirer; voyant qu'il parloit et qu'il avoit manqué son coup, ils mirent tous deux, l'espée à la main, et en donnèrent cinq coups à luy plaignant dont un au dessus du cœur » (2). L'homme n'avait échappé que par la trop grande hâte de ses adversaires (3). Les voisins qui s'étaient mis aux fenêtres purent les voir s'enfuir vers la rue Taranne.

Leur signalement fut vite établi. Depuis trois jours le quartier était fort intrigué par les allées et venues de quidams de mauvaise mine qu'on voyait rôder dans les rues à la tombée de la

(1) Lorsqu'on l'avait relevé, Ticquet avait refusé d'être ramené chez lui, et s'était fait conduire chez sa cousine.

(2) « Il y avait une blessure tout auprès du cœur qui ne le perça pas parce que le cœur de M. Tiquet fut, en quelque sorte, resserré par la peur et ne remplit pas toute la place qu'il devoit naturellement occuper, ainsi, il peut dire que sa frayeur lui sauva la vie. » (Lettre de Madame Dunoyer, écrite d'après des renseignements fournis par le chirurgien qui pansa le blessé).

(3) « Ils luy donnèrent plusieurs coups d'espée en disant : « Ah! Ahin ! » et cela avec tant de désordre, levant la teste du coté de luy déposant qui venoit d'ouvrir sa fenestre, qu'il en entendit plusieurs qui portoient sur le pavé...» (*Déposition de Joseph Jaco, postillon de chaise*). — Cf. également le procès-verbal du 10 avril, où de Barry décrit l'état des habits de Ticquet. — A. N., Y. 11126.

nuit. Dans les cabarets, chez Menon, chez Dubuisson, chez Claude Seguin à « la Toupie », chez Lancel le perruquier, on en parlait à voix basse et Catherine Rolme, la femme d'Antoine Menon, déposa que « depuis le lundy soir, jusqu'au mercredy elle avait vu aller et venir deux quidams dont un vestu de gris blanc et de bas rouges et l'autre vestu de gris brun et d'une grande perruque, et son chapeau sur les yeux, lesquels affectoient de se couler le long des murailles a fin de ne se point laisser voir » De temps à autre l'un d'eux « faisoit l'yvrogne » et s'embarrassait les pieds dans sa longue rapière... Ticquet pensa qu'une main avait dirigé ces *bravi*. La nuit même du crime, Jean Bordier dit Clermont, laquais du conseiller, étant allé à la paroisse quérir un commissaire, le blessé lui déclara qu'il ne se connaissait que deux ennemis, son portier et sa femme (1).

Le lendemain, Madame Ticquet rendit visite à son mari qui refusa de la voir. Elle alla chez Madame d'Aulnoy pour savoir ce qu'on disait d'elle dans le monde. Madame d'Aulnoy lui demanda si M. Ticquet ne connaissait point ceux qui l'avaient attaqué. « Ha ! madame, répondit-elle, quand il les connaitrait, il ne le dirait pas, et c'est moi qu'on assassine aujourd'hui ! » Madame d'Aulnoy lui dit qu'elle devait s'assurer du portier chassé et que c'était sur lui que tombaient les soupçons (2).

Un certain Cattelain, « servant les étrangers, vint trouver M. Menon, parent de Ticquet, et lui raconta que trois ans plutôt, sur l'ordre de sa maîtresse, Moura, le portier, lui avait donné de l'argent pour assassiner un homme « qui fréquentait rue Garancière ». Moura fut arrêté sur le champ. De nombreux avis touchèrent alors Madame Ticquet. On la suppliait de partir, on lui annonçait son emprisonnement immédiat, on lui offrait de l'ar-

(1) Tous les mémoires et journaux du temps racontent longuement cet attentat, qui produisit une grande sensation. Voir, entre autres : *Dangeau*, VII, 59, 61, sq. ; *Saint-Simon*, Mém., éd. Boislile, VI, 433-437 ; *Sourches*, Mém. VI, 144 sq. ; *Correspondance de Madame, duchesse d'Oréans*, éd. Jaeglé, p. 221... (Madame prétend, dans une lettre écrite de Port-Royal le 13 avril, que Ticquet reçut 26 coups d'épée), etc. Pour les journaux : *Gazette de la Haye*, *Gazette de Leyde*. B. N. Inv. g. 4287.

(2) La magistrature, en cette occasion, tint à montrer son esprit de corps. « La Grand'Chambre députa un conseiller pour aller trouver Ticquet et l'assurer, de la part du corps du Parlement, qu'il n'avait qu'à se mettre l'esprit en repos, que rien ne lui manqueroit et qu'on poursuivroit vigoureusement son affaire. La quatrième chambre des enquêtes en fit autant et ordonna qu'il seroit réputé présent pour tous les émoluments. Enfin, on vit tout Paris aller chez lui savoir de ses nouvelles, et lui offrir de l'argent. » (*Sourches*), Mém. VI, 144.

gent. « Une femme fort de mes amies et des siennes (1), dit Saint-Simon, lui conseilla de prendre le large et lui offrit de quoi le faire, prétendant qu'en pareil cas on se défend mieux de loin que de près. L'effrontée s'en offensa contre elle et contre plusieurs autres amis, qui, avec les mêmes offres, lui donnèrent même conseil. » Son frère (2), et Montgeorges firent l'impossible pour la décider à s'éloigner. Elle refusa. Le 12 au matin, le théatin confesseur de son mari, monta dans sa chambre et lui dit qu'il n'y avait pas de temps à perdre « qu'elle seroit arrêtée à moins qu'elle ne mit promptement une robe de moine qu'il lui apporta, et qu'elle n'entra dans une chaise à porteurs qu'il venoit de laisser dans sa cour; que les porteurs avoient ordre de la conduire en un endroit, où elle trouveroit une chaise de poste avec des gens qui la conduiroient sûrement à Calais et où on la feroit passer en Angleterre » (3). Elle refusa encore. Connaissant son mari, elle s'imaginait que toutes ces invites à la fuite venaient de lui, et qu'elles n'avaient d'autre but, que de la contraindre à abandonner les débris de sa fortune.

L'après-midi de ce jour, Madame de Sémonville vint la voir, et comme vers quatre heures elle voulait se retirer, elle lui dit « qu'on devoit la venir prendre dans le moment, et qu'elle seroit bien aise de ne pas se trouver seule avec toute cette canaille ». A l'instant le lieutenant criminel entra suivi de cinquante archers. Madame Ticquet lui dit « qu'il auroit pu se passer d'amener une si nombreuse cohorte, et que, puisqu'elle l'avoit attendu de pié ferme, il ne faloit pas craindre qu'elle fit difficulté de le suivre ». Elle le pria de mettre les scellés sur son appartement pour la sûreté de ses meubles, embrassa son fils qu'elle aimait tendrement, lui donna de l'argent pour se divertir, dit adieu à son amie, et monta dans le carrosse aux cotés du magistrat.

Les chevaux allaient au pas, et Mme Dunoyer nous raconte que, lorsque le cortège traversa le Petit-Marché, elle salua gracieusement une dame qu'elle connaissait, et ne parut pas plus émue « que si elle étoit allée en visite ». Mais lorsqu'au sortir de la rue de la Huchette on tourna dans la rue Saint-Jacques, lorsqu'elle aperçut cette bâtisse lourde, écrasée qu'était le Petit-Châtelet elle eût un moment d'effroi et changea de visage.

Elle fut aussitôt écrouée.

(*La fin au prochain numéro.*) ANDRÉ FRIBOURG.

(1) Madame de Sémonville.

(2) Philippe-Auguste Le Carlier, né en 1653 et baptisé à St-Etienne-du-Mont le 31 juin 1661. Il vivait alors avec une certaine Marguerite Damiens

(3) C'est en Angleterre que la Brinvilliers s'était tout d'abord réfugiée.



Contre la peine de mort (1)

Iasnaia-Poliana, 24 Juin 1908.

Cher ami,

Je suis très heureux d'accéder à votre désir et de vous communiquer plus en détail ce que je pensai et sentis lors de ma défense du soldat Chibounine. Cet événement a eu sur toute ma vie bien plus d'influence que tous les événements qui paraissent importants : perte ou augmentation de fortune, succès ou insuccès littéraires, et même que la perte de personnes aimées. Je vous raconterai comment tout cela se passa, après quoi je tâcherai d'exprimer les pensées et les sentiments que provoqua alors en moi cet événement et qu'en provoque maintenant le souvenir. Je ne me rappelle plus ce qui m'intéressait particulièrement à cette époque. Vous le savez mieux que moi. Je sais seulement que je vivais alors d'une vie tranquille, satisfaite, égoïste.

Pendant l'été de 1866, nous eûmes la visite inattendue de Gricha Kolokoltzew, qui, étant encore cadet, venait souvent

(1) En 1866, le jeune comte Tolstoï, sur la demande d'un officier de ses amis, avait bien voulu se charger de défendre un malheureux soldat, traduit devant le conseil de guerre pour avoir souffleté un officier. C'était la mort certaine. Tolstoï essaya en vain de plaider l'irresponsabilité, par stupidité et folie. Le soldat fut condamné à mort et exécuté. Dernièrement un ami de Tolstoï lui demandait ce qu'il pensait aujourd'hui, de sa plaidoirie d'il y a quarante ans, et de sa façon de défendre son malheureux client. Le grand écrivain lui a répondu par la lettre suivante, restée inédite, que nous sommes heureux de publier aujourd'hui, et qui est un admirable plaidoyer contre la peine de mort.

(Note de la Rédaction.)

chez les Bers, et connaissait bien ma femme. Il se trouvait qu'il servait dans un régiment d'infanterie, logé dans notre voisinage. C'était un brave et jovial garçon, tout occupé de son cheval sur lequel il aimait à galoper en venant chez nous.

Par lui, nous fîmes connaissance du commandant de son régiment, le colonel U., et de M. M. Stassulévitch, dégradé pour affaire politique, frère de l'écrivain bien connu, qui servait dans le même régiment. Stassulévitch n'était plus un jeune homme. De simple soldat, il venait d'être réintégré dans le grade de lieutenant, et nommé dans le régiment de son ancien camarade U., maintenant son chef principal. U. et Stassulévitch venaient chez nous de temps en temps. U. était un bon et gros garçon, rouge, encore célibataire. Il était un de ces hommes comme on en rencontre si souvent, en lesquels on ne voit rien d'humain à travers leurs situations conventionnelles, le but suprême de leur vie étant, sous tous les rapports, de conserver leurs avantages. Par situation conventionnelle, le colonel U. entendait son poste de commandant du régiment. Il est difficile de juger humainement de pareils hommes, de dire s'ils sont bons, spirituels, car on ignore ce qu'ils seraient s'ils n'étaient pas ou cessaient d'être colonels, professeurs, ministres, juges, et devenaient tout simplement des hommes. Il en était ainsi du colonel. C'était un officier très exact, un hôte très correct, mais comme homme qu'était-il ? On ne pouvait le savoir. Je pense que lui-même n'en savait rien et ne s'en souciait pas.

Quant à Stassulévitch, il était très actif, bien que détraqué sous certains rapports, et surtout par les adversités et les humiliations qu'un homme pétri comme lui d'amour-propre, supportait péniblement. Il me paraissait tel, mais je le connaissais trop peu pour pénétrer profondément son état d'âme. Je sais une seule chose : que les relations avec lui étaient agréables, et faisaient naître à la fois des sentiments de commisération et de respect. Je le perdis de vue par la suite, mais j'appris plus tard, quand déjà le régiment avait été envoyé dans un autre endroit, qu'il s'était suicidé, et d'une manière étrange. Un matin, il se leva de bonne heure, s'enveloppa d'un lourd manteau ouaté et entra ainsi dans le fleuve où il se noya.

Je ne me rappelle pas lequel des deux, Kolokoltzev ou Stassulévitch, un jour d'été, arriva chez nous et raconta l'événe-

ment le plus terrible et le plus extraordinaire pour les militaires, qui fût arrivé chez eux. Un soldat avait frappé au visage un chef de compagnie, un capitaine sorti de l'Académie de l'Etat-major. Stassulévitch, avec une ardeur particulière, me demanda, plein de pitié pour le soldat qu'attendait, selon lui, la peine de mort, de le défendre devant le Conseil de guerre. Je dois dire que la condamnation à mort des uns par les autres, et l'ordre donné à un troisième d'exécuter cet acte, de tout temps, non seulement m'a révolté, mais, de même qu'à présent, se présentait à moi comme un de ces actes à l'accomplissement desquels on ne peut croire, bien qu'on sache que les hommes les commettent. La peine de mort est restée pour moi un de ces actes inhumains contre lesquels je ne puis protester assez haut et que toute conscience doit condamner.

Je comprends que sous l'influence d'un moment d'irritation, de colère, de vengeance, d'oubli de son caractère d'homme, quelqu'un puisse tuer, soit en défendant les siens, soit en se défendant soi-même. Il peut, sous l'influence de la griserie patriotique, en risquant sa vie, participer au meurtre commun, à la guerre. Mais que des hommes, en pleine possession de leurs facultés humaines, puissent, de sang-froid, reconnaître la nécessité du meurtre d'un homme pareil à eux, qu'ils puissent forcer d'autres hommes à commettre cet acte contraire à la nature humaine, cela je ne le compris jamais, même en 1866, malgré ma vie bornée, égoïste d'alors. C'est pourquoi, quelque étrange que cela paraisse, avec l'espoir de réussir, je me chargeai de la défense de Chibounine.

Je me rappelle qu'au village d'Oserki, où était l'accusé, en entrant dans l'izba en briques (j'ai oublié si c'était un local particulier ou celui même où le crime avait été commis), je vis un homme petit, aux pommettes saillantes, plutôt gros que maigre (ce qui est rare parmi les soldats), l'expression du visage la plus simple et la plus immobile. Je ne me souviens plus avec qui j'étais, Kolokoltzev, peut-être. Quand nous entrâmes, il fit le salut militaire. Je lui expliquai que je voulais être son défenseur et lui demandai de me raconter comment l'affaire s'était passée. Il ne parlait guère spontanément, mais à mes questions il répondait : « Parfaitement ». Le sens de ses pa-

roles était qu'il s'ennuyait beaucoup et que le chef de la compagnie était très exigeant pour lui : « Il m'en remontrait beaucoup trop », disait-il. Autant que je l'ai compris, son acte avait été provoqué par ce fait que le chef de la compagnie, homme d'un extérieur calme, pendant plus d'un mois, de sa voix basse, égale, autoritaire, ne cessait de faire recommencer au soldat un travail que celui-ci jugeait assez bien fait. Ce qui l'avait amené au plus haut degré de l'irritation. En outre, comme je l'ai compris alors, sauf les rapports de service, entre ces hommes était née une sorte de haine réciproque. Le chef de la compagnie, comme il arrive souvent, ressentait pour l'accusé une antipathie augmentée encore par l'intuition que cet homme le haïssait parce qu'il était Polonais. Le chef haïssait son subordonné et, profitant de sa situation, prenait plaisir à se montrer mécontent de tout ce que ce dernier faisait.

De son côté le soldat haïssait son chef, et parce que celui-ci était Polonais et parce que l'officier n'approuvait pas son travail ; enfin, il le haïssait surtout à cause de son calme. Et cette haine ne trouvant pas d'issue, à chaque reproche grandit de plus en plus, jusqu'au moment où elle éclata de la façon la plus inattendue pour Chibounine lui-même.

Le conseil de guerre fut convoqué sans délai. Il était présidé par U.; Kolokotzev et Stassulévitch complétaient le tribunal. On amena l'accusé. Après je ne me rappelle plus quelles formalités, je lus ma plaidoirie, qui aujourd'hui ne me paraît pas étrange, mais honteuse. Les juges, avec un ennui que dissimulait seule la politesse, écoutèrent toutes ces banalités. Puis ils allèrent délibérer. J'appris dans la suite que, seul, Stassulévitch avait été pour l'application de ce stupide article que j'avais cité, c'est-à-dire pour l'acquittement de l'accusé à cause de son irresponsabilité. Quant à Kolokoltzev, un bon et brave garçon, pourtant, et qui désirait m'être agréable, il se rangea à l'avis de U., et sa voix décida du sort de Chibounine. Aussitôt, on lut l'arrêt condamnant l'accusé à être fusillé.

J'écrivis immédiatement à Mme A. A. Tolstoï, une de mes amies, dame d'honneur de la cour, et lui demandai d'intercéder auprès de l'empereur qui était alors Alexandre II, pour obtenir la grâce de Chibounine. Par distraction j'avais omis

dans ma lettre le nom du régiment dans lequel s'était passée l'affaire. Mme A. A. Tolstoï s'adressa au ministre de la guerre Milioutine. Il répondit qu'on ne pouvait rien demander à l'empereur sans indiquer à quel régiment appartenait l'accusé. Elle m'écrivit cela. Je lui répondis sur le champ. Mais les autorités militaires se hâtaient aussi, et quand la requête fut complète et prête à être remise à l'empereur, le condamné était déjà exécuté.

Oui, je suis terriblement honteux en relisant cette plaidoirie ignoble, misérable. En parlant du crime le plus affreux, de la violation de toutes les lois humaines et divines que des hommes se préparaient à accomplir contre leur frère, je n'avais trouvé rien de mieux que de citer telles ou telles paroles stupides qu'on appelle la loi. Oui, j'ai honte maintenant de lire cette défense absurde. Si seulement un homme comprend ce que se préparent à faire des officiers en uniforme, — qui se sont assis aux trois côtés d'une table en s'imaginant, parce qu'ils se sont placés ainsi et sont en uniforme, et parce que dans différents livres sont imprimées certaines paroles, et sur diverses feuilles certains en-têtes, qu'à cause de tout cela ils peuvent violer la loi éternelle, universelle, inscrite non dans les livres, mais dans le cœur de tout homme, — s'il comprend cela, la seule chose qu'il puisse et doive dire à de pareils juges c'est de leur rappeler ce qu'ils sont et ce qu'ils doivent faire. Au lieu de prouver par diverses arguties, basées sur ces paroles mensongères et stupides qu'on appelle les lois, qu'on peut ne pas tuer cet homme, il faut prouver que la vie de chaque homme est sacrée, qu'il n'existe pour aucun homme le droit de priver de la vie un autre homme.

Prouver cela, mais tous les hommes le savent, et on ne peut le prouver, car ce n'est point nécessaire. Mais on peut, et il le faut, on le doit, faire une chose : tâcher de délivrer les hommes — les juges — de cet étourdissement qui a pu les amener à une pareille intention sauvage, inhumaine. Tâcher de prouver cela, c'est la même chose que de tâcher de prouver à un homme qu'il ne doit pas faire ce qui est contraire, impropre à sa nature : il ne faut pas aller nu en hiver; il ne faut pas se nourrir d'excréments ; il ne faut pas marcher à quatre pattes. Le fait qui est impropre, contraire à la nature humaine,

a été démontré depuis longtemps aux hommes par l'histoire de la femme adultère.

Depuis, les hommes sont-ils devenus si équitables — le colonel U. et Gricha Kolokoltzev avec son cheval — qu'il ne soit pas terrible pour eux de jeter la première pierre ? Alors je ne le comprenais pas. Je ne le comprenais pas non plus, quand, par Mme A. A. Tolstoï, je faisais faire des démarches pour obtenir la grâce de Chibounine.

Maintenant je ne peux que m'étonner de l'erreur que je commettais en pensant que l'affaire Chibounine était quelque chose de tout à fait normal, ainsi que la participation, bien qu'indirecte, dans cette affaire, de l'homme qu'on appelle l'empereur. Et j'ai *prié* cet homme de gracier un autre homme, comme si une pareille grâce pouvait être au pouvoir de quelqu'un. Si j'eusse été délivré de l'aveuglement général, je n'aurais pu faire qu'une chose en ce cas, c'eût été de prier Alexandre II, non de gracier Chibounine, mais de se faire grâce à soi-même ; de sortir de cette horrible situation dans laquelle il se trouvait en participant à tous les crimes qui se commettent « au nom de la loi », puisque, pouvant les faire cesser, il les laissait s'accomplir.

Alors je ne comprenais encore rien de cela, j'avais seulement le sentiment vague qu'il se commettait quelque chose qui ne doit pas être, que ce n'était pas un phénomène accidentel, mais que cet acte était lié profondément à tous les malheurs et à toutes les erreurs de l'humanité.

Même alors, je sentais vaguement que la peine de mort, le meurtre réfléchi, prémédité, est une action tout à fait contraire à cette loi chrétienne que, soi-disant, nous professons ; que c'est une action qui rend absolument impossible la vie raisonnable et toute moralité. En effet, si un homme, ou une réunion d'hommes, peut décider qu'il est nécessaire de tuer un ou plusieurs hommes, il n'y a aucune raison pour que d'autres ne trouvent pas, à leur tour, cette nécessité pour d'autres, et quelle peut être la vie raisonnable, quelle peut être la moralité parmi les hommes qui, par leur décision, sont capables de se tuer les uns les autres ?

Même alors je sentais vaguement que la justification du meurtre par l'Eglise et la Science, au lieu d'atteindre son but

— la justification de la violence — prouve au contraire le mensonge de l'Eglise et le mensonge de la Science. Je l'ai senti vaguement, pour la première fois, à Paris, où je vis une exécution capitale ; et je le sentis beaucoup plus nettement, quand je pris part à l'affaire Chibounine. Mais il m'était terrible de croire à mes propres impressions et de me séparer de l'opinion de tout le monde. Ce n'est que beaucoup plus tard que j'ai été amené à la nécessité de me fier à moi, et de répudier ces deux mensonges redoutables qui tiennent en leur pouvoir les hommes de notre temps et engendrent toutes les calamités qui accablent les hommes : le mensonge de l'Eglise et le mensonge de la Science.

Ce n'est que beaucoup plus tard, quand je commençai à étudier attentivement les raisons par lesquelles l'Eglise et la Science tâchent de soutenir et de justifier l'existence de l'Etat, que j'ai vu toutes les tromperies évidentes et grossières par lesquelles l'Eglise et la Science cachent aux hommes les crimes commis par l'Etat. J'ai remarqué ces raisonnements dans les catéchismes et les livres scientifiques répandus par millions d'exemplaires, et où est expliquée la nécessité, la légitimité du meurtre des uns par la volonté des autres.

Ainsi dans le catéchisme, à propos du VIe commandement : « Tu ne te tueras point », dès les premières lignes, on autorise le meurtre :

Question. — Que défend le VIe commandement ?

Réponse. — Le meurtre ou la privation de la vie du prochain, par n'importe quel moyen.

Question. — La privation de la vie du prochain est-elle dans tous les cas un meurtre criminel ?

Réponse. — Ce n'est pas un meurtre criminel, quand on ôte la vie, par l'exigence de son *état :* 1° quand on punit les criminels selon la *justice;* 2° quand on tue un ennemi à la guerre pour l'empereur et la patrie.

Question. — Quels sont les cas qui peuvent être classés comme meurtres criminels ?

Réponse. — Quand on cache ou délivre le meurtrier.

Dans les ouvrages scientifiques — la jurisprudence avec son droit criminel, et les œuvres purement scientifiques, — on

prouve la même chose, mais sur une échelle beaucoup plus étendue, et avec plus de hardiesse.

Quant au droit criminel, il n'y a pas à en parler. D'un bout à l'autre c'est une série de sophismes les plus évidents, qui ont pour but de justifier toutes les violences de l'homme sur l'homme, même le meurtre. Quant aux œuvres scientifiques, à commencer par Darwin qui fait de la lutte pour l'existence la base du progrès de la vie, cela va de soi. Et quelques-uns des enfants terribles de cette doctrine, entre autres le célèbre professeur de l'Université d'Iéna, Ernest Hæckel, dans son ouvrage fameux *Histoire naturelle de la création du monde*, l'évangile des incroyants, déclare tout nettement que : « La sélection artificielle eut toujours l'influence la plus bienfaisante sur la vie civilisée de l'humanité. De même qu'est grande, par exemple, dans la marche compliquée de la civilisation, l'influence de la bonne instruction scolaire et de l'éducation, de même la sélection artificielle et la peine de mort ont une influence bienfaisante, bien qu'actuellement plusieurs défendent « comme une mesure libérale » l'abolition de la peine de mort, et citent, au nom d'un huminatarisme faux, une série d'arguments ineptes. Cependant, en réalité, la peine de mort, pour l'énorme majorité des criminels incorrigibles et des vauriens, est non seulement un châtiment juste pour eux, mais un grand bienfait pour la meilleure partie de l'humanité. De même que pour la belle culture d'un beau jardin, il faut arracher les mauvaises herbes ; de même que la destruction systématique des mauvaises herbes apportera aux plantes des champs plus de lumière, plus d'air et plus d'espace, de même la destruction de tous les criminels non seulement allègera pour la meilleure partie de l'humanité « la lutte pour l'existence », produira pour elle la sélection artificielle, puisque de cette façon on ôtera aux rebuts dégénérés de l'humanité la possibilité de transmettre par l'hérédité leurs qualités mauvaises ».

Et les hommes lisent cela, apprennent cela, l'appelant la science, et à personne il ne vient à l'esprit cette simple réflexion : s'il est utile de tuer les gens nuisibles, qui décidera qui est nuisible ou non ? A mon avis, par exemple, personne n'est pire et plus nuisible que M. Hæckel lui-même. Et alors moi et ceux qui pensent comme moi nous devons condamner

Hæckel à être pendu? Au contraire, plus les erreurs de M. Hæckel sont grossières, plus je désire qu'il s'en corrige, et en aucun cas, je ne voudrais le priver de la possibilité de le faire.

Et voilà comment ces mensonges de l'Eglise et de la Science nous ont amenés à la situation dans laquelle nous nous trouvons. Depuis des années déjà, il ne se passe pas un seul jour sans meurtres ou supplices. Les uns se réjouissent quand il y a plus de meurtres gouvernementaux que de meurtres révolutionnaires ; et les autres se réjouissent quand le nombre des propriétaires, des généraux, des marchands, des policiers tués est plus grand.

D'un côté on donne pour les meurtres des récompenses de 10 et 25 roubles ; d'un autre côté les révolutionnaires honorent les meurtriers, pieusement, et les glorifient comme de grands martyrs. Aux bourreaux volontaires on paie 50 roubles pour une exécution. Moi je connais ce fait, qu'après la condamnation à mort de cinq personnes, un homme offrit de faire l'exécution à moitié prix et que son offre fut acceptée.

Oui, ne craignez pas ceux qui perdent le corps, mais ceux qui perdent le corps et l'âme... Tout cela, je l'ai compris beaucoup plus tard. Mais déjà je le sentais vaguement quand je plaidai stupidement et honteusement pour ce malheureux soldat. C'est pourquoi ce cas, dis-je, eut pour moi une influence considérable qui s'exerça sur toute ma vie. C'est en effet à cette occasion que pour la première fois je sentis : 1° que chaque violence, pour son exécution, suppose le meurtre ou la menace du meurtre, et c'est pourquoi toute violence est née inévitablement du meurtre. 2° Que le mécanisme de l'Etat, inconcevable sans le meurtre, est incompatible avec le christianisme, et 3° que ce que nous appelons la Science n'est que la justification mensongère du mal existant, comme l'était jadis la doctrine de l'Eglise.

Maintenant pour moi, tout cela est clair, tandis qu'alors je n'avais que la conscience vague de ce mensonge au milieu duquel s'écoulait ma vie.

Léon Tolstoi.

(Traduit sur le manuscrit russe par J. W. Bienstock.)



Le Vaisseau des caresses

I

M. Jules Bois vient d'écrire un livre qui présente une singularité rare. Ce livre, en effet, traite d'une matière qui est inédite et qui cependant intéresse des myriades de personnes. On y raconte la vie d'un grand paquebot, d'un de ces monstres transocéaniens qui sont de véritables villes et qui transportent toute une cité d'hommes et de femmes. Je suppose qu'un tel sujet a pu tenter plus d'un romancier, mais je ne sache pas qu'aucun l'ait réalisé.

Pourtant, depuis des temps très anciens, l'homme s'est plu aux histoires maritimes. La vieille Hellade nous initia à l'histoire fabuleuse des *Argonautes*. *L'Odyssée* a charmé cinquante générations. Le *Robinson Crusoé* est tout d'abord une croisière. Quelques lecteurs se souviennent peut-être du *Paquebot* de Cooper qui, à travers tant de longueurs, nous donne maints détails savoureux. Eugène Sue mena par les flots des aventures extravagantes. Un nommé de La Landelle, écrivain de peu de style, a laissé sur la vie des matelots quelques pages fort intéressantes. Le magique Loti évoqua la mer en une prose merveilleuse : qui de nous oubliera jamais *Pêcheurs d'Islande* ? Et Maupassant, et Bonnetain, et tant d'autres qui vécurent hier et surent soulever dans notre âme l'Invitation au voyage ? Tout près de nous, les Leblond, dont les admirables romans coloniaux et le magnifique *Madagascar* eussent dû obtenir le prix Goncourt, Louis Bertrand dont l'éblouissante entrée des immigrants italiens à Marseille (*l'Invasion*) se cliche dans la mémoire, et Farrère, Davesnes, et tant d'autres ?

On le voit, les historiographes ne manquèrent pas aux traversées, et pourtant, *Le Vaisseau des Caresses* traite un sujet nouveau. En quoi il est nouveau, nous l'allons laisser dire à M. Jules Bois lui-même, qui le fait d'une façon magistrale.

« Oui, le *Lotus*, comme les grands paquebots les plus récents, est un monde complet construit en étages superposés. Une ville, plus importante que bien des sous-préfectures, croyez-moi, est contenue entre ces solides murailles. Voyez le spardeck, avec ses tentes claquantes et ses toits aux lumignons électriques ; il rappelle les promenades des cités, où l'on déambule, l'on joue, l'on se repose. Des édifices, que nous nommons « rouffles », alternant avec les claires-voies, le jalonnent, kiosques de fête. Le luxe là s'étale. Mais avec le rayon X de l'imagination, regardez au-dessous. Par les capots, descendez de ponts en entreponts, en faux-ponts, jusqu'aux soutes, jusqu'aux cales. Les « coursives » ne sont-elles pas des rues, avec, en bordure, les cabines, ces maisons naines, avec l'aération des manches à air, les trouées lumineuses des sabords, les bifurcations des coupées, les brusques montées et descentes des échelles ? Les places, ce sont les salles à manger, le carré des enfants, le salon des dames. Nous avons des précipices, — les écoutilles ; des terrasses, — les passerelles. Cette cité profonde se subdivise en quartiers, ayant chacun sa physionomie spéciale, son caractère, ses habitants et même ses odeurs. Les premières et les secondes occupent les zônes aristocratiques et bourgeoises. Les troisièmes à l'avant, c'est la populace. Il y même des vagabonds... Ils couchent sur le pont, à la belle étoile. Les quartiers ouvriers sont représentés par les « postes »,où grouillent marins, chauffeurs, boys, domestiques. Il existe des boulevards d'affaires réservés aux officiers, aux médecins, au commissaire, aux facteurs, aux maîtres; et nous avons « les faubourgs », que remplit l'agitation des marmitons, des bouchers, des ouvriers mécaniciens, où sont parqués le bétail et la basse-cour. Le *Lotus* est riche en magasins, en cambuses, en bibliothèques, en pompes à incendie, en citernes, en caves, en égouts... Il a, comme une montagne, des tunnels, qui conduisent jusqu'aux hélices les arbres de couche. Et ce pacifique îlot peut devenir un monstre de guerre avec des gros canons de quatorze centimètres... Répondez-moi, maintenant ; que nous manque-t-il ?

L'étudiant des vieilles religions restait pensif, capté par un rêve mystique :

— Il vous manque une cathédrale...

— Nous l'avons, expliqua le commandant sur le ton enjoué du triomphe. Avez-vous visité le hall des machines ? Haut et profond comme une nef d'église, il occupe le centre du navire, et c'est là que se célèbre le rite mystérieux, le culte du feu, ce dieu visible qui répond à l'holocauste noir du charbon par le miracle du mou-

vement. Vous voyez cette fumée légère qui se couche sur les deux cheminées ? Respiration du Moloch intérieur, elle témoigne que ses poumons fonctionnent, que son cœur bat. »

Et plus loin :

« — Ah ! vous n'avez qu'à vous laisser vivre sur ce beau paquebot qui pourrait transporter un millier d'hommes et en contient près de huit cents ! Sa force atteint 10.000 chevaux. Il est capable de faire plus de vingt nœuds à l'heure et il déplace près de 12.000 tonnes. Voyez-le, le monstre, long de 190 mètres, large de 19, avec ses dix étages, si l'on compte les deux passerelles et les cales. Mais votre serviteur a tout le poids de cette organisation. Je veille aux cinq repas quotidiens, je contrôle les 30.000 bouteilles de vin et d'eau-de-vie qui remplissent nos caves, sans compter les bières et les eaux minérales. Je règle le service des maîtres d'hôtel, des garçons, des boys ; j'ai discuté, à Port-Saïd, avec les fournisseurs et l'économe...

.... « — Je ne suis pas seulement comptable, majordome, caissier, je suis fermier aussi... Oui, fermier... J'ai embarqué cinquante mille œufs, neuf cents poules, trois cents pintades, des faisans et des cailles à foison. Tout à l'heure, j'ai, en passant, jeté un coup d'œil sur notre bétail, que l'on abat au fur et à mesure des besoins ; j'inspecte le boulanger et le pâtissier qui pétrissent chaque jour, je note les légumes et les fruits maintenus à l'état frais dans les chambres frigorifiques. Et mon régiment de boîtes de conserves, mes légumes secs, mes pommes de terre, mon sel, mon poivre, mon thé, mon café ! Savez-vous que je règne sur 900 litres d'huile de table et 480 litres de vinaigre d'Orléans ! Ça ne vit pas d'embruns et de brise, des passagers et des marins. Rien que pour l'équipage, j'ai embarqué 100 barriques de liquides, 350 caises de bœuf en conserves et 30 futailles de porc salé ! Tous ces chiffres font dans ma tête une sarabande ! Au service de la lingerie, j'ai compté près de 28.000 pièces de linge et 14.000 porcelaines, cristaux et couverts d'argent.

...... « Après avoir communié auprès du commandant avec l'âme du *Lotus*, Odon, à travers le palabre du commissaire, avait entendu les grognements du ventre du navire...

« C'était l'éternel duo du Corps et de l'Esprit. »

II

Sur cette ville flottante, la vie intarissable joue ses drames et ses opérettes. Elle agite des âmes charmantes ou redouta-

bles, émouvantes ou burlesques, loyales ou ténébreuses, joyeuses ou tristes, cyniques, spirituelles, mystiques, futiles, profondes. M. Jules Bois n'a qu'à se souvenir des grandes traversées où il vécut dans l'intimité des transocéaniens, il n'a qu'à fermer les paupières pour voir se profiler des centaines de silhouettes. Et c'est parmi elles qu'il a choisi les plus caractéristiques pour nous dépeindre, dans le grand soleil de la Méditerranée, de la mer Rouge et de l'Océan Indien, sous les firmaments où palpitent les étoiles des deux mondes, cette population d'un voyage.

Il y a d'abord Glatic, la petite Javanaise. Entendez par là une fille de race néerlandaise née dans la ville voluptueuse et dissolvante de Batavia. Aussi bien si elle se nomme Glatic, la petite alouette des rizières se nomme aussi Mlle Van Oosterdyk. C'est une fantasque et délicieuse créature. Avec son corps léger, mais aux formes pleines, avec sa grâce nombreuse, son rire espiègle et dangereusement sensuel, sa franchise, sa naïveté sans candeur, sa rouerie innocente, avec sa bouche écarlate de faunesse, l'herbe magnifique et sauvage de sa chevelure, toute son âme et son corps faits pour la caresse, avec sa tendresse qui peut être très fidèle, lorsque l'heure de l'amour profond aura sonné, mais qui peut aussi être fugitive, capricieuse, et la faire se livrer étourdiment, c'est bien, comme l'auteur l'a dit lui-même, une petite Manon Lescaut de la mer et des îles, une fille qui sera capable des pires abandons et aussi de l'attachement le plus vrai, le plus fort, le plus exclusif.

A côté d'elle, Odon Plessis, jeune orientaliste déjà célèbre, chez qui la science n'a rien tué de la fraîcheur ni de l'élégance du jeune homme, qui « écrivait avec charme et n'avait jamais su être pédant. » S'il est plein de sève, s'il n'a pris aucune des allures du savant officiel, il est grave pourtant, en ce sens qu'il conçoit les choses avec véhémence, avec ardeur, avec une pointe de mysticisme. Par surcroît, il a emprunté à ses études un peu de foi bouddhiste. Non pas la foi du charbonnier, non pas la confiance en des faits, en des miracles, en des rites, mais le suc de la sagesse hindoue, cette résignation grave et forte, ce détachement des choses passagères que prêche l'antique philosophie aryenne. Pour celui-là, l'amour est

une chose puissante et terrible ; il ne conçoit pas qu'en aucun moment, on le traite avec légèreté. Et le drame central du *Lotus*, ce va être la rencontre des deux âmes si dissemblables du jeune orientaliste et de l'alouette des rizières.

III

Il a tout de suite été fasciné. Le charme physique de Glatic l'avait déjà conquis à son insu lorsque l'énigmatique fille vient à lui. Car c'est elle qui prend l'offensive. Justement parce qu'elle est si gaie, si pleine de rires, jamais il ne l'aurait osé. Mais elle l'enveloppe de sa recherche ailée, elle lui parle et tout de suite lui donne un peu de la hardiesse qu'elle porte avec elle. Puis l'idylle va très vite, sur ce bateau où tout se hâte. C'est pour Odon un ruissellement de bonheur, suivi de toutes les épreuves qui sont toujours réservées à qui s'éprend de Manon, même lorsque Manon est fidèle. L'étourdie Glatic commet des imprudences qui demeurent incompréhensibles à Odon ; il la trouve un soir avec les « Whiskies », enragés buveurs du bord, presque ivre et d'ailleurs victime d'un piège, car elle avait cru rejoindre son aimé. Il s'irrite de ses conversations familières avec tous, de ses mots, de ses gestes trop libres, de sa crânerie, de sa fantaisie, de son vocabulaire.

Enfin, un jour, il apprend par un album que lui a fait tenir un lâche, tous les flirts, toutes les amours éphémères de la petite... Tout est fini, et il se sent mourir. Mais non ! tout commence. Glatic, d'abord épouvantée, soudain se réjouit de pouvoir dire la vérité entière, qu'elle n'aurait pas dite, non par manque de franchise — elle ne sait rien cacher — mais parce qu'Odon, plus que tous les autres hommes, l'intimide. Elle dit tout, avoue tout avec fièvre, avec ivresse. Elle est femme et s'en vante : rien n'arrêtera leur amour ; ils s'aimeront en libre grâce, Odon prendra d'elle tout le bonheur et toute l'extase : en retour il ne lui devra rien. Le jour où il se lassera d'elle, eh bien ! un seul mot et elle se résignera, fallût-il en mourir...

A côté de ces grands premiers rôles se meuvent les autres personnages un peu au deuxième plan, mais en pleine lumière

cependant, et nullement comme des comparses. Il y a la mortelle passion de la vénitienne Paola pour le rastaquouère Fabio, à elle seule un roman très complet et singulièrement troublant.

La Vénitienne Paola Palizzini est née dans le peuple, mais elle a le type, le rythme, l'allure hautaine et la réserve des filles de vieille race. Le comte Palizzini descend au contraire d'une des grandes maisons d'Italie et porte en lui une distinction qui ne se trouve guère que dans son pays, car il s'y mêle de l'artiste et du héros de la Renaissance. Cet homme qui vécut pour l'amour, qui aima toute sa vie et fut adoré des femmes, connut à la vue de Paola la passion enragée des viveurs qui sentent le frôlement de l'oiseau noir — la vieillesse et la mort. Il a misé sur la belle fille sa dernière chance de bonheur et pour l'avoir toute à lui, il l'a épousée. Et elle n'a guère compris le profond sacrifice, elle n'a pas vu non plus, comme l'aurait vu une femme au grand cœur, qu'il y avait une belle et noble joie à tirer de cet amour. Son sang d'animale exige des voluptés plus matérielles et plus immédiates. Avant que Fabio ne parût, elle est déjà lasse du vieillard cardiaque et fier qui, de son côté, n'a pas su suivre la tactique qui aurait peut-être réfréné la sensuelle Vénitienne. Aussi, l'aventurier n'a-t-il qu'à paraître. Il est jeune, lui, il a cette beauté brutale, parfaite en son genre, qu'on voit souvent chez les hommes du peuple d'Italie et d'Espagne. Souple, avide d'argent et de plaisirs, menteur, tortueux, sans scrupules, plein de feu et bien fait pour plaire à la comtesse issue d'un « venditore » comme aussi à quelque archiduchesse détraquée, c'est pour Paola l'amour complet, l'amour diabolique, qu'elle ne peut cacher d'abord, puis qu'elle affiche insolemment, sans crainte des êtres ni des événements, sans pitié pour son vieux mari. Dans tous les couloirs, au fond de tous les lieux secrets, dans les « rues », dans les « squares », dans les « promenades » du navire, ils se font surprendre par les survenants, ils jettent autour d'eux une atmosphère grisante et scandaleuse.

Le cardiaque souffre en silence, hautain, énigmatique, terrible aussi. Comme il faut ménager ce cœur qui peut le tuer d'un choc, il s'interdit les éclats, les reproches, les scènes

violentes, il se les interdit aussi par une dignité héroïque. Et il assiste taciturne à son déshonneur comme Mucius ou le sauvage au poteau du supplice. Qu'attend-il ? Il ne le sait pas bien lui-même. Donnera-t-il la mort aux autres ? La donnera-t-il à soi-même ? Tout est possible.

Il attend sa propre résolution (qui sera terrible) soit des circonstances, soit du progrès de sa jalousie et de son désespoir. Et ce sont ensemble les circonstances et Fabio qui forgeront le dénouement. Dans une scène que nous reverrons peut-être un jour au théâtre, l'infamie du rasta éclate aux yeux de la comtesse, elle connaît tout à coup quelle âme de détrousseur est au fond de la séduisante structure, et tandis qu'elle se débat pour fuir un affreux baiser, au cri qu'elle pousse, une double détonation réplique, « pareille à l'explosion du destin antique, au tremblement de terre, à la foudre ». C'est Palizzini à qui l'événement vient de dicter l'acte. Le comte a du même coup anéanti le bandit et conquis le cœur de cette femme pour qui il veut vivre et mourir.

IV

Après ces capiteuses aventures, on goûtera l'idylle mélancolique du docteur Pétion et de miss Adda Stevens, le délicieux couple des Sacy, l'officier français et la Syrienne, la tyrannique Mélathi et son fiancé, la princesse d'Hué et l'explorateur, le vieux ménage Cléry aux indulgences paradoxales et touchantes, l'affreux français colonial « au regard d'assassin et au pantalon sale » homme de sac et de corde ; les « Whiskies » unis par la confraternité de l'alcool, la baroque madame Van Oosterdyk et un Belge qui tient des propos inénarrables, le commandant du navire, Astier, que trente ans de périple ont cuirassé contre toutes les surprises ; le commissaire du *Lotus*, vieux garçon cynique, le consul du Danemark, Arnold Thornvaldsen; une dame énorme et réjouissante surnommée la Grande Ourse, à qui vont les hommages d'un officier au nez eczémateux; le jeune médecin du bord et la fille espagnole dont les yeux ont des reflets de cuivre rouge, et dix et vingt autres, qui vont, viennent, qui parlent et qui

palpitent, qui mettent dans la ville flottante les passions, les rêves, les vœux, les actions bonnes et mauvaises, loyales et tortueuses, généreuses et mesquines, de la Comédie Humaine. M. Jules Bois a tous su les « dépeindre » les uns avec minutie, les autres avec verve, d'autres encore d'un trait rapide. Il a su décrire aussi le mouvement des foules, les sites de l'Aurore et du Crépuscule, les nuits féériques, la mer aux mille métamorphoses, la douceur des beaux jours, la force du soleil, la rudesse des vents, l'épouvante de la tempête :

« Elle danse la danse du lotus, qui exprime vers l'idole redoutable l'offre des lèvres et du flanc propice aux générations. La tige de la fleur mystique où le Bouddha reposa sa sainteté calme, elle la haussait vers les narines sensuelles d'un Invisible Tout-Puissant... Elle marchait d'un pas rythmé où frémissaient successivement, puis ensemble, toutes les parties de son corps, même les plus secrètes, tantôt serrait dans ses bras, telle une relique amoureuse, le Lotus, tantôt le tenant comme un sceptre, tantôt s'en servant comme d'une baguette souple de magicienne, pour enchanter autour d'elle des adorateurs suppliants. »

En somme, et c'est là l'éloge complet de ce livre, M. Jules Bois a véritablement réussi à nous évoquer la vie d'un grand transocéanien, la vie du navire et la vie des êtres, la vie des flots et la vie des choses, la vie quotidienne avec ses menus incidents, et la vie passionnelle avec ses gouffres, ses remous, ses tempêtes — il l'a fait en un style plein de couleur et de variété, un style qui sait dire ce qu'il faut dire et n'en pas dire trop, un style au rythme sûr et à la structure solide, — et je crois bien que cet écrivain à qui nous devons tant de pages qui émurent les femmes et captivèrent les hommes, vient enfin de nous donner son plus beau livre.

J. H. Rosny, aîné.



Lettres Nouvelles de Nietzsche

Les lettres de Nietzsche que nous publions ici pour la première fois en français, sont parmi les plus intéressantes qu'il ait écrites. Elles précèdent immédiatement le moment où sombrera son intelligence. Nous ne nous livrerons pas au jeu hasardeux d'y rechercher les prodromes de la maladie. Nous nous contenterons de signaler certains indices qui peuvent faire comprendre, que la folie, chez Nietzsche, ne fut peut-être qu'une forme de la désespérance.

M. Pierre Gast écrivait récemment dans un article de critique : «La puissance de production de Nietzsche à partir d'août 1888, tient du prodige. Il était alors dans une disposition d'esprit d'une exubérance telle qu'aucun autre homme jamais sans doute ne la connut. Les plus grandes difficultés lui étaient un jeu, chaque heure accélérait l'élan de son esprit. Ecrivait-il dans cet état d'extrême effervescence et parmi la succession toujours accrue des évènements intérieurs, la plume avait peine à suivre la rapidité de la pensée. »

Mme Elisabeth Foerster-Nietzsche, la sœur du grand philosophe, considère que les lettres qu'on va lire, donnent une idée de cette fièvre.

Pour nous, si ces lettrès sont significatives, elles le sont tout différemment. Elles révèlent un profond malaise, et c'est ce qui leur confère un intérêt douloureux.

Ecoutez cette première lettre écrite à Sils-Maria, le 13 août 1888. Elle est adressée à la mère de Nietzsche. L'accent en est singulier. Ce ne sont que des faits invraisemblablement insignifiants que rapporte son auteur, et néanmoins elle est extrêmement suggestive. Elle fait plus pour nous faire comprendre la tendresse que nourrissait Nietzsche pour sa mère, que ne ferait une longue dissertation. D'autre part, elle nous apprend avec force que, dans cette vie, il ne se passait rien, à la lettre, au moins extérieurement.

Sils, 1888.

Ma chère mère,

Nous avons depuis quatre jours un temps d'une incomparable beauté et respirons tous avec délices. Avant c'était en-

core l'hiver, au point que mon hôtesse recouvrait mon lit d'une double couverture, et que je me servais de toutes les affaires d'hiver que je possédais. Mais tout d'un coup c'est une merveilleuse impression d'été, les plus belles couleurs que j'ai vues ici, et le ciel pur comme à Nice. Ce matin je me suis promené en gondole sur le lac avec Mlle de Salis, hier un excellent musicien m'a offert un petit concert privé, dans lequel il joua des œuvres de M. Gast qu'il avait étudiées à mon intention. J'ai aussi reçu une très aimable lettre de Mrs Fynn de Genève (bien que j'aie fait le mort depuis l'automne dernier et laissé sans réponse plusieurs de ses lettres). Il y a actuellement à l'hôtel 60 personnes. J'ai eu beaucoup à faire, car nous sommes de nouveau en plein travail d'impression (1).

J'ai mangé tout le jambon qui était un peu trop salé et rude, et aussi un des petits fins. Le second est également déjà entamé, de sorte qu'avant peu la provision sera épuisée. J'ai toujours l'intention de rester ici jusqu'au 15 septembre, quoiqu'avec le temps qu'il fait cette année, on ne puisse rien prévoir. Au fond, tout mon séjour a mis jusqu'ici ma patience à l'épreuve de façon extraordinaire. On ne peut rien imaginer de plus effroyable. Très souvent je ne savais comment surmonter une incroyable mélancolie et faiblesse. Sils a acquis des cloches neuves, dont le son est très doux et plein.

Il y a quelques jours, j'ai écrit à Hambourg à M. de Buelow, qui depuis deux hivers y dirige l'Opéra, afin de lui recommander l'ouvrage de l'éminent M. Gast. Il serait le seul qui oserait une tentative aussi neuve : mais comme c'est un homme sur lequel on ne peut pas faire fonds, je ne compte sur rien.

Je t'embrasse de toute mon affection.

Ta vieille créature.

La puérilité de cette lettre est curieuse. On la dirait écrite par un collégien en villégiature, qui met sa mère au courant de ce qu'il fait. Le passage sur le jambon a quelques ressemblances avec la célèbre manifestation de Henri Heine dans *Heimkehr*; quant aux questions de sa mère sur sa femme il répond en van-

(1) *Le cas Wagner.*

tant la carpe maternelle. Mais l'aveu de sa mélancolie et de sa faiblesse qui échappe à Nietzsche, relève la lettre et montre que parfois son cœur se tendait nostalgiquement vers sa vieille « créatrice ».

A la comtesse Meta de Salis-Marschlins.

Sils, 22 août.

Très honorée Mademoiselle,

Un temps comme celui qu'il fit le matin de votre départ — pour la *première fois depuis :* des torrents partout. Je me procure l'intelligente récréation que si souvent cet été, dans la lutte avec « les esprits de la nature » je me suis faite. Je m'entretiens un peu avec vous. Avec cela un certain livre est devant moi (1), arrivé d'hier soir.

Jamais encore je ne m'étais vu aussi dignement costumé, presque comme un « classique ». Le premier regard que j'y jetai me valut une surprise : je découvris une longue *préface* à la « Généalogie » dont j'avais oublié l'existence... Au fond il ne restait dans ma mémoire que le titre des trois dissertations : le reste, c'est-à-dire le *contenu* s'était évanoui pour moi. C'est une conséquence de l'extrême activité intellectuelle qui remplit cet hiver et ce printemps et qui avait mis entre nous (ce livre et moi) comme un mur. Maintenant le livre revit — et, en même temps, l'état de l'été précédent d'où il naquit. Des problèmes excessivement difficiles, pour lesquels il n'existait pas de langue, pas de terminologie, mais j'étais sans doute alors dans une période d'inspiration presque ininterrompue, car l'ouvrage coule comme la chose la plus naturelle du monde. On n'y sent pas l'effort.—Le style en est véhément et émouvant, et en même temps plein de finesses (ce mot en français dans le texte) et flexible et coloré, comme ne l'avait pas encore été ma prose. Il est vrai que le grand critique Spitteler dit que depuis qu'il a lu cet ouvrage de moi, il abandonne tout es-

(1) Remarque de la destinataire: Il s'agit de *Au delà Du Bien et du Mal* et de la *Généalogie de la Morale* que Nietzsche n'avait pas avec lui, à Sils, et que je lui avais, à mon retour chez moi, envoyés.

poir en moi en tant qu'écrivain... Comparé avec l'été qui me permit une improvisation si aisée sur des thèmes horribles, cet été-ci paraît à vrai dire comme « tombé à l'eau ». Cela m'afflige extraordinairement, car grâce à mon séjour du printemps, réussi pour la première fois, j'avais apporté ici une somme de force plus considérable même que celle de l'année passée. Et tout d'ailleurs était préparé pour une tâche *grande* et *nettement déterminée.*

Le « pamphlet » contre Wagner (dont entre nous je suis fier) appartient pour l'essentiel à Turin et fut pour moi le repos qu'il fallait et le meilleur que je puisse me procurer, au milieu de besognes difficiles.

L'absurde insomnie fait partie des « spécialités » de cet été. Aujourd'hui encore, comme hier et avant-hier j'ai *réfléchi* à partir de deux heures... A quatre heures cacao... Hier après-midi je fus avec le professeur Kaftan dans la vallée de Fex. Il y a encore environ trente personnes à la « Rose des Alpes ». La saison s'achève rapidement. L'automne est arrivé,— nous avons à n'en pas douter un temps de *septembre ;* et encore est-ce sans doute là un euphémisme. Je tâcherai tout de même de rester jusqu'à la mi-septembre.

Avec le plus cordial souhait pour votre santé,

Votre très dévoué, Dr. Nietzsche.

Vous pouvez compter qu'on préservera le livre comme un œuf et qu'il vous sera retourné « dans une enveloppe » (1) solidement lié.

Sils, 30 *août* 1888.

Ma chère mère,

Mon désir est que cette lettre t'arrive au plus tard le 2 septembre, non pas précisément pour la fête de Sedan, mais parce que ce jour il y aura dix ans que ton excellente Alvine est auprès de toi. A notre époque où tout se réunit pour aussitôt se séparer, un tel laps de temps est un demi miracle, et il est peu de choses qu'il faille davantage t'envier (si ce n'est ton fils). — En raison justement de ton isolement, alors que tes

(1) En français.

deux enfants sont dispersés à travers le monde, tu as besoin pour être vraiment chez toi à la maison, d'un être comme celui-là, bon et fidèle. L'inconvénient est que tu ne trouveras pas facilement à le remplacer, si jamais cela devenait nécessaire. Exprime, je te prie, en mon nom à Alvine ma gratitude et mon estime : je pense que toute chose bonne trouve sur cette terre sa récompense.

Nous sommes en ce moment gratifiés ici d'un temps superbe et jouissons largement de ce que par notre longue patience, nous avons mérité. Mon hôtel a actuellement l'honneur de compter parmi ses hôtes, M. Baedeker de Leipzig, un homme « influent » au-delà de tout ; sa femme qui est toujours très aimable envers moi, passa ici l'été avec sa petite fille. Je suis de nouveau en pleine activité, — cela marchera j'espère pendant quelque temps, car un travail préparé sérieusement et depuis longtemps, avec lequel je devais en finir cet été, est littéralement « tombé à l'eau ». Ce fut là une perte irréparable subie grâce à cet *effroyable* été.

Je compte résister jusqu'au 15 septembre. Ce jour-là départ de nouveau pour *Turin*, dont j'ai gardé, par mon séjour au printemps dernier, le meilleur souvenir. Dans la seconde moitié de septembre, a lieu un grand mariage princier, celui du prince Amédée. On a choisi comme opéra de gala « Tannhäuser » (en allemand bien entendu et par la troupe d'Angelo Neumann).

M. Gast est chez un ami, le banquier Von Krause, qui l'a invité dans sa propriété dans la Basse Poméranie.

L'ami Seydlitz a écrit hier que l'empereur du Japon lui a fait transmettre par son ambassadeur une gentille lettre de remerciements, à cause de ses mérites pour la propagation du goût japonais.

J'aurais encore besoin d'un petit envoi : pas de Zwieback, mais un jambon de même dimension et qualité que les derniers (que je trouve *délicats*). Envoie-moi aussi une grosse de plumes de ronde n° 5 de Soennecken, à cause de mon *départ* pour le Sud. Cherche-moi aussi un peigne *incassable* (quelque chose de très bon) ; il me faut d'ailleurs aussi un peigne fin (serré, mais très aigu).

Le thé a fait mes délices. Le souchong me poursuit cet été.

J'ai fait venir quatre fois du thé, et j'en avais toujours commandé *d'autre* (parce que le souchong est trop faible et trop fade) et chaque fois on m'en a envoyé ! Ce qui convient à ton fils, c'est du fin *Congo* (mais commandé dans une maison de premier ordre : les petits débitants ne savent pas faire la différence).

Avec le plus tendre salut,

Ta vieille créature.

Visiblement le Nietzsche si tumultueusement paradoxal veut par la simplicité de ses lettres à sa mère rassurer celle-ci.

A la comtesse Dr. Meta de Salis-Marschlins

Sils, le 7 *septembre* 1888.

Très honorée Mademoiselle,

Je vous renvoie par ce même courrier avec mon meilleur remerciement, le livre que j'ai mis dans un carton solide : je souhaite que la poste ne commette pas de brutalités.

J'ai été très assidu au travail, au point que j'ai le droit de rétracter le gémissement de ma dernière lettre sur « l'été tombé à l'eau ». J'ai même réussi un peu au-delà de ce que j'attendais de moi... Résultat : ma vie pendant ces dernières semaines, fut en proie à quelque désordre. Je me levai plusieurs fois la nuit à 2 heures, « poussé par le démon », et notai ce qui m'avait traversé le cerveau. Il m'arrivait alors d'entendre mon hôte, M. Durich, qui ouvrait avec précaution la porte de la maison et s'en allait à pas de loups à la chasse au chamois. Qui sait ! Peut-être étais-je aussi à la chasse au chamois... Le 3 septembre fut un jour très remarquable. Très tôt, j'écrivis la préface à la *transmutation de toutes les valeurs*, la préface la plus altière qui ait peut être jamais été écrite. Ensuite je sortis — et je vis le plus beau jour que j'aie vu dans l'Engadine.— Les couleurs avaient un éclat, le lac et le ciel un bleu, l'air une clarté absolument inouïs...

Je n'étais pas seul à juger ainsi. Les montagnes blanches de neige, — car nous avions de véritables jours d'hiver, — accroissaient encore l'intensité de la lumière.

J'allai ensuite à table et trouvai à côté de mon couvert des lettres, dont une de vous curieusement volumineuse. L'après-midi, je courus tout autour du lac de Silvaplana : ce jour restera probablement gravé dans ma mémoire.

Je pars le 15 septembre pour Turin ; pour l'hiver l'essai avec la Corse, à cause du profond recueillement que je désire, serait, il me semble, un peu risqué... mais qui sait. — Je me déciderai l'année prochaine à faire imprimer ma *transmutation de toutes les valeurs*, le livre le plus indépendant qui existe. *Non* sans de grandes appréhensions! Le *premier* livre s'intitule par exemple : *L'Antechrist.*

Avec mes hommages les plus cordiaux et ma complète adhésion à votre jugement sur Zurich.

Votre reconnaissant et dévoué :

FRÉDÉRIC NIETZSCHE.

A. C .G. Naumann.

Sils, le 7 *septembre* 1888.

Très honoré Monsieur,

Cette fois je vous ferai une surprise. Vous pensez sans doute que nous en avons fini avec l'impression (1) mais voici qu'à l'instant même part le manuscrit le plus propre que je vous aie jamais adressé. Il s'agit d'un ouvrage qui extérieurement sera le pendant du Cas Wagner. Titre : *Loisirs d'un psychologue.* Il faut le faire paraître maintenant, parce qu'à la fin de l'année prochaine, nous aurons sans doute à nous occuper de l'impression de mon ouvrage capital « *La transmutation de toutes les valeurs* ».

Comme ce dernier a un caractère très sérieux et sévère, je ne peux trouver pour lui succéder un ouvrage plus gai et agréable que celui-ci. D'autre part, il faut qu'il y ait un intervalle entre ma dernière publication et l'ouvrage *sérieux*. Et je vou-

(1) Il s'agit du *Cas Wagner*.

drais aussi qu'il ne vint pas tout de suite après la farce contre Wagner.

Cet ouvrage de dimensions peu importantes, pourra peut-être aussi avoir pour effet d'ouvrir les oreilles à mon égard : ainsi mon ouvrage capital ne se heurterait plus à un silence aussi absurde que mon *Zarathoustra.*

Donc, en tout comme l'ouvrage sur Wagner : aussi le même nombre d'exemplaires.

Je quitte Sils le 15 septembre et retourne à Turin. De là, je vous enverrai mon adresse. Rien ne s'oppose à ce que nous commencions l'impression tout de suite : et comme j'ai besoin d'un profond recueillement cet hiver, je souhaiterais très vivement que nous en finîssions le plus *tôt possible* avec ces quelques feuilles.—Vous n'avez pas à craindre des *envois ultérieurs* de manuscrits. J'étais ces dernières semaines dans un bien meilleur état que tout l'été. J'attends tous les jours l'arrivée, soit d'exemplaires, soit au moins des bonnes feuilles du « Cas Wagner ».

Votre très dévoué :
Prof. Dr. NIETZSCHE.

Les lettres à son éditeur nous paraissent intéressantes pour plusieurs raisons. Pour situer ses ouvrages et en expliquer le développement, cela va sans dire. Mais encore pour montrer que rien n'y trahissait la folie, à moins qu'on n'interprète l'excès de minutie qu'il apporte à l'impression de ses œuvres, comme un signe de démence. Mais de quel ton raisonnable il parle de l'insuccès de son ouvrage si important *Zarathoustra !* Des auteurs vaniteux trouveront peut-être dans ce calme des signes de déraison !

Il faut observer aussi qu'il est, en s'adressant à son éditeur, à la fois sec et humble. Il semble que celui-ci l'intimide. On le verra s'enhardir dans les lettres suivantes, sous l'influence des éloges qu'il reçoit à cette époque. Et en même temps son ton vis-à-vis de Naumann s'adoucira. Tout cela en quatre mois, du mois de septembre 1888, à la fin de l'année.

A sa sœur

Sils, 14 *septembre.*

Ma chère Lama,

Contrairement à mon désir, je n'arrive à t'écrire qu'à la fin

de mon été (-?-) dans l'Engadine. Tout, cette année fut extraordinaire : on ne pouvait rien promettre, rien décider. Avec cela ma santé laissa beaucoup à désirer, et quand je fus mieux, j'essayai, par un travail d'autant plus soutenu à rattraper le temps perdu. J'ai vraiment obtenu un résultat : et je puis de nouveau me permettre des travaux plus *humains* et même d'écrire des lettres. Depuis longtemps j'avais à cœur de t'exprimer ma grande joie de ton installation définitive et de la façon agréable dont elle a eu lieu. Et que ta santé résiste si vaillamment au grand nombre des devoirs nouveaux et *des soucis*, cela me tranquillise beaucoup. Notre sort, à tous deux, quoique de façon un peu différente, est *difficile*, — mais d'autre part il a aussi pour tous deux du bon. Nous ne *nous* laissons pas aisément décourager, — ni nos personnes, ni les affaires qui nous concernent. Le véritable « malheur » dans le monde, c'est la *faiblesse.*

De moi je n'aurais à narrer, qu'un troisième endroit : Turin, s'est joint comme entr'acte à ceux que j'ai déjà expérimentés, c'est-à-dire Nice et Sils. Au point de vue du climat et des hommes, c'est l'endroit le plus sympathique que j'aie trouvé jusqu'ici. Grande ville, mais calme, distinguée, aristocratique, une Université, de bonnes bibliothèques, beaucoup d'égards pour moi, d'excellents théâtres, et des prix très modiques. Le manger et l'air, l'eau et les promenades, tout est absolument conforme à mon goût. Les grandes librairies sont en trois langues (français, allemand, italien) de sorte que j'ai en ce qui regarde la nouvelle littérature scientifique beaucoup plus de ressources qu'à Leipzig même. Le cercle de hautes montagnes qui enferme Turin de trois côtés, maintient le même air *sec et mince*, tel que le possèdent pour les mêmes raisons Sils et Nice. Comme je me trouve au beau milieu du travail décisif de ma vie, une *règle* rigoureuse pour un certain nombre d'années constitue la première des conditions. En hiver, Nice, au printemps, Turin — voilà le plan. Mon genre de vie y est adapté de façon normale, c'est-à-dire *absolument personnelle* et réglé d'après les besoins les plus personnels.

Pour cela, il faut naturellement s'émanciper de tout dîner dans le monde. Le succès de cet optimum de l'existence, graduellement expérimenté par moi, se manifeste par un énorme

accroissement de la force de travail. Les trois dissertations de l'été passé (1) auxquelles vous avez fait l'honneur de vous intéresser, ont été conçues, exécutées, et envoyées à l'imprimerie en moins de 25 jours. J'ai récidivé cet été, au premier signal du mieux. A Turin, un morceau décisif de la *Psychologie des musiciens* qui vous sera adressé cet automne, a été réalisé avec une facilité parfaite. Il a été fait également de la *Transmutation de toutes les valeurs* le premier livre qui est achevé. Ces nouvelles ne sont pas mauvaises, n'est-il pas vrai, ma chère Lama ? Il y a un inconvénient, c'est qu'il faut que j'imprime mes ouvrages *moi-même* et que le moment est à tout jamais passé où entre *moi et mes contemporains* il puisse exister d'autres rapports que ceux de *la guerre au couteau !*

Après cette fin, d'allure quelque peu indienne, je te salue et t'embrasse.

Ton frère : Fritz.

A Pierre Gast.

Turin, 27 *septembre* 1888.

La feuille 2, corrigée par vous et partie de Wurchow le 24, arriva ici aujourd'hui en même temps que l'envoi de Naumann du 25 (la quatrième bonne feuille). C'est que probablement la communication Berlin-Turin est beaucoup plus rapide que celle de Wurchow-Turin. La chose d'ailleurs ne durera plus longtemps ; il y aura sans doute 6 feuilles, ou un peu plus. Une dernière révision ne *s'impose* pas. Le manuscrit était beaucoup mieux préparé que le pamphlet Wagner. En ce qui regarde le *titre*, mes propres scrupules prévinrent votre objection très *humaine :* finalement les mots de la préface me donnèrent la formule, qui peut-être vous satisfera aussi. Ce que vous me dites de la « grosse artillerie », je l'accepte d'autant mieux que je termine le premier livre de la « Transmutation des valeurs » lequel s'achève véritablement en détonations horribles : on ne trouvera pas à mon avis, dans toute la littérature, un pendant à ce *premier* livre pour ce qui est de l'orchestration (en comptant même le tonnerre).— Le nouveau titre

(1) *Généalogie de la morale.*

(qui dans trois ou quatre endroits entraînera de très modestes modifications) serait

Crépuscule des Idoles

ou « Comme on fait de la philosophie avec le marteau », par F. N.

Le sens des mots, d'ailleurs par eux-mêmes intelligibles, est, comme je l'ai dit, celui du thème de la *brève* préface.

La première lettre sur le « Cas » était de Gersdorff. Il écrit aussi du duo du *Lion* (1), « c'est de la musique comme je l'aime, mais où sont les oreilles pour l'entendre, ou les musiciens pour la jouer ? » Une chose curieuse que Gersdorff rapporte et qui me ravit : il a été témoin d'une explosion de rage furieuse de Wagner contre *Bizet*, quand Minnie Hauck chanta Carmen à Naples. Appuyée sur le fait que Wagner ici aussi prit position, ma malignité sera ressentie beaucoup plus vivement en un certain endroit. D'ailleurs Gersdorff me met sérieusement en garde contre les Wagnériennes.

Mon voyage n'alla pas sans difficultés et épreuves de toutes sortes de ma patience : je n'arrivai qu'à minuit à Milan. Le plus ennuyeux fut une longue course la nuit à Côme, à travers un terrain inondé sur une très étroite passerelle de bois — à la lumière des torches.

Epuisé par l'air mou et écœurant de la Lombardie, j'arrivai à Turin, et, chose étrange, tout, aussitôt, rentra dans l'ordre. Une clarté merveilleuse, un exquis sentiment de bien-être répandu sur toutes choses. Pour deux objets essentiels, c'est-à-dire le *logement* et la *trattoria*, ma deuxième apparition rencontra le plus chaud empressement. L'ordre, l'attention, la propreté ont augmenté en ce qui concerne le logement de 50 0/0; en ce qui concerne le manger, qualité et quantité de 100, sans qu'ici ou là les prix très modiques soient changés. J'ai aussi ici mon premier tailleur, qui travaille à ma satisfaction. — A quelques pas de ma demeure est la plus grande piazza, avec le vieux castel moyenâgeux : un ravissant petit théâtre s'y dresse, devant lequel la nuit à partir de 8 h. 1/4 on est

(1) Opéra de Pierre Gast : Le *Lion de Venise*.

assis, en mangeant son gelato et où on peut entendre en ce moment par exemple la charmante « Mascotte » française d'Audran (je la connais très bien depuis Nice). Cette musique qui jamais ne devient vulgaire et qui contient tant de jolies et spirituelles petites mélodies rentre tout à fait dans le genre idyllique qu'il me faut maintenant le soir (son contraire: « Le baron Tzigane » de Strauss: je m'enfuis plein de dégoût et *tout de suite*. — Les deux espèces de la vulgarité allemande, l'animale et la sentimentale y apparaissent avec ça et là des tentatives à faire frémir pour se montrer musicien cultivé. Ciel! combien les Français nous surpassent par le goût).

Le temps laisse à désirer. Mais je supporte ici mieux le mauvais temps et n'ai pas encore perdu un jour pour le travail.

Je vous salue, cher ami, avec mes souhaits les plus cordiaux pour Berlin et ce qui s'y rattache.

Votre N.

On remarquera dans les lettres suivantes l'intérêt qu'il attache à la bonne nourriture et aux bons traitements. Il en parle comme quelqu'un qui aurait eu faim antérieurement, et aurait été très malheureux.

Ces détails ont à nos yeux une valeur symbolique.

A Turin, il était mieux traité qu'à Nice, ses contemporains en 1888 commençaient aussi à le choyer. Jusque-là il avait été au fond profondément malheureux ! Après une apparence d'éclaircie, sa vie sombre dans la folie ! Si par ces lettres on reconstitue l'existence de ce forçat d'un genre spécial, on verra apparaître le tragique de son existence, auquel son organisme à la longue ne sut résister. Nietzsche devint fou pour avoir été trop longtemps malheureux, il me semble que cela ressort avec évidence de ces lettres. Voyez qu'il le sent au fond et sans doute profondément. « Alors tout serait remis au point » lui arrive-t-il de dire.

A sa sœur.

20 *octobre* 1888.

Je suis donc de nouveau dans ma bonne ville de Turin, que Gobineau aima tant également. Peut-être nous ressemble-t-elle à tous deux. A moi aussi les façons distinguées et un peu altières de ces vieux Turinois font du bien. Il n'y a rien de plus différent de Turin que Leipzig bonhomme, mais *foncièrement* vulgaire. En outre, nous avons — les Turinois

et moi — dans toutes les choses essentielles une curieuse similitude de goûts, non seulement pour ce qui est de la construction des maisons et de la disposition des rues, mais pour ce qui est de la *cuisine*. Tout me plaît, je me trouve bien de tout, au point que mes *forces* ont étonnamment augmenté. C'est un vrai malheur que je n'aie pas fait cette découverte il y a dix ans. Après coup, je regrette au-delà de toute expression de n'avoir pas passé l'été de funeste mémoire ici plutôt que dans l'Engadine *effroyable* plus que ce qu'on peut s'imaginer : c'est un bonheur d'en être échappé à temps.

Cette fois, où je ne suis plus complètement étranger, beaucoup de choses se sont améliorées ici pour moi : si bien qu'entre ma misérable et déplorable existence à Nice et celle de Turin, un *antagonisme* s'est manifesté. Partout on me traite de la façon la plus recherchée. Tu devrais voir comme tout le monde ici, et dans toutes les classes, se réjouit quand j'apparais, comme involontairement chacun montre la face la meilleure et la plus pleine de tact de son caractère, prend les manières les plus polies et les plus aimables. Mais d'ailleurs il en est ainsi non seulement ici, mais partout où je me trouve. J'excepte l'Allemagne ; là je n'ai vécu que des choses *laides*.

Quand plus tard on écrira mon histoire, il faudra qu'on dise : « il ne fut mal traité que par les Allemands. » Ciel ! combien bizarres sont ces Allemands, et hélas ! combien ennuyeux ! Aucune parole intelligente ne vient plus à moi de là. — Mais notre nouvel empereur (1) me plaît toujours davantage : par sa dernière manifestation, il a *très nettement* fait front contre l'Antisémitisme et la *Gazette de la Croix*. (Fais de même, mon vaillant Lama !) La volonté de puissance comme principe serait comprise par lui.

Maintenant vite encore quelques mots pour finir cette trop longue lettre, dont tu devras te sustenter, mon bon Lama, tout l'hiver, car je ne veux plus écrire de lettres. Le travail est considérable, la force de mes *yeux*, comme on sait, très limitée : je m'interdis en fait de lecture et d'écriture, à peu près tout ce que je puis. Il me faut utiliser l'accroissement de

(1) Frédéric III.

mes forces et ce merveilleux temps d'automne pour ma grande mission. Maintenant que ma vie a atteint son point culminant et qu'il faut accomplir des tâches telles qu'aucun homme peut-être ne se les proposa, ce retour presque soudain de force et de certitude est quasi miraculeux !

J'écris en cet automne doré, le plus beau que j'aie jamais vu, des pages rétrospesctives sur ma vie, pour moi seul. Personne ne doit les lire, à l'exception d'un certain bon Lama, quand il passera les mers pour rendre visite à son frère. Ce n'est rien pour des Allemands... Je veux enfouir et cacher ce manuscrit ; qu'il pourrisse, et quand nous pourrirons tous, il pourra fêter sa résurrection. Peut-être alors les Allemands seront-ils devenus plus dignes du grand cadeau que je songe à leur faire. Je t'embrasse de tout mon cœur.

Ton frère, maintenant *un très grand animal.*

A Pierre Gast.

Turin, mardi 30 Octobre 1888.

Cher ami,

Vous m'avez fait une grande joie avec votre lettre. Au fond personne d'autre, à beaucoup près, ne m'a permis d'éprouver avec *quelle force* agissent mes pensées. La nouveauté, le *courage* des nouveautés est vraiment de premier ordre : pour ce qui est des *conséquences*, je regarde parfois ma main avec quelque méfiance parce qu'il me semble que je tiens « dans la main » la destinée de l'humanité. Etes-vous content que j'aie donné la conclusion de la *morale dyonisienne ?* Il me parut que cette série de conceptions ne devait à aucun prix manquer dans ce vademecum de ma philosophie. Avec les quelques phrases sur les Grecs je puis défier tout ce qui a été dit sur eux. Pour finir on donnera ce discours forcené du Zarathoustra — peut-être *intelligible*, après ce livre... — moi-même je ne l'entends pas sans qu'un frisson glacial *me parcoure.*

Le temps est si magnifique que ce n'est pas du tout un tour de force que de réussir quelque chose. Le jour de ma fête, j'ai de nouveau commencé une chose qui paraît bien venir et

est déjà très avancée. Cela s'appelle *Ecce homo* ou «comme on devient ce qu'on est ». Cela traite, avec une grande témérité, de moi et de mes écrits : je n'ai pas seulement voulu me présenter *avant* l'acte sinistrement solitaire de la *transmutation*, — je voudrais aussi faire l'essai de ce que je risque avec les conceptions allemandes sur la *liberté de la presse*. Je soupçonne qu'on saisira sur le champ le *premier* livre de la *transmutation*, et à juste titre au point de vue légal. Avec cet « Ecce homo » je voudrais porter la *Question* à un tel degré de sérieux et aussi de curiosité que les notions courantes et au fond raisonnables sur ce qui est *permis*, admettent ici pour une fois un cas exceptionnel. D'ailleurs je parle de moi-même avec toute la « roublardise » et gaîté psychologiques possibles, — je ne voudrais à aucun prix me présenter aux hommes comme un prophète, un monstre, un épouvantail moral. A cet égard aussi ce livre pourrait avoir un bon effet : il empêchera peut-être qu'on ne le confonde avec mon *contraire*.

Je suis très curieux de connaître l'Humanité de votre «*Kunstwart* ». Savez-vous que j'ai écrit cet été à M. Avenarius une lettre extrêmement grossière pour la manière dont sa feuille a lâché Henri Heine ? — Lettres grossières — signe chez moi de gaîté...

A Pierre Gast.

Turin, 13 novembre 1888.

M. Carl Spitteler, dans le *Bund* de Berne a donné libre cours à son ravissement sur le *Cas :* il fait des réflexions étonnamment justes. Il me félicite aussi par lettre, d'être *allé jusqu'au bout :* il semble considérer que c'est une constatation historique de premier ordre d'avoir dit que la musique moderne en bloc est une musique de décadence. Il s'était d'ailleurs adressé d'abord au *Kunstwart*.

De Paris on me laisse entrevoir un article dans la *Revue nouvelle*. Il s'y est greffé une relation de Saint-Pétersbourg : la princesse Anne Dimitrievna Ténicheff. Ces jours-ci je recevrai l'adresse de la *charmante* veuve de Bizet, à laquelle on me prie de faire le plaisir d'envoyer mon ouvrage.

Je vous salue avec la prière de prendre *au tragique* le commencement de ma lettre.

Votre ami,

NIETZSCHE.

A Pierre Gast.

Cher ami,

Dimanche 9 décembre 1888.

J'allais vous écrire quand votre lettre avec un air de fête m'arrive, à mon regret *sans* le *Kunstwart*. Mais il ne s'agit évidemment que d'attendre quelques heures. Vos magnifiques nouvelles me réjouissent comme peu de choses peuvent me réjouir ; car comme mes affaires vont bien, il n'est que « juste » que mes « proches » réussissent mieux encore. Le *premier* pas, ici comme en tout, est le plus difficile — et celui-là les petites femmes seules le font franchir...

Moi aussi j'ai de bonnes nouvelles à narrer. L'*Ecce homo* a été envoyé avant-hier à C.-G. Naumann, après que je l'eusse, pour me tranquilliser, pesé une suprême fois sur la balance d'or du premier au dernier mot. Il dépasse tellement la conception habituelle de la « littérature » qu'à vrai dire, même dans la nature, le point de comparaison fait défaut : Il met littéralement en deux *l'histoire* de l'humanité — ce qui est le comble de l'effet de la *dynamite*...

Strindberg m'a écrit avant hier sa première lettre — ce fut la première lettre d'un accent historique que j'aie reçue. — Il se rend compte que Zarathoustra est un *non plus ultra*. En même temps arriva une lettre de Saint-Pétersbourg, d'une des premières femmes de Russie, presque une déclaration d'amour, en tout cas une curieuse lettre. Mme la *princesse Anna Dmitriewna Ténicheff*. Il paraît que l'homme le plus intelligent de la société pétersbourgeoise, le vieux prince Ourossoff, s'intéresse également puissamment à moi. George Brandes fera cet hiver de nouveau des conférences dans ces cercles et leur racontera des choses merveilleuses. Vous ai-je dit que Strindberg et Brandes sont liés d'amitié, qu'ils vivent tous deux à Copenhague ? Strindberg me considère d'ailleurs comme le plus grand psychologue de la femme... Ecco, Malvida ! ! !

Hier j'ai envoyé le « Crépuscule des Idoles » à M. *Taine*, avec une lettre où je le prie de s'intéresser à une traduction

française de l'ouvrage. J'ai également un projet au sujet de la traduction anglaise : Miss Helen Zimmern qui vit maintenant à Genève, et est intimement liée avec mes amies Fynn et Mansouroff. Elle connaît aussi George Brandes (elle a fait connaître aux Anglais Schopenhauer : pourquoi n'en serait-il pas surtout de même de l'*antipode* de celui-ci ?...) Maintenant une chose *sérieuse*. Cher ami, je veux reprendre *tous* les exemplaires du *quatrième* Zarathoustra, pour garantir cet *ineditum* contre tous les hasards de la vie et de la mort (je l'ai lu ces jours-ci et ai cru périr d'émotion). Si je le publie après quelques dizaines d'années de crises historiques — guerres ! — ce sera seulement le *vrai moment*. Tâchez, je vous prie, de vous rappeler qui possède des exemplaires. D'après mes souvenirs il y a Lanzky, Widemann, Fuchs, Brandes, probablement Overbeck.

Le temps est toujours incomparable. Trois caisses de livres arrivées de Nice. —

Je feuillette depuis plusieurs jours ma littérature, à *laquelle pour la première fois je ne me sens pas inférieur*. Comprenez-vous cela ? J'ai fait tout très bien, mais sans jamais en avoir la notion —au contraire!..... Par exemple les divers *avant-propos*, le *cinquième* livre de la « Gaya Scienza » — que n'y a-t-il dedans! — vous lirez dans *Ecce homo* sur la *troisième* et *quatrième* Inactuelle une découverte devant laquelle vos cheveux se dresseront sur la tête, — pour *moi* il en fut de même. Toutes deux ne parlent que de moi, par anticipation... Ni Wagner, ni Shopenhauer n'y figuraient psychologiquement... Je n'ai *compris* ces deux ouvrages que depuis quinze jours.

Signes et Mercilles!

Salutations du *Phénix*.

A Pierre Gast.

Turin, Dimanche 16 décembre 1888.

Cher ami,

En considérable élargissement de la notion « opérette ». Entendu deux fois une opérette *espagnole*, « la Gran via » — le grand succès de Madrid. N'est pas à importer ; il

faut pour la goûter être une canaille et un maudit garnement d'instinct, et en même temps *solennel...* Un tercet de trois vieilles canailles solennelles et gigantesques est ce que j'ai entendu et *vu* de plus fort, *aussi* comme musique : génial et impossible à classer... J'ai comparé, étant maintenant très versé dans les œuvres de Rossini et connaissant déjà huit de ses opéras, avec celui que je préfère, *Cenerentola* — il est mille fois trop *bonhomme* envers ces espagnols. Rien que l'action ne peut être imaginée que par une canaille accomplie. Ce sont toutes choses qui font l'effet de tours de passe-passe, la canaille y apparaissant avec la rapidité de l'éclair. Quatre ou cinq morceaux de musique qu'il faut *entendre ;* à part cela *la valse viennoise* dans la forme de grands ensembles l'emporte. La *Belle Hélène* d'Offenbach tomba à plat. Je me suis sauvé. — Durée : une heure précise. — Cet après-midi, j'entendrai un *requiem* du vieux napolitain Jommelli (il mourut en 1774). Accademia di canto Corale. — Et maintenant la chose principale. J'ai adressé hier à C.-G. Naumann un manuscrit qui doit être achevé d'abord, *avant* « Ecce homo ». Je ne trouve pas de traducteur pour « Ecce » : il me faut encore en ajourner la publication de quelques mois. D'ailleurs cela ne presse pas. — L'ouvrage *nouveau* vous fera *plaisir* — il y est question de vous — et comment ! — Il s'intitule :

Documents d'une psychologue : Nietzsche contre Wagner.

C'est principalement une étude des *antipodes*, pour laquelle j'ai utilisé une série de passages de mes ouvrages antérieurs et ai fourni un très *sérieux pendant* au « Cas Wagner ». Cela n'empêche pas que les Allemands y sont traités avec une méchanceté *espagnole* — l'ouvrage (trois feuilles environ) est violemment *antiallemand.* A la fin on verra quelque chose dont même l'ami Gast n'a pas le soupçon : une chanson (ou comme il vous plaira de l'appeler) de Zarathoustra, avec le titre : « *De la pauvreté du plus riche* » — vous savez, une petite septième béatitude en y ajoutant encore une huitième...

Il m'arrive maintenant parfois de penser que je n'ai pas

à précipiter la catastrophe *tragique* de ma vie, qui commence par *Ecce*. Cette chose *nouvelle* sera peut-être, en raison de la curiosité provoquée par le « Cas Wagner » beaucoup lue — et comme je n'écris plus maintenant aucune phrase où je ne sois tout *entier*, cette *antithèse psychologique* est en fin de compte le moyen de me faire comprendre — la *Gran via*...

Avenarius, que j'avais, par une lettre malicieuse, mis au pied du mur, s'est excusé de la façon la plus gentille et la plus cordiale — je crois avoir très bien fait *cette affaire*. (Demandez encore quelques exemplaires de *Kunstwart !*) — Ah ! cher ami ! la cuisine piémontaise ! ma *trattoria !* je ne me doutais pas de la supériorité des Piémontais dans *l'art* de la préparation des mets et du choix ! on n'est pas en vain au milieu de l'élevage le plus célèbre ! — Et toujours, bien que je mange comme un prince, et *beaucoup*, je paie par repas 1 fr. 25 (0 fr. 10 pour le pourboire).

Le soir je suis assis dans une pièce haute et magnifique où les échos d'un petit concert *très convenable* me parviennent assourdis, comme je le désire — il y a trois salles qui communiquent. On m'apporte *mon* journal, le *Journal des Débats*, — je mange une glace délicieuse : avec le pourboire (auquel je tiens parce que ce n'est pas l'usage ici) 0 fr. 40. Dans la *Galleria Subalpina* (où je plonge mes regards en sortant de ma chambre) la plus belle et la plus élégante pièce de ce genre que je connaisse, on joue en ce moment tous les soirs le *Barbier de Séville* et de façon parfaite : on paie ce qu'on consomme, un prix légèrement augmenté. — Et quel bel aspect a la ville, quand il fait mauvais ! Dernièrement, je me disais : Etre dans un endroit qu'on ne *veut pas quitter*, pas même pour voir les paysages, — où l'on se réjouit de marcher dans *les rues !* — Avant je croyais cela impossible.

En toute amitié,

Votre N.

Une dernière chose, *pas la dernière :* tous ceux à qui j'ai affaire, jusqu'à la marchande qui me choisit de magnifiques raisins, sont tous des gens admirablement venus, très gentils, gais, un peu gras — même les garçons. — Le prince de Carignano vient de mourir : nous aurons un grand enter-

rement. — A l'instant aussi arrive une *magnifique* lettre de Taine.

A Pierre Gast.

Turin 22 décembre 1888.

J'ai découvert ce papier, le premier sur lequel je peux écrire. De même des plumes, mais celles-ci d'Allemagne : les ronde de Sœnnecken. De même de l'encre chère, mais excellente, de New-York. Vos nouvelles sont très intéressantes. Ce cas Joachim est de premier ordre. Sans les juifs, il n'y a pas d'immortalité — il ne sont pas pour rien «immortels ». Le Dr Fuchs aussi fait son affaire très bien, je reconnais qu'aussi longtemps qu'il y a une chance Hochberg (à chaque instant un wagnérien à tous crins peut prendre sa place) il ne faut pas négiiger cette chance. Réclamez à Mr. W. avec le plus d'égards possible, l'exemplaire du *Zarathoustra :* je dois prévenir l'ouvrage contre tous les hasards de la vie et de la mort.

Très curieux ! Je comprends, depuis quatre semaines, mes écrits ; mieux, je les apprécie. Très sérieusement, je n'ai jamais su ce qu'ils signifiaient. Je mentirais en prétendant qu'ils m'ont imposé, à l'exception de *Zarathoustra.* C'est comme la mère à l'égard de son enfant : elle l'aime peut-être, mais dans la plus stupide ignorance de ce qu'est l'enfant. — J'ai maintenant l'absolue conviction que tout est bien venu, depuis le commencement, — tout s'accorde et veut s'accorder. J'ai lu avant-hier la « Naissance » ! quelque chose d'indescriptiblement *profond*, tendre, plein de béatitude... M. Spitler est, depuis *votre Kunstwart*, tranformé en colonne de sel : il contemple son insuffisance de janvier dernier...

Nous ne publions pas l'ouvrage « Nietzsche contre Wagner ». L'*Ecce* contient tout ce qui est définitif sous ce rapport. La partie qui mentionne, entr'autres, aussi le maestro Pietro Gasti, est déjà passée dans l'« Ecce ». Peut-être y joindrai-je aussi le Chant de Zarathoustra — il est intitulé « De la Pauvreté Des Plus Riches », — comme intermède entre deux chapitres principaux. Une lettre indescriptiblement délicate de M. Taine de Paris (— on lui donnera à lui aussi à lire Pierre

Gast !) ; il se plaint de ne pas savoir assez d'allemand pour « toutes mes audaces et finesses » (en français) — c'est-à-dire de ne pas les comprendre à première vue — et me recommande comme un lecteur compétent, qui aurait fait une étude approfondie de l'Allemagne et de la littérature allemande, rien moins que le rédacteur en chef du *Journal des Débats* et de la *Revue des Deux Mondes*, M. Bourdeau, un des premiers et des plus influents personnages de France. C'est *celui-là* qui doit se charger de me faire connaître en France. C'est la question de la traduction pour laquelle le recommande M. Taine. — Voilà ouvert le grand canal de Panama vers la France.

Mes vœux les plus cordiaux pour les chers vôtres !

— *Première neige*, joli ! !

Votre ami, NIETZSCHE.

A Pierre Gast.

4. 1. 89, 4 h. matin.

A mon maestro Pietri,

Chante-moi un chant nouveau. Le monde est transfiguré et tous les cieux se réjouissent. Le Crucifié.

Que peut-il y avoir de plus tragique que ce billet signé par « l'Antéchrist » d'un nom qui rappelle Jésus ! Et ne voit-on pas dans cette première manifestation de folie éclater l'aveu de son malheur constant ? « Les cieux se réjouissent », parce qu'il a transfiguré le monde ou croit l'avoir transfiguré ? Peut-être a-t-il trouvé un chant nouveau, mais il lui a immolé son bonheur personnel. Pour lui, il fut le « crucifié. »

Sa maladie cérébrale éclata dans les derniers jours de 1888 ou au début de 1889. Ses hôtes ne remarquèrent rien jusqu'au moment où brusquement pendant une promenade il tomba à proximité de la maison sans pouvoir se relever. Son hôte le trouve et le reconduit avec beaucoup de peine à son appartement. Pendant deux jours, il resta couché, sans presque faire un mouvement et sans proférer une parole. Quand il se réveilla de cet état léthargique, des signes d'excitation et de confusion cérébrales parurent d'abord. A partir de ce moment il signa ses brèves lettres, écrites en gros caractères « Dyonysos » et « le Crucifié ». Dyonysos ! c'est ce qu'il voulut être, et il ne le fut qu'en consentant, pour lui-même, au crucifiement. Le sort de Nietzsche semblable moralement à celui du Christ, quelle tragique ironie !

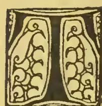
PAUL LÉVY.

BARBEY D'AUREVILLY

Souvenirs et Anecdotes

(*A l'occasion de son centenaire.*)

I

ERRE nourricière de tant de grands hommes, la Normandie, on l'a justement remarqué, n'a pas produit seulement des esprits avisés et nets, incapables d'enthousiame et d'emphase, et qui semblent avoir appris à écrire en étudiant la procédure. Elle a aussi donné naissance à des *conquistadores* littéraires, descendants des chercheurs d'aventures qui conquirent le monde, et dont la phrase sonore, forgée d'un pur métal, étincelle comme une épée. Tel fut, après Corneille, après Brébeuf, poëte inégal mais souvent plein de feu, Barbey d'Aurevilly qu'un fin critique, Jules Levallois, appela jadis « un Castillan de la Manche ».

Les Barbey appartenaient à une vieille famille normande. Ils se disaient nobles et l'étaient probablement. Le 25 octobre 1765, d'Hozier avait authentiqué leurs armoiries : *d'azur aux deux barbeaux d'argent adossés et écaillés, avec trois quintefeuilles d'or en chef.* Ceci ne s'accorde guère avec la thèse qui faisait d'eux des toucheurs de bœufs.

Cette famille dont les diverses branches, pour se distinguer entre elles, s'intitulaient Taillepied, du Roncey, du Totel, d'Aureville ou Aurevilly, était à peu près ruinée à la veille de la Révolution. Il y avait à cette époque trois frères, Barbey d'Aurevilly, Barbey du Motel et Théophile Barbey. Les deux premiers allèrent guerroyer en Vendée. Le troisième resta, un peu malgré lui, dans la vieille maison de Saint-Sauveur le Vicomte qui ressemblait à une ferme plus qu'à un château. Il épousa la fille du dernier lieutenant de baillage du Cotentin, une descendante du corsaire Ango, et il en eut quatre fils.

L'aîné, Jules Amédée Barbey, le futur écrivain, naquit à Saint-Sauveur le Vicomte, le 2 novembre 1808.

L'amour des lettres, quoiqu'il vécût dans un milieu qui ne devait guère l'encourager, s'éveilla vite chez lui. Il avait à peine dix-sept ans lorsqu'il fit paraître une pièce de vers qui n'est pas plus mauvaise que la plupart de celles qu'on publiait en ce temps-là.

Ce poème, daté du 12 octobre 1824 mais qui ne vit le jour que l'année suivante, a pour titre :

Aux Héros des Thermopyles. Elégie dédiée à M. Casimir Delavigne, par M. Jules Barbey. Paris. A. J. Sanson, librairie, Palais Royal, galerie de bois... 1825.

Tous les esprits cultivés, en souvenir de leurs études classiques, se passionnaient, les uns en vers, les autres en prose, pour le sort de la Grèce. Au milieu de tant d'ouvrages consacrés au même sujet, celui de Jules Barbey passa complètement inaperçu. Les critiques oublièrent de le mentionner, à côté des *Chants héroïques et populaires de soldats et de matelots grecs*, traduits par Népomucène Lemercier, ou de *l'Hirondelle athénienne*, de Mlle d'Herville, « dont la voix, affirmait un aimable compte rendu, est touchante comme celle de Philomèle. » D'ailleurs le chef-d'œuvre (en vers) de cette année 1825, ce fut *Philippe-Auguste*, poème héroïque, par F.-A. Parseval, membre de l'Académie française, et les meilleurs juges n'hésitèrent pas à le placer bien au-dessus du *Dernier chant de Childe-Harold*, d'un poète encore très contesté, Lamartine.

Ce qu'il faut retenir de cette œuvre de début du jeune Jules Barbey, c'est qu'en 1825 il admirait Casimir Delavigne. Il se corrigea beaucoup de cette admiration dans la suite.

Ses parents l'envoyèrent en 1827 à Paris, au collège Stanislas, pour y terminer ses études. Il eut comme condisciple et bientôt comme ami, un compatriote impatient lui aussi de se lancer dans la carrière des lettres, parce qu'il devinait peut-être que ses jours étaient comptés, Maurice de Guérin.

La jeunesse, qui depuis a bien pris sa revanche, se signalait alors par la générosité de ses illusions, par son bouillonnement d'idées, par un entraînement irrésistible vers toutes les nouveautés artistiques, littéraires ou sociales. Barbey d'Aurevilly — donnons-lui par anticipation le nom qu'il ajouta au sien en 1837 — revint chez lui romantique et républicain. Républicain il ne le fut pas longtemps, mais romantique il le resta toujours. Il avait ses raisons pour cela. Le romantisme a été l'âge d'or de l'imagination, et c'est par l'imagination que Barbey d'Aurevilly fut un grand écrivain.

Il fut d'abord, mais sans enthousiasme, étudiant en droit. A

Caen, dans la vieille université normande, où en 1829 lui furent révélées pour la première fois les beautés austères du Code civil, il se lia avec Guillaume-Stanislas Trébutien, à qui il devait inspirer une sorte de culte. Ils fondèrent ensemble une revue, qui parut le 30 octobre 1832 et dont le premier numéro fut aussi le dernier.

Après avoir passé, tant bien que mal, sa licence, Barbey d'Aurevilly regagna Saint-Sauveur le Vicomte, en 1833. Quelques mois plus tard, un grand-oncle, le chevalier de Moutressol, lui légua une rente de 1.200 francs et lui permit ainsi de réaliser un de ses rêves, d'aller vivre à Paris.

Il était encore plus désireux d'y briller comme dandy que comme littérateur. Cette élégance originale et passablement excentrique de la toilette, c'était sans doute un moyen d'attirer l'attention, que certain écrivains de notre temps n'ont pas négligé. C'était aussi pour Barbey d'Aurevilly une nécessité de son tempérament et une application de ses théories.

D'autres affectaient l'originalité, il l'avait, lui, naturellement. Il voulait l'avoir dans la mise comme dans l'esprit. Il ne lui paraissait pas logique de s'habiller comme tout le monde, alors qu'il ressemblait si peu à tout le monde. Entre ses redingotes, ses cravates, son chapeau et ses idées, il estimait nécessaire qu'il y eût un certain rapport, et qu'on pût juger des unes par les autres.

On attribua à une vanité puérile, à je ne sais quel vulgaire cabotinage ce qui était surtout de l'orgueil, un orgueil colossal. Les journalistes s'amusèreut à railler avec plus ou moins d'esprit le parti-pris de se singulariser, de se soustraire à l'obligation de porter les mêmes vêtements, de suivre les mêmes modes que les stupides bourgeois, pour lesquels Barbey d'Aurevilly affectait un si profond mépris.

Dès le début d'une carrière qui aurait dû le placer rapidement au-dessus de la tourbe des médiocres, on commença à s'occuper de sa toilette beaucoup plus que de son talent. Ce qu'elle avait de bizarre, du moins en apparence, allait bientôt fournir à la petite presse de savoureuses anecdotes. On racontait par exemple qu'à un visiteur un peu surpris de le trouver vêtu d'un gilet et d'un caleçon rouges, le fantaisiste écrivain avait dit :

— Oui, Monsieur, vous me voyez en bourreau, pour la femme Sand.

Il est certain qu'à l'égard de George Sand — comme à l'égard de bien d'autres — sa sévérité alla jusqu'à l'injustice. Il lui reprochait surtout cette somnolence intellectuelle qui la caracté-

risait, hors de ses livres, et dont elle n'hésitait pas à convenir elle-même. « Elle était, a-t-il écrit, dans son salon, quand un homme d'esprit y parlait, comme une vache au bord d'un pré, regardant par la brèche d'une haie, une locomotive qui passe. »

Ainsi, longtemps avant que ses œuvres fussent connues du public, l'excentricité de sa mise avait valu à Barbey d'Aurevilly une sorte de réputation. On lui attribuait dans une chanson satirique, cet aveu sincère :

En fait de parure
Dandy casse-cou
De la bigarrure,
Je suis vraiment fou.
Mes gilets jonquille,
Avec mes gants bleus
Au bourgeois tranquille
Font cligner les yeux.

Ce dandysme était, il faut le reconnaître, d'une qualité inférieure. Les revenus très insuffisants de Barbey d'Aurevilly ne lui permettaient guère d'atteindre à l'élégance d'un Brummel. Sa littérature ne l'enrichissait pas, et, à vrai dire, elle ne l'enrichit jamais. En 1838 il écrivait dans deux journaux qui devaient fort peu payer leurs rédacteurs, ou plutôt qui ne devaient pas les payer du tout, le *Journal de l'Instruction publique* et le *Nouvelliste* de Thiers.

Ses opinions absolues, tranchantes, agressives, lui aliénaient bien des sympathies. Il était très légitimiste, très catholique, très ultramontain, mais il l'était à sa manière. Même dans les choses religieuses, il gardait son franc-parler et il ne trouvait pas que tout fût parfait dans le ciel. « Il est heureux, affirmait-il, pour Notre Seigneur Jésus-Christ qu'il soit un dieu ; comme homme il eut manqué de caractère : il n'était pas rablé comme Annibal... » Cette comparaison, assez imprévue., entre Jésus-Christ et Annibal dénote évidemment un catholiscisme un peu particulier.

Au fond on sentait très bien que Barbey d'Aurevilly traitait Dieu d'égal à égal. Suivant le mot de Baudelaire, il se confessait, le poing sur la hanche.

Grand admirateur de Joseph de Maistre, il avait adopté la plupart de ses opinions et de ses théories. La nature humaine ne lui inspirait qu'une très médiocre confiance. La liberté lui semblait pleine de périls et il croyait peu au progrès. « Je suis,

disait-il, de longues années, plus tard à Chincholle, l'homme de l'immobilité en toutes choses. Quand, à Eylau, les Français entrèrent dans les carrés russes, ils tuèrent les grenadiers, mais ceux-ci restèrent debout — et, tués, il fallait les pousser pour les faire tomber. Quoique Français, je suis en tout de ces Russes-là... »

Revenons à sa période de débuts. Ses premières œuvres (après l'Elégie de 1825, simple devoir d'écolier bien doué) *l'Amour impassible*, *Chronique parisienne*, qui parut en 1841, et la *Bague d'Annibal*, publiée en 1843, furent complètement ignorées du public.

On pourrait presque affirmer que Barbey d'Aurevilly à cette époque, n'avait, à part lui-même, qu'un seul admirateur. Cet admirateur était Trébutien dont j'ai déjà cité le nom et sur lequel il convient de donner quelques détails.

II

Plus âgé de huit ans que Barbey d'Aurevilly, Trébutien avait, à Caen, une situation modeste mais qui convenait à ses goûts. Conservateur-adjoint à la Bibliothèque de la ville, il vivait au milieu des livres qu'il aimait par dessus tout. Erudit patient et minutieux, il passait une partie de son temps à publier, sans oser les accompagner d'un commentaire, de vieux poèmes du moyen âge ou des manuscrits orientaux. Cet homme excellent n'avait d'ambition que pour les autres et leur succès lui était une joie très vive. Qu'il ait recueilli sur son chemin beaucoup d'ingratitude, à commencer par celle de Barbey d'Aurevilly, personne sans doute n'en sera surpris.

Physiquement c'était une sorte de fantoche démantibulé, qui s'avançait dans la vie clopin-clopant, un peu ridicule et touchant. Son âme très douce et un peu servile cherchait sans cesse à s'appareiller. L'estime et l'admiration lui étaient aussi nécessaires qu'à la plupart des gens — je veux dire des gens de lettres — le dénigrement et la jalousie. Un de ceux dont il servit la réputation avec le plus de dévouement fut Barbey d'Aurevilly. Non seulement il l'encouragea, aux heures de défaillance et de doute, mais il facilita la publication d'ouvrages remarquables sans doute mais dont le mérite ne tentait aucun éditeur.

Par ses soins — et à la qualité d'ami il ajoutait celle de bibliophile — fut publié en 1845, à Caen, avec un tirage de 30 exemplaires, *Du Dandysme et de G. Brummel* (Brummel était

mort à Caen, en 1840, dans une maison d'aliénés) et ce livre si bien présenté grâce à lui, attira sur son auteur l'attention des lettrés. Par eux commencent les vraies réputations, celles qui doivent durer.

Dans les cinq ou six années qui suivirent, Barbey d'Aurevilly n'écrivit que des articles. Les besognes du journalisme l'absorbaient et elles plaisaient à son humeur batailleuse, à son ardeur de prosélytisme. Il défendait vaillamment ses idées, qui n'étaient pas toujours les mêmes. En 1848, il se crut socialiste, socialiste chrétien, et il se fit élire président d'un club catholique, qui ne joua d'ailleurs dans la mêlée des partis, qu'un rôle très discret, le *Club des Ouvriers de la Fraternité.*

A la fin de 1849, il entrait à l'*Opinion publique*, feuille légitimiste dirigée par Alfred Nettement, et en 1850 à la *Mode*, qui n'était pas moins royaliste. Partout on l'accueillait avec plaisir à cause de son talent, et avec plaisir on s'en séparait à cause de la violence et de la franchise de ses polémiques. Il appartenait à cette catégorie de journalistes qui sont aussi dangereux pour leurs amis que pour leurs adversaires.

Quelques-uns de ses articles, Barbey d'Aurevilly les réunit en un volume publié en 1851 sous ce titre, les *Prophètes du Passé*, et on put alors en apprécier toute la valeur. La même année, il fit paraître son premier roman, *Une Vieille Maîtresse*, qui eut surtout un succès de scandale.

On ne connaissait de lui, et encore très incomplètement, que le prosateur, mais sous ce prosateur à la phrase imagée et harmonieuse se cachait un poète, un vrai poète, qu'une plaquette publiée en 1854 révéla à quelques initiés.

Cette plaquette n'a point de titre, mais on lit sur la deuxième page : *Imprimé à XXXVI exemplaires par les soins de G. S. Trébutien, chez Hardel, à Caen*, MDCCCLIV, et la 3e page porte les armes de l'auteur. Ce recueil, nouvelle manifestation d'une vieille amitié, contient douze pièces de vers dont la dernière, *la Maîtresse Rousse*, fut réimprimée plus tard, sous ce titre : *l'Eau-de-Vie.*

C'est là que se trouve un très beau poème, *Voilà pourquoi je veux partir*, que Barbey d'Aurevilly composa, en 1835, pour répondre à une pièce de vers, *Une Plainte de femme*, que lui avait adressée son frère, Léon d'Aurevilly, et dont on me permettra de citer les deux premières strophes :

Ah ! s'il est un pays où l'âme se repose,
Se baignant de parfums dans un bocage obscur
Comme le papillon englouti dans la rose,

Baisé d'un chaud soleil, caressé d'un vent pur,
Ce merveilleux Eden que tout être désire,
Fût-il au bout du monde, allez vous y plonger :
Mais l'âme en tout pays, ardente, aspire, aspire.....
Oh ! pourquoi, pourquoi voyager ?

L'inexorable ennui vous emporte peut-être :
Hommes ! car votre amour a toujours quelque ennui !
Votre cœur du futur cherche à se rendre maître
Sans jouir comme nous des plaisirs d'aujourd'hui,
Ingrat comme eux, déjà vous lancez l'anathème
Aux jours qui vous semblaient si doux à partager :
Que vous faut-il de plus que le bonheur lui-même ?...
Oh ! pourquoi, pourquoi voyager ?...

En 1857, l'incomparable Trébutien publia encore à 36 exemplaires — c'était son chiffre — sous ce titre : *Deux Rythmes oubliés*, deux poèmes en prose de l'ami dont la gloire lui était chère, *Laocoon* et les *Yeux caméléons.*

De ces deux pièces, la première s'imposait plus spécialement à ses préférences. Il pouvait croire qu'il y était pour quelque chose. Barbey d'Aurevilly lui avait écrit jadis : « Bientôt je vous enverrai un *Laocoon* que les souffrances auxquelles vous êtes en proie m'ont inspiré. Je le rêve ici — dans ces landes d'un aspect si brûlant et si désespérément triste, et sous ces pins, cette mer verte aérienne qui fait le bruit des vagues au-dessus de ma tête et rappelle l'autre mer par laquelle vinrent les serpents du Laocoon de Virgile. Ce rythme du Laocoon, si l'inspiration m'est favorable, ne saurait être dédié qu'à vous. »

Affectueuses démonstrations qui devaient un jour se changer en aigres propos. Ce que l'auteur des *Deux Rythmes oubliés* aimait dans Trébutien, c'était l'admiration qu'il lui inspirait. Cette admiration se permit je ne sais à quelle occasion, après beaucoup d'éloges, quelques critiques. Barbey d'Aurevilly ne les pardonna pas et ce fut la cause de la rupture presque immédiate d'une ancienne amitié, qui semblait invincible — mais aucune amitié ne résiste à la vanité littéraire. — Barbey d'Aurévilly s'aperçut alors que Trébutien n'était qu'un pauvre homme de chétif aspect et de ridicule tournure. « Que voulez-vous, disait-il en parlant de lui, qui boite du corps boite de l'âme. »

Le bibliothécaire de Caen garda vis-à-vis de l'ami irrité et ingrat une attitude très digne. Il ne répondit jamais aux paroles amères et malveillantes dont l'écho lui arrivait au fond de sa province. Il ne regretta pas les services rendus et resta fidèle à ses souvenirs.

Il existe des parentés d'esprit, d'où naissent parfois des sympathies d'autant plus vives que les qualités qui nous plaisent chez les autres sont celles que nous trouvons en nous. Je crois qu'on peut facilement apercevoir une de ces parentés intellectuelles entre Barbey d'Aurevilly et un écrivain auquel on n'a pas assez rendu justice, Granier de Cassagnac. Ils avaient à peu près les mêmes opinions et aussi, ce me semble, les mêmes procédés de style. Ils se ressemblaient trop pour ne pas s'estimer.

Lorsque Granier de Cassagnac, en 1858, devint rédacteur en chef du *Réveil*, il y donna une place à Barbey d'Aurevilly à côté de Paulin Limayrac — qui était alors une manière d'homme de talent, — de Louis Veuillot, de Théophile Silvestre, du poète Amédée Pommier et de Vivier, ancien corniste de l'Opéra. Ce corniste, dans la rédaction, représentait l'esprit parisien.

Le *Réveil* paraissait une fois par semaine, le samedi, et avait ses bureaux au 21 de la rue de Choiseul. Une vignette bizarre l'illustrait : une Renommée fort laide, suivie par deux cohortes de classiques exaspérés qui brandissaient des torches et agitaient un drapeau.

Le *Réveil* était anti-libéral et anti-romantique, ce qui lui permit d'avoir jusqu'à 1.500 abonnés, chiffre assez honorable pour l'époque, mais qui ne l'empêcha pas de mourir prématurément.

On jugera de ses tendances par cet extrait d'un article de Barbey d'Aurevilly qui parut dans le premier numéro (du 2 juin 1858) et qui est en quelque sorte un programme :

« Chateaubriand disait un jour : « Pour que la France soit « gouvernée, il suffit de quatre hommes et d'un caporal dans « chaque localité. » Ce sont ces quatre hommes et ce caporal que nous voulons donner à la littérature.

« Nous n'avons pas assez servi, puisque nous naissons, pour mériter des armoiries, mais si notre critique se choisissait un symbole, elle prendrait la balance, le glaive et la croix. »

Au *Réveil*, et plus tard au *Nain Jaune*, au *Figaro* — où son ami Théophile Silvestre lui consacrait en 1861 un article de 11 colonnes, — Barbey d'Aurevilly semblait avoir pris à cœur de collectionner les ennemis et de mériter, par la vigueur de ses attaques, le surnom de « Molossard » que lui donna Armand de Pontmartin dans ce livre à clef publié en 1862 : *les Jeudis de Madame Charbonneau*. A la même époque, Lamartine l'appelait *le duc de Guise de la Littérature*, et Hippolyte Babou, pour indiquer et railler son intransigeance religieuse, *Barbemada de Torquevilly*.

Sa campagne contre *les Misérables* de Victor Hugo (1862) lui aliénait la plupart des fidèles du Maître, tous ceux qui s'indignaient qu'on n'admirât pas aveuglément ses œuvres.

Il se brouillait (1863) avec Buloz à qui il reprochait d'avoir refusé de publier, dans la *Revue des Deux-Mondes*, son *Brummel* et sa *Vieille Maîtresse.* Il l'accusait d'être né près de Genève. Pour tous ceux dont il n'accueillait pas la prose, Buloz était Suisse. Les autres le traitaient simplement de Savoyard.

Suisse ou Savoyard — en réalité, il était né à Vulbens, dans la Haute-Savoie — le directeur de la *Revue des Deux-Mondes* envoya du papier timbré. Barbey fut défendu, si j'ose m'exprimer ainsi, par un jeune avocat qui débutait, Gambetta, qui le compara... à Voiture. On le condamna à peu près au maximum, à 2.000 francs de dommages et intérêts. « Monsieur, dit-il à son avocat après l'audience, vous m'avez comparé à Voiture, mais vous avez plaidé comme un fiacre. »

A la fin de cette même année 1863, il publia ses *Quarante Médaillons de l'Académie,* qui avaient paru sous le pseudonyme de « Old Noll » dans le *Nain Jaune.*

Quelques-uns de ces petits portraits sont à citer ou à rappeler. On y trouve plus d'esprit que de bienveillance. C'est le contraire qui se produit généralement dans les études de ce genre.

VICTOR COUSIN. — *Marionnette effrénée.*

MIGNET. — *Un talent blond filasse.*

DE BARANTE. — *Un manche à balai habillé en femme.*

DUPIN. — *La petite vérole est la seule ressemblance qu'il ait avec Mirabeau.*

VILLEMAIN. — *Un vieux prix d'honneur.*

EMILE AUGIER. — *Le fruit le plus sec de la poésie contemporaine.*

VIENNET. — *A fait un poème de douze mille vers : il faudrait vingt-quatre mille hommes pour l'avaler.*

PATIN. — *On lit ses œuvres par le dos.*

Le satirique n'admirait sincèrement que Lamartine, Désiré Nisard — qui l'eût cru ? — Mérimée et le général de Segur, l'historien. Il montrait quelque indulgence à l'égard de Victor Hugo, ce « César de décadence littéraire », mais il s'étonnait de le voir à l'Académie : « La racine d'un vieux chêne, écrivait-il, n'est pas de taille à tenir dans ce vieux pot de cornichons. » Pot de cornichons, vraiment, c'est exagéré.

III

Les outrances de Barbey d'Aurevilly, dont je viens de donner un exemple typique, son parti-pris de sévérité et même d'injustice à l'égard de ceux qu'il n'aimait pas, créaient autour de lui de nombreuses inimitiés. Il n'en avait cure ou plutôt il s'en félicitait. Il lui était agréable de voir son nom sur les murs, suivi de l'épithète d'*idiot*, — un écrivain maltraité par lui se vengeant à sa manière — ou d'être accusé, lorsqu'il jugeait les livres et les hommes, de malveillance systématique.

Pour répondre à ses adversaires, il écrivait dans le *Nain Jaune*, au mois de juillet 1864 :

« C'est moi dont la seule fonction en ce monde est d'éreinter les gens, disent les reins plaintifs que j'ai touchés et les autres reins que je toucherai plus tard — les reins à pressentiments — les reins *intuitifs*.

« C'est moi, Barbey d'Aurevilly l'*Idiot*, l'homme des murailles de Paris, moi qui suis aussi insensible à leurs coups que les pierres sur lesquelles ils ont collé mon nom en l'illustrant d'une épithète injurieuse, comme si je les avais attendus pour écrire cette phrase : *les plus beaux noms portés par les hommes sont les noms donnés par les ennemis.* »

En se montrant aussi brutal, aussi incisif dans sa critique littéraire, il cédait à sa nature — ceux qui sont nés avec des griffes ont besoin de s'en servir — mais il écoutait un peu trop aussi ses désillusions et ses rancunes. Il faisait expier à quelques-uns de ses confrères l'indifférence que lui témoignait le public.

Croirait-on que cet écrivain qui, en bien des pages, méritait le titre de grand écrivain, n'était guère connu que par ses excentricités? On affectait de ne voir en lui qu'une sorte de *Capitaine Fracasse* de la littérature, et il y prêtait malheureusement par des attitudes pleines de superbe, par des mots dont l'emphase lapidaire visait le sublime et trop souvent n'atteignait qu'au ridicule.

Il disait, en 1866, à Hippolyte Babou qui était allé l'interviewer dans sa chambre d'étudiant de la rue Rousselet : « Vous trouvez mon logis un peu démeublé, n'est-ce pas? Jadis, au temps où j'habitais Passy, avec des façons de satrape d'Occident, à l'époque où je dépensais par an douze mille francs de bouquets, j'avais des meubles somptueux, *dignes d'un Louis XIV qui aurait connu Sardanapale.* La simplicité m'est venue depuis, avec

la sagesse; je n'ai plus maintenant, en fait de logement, qu'une sorte de tente maçonnée, et, en fait de meubles, que deux chaises de fer, un lit en fer, des plumes de fer... *Ici, tout est en fer, comme moi-même.* »

Cette assimilation un peu hasardeuse lui plaisait tout particulièrement, car, cinq ou six ans auparavant, il avait dit à Théophile Silvestre, qui l'avait trouvé en train de se coiffer : « J'ai un peigne de fer comme un vieux druide. Tout est en fer ici... sans nous compter. »

Avec les meilleures intentions du monde, certains reporters maintenaient et aggravaient sa réputation de vieux burgrave attardé en décrivant trop complaisamment ses bizarres costumes d'intérieur.

« M. Barbey d'Aurevilly, écrivait un de ces journalistes, porte la tunique ou plutôt le tabart, ou mieux la dalmatique des chevaliers, en laine rouge bordée de galons multicolores, blancs, noirs, verts, bleus et jaunes qui décrivent une croix sur la poitrine. Par-dessus, il endosse une ample *gellahieh* (la robe des Arabes) en étoffe blanche. Il se coiffe de la clémentine en drap rouge ou noir, soutachée d'or, le bonnet papal, celui-là même que portaient les cardinaux du XV[e] siècle et que Léon X a dans son portrait. Il se chausse enfin de mules à talons rouges, à boucles de strass. *Ainsi vêtu, il rappelle le Dante.* »

A cette époque, où il rappelait ainsi le Dante, probablement sans s'en douter et de très loin, Barbey d'Aurevilly traînait un peu partout un singulier compagnon, aussi peu agréable que possible, et dont il disait : « Nicolardot est ma vertu. Quand Dieu me jugera, je lui adresserai cette prière : Seigneur, je suis plein de péché, mais considérez que j'ai supporté Nicolardot, et prenez mon âme en pitié. »

Ce Nicolardot, avec sa tête de « sacristain battu », ses cheveux plats, son regard louche, et ses jambes torses et vacillantes, qui semblaient humiliées de le porter, était un personnage fort répugnant, dont la laideur n'avait d'égale que la saleté. Il collectionnait les taches, n'usait de la brosse qu'à la dernière extrémité, et ses vêtements lui servaient assez ordinairement de serviettes.

Compilateur patient et lourd, il préparait deux volumes contre Voltaire, à qui il faisait l'honneur de le détester, et une histoire de la Table, sujet un peu imprévu pour un homme qui ne mangeait pas toujours à sa faim.

Sainte-Beuve, avec qui il avait été lié, s'était séparé de lui un beau matin en le reconduisant jusqu'à sa porte — avec le pied. Ce jour-là, Nicolardot avait descendu l'escalier de la petite maison de la rue Montparnasse un peu plus rapidement qu'il n'aurait désiré. D'ailleurs, de ses relations avec le critique des *Lundis* il conservait pieusement une vieille redingote encore assez présentable et qu'il endossait avec orgueil dans les circonstances solennelles. C'était ce qu'il appelait: « mettre son Sainte-Beuve ».

Nicolardot, pour quelques repas accrochés de temps en temps, s'était attaché à Barbey d'Aurevilly, et celui le tolérait par esprit de mortification et surtout parce qu'il lui servait de repoussoir. C'est le secret de plus d'une amitié.

Dans les dernières années du Second Empire, la réputation du vigoureux polémiste, du romancier original, du somptueux et étincelant styliste, avait fini tout de même par s'imposer. La nouvelle génération le traitait en ancêtre, et le respectait en le raillant un peu. Dans son *Grand Testament du Sieur Vermesch*, publié en 1868, un poète charmant, qui allait être un détestable politicien, léguait

Un casque, une vieille soupière.
Au grand Barbey d'Aurevilly

Les journaux cependant ne s'entr'ouvraient qu'avec précaution et même avec répugnance à cet écrivain dont on ne contestait plus le talent, mais dont on redoutait l'humeur indépendante et aggressive.

Il avait publié, en 1868, dans un des pamphlets que fit surgir le succès de la *Lanterne*, dans la *Veilleuse* — qui s'éteignit assez vite — quelques articles de ses deux séries des *Vieilles Actrices* et du *Musée des Antiques*.

A la fin de l'année suivante, il devint un des rédacteurs du journal *le Parlement*.

François Bravay — le *Nabab* d'Alphonse Daudet — avait été présenté à l'Impératrice pendant son voyage en Egypte, et avait même réussi à obtenir sa recommandation pour la croix de la Légion d'honneur qu'il sollicitait. Le ministre, malgré ce patronage, s'était refusé à décorer le candidat et avait même déclaré qu'il n'était pas *décorable*.

Bravay ne se tint pas pour battu et, avec l'espoir — qui fut d'ailleurs déçu — d'obliger tôt ou tard le gouvernement à lui

donner la croix, il fonda un journal *le Parlement*, dont le premier numéro parut le 26 octobre 1869.

Dans cette feuille, qui avait pour rédacteur en chef Gregory Ganesco, Barbey d'Aurevilly fut chargé de la critique dramatique.

Il assistait très régulièrement aux premières et, le lendemain matin, dans son lit, rédigeait ses comptes rendus, en tenant son papier — un papier très épais — sur sa main gauche et en trempant sa plume, suivant les passages, dans de l'encre bleue (amour idéal), rouge (passion brutale), jaune (adultère). L'encre noire ne lui servait que pour les phrases sans caractère bien déterminé.

Vers deux heures, il allait au journal, corriger ses épreuves, et il les corrigeait sans ôter ses gants blancs et même sans les salir.

« Un jour, raconte Chincholle qui le connut au *Parlement*, un prote se permit d'attirer son attention sur une ligne qui, vraisemblablement, ne lui plaisait pas.

De l'ongle, il la mettait sous les yeux de Barbey :

— Que me montrez-vous là ?

— Ce mot...

— Eh bien ?

L'autre, maintenant, n'osait plus parler. Il finit pourtant par bégayer :

— La grammaire l'interdit.

Dédaigneusement, Barbey lui rendit l'épreuve :

— Gardez votre grammaire, monsieur. J'ai la mienne ! »

Le *Parlement* disparut le 9 septembre 1870, après avoir englouti des sommes énormes et Bravay ne fut pas décoré.

La Guerre troubla profondément Barbey d'Aurevilly et les vainqueurs et les vaincus de la Commune lui inspirèrent un égal dégoût. Il écrivait, en 1871, à Théophile Silvestre : « Vous dirai-je mes impressions sur Paris ?... Elles sont funèbres. Partout figures de Communards comprimés, mais dont le ressort est près de repartir. Conversation nulle. Bêtise et terreur universelles ! Nous ne sommes pas des poltrons révoltés, c'est redoutable ! Nous sommes des poltrons *tout à plat !* »

Sa vie littéraire se continuait sans éclat. Ses livres se vendaient peu. L'un d'eux, les *Diaboliques*, en 1874, fut poursuivi comme immoral par le parquet de la Seine, et les protestations de l'auteur entraînèrent une ordonnance de non-lieu, mais 480 exemplaires qui se trouvaient chez le brocheur furent sacrifiés aux susceptibilités de la justice.

Tous les quinze jours, le vieil écrivain, resté très vert malgré son âge, publiait, dans le *Constitutionnel*, un article de critique littéraire. C'est ainsi qu'il avait été amené à parler en termes peu élogieux d'un livre, les *Enchantements de Prudence*, où l'auteur, une femme, Hortense Allard de Meritens avait raconté sa vie, une vie plus remplie d'enchantements que de prudence. L'article venait à peine de paraître lorsque le secrétaire de rédaction du *Constitutionnel*, M. Matagrin, à qui la nature avait donné une humeur très pacifique, vit surgir dans son cabinet un homme très en colère qui demandait l'adresse du critique littéraire pour exiger de lui une rétraction ou une réparation. C'était le fils de la femme aux enchantements, Marcus Allard. Comme il arrive souvent, cet homme s'excitait lui-même par ses démonstrations bruyantes. Il finit par se précipiter sur l'infortuné Matagrin, qui n'avait pas fait l'article, qui probablement ne l'avait pas lu, et on eut toutes les peines du monde à le lui arracher des mains. Cet accès de colère lui valut une forte amende et quelques mois de prison.

On parla de l'article auquel Marcus Allard, sans le vouloir, avait fait une belle réclame. On ne parlait guère des autres. Ils paraissaient dans un journal de très faible tirage et ceux mêmes qui les lisaient, malgré leur très grande valeur, infiniment supérieure à celle de la plupart des articles publiés dans les feuilles haut cotées, n'osaient pas les admirer.

Heureusement pour Barbey d'Aurevilly, un héritage lui avait donné cette sécurité matérielle que recherchent tous les écrivains et qui leur vient trop tard — ou ne leur vient jamais : « Je ne suis plus obligé, disait-il dans son fier langage, de travailler sous les hallebardes de la nécessité. »

On le voyait aux premières, vieux dandy impénitent, avec le chapeau à bords relevés, qu'il portait incliné sur l'oreille, la redingote pincée à la taille, le pantalon à sous-pieds, les bottes vernies, les gants blancs ou gris perle, le jabot et les dentelles. Il fréquentait le faubourg Saint-Germain et il avait à l'égard des dames, même non titrées, une politesse d'ancien régime, une politesse de vidame de province, une politesse exquise et maniérée qui sentait le musc et la bergamote, qui sentait aussi l'*Almanach des Muses*.

En 1886, un journal annonça qu'il posait sa candidature à l'Académie, à l'Académie où, sans doute, on n'avait pas oublié les *Quarante Médaillons*. Il protesta très simplement, très digne-

ment, en disant — comme il le pensait — qu'il n'était *ni au-dessus ni au-dessous* de ces coteries littéraires, mais *à côté*. Il se contentait du quarante et unième fauteuil. C'est encore le mieux occupé.

L'extrême probité de cette vie littéraire, si bien remplie, si hautaine et si haute, avait attiré à Barbey d'Aurevilly, un peu tardivement, mais assez tôt pour qu'il pût en savourer la douceur, des sympathies, des amitiés dignes de lui. Dans l'hospitalière et cordiale maison de cet homme si parfaitement bon que fut François Coppée, il avait trouvé une seconde famille. Des gens de lettres, arrivés ou en route, Théodore de Banville, Paul Bourget, Léon Bloy, Elemir Bourges, Haraucourt, Huysmans, Péladan, Uzanne, se réunissaient dans cette chambre de la rue Rousselet, qui donnait sur un jardin d'hôpital, et dont le principal ornement était un crucifix.

Là, capricieuse et énigmatique, régnait l'*Archiduchesse*, Démonetto, une chatte, « des yeux d'or dans un morceau de velours », comme la définissait son maître — celui qui se croyait son maître — une chatte *qui parlait*, et dont on voyait le portrait, avec une belle cravate de dentelles vert d'eau, placé au-dessus de la table de travail et orné des armes des Barbey.

Comme la plupart des gens d'esprit, Barbey d'Aurevilly aimait les chats, et on ne lui plaisait pas complètement quand on n'essayait pas un peu de plaire à Démonette.

Dans cet humble logis, dont le seul luxe était l'incomparable éclat de sa conversation, dans cette chambre modeste, à peine meublée, où les visiteurs ne trouvaient rien d'intéressant que lui-même, il s'éteignit doucement, le 23 avril 1889. Le médecin des morts qui vint constater le décès et à qui on dit son nom demanda quelle était sa profession.

— Monsieur, s'écria avec indignation un de ceux qui étaient là, un jeune écrivain, un fervent admirateur, *c'était un marchand de gloire.*

HENRI D'ALMERAS.



Le Mouvement Intellectuel en France

I. — LETTRES ET ARTS

L'Amour tragique, par Camille Mauclair (Calmann-Lévy).

Ce qui fait peut-être le plus grand mérite de ce livre, c'est sa variété. Les nouvelles qui le composent sont toutes diverses, dans l'intérêt passionné qu'elles éveillent, et bien que de la même inspiration, elles nous présentent les faces différentes et multiples de « l'amour innombrable ».

Celui-ci est bien, pour l'auteur, le dieu farouche et cruel, le dieu implacable, ou mieux, inéluctable comme le destin. Et tout le reste, toutes les explications qu'on tente, sont « de la littérature ». Il n'en demeure pas moins, selon les termes mêmes de M. Camille Mauclair, que la douleur de « n'avoir ni donné ni reçu l'amour dépasse en cruauté toutes les autres ». Et les lecteurs de ces nouvelles verront tour à tour, avec surprise et émotion, comment les personnages de ces contes, les uns connus, les autres supposés, furent les victimes ou les héros de l'amour tragique.

Le Triomphe des Vaincus, par Harlor.

Un beau roman social sous un voile historique imaginaire, dans une action multiple et variée — un peu trop touffue peut-être — tel est ce livre qui témoigne d'un noble effort d'art. Les diverses intrigues, amoureuses et politiques, permettent à l'auteur de dire son mot sur les problèmes du jour, qui sont les éternelles questions qu'agite l'humanité depuis des milliers d'années. Et ce sont toujours de généreuses idées que celles qui préparent et assurent ce triomphe des vaincus.

L'Unité de l'Art, par Gérard de Lacaze-Duthiers
(Société d'Editions littéraires).

La mission et l'idéal de l'art, c'est d'être la religion de la vie. Car l'art est un idéal humain, au contraire de l'idéal mystique et décevant de l'au-delà. Et l'art doit interpréter la vie. Il est la sensibilité, l'émotion, la pensée et le cœur humain. Il n'y a donc pas de classification dans les arts. Ils se valent tous. Il n'y a pas de formes supérieures ou inférieures. — Telles sont les belles idées maîtresses de la généreuse critique de l'auteur. Ajoutons, enfin, que toutes ses préférences vont, un peu exclusivement, aux artistes les plus modernes et les plus avancés.

La Technique du livre, par Albert Maire (Henry Paulin).

Les parties de cet ouvrage qui traitent de l'impression du livre, des caractères, de leur dessin, des différentes encres employées en impri-

merie, des papiers dont on se sert, sont des plus instructives. Mais ce qu'on y trouve d'essentiel, c'est ce qui regarde la préservation de la vue, surtout chez l'enfant. Il n'y a pas à le contester, la manière dont on lit est cause qu'on devient myope. Il est donc important de connaître l'état de l'œil chez l'enfant quand il commence à fréquenter l'école. A six ou huit ans, on peut enrayer la myopie. Les professeurs devraient avoir quelques notions du fonctionnement normal de l'œil afin de procéder à un examen rapide de la vue de leurs élèves quand ils arrivent. Un tableau où les lettres imprimées suivraient une graduation déterminée servirait à cela. Selon le degré où la vue de l'enfant s'éloignerait de la normale, on déterminerait la distance à laquelle il doit placer son livre ou son cahier. D'après les oculistes, il faudrait que les lettres eussent au minimum un millimètre 5, avec des pleins qui n'auraient pas moins d'un quart de millimètre. On doit lire aux rayons d'une lumière bien franche et, autant que possible, le jour doit venir d'en face et non de droite. Après une lecture continue d'un quart d'heure, il faut distraire son regard en le portant au dehors et après deux heures s'arrêter pendant un moment.

Impressioni et Ricordi, par Grazia Pierantoni Mancini (Milan).

Pasquale Mancini fut un ami de Cavour et de tous les hommes de valeur qui luttaient pour l'unité italienne. Il fut mêlé à toute une série d'événements désormais historiques. Victor Emmanuel l'estimait beaucoup, et le chargea de l'éducation juridique de ses enfants. Sa fille a fait mieux que d'écrire une biographie, elle a émaillé ses souvenirs d'anecdotes curieuses et d'impressions pittoresques, qui font revivre devant le lecteur une époque mouvementée, mais non sans grandeur.

Les trois Apôtres, par Georges Beaume (Librairie Nationale).

C'est un récit des petites querelles et des grandes haines qui divisent les villages. L'action se passe parmi les habitants de Mège, une « antique cité romaine qui, sur son cap de l'étang de Thau, compte autant de vignerons que de pêcheurs » et ceux de Bouzignes, village pauvre et minable, au fond de la baie. On retrouvera dans ce roman les qualités du réalisme campagnard que les lecteurs de *La Revue* ont pu déjà apprécier dans le roman *Les Jacques*, paru ici-même.

Les Ames muettes, par Marguerite Hankes-Drielsma de Krabbé (Sansot).

Ce sont de jolies pages des mémoires d'un enfant. Les petits, qui vivent tout près des choses qui les entourent, communient avec les objets, auxquels ils prêtent une âme. Les tableaux, les statues, les armoires, les fleurs, le lac, la vieille calèche, tout cela fait des êtres bons ou méchants. L'enfant est un grand réaliste, qui prend tout au sérieux. Qui dira jamais tous les petits drames de la vie où il joue un rôle si grand ? Mme de Krabbé n'a eu qu'à se souvenir, pour nous dire de charmantes impressions d'enfance.

La Société des Auteurs et Compositeurs dramatiques, par JEAN BAYET (Arthur Rousseau).

M. Bayet a eu la main heureuse en choisissant ce sujet, d'un très vif intérêt, sur lequel on n'avait écrit jusqu'ici rien de vraiment documentaire. Les matériaux ne faisaient pas défaut, mais il fallait les compulser avec discernement, les classer, en tirer un ouvrage étendu, clair et impartial. Ce sont les qualités de ce livre, qui est celui d'un historien bien averti et d'un critique des plus judicieux.

La Société des auteurs et compositeurs dramatiques jouit aujourd'hui d'une grande vitalité et d'une influence considérable. Elle n'a pas acquis ces résultats sans luttes et sans efforts. Débile sous la Révolution, n'existant au début que sur le papier, précaire encore en 1827, elle ne s'est affermie que grâce à sa Constitution de 1837. Elle peut être considérée maintenant comme la gardienne vigilante et énergique des titres de quiconque crée des œuvres destinées à la scène. Elle est devenue, dans le domaine de la littérature théâtrale, un pouvoir armé d'une autorité qui s'impose. Son organisation s'appuie désormais sur des bases solides. Elle se trouve en mesure de régler scrupuleusement et sévèrement tout ce qui s'attache au statut légal, au monopole, aux complications nombreuses des services de perception des droits d'auteur à Paris, en province et à l'étranger. Elle possède tous les moyens pour se prémunir et mettre en garde ses membres contre les combinaisons préjudiciables, pour déterminer et défendre les contrats sur lesquels la loi est encore, en bien des cas, muette. On lira tout particulièrement les deux derniers chapitres du volume relatif aux traités et aux résistances. Ils sont tout actuels, étant donné les démêlés suscités par les billets d'auteur, et surtout par l'affaire du *Foyer*.

Poésie et folie, par ANTHEAUME et DROMARD (Doin).

Les auteurs, tous deux médecins aliénistes, reprennent avec une grande conscience, la fameuse question, toujours pendante, des rapports du génie et de la folie. Ils mettent en présence les divers avis des savants, philosophes et psychologues. Moreau, de Tours, fit, le premier, du génie une névrose. Et l'on sait la thèse de Lombroso : « Au lieu de se manifester par des convulsions, l'épilepsie se traduirait souvent en équivalents psychiques, tels que la création géniale. » Richet incline en ce sens. Cependant, il est de toute évidence qu'on peut avoir la névrose d'un Pascal sans en avoir le génie, tout comme on peut avoir le nez de Cyrano sans son esprit. Ce qui subsiste des recherches actuelles et de ces théories, c'est que le surnaturel a été remplacé par le « subconscient ». Le névropathe est, en un sens, le surhomme, dans le domaine des sensations. Il est évident que l'un et l'autre se retrouvent accouplés chez un Musset, un Verlaine, un Baudelaire. Gérard de Nerval examina lui-même sa folie intermittente, et jamais observation médicale sur la lutte du « moi » normal et du « moi » extravagant ne fut plus complète que son autobiographie : ***Le rêve et la vie.***

II. — POLITIQUE ET SOCIOLOGIE

Le problème de la misère, par Novicow (Alcan).

Ce livre est, d'une part, l'exposé des faits sociaux d'où provient la misère et de l'autre la critique des moyens préconisés par diverses écoles pour remédier au paupérisme. C'est à la fois un traité d'économie politique et de philosophie humanitaire. C'est, en tout cas, un ouvrage de grand bon sens, plein d'exemples frappants et d'images saisissantes. Il aura certainement une portée morale très considérable.

Selon l'auteur, si le monde jusqu'ici a souffert de l'existence de la misère, c'est que la science économique a failli à sa tâche. Elle devait donner une définition exacte et précise de la richesse, elle n'a fait qu'embrouiller la question. De là, le discrédit où elle est tombée. En examinant, cependant, très attentivement le mécanisme des faits sociaux, on arrive très bien à définir la richesse : c'est l'adaptation au milieu réalisée dans le temps le plus court possible. Et M. Novicow donne même la formule algébrique de sa définition ! Voilà les mathématiques introduites dans la sociologie. La richesse est donc, à proprement parler, une concordance entre l'homme et son milieu social. La misère, comme corollaire, sera alors l'impuissance pour l'homme de se mettre très rapidement en concordance avec son milieu. D'où la relativité de la fortune : selon l'époque et le pays où l'on vit, on peut être riche ou pauvre avec dix mille francs de rente, par exemple.

Le genre humain n'a pas pu sortir jusqu'ici de la misère parce qu'il professe de graves erreurs. La *spoliation*, d'abord, par laquelle, sous diverses formes légales ou illégales, l'homme croit pouvoir s'enrichir plus vite en dérobant le bien d'autrui au lieu de produire. Le *socialisme* ensuite qui, étatiste ou collectiviste, croit pouvoir égaliser les fortunes par la spoliation ou l'ingérence de l'Etat et réglementer la richesse par le partage des biens.

Ce sont des erreurs qui, selon M. Novicow, aggravent le mal social et le perpétuent. Il faut non seulement les combattre, mais les remplacer par un humanitarisme rationnel fondé sur l'alliance du capital et du travail, la consécration de l'inégalité intellectuelle, et le libre-échange entre les grandes nations.

L'Assistance et l'Etat en France à la veille de la Révolution (1764-1796) par Camille Bloch (Alph. Picard et fils).

C'est comme l'a dit un juge compétent, M. Aulard, « un grand sujet très neuf traité avec ampleur, avec prudence, selon les règles de la méthode historique actuelle. »

L'auteur nous initie au fonctionnement des institutions de bienfaisance au XVIIIe siècle, hôpitaux, œuvres à domicile, assistance aux enfants. Sa description, émaillée de détails pittoresques et d'anecdotes empruntées à des documents inédits, fait ressortir d'une manière saisissante les vices de ces établissements. Nous signalerons spécialement les chapitres consacrés aux mœurs des mendiants, à la recherche de la paternité, à l'éducation des enfants, à l'hygiène des établissements

hospitaliers, à l'organisation des Compagnies paroissiales de Charité.

Mais M. Camille Bloch ne s'est pas borné à une description. Il a cherché à caractériser les tendances réformatrices de la bienfaisance au XVIIIe siècle. Il a analysé les écrits si nombreux des économistes et des philanthropes, les actes de l'administration sous les ministères de Turgot et de Necker, les travaux des assemblées provinciales en 1787 et les cahiers de doléances en 1789.

De cette vaste enquête il résulte, avec une complète évidence, qu'en matière d'Assistance, comme sur bien d'autres points, la Révolution eut surtout pour objet de codifier et de mettre en pratique les principes acceptés déjà sous la Royauté. Beaucoup de personnes considèrent encore la Révolution comme un bouleversement radical, improvisé et par conséquent déraisonnable. M. Bloch, au contraire, met en relief, pour ce qui concerne l'Assistance publique, le caractère traditionnaliste de la Révolution qui ne fut que « l'exécutrice testamentaire » de l'Ancien Régime impuissant à réaliser les réformes qu'il jugeait les plus nécessaires. Dès 1780, le gouvernement de Louis XVI avait préludé à la nationalisation du patrimoine des hôpitaux.

La plupart des questions traitées par M. Bloch sont d'un intérêt encore actuel. Il faut ajouter à l'éloge de l'auteur qu'ayant écrit une œuvre de haute érudition, il ne s'est pas cru obligé de la rendre ennuyeuse. Son livre est aussi intéressant qu'original.

Petit Jap deviendra grand ! par Léo Byram (Berger-Levrault).

On devine, dans l'auteur de ce livre, à sa connaissance des choses militaires, un soldat, et fort bien renseigné. Il admire, en connaissance de cause, les grandes qualités du soldat japonais : l'endurance, la volonté, l'acharnement à poursuivre la victoire. Dans la vie, comme dans la mort, le grand secret est de « durer ». Quelques pages d'histoire retracent les progrès de l'influence japonaise en Corée. Puis, c'est le tableau de la guerre russo-japonaise, et l'installation des vainqueurs en Mandchourie. « Les Japonais s'installent partout et partout ne perdent pas leur temps. Ils travaillent en conquérants et en maîtres. Leur intelligente activité plaide en faveur de leur audace. » Cette étude, claire et documentée, de l'expansion japonaise, précédée d'une spirituelle préface de Jules Claretie, se lit avec tout l'intérêt d'un roman, vécu dans le pays même.

L'éducation de la femme moderne, par J. de Lanessan.

M. de Lanessan prône, pour la femme, une éducation tout intellectuelle. Le but de cette culture est de faire des femmes, non un dictionnaire vivant, mais des individualités à la hauteur de leur rôle d'épouses et de mères. Pour cela, il préconise un système d'instruction par des moyens pratiques. On apprendrait aux jeunes écoliers à dessiner des plantes, des animaux, à dresser des cartes de géographie. On illustrerait les leçons d'histoire par une lecture des pages des grands écrivains. On leur présenterait les sciences au moyen d'expériences qui en montrent l'application. Ainsi, au lieu d'emmagasiner sans discernement, sans

méthode, les notions les plus hétéroclytes, l'enfant développerait son raisonnement, sa faculté d'observation et d'assimilation. Comment ce système d'éducation, très rationnel sans doute, développera-t-il le sentiment conjugal et maternel ? C'est ce que nous voudrions savoir, et c'est ce que ne démontre pas l'auteur.

Un voyage d'état-major de corps d'armée,
par le Général de Lacroix (Chapelot).

On s'est demandé souvent comment les officiers d'état-major prussiens avaient acquis la haute instruction dont ils ont fait preuve en 1866 et en 1870. Le moyen, inauguré par Moltke, a consisté en des voyages d'état-major répétés où l'on étudiait de près des opérations militaires fictives, mais indiquées tous les jours par le directeur du voyage dans des thèmes analogues aux situations de guerre réelles. Le général de Lacroix, après avoir dirigé un voyage de ce genre aux environs de Lyon, a eu l'idée heureuse de faire profiter toute l'armée de son expérience et des enseignements recueillis. On assiste à l'élaboration du programme et à la division de l'emploi du temps ; on sait, pour ainsi dire, heure par heure, ce que font les troupes et les services ; on les voit combattre, stationner, vivre, se ravitailler ; on voit les officiers travailler, faire des reconnaissances, rédiger leurs ordres ; on assiste enfin aux enseignements tactiques donnés par le directeur. Il serait désirable que tous les officiers intelligents et laborieux de notre armée lussent attentivement ce livre.

L'Industrie américaine, par Achille Viallat (F. Alcan).

Depuis quelques années, l'attention publique est vivement sollicitée par l'industrie américaine, dont les progrès rapides ont conquis l'admiration étonnée du vieux monde. Des monographies nombreuses ont fixé la physionomie et l'état actuel de ses diverses branches ; mais aucune étude n'avait été écrite jusqu'ici pour la considérer dans son ensemble. M. Viallatte comble cette lacune. La première partie de son livre est consacrée à l'évolution industrielle et à la politique commerciale. C'est l'exposé des origines de l'industrie aux Etats-Unis, et son développement, de 1789, à nos jours, présenté parallèlement à celui de la politique douanière, qui a tenu une place si large dans l'histoire intérieure de l'Union. La seconde partie a pour objet « l'organisation industrielle ». L'auteur étudie successivement : le milieu, le personnel, les chefs d'industrie, l'état-major, les clans ouvriers, la législation ouvrière, l'usine, les rapports entre patrons et ouvriers : les trusts, les moyens de transports, canaux et chemins de fer et enfin la finance américaine qui a joué un rôle considérable dans la fondation des trusts gigantesques. La troisième partie a pour titre « l'expansion industrielle ». Elle donne l'état actuel de l'exportation des articles manufacturés américains, et expose, en même temps que l'importance de la concurrence industrielle des Etats-Unis, les circonstances favorables ou les obstacles qui peuvent les aider ou les retarder. Le livre se termine par l'examen des projets à l'étude et des plans en cours d'exécution, pour activer cette expansion industrielle.

La France au dehors, par JULES DELAFOSSE (Plon).

C'est toute la question de la politique extérieure de la Troisième République que l'auteur traite dans ce livre. On ne saurait nier la compétence de M. J. Delafosse dans ces graves sujets de politique étrangère. Malheureusement, réactionnaire, et, par principe, hostile au régime républicain, l'auteur ne nous montre que les fautes commises — en Egypte, au Tonkin, à Rome, etc., — et réduit ainsi son livre à une liste de récriminations plutôt aigres. Et s'il est vrai que « la politique extérieure fut longtemps le moindre souci de la France républicaine », et que, pourtant, « les peuples ont besoin d'honneur comme ils ont besoin de paix », ce n'est pas, néanmoins, ni l'auteur ni ses amis qui pourront nier la position très digne et très belle qu'occupe actuellement la France républicaine dans le monde.

La Politique chinoise, par ALBERT MAYBON (Giard et Brière).

Les lecteurs de *La Revue* connaissent la compétence parfaite de notre collaborateur M. Albert Maybon dans les choses de la Chine. Il étudie, dans cet ouvrage, les doctrines des partis en Chine, durant ces dix dernières années. Nous faisons ainsi connaissance avec la Cour Mandchoue, avec les conservateurs, les réformistes, les révolutionnaires. Nous voyons la position des missions chrétiennes en face de la politique chinoise. Ecrit d'un style clair, animé de tableaux pittoresques, d'anecdotes caractéristiques, ce livre vient à son heure pour instruire le lecteur, au moment où l'on parle de tous côtés du réveil de la Chine.

III. — RELIGION ET PHILOSOPHIE

L'Evolution créatrice, par H. BERGSON (Alcan).

La philosophie de M. Bergson est une des grandes époques de la pensée moderne. Son œuvre et son enseignement dominent le développement intellectuel de ces quinze dernières années. Ce qui s'affirme, dans ce maître livre : *l'Evolution créatrice*, c'est la pensée d'un devenir, d'une évolution toujours progressive, l'admission d'un principe de force et d'harmonie par lequel tout se tient, tout se pénètre. Dieu, ainsi défini, n'a rien de tout fait. Il est vie incessante, action, liberté. De là, aussi, cette vérité, à savoir que « l'intuition est l'Esprit même, et en un certain sens : la Vie même. » En effet, on va de l'intuition à l'intelligence, et jamais on ne passera de l'intelligence à l'intuition. Pour M. Bergson, la fonction propre de la philosophie est, ainsi, l'approfondissement du devenir en général, l'évolutionisme vrai. Voilà comment la philosophie est le vrai prolongement de la science. Le philosophe doit aller plus loin que le savant. Il s'efforce de retrouver la durée réelle là où il est le plus utile de le faire : dans le domaine de la vie et de la conscience. Le beau livre de M. Bergson, est ainsi, au sens le plus élevé du mot, le véritable « roman » de la vie.

Le Rameau d'or, par J.-G. Fraser, tome II, traduit de l'Anglais par R. Stiebel et J. Toutain (Schleicher).

L'ouvrage de J.-G. Fraser est de ceux qui font autorité. Sa traduction en langue française a obtenu du reste dès le premier volume un légitime succès. Dans le tome II, l'auteur s'occupe de certaines pratiques religieuses : meurtres rituels (sacrifices d'animaux ou d'êtres humains), cérémonies de transfert et expulsions des maux et péchés (boucs émissaires, etc.) et des rites bizarres du balancement. Il a également collectionné les dogmes sur les périls que l'âme peut courir dans les diverses transmigrations et sur les croyances à l'existence de certains personnages isolés du ciel et de la terre.

Le second volume ne le cède en rien au premier au point de vue de l'intérêt: c'est un recueil considérable de documents sur la haute magie et la religion où les curieux de symboles et les érudits de mythologie trouveront d'abondantes matières pour leurs études et leurs recherches.

L'année occultiste et psychique, par P. Piobb (Daragon).

Un groupe de chercheurs, parmi lesquels se rencontrent des professeurs de diverses Facultés, essaye en ce moment de retrouver les sciences mystérieuses connues et pratiquées par les anciens. C'est l'ensemble de ce mouvement que l'auteur a résumé dans un ouvrage conçu sur un plan analogue à celui de toutes les « années », déjà existantes. Le livre est curieux par certains horizons qu'il laisse entrevoir. Son originalité consiste à englober, sous le nom d'occultisme, plusieurs branches du savoir antique auxquelles jusqu'ici on refusait le nom de sciences. Ce ne sont peut-être pas des sciences, en effet, mais des embryons, d'où naitront quelques progrès. A ce titre on ne doit pas les dédaigner.

L'esthétique expérimentale contemporaine, par Charles Lalo (Alcan).

Cet ouvrage très documenté est d'abord l'exposé puis la critique des méthodes et des recherches de l'école expérimentale d'esthétique, qui s'est développée de nos jours en Allemagne, en Angleterre, en Amérique, et qui tend à s'établir en France. Cette école est issue des travaux du psycho-physicien allemand Fechner. Elle est fondée sur le sensualisme, l'empirisme et l'expérimentation. En France, on peut dire que M. Binet, directeur du laboratoire de psychologie expérimentale aux Hautes-Etudes, en est le principal représentant. Son collègue, M. Charles-Henry, directeur du laboratoire de psycho-physique, s'en est un peu écarté, en s'adonnant particulièrement à la recherche des lois mathématiques du rythme. Il résulte de l'ouvrage de M. Charles Lalo que l'esthétique scientifique n'est pas encore créée. On n'a fait jusqu'ici que se livrer à des tâtonnements, certes très intéressants, mais dénués de résultats véritablement pratiques. Toute science, ainsi que le fait très justement remarquer l'auteur, n'est ni uniquement inductive, ni seulement déductive : elle ne rejette absolument ni la statistique empi-

rique, ni la déduction mathématique. L'esthétique intégrale devra concilier les méthodes de tous les psycho-physiciens, depuis Fechner jusqu'à M. Binet, et ne pas négliger les travaux si remarquables de M. Charles-Henry. Elle sera, alors, à la fois une mathématique, une physiologie, une psychologie et une sociologie. Elle donnera la formule de toutes les conditions de la beauté, depuis les plus abstraites jusqu'aux plus concrètes, sans en négliger aucune. A vrai dire, elle ne sera plus, dans ce cas, qu'un côté d'une *cosmologie* générale établie sur des bases nouvelles.

Etudes d'histoire et de psychologie du mysticisme, par HENRI DELACROIX (Alcan).

Par ses études précédentes sur le mysticisme en Allemagne, l'auteur était tout préparé à étudier les grands mystiques chrétiens : une sainte Thérèse, une madame Guyon. L'activité qui produit les phénomènes mystiques serait, d'après lui, une volonté, ignorée de l'esprit et supérieure à lui. Et les travaux modernes sur la *sub-conscience*, nous livrent la notion d'une activité qui satisfait à cette condition, sans cesser d'être naturelle et humaine. Ainsi le psychologue peut-il accorder pleinement au mystique, que cette force qui dirige ce dernier n'est point sa volonté consciente. Il y a bien là une manifestation d'une puissance étrangère à sa conscience, la réalisation progressive d'un « dieu intérieur » ; mais en définitive ce dieu habite dans le « moi » du mystique. Ce divin est en lui-même.

Les sciences philosophiques : leur état actuel, par A. REY (Cornély).

On trouvera sous ce titre un véritable cours de philosophie, précis, clair et méthodique, à consulter avec fruit, non seulement par les élèves des lycées et des universités, mais encore par les gens du monde. C'est, en effet, une mise à jour des systèmes et des théories dans les sciences philosophiques. Or, on sait que ces diverses branches ont considérablement progressé dans ces dernières années. Il est donc important, si l'on veut se tenir au courant des idées modernes, de relire un traité de philosophie, qui tient compte des découvertes des sciences et de l'évolution de la pensée.

La vie du Droit et de l'impuisance des lois, par JEAN CRUET (Flammarion).

L'auteur a résumé lui-même l'idée de son livre dans cette formule heureuse : le droit ne domine pas la société, il l'exprime. Après avoir étudié la genèse des lois, le droit du juge et du législateur, celui des revenus et celui de l'Etat, le distingué avocat à la Cour d'Appel, constate le retard nécessaire des lois sur les faits. La partie originale de son ouvrage est celle où il conclut à la relativité de la loi. Il faudrait, en somme, instituer une législation expérimentale, qui serait constamment en harmonie avec les idées et les mœurs. C'est une nécessité qui s'impose à la démocratie, si elle veut être gouvernée par les meilleures lois possibles.

Collaborateurs de *LA REVUE*.

FAITS & DOCUMENTS

I. — SCIENCES ET INVENTIONS

L'eau potable.

Un des grands inconvénients du séjour dans certaines localités, agréables sous tous les autres rapports, est le manque d'eau potable. Les moyens d'y remédier ne font pas défaut assurément, mais il n'en est point qui puisse rivaliser avec l'ozonisation. Celle-ci n'avait, jusqu'ici, donné que des résultats de laboratoire, qui ne pouvaient être mis commercialement en pratique. On vient de perfectionner un nouveau procédé permettant de l'utiliser économiquement pour tous les besoins domestiques. C'est le procédé Otto, qui est maintenant en usage à Paris, dans plusieurs centaines de maisons. L'eau est épurée et stérilisée dans les conditions les plus propres à détruire toutes les bactéries qui s'y trouvent. On a installé de la même manière, dans les Alpes-Maritimes, à Bon Voyage, un établissement pour fournir toute l'eau potable à la ville de Nice, avec un débit de 25 millions de litres d'eau stérilisée toutes les vingt-quatre heures. Les propriétés germicides de l'ozone ont été démontrées par les plus éminents bactériologistes de France et d'Allemagne. Les docteurs Bodin et Lanteaume ont fait, sur la demande du Comité consultatif d'hygiène, une série d'analyses, à Dinard, avec le nouveau système. Ils ont ainsi prouvé que, tandis que le nombre des germes dans l'eau normale ordinaire, s'élève à plus de 2.000, cette même eau, après l'ozonisation, n'en contient plus que 4. Toute trace de bacille de la fièvre typhoïde se trouve éliminée par l'oxygène concentré, et les germes qui subsistent encore après l'ozonisation sont absolument inoffensifs.

A Nice, quoique l'eau contaminée y contienne jusqu'à 1.800 germes par centimètre cube, elle n'en renferme plus aucun après la purification. Le procédé Otto est si simple que l'on devrait, non seulement en recommander l'emploi partout, mais le rendre obligatoire, surtout dans les hospices, et maisons de retraite, dans les pensionnets, dans les hôtels, là où la consommation journalière d'eau potable est considérable et où il est de toute nécessité de réagir contre les dangers qu'occasionne la pollution des robinets et des conduites.

Le Vitascope.

Il n'y a point d'étude plus intéressante que l'observation de la vie des infiniments petits dans le règne animal. Le microscope rend de précieux services sous c, rapport, mais il ne va pas sans inconvénients. Il exige, entre autres, que l'instrument soit placé sous une très vive lumière en rapprochant beaucoup les lentilles de l'insecte qu'on veut examiner. Il en résulte que l'on ne parvient qu'avec une extrême difficulté à suivre les mouvements de l'insecte vivant. M. de Gasparis vient d'achever la construction d'un appareil qui donne le moyen de saisir les moindres mouvements de l'insecte observé, quelque petites que soient ses dimen-

sions et avec une exactitude absolue. L'inventeur a donné à son appareil le nom de « Vitascope », L'avantage en est double. D'abord, l'observateur ne doit pas se tenir tout prêt de l'insecte observé; il peut même en être éloigné d'un mètre et les lentilles peuvent s'en rapprocher de 10 à 12 centimètres sans que l'insecte en éprouve un trouble quelconque. En outre, la lumière du jour suffit et l'objet peut constamment demeurer à la même place. Par conséquent, l'insecte le plus craintif peut être parfaitement observé sans que, pour ainsi dire, il s'en doute. Les plus imperceptibles détails de sa structure anatomique se révèlent ainsi au regard, tout en laissant complètement intact l'insecte étudié, ce qui n'arrive pas avec le microscope ordinaire, pour le papillon par exemple. Le vitascope donne également avec une netteté parfaite toutes les nuances de l'aile du lépidoptère. Avec cet instrument, on suit le travail délicat de l'abeille, celui de l'araignée, tissant sa toile, celui du ver à soie depuis sa première métamorphose jusqu'à sa toute dernière évoution. Le vitascope est monté sur un trépied, comme l'appareil photographique, il tourne sur pivot et peut être ramené dans toutes les directions. Le prix en est peu élevé. C'est un appareil dont on appréciera surtout l'intérêt dans un jardin où chaque feuille, chaque brindille porte quelque être vivant, dont les mouvements présentent une variété infinie.

La Boussole gyroscopique

Nous avons déjà signalé plusieurs application de la théorie du gyroscope, entre autres le monorail Brennan. Un ingénieur allemand, le Dr H. Anschütz-Kaempfe vient de s'en servir pour la construction d'une nouvelle boussole, celle qui est dans l'usage ordinaire est en effet un instrument imparfait. En premier lieu elle est suspendue dans des conditions de sensibilité telle qu'elle subit l'influence non seulement du simple roulis ou tangage, mais encore des vibrations de la carène du navire, des mouvements des masses de fer ou d'acier à bord du bâtiment, des orages magnétiques. Il s'en suit que l'on ne peut pas s'y fier d'une manière tout absolue. La boussole gyroscopique Anschütz commence par déterminer la direction exacte de l'aiguille quand les conditions sont favorables, puis, grâce au gyroscope, la maintient dans cette position en dépit de toutes les causes de troubles. Les expériences de la boussole gyroscopique ont été faites par l'amirauté allemande à bord du navire de guerre *Undine* et elles ont donné des résultats tout à fait concluants.

Un canal transalpin

Ce projet est dû à l'ingénieur italien Caminada. Il s'agit de relier Gênes à Bâle par une voie navigable et de mettre ainsi en communication des centres industriels et commerciaux de l'Italie, de la Suisse et, par raccordement, de l'Allemagne. Cette entreprise est toute audacieuse, en ce sens qu'elle ne doit pas se réaliser au moyen de tunnels formant acqueducs, mais par la construction d'un canal passant sur les hauteurs alpestres à l'aide d'écluses ou de barrages en escalier, comme on l'a fait en Suède aux chutes de Trolhaetta. Le système Caminada y apporte toutefois un perfectionnement. Là où il faut tenir compte de très grandes différences d'altitudes on emploie des conduites d'un diamètre considérable, au fond desquelles on établit des rails et sur ceux-ci, qui sont en plan oblique, le navire est poussé lentement en recevant une impulsion

de flottaison, grâce à des dispositions et à des machines spéciales. La longueur totale du canal sera approximativement de 550 kilomètres dont une quarantaine environ seront couverts par les conduites. Le point de départ du canal sera Gênes pour se diriger sur Alexandrie, Milan et le lac de Côme ; du côté de la Suisse il passera par le lac de Constance, Schaffhouse, et aboutira finalement à Bâle. M. Caminada a démontré que son projet est des plus praticables. Il reste à réunir les capitaux. Ceux-ci devront s'élever à 600 millions de francs. L'Italie se montre très enthousiaste de cette idée. Un modèle du canal vient d'être exposé à l'Académie des Lincei,et toute la presse italienne fait l'éloge de cette conception, dont on demande la mise à exécution, en espérant que les gouvernements italien et suisse s'y associeront.

La capacité thoracique

Développer la cage thoracique de l'enfant est une des conditions essentielles de sa santé. Le Dr Marage a indiqué comment on devrait s'y appliquer dans les écoles. Voici ses conclusions :

1° Les enfants apprennent en quelques minutes à faire ces exercices, et, comme leur récréation se trouve augmentéel de 5 minutes, ils les font avec plaisir ;

2° On ne constate plus d'attitudes vicieuses, les enfants se tiennent droits et les omoplates cessent d'être saillantes ;

3° L'état sanitaire a été supérieur, cette année, à celui des années précédentes ; il y a eu beaucoup moins de manquants ;

4° Le développement est surtout très rapide chez les sujets un peu malingres ;

5° Il est inutile de créer des fonctionnaires nouveaux ; les professeurs dirigeront les mouvements et les médecins des écoles contrôleront les résultats ;

6° Si, dans toutes les écoles de France, les élèves faisaient régulièrement, chaque jour, ces exercices, le nombre des conscrits aptes au service militaire augmenterait dans une notable proportion. A une époque où la natalité diminue, ce résultat n'est pas à dédaigner.

Une fabrique de glace

Aux environs de Trieste, à 300 mètres d'altitude, on a installé un hangar en bois ayant deux étages ; le premier sert de glacière, le second d'usine. Celle-ci se réduit à un clayonnage en bois et une conduite d'eau avec 48 robinets. C'est toute l'installation. Le vrai fabricant de glace est le vent du nord-est, la *Eora*, comme on l'appelle. Il est glacial et violent. Quand il souffle, on ouvre les robinets. L'eau qui s'en échappe forme aussitôt des cristaux qui s'accumulent et constituent en peu de temps une masse épaisse que l'on brise. Les morceaux sont jetés à l'étage inférieur, où le consommateur vient s'approvisionner. La glacière d'Optschua peut produire environ 24 wagons de glace par jour et même davantage.

— **Une nouvelle méthode de fabrication du beurre** se pratique depuis quelque temps au Canada. Au lieu de baratter la crême acide, comme on le fait actuellement, on se sert de crême douce, en ajoutant simplement à cette crême fraîche, après l'écrémage, une certaine quantité de ferments et en procédant ensuite au barattage. Ce beurre de crême fraîche contient moins d'eau que l'autre et se conserve beaucoup mieux.

Dr L. Caze.

II. — LETTRES ET ARTS

France :

On sait que, trop souvent, la littérature a été censurée par les gouvernements. Mais il y a peu d'exemple d'une censure aussi stupide que celle qu'a exercée le gouvernement allemand en Alsace, après la guerre. Nous rappelions dernièrement que le professeur Auguste Sabatier avait renoncé, en 1871, à sa position à la faculté de théologie de Strasbourg. Il ouvrit alors un cours de littérature française, qui eut grand succès. Parlant un jour des femmes dans la littérature française, il fut amené à un parallèle avec la femme anglaise et la femme allemande. « Celle-ci, dit-il, subit les influences sans réagir avec vigueur. C'est une cire molle, qui reçoit l'empreinte de son mari. » Un journal allemand traduisit cire molle comme *pâte molle*, et déclara que le conférencier avait insulté la femme allemande en la traitant de *fette pastete* (pâté gras). Et M. de Mœller, le président supérieur de la province, prit un arrêté qui obligeait Auguste Sabatier à quitter l'Alsace dans les vingt-quatre heures.

×

Sur la foi de Tallemant, on a cru longtemps que l'original de Tartuffe avait été un certain abbé Fons. Commensal de Ninon de Lenclos, il lui avait un jour témoigné sa passion. Or, les dernières recherches et études critiques ont mis en lumière la figure curieuse de Louis Charpy, sieur de Sainte-Croix. Talilemant des Réaux en donne un portrait très curieux, auquel on n'avait pas fait assez attention. Il ressemble trait pour trait à Tartuffe, ou plutôt Tartuffe lui ressemble. Car Molière, habitant, comme Charpy, la rue Saint-Thomas du Louvre, fréquentant la même église, ne pouvait pas ne pas connaître le bonhomme, qui était caractéristique. Comme Tartuffe, il est venu de la province, d'une petite ville fertile en cousins, où Madame la baillie tient le premier rang (acte II, scène 2) ; il est noble chez lui, il distribue des aumônes avec ostentation, etc., etc. Molière, comme tout grand dramaturge, prenait les traits de ses personnages à plusieurs, mais certainement, pour Tartuffe, il a surtout pensé à Louis Charpy, sieur de Sainte-Croix, aumônier de Mazarin.

×

On connaît le « Concours Lépine », qui se tient chaque année pour stimuler l'ingéniosité et l'esprit d'invention des petits fabricants du « jouet parisien ». Cette fois-ci, la Société *l'Art et l'Enfant*, que préside notre confrère M. Léo Claretie, pour l'encouragement à l'éducation esthétique de l'enfance, offre un prix de 500 francs. Il sera attribué à l'inventeur du jouet à la fois le plus accessible comme prix et le plus propre à développer chez l'enfant le goût et le sens de la beauté. C'est là une pensée originale et excellente.

×

Une des grandes mystifications artistiques du siècle dernier, et dont nous souffrons encore, a été celle des terres cuites fausses. Des fouilles heureuses ayant mis à

jour, en Cilicie, en Béotie, tout un monde de figurines délicieuses, les faussaires tentèrent un grand coup sur les marchés européens. Vers 1875, ils trouvèrent moyen d'écouler un grand nombre de terres cuites pseudo-antiques. Heureusement, des savants comme François Lenormant, S. Reinach, Furtwaengler, etc., intervinrent courageusement. On connaît aujourd'hui les pièces fausses des grandes collections, et on va installer, à New-York, un *Musée du faux*, qui sera très instructif.

Etranger :

Un nouveau théâtre allemand s'est fondé à New-York, sous l'énergique et audacieuse direction de Moritz Baumfeld. L'ancien théâtre était fort mal placé. Le centre des plaisirs s'est transporté ailleurs, au nord de la ville. C'est là où Baumfeld a bâti sa nouvelle salle. Et il espère être plus heureux que par le passé, où il lui fallait lutter de ruse avec les règlements de police, pour pouvoir donner des représentations le dimanche. Il faisait jouer des pièces modernes — car on ne permettait pas de costumes — et il baptisait ses représentations : *Concert sacré*, ou *Séances d'éducation*, afin de tourner la loi sévère des puritains de New-York.

×

Le jury du concours d'œuvres dramatiques et lyriques, organisé par Ostende-Centre d'art, n'a décerné aucun des trois prix offerts. Pour consoler les concurrents, il a accordé deux primes de 7.500 fr. à M. Léon Du Bois, pour son *Ile Vierge*, et à M. Albert Dupuis pour *Fidélonie*. On dit ces deux ouvrages lyriques fort intéressants. Il est question de les donner à Bruxelles. Quant au concours, il sera jugé à nouveau en 1910.

×

Avec Léo Berg, a disparu une figure connue et intéressante de la critique littéraire et dramatique allemande. Il fut un des pionniers du mouvement de la *toute jeune Allemagne*, un compagnon de lutte, dans la critique, des deux frères Hart, et il fut aux côtés d'Hauptmann (qu'il sut pourtant juger sévèrement plus tard). Sa parfaite indépendance, son intransigence de jugement, le firent laisser peu à peu à l'écart, mais les lettrés l'appréciaient hautement. Il était peu sensible à la poésie, mais les poètes eux-mêmes devaient rendre justice à son intrépide caractère. Il connaissait toutes les littératures, s'intéressait à toutes les grandes questions du jour. Au sens de Gœthe et d'Emerson, ce fut vraiment un esprit et un critique cosmopolite.

×

L'éminent philosophe Robert Ardigo a fêté son quatre-vingtième anniversaire. Il est le seul représentant de la philosophie positiviste en Italie. D'abord prêtre, il quitta l'Eglise à 41 ans, quand il s'aperçut qu'il avait perdu la foi. A ce moment-là, dit-il, il souffrit à mourir d'avoir, pour ainsi dire, à marcher sur la mémoire sacrée de sa mère, et à renier l'autorité de ses excellents maîtres, entre autres Mgr Martini. Mais l'admirable sincérité de Robert Ardigo, sa tolérance respectueuse des idées d'autrui lui ont acquis l'estime de tous.

×

On a eu la pieuse et bonne idée de former un musée Segantini, à Saint-Moritz, pour perpétuer la mémoire de celui qu'on a si justement appelé le *Peintre de l'Engadine*. On y placera le monument

dû à l'artiste Bistolfi, et le buste du peintre par Troubetzkoï. Il y aura réunies là trois des œuvres les plus célèbres de Segantini, *la Vie et la Mort,* le triptyque des *Alpes,* les *Deux Mères.* On rassemblera aussi une collection des photographies (et eaux-fortes) reproduisant les tableaux du maître, et tout ce qui a été écrit sur lui et sur son œuvre.

×

Avec Bronson Howard, disparaît le premier Américain qui ait vu jouer ses pièces en Angleterre et sur le continent. Il devait beaucoup à la France et à l'art dramatique français. Il eut le mérite de mettre à la scène et d'y faire applaudir des pièces, pour la première fois vraiment et purement américaines. Un de ses grands succès fut *Shenandoah,* où il traitait un épisode de la guerre de Sécession. Citons aussi *la Henrietta* (1887), qui fut jouée durant des années. *Aristocratie* (1892), fut aussi un grand succès. Howard était nettement opposé au système des « étoiles ». Il n'écrivit jamais pour une actrice ou un acteur. Il voulait avant tout un ensemble parfait.

×

La *Société Dickens* a organisé dans la galerie Dudley, à Londres, pour la seconde fois, une exposition de Dickens. Elle est ouverte jusqu'à fin septembre. Elle contient quantité de documents intéressants, concernant spécialement les éditions illustrées du grand écrivain, ainsi que ses principaux portraits. On y voit aussi une lettre de Tolstoï, qui appelle Dickens le plus grand romancier du XIXe siècle. L'esprit chrétien, qui animait Dickens, doit plaire à l'apôtre Tolstoï.

×

Le monde philosophique est en deuil. Après Edouard Zeller, voici Frédéric Paulsen qui disparaît. Né au Schleswig, il avait étudié d'abord la théologie à Erlangen. Se vouant tout entier à la philosophie, il publia, entre autres ouvrages capitaux : *Système d'Ethique,* surtout l'*Introduction à la philosophie,* et un charmant ouvrage *Schopenhauer, Hamlet et Méphistophélès.* Sa thèse favorite était celle de la « volonté de vivre », qu'il retrouvait en fin de compte de toutes ses analyses. Il avait aussi pris grand intérêt et grande part aux discussions concernant l'école et l'éducation en Allemagne.

×

C'est une figure intéressante de l'Italie intellectuelle qui a disparu avec le journaliste, professeur, et romancier Giulio Barrili. A 22 ans, il dirigeait déjà le journal *Le Mouvement* (un beau titre). Il fit campagne aux côtés de Garibaldi, et il était à Mentana en 1867. De 1876 à 1877, il dirigea le *Caffaro.* Puis il fonda un autre organe, le *Colombo.* Entre temps, il publia de nombreux romans. En 1890, il était nommé professeur de langue italienne à l'Université. Ses conférences du *Roman à l'histoire* ne seront pas de sitôt oubliées. Il y donnait une synthèse de l'histoire italienne d'après les documents les plus récents. Sa parole chaude et colorée attirait les auditeurs. Il fut adoré de ses élèves. Ses souvenirs *Avec Garibaldi aux portes de Rome* sont très attachants. Il y a quatre ans, il donnait son dernier roman, *Le Pont du Paradis.*

E. DE MORSIER.

III

Vers l'Entente Universelle

40 pays différents sont représentés à Londres, où l'on voit, à Caxton Hall, les rouges coiffures des jeunes Turcs rayonnants de joie, les facies jaunes des hommes de l'Extrême-Orient, des Arabes, des nègres, des hindous en costume national, qui tous travaillent avec joie à l'œuvre sainte, tandis que les Polonais et les envoyés d'Arménie demandent à leurs collègues de prendre leurs souffrances en considération. Un fait considérable est l'envoi de délégués par 80 fédérations ouvrières : ce sont les plus résolus à établir la paix générale immédiatement. Le Congrès compte environ 500 membres présents, qui remplissent la vaste nef d'allure gothique ; environ 50 Français et autant d'Américains du Nord ; les autres pays ont de 5 à 30 représentants ; pour la première fois, le Sud Afrique envoie un délégué, qui fait cause commune avec ceux du Canada et des Indes.

×

Evénements officiels : Un traité d'arbitrage est signé entre la Suède et le Danemark. — Le comité d'entente entre l'Allemagne et l'Angleterre, groupe allemand, s'est constitué en Société permanente sous la présidence du Dr von Holleben, ancien ambasadeur. — A Paris, s'est réuni le Congrès de l'Institut Colonial International. — Le ministre de l'agriculture, M. Ruau, rappelle à l'Institut de France son décret de 1905 par lequel ses diverses sections ont l'obligation de rédiger les projets d'accords internationaux qui seraient demandés ; il ajoute un programme des questions qui intéressent l'Union Agricole internationale. — Le général postmaster anglais, M. Sydney Buxton, vient de signer la convention anglo-américaine réduisant à 1 penny le port des lettres pour l'Amérique, et vice-versa.

×

Un fait plus extraordinaire encore, qui contribuera à la paix générale : le sultan rouge Abdul Hamid est contraint de rétablir la Constitution de 1876 ! La liberté règne en Turquie !

×

Le Sénat américain a ratifié les traités d'arbitrage des Etats-Unis avec la Norvège et le Portugal ainsi que les deux conventions adoptées à la Haye relatives aux droits et aux devoirs des neutres en cas de guerre navale et à l'emploi de la force armée pour le recouvrement des dettes contractées par une nation. De même est signé un traité commun d'extradition entre la Grande République américaine et sa petite sœurette italienne... Saint-Marin !

×

Le comité de l'Union interparlementaine réuni à Bruxelles fixe l'ordre du jour de la prochaine assemblée des parlementaires du monde qui se tiendra à Berlin le 3 septembre. Questions y discutées : du droit international maritime, du tribunal international des prises, de l'inviolabilité de la propriété privée en cas de guerre. Une décision de haute portée est le projet de discuter l'établissement d'un Bureau permanent à la Haye et la publication d'un « Journal Officiel international » par les soins de ce bureau.

L'Amérique offre un subside annuel de 50.000 francs ; la plupart des délégués acceptent le principe d'une contribution de chaque pays.

Si cette résolution était mise en pratique, le « régime parlementaire mondial » commencerait.

×

L'Académie Royale d'Amsterdam organise annuellement un concours international de poésie latine ; le sujet choisi cette année était « la seconde conférence de la Haye ». Le lauréat, M. le Pr Casoli, dans sa péroraison évoque la paix établie sur le monde par un tribunal d'arbitrage sous la présidence du pape.

×

Durant quelques années, par crainte de la Russie, la nation hongroise fut prise de méfiance pour la République française ; en 1878, elle fut seule à refuser de prendre part à l'Exposition universelle. Depuis, les Magyars apprécient mieux leurs intérêts et l'ancienne sympathie entre les deux nations renait plus vivace. Une *société franco-hongroise* fut fondée à Budapest. La *Revue de Hongrie* rédigée partiellement en français, est créée. Enfin, un monument vient d'être érigé à Pest avec cette inscription : « *A la mémoire des soldats de la Grande Armée, à l'occasion de leur repos centenaire.* — Leurs amis hongrois. »

×

Une mention toute spéciale à l'accueil si empressé des Londoniens. Aucune prévenance n'est épargnée. En outre des invitations gouvernementales, tous les soirs, réceptions chez les particuliers. Lord Courtney, Sir T. Barclay, M. Moscheles offrent soirées et garden-parties. Sont déclarés en bloc membres temporaires du *National Liberal Club*, tous les délégués étrangers, qui peuvent jouir de tous les privilèges de cette splendide maison. Un train spécial gratuit transporte les congressistes à Windsor, où le Roi leur fait servir le *tea* national.

×

A signaler également un fait d'importance considérable : la part prise au mouvement pacifiste par les prêtres anglais de tous les cultes. Dans toutes les églises protestantes ou catholiques, prières et sermons en faveur de la paix. Les plus célèbres prédicateurs, Darly et Clifford, censurent les luttes sanglantes ; l'évêque de Westminster, qui est la paroisse du Congrès, fait dire des actions de grâce.

×

Qu'importe les détails des travaux du XVIIe Congrès de la Paix ? Ce sont toujours les mêmes problèmes de l'instauration d'une justice internationale entre les nations, de la recherche de la limitation des armements, de la coopération des ouvriers avec les pacifistes, de l'éducation rationnelle et enfin d'un appel aux nations du monde en faveur des peuples opprimés, les invitant à coopérer toujours davantage à l'œuvre de la Société des Nations.

×

Le monde entier étant partagé, il semble extraordinaire qu'en Europe même un vaste territoire soit encore sans maître. La grande île du *Spitzberg* n'appartient pourtant à aucune nation. Aussi longtemps qu'on le considéra comme un énorme champ de glace, personne n'en revendiquait la possession. Des mines de charbon y ont été découvertes, des pêcheries et des hôtels installés ; donc des lois doivent être appliquées. Par qui ? La Norvège demande aux autres puissances de décider de cette attribution. La Russie et la Suède opposent leurs droits ; à dire vrai, aucune nation ne possède des titres suffisants à cette propriété.

L. BOLLACK.

IV

Autour de la Paix armée

Le corps volontaire des automobilistes allemands sera représenté aux grandes manœuvres, qui auront lieu en Lorraine, dans le courant du mois de septembre, par un détachement important auquel s'adjoindront un grand nombre d'officiers de réserve; ceux-ci sont automobilistes et ont été convoqués en cette qualité aux manœuvres impériales. Il ne s'agira pas seulement de leur faire remplir des missions de liaison entre les divers quartiers généraux, mais de les employer au transport rapide de fractions d'infanterie sur un point déterminé, par exemple pour servir de soutien à la cavalerie ou pour occuper une localité avant l'ennemi.

×

A ces mêmes manœuvres, on expérimentera des abris métalliques mobiles, employés pour la première fois par l'infanterie japonaise en Mandchourie. Les premiers essais ont été faits récemment, au cours d'un service de siège à Mayence.

×

A Berlin, s'est réunie une commission chargée de faire exécuter des épreuves au dirigeable *Parseval*, en vue de son acquisition par le département de la guerre. Le ballon devra être placé avec ses accessoires dans deux fourgons ordinaires et conduit sur un point désigné par la commission. Là, il devra être gonflé et l'ascension aura lieu. Elle devra durer au moins douze heures sans interruption d'aucune sorte.

×

L'Allemagne va procéder à un armement nouveau de sa cavalerie; celle-ci va recevoir une carabine plus longue que celle en usage et qui tirera la balle S. Cette carabine a été mise à l'essai dans 8 régiments de cavalerie. Par là, se trouvera réalisée l'unité de munitions si vivement désirée par l'état-major général; la cavalerie, lorsqu'elle aura épuisé ses munitions, pourra se servir de cartouches de l'infanterie et de celles des mitrailleuses; elle ne sera plus réduite, comme aujourd'hui, aux quelques rares voitures de munitions attachées aux divisions de cavalerie.

Le sabre de cavalerie sera supprimé et remplacé par un sabre-baïonnette qui pourra être planté au bout de la carabine; la lance subsistera: son emploi rendait le sabre assez inutile.

La *Gazette de Voss* rappelle qu'avec l'indemnité de guerre versée par la France, le gouvernement allemand avait constitué plusieurs fonds spéciaux dont certains, comme le fonds destiné à la construction de forteresses,sont depuis longtemps épuisés; il n'en subsiste plus que trois.

Le trésor de guerre, qui est toujours intact, la caisse des invalides, qui sera épuisée dans cinq ans environ et enfin le fonds destiné à la construction du palais du Reichstag; malgré les travaux importants effectués depuis lors, ce fonds subsiste toujours, mais il ne s'élevait plus, il est vrai, qu'à 51.578 marks à la fin de janvier 1908.

Cette somme sera toutefois capitalisée tant que le budget du Reichstag n'aura pas statué sur l'emploi à faire des intérêts qu'elle rapporte.

COLONEL DAMIENS.

ANALYSE DES REVUES FRANÇAISES[1]

I

Correspondant

25 août.

PIERRE DE LA GORCE commence une étude sur *Pie VI, les affaires religieuses et la constitution civile du clergé.* — Jacques BARDOUX trace le portrait de l'homme d'Etat anglais *H.-H. Asquith.* Fils d'industriel, avocat d'affaires, ce n'est pas un génie « créateur » ; il ne conçoit aucune organisation nouvelle de la démocratie politique ; il reste fidèle au programme d'affranchissement politique et religieux conçu par la bourgeoisie protestante pour défendre ses intérêts, satisfaire ses ambitions et élargir ses droits. Malgré la simplicité de son programme, il rencontre des difficultés de tout ordre ; les conservateurs se réorganisent, les protectionnistes reprennent confiance, et les socialistes s'agitent. Cependant, calme et serein, H.-H. Asquith gouverne avec la méthode d'un barrister, la culture d'un universitaire et le jugement d'un industriel. — Dans un article consacré à *Quelques épistoliers*, Michel SALOMON commente les récentes éditions des lettres de Musset, Barbey d'Aurevilly, Zola, Taine, J. de Maistre, etc. Dans sa correspondance, Musset se montre bien « paresseux, distrait, amoureux et perdeur de temps » ; celle de d'Aurevilly nous renseigne sur lui-même, sur son impressionnabilité, sur la « couleur esthétique de son catholicisme ». Les premières lettres de Zola révèlent son idéalisme et sa mélancolie de pur romantique. M. Salomon croit y découvrir le caractère d'un ambitieux. Il estime que « Zola maçonnait, de sa prose massive, ses lettres comme ses livres ». Quant à la correspondance de Taine, elle indique suffisamment que le philosophe de l'*Intelligence* voyait sans fierté ni plaisir Zola se rattacher à son école.

Grande Revue

25 août.

BLASCO IBANEZ, le célèbre romancier espagnol, donne de fort curieuses impressions sur les *phanariotes et le pape grec.* Le Phanar est le quartier de Constantinople où vivent des commerçants de race héllènique. Les habitants de ce quartier pittoresque sont des patriotes fervents, que hante et stimule le souvenir de la Grèce antique. Ils ne rêvent que de faire revivre le passé glorieux de Byzance. Au Phanar, se trouve le palais du Patriarchat. Joachim II est le plus puissant personnage de l'empire après le grand Imam. C'est un érudit en lettres classiques, mais prodigieusement ignorant du monde moderne en général, et des choses d'Espagne en particulier. — F. MURY montre que *Chinois et Japonais* ont toujours été d'irréconciliables adversaires. Or, la Chine est résolument entrée dans la voie des réformes, surtout universitaires et militaires. L'évolution chinoise n'a pas paru, pendant plusieurs années, aux Japonais, devoir constituer un obstacle à leurs ambitieux projets. Mais les Nippons s'inquiètent aujourd'hui, à bon droit, des immenses

[1] Voir l'analyse des *Revues françaises, anglaises et americaines, italiennes, japonaises et scandinaves,* dans notre numéro du 1er septembre 1908.

progrès actuellement réalisés par les Fils du Ciel. Ces derniers, égarés par un amour-propre excessif, pensent qu'en cas de guerre, ils triompheraient ; les seconds, très civilisés à l'heure actuelle et très organisés au point de vue militaire, n'ont rien à craindre. Le peuple japonais est un peuple géant, qui prendra dans l'Orient la première place.

Mercure de France

1er septembre

Saint-Simon, le mémorialiste « ce plus grand magasin de documents que nous ayons sur la nature humaine », a une saveur exceptionnelle comme historien. Taine et Sainte-Beuve avaient déjà soumis son œuvre à la lumière de la critique nouvelle. Edmond BARTHÉLEMY reprend heureusement la tâche, en donnant un portrait fidèle et bien vivant de l'homme et de l'écrivain. Stendhal l'accusait de ne pas mordre au fond des choses ; et l'impression est justifiée, mais s'il ne scrute pas la nature intime de la société du grand siècle, il en note les surfaces avec la précision d'un La Bruyère, et personne n'a, mieux que lui, saisi les *situations* les plus enveloppées de ce monde d'alors. — PELADAN commence un travail sur l'*inutilité de la réforme protestante*. Thèse originale. Elle tend à démontrer, — en apportant à l'appui de son argumentation une documentation toute différente de celle de l'histoire officielle, — que la Réformation ne fut pas l'émancipatrice de l'Occident, que le protestantisme ne s'introduisit point par les savants et les gens de lettres, que les humanistes furent, au contraire, ses adversaires, parce qu'il corrompait et dévastait leur moisson. C'est la Renaissance qui accomplit les œuvres spirituelles qu'on attribue au protestantisme « et devant qu'il parût » ; ce que l'on met sur le compte de l'hérésie dans l'ordre spirituel : sécularisation de la théologie, émancipation philosophique, exégèse et libre pensée, tout a été accompli par les humanistes. — A. DE BERSAUCOURT termine son étude sur les *pamphlets contre Victor Hugo*. Ce fut un combat violent et une victoire difficile. Toutes les grandes luttes de l'époque romantique revivent dans ces attaques et ces satires contre le maître, tour à tour joyeuses, ironiques, emportées, passionnées. Elles commentent son œuvre en marquant les phases de la mêlée.

Nouvelle Revue

1er septembre

M. FLAMINE termine son étude sur la situation réciproque du *Vatican et des sciences occultes*. Il s'efforce de prouver les tendances chrétiennes des groupes appelés du nom générique d'*occultistes*. Il s'appuie en cela sur le Congrès de juin dernier. Mais sait-il que les abstentions furent très nombreuses à ce Congrès ? Que, seuls, les gens qui jouent à la science s'y donnèrent rendez-vous et que l'entreprise sombra dans un éclat de rire ? Il a bien tort de croire le Vatican menacé par ces spiritualistes, tandis que la science officielle, qui s'oriente maintenant vers le domaine excommunié, doit causer à l'Eglise beaucoup plus de souci. — *Nos colombiers militaires*, fait remarquer le général BOURELLY, ont rendu assez de services avant l'invention de la télégraphie sans fil, pour qu'on ne les néglige pas. Il propose de les conserver quand même, par prudence, en cas d'interruption du radiotélégraphe. Il semble que cette opinion soit exagérée. Doit-on conserver les diligences, en prévision d'accidents de chemins de fer ?

Revue des Deux-Mondes

1er septembre

Les *Lettres inédites de Jean-Jacques Rousseau,* publiées par PHILIPPE GODET, sont au nombre de 48 : 44 sont adressées à Mme de Lessert (que Rousseau appelait tantôt « Madelon », tantôt sa « cousine ») ; trois autres à Mme Boy de la Tour, mère de Mme de Lessert, et chez qui Rousseau se réfugia après la condamnation de l'*Emile ;* une, enfin, à Thérèse Levasseur. Elles datent des douze dernières années de la vie du grand écrivain, et contiennent une foule de détails précieux sur sa vie intime. — De FIRMINHOZ, une longue étude sur l'*Energie américaine :* elle nous montre le type actif de l'Américain dans son opposition la plus tranchée avec le type sensitif et intellectuel de la vieille Europe. La société américaine a donc sa physionomie, mais elle ne subsiste que par un perpétuel effort d'organisation et d'adaptation, dont les trois facteurs principaux sont : la religion, l'éducation, l'action sociale. « La religion américaine — écrit l'auteur — satisfait une double aspiration, spirituelle et nationale » (ce qui est douteux et contestable). L'éducation a une fin tout utilitaire ,d'où l'importance qu'on attache à la culture physique. Quant à l'action sociale, nécessaire à cause des éléments disparates qui forment le peuple américain, elle est très puissante : on compte de nombreuses et grandes associations de bien public, qui témoignent de l'esprit le plus large. La forme la plus originale de cette action sociale, c'est le « settlement », remède approprié à l'étendue et à l'urgence du mal. Mais, si les Etats-Unis sont entrés dans une ère d'incomparable prospérité, elle laisse percer bien des sujets d'alarmes, comme l'extension des pouvoirs de l'Etat. Il est néanmoins facile d'entrevoir quelle grande nation ce peuple peut devenir et rester. — Sur la *Turquie nouvelle,* RENÉ PINON nous apporte un grand nombre de vues personnelles. Les Turcs ont repris en main, virilement, la direction de leurs propres destinées ; c'est eux maintenant qui agissent. Mais ce qu'il faut observer, c'est que le mouvement actuel est, en même temps que libéral, patriote et nationaliste. C'est un mouvement militaire — qui ne se traduira certes pas par une poussée xénophobe irraisonnée — mais significatif au point de vue national : on a, par exemple, acclamé les officiers français, on leur a laissé entendre que l'on espérait bien ne plus avoir besoin de leurs services. L'auteur rappelle aussi et montre que l'histoire de la Turquie constitutionnelle ne date pas du 24 juillet 1908 : il y a une tradition turque de réformes, qui est parallèle à la tradition européenne, et qui s'y oppose ; elle a eu ses apôtres et ses martyrs, comme Midhat-pacha (inspirateur de la Constitution de 1876). Quant au Sultan, il peut s'accommoder du régime nouveau ; il est assez fin politique ; mais s'il tentait de provoquer une réaction, il échouerait. Enfin, bien que les sympathies des pays les plus avancés de l'Europe soient acquises aux jeunes Turcs et réelles, elles sont aussi conditionnelles. Il y a des questions communes à régler, des préoccupations qui peuvent se transformer en périls pour la Turquie nouvelle. Il lui appartiendra de résoudre toutes les difficultés, tout en y touchant d'une main légère.

Revue de Paris.

1er septembre

Le *Matin de Sedan,* suite de la *Veille de Sedan,* par notre colla-

borateur le commandant ERNEST PICARD. L'auteur montre qu'avant midi, ce jour-là, toutes les troupes avaient disparu du champ de bataille : « Désormais, aucune fraction constituée ne franchira plus le cercle que les Allemands vont définitivement souder vers Olly, par la jonction de la garde avec la gauche de la IIIe armée. Sans doute, les unités qui ont réussi à échapper à la catastrophe rendront encore les plus grands services au Gouvernement de la Défense Nationale. Elles n'en ont pas moins abandonné leurs frères d'armes dans une situation des plus critiques : excuser leur conduite par cet argument, que le désastre était inévitable, serait, pour l'avenir, légitimer les pires défaillances. » — De PIERRE COMERT une étude sur les *Chemins de fer de l'Etat en Prusse.* Il y a environ trente ans que les deux Chambres, en Prusse, acceptèrent après de vifs débats, le rachat par l'Etat des chemins de fer prussiens. Les documents relatifs à ce grand fait économique sont abondants et facilement accessibles. L'auteur conclut ainsi : « Les dépenses grandissantes imposent de nouveaux sacrifices. Les classes riches auront à supporter le principal. L'accepteront-elles ? ou bien faudra-t-il qu'une réforme de la loi électorale la leur fasse imposer par la majorité d'un Landtag plus démocratique. »

II. — REVUES DIVERSES

Bibliothèque Universelle et Revue Suisse

(Lausanne). Septembre.

Michel DELINES retrace la lutte soutenue en Russie pour la *constitution* au cours du XIXe siècle. L'auteur rappelle l'essor des idées de liberté, le mouvement de «l'intelliguenzia. » Il s'appuie sur deux historiens russes, Pypine et Semewski. Le principal promoteur de ce mouvement est Raditchev. Ses œuvres furent brûlées par le bourreau. Condamné à mort, il fut gracié avec commutation de sa peine en dix ans de déportation en Sibérie. Rentré en Russie, en 1796, il continua sa propagande en faveur de l'émancipation des serfs. Menacé d'une nouvelle déportation, il s'empoisonna. La Harpe, à qui Catherine II confia l'éducation du jeune tsarevitch Alexandre Ier, dirigea aussi la pensée russe vers la liberté. Il y faut joindre l'action intellectuelle de Speransky, l'ami d'Alexandre Ier. Pouchkine fut l'interprète vibrant de ces tendances dans son Ode à la Liberté, suggérée par la lecture de Raditchev et que toute la jeunesse russe savait par cœur. — Le commandant Emile MAYER raconte les voyages et les merveilleuses chasses en Afrique Centrale d'*Edouard Foâ.* Cette *œuvre scientifique d'un ignorant,* comme l'appelle son commentateur, est, ainsi que sa vie, pleine d'enseignements. Foâ fut un vaillant explorateur qui apporta une large contribution à la science géographique et ethnographique. — Notre collaborateur J. J. DEPROIX consacre quelques pages de critique au romancier hollandais *Henri Borel,* qui occupe dans son pays, à côté de Couperus, Heyermans et Van Eeden, une place brillante, grâce à l'originalité de son esprit,

à ses qualités d'artiste. C'est un Loti du Nord, qui a parcouru, comme l'auteur des *Pêcheurs d'Islande*, les mers, mais n'a pas oublié les vastes horizons voilés et mélancoliques de sa douce Hollande.

Medicina
(juillet-août 1908)

Fernand MAZADE donne les résultats d'une très intéressante enquête sur le *rôle social du médecin*. Le médecin doit-il se borner à guérir les maux physiques de sa clientèle? N'a-t-il pas à intervenir dans certains problèmes d'ordre général touchant les règles d'hygiène à imposer à la collectivité ? Héritera-t-il de l'ancienne influence du prêtre ? J. CLARETIE écrit: « Le médecin est devenu le confesseur de ceux qui ne croient pas ou ne croient plus. » Jean FINOT constate que la médecine et l'hygiène préventive étant entrées en scène, le médecin « touche et touchera à l'ensemble de la vie. — A mesure que son rôle grandira, celui du prêtre diminuera: rêve après tout réalisable »; mais le médecin devrait être nourri par les hommes bien portants et non par les malades. « La communauté ne paiera jamais assez ceux qui doivent veiller au bonheur de ses membres. » — Le prince Roland BONAPARTE « aime à voir les médecins le moins souvent possible. » Henri POINCARÉ trouve que « beaucoup de bons médecins peuvent et doivent exercer « une grande influence morale ». — Pour E. MELCHIOR DE VOGUÉ, « ce sont les sociétés incroyantes qui usent du médecin comme du prêtre. »

Revue de Belgique
(Bruxelles). Août.

De Gérard HARRY, une réfutation des reproches faits par le *public à la presse*. On ignore généralement que c'est le public qui fait les journaux et non les journaux qui font le public. Il est leur aîné et ce sont ses besoins qui les ont créés. Sans doute, la presse a ses défauts, ses tares même, mais on ne peut lui refuser une part considérable dans l'évolution moderne. N'est-ce pas elle qui suscite les expéditions scientifiques, les œuvres de bienfaisance, les découvertes et inventions, les progrès industriels ou artistiques? Elle les répand, après les avoir stimulés, elle leur donne la sanction. Aussi faut-il beaucoup lui pardonner, à raison même du bien qu'elle produit. — C. VAN LAIR, en exposant *comment on devient vieux* dresse le douloureux bilan de la sénilité, qui se solde généralement en déficit. Généralement, car il y a de belles exceptions, par exemple, Michel Ange, qui atteignait 89 ans quand il édifia la coupole de Saint-Pierre; Harvey, qui publia son immortel *traité de la génération* à 70 ans; Victor Hugo qui, à 83 ans, écrivait encore de très beaux vers.

Revue Générale
(Bruxelles). Septembre.

De notre collaborateur et ami Ernest TISSOT, une intéressante étude sur *Gabriel d'Annunzio intime*. Evidemment, cet homme de lettres n'est point pareil à ceux que nous coudoyons chaque jour. Il y a, dans ce cerveau en effervescence, derrière les pupilles anxieuses quelque chose qui n'existe pas dans les cerveaux de l'humanité moyenne. — Sur *la Cession du Congo et l'acte de Berlin*, quelques pages documentées de VAN DEN HEUVEL.— Le chanoine VAN ROEY termine son travail sur l'*Eglise catholique et l'hérésie moderniste*. Celle-ci « ira bientôt rejoindre dans leur tombe les momies des erreurs, que l'Eglise a dû abattre le long de sa route séculaire », conclut l'auteur. Abattre des momies est une besogne un peu moderniste.

ANALYSE DES REVUES ÉTRANGÈRES

I. — REVUES ALLEMANDES

Deutsche Revue (Stuttgart)
(Août-Septembre)

Le numéro d'août contient quelques *lettres inédites* de l'empereur *Guillaume Ier*. Elles sont adressées au baron de Manteuffel, et datées de Coblence, février et mars 1853. Il y est question du traité commercial avec l'Autriche et du Zollverein. En les lisant, on ne peut que regretter qu'on ne publie pas la correspondance de Guillaume Ier comme on a fait pour celle de Victoria. — Lucien HUBERT, député, examine les *nouveaux principes de la colonisation*. Ce qui fait la richesse des colonies c'est leur population. Il ne faut donc pas mépriser ces races inférieures, mais les éduquer. Leur relèvement contribuera à la richesse de la métropole. — Georges CLARETIE commence une intéressante étude sur l'*Histoire du drame français*. Il se place principalement au point de vue de l'interprétation, en remontant à Talma, qui rénova la tragédie. De nombreuses anecdotes aident l'auteur à montrer que le théâtre a, de tout temps, joué un grand rôle dans la vie sociale et politique de la France. — L. VON PRZIBRAM relate de fort curieux *souvenirs sur Bœcklin*, le grand peintre bâlois. Il le rencontra en 1886, à Zurich, et quand, à la suite d'une attaque, en 1892, Bœcklin dut partir pour l'Italie, l'auteur resta en correspondance active avec lui. Les lettres du grand artiste font honneur à l'homme. Il s'enthousiasme pour la nature, il défend tout ce qu'il y a de beau en art. Nul ne fut moins jaloux, et d'un cœur et d'un esprit plus ouvert à tout ce qui élève l'âme.

Deutsche Rundschau (Berlin)
Septembre

Gunther JACOBY termine son étude sur *Kant chez les Classiques de Weimar*. Schiller trouvait que Gœthe était trop artiste pour être vraiment un philosophe. Lui-même, au contraire, s'enthousiasmait pour Kant. Mais il faisait des réserves, principalement sur la morale. Gœthe avouait simplement : « La critique de la raison pure est en dehors de ma sphère. » Quant à Herder, il est absolument opposé à Kant Il se rapprochait, au contraire, de Gœthe, par tout son effort pour faire prédominer, en philosophie, le point de vue biologique. — H. VON EGLOFFSTEIN continue ses très piquantes révélations sur le *voyage de Charles Auguste à Paris et en Angleterre*, 1814. Il est beaucoup plus content de Londres que de Paris. Il rend visite au célèbre astronome William Herschel : « Il *me montra ses télescopes et me fit voir dans un, dont le miroir avait* 10 *pouces, Jupiter avec ses* 4 *satellites. Il a* 75 *ans, mais est très frais pour son âge.* » La famille de Georges III ne « vaut pas grand'chose », d'après lui. La princesse Charlotte, fille du Régent, est une « malautrue, très mal élevée ». Quant aux princesses russes, alors à Londres, il trouve que « ces diablesses de grandes duchesses ont le goût aventurier. » — Otto FROMMEL évoque la figure du fondateur de l'industrie würtembergeoise, *Ferdinand Steinbeis*, mort en 1893. — Ernst ELSTER termine sa copieuse étude sur *Henri Heine et H. Laube* et la publication des nombreuses lettres inédites. C'étaient, en som-

me, deux natures entièrement différentes, Heine extrêmement impressionnable, Laube cherchant à paraître impassible. Ils discutèrent et disputèrent souvent entre eux ; mais ils furent liés d'une bonne et franche amitié. Dès 1847, Laube se prononça énergiquement pour l'émancipation des Juifs. « Comme hommes, ils ont les mêmes droits que nous. Ou nous devons être des barbares et les chasser jusqu'au dernier, ou nous devons nous les incorporer totalement. »

Mârz (Munich)
(Août).

Jean JAURÈS étudie l'état actuel de *la Triple Entente.* C'est celle de la France, de l'Angleterre et de la Russie. L'auteur n'a pas grande confiance dans ces groupements qui ne visent pourtant que la paix. Il craint qu'à force de veiller sur cette paix européenne, la Triple entente et la Triple Alliance ne se posent en adversaires. — Otto HARNACK constate *le déclin du libéralisme en Allemagne.* En 1881, les conservateurs réunissaient 76 sièges ; les libéraux et démocrates 158, et 12 socialistes. Or, aujourd'hui, la droite dispose de 112 sièges et les libéraux de 104, avec, en plus, 43 socialistes. Cela vient de ce que l'individualisme est en baisse. Le peuple devient moutonnier. Il est grand temps que chacun de nous redevienne, selon le mot d'Aristote, un animal politique. — AHMED RIZA envisage *la nouvelle ère*, en Turquie. Il estime que la révolution ne pouvait éclater plus opportunément que sous le règne d'Abdul-Hamid. La longue durée de ce règne devant l'Europe profitera, en retour, aux jeunes Turcs. — WERESSAJEW raconte les *Souvenirs d'un médecin, de la guerre russo-japonaise.* Il a été à même de constater du côté japonais l'enthousiasme patriotique, et du côté russe une morne résignation. Les soldats russes se demandaient pourquoi on les poussait à cette guerre lointaine, et se laissaient mener comme des moutons à l'abattoir.

Nord und Süd
(Août).

Paul C. FRANZ étudie *le Monisme.* Il montre que les théories nouvelles des plus récents chercheurs se basent sur les conclusions du grand savant Hæckel. Seulement, ce n'est pas, comme le croit généralement le public, le monisme matérialiste qui triomphe, mais un monisme — ou théorie de l'unité — spiritualiste et idéaliste.— Ricarda HUCH passe en revue des *personnages extraordinaires et leurs destins.* Elle évoque des silhouettes du temps du *risorgimento.* Ainsi Frederico Confalonieri, lequel, après la chute de Napoléon, demandait la fondation d'un Etat italien. Fier et autoritaire, le comte fut nettement accusé de la mort du ministre des finances Prina. — Pour Léo BERG, qui étudie *le jeune et le vieux Gœthe*, chez celui-ci l'homme était encore plus grand que le poète. Le poète était chez lui (au contraire d'Ibsen) le serviteur de l'homme. C'est pour cela que Gœthe est une figure si attachante. Beaucoup de jeunes hommes ont été doués comme l'était le jeune Gœthe. Mais le vieux Gœthe fut une réalisation. Il fut le maître, parce qu'il avait réalisé, en lui-même, les affirmations de la vie. Gœthe est une grande leçon de vie. — F. BRIE trace un portrait littéraire de *Bernard Shaw*, le dramaturge socialiste anglais. Celui-ci est très connu en Allemagne, où l'on joue beaucoup de traductions de ses œuvres .Le grand mérite de Shaw c'est d'être entré résolument en lutte contre l'hypocrisie anglaise, le *cant* ; d'avoir rompu en visière avec l'adoration du succès, le *snobisme.* Il mène, avec humour et courage,

la grande lutte contre les préjugés. — Lieutenant ROTTMANN donne d'intéressants détails sur *la Russie et l'âme slave*, à propos d'un livre du professeur Florinski. Il est absolument nécessaire pour juger les Slaves de bien distinguer les différents groupes : grands et petits Russiens, Galiciens, Serbes, Bulgares, Croates, etc.

Sozialistische Monatshefte (Berlin) (Août).

E. VANDERVELDE préconise *la socialisation du sol*. Il développe, en somme, la parole de Proudhon : la propriété c'est le vol. Et il soutient que non seulement les socialistes mais des libéraux, comme Mill et Spencer, ont élevé des doutes sur la légitimité du droit de propriété. — Ricarda HUCH trace un fin portrait biographique de *Piero Maroncelli*. Membre des *Carbonari de Naples*, en 1810, il se lia d'amitié avec Silvio Pellico. Arrêté avec celui-ci, il fut interné à l'Ile S. Michele, près de Venise. Gracié après 5 ans, et proscrit, il se réfugia à Paris, puis à New-York, où il mourut, aveugle, à 51 ans. — Jantho SAKASOW donne l'historique de *la révolution turque*. Il montre que ce ne fut pas un « pronunciamiento » militaire, mais le réveil de toute la nation. Seulement les jeunes Turcs ne sont guère que les théoriciens de la libération, et il va falloir se mettre à l'œuvre pratiquement. La Turquie constitutionnelle sera la solution de la fameuse « question d'Orient ». — Adolphe HEPNER indique quelle doit être l'attitude du socialisme aux Etats-Unis devant *l'élection présidentielle*. C'est Samuel Gompers qui l'a définie au Congrès de Chicago, en juin dernier. Or, en se détachant de la politique, et en portant tous leurs efforts uniquement sur la lutte économique de classes, les socialistes américains font fausse route.

II. — *A*. — REVUES ANGLAISES ET AMÉRICAINES

Contemporary Review
Septembre

Selon Edwin PEARS, il semble que la *Révolution turque* ait définitivement mis fin au pouvoir arbitraire d'Abdul-Hamid. Pendant 30 ans, (depuis, exactement, février 1878), ce souverain a tyrannisé ses sujets selon son bon plaisir. Des gens de sa propre famille, comme Sabaheddin pacha, ont été contraints de s'expatrier parce qu'ils avaient osé encourager certains efforts vers la liberté. Aujourd'hui, les jeunes turcs triomphent ; le comité « Union et Progrès » et le mouvement à la tête duquel le prince exilé se trouvent maintenant, paraissent avoir eu raison de l'entêtement du Scheik-ul-Islam. Mais la Turquie, composée de peuples de diverses races et de différentes religions, arrivera-t-elle à constituer une nation homogène? Edwin Pears n'en doute pas. — Le professeur Marcus HARTOG étudie la *transmission des caractères acquis*. C'est le point le plus controversé de toute la question de l'hérédité. Weisman, qui, maintenant, a pris la tête du courant darwiniste, pense que cette transmission s'opère par la modification du plasma ancestral. Mais les théories du savant allemand ne sont pas partagées par tous les biologistes anglais de l'école de Darwin. Marcus Hartog, notamment, trouve, avec beaucoup de raison, qu'elles sont plutôt des hypothèses

gratuites.—*Les relations politiques entre la Hongrie et l'Autriche* sont généralement mal connues. Le comte Joseph MAILAZTH explique nettement la situation spéciale de l'Etat hongrois, qui est franchement séparé de l'Autriche : il a une constitution particulière et jouit d'une sorte d'autonomie. L'empereur d'Autriche est roi de Hongrie ; on l'oublie trop souvent. S'il promulgue des lois, c'est seulement en cette qualité. Il existe néanmoins un ministère qui a pour mission de régler les affaires communes aux deux pays. — Le *gouvernement belge et le Congo* sont aujourd'hui l'objet de l'attention des diplomates européens. E.-D. MOREL développe l'opinion de Sir Edward Grey sur cette question délicate. L'éminent homme d'Etat trouve que la conception de « l'État libre » au Congo doit cesser d'être mise en pratique, qu'elle est nuisible à la colonisation et préjudiciable aux blancs comme aux noirs.

East and West (Bombay)
Juillet-août

La situation politique actuelle de l'Inde est véritablement troublée. Les bombes et autres engins de destruction ont jeté l'alarme dans la population indigène autant que dans les rangs du gouvernement. Il en est résulté forcément des mesures répressives, qui ont ouvert une ère de persécution. Or, les causes de trouble ne semblent pas près de disparaître. Elles sont dues à l'attitude d'une certaine classe indigène excitée et appuyée par les journaux, autant en Angleterre que dans l'Inde même, contre les esprits éclairés, dont on couvre de mépris les aspirations. Il n'y a qu'un seul moyen de pacification : c'est d'imposer aux fonctionnaires de tous grades le sang-froid et la modération, avec l'obligation d'examiner sérieusement les griefs et de rendre justice à qui de droit. Le gouvernement entrerait dans une voie fatale s'il n'écoutait que le sentiment des représailles. Evidemment, il est provoqué par les événements, mais il gagnera beaucoup plus par la clémence que par les mesures draconiennes. L'article anonyme laisse percer entre les lignes l'aveu d'une agitation qui prend de graves proportions. — Il faut d'ailleurs tenir compte de l'expansion du *socialisme dans l'Inde*. Deux collaborateurs, A. T. MORGAN et J. V. NARAYAN l'étudient sous ses divers aspects en faisant remarquer que ce qui aggrave la situation de l'Inde, c'est précisément que ceux qui la gouvernent sont en Occident même les adversaires de l'évolution sociale, l'Inde n'étant administrée ni par ses princes du commerce et de l'industrie, ni par son aristocratie, ni par ses hommes d'élite, mais par des fonctionnaires à gages, qui, depuis le vice-roi jusqu'au simple veilleur de nuit, considèrent le socialisme comme l'ennemi.

Fortnightly Review (Londres)
Septembre.

Les *problèmes de l'Extrême-Orient* sont à l'ordre du jour, grâce au coup de théâtre turc. VIATOR, commentant le mouvement victorieux de la Jeune Turquie, en précise le but. Il s'agit tout d'abord d'épurer les finances et de réorganiser l'administration. On introduira les réformes successivement, en comptant sur la sympathie des puissances, mais en ne laissant à celles-ci aucune ingérence directe dans les affaires turques. Quant à l'ancien régime aboli, il n'a aucune chance de restauration. Cependant, si les Jeunes Turcs l'emportent, les vieux Turcs n'ont pas cessé d'exister et peuvent se rallier entre eux ; les passions religieuses et sociales n'ont pas abdiqué. On n'en est, en

définitive, qu'au premier acte de la révolution. Il faut attendre la suite et le dénouement. — De son côté, Angus HAMILTON établit la compaiaison entre l'*ancien régime et le nouveau*. L'auteur rappelle le rôle et l'œuvre de Midhat Pacha, qui fut le promoteur de la Constitution Ottomane. C'est ce programme qui sera repris et définitivement mis à exécution. Il stipule la refonte de toutes les lois incompatibles avec le nouveau régime, en un mot la reconstruction du gouvernement, de l'armée, de la marine, de la justice, de l'administration dans tous ses organes. Il consolide les droits de propriété, réclame l'abolition des capitulations, avec l'assentiment des puissances, la suppression des privilèges sur lesquels s'appuyait l'ancien régime. En somme, les Jeunes Turcs veulent mettre leur maison en ordre. Pour cela, ils commenceront par la débarrasser des éléments allemands. — Etant donnée l'ère des ententes, H. se demande *pourquoi pas une entente anglo-allemande?* L'auteur ne perd pas de vue que la rivalité commerciale et coloniale entre Anglais et Allemands est tendue, mais, tout en reconnaissant que ni l'une ni l'autre des deux nations ne saurait rien abdiquer de ce qu'elle considère comme essentiel à sa dignité, il soutient qu'il y a plus de terrain d'accord entre elles qu'entre l'Angleterre et la France: analogies de caractères, d'aptitudes, d'esprit de suite, de travail assidu, sérieux et patient. Sans doute, Guillaume II est un impulsif, il a ses moments d'explosion belliqueuse, mais, au fond, dans tout le cours de son règne, il s'est préoccupé surtout du développement pacifique de l'Allemagne. Et il est probable que ses impulsions ne l'empêcheraient pas d'accueillir avec sympathie une proposition de rapprochement cordial anglo-allemand. L'Angleterre a, elle aussi, tout intérêt à favoriser ce rapprochement, sinon, elle s'expose à voir s'ouvrir une longue période d'alarmes. L'article, non signé, est, comme on le voit, un ballon d'essai. — Il y a un *modernisme dans l'Islam* comme dans l'Eglise catholique, ce modernisme musulman se manifesta en Egypte et dans l'Inde, mais il n'eut qu'une action isolée. C'est à un russe, Ismaël Bey Gaspinisky, que l'on doit l'organisation du mouvement et scn expansion dans les différents pays mahométans. Cette propagande a eu un organe dans le *Terjuman*, journal en langue turque publié en Russie et interdit en Turquie même. Elle a pour but de créer un panislamisme tolérant et progressif, dont les idées seront exposées dans un congrès qui aura lieu au Caire, dans quelques semaines. Ce congrès étudiera les griefs de tous les musulmans et tendra à leur cohésion. Toutefois, ils ne refuseront pas les concours du dehors, surtout l'aide financière qui peut parer à beaucoup de difficultés. Seulement, ils se montreront circonspects dans le choix et l'admission de cette aide en ne prenant conseil que de leurs véritables intérêts. — Il a été question d'offrir à *Tolstoï*, à l'occasion de son quatre-vingtième anniversaire un témoignage collectif de l'admiration des *Tolstoïens* pour le maître. Francis GRIBBLE indique la portée de cette démonstration. Elle vise moins le génie du romancier que son œuvre d'évangélisation, et ce qui les incite est un enthousiasme plus religieux que littéraire. L'auteur résume la doctrine tolstoïenne. Elle a pour clef de voûte le précepte de la fraternité universelle, tous les êtres humains étant des manifestations du divin. Cette doctrine se trouve condensée dans un conte de Tolstoï, *Esarhaddon, roi d'Assyrie*, publié au profit des

Juifs victimes des troubles de Kichineff, mais elle a pénétré tous les écrits de Tolstoï dans ces dernières années. L'auteur reproche aux Tolstoïens de s'éloigner souvent de la doctrine faute de la comprendre. Elle contient en effet des erreurs qu'il est facile à un simple logicien de relever, mais ces erreurs mêmes, les Tolstoïens les acceptent d'instinct, sans écouter les protestations de leur raison.

Forum (New-York)
Août

H. LICHTFIELD-WEST note quelques traits de la physionomie de la *campagne présidentielle* aux Etats-Unis. On connaît les candidats. Leurs dossiers sont entre les mains du public. On sait ce qu'ils promettent. Il reste au jury de novembre prochain à rendre son verdict. Quel sera-t-il ? Démocrates ou républicains ont une égale confiance dans leur succès respectif et prédisent avec le même enthousiasme l'échec de l'adversaire. Taft paraît avoir des chances contre Bryan, mais celui-ci a gagné du terrain. Cependant, il n'entrera à la Maison Blanche que porté par un courant comme ceux qui assurèrent l'élection de Tilden en 1876 et de Cleveland en 1887. Pour son parti, cela n'est pas impossible. Pour celui de Taft, le prestige que lui prête l'appui de Roosevelt, dont il est l'héritier annoncé, doit être décisif. Les suffrages étant de 482, cette année, le candidat pour être élu devra en obtenir 247. Tout calcul fait, Taft ne peut compter que sur 238, soit 9 de moins que la majorité absolue, et Bryan sur 234, c'est-à-dire avec un déficit de 13. On voit que la lutte sera chaude et l'on fait des pointages pour prévoir dans quel plateau tombera l'appoint nécessaire. C'est le suffrage du parti ouvrier (labour vote) qui équivaudra au glaive de Brennus. Ce qui intéresse l'auteur de l'article, c'est l'effet qu'aura l'élection démocratique ou républicaine sur les trusts et leurs spéculations. Or, suivant toute probabilité, dans l'une comme dans l'autre alternative, ils resteront sains et saufs. Les républicains reviseront le tarif conformément à leurs idées, mais les corporations n'auront pas à craindre d'être moins protégées qu'auparavant et si les démocrates l'emportent, le tarif ne subira aucune revision, en laissant aux corporations la jouissance de la protection dont elles ont bénéficié. Une autre particularité de la campagne, c'est que Taft et Bryan, chacun de leur côté, se sont engagés à en publier le budget. Le public saura ainsi jusqu'à quel point l'une et l'autre politique ont des obligations envers ces trusts qui comptent sur la législation maintenue ou modifiée pour se préparer un auvent contre les bourrasques comme celles qu'ils ont connues sous Roosevelt. — Maurice LOW, dans ses considérations sur les affaires étrangères, émet l'avis qu'il n'est pas imposible que la visite d'Edouard VII au tsar ait préparé les voies à une *nouvelle triple alliance*, Angleterre, Russie, France: elle se nouerait dans quelques mois ou dans quelques années, à la mort de l'empereur d'Autriche, pour empêcher l'Allemagne d'accaparer une partie de l'empire austro-hongrois, la Triplice actuelle n'ayant plus que des liens fragiles.

National Review (Londres)
Septembre

La Chambre des Lords sera le prochain champ de bataille de la politique intérieure anglaise. Et cette bataille durera des mois, peut-être des années. C'est l'avis d'UN PAIR. A vrai dire, la bataille avait déjà été entamée, mais les ca-

nons de la Chambre des Communes ont été encloués et ses batteries réduites au silence. Ce ne fut qu'une trève. Le combat recommencera. Il reste à voir si la tactique de lord Lansdowne,dans la Chambre Haute, dont il est le leader, aura le même succès que dans la première rencontre. — René Herbert FEIDELMANN voit la *Belgique dans la poigne de l'Allemagne.* Il y a, suivant l'auteur, pour le petit royaume créé en 1830 et dont la neutralité a été respectée jusqu'ici, un péril allemand. Il est favorisé par l'antagonisme entre Flamands et Wallons; ceux-ci appuyant le parti libéral ou le parti socialiste, ceux-là formant le gros de la légion du parti catholique. Or, ce dernier a pris pour mot d'ordre: « Sus aux Français », l'influence française s'exerçant surtout dans la Wallonie. L'Allemagne, dans son mouvement pangermanique, enclave déjà la Belgique flamande dans sa carte future, en attendant qu'elle fasse de même pour la Belgique wallonne. Ce n'est, à vrai dire, pour le moment qu'en rêve, mais il y a des rêves allemands qui deviennent des réalités. Du reste, les Allemands qui cherchent des débouchés à leur exportation, trouvent déjà que Hambourg, Brême, Altona, ne suffisent plus comme ports à leurs besoins. Ils guettent Anvers, Entre temps, l'immigration allemande en Belgique augmente; on fait des concessions de tarifs de chemins de fer aux Allemands qui émigrent à Bruxelles, à Anvers, à Gand, et le nombre des consulats allemands dans les principales villes belges s'est augmenté. Le recensement belge de 1890 accuse le total de 45.000 Allemands; celui de 1900 porte le chiffre à 54.000; le plus récent donne 100.000. Ces 100.000 Allemands ne sont pas naturalisés. D'autre part, les marchés belges sont envahis par les produits allemands, à l'exclusion de ceux de la France. Le pangermanisme a ses avocats jusque dans la presse belge: Bruxelles, Anvers, Gand et d'autres villes ont leur *Verein* (associations) au sein desquelles on fait une propagande active en faveur de l'Allemagne. Ce sont ces Vereins qui ont invité les bourgmestres allemands. C'est de là aussi qu'émanent ces brochures qui, comme celles d'un Louis Germain, font l'éloge outré de l'Allemagne en la proclamant «le foyer de la poésie, de la philosophie, des affaires et de l'esprit d'entreprise.Chacun sait cela, dit l'auteur, même en France, sauf quelques romanciers français comme René Bazin et Maurice Barrès, qui continuent à croire à la supériorité de la race française. » C'est à l'appui de cette thèse que l'on a essayé d'obtenir pour la langue allemande l'égalité dans les actes législatifs, comme pour les flamands, avec les français; en résumé, l'infiltration allemande devient de plus en plus active en Belgique, et cela en dépit du roi Léopold II, qui est pourtant un ami et un admirateur de la France. Que sera-ce à l'avènement du prince Albert, marié à une princesse allemande et germanophile avéré?

Review of Reviews (New-York). Août

Les portraits commentés et accompagnés de biographies critiques des candidats à la présidence et à la vice-présidence des Etats-Unis occupent la place importante dans ce numéro. William WEED y fait connaître James *Sherman,* qui brigue la vice-présidence,avec le soutien des républicains.Il a pour concurrent John *Worth-Kern,* soutenu par les démocrates et dont Austin OGG fait apprécier les qualités politiques, intellectuelles et morales. — Ailleurs, Samuel MOF-

FETT rend compte des travaux du parti démocratique à Denver où eut lieu la *convention de Bryan.* — Un des chefs de ce parti, le *président Cleveland* a disparu. Henry Van DIKE et Clair MILKENAY lui consacrent des articles émus et vivement élogieux. — Parmi les autres études publiées dans ce même numéro, mentionnons *ce que les Japonais font à Formose*, par William GREGG qui passe en revue les améliorations introduites dans l'Empire du Matin calme par le gouverneur général Iwai. Ce dernier a pour objectif de ne rien épargner pour assurer la prospérité de l'île en y supprimant jusqu'aux moindres germes de l'anarchie qui la dévastait. — A. HAYS décrit, au point de vue technique, la route transcontinentale du *Guataémala.* Elle aura pour conséquence principale de développer sous tous les rapports l'Etat le plus peuplé, et à beaucoup d'égards le plus riche de l'Amérique centrale. En même temps, elle favorisera ses relations commerciales avec les autres pays américains.

B. Revues diverses.

Westminster Review (septembre), contient plusieurs articles sur le féminisme : la *responsabilité des femmes*, par F. H. M. BARROW ; *le rôle de la femme dans la Société*, par T. CAVE NORTH. — Viennent ensuite, d'IGNOTUS, une série de jugements sur la *démoralisation de la loi*, et de Dudley COSBY une discussion du projet de loi sur les *pensions de la vieillesse.*

×

Dans **Century** (septembre), Orville et Wilbur WRIGHT rendent compte des expériences faites avec leur *aéroplane.* Ils ajoutent qu'ils ont voulu consacrer tout leur temps et tous leurs capitaux à l'aviation, et qu'ils se proposent de publier dans un ouvrage spécial le compte rendu exact de leurs travaux. — Robert HICHENS fait connaître l'*Egypte ancienne*, telle qu'elle est révélée par les récentes découvertes de ses monuments. — Edward PARKER fournit des renseignements sur la *production du blé* actuellement et dans l'avenir aux Etats Unis ; grâce aux nouvelles méthodes d'irrigation, d'assolement, d'ensemencement, au perfectionnement de l'outillage agricole, à l'enseignement de l'agronomie, etc. — Lady RANDOLPH CHURCHILL donne la suite de ses souvenirs, son voyage en Orient, ses relations avec lord et lady Curzon, sa correspondance avec les collaborateurs de la *Revue anglo-saxonne*, etc. — Alice Cary SUTCLIFFE raconte la vie de *Robert Fulton.*

×

Harper's (septembre) nous donne un curieux aperçu, recueilli par Lewis E. MACBRAYNE, de l'*appréciation de l'état-major du paquebot* sur les émigrants italiens en *Amérique.* Rien n'est plus pittoresque que toute cette misère pleine de courage et de gaité. Ces braves gens n'hésitent pas à faire un long voyage pour gagner quelques sous en s'employant aux récoltes. Ils ne songent pas à faire fortune, mais à ramasser de quoi vivre. Ils se contentent de peu. Un air de guitare ou d'accordéon les met en joie. Aussi s'embarquent-ils plutôt sans outils de travail que sans instruments de musique. — Le Dr Edward A. AYERS, professeur à l'école de médecine de New-York, étudie l'évolution de l'*œil dans le règne animal*, depuis le vermisseau, acéphale et aveugle, jusqu'à l'homme qui est obligé de suppléer à l'imperfection de sa vue par des lunettes et se trouve réduit à envier les insectes doués de merveilleux appareils de vision. — Thomas R. LOUNSBURG, professeur de langue

anglaise à l'université de Yale, rappelle un ingénieux système pour *préciser les comparaisons* qui avait été inventé, il y a quelques années, par le capitaine Derby. Ce joyeux humoriste trouvait que l'on devait « coter » de 0 à 100 toutes les comparaisons. Ainsi, on ne dirait jamais: « il fait très beau », un jour où quelques nuages blancs flottent néanmoins dans l'air. Au contraire, on préciserait en s'écriant : « Il fait 75 beau » !

×

Dans **Mac Clure's**, une étude de Ellen Terry sur le *théâtre anglais* de *Lewis Carroll à Bernard Shaw;* des reproductions avec commentaire critique des paysages d'un artiste américain *Thomas Manley*, dont la réputation est aujourd'hui grande aux Etats-Unis.

III. — REVUES NEERLANDAISES

Gids (Amsterdam)
Août-Septembre

Le professeur Snouck-Hurgronge, dont l'autorité est si importante sur tout ce qui concerne les questions coloniales des Pays-Bas, étudie la situation des *fonctionnaires à Java.* Il s'agit des fonctionnaires européens, qui prétendent imposer leurs vues aux indigènes. Or, sans ceux-ci, sans le concours de leur direction, l'industrie indigène, l'agriculture indigène, l'assistance indigène se trouveront forcément paralysés. Il en est de Java comme de l'Inde: y méconnaître les éléments mêmes du pays, éléments si actifs, si capables, c'est aller au devant des plus graves mécomptes et des plus graves dangers. — Il y a eu des darwinistes avant Darwin, la Néerlande peut en revendiquer avec orgueil, plusieurs, tels Pieter van Schelle, A. Schrage Jacob. Elise Doornik, surtout, dont les travaux ont été perdus de vue et aussi Anthony Moll, qui furent des précurseurs de la sélection naturelle et de la doctrine transformiste. — Ailleurs, Snouck-Hurgronge jette un coup d'œil sur la vie psychologique des *Japonais* et sur leur évolution morale. Jusqu'ici, celle-ci avait été l'objet d'une réaction persistante de la part des Hollandais, mais on commence à reconnaître que le Javanais n'est pas né exclusivement pour planter et récolter du café au profit du trésor néerlandais, qu'il est apte, comme le néerlandais lui-même, au développement intellectuel et qu'il est monstrueux de s'y opposer. — E. Koster étudie quelques poètes anglais modernes, entre autres, William Sharp et principalement *Oscar Wilde.* — Hermann von Kate commence un travail sur *Lafcadio Hearn*, le japonais célèbre qui a eu une si grande influence au cours des quinze dernières années sur l'essor intelectuel du Japon.

Vragen des Tijds (Haarlem)
Août-septembre.

A citer une étude sur les bureaux de *statistique municipale* inaugurés dans divers pays. L'auteur en donne le budget et le programme. Ces bureaux, en Allemagne, par exemple, rendent de grands services. Il n'en coûte aux contribuables que dix centimes par tête et par an. Et les données ainsi obtenues sont d'une grande valeur.

×

Dans **Onze Eeuw** se trouve discutée la question si intéressante de l'*origine des races indo-européennes* et de leur premier berceau. Rien de plus curieux que toutes les hypothèses émises à cet égard, surtout en ce qui concerne les aryens civilisateurs, sur lesquels l'anthropologie a bâti son édifice imaginaire et dont Gobineau s'est fait le don Quichotte.

CARICATURES DE LA QUINZAINE

Les caricatures, n'étant données qu'à titre purement *documentaire*, ne sauraient engager la responsabilité de La Revue. **Nos lecteurs ne doivent pas, par conséquent, s'étonner s'ils y trouvent de temps en temps des attaques dirigées contre les idées que nous défendons ici même.**

Choses de France



Figaro (Paris). Dessin de Forain. — Au Maroc. — Qu'est-ce que tu vois ? — Un homme blond qui leur traduit du Jaurès.



Le Cri de Paris. — Comment va Jean, le brigadier ? Et son père Yves, le terrassier ? — L'un est à l'hôpital militaire. L'autre à l'hôpital civil il était de l'autre côté de la barricade.



Süddeutscher Postillon (Munich). — Monsieur le Ministre, attention aux socialistes !



Neue Glühlichter (Vienne). — Le cauchemar du Globe.

Aux Etats-Unis



Harper's Weekly (New-York). — Oncle Sam à Taft : Pourquoi singer Roosevelt en mettant son costume ?



Punch (Londres). — Roosevelt à Taft : Bravo, vous voilà habillé comme moi



Kladderadatsch (Berlin). — Marianne : Dis-donc, oncle Edouard, on nous surveille de l'autre côté du Rhin.



Shinkorou (Tokyo). — La querelle du Japon et de la Chine. (C'est Guillaume et l'oncle Sam qui tirent les ficelles).

Le Gérant : Jost FISCHER



Les Grèves révolutionnaires en Italie

Les Ferrovieri

I

— *Tutti discendono !*

Nous arrivions en gare de Côme.

— Qu'est-ce qui se passe ? fit un voyageur français en se penchant à la portière.

— *Tutti discendono !*..... répéta placidement l'employé italien.

— Alors, c'est la grève ? répliqua le voyageur.

— *Si*, dit l'employé impassible.

— Messieurs, fit le voyageur en s'adressant à nous, vous n'arriverez pas ce soir à Milan, vous êtes arrêtés par une grève générale des chemins de fer italiens.

C'est ainsi qu'au commencement d'octobre 1907, sur le point d'entrer en Italie pour y faire un voyage d'études, nous apprîmes en même temps et que nous étions bloqués à dix kilomètres de la frontière et qu'un mouvement social, qui serait peut-être formidable, venait d'éclater tout à coup.

Dans la gare, l'affolement était à son comble. Devant un groupe de *carabinieri* placides, gantés de blanc, le sabre au côté, le chapeau tricorne agrémenté de la cocarde, l'air de gardes française d'opéra-comique, le chef de gare à la haute casquette enrubannée d'or, les sous-chefs de gare et les officiers se multipliaient autour d'employés de chemins de fer, qui sortaient les uns après les autres des trains, des wagons, des magasins, des bureaux, des lampisteries, et des salles d'attente — s'assemblaient, leur panier à la main, et se dirigaient tranquillement vers la sortie comme des « banlieusards » qui regagnent leur domicile après la journée de travail. C'était la grève !...

Quelque désagrément qu'il y ait, pour des voyageurs pressés comme nous l'étions d'entrer en contact avec les institutions sociales de l'Italie d'aujourd'hui, de débuter par une grève de chemins de fer, il y a toujours, par contre, un grand profit pour des observateurs sincères et désintéressés, à arriver dans un pays en pleine crise politique. Les petites révolutions, comme les grandes, constituent un excellent spectacle où se révèlent brusquement une foule de choses secrètes ou très dissimulées qui n'apparaissent jamais à la surface lorsque l'eau est tranquille. Nous devions en avoir ce même jour deux exemples frappants dans la petite ville de Cômo, où la nécessité nous emprisonnait pour plusieurs heures, — qui sait ? peut-être pour plusieurs jours.

D'abord, dans la gare même. La soudaineté du mouvement, l'ordre avec lequel il s'accomplissait avaient quelque chose de formidable. Successivement, de la frontière ou de Milan arrivaient en gare des trains chargés de voyageurs. Ces trains s'arrêtaient devant les quais, se vidaient de leur contenu, puis étaient emmenés par les mécaniciens sur les voies de garage où on les remisait. Les locomotives dans les chaufferies, les rames de wagons à l'abri, chauffeurs, mécaniciens et employés quittaient leur travail, et, sans bruit, sans manifestation intempestive, gagnaient la sortie de la gare pour aller se perdre en ville. Partout l'ordre, la tranquillité, la discipline.

Sur les quais, au contraire, où se bousculaient, au milieu des colis de tous genres, voyageurs, voyageuses et chefs de gare, l'agitation était à son comble. Harcelés de questions, ne sachant où donner de la tête, appelés au télégraphe et au téléphone en même temps, interpellés et même menacés par des voyageurs furieux, les chefs, absolument désemparés, présentaient le spectacle le plus lamentable qui se puisse imaginer. Nulle discipline, nulle initiative, nulle autorité effective. Aux interrogations multiples et désespérées, on vous répondait en levant les bras au ciel et en vous assurant que l'ordre de grève venait de Rome, du comité central des *Ferrovieri* italiens qui, froidement, du fond de son bureau, avait décrété la grève générale des moyens de transport par voie ferrée et voyait ses ordres exécutés avec une rapidité et une ponctualité véritablement effrayantes.

S'il nous avait fallu une preuve de l'existence et de la force de ce fameux Comité central des *Ferrovieri*, dont nous avions déjà entendu parler un peu partout en Suisse, le spectacle de cette petite gare-frontière eût suffi à nous la fournir. Mais nous devions, le soir même, en ville, en avoir une preuve nouvelle en

observant avec quelle promptitude les différents services publics de transports, sur un simple avis de la Bourse du travail, imitaient leurs camarades des chemins de fer.

La ville, qui étend le long du lac ses quais somptueux, ses usines nombreuses et ses petites rues dallées déjà si italiennes, présentait l'aspect ordinaire que nous lui avions toujours connu, mais, soudain, à trois heures de l'après-midi, il y eût un arrêt brusque dans les multiples tramways électriques qui la sillonnent de toutes parts. Ce fut quelque chose d'aussi instantané que la grève des chemins de fer, avec cette différence que les mécaniciens avaient encore le bon goût de ne pas abandonner les voyageurs en panne au milieu de la campagne et les conduisaient aux plus prochaines gares, au lieu que les employés de tramways arrêtaient brusquement leurs voitures, et, sans discussion, sans gestes, sans même jeter un regard derrière eux, rentraient à leur domicile. C'était quelque chose d'étonnant et de risible à la fois comme ces féeries où, d'un coup de baguette magique, tout mouvement s'arrête, tout bruit cesse, toute vie s'interrompt..

Un gamin d'une dizaine d'années, pieds nus et les vêtements quelque peu en haillons, courait dans les rues à la rencontre de chaque tramway, faisait signe au conducteur, lui disait quelques mots et repartait de plus belle annoncer à chacun la nouvelle de la grève. Les employés s'en allaient, les voyageurs discutaient, un rassemblement se formait, et tout était dit. C'était rapide et déconcertant.

Ce le fut encore plus, le lendemain matin, pour tous les voyageurs de la Haute-Italie, dont beaucoup passèrent la nuit dans les salles d'attente des gares, avec l'espoir chimérique de voir reprendre les services interrompus. Il fallut en faire son deuil : la grève générale des moyens de transports était complète !... Cependant, en cherchant bien, nous découvrîmes une ligne d'intérêt local dont les employés n'étaient pas encore affiliés aux *Ferrovieri* et qui consentirent à faire partir un train—le dernier—dans la direction de Milan. Une population joyeuse et amusée se pressait le long de la ligne du chemin de fer, des lazzis s'échangeaient entre elle et les occupants du train, le public riait ! Comme il est assez de coutume en France, on prenait la chose à la blague, et, pourtant, les forces de police qui s'alignaient le long de la route, les patrouilles incessantes de cavalerie aperçues dans chaque village et jusqu'aux *Carabinieri* montant la faction dans chaque wagon, renseignaient suffisamment l'observateur sur la gravité de la crise.

A Milan, ce fut pis encore. La ville chère à Stendhal (aurait-elle encore pour lui le même charme, cette ville aux rues tirées au cordeau, cette capitale moderne?) avait revêtu son aspect morne qu'elle a en temps de révolution. Magasins fermés, agitation suspendue, rues envahies par des groupes ouvriers pérorant à chaque place, devant chaque monument, uniformes multicolores d'officiers et de soldats en tenue de campagne, cris assourdissants des vendeurs de journaux annonçant les pires choses.

Ces choses, fort heureusement, ne devaient pas se réaliser. Malgré les pronostics effrayants, malgré le déploiement de force militaire et policière qui suscitèrent de graves bagarres, où il y eut deux ouvriers tués. l'effervescence se calma presque aussi vite qu'elle s'était manifestée. Moins de soixante heures après qu'elle avait commencé, la crise cessait tout à coup, mais son intensité avait été assez grande pour renseigner les moins avertis sur la force du parti qui venait de la susciter. Un bouleversement aussi formidable de la vie sociale obtenu par la seule puissance d'un petit comité réuni au fond d'une ville et rayonnant, de là, sur toute l'Italie, était un signe certain de ce que serait la révolution lorsqu'elle s'accomplirait au delà des Alpes.

Dès maintenant, nous pouvions juger de l'avenir par la vision du présent. En tous cas nous pouvions et nous devions nous renseigner sur cette association formidable des employés de chemins de fer qui avait pu tenir en échec, pendant plusieurs jours, les forces gouvernementales, commerciales et bourgeoises coalisées d'un grand pays, et dont l'action avait quelque chose de si foudroyant.

Nuls n'étaient mieux qualifiés pour nous instruire de ce qu'était ce puissant instrument de conquête sociale que ceux-là mêmes, extrêmement intelligents et avertis, qui se trouvent à sa tête et qui orientent sa destinée. C'est donc à Rome qu'il nous fallait entrer en contact avec ces forces ouvrières bien modernes dont nous avions pu apprécier, à travers toute l'Italie, et la discipline et l'esprit de ténacité.

II

A Rome. Dans un triste et laid quartier populeux. Rues sordides et poussiéreuses, *Osteria* et mastroquets. Grandes bâtisses à cinq étages de style quelconque. Ligne de chemin de fer proche. Trépidation de trains, agitation incessante de la gare des marchandises voisine.

Dans un immeuble neuf et très simple, un appartement propre bien qu'un peu exigu. Des pièces claires encombrées d'archives, des casiers, des cartons, de vastes tables de travail, des employés zélés, un ordre, une propreté, une activité de ruche en travail et bien ordonnée qui fait impression. Des lettres s'amoncellent sur les bureaux, des paquets de journaux sont à terre, des revues gisent dans un coin, des livres, des papiers de toutes sortes. L'aspect de la salle de rédaction d'un grand journal très bien tenu et fort riche, ou, mieux encore, l'aspect des bureaux du cabinet d'un ministre.

Trois ou quatre personnes viennent à nous. Leur allure est simple et franche, leur poignée de main cordiale. Les yeux vifs, extrêmement intelligents, avec, parfois, un éclair de malice, le visage volontaire, la tournure martiale. C'est là le Comité qui préside aux destinées de la puissante société des *Ferrovieri*.

Nous causons. Tout de suite, on aborde le sujet qui nous préoccupe, et avec une obligeance parfaite, le Comité se met à nous conter par le menu l'histoire laborieuse des efforts du prolétariat des chemins de fer italiens. Cette histoire était instructive à plus d'un titre : elle nous apparaissait comme un exemple frappant de ce que peut l'obstination courageuse et intelligente d'un groupement social qui se révèle peu à peu à lui-même, au fur et à mesure que ses forces grandissent ; elle nous révélait l'admirable discipline d'une partie de la nation italienne ; elle nous faisait mieux connaître l'un des rouages les plus importants de la révolution de demain.

On verra, en la lisant, quelle suite de patients efforts il a fallu à un groupe minuscule pour s'organiser, pour se développer, pour triompher malgré les mille obstacles qui se dressaient sur sa route, malgré des dissolutions partielles, des découragements et des désertions. Nous en résumons les lents et patients efforts tels qu'il nous ont été contés dans la petite pièce claire et ensoleillée du siège du Comité romain, tels qu'ils nous ont été confirmés par écrit et soulignés aux passages importants par ces hommes intelligents et hardis, aux yeux clairs et à la bouche un peu moqueuse, qui ont eu le courage d'engager la plus formidable des parties contre un Etat moderne et qui espèrent bien en triompher, eux et leurs affiliés.

C'est dans la mutualité qu'il faut faire remonter l'origine de tout le mouvement actuel, et c'est vers 1873 qu'on trouve les premières tendances de groupement. Ces tendances n'étaient pas

combattues par les chefs des exploitations italiennes existant alors ; elles étaient encouragées, au contraire, comme devant favoriser l'épargne des petits. Du reste, les trois puissantes sociétés de chemins de fer (la *Mediterranea*, l'*Adriatica* et la *Sicula*) qui fonctionnaient à ce moment, n'auraient jamais pu supposer qu'elles eussent un jour à lutter contre les revendications de leurs humbles subordonnés. Aussi laissaient-elles, avec une sorte d'indifférence, se concentrer ces derniers qui purent même déjà, dès ce temps, fonder un petit journal, l'*Operaio ferroviere*, afin de servir de lien entre elles. Cependant, la rédaction de cette dernière feuille et le succès qu'elle obtint d'emblée auprès des premiers mutualistes, firent ouvrir l'œil aux autorités supérieures. Un beau jour, le journal et les sociétés disparurent. Elles n'allaient pas demeurer longtemps sans se reconstituer.

Le 1er mai 1877, les mécaniciens et les chauffeurs de la Société l'*Alta Italia*, à l'exemple des *Trades-Unions anglaises*, constituèrent une société de secours mutuels et d' « amélioration de leur sort. » Aussitôt née, cette société fut en butte aux tracasseries de toutes sortes, de la part des directions des sociétés d'exploitation. Mais, forte de ses droits, l'Association résista et répondit en présentant, dans le courant du mois de juillet 1884, un mémoire, — le premier — pour obtenir une diminution des heures du travail et une augmentation des salaires.

Les sociétés n'osèrent pas repousser d'emblée toutes les revendications qui étaient formulées devant elles. Elles se contentèrent de batailler, — assez mollement, semble-t-il, — puisque d'importants avantages furent obtenus dès cette époque. Le résultat fut double : d'une part, l'Association des employés de chemins de fer de l'*Alta Italia* se sentit plus forte ; d'autre part, ainsi qu'au lendemain de tous les succès, des adhésions lui vinrent. Les employés des chemins de fer de l'Italie méridionale et de la Calabre qui, à l'instar de leurs camarades du Nord, avaient formé, eux aussi, une société, la joignirent à la première. Ce nouveau groupement, dont les adhérents étaient au nombre de 650, devint donc le véritable noyau d'une association d'une classe spéciale de travailleurs, mais une association qui ne se targuait nullement d'être constituée en vue de l'amélioration du sort de ceux qui la composaient, qui était surtout encore fraternelle, amicale, mutualiste et philanthrope.

Sur ces entrefaites, en 1885, les sociétés d'exploitation des chemins de fer passèrent, avec le gouvernement italien, une nouvelle convention, qui devait durer jusqu'en 1905.

Cette convention, très importante, et qui comprenait un grand nombre d'articles, avait le tort immense de négliger systématiquement le statut du personnel. C'était une faute grave, car c'était bien inutilement soulever les colères de tout un peuple de travailleurs. Ces derniers, en effet, apercevant qu'en haut lieu on paraissait décidé à les ignorer, se sentirent pris d'un beau zèle pour l'initiative privée et vinrent grossir de leurs rangs leur association ou plutôt leurs associations, car, à l'exemple des employés de l'*Alta Italia*, une quantité de groupements s'étaient créés dans tout le pays, ayant tous le caractère philanthropique et mutualiste, mais comptant presque tous, à leur tête, des hommes du parti républicain.

Cette multitude de petites associations non coordonnées entre elles était nécessaire au début d'un mouvement formidable comme celui des *Ferrovieri*, et l'Italie était encore tellement particulariste à cette époque, que personne n'eût songé, un moment, à y fonder un organisme central avec ramification dans toutes les parties du pays. Cependant, par la force même des choses, ces petits groupements devaient tendre à se fondre les uns dans les autres, à s'agglomérer en une masse homogène et plus résistante. Pendant deux ans, l'idée circula sans se préciser autrement. Ce ne fut qu'au mois de juin 1889, au Congrès des *Ferrovieri*, qui eut lieu à Naples, que fut discutée cette proposition de la constitution d'une grande et puissante société centrale groupant autour d'elle les employés de chemins de fer de toute l'Italie. A peine mis en discussion, le projet fut presque immédiatement adopté aux acclamations de tous les sociétaires présents, qui donnèrent mandat à leurs délégués de faire tous travaux et toutes démarches nécessaires à cette fin. Le 4 juin 1890, une nouvelle assemblée solennelle était tenue à Gênes et le *Fascio Ferroviario* était constitué, sous le patronage d'un certain nombre d'avocats de la Ligurie, avec, à la présidence, Antoine Pellegrini, député de Gênes.

Ce premier stade accompli, il semblait aux adhérents que l'idée syndicaliste incluse dans la formation de leur groupement allait désormais se développer dans toute son ampleur. Et, de fait, les premiers temps lui furent très favorables : plus de 50.000 ferrovieri italiens firent cause commune dans un très court délai. Malheureusement, si l'esprit d'initiative commençait à apparaître, il n'en était pas de même pour l'esprit de discipline. La solidarité, l'altruisme, le dévouement de chacun à l'intérêt de tous, n'étaient rien moins que cultivés dans cette population ouvrière, à peine

affranchie. Il parut bientôt aux dirigeants de cette masse prolétarienne que rien ne se pourrait faire avec des associés aussi turbulents, que le mieux, pour l'instant, était de se retirer et d'attendre une occasion plus favorable. L'avocat Pellegrini et ses amis cessèrent donc d'occuper la présidence du *Fascio*. Un groupe d'avocats de Turin se proposa pour les remplacer, mais l'élan initial était arrêté net. Quelques mois plus tard, la puissante association était détruite et s'écroulait d'elle-même.

III

Ce serait mal connaître la marche d'une idée que de la croire arrêtée pour un premier obstacle qui s'élève contre elle. En réalité, il est peu d'idées qui furent suivies avec plus d'obstination que celle du groupement des *Ferrovieri*. A peine le *Fascio* était-il disparu qu'un petit groupe de ses anciens adhérents se reformait, et que, le 3 janvier 1890, se constituait à Milan l'Association d'Epargne entre les agents des chemins de fer de la Méditerranée, dont tout le programme se résumait dans l'article 3 des statuts. Cet article indiquait que le but de la société était :

1° De réunir en une vaste corporation tous les agents des chemins de fer de la Méditerranée;

2° De constituer un capital destiné à acheter des actions de la Société italienne des chemins de fer, dans le but de participer à l'administration de ladite société;

3° D'étudier, d'une façon générale, toutes les questions pouvant intéresser la classe des *Ferrovieri*.

Le but poursuivi et nettement avéré n'était plus, on le voit, simplement philanthropique. La Société prenait nettement un caractère revendicatif de droits futurs, et cet achat d'actions de la Société n'était autre chose qu'un excellent moyen pour atteindre au résultat désiré. En même temps, au Parlement, les représentants populaires s'efforçaient, de temps à autre, à pousser le gouvernement à la revision des deux seuls articles visant les *Ferrovieri* qui se trouvaient dans le contrat des conventions de chemins de fer. Mais l'époque n'était pas encore venue où ces revendications allaient pouvoir triompher. Il fallut attendre le 1er juillet 1894 pour voir s'opérer une fusion des organisations ouvrières sous le nom de *Ligue des Ferrovieri italiens*, qui se prépara résolûment à la lutte.

Presque tout de suite, un grand avantage fut obtenu par elle : sur la proposition de M. Prinetti, alors Ministre des Travaux Pu-

blics, fut nommée une Commission d'enquête parlementaire, dans le but de rechercher de quelle façon s'étaient développés, de 1885 à ce jour, les rapports entre les sociétés d'exploitation des chemins de fer et leur personnel, soit au point de vue des droits et des devoirs réciproques, soit au point de vue du service public.

Malheureusement, dans les premiers mois de 1898, comme cette Commission avait commencé de se réunir, les désordres éclataient à Milan, l'état de siège était proclamé, et on se hâtait de prononcer, pour toute l'Italie, la dissolution des associations ouvrières. Celle des *Ferrovieri*, le fut comme les autres ; ses chefs, qui s'étaient réfugiés à l'étranger, furent condamnés par contumace par les tribunaux militaires, mais grâciés, peu après, lors d'une amnistie générale.

Cependant, malgré ces troubles de toutes sortes, la Commission parlementaire — le croirait-on? — n'avait cessé de fonctionner, et, au mois de janvier 1899, elle rendit compte de son œuvre. Le très savant et très complet rapport du sénateur Lazzaro Gagliardo était un véritable réquisitoire contre les Administrations des chemins de fer. Chaque page constatait une violation des contrats de location d'œuvre entre les Compagnies et le personnel, et la conclusion, nettement défavorable aux Administrations, tendait à une rupture complète avec elles.

Ce rapport eut un retentissement énorme dans tous les milieux politiques de l'Italie, mais il fut probablement demeuré lettre morte si la Ligue des Ferrovieri, qui s'était constituée, une fois de plus, sous le nom de *Riscatto Ferroviario*, n'avait commencé, de son côté, une très vive agitation dans le pays, grâce à de nombreux orateurs qu'elle s'était attachés, et à la Chambre par les députés socialistes. Enfin, une menace de grève générale acheva de faire conquérir la victoire ; du moins on le crut lorsque le gouvernement déposa et fit voter quelques articles d'une organisation future qui donnait à peu près satisfaction aux *Ferrovieri*.

Mais on s'était trompé une fois encore, et il ne fallut rien moins qu'un « obstructionnisme » de cinq jours pour triompher véritablement.

Cet « obstructionnisme », qui fut pratiqué alors pour la première fois, offre ceci de particulier qu'il n'a qu'un rapport lointain avec la grève. Il en est même l'opposé, puisqu'il suppose, au contraire, un travail plus grand, plus continu, plus précis que le travail habituel. Il consiste dans l'application méthodique, rigoureuse, systématique, de *tous* les règlements des Compagnies de

chemins de fer, quels qu'ils soient. Ces règlements sont si nombreux, si opposés les uns aux autres, que leur application intégrale vaut, par ses effets, une grève générale : elle paralyse presque instantanément le service et entraîne d'elle-même la cessation immédiate de tout travail... par l'excès même du travail! C'est un des résultats les plus curieux que l'on connaisse de la multiplicité et de la chinoiserie des règlements administratifs!

L'effet de l'obstructionnisme pratiqué pour la première fois fut, du reste, capital : les *Ferrovieri* obtinrent immédiatement ce qu'ils réclamaient depuis si longtemps et avec tant d'obstination : ils furent reconnus comme fonctionnaires publics d'un service public.

IV

— Maintenant que vous avez gagné, ou presque, la partie, dîmes-nous aux représentants du Comité, pouvez-vous nous fournir quelques renseignements sur votre organisation actuelle?

— Bien volontiers. Notre Association compte aujourd'hui 60.000 adhérents sur 90.000 employés de chemins de fer. C'est vous dire que nous avons encore des progrès à faire; mais nous constatons chaque jour l'arrivée de nouvelles recrues, et nous espérons bien, dans quelques années, grouper la totalité des *Ferrovieri*. Dans ce but, notre programme reste essentiellement syndicataire; c'est un programme de revendications professionnelles dans lequel ne se glisse nul dessein politique.

— Vous n'éprouvez alors aucun besoin de vous faire représenter au Parlement!

— Au Parlement... jamais de la vie! s'exclament en chœur les membres du Comité. Nous prétendons rester maîtres chez nous, ne dépendre de personne.

— Comment espérez-vous donc agir?

— Par nos moyens naturels, par notre force. Le Comité central exécutif et le Conseil général sont les seuls maîtres de notre Association. Le Conseil général est composé du secrétaire de chacune des catégories de nos travailleurs. Il joue le rôle de Conseil délibérant. Le Comité central exécutif est composé de onze membres, nommés par les syndiqués, et, comme son nom l'indique, il assure les décisions du Conseil général. Ses membres sont renouvelés chaque année.

— Acceptez-vous la revendication initiale de tout programme socialiste, c'est-à-dire la rétrocession de l'instrument de travail aux travailleurs?

— Parfaitement! et voici quel est notre but : arriver à constituer un capital social qui nous permette de *racheter* à l'Etat le matériel des chemins de fer et le droit d'exploitation que lui-même a acquis des Compagnies diverses.

— Mais c'est une entreprise formidable?

— Formidable?... Peut-être, nous répond-on avec un sourire. Il y faudra du temps — et de l'argent. Mais qui sait si nous ne pourrons disposer de l'un et l'autre?... En attendant, nous allons créer une vaste coopérative de production et de consommation. Nous y occuperons les *ferrovieri* qui sont suspendus ou renvoyés par l'Etat, et nous réaliserons encore quelques bénéfices qui, au lieu d'être partagés entre les associés, seront mis de côté pour accroître notre fonds de réserve.

— Vous avez un fonds de réserve important?

— Assez important, fait l'un des membres du Comité en hésitant.

— Plusieurs millions, dit un autre précipitamment.

Nous comprenons que là est le point secret de cette vaste Association, et que ses ressources sont plus nombreuses qu'on le pourrait supposer. Mais nous comprenons aussi qu'on saura se taire et que nous ne connaîtrons jamais plus de détails que ceux qui nous ont été fournis, du reste, d'une façon très obligeante.

V

Il restait un dernier point à élucider pour comprendre exactement la situation qui était faite en Italie au Syndicat des *Ferrovieri* : quelle était l'attitude de l'Etat, en face de ce formidable groupement? Quelle était l'attitude du parti socialiste?...

Cette dernière question avait surtout, à nos yeux, une valeur très grande, car elle se trouvait, pour ainsi dire, posée chaque jour par les événements auxquels nous assistions. Du premier jour où les employés de chemins de fer s'étaient mis en grève, ils s'étaient heurtés à l'intransigeance hostile des socialistes. Ou, plutôt, ce n'était pas seulement contre les socialistes qu'ils s'étaient heurtés, c'était contre le pays tout entier. Les bourses de travail proclamaient successivement qu'elles n'entendaient pas faire cause commune avec les *Ferrovieri*, les associations socialistes et certains députés du même groupe affichaient un complet désintéressement du présent mouvement social, mais les employés du Syndicat des chemins de fer ne maintenaient pas moins leurs revendications envers et contre tous.

Au bout de quelques semaines, il apparut évident que ce syndicat d'une forme particulière ne faisait cause commune avec aucun groupe, demeurait lui-même et rien de plus. Cette attitude belliqueuse ameuta contre lui les haines de tous les partis. Des controverses surgirent, interminables. Attaqués par les uns, honnis par les autres, les *Ferrovieri* demeurèrent impassibles sous l'orage, paraissant se désintéresser de tout ce qui n'était pas leur cause, de tout ce qui ne s'y rattachait pas directement. Bien qu'affiliés à la Confédération Générale du Travail, ils voulaient conserver leur liberté d'action et prétendaient avoir le droit de décrèter la grève de leur propre autorité. C'était là le point de divergence essentiel qui ameutait contre eux les socialistes et les dirigeants de la C. G. T.

Dans ces conditions, il était intéressant de rechercher quelle était l'opinion d'un des chefs autorisés du parti socialiste.

Entre tous, M. Bissolati nous parut particulièrement désigné pour ce rôle. Nous le trouvâmes à Rome, dans le modeste appartement qu'il y occupe vers la partie neuve de la ville, discrètement affable, le regard énergique, la parole brève dès qu'il s'agit de politique, assez entier, semble-t-il, volontaire et perspicace. L'air d'un Allemane plus affiné. Nous lui posons une série de questions, auxquelles il répond assez volontiers en nous faisant préciser chaque fois sa pensée.

De plus, ses déclarations ayant une grande importance, en raison de son rôle de chef de parti, il nous pria de lui laisser un questionnaire auquel il répondrait de point en point. Ce n'est donc pas une interview rapide que nous publions ici, mais une série de réponses, dont quelques-unes ont été rédigées entièrement de la main de M. Bissolati, qui, par suite, sont pesées et circonstanciées.

— Que pensez-vous, demandons-nous, tout d'abord, à M. Bissolati, des rapports des *Ferrovieri* avec la Confédération du Travail ?

— Les *Ferrovieri*, avec leur syndicat, font, en effet, partie de cette Confédération, nous répond-il. Cette adhésion ne comporte, à ma connaissance, aucune réserve de leur part. Dès lors, le devoir du syndicat est de se conformer, avant tout, aux délibérations de la Confédération qui n'aurait plus de raison d'être si les différentes fédérations se réservaient leur liberté d'action.

— Fort bien, répondons-nous au député italien, mais alors, comment envisagez-vous la liberté de grève pour les *Ferrovieri ?*

M. Bissolati se recueille un moment et nous répond :

— En ce qui concerne la liberté de grève pour les Ferrovieri, le parti socialiste n'a pas encore exprimé sa pénsée à ce sujet. Mais voici quelle est mon opinion personnelle :

« Je crois que, dans les services publics, la grève est une méthode destinée à disparaître. Quand un groupe de travailleurs adonnés à un travail nécessaire à la vie sociale se trouve en face, non d'un entrepreneur privé, mais de la collectivité sociale représentée par l'Etat, il doit renoncer à faire usage de la grève pour l'amélioration de son sort. Car il a d'autres moyens pour faire triompher sa cause. Il peut agir sur les Communes et sur les Parlements, par l'intermédiaire des députés. Et c'est en cela qu'il se distingue tout à fait des ouvriers de l'industrie privée.

« Il y a plus : comme leur patron est la collectivité sociale, chaque amélioration qu'ils réclament retombe sur cette collectivité, c'est-à-dire sur les autres groupes de travailleurs. Il serait donc injuste, et je dirai même antisocialiste, qu'ils fassent valoir leurs raisons à la manière d'une rançon que paieraient les autres groupes de producteurs.

« Cependant, si les Ferrovieri doivent renoncer à l'arme de la grève dans un pays comme le nôtre, où les chemins de fer sont propriété de l'Etat, il est juste qu'ils aient, en outre du Parlement, d'autres moyens particuliers pour faire entendre leurs réclamations. Ce serait, en conséquence, un devoir de leur accorder une *institution d'arbitrage* où ils trouveraient une justice sûre pour leurs demandes.

« Jusqu'ici, j'ai parlé de la grève économique. Mais il est un autre cas, celui de la grève politique. Celle-ci ne se prête à aucune théorie, car elle est une forme de la révolution. Si la révolution réussit, alors la grève est légitime. Sinon, la réaction bénéficie de tous les droits qui, à la guerre, reviennent aux vainqueurs.

« En ce qui concerne les événements qui se sont découlés ces temps-ci (1), la grève des Ferrovieri à Milan et à Turin a été faite pour des raisons politiques. Cette grève achevée, le gouvernement avait le choix entre deux moyens : celui de l'admnistie ou celui de la répression. Il aurait bien fait de choisir celui de l'amnistie. »

Cette pointe lancée contre M. Giolitti et sa politique, M. Bissolati, à une question que nous lui posons sur la possibilité d'une révolution prochaine, nous dit :

(1) Il s'agit des évènements d'octobre-novembre 1907.

— Certes, le mouvement ouvrier socialiste est assez avancé en Italie, particulièrement dans les régions du Nord, mais je ne crois pas à une révolution prochaine en Italie.

« Vous êtes impressionnés par les fréquents conflits qui se produisent entre la force publique et le peuple. Cette fréquence s'explique par deux raisons : la première, par la sauvagerie de notre race non encore domptée par la civilisation. (L'Italie a le record des crimes sanguinaires.) Or, les agents de la force publique et le peuple sont de la même race.

« L'autre raison est le système, adopté par le gouvernement, de ne pas punir les agents qui blessent ou tuent sans nécessité. Souvent, au contraire, ce gouvernement les a récompensés ! Comprenez-vous, vous, Français, qu'un soldat puisse être décoré d'une médaille pour avoir versé du sang français !... Mais il faut loyalement observer aussi que le parti socialiste n'a pas toujours fait tout son devoir pour brider les instincts des foules et pour les dissuader d'insulter ou d'attaquer la force publique.

« Ces deux raisons peuvent être toutes les deux atténuées, et, même, disparaîtront, je l'espère, par la diffusion de l'instruction, par les systèmes plus modernes de gouvernement, par une éducation plus élevée de l'esprit national. »

— Et le mouvement anticlérical, qu'en pensez-vous?

— C'est un courant très fort chez nous à l'heure actuelle. Non seulement les partis socialistes, radicaux et républicains sont anticléricaux, mais aussi une partie de la bourgeoisie conservatrice qui ne peut oublier que les prétentions et la puissance de l'Eglise catholique sont incompatibles avec l'esprit de l'Italie nouvelle.

Nous nous levions. Nous allions prendre congé. Une dernière question, cependant, nous brûlait les lèvres :

— Que pensez-vous du gouvernement actuel italien?

— Ce que j'en pense? C'est un gouvernement de petits moyens et de compromissions. Giolitti est l'homme qui s'adapte à toutes les circonstances. Son mérite unique est d'avoir laissé libre le mouvement ouvrier. Il y a sept ans que Giolitti, avec quelques interruptions, est au pouvoir, et, pendant ces sept années, le prolétariat a pu s'organiser fortement. Cette libre organisation a aujourd'hui produit ses fruits. Le prolétariat a su trouver en lui-même son frein. Ce résultat est dû à la conscience ouvrière devenue mûre en ces sept années d'agitations libres, et c'est ce qui a pu éviter un conflit qui eût pu devenir un désastre national.

« Si Giolitti était le même homme qu'en 1901, il pourrait dire avec orgueil que c'est là le fruit de la politique de liberté qu'il

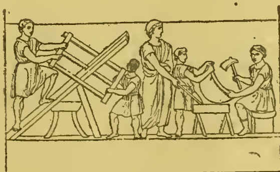
a eu la chance d'inaugurer... Mais il n'osera jamais le dire par crainte des réactionnaires dont il mendie les votes! »

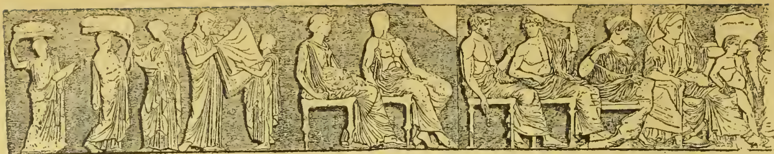
⁂

Que pourrions-nous ajouter de plus à une consultation aussi détaillée? On entrevoit, en la relisant, tout l'antagonisme de lutte de classes qui menace l'Italie de demain et qu'on peut observer dès aujourd'hui. On aperçoit aussi que ces conflits prendront probablement, là-bas, comme chez nous, une forme très particulière, en ce sens que la politique en sera presque entièrement exclue, et que la bataille se livrera surtout sur des avantages professionnels que les uns voudront acquérir et que les autres leur refuseront. On se rend compte enfin que le Syndicat des *Ferrovieri* se trouve, pour sa part, dans une situation très spéciale, due à la nature de la profession même qu'exercent ses adhérents, ainsi qu'à la qualité de fonctionnaires qui leur est reconnue par l'Etat. Dès lors, ces favorisés du travail apparaissent à l'ensemble des ouvriers comme une caste spéciale qui, ayant plus d'avantages, a des devoirs plus nombreux, qui, ayant des aspirations plus hautes, doit chercher et trouver des moyens originaux pour les faire valoir.

De leur côté, les *Ferrovieri* prétendent garder jalousement leur indépendance dans tous les conflits sociaux présents ou à prévoir, et se désintéressent, par avance, de tous les mouvements qui n'aboutiraient pas à une amélioration immédiate de leur sort. Ont-ils raison? C'est ce que l'avenir nous apprendra. Pour l'instant, ils sont irréductibles; il suffit de causer quelques heures avec les chefs très intelligents qui les mènent pour s'en rendre compte, et cette obstination n'est pas moins embarrassante pour leurs adversaires que pour leurs frères de la classe ouvrière. On a vu plus haut comment le parti socialiste la jugeait par l'organe d'un de ses représentants les plus considérables. On verra ainsi de quelle façon exacte se posent les termes d'un problème qui est l'un des plus inquiétants pour l'avenir de l'Italie économique et sociale.

ALPHONSE SÉCHÉ et JULES BERTAUT.





Religion et Religiosité [1]

(Entre Croyants et... Croyants)

La foi est un suprême bienfait pour les âmes. Sans elle, la vie devient incolore, sinon triste et son intérêt s'évanouit. L'indifférence et l'ennui envahissent notre conscience. Peu à peu ils préparent un terrain propice où grandit le mécontentement. La vie nous devient à charge. Nous nous sentons malheureux comme le serait un homme condamné à séjourner dans l'obscurité. C'est la foi qui triomphe de nos misères, de nos découragements, de nos faiblesses. C'est elle qui embellit la vie, en lui donnant un idéal ; c'est elle qui la fortifie, en lui donnant un but; c'est elle aussi qui nous permet de vivre toute notre vie, en promettant aux existences les plus moroses des récompenses joyeuses, comme couronnement de leurs efforts. Quel que soit son objet : Dieu, patrie, famille, science ou humanité, elle donne un parfum enivrant à la vie. Une conscience sans la foi est une demeure froide et ténébreuse. Elle précipite la perte de celui qui s'y trouve enfermé.

(1) *On vient de briser en France les chaînes qui liaient les Eglises à l'Etat. On les avait détruites bien avant dans les autres pays, comme on les fera disparaître, plus tard, partout. La conscience humaine, plus forte cependant que les lois, multiplie en nous, et autour de nous, des phénomènes qui tiennent de la religion. Ceux-ci submergent les tendances qui leur paraissaient les plus hostiles, et éclatent, précisément, au moment où l'on a cru mortes les raisons qui les font naître. Et tandis que s'évanouissent certaines formes extérieures des religions, l'esprit qui les anime se montre plus vivant que jamais. Nous assistons ainsi à un véritable déluge d'articles, de brochures et de volumes engendrés par la préoccupation de savoir comment relier la terre au ciel et l'au-delà à notre vie de tous les jours.*

La Revue *croit utile de publier à son tour un essai de réconciliation entre les esprits, basé sur le respect de toutes les croyances sincères et l'esprit de tolérance la plus large qui a toujours guidé et ne cesse de guider notre périodique.*

I. — *Les religions se spiritualisent...*

On a tort de ne pas voir dans la foi, sous toutes ses formes, un pendant de la religion. Toutes deux s'enchaînent et s'identifient. La religion est impossible sans la foi, tandis que toute foi sincère équivaut à une religion. Leurs objets peuvent varier, mais leur essence est la même. Envisagées à ce point de vue, la religion et la foi deviennent des attributs de l'homme conscient. Leurs formes multiples subissent des modifications radicales, mais leur principe élémentaire surnage toujours. Nous ne concevons pas une humanité future sans la foi, comme on ne conçoit pas celle d'aujourd'hui sans la religion. La religion et les religions, à mesure qu'elles évoluent, se dissolvent dans une sorte de religiosité, domaine de foi vague où les dogmes perdent leurs contours nets et prennent la forme des aspirations indéfinies. La foi et la religiosité ont existé de tout temps; les religions sont de création plus récente. Ce n'est qu'à la suite de Bouddha, Confucius, Zarathoustra, Moïse, Jésus-Christ ou Mahomet, que les religions dogmatiques apparaissent. Les prétendues religions de la Grèce n'avaient point de sacerdoce organisé. Elles n'avaient pas non plus de dogmes obligatoires. Elles ne connaissaient et n'imposaient aux citoyens que des rites extérieurs. La divinité suprême des philosohpes grecs n'était que la raison. Aristote mettait la nature elle-même bien au-dessous de la raison, qu'elle ne pouvait égaler. On méconnaît le passé et l'on fait bon marché de l'avenir, si l'on considère l'humanité impossible sans la religion.

Fions-nous à l'âme humaine. Elle est plus vaste que toutes les religions et plus profonde que toutes les écoles philosophiques. Elle les abrite et les crée. Toutes se résolvent en elle et naissent en elle. La faillite d'une religion ou d'un système philosophique ne veut point dire la faillite de notre âme. Dans sa marche vers les étoiles, celle-ci a surmonté toutes les crises passagères des religions et de la raison.

L'histoire des relations de la science et de la religion n'est qu'un grand cimetière où se trouvent enterrées les conceptions les plus opposées. La raison qui incarnait la science, et

l'émotion religieuse qui prenait la forme de religions diverses, se trouvaient tantôt fondues en un seul bloc, tantôt séparées sous un régime de dépendance ou d'égalité, ou bien en lutte ouverte de même que finalement enfermées dans des pays aux frontières nettement limitées. Que de doctrines disparates ! Que de religions dissemblables !

Un fait surnage de ce chaos. C'est la délivrance de plus en plus accentuée de la raison. Elle ne se laisse pas ensevelir, car vivante, elle s'échappe victorieuse de tous les tombeaux où l'on avait tenté et tente de l'emprisonner.

Dans la lutte de la pensée libre contre les dogmes, les chances de la victoire ne sont point du côté de ces derniers. Les conquêtes de la science, vulgarisées par l'instruction laïque rendue obligatoire, minent de plus en plus les dogmes religieux. Tout le monde avoue que les religions perdent du terrain. Personne n'ose pourtant concevoir leur retour offensif. Cela paraîtrait illogique, comme le serait un mouvement en arrière. Les religions, pour subsister, doivent pactiser avec la pensée indépendante. Or celle-ci, en s'infiltrant dans le domaine religieux, détruit toutes ses bases principales. La croyance au paradis ou à l'enfer, principe essentiel de toute religion dogmatique, s'évanouit à mesure que la science fait reculer les limites des cieux et augmente le nombre des mondes. L'homme d'aujourd'hui sait que les diverses espèces animales vivant autour de nous dépassent deux millions et que les espèces de plantes, enregistrées par les botanistes, atteignent environ trois cent cinquante mille. La science a infligé des blessures mortelles à l'orgueil enfantin de l'homme. Il n'ose plus se croire le seul privilégié au milieu des myriades de mondes et d'êtres, dont la plus grande partie échappe encore à sa compréhension. Convaincu que la terre n'est qu'une goutte de boue dans la vaste économie de l'Univers, l'homme moderne ne se pose plus en enfant unique d'une combinaison divine. Son ambition démesurée se détourne du ciel qui l'humilie. Il cherche un apaisement de ses inquiétudes sur la terre, qui lui sourit davantage. Ce mouvement s'accentue. Les religions, qui comprennent les bénéfices de l'opportunité, ouvrent les portes à leur adversaire séculaire. Le modernisme sous toutes ses formes pénètre l'Eglise et les églises.

Prises entre les deux feux, l'invasion du dehors et la révolution du dedans, les religions jettent du lest. Elles se débarrassent des éléments qui, après les avoir fait vivre pendant des siècles, ne pourraient aujourd'hui que les faire mourir. Elles se spiritualisent, et approchent ainsi de la religiosité qui est et sera de tous les temps.

II. — *Qu'est-ce que la religiosité ?*

On a créé une confusion regrettable entre la religion et la religiosité. Or, la première reste incompréhensible en dehors d'un culte, d'un ensemble de dogmes formant une religion positive. La religiosité n'est qu'une qualité particulière de notre conscience. Elle vise les sentiments de l'au-delà, en dehors de tout culte, de tout dogme. Un homme qui ne professe aucune religion peut avoir de la *religiosité*. On a beau ne pas être catholique, musulman ou juif, on peut quand même croire à la Raison suprême des choses, dont l'humanité n'est qu'une simple manifestation. Les savants les plus sagaces font souvent bon marché de cette différence. Dans leur égarement, ils vont jusqu'à préconiser la nécessité pour la science de devenir religieuse, et pour la religion de devenir scientifique.

C'est ainsi que Huxley nous dira que : « la vraie science et la vraie religion sont des sœurs jumelles et leur séparation serait la mort certaine des deux. La science prospère autant qu'elle est religieuse et la religion fleurit en proportion exacte de la profondeur et de la solidité de la base scientifique. » — « La vraie science, prétend Herbert Spencer, est essentiellement religieuse. »

La religion étant basée sur l'autorité, et la science sur le libre examen et l'expérience, on ne conçoit pas facilement la possibilité et les avantages de leur accouplement. Comment réconcilier ces deux extrêmes ? Comment surtout réconcilier ces deux principes, qui paraissent s'exclure mutuellement ? A force d'avoir mal choisi le terrain d'entente, on risque de brouiller davantage les deux adversaires. Pourquoi ne pas les abandonner à la logique de leur sort? Leur antagonisme se réduit au caractère de l'esprit qui les anime. Il y a un es-

prit scientifique. Il y a, en outre, un esprit religieux. Tous les deux régnant dans des domaines divers, peuvent continuer à y agir, sans se troubler mutuellement. Toute la question est là, selon la belle définition de E. Boutroux : l'esprit scientifique qui, chez certains de ses représentants, se donne pour la négation de l'esprit religieux, l'exclut-il en effet, ou en laisse-t-il substituer la possibilité ?

Si l'on admet que l'esprit religieux n'est, dans son expression élevée, que la religiosité qui se perd dans l'empire sans bornes des mystères éternels et insolubles, allant de la complexité des mondes et des choses vers l'au-delà qui nous trouble et attire depuis le séjour de l'homme sur la terre, la réponse ne peut pas être douteuse. Oui, il y aura toujours une zone vaste et neutre. La philosophie des religions y rencontrera la philosophie des sciences. La pensée religieuse y pourra fraterniser avec la pensée scientifique dans une émotion sublime de l'Inconnu, en marche vers l'Inconnu.

Car l'évolution religieuse qui embrasse toutes les croyances, sous l'influence de la mentalité moderne, dégage de plus en plus les principes moraux et ruine les dogmes cultuels et les rites. Elle fait plus : elle enlève aux dogmes leur cachet d'absolu et les force de se mettre d'accord avec la pensée indépendante.

Les cultes et les dogmes, en se modifiant, s'achemineront vers cette religiosité, dans laquelle communiera l'humanité de demain. Elle sèmera sur sa route les erreurs et superstitions qui divisent les âmes, pour ne garder que les vérités qui les rapprochent.

III. — *Vers le rapprochement des consciences...*

La civilisation et le progrès social démontrent la nécessité et les bienfaits de l'union des humains. Les croisements des peuples et des races augmentent tous les jours. La science et les littératures deviennent communes. Les lois internationales élargissent leur domaine. Comme le timbre de l'union postale, il y a une pensée universelle qui plane par dessus toutes les divergences d'idées et d'intérêts. Les religions doivent, comme toutes les institutions humaines, se conformer

à la loi des vivants. Il faut qu'elles se soumettent, en premier lieu, aux conditions d'existence du milieu ambiant. Elles ne subsisteront qu'en restant d'accord avec la pensée et les sentiments humains. Loin de travailler pour la division des consciences, elles tendront vers leur rapprochement.

Les religions pourront ainsi coexister longtemps, les unes à côté des autres, en présence de la religiosité, propre à tous les hommes. Les patries subsistent de même à côté de l'humanité, patrimoine commun de tous les êtres conscients. Un jour viendra sans doute, où les diverses alluvions des rites et des dogmes qui obscurcissent la conscience humaine disparaîtront à leur tour. Alors éclatera dans toute sa beauté la source divine de toutes les religions, la *religiosité*, principe universel et indéracinable. Source éternelle, elle a donné naissance à toutes les religions. Elles pourront expirer à leur tour, dans l'endroit même où elles avaient pris naissance...

Ainsi s'en iront les cultes et les dogmes, cédant leur place à la religiosité, domaine d'aspirations indicibles, communes à tous les hommes.

Il serait quand même injuste de considérer toutes les religions dogmatiques comme des ennemies de notre bonheur. Lorsqu'elles n'abaissent pas la conscience des croyants par un fanatisme dégradant et des articles de foi indignes, elles exercent une influence bienfaisante. Pour comprendre cette réserve, il suffit de rappeler l'état de sauvagerie créé dans le passé par certaines religions. Le présent, du reste, n'en est point exempt. Ne voyons-nous pas encore aujourd'hui la plupart des religions régler la conduite de leurs fidèles sur les bases d'une comptabilité double avec le Seigneur ? Avec une irrévérence rare, on réduit la Divinité à n'être qu'un homme médiocrement juste. Nos actions sont tarifées. On les récompense ou on nous les fait payer. On achète les bonnes grâces du Seigneur par des offrandes et de bonnes œuvres. Après avoir longuement péché, on se réconcilie avec lui à l'aide de formules magiques ou grâce à l'intervention de ses ministres favoris. Tout en y croyant, le fidèle rougit pourtant lorsqu'on le lui fait observer. C'est déjà beaucoup.

Les spectacles les plus cruels que nous offrent les religions sont ceux des persécutions au nom de la foi. Mais il suffit que

l'esprit de tolérance et de compréhension humaine pénètre dans le domaine religieux pour en faire un facteur de sérénité et de bonheur.

Les amoureux de la pensée libre et indépendante ne devraient point l'oublier : En voulant persécuter la religion et les croyants, elle deviendrait encore plus odieuse que ne l'est le fanatisme religieux. Car les religions ont des excuses qui manquent à la libre-pensée.

Croyances mensongères, dira-t-on. Rien ne les justifie. Rejetons-les au nom de la vérité ! Or, c'est précisément la vérité philosophique qui nous enseigne la circonspection suprême. Nous savons les erreurs de notre connaissance. Son étendue et sa profondeur n'enlèvent rien à la fragilité de ses principes. La science ne cesse de progresser, mais les routes par où elle nous mène ne sont pas toujours infaillibles. Si, dans chaque vérité, il y a une parcelle de mensonge, dans chaque mensonge, il y a une parcelle de vérité. Au point de vue scientifique, rien n'autorise la logique de l'esprit sectaire, rejetant avec violence tout ce qui n'est pas conforme à sa compréhension.

IV. — *Les bénéfices de l'illusion.*

Nous oublions les avantages qu'offre souvent l'illusion. Qui oserait assumer la cruauté monstrueuse de dire à un père qui adore son enfant, que cet enfant est le fruit de l'adultère ? On a beau en détenir une preuve incontestable, on se tait quand même. Entre la vérité qui aurait brisé le cœur de l'homme trompé et le mensonge salutaire, le doute n'est pas possible. L'homme le plus juste s'incline alors devant le mensonge. Il fera même le nécessaire pour boucher les fissures par où la vérité pourrait s'échapper.

Après tout, pourquoi enlever à l'homme la possibilité de voir les choses telles que son bonheur l'exige ? Rappelons-nous l'exemple de Marc-Aurèle, le plus vertueux des Romains. Faustine le trompe indignement. Ses amours sont multiples. L'impératrice les choisit surtout dans les professions méprisées. Des bruits scandaleux courent sur sa honte et ses trahisons. Les comédiens nomment en public les amants de Faus-

tine. Sur la scène, on désigne Marc-Aurèle comme le mari le plus trompé. L'empereur ne veut pourtant rien voir, rien entendre. Pour lui, Faustine reste toujours la bonne et fidèle épouse. Il ferme les yeux bénévolement. Peu à peu, la certitude rendre dans son âme Il ne doute même plus de son honneur conjugal, car il croit foncièrement à la fidélité de celle que tout Rome accable de reproches.

Elle est délicieuse, cette prière de Marc-Aurèle que l'empereur adresse sur les bords du Gran aux dieux immortels ! Il les remercie, dans la fidélité de son âme, de lui avoir donné une femme bonne, fidèle et affectueuse...

Que l'exemple de cet homme de bien reste troublant ! Pourquoi déchirer le voile qui couvre le bonheur si, détrôné, il devait céder la place à l'infortune ? On n'a que le bonheur qu'on sent, qu'on comprend et surtout le bonheur qu'on veut avoir. Pourquoi violenter le rêveur lorsque son rêve, sans nuire à personne, lui procure une douceur visible ? La vérité est d'essence divine. Raison de plus pour ne pas faire souffrir en son nom. Raison de plus pour ne pas s'en attribuer la possession exclusive.

Oui, des âmes chères à notre conscience vivent d'illusions. Pourquoi les leur enlever ? La science peut continuer son chemin librement, sans s'efforcer de briser les choses qui n'entravent point sa route. Elle n'a besoin ni de persécution ni de prosélytisme. Ses conquêtes envahissent la mentalité contemporaine. Par la force naturelle des choses, elles y élimineront tout ce qui n'est pas conforme à ses vérités précises. Or la philosophie spirituelle n'est point incompatible avec la méthode scientifique. Témoins Pasteur, Darwin et tant d'autres savants si pénétrés « de religiosité ».

V. — *La force du progrès.*

Les religions dogmatiques ont également tort de vouloir lutter contre la morale laïque. Celle-ci se substitue à la morale religieuse quand l'autre faiblit ou disparait. L'harmonie sociale exige leur respect réciproque. L'humanité ne peut subsister que sur des bases morales. A quoi bon discréditer

celles de la science et de l'expérience, si une partie de la nation doit vivre de ces dernières? De même, il devient dangereux de vouloir détruire la morale religieuse, si le terrain n'est pas propice pour accueillir les semences de l'autre. Toutes les deux ont de quoi se respecter mutuellement. « Le faux, l'absurde même a toujours un si grand rôle dans les affaires humaines, dit avec raison Guyau, qu'il serait assurément dangereux de l'exclure du jour au lendemain. »

D'autre part, la morale libre et indépendante n'est, en somme, qu'une morale basée sur les intérêts sociaux et moraux de l'homme. Son but est celui du bonheur de l'individu et de la collectivité. Comment alors ne pas se sentir désarmés devant ses tâtonnements, tendant à notre profit, à notre bonheur ?

Les religions n'ont qu'à considérer l'océan des larmes où elles ont failli noyer l'humanité pour être indulgentes envers la morale de la pensée libre qui essaie à son tour de guider la destinée de l'homme. Quoi que nous fassions, rien n'empêchera l'avènement d'une morale de plus en plus rationnelle, d'une foi de plus en plus expurgée des données simplistes ou barbares, si au-dessous de l'homme de nos jours. L'essentiel, c'est que l'évolution se fasse sans occasionner de souffrances inutiles.

L'histoire n'est qu'une transition incessante. On passe de certaines conditions de l'existence morale et matérielle dans d'autres conditions morales et matérielles. Ce changement constitue l'essence du progrès. On s'y accommode facilement, lorsque le passage se fait d'une façon imperceptible.

Mais il y a aussi des crises aigües. Sous une poussée intense des évènements, on se précipite, en toute hâte, vers des quartiers nouveaux. Ce changement effraie des âmes paisibles.

Le misonéisme, ou la haine du nouveau, dort insoupçonné dans la conscience humaine. Réveillé, il se défend avec tous les moyens se trouvant à sa portée. On s'enferme dans de vieux logis. On en replâtre les murs, on rebouche même les trous, par où la lumière nouvelle menace de filtrer. Des habitants plus conciliants tâchent par contre de repeindre leurs maisons, conformément au goût du jour.

Ce sont des époques de grands et petits bouleversements. Les consciences s'obscurcissent. Elles cherchent vainement leur chemin. La bataille aigrit les esprits et les rend haineux et implacables. Peu à peu, la lumière éclate, car la vérité a une force de pénétration sans pareille. C'est ainsi que les monarchies acceptent l'intervention du peuple dans le gouvernement, et les religions celle de la raison dans les dogmes...

Faut-il ramener avec force les esprits récalcitrants vers la nouvelle demeure ? A quoi bon, si la maison irrémédiablement condamnée doit les obliger tôt ou tard à la quitter. Une lutte à outrance ne pourrait qu'augmenter la douleur. Laissons les consciences travailler librement et le progrès s'opérer par la force de la vérité.

Prêchons le calme et la réconciliation, car les passions humaines font et feront quand même leur œuvre. Elles précipitent la victoire imminente des idées, par la souffrance. C'est aux esprits nobles d'en diminuer l'étendue et l'amertume, car la tolérance, cette patience raisonnée, est la vertu exclusive des sages.

VI. — *L'impossibilité de réconcilier la science et la religion.*

Tout porte à croire que ces luttes se feront, de plus en plus, dans des conditions d'estime réciproque. L'indulgence, fruit naturel de la compréhension, adoucira tout ce qu'il y aura d'excessif dans l'ardeur des combattants. Elle consolera les vaincus et enseignera la bonté compréhensive aux vainqueurs. Les esprits les plus représentatifs de la pensée libre nous ont offert eux-mêmes l'exemple de la modération. Kant n'a point osé placer son « impératif catégorique » en dehors de la vie future. « Comme un simple vicaire savoyard, d'après la remarque spirituelle de Paul Stapfer, il concluait que l'accord de la vertu et du bonheur, n'étant point réalisé ici-bas, doit s'offrir dans le ciel à notre espérance. » Ernest Renan raillait les illusions de la morale indépendante. « A force de chimères, nous dira-t-il, on avait réussi à obtenir du bon gorille un effort moral surprenant. » Mais il ne voyait pas comment « sans les anciens rêves, on réussirait à rebâtir

les assises d'une vie noble et heureuse ». « Il faut maintenir, nous dira-t-il ailleurs, à côté de la patrie et de la famille, une institution, où l'on reçoive la nourriture de l'âme, la consolation, les conseils, où l'on trouve des maîtres spirituels, un directeur, cela s'appelle l'Eglise. »

Le virus du séminaire parle probablement par la bouche de Renan. Son imagination, nourrie par les charmes enivrants de l'Eglise, ne concevait point la vie sans son concours. Sans elle, prétendait-il « la vie deviendrait d'une sécheresse désespérante, surtout pour les femmes ». Herbert Spencer cherchait le salut dans la réconciliation de la religion et de la science. « C'est de leur mariage harmonieux, enseignait-il, que pourrait naître une vie spirituelle de demain. »

L'illusion de Spencer est celle de la grande majorité des penseurs de toutes les époques. On se l'explique facilement. Notons d'abord que l'origine de la science et de la religion paraît être la même. Toutes deux doivent leur naissance à la réaction du monde sur notre pensée, notre âme ; toutes deux ont pour objet des principes incompréhensibles, inconnaissables et impensables. La religion a l'absolu ; la science a, entre autres, l'espace et le temps.

L'histoire de la philosophie n'est qu'une série d'efforts tendant à réaliser l'accord entre la science et la religion. Depuis les Grecs qui croyaient apercevoir la même raison divine opérer dans les deux domaines, en passant par les doctrines scolastiques, qui prônaient l'identité de leurs buts et de leurs méthodes, et en finissant par les philosophes de nos jours, qui croient à l'harmonie inévitable entre la science, produit de l'intelligence, complétant la religion, produit du sentiment, que d'écoles et de penseurs travaillant à préparer, à expliquer et à réaliser l'entente amicale entre la science et la religion ! Et pourtant cette entente est loin de se faire.

L'effort d'Auguste Comte est sans doute un des plus caractéristiques. En voulant faire de la religion, la couronne de la science, et ériger son royaume fier et puissant, en regard de celui de la science, il n'a fait que rétrécir les limites de tous les deux. La religion et la science en sortent singulièrement transfigurées et étriquées. Leurs frontières se trouvent violées et désignées par l'arbitraire. La science se voit livrée

à la domination du sentiment et tombe au niveau d'une province conquise par la religion.

Quant à la religion, elle devient à son tour victime sinon esclave de l'humanité, qui est pour Comte la mesure et la fin de tout. Pauvre ombre errante, elle s'en va de l'utile au réel et du réel à l'utile, ce ciel et terre de la philosophie positiviste.

Plus près de nous, W. James avec sa doctrine pragmatiste ou de l'expérience religieuse, a essayé également de réaliser cet accord. Il est allé plus loin que ses devanciers. Ne revendique-t-il pas pour les religions, le caractère d'une science ? La connaissance, dictée par le cœur, a pour lui le même poids que la connaissance, résultant de l'expérience. Après tout, la religion est aussi une expérience. Aidé par une dialectique chaude et ingénieuse, James s'efforce d'identifier le sentiment, principe subjectif des religions, avec l'expérience scientifique, d'où la personnalité est bannie.

Les mathématiciens n'étudient-ils pas les mêmes faits par la voie du calcul infinitésimal et celle de la géométrie analytique ? Pourquoi ne pourrait-on pas étudier, se demande James, les phénomènes, qui nous entourent, par la méthode scientifique et la méthode religieuse ?

Le philosophe oublie qu'une démonstration scientifique veut dire la démonstration d'une vérité visible et saisissable par tout le monde, placé dans les mêmes conditions. Une expérience ou une vérité religieuse reste toujours *personnelle*. En admettant leur objectivité, il faudrait en même temps, bannir les principes sacrés de la tolérance. La vérité religieuse devenue impersonnelle ou une vérité objective, il faudrait l'imposer à tout le monde. On n'aurait pas, en tout cas, le droit de respecter la prétendue vérité ou le mensonge des autres.

Or ce qui sauve l'expérience religieuse, si expérience il y a, c'est précisément que, produit du sentiment ou de la sensation individuellle, elle n'est point démontrable. Elle lie celui qui la voit d'une certaine façon, sans troubler le repos de ses voisins.

James croit pourtant lui avoir trouvé une base scientifique réelle. En s'appuyant sur le moi subliminal, cette seconde conscience, qu'accuserait, d'après Myers, chaque âme humaine (le double), il prétend que l'homme, grâce à cette conscience sup-

plémentaire, se trouve en relations avec un autre monde et d'autres êtres supérieurs à ceux que nous avons sous les yeux. Et cette sphère d'action basée ainsi sur un fait positif (?) serait réservée à la religion.

On voit combien cette science est peu scientifique. Les phénomènes décrits par Myers accusent encore souvent et bien nettement les caractères des troubles pathologiques. Les plus significatifs cités par l'auteur de la *Personnalité humaine* rentrent dans la catégorie des faits observés par Pierre Janet, sous le nom de *l'automatisme psychologique*. Cet automatisme ne crée point de synthèses nouvelles, autrement dit, il n'est que le résultat d'une activité psychique qui avait *déjà* existé et qui l'accompagne presque toujours. Maints phénomènes qui enflamment l'imagination de James ont été enregistrés et étudiés par les aliénistes. Nous les connaissons encore assez mal et, en tout cas, pas assez pour leur confier la direction de l'empire religieux (1).

William James continue pourtant à troubler les modernistes et une grande partie de notre jeunesse intellectuelle. Sa doctrine prêche aux âmes la beauté et la vérité de la vie intégrale, dont est assoiffée la conscience moderne. Elle attire par son vernis quasi-scientifique et désarme par son désir ardent de faire découler la paix et le bonheur de la religion.

Mais le pragmatisme cessera bientôt d'agir, semblable à cette musique enivrante, qui, après avoir profondément agité notre conscience, s'évanouit, sans y entrer, devant son seuil.

Et plus on réfléchit sur tant de tentatives avortées, plus on s'aperçoit de l'inutilité de ces efforts. On a voulu réconcilier des choses irréconciliables. Les religions, en somme, nées d'un besoin éternel de l'âme, restent inattaquables, tant

(1) Rappelons ce fait constaté maintes fois. Tandis que les savants et les philosophes comme Richet, Lombroso ou Myers partaient du spiritisme à la recherche du « moi multiple », les psychologues y arrivaient également en ligne droite, en étudiant le somnambulisme naturel ou artificiel ; les médecins en examinant les névropathes et les hystériques, et les aliénistes la désagrégation de la personnalité. Le morbide doublé du mystère envahissent ainsi le champ de la conscience subliminale. Il devient hasardeux, au point de vue scientifique, et inconvenant au point de vue religieux de vouloir ériger une religion scientifique sur un terrain aussi incertain...

qu'elles s'y trouvent enfermées. Les religions à l'état de religiosité n'ont rien à craindre et rien à attendre de la science. Transformées en religions, dogmatiques, elles subissent forcément les hasards de l'évolution religieuse. Après avoir grandi pendant des siècles et erré à travers le monde, les religions dogmatiques allégées de dogmes et de rites reviendront vers leur berceau. Elles se résoudront, tôt ou tard, dans la religiosité qui leur a donné naissance. La science n'aura alors qu'à s'incliner devant les principes qui l'animent et le domaine qui lui reste naturellement fermé. La concorde n'aura pas besoin d'être prêchée. Elle se fera d'elle-même et rien ne pourra la troubler.

D'ici là, les religions dogmatiques et la science peuvent vivre dans une union de raison et d'intérêt, en dehors de toute tentative théorique de réconciliation de leurs principes irréconciliables.

VII. — *La paix par la religiosité.*

Lorsqu'un esprit avisé s'arrête devant toutes ces hésitations, il comprend combien il serait injuste de persécuter les vieux dogmes. Si erronés qu'ils soient, ils ont été les compagnons séculaires de l'homme. Ils lui ont coûté beaucoup de souffrances, mais ils lui ont procuré maintes joies. Ils ont fait peut-être plus : ils lui ont valu les vérités dont il est si fier. Semblables aux vieux parents que l'âge avancé a rendus déments ou ramollis, ils ont quand même droit à notre respect. Nous n'écoutons plus leurs conseils, nous nous émancipons de leurs sanctions, mais il serait injuste de les maltraiter ou de les rejeter avec mépris.

Après tout, la mort est leur sort et leur droit. Lorsque le fruit atteint son degré de maturité, rien ne peut l'empêcher de se séparer de l'arbre, qu'il importune par sa présence. La sève montante de la science et du bon sens évite ainsi la nécessité de torturer les branches se pliant sous le poids de l'absurde.

Soyons indulgents pour les vieux préjugés ou les dogmes mourants et ouvrons nos âmes aux vérités nouvelles.

Soyons respectueux pour les religions qui s'en vont et

confiants dans la religiosité, qui pourra les remplacer un jour. Les temps sont proches où l'humanité unie dans la religiosité, y puisera des raisons de paix et de bonheur. Car les religions dogmatiques se désagrègent. Pour voir jusqu'où elles peuvent aller, il suffit d'observer l'esprit de rénovation qui les anime. Il faut escompter le progrès moral non par unité d'années, mais par unité de générations. Lorsqu'on pense aux aspirations qui remuent les entrailles de toutes les confessions organisées, depuis le premier Congrès des Religions, on se croit autorisé à faire les suppositions les plus hardies. Oui, les religions perdent de plus en plus sur la route de leur évolution, les dogmes et les rites qui les séparent. Elles se purifient et se divinisent, en s'acheminant vers la religiosité, domaine commun de tous les hommes qui ne peuvent et ne pourront se dispenser de questionner la nature sur des choses que la science n'éclaircira probablement jamais.

Résumons-nous.

Qu'est-ce que la religiosité ? Elle se réduit aux rapports indéfinis de notre moi avec l'infini. La religiosité est forcément individualiste. Ne pouvant pas être enchaînée d'avance dans des dogmes, ni dans des rites, la religiosité ne comporte ni église, ni doctrine, ni sacerdoce. Dans son sein vaste, comme l'est celui de l'univers, peuvent se rencontrer, dans le respect réciproque, toutes les âmes conscientes du mystère éternel el en rapport avec l'Infini. Le contenu de ces rapports n'est rien, le fait primordial de leur existence c'est tout.

La religiosité se trouve en harmonie avec toutes les religions sincères qui imperceptiblement se résolvent en elle. La religiosité est dans chaque religion. On peut remuer les pieds sans courir, mais on ne peut courir sans remuer les pieds. Il est impossible d'être vraiment religieux, sans avoir de la religiosité ; mais on peut avoir la religiosité sans être affilié à aucune religion. Ainsi comprise, la religiosité sera l'attribut de l'humanité pensante de demain, comme elle est déjà celui des hommes qui pensent de nos jours.

Nous avons quelque peine à concevoir notre avenir sous cet aspect. Une humanité dont les membres ne le feront pas mutuellement souffrir et saigner à cause de la divergence de leurs sentiments religieux, nous paraît inimaginable. Ce

serait sans doute marcher vers un véritable âge d'or. Nous croyons à tort que l'âge d'or est derrière nous, mais non pas devant nous. Les efforts humains seraient pourtant inconcevables, sinon stupides, si nous ne devons pas aller vers le bonheur de plus en plus vaste et intense. Or nos malheurs, nos luttes, et nos souffrances préparent la naissance d'un homme nouveau. Comme le bronze qui s'exprime en beauté, au milieu des flammes et des scories de la fonte, la religiosité, nous n'en doutons point, se dégagera pure et majestueuse, des griffes séculaires des dogmes et des religions.

Les religions pourront ainsi s'affaiblir. Elles pourront même disparaître, mais la religiosité, c'est-à-dire l'aspiration vers les choses qui ne sont pas toujours de ce monde, restera le *compagnon éternel de l'être pensant.* La soif de l'idéal est inhérente à l'homme. Et une âme normale ne peut s'en passer, de même qu'un corps normal ne peut vivre en dehors d'une certaine quantité d'oxygène.

Le matérialisme philosophique lui-même est devenu idéaliste. La matière n'est point compréhensible sans l'esprit, comme le corps sans l'âme vivante. Nous comprenons de plus en plus que le royaume divin est en nous. Comme toutes les sources réelles du bonheur, il est à la disposition de tout le monde. La conscience humaine agrandie et approfondie nous ouvre le paradis si longuement rêvé. Nous saisissons de mieux en mieux que tous nous détenons en nous la divinité, comme la divinité nous détient tous. Les poissons qui nagent dans la mer ont la mer en eux-mêmes. Nous vivons dans la divinité et un dieu intérieur est en nous tous.

Il y a les âmes qui végètent ou dorment et ce dieu reste également endormi au fond de leurs consciences. Mais il suffit d'avoir une âme pensante pour y voir séjourner un dieu. Respectons-le chez les autres afin qu'on respecte celui qui est en nous. C'est la condition essentielle de l'évolution paisible vers la religiosité, abri commun et naturel de toutes les consciences humaines.

JEAN FINOT.



La Littérature Celtique au vingtième Siècle

(Suite et fin)

V. — Alba et ses bardes

Le printemps celtique, que ramène le XXe siècle après tant de saisons mauvaises, a été plus tardif en Ecosse que dans les autres pays. A peine les premières pousses commencent à paraître. Et la renaissance littéraire n'en est qu'à son début.

Cependant, tous les éléments nécessaires sont là, plus abondants même que partout ailleurs. Mais l'Ecosse est divisée : le sud satisfait à bon compte ses instincts particularistes avec un dialecte anglais; le nord est dépeuplé et pauvre, et bien des fils d'Alba ont émigré au loin; les îles occidentales, conservatoires de l'esprit celtique, sont trop petites et trop écartées; et l'Ecosse gaélique n'a point de capitale. Des Ecossais se plaignent de l'insuffisance des chefs; l'armée gaélique, à les entendre, « n'a que des sergents pour occuper les places de colonels ». Tout cela s'ajoute aux difficultés que la renaissance celtique rencontre en tous pays, et l'on s'explique qu'à son premier numéro, en octobre 1905, l'organe de An Comunn Gaidhealach (Ligue gaélique d'Ecosse), *An Deo-Ghréine* (Le Rayon de Soleil) ait constaté tristement que la littérature écossaise n'a pas encore eu son renouveau.

Comment concilier avec cette situation précaire les paroles enthousiastes du Rév. M. N. Munro, il y a une année : « Si les œuvres du Dante valent qu'on apprenne l'italien seulement pour les connaître, la poésie des Highlands vaut qu'on apprenne le gaélique seulement pour la lire » ? Et cette appréciation est juste.

C'est que l'âme celtique s'est conservée en Ecosse dans toute sa pureté; et la faiblesse du mouvement gaélique tient à des causes secondaires que leur multiplicité rend seule importantes.

(1) Voir *La Revue du 15 septembre* 1908.

Avant tout, la littérature pseudo-celtique à l'usage des snobs londoniens, ayant choisi l'Écosse pour sa terre d'élection, lui a fait plus de mal qu'à tout autre pays. Ensuite, on n'a point su opposer d'obstacles aux éléments dissolvants, politiques et intellectuels, par quoi l'Angleterre entendait diviser l'Écosse contre elle-même pour la mener à sa perte. Ainsi la distinction des Highlands et des Lowlands — distinction si arbitraire que les Gaels n'ont même point de mots pour l'exprimer — a empêché que la conservation de la langue gaélique fût un article de foi patriotique écossaise. Un bien est sorti cependant de l'excès du mal : tant de Gaels du nord ont émigré que le nombre des gaélicisants est aujourd'hui plus grand dans les Basses-Terres que dans les Highlands. Et avec eux, peu à peu a essaimé l'idée celtique. La forte organisation de clan a créé dans toute l'Ecosse des groupements gaéliques ; et, lentement, leur influence s'est heureusement fait sentir. Peut-être, pour éloigné, pour chimérique qu'il paraisse à certains yeux, peut-être le temps viendra-t-il où il n'y aura, grâce à l'esprit gaélique, qu'une Ecosse, de même qu'il n'y aura bientôt qu'une Irlande. Mais certainement, dès aujourd'hui, il existe dans toute l'Ecosse une majorité d'hommes comprenant la nécessité de baser la vie nationale sur un concept racial celtique.

De telles évolutions ne se produisent qu'avec une extrême lenteur. Les particularismes locaux écossais ont encore retardé celle-là. Mais elle gagne du terrain, sans cesse et définitivement. Les organisations sporadiques tendent à se réunir autour d'An Comunn Gaidhealach, et le monde des lettres gaéliques écossaises existe désormais.

Récent ainsi qu'il l'est, ce public n'a point encore suscité d'œuvres nouvelles. Il est beau déjà qu'il ait su s'intéresser à celles nées spontanément. Et le côté social du mouvement écossais étant jusqu'ici à peine indiqué, sauf pour ce qui regarde la question des crofters, on n'a jamais eu l'occasion d'écrire en gaélique des ouvrages à tendances utilitaires. Aussi, une fois mis à part quelques livres pour les écoles, la littérature celtique de l'Écosse actuelle se compose exclusivement d'ouvrages religieux, de folklore et de poèmes bardiques. Mais si les genres sont peu nombreux, merveilleuse en est la richesse.

Il n'est point d'âme plus diverse, plus joyeuse et plus mélancolique, plus mystique et plus positive, plus empressée à s'exprimer en chants et en récits et plus concentrée en elle-même, il n'est point d'esprit fait apparemment de plus de contradictions que l'âme et que l'esprit des Gaels d'Ecosse. Et il n'en est

point qui aient dit avec plus de charme et de spontanéité leurs rêves et leurs cauchemars. Qu'on excuse une comparaison insolite au premier abord ; les bardes écossais fixent les états d'âmes les plus subtils, les plus excessifs, les plus flous, avec autant de perfection savante et de délicatesse naïve que les peintres japonais saisissent les aspects de la nature. Il leur suffit pour cela de dire, sans apprêt et comme sans réflexion, ainsi qu'on se parle à soi-même, les mouvements de leur propre cœur, les impressions directement reçues d'une nature si bien en harmonie avec leur âme. Les œuvres ainsi faites sont innombrables, beaucoup ne furent pas écrites, et ne seront jamais connues ; et cependant les poètes et les érudits parcourent tous les vallons, toutes les montagnes, toutes les îles, recueillant les poèmes, les chants et les contes dont la publication est à peu près incessante.

Quelques-uns, réunissant en eux l'inspiration et la science, écrivent ; et leurs noms resteront avec leurs œuvres. Je n'en citerai que deux : M. Mac Leod, le barde de Skye, qui vit à Edimbourg, et M. Whyte, de Glasgow, le célèbre Fionn, que l'Écosse gaélique considère comme le plus grand de ses bardes.

Les prédicateurs protestants ou catholiques prononcent chaque dimanche des centaines et peut-être des milliers de sermons gaéliques chez les Highlanders du monde entier ; des « missions » gaéliques vont porter jusqu'au Canada la parole celtique aux émigrés isolés. Et les éditeurs gaels publient souvent des ouvrages édifiants et des chants religieux.

Les chants profanes ne sont pas moins nombreux, tout au contraire : car le Gael, même anglicisé, chante dans la langue de ses ancêtres ; si l'anglais suffit aux vulgarités de sa vie journalière, il n'y a que la langue celtique qui soit capable de donner une expression extérieure à ses joies intimes et à ses tristesses profondes.

Le gaélique reste ainsi chez les Highlanders la langue du cœur et la littérature celtique la nourriture de l'âme. Et comme ces Celtes très purs vivent surtout par le cœur et par l'âme, et comme leurs frères anglicisés, à leur contact, deviennent de plus en plus semblables à eux-mêmes, les œuvres des bardes se multiplient et la vraie littérature écossaise, celle de langue celtique, salue l'aube d'un jour nouveau. (1)

L'EFFORT MANX

Seules, quelques milliers de personnes, pour la plupart des vieil-

(1) On a créé, au commencement de cette année, à Perth, un hebdomadaire d'intérêt général entièrement gaélique : *Alba*.

lards, parlent encore le manx. Le Speaker de la House of Keys, l'érudit Mr Moore, m'écrivait, il y a peu de temps : « Je crains fort que notre langue ne soit en train de disparaître ! » Et à la séance annuelle de Yn Cheshaght Gailckagh (Société pour la langue manx) le 24 mars dernier, on rappelait ses paroles attristées : « Malheureusement, notre littérature est à peu près inexistante. »

Il est bien difficile de créer une littérature en de telles conditions. Mais les Gaels de Man ne se découragent pas. Ils éditent des livres d'enseignement, travaillent à un dictionnaire, recueillent leurs contes et leurs proverbes, et préparent la publication des quelques anciens ouvrages religieux et poétiques qui sont tout le léger bagage littéraire de l'île. Et c'est un premier essai de théâtre manx que la scène dialoguée ajoutée en 1907 aux chants du concert d'Yn Cheshaght Gailckagh. De livres nouveaux, on ne peut cependant citer que *Skeealyn Æsop* (Les Fables d'Esope) de M. Edward Farquhar.

Tandis que des celtisants sauvent ainsi la littérature orale et composent des ouvrages d'étude, d'autres ont entrepris une œuvre à la fois littéraire et sociale : ils essaient de maintenir et de développer toutes les manifestations gaéliques traditionnelles. C'est ainsi qu'on a ressuscité l'Oiel Verrey, ce service de la nuit de Noël particulier aux églises de Man, où l'on chantait en manx des *carval* (noëls), improvisations dialoguées entre deux poètes du cru. Depuis longtemps, les poètes et les chanteurs de langue nationale étaient devenus rares et quelques églises de campagne conservaient seules l'Oiel Verrey, dans une forme décadente, quand, en 1902, la Société pour la langue manx renoua la tradition dans l'église de la vieille paroisse de Peel et reprit les anciennes œuvres en attendant les futures improvisations.

Malgré ces nobles efforts, deux graves questions se posent : sera-t-il sauvé, ce manx qu'on parle si peu, qu'on orthographie si déplorablement ? Créera-t-on une littérature moderne, là où il n'existe pas d'ancienne littérature ? Et l'avenir seul pourra nous répondre.

La renaissance bretonne

La renaissance de la littérature bretonne commence avec le XXe siècle, au lendemain des temps qui resteront dans nos souvenirs comme ceux de la grande tristesse de Bretagne.

La langue populaire des chanteurs et des prêtres était envahie par les expressions françaises — chants et sermons bretons semblant un pis-aller. Pour les écrivains lettrés de bonne race et de langue pure, que les masses bretonnes savaient-elles de leurs

œuvres ? C'étaient des compilateurs et des philologues travaillant pour les érudits. Quelques bardes se joignaient à eux ; mais la plupart de leurs poèmes étaient édités loin de Bretagne, souvent — comme pour les isoler plus encore — dans des séries savantes, entre une dissertation sur un ouvrage sanscrit et un recueil de chants quichuas. Aussi Renan pouvait-il écrire à Quellien, dans la préface d'*Annaïk :* « Les poètes et les philologues m'apparaissent comme les embaumeurs des langues. Leur approche paraît de funèbre augure, mais ils conservent pour l'éternité. » Comment eût-il parlé d'autre sorte, quand la pièce capitale de l'œuvre est l'admirable lamentation des « Gouspero ann Anaon », des Vêpres des morts, qu'une douleur géniale composait pour les funérailles de la Bretagne ?

La mort leur fut cruelle, à ces lettrés bretonnants, qui ne leur permit pas de savoir qu'ils étaient les précurseurs d'une renaissance, et non les derniers chanteurs d'un peuple qui s'éteint. Ils furent pardonnables s'ils désespérèrent, eux qui n'entendirent pas le cri de la jeune génération : « *Maro ? Piou a lavar ec'h eo maro ar C' helt?* » (Mort ? qui a dit que le Celte est mort ? » (1). Car on avait enveloppé la Bretagne d'un tissu si épais de légendes ridicules que les Bretons eux-mêmes ne la distinguaient plus nettement, et que son réveil parut mystérieux comme une résurrection.

Pourtant le peuple de Bretagne n'avait point changé. Son âme était demeurée semblable à elle-même ; et s'il parlait davantage le français en affaires, le breton était resté la langue de son cœur. La moindre observation le montrerait au plus faible psychologue : il suffit de remarquer l'usage constant du breton en période électorale par les candidats de tous les partis ; obscurément, les postulants-législateurs comprennent que ce peuple donne sa confiance à celui-là seulement qui lui parle sa langue, mais ils ne voient pas au delà de ce qui sert leur intérêt personnel. S'il en était d'autre sorte, ils pourraient dire au Parlement que la victoire, en Bretagne, sera pour la pensée la plus bretonne exprimée dans le meilleur breton. Depuis des siècles, le peuple prête l'oreille, attendant la bonne nouvelle ; les hommes passent, les théories changent ; seul, le système reste : envoyés des rois et des empereurs, fonctionnaires de la République, prélats de Rome, croient que la débretonnisation est leur premier devoir. De là, chez les Bretons, une résignation apparente, et l'amertume au fond de leur cœur.

Comme incertain encore d'un bonheur qu'il croyait devenu im-

(1) Jaffrennou. — *Barzaz Taldir.*

possible, ce peuple ne fut pas néanmoins un public immédiat pour les écrivains qui venaient à lui avec la pensée et le langage des ancêtres. Bien des Bretons, corrompus par les villes, croyaient admirable de singer « les Parisiens » et s'étonnaient de voir des « gens instruits » louer les traditions de leur race. La plupart des autres ne pouvaient suivre le mouvement nouveau, faute de savoir lire le breton. Cette difficulté, que la presse bretonnante surmonte peu à peu, fut tournée dès l'abord : les chants, le théâtre et — bien qu'à un degré moindre — les conférences, devaient réussir, si la Bretagne était prête à entendre ses jeunes auteurs, si ses jeunes auteurs répondaient vraiment aux aspirations de la Bretagne. Or, ce succès fut immense et rapide ; dès 1902, à Auray, une représentation de *En Eutru Keriolet* (M. de Kériolet) réunissait plusieurs milliers de spectateurs enthousiastes, non snobs et touristes, mais paysans, ouvriers et bourgeois bretonnants. C'était la réponse à l'appel de 1898 ; le grand public breton venait affirmer que la représentation de Ploujean, la publication d'*An Hirvoudou* (les Sanglots) et la création de l'Union Régionaliste Bretonne (1) marquaient bien le commencement d'une ère nouvelle pour la littérature des Bretons.

Venus de toute la Bretagne, divers par leurs pensées et par leurs opinions, jeunes hommes de tous rangs et de toutes cultures, les écrivains néo-bretons ne forment point une ou plusieurs écoles ; ils ont suivi leur inspiration et il leur est arrivé de se rencontrer sur le terrain de l'œuvre bretonnante, puis ils ont continué le chemin de conserve (2). Ce ne sont plus les anciens bardes populaires, presque illettrés, que la redite continuelle des mêmes thèmes et des mêmes rythmes condamnait au poncif et à la monotonie malgré la richesse de leur imagination. Ce ne sont plus les bardes savants écrivant pour la seule satisfaction de leur esprit et de leur âme. Ils procèdent des uns et des autres ; comme les premiers, ils chantent pour le peuple ; comme les seconds, ils veulent policer la poésie bretonne ; mais, à la différence des uns

(1) Il faut citer, parmi les ouvriers de la première heure, MM. Buléon, Cavalier, de Chateaubriand, Cloarec, de l'Estourbeillon, Ewen, Gwennou, de Kerviler, Jaffrennou, Lajat, Le Berre, Le Braz, Le Fustec, Le Garrec, Le Goffic, Maufra, Ch. Pitet, René Saïb, Tiercelin, Vallée. Tous les talents, toutes les classes sociales, toutes les opinions se réunissaient, se fondaient dans une même pensée : celle de la grandeur bretonne.

(2) Ainsi fut fondé le Gorsedd de Petite-Bretagne, association bardique qui réunit la plupart des écrivains bretonnants en des assises annuelles où chaque membre expose l'œuvre qu'il a librement accomplie et où s'échangent les idées pour les travaux futurs.

et des autres, jusqu'en leurs pures rêveries, la renaissance raciale et sociale des Celtes modernes est leur constante préoccupation. Et l'on pourrait leur appliquer la définition que M. Le Goffic donnait du barde Jaffrennou : « Homme de tradition, il regarde vers l'avenir. »

La poésie est encore la forme favorite des écrivains bretonnants ; elle semble plus facile aux bardes populaires qui composent presque toujours sans écrire, en suivant quelque mélodie. Pour les lettrés, tant que la lecture du breton ne sera point générale, ils devront recourir à la poésie parce qu'elle facilite la diffusion orale des œuvres. La versification est d'ailleurs toute simple ; les anciens rhythmes impairs, les rimés internes et les allitérations ne se rencontrent presque jamais dans les œuvres modernes ; les vers à la française, de 8 et de 12 syllabes, assonants ou rimés, sont les seuls fréquents ; deux vers à rime intérieure dans *Breiz* (de Quellien) et un poème à allitérations régulières, dans les *Barzaz Taldir* (1) sont plutôt d'élégants archaïsmes qu'un retour à l'ancienne prosodie. Il n'en faut rien regretter : la richesse et la sonorité de la langue sont plus précieuses qu'un système poétique compliqué.

Les poètes paysans composent, à côté de cent chansons, des pages délicieuses. C'est ainsi que certains gwerziou de Juluan Godest, recueillis récemment, chantent les événements contemporains avec une naïveté ingénue qui, jointe à de savoureuses — et inexactes — réminiscences des Ecritures, donne l'impression d'une œuvre poétique du plus pur moyen âge. Certes, beaucoup n'approchent pas du vieux fermier de Callac. D'autres encore — qui représentent la tendance générale — ont un caractère plus moderne. Mais n'y eût-il aucun barde paysan comparable à celui-là, qu'il faudrait encore admirer le peuple qui produit de tels hommes en un semblable siècle.

Les bardes lettrés, ceux qu'on entend plus spécialement aujourd'hui par l'expression « les bardes », presque tous encore jeunes, ont donné déjà des œuvres excellentes. Familiers avec le génie de la langue, autant que les gens du peuple, ils l'ont étudiée avec des érudits tels que M. Vallée, le meilleur grammairien peut-être de ce breton moderne dont chaque dialecte aura bientôt ses grammaires. La caractéristique de leur talent est une inspiration bretonne pure de toute influence étrangère ; tous les rêves de la Bretagne moderne trouvent leur expression dans des œuvres qui vont des chants à l'énergie farouche des *Barzaz Taldir* (Poèmes de Taldir), aux poèmes aux envolées mystiques et

(1) Garm-gan emgann brezellerien Novinoe. (Chant de guerre des soldats de Nomenoé).

aux sônes tendrement émus où excellent la plupart des bardes. Aussi, fortune toute nouvelle, ces bardes écrivains voient leurs œuvres devenir populaires, grâce à leur Ti-kaniri-Breiz (Maison des chanteurs bretons), imaginaire maison roulante de ces poétiques bergers allant chanter pour leur peuple partout où on les demande, grâce surtout au fait que les Bretons d'à présent *lisent* et apprennent les vers de leurs poètes. Et ces poètes sont légion.

Ce sont, pour ne citer que les plus connus, MM. Jaffrennou (Taldir), le représentant le plus parfait du bardisme moderne; Herrieu (Barh Labourer), le doux poète du dialecte de Vannes; Berthou (Kaled Voulc'h) avec ses chants passionnés de *Dre an Delen hag ar C'horn-Boud* (Par la Harpe et par le Cor de guerre); E. Ernault, l'auteur des *Gwerziou Barz an Gouet* (Chants du barde du Gouet); Cuillandre (Glanmor) qui se fait l'écho de la « Voix des Grèves » (*Mouez an Aochou*); Per Pronost (Barz reflez) qui nous présente des *Lili ha Roz-gouez* (Lys et Eglantines); Le Prat (Barz Plougastell), avec ses *Mouez Reier Plougastell* (La voix des rochers de Plougastell); et bien d'autres encore, habiles à exprimer en une langue à la fois savante et accessible à tous la pensée celtique moderne. Un esprit plus positif, une accommodation nécessaire aux exigences du siècle, n'ont point diminué le nombre ni la valeur des poètes bretons, tout au contraire.

La prose commence à être cultivée; à vrai dire, pour qui connaît Le Gonidec et Milin, la prose bretonne ne date pas d'aujourd'hui. Mais les livres d'à présent sont bien plus lus que ceux d'autrefois. Le grand public, celui des campagnes, ne lisait guère de prose que celle des almanachs; et les quelques articles bretons des périodes électorales étaient souvent rimés. Parmi les ouvrages ayant une valeur littéraire véritable — par malheur, certains prosateurs bretons ont un peu trop tendance à négliger la correction de leur langue, — plusieurs ont franchi le seuil des chaumières. En Tréguier, deux livres excellents ont paru : les contes merveilleux de *Pipi Gonto* (Pierre le conteur) de M. Le Moal (Dir-na-dor) dont la fantaisie parfois macabre, et la moralité profonde, sont servies par un style parfaitement classique; et *Ma Beaj Jeruzalem* (Mon voyage à Jérusalem) où M. l'abbé Le Clerc (Kloarek ar Wern) a créé, avec un plein succès, un genre nouveau en breton, le récit de voyages. En Léon, les *Marvailhou ar Vretoned e-tal an tan* (Récits des Bretons au coin du feu) de M. Le Prat, sans égaler les « marvailhou » de *Pipi Gonto*, sont encore très intéressants. Comme bien on pense, on imprime des quantités de livres de religion; mais, sauf M. l'abbé Buléon dans son *Histoér Santel* (Histoire sainte) que lisent tous les Vannetais,

personne ne nous a encore donné d'ouvrages édifiants littérairement comparables au *Katekiz Historik* du grand Le Gonidec. Ce n'est pourtant point que la langue soit inapte à traiter des sujets abstraits : tout dernièrement encore, MM. Le Fustec et Berthou ont prouvé le contraire par leur traduction, presque absolument nette de mots français, de fragments fort ardus des *Triades.* D'autres sans doute les imiteront; que ne peut-on espérer d'une renaissance qui, en moins de dix ans, a produit plusieurs œuvres capitales ?

Si le nombre des livres nouveaux peut, à quelques égards, paraître restreint, la floraison théâtrale est comme un jardin de printemps. Le théâtre n'est pourtant pas un genre celtique, et l'on a tout lieu de croire que l'ancienne scène bretonne vécut d'adaptations du français. Le peuple de Bretagne n'en fut pas moins passionné pour ces spectacles d'où l'on sort « plus heureux qu'un homme ivre », et je suis persuadé que jamais la tradition n'en fut tout à fait perdue. La renaissance littéraire a trouvé là, tout préparé, le public qu'il eût été difficile de saisir ailleurs; entre le théâtre en breton et le cabaret, le dernier des ivrognes n'hésite pas, et tout ce qu'on veut représenter trouve des auditeurs. Depuis six ans, les vies de saints, les mystères, les drames historiques, se multiplient; quelques comédies paraissent, dont certaines, jouées un peu partout, doivent être bien près de leur centième; et c'est toujours le même succès : il n'est jamais de salle assez grande. Il y a dix ans, une seule troupe existait, celle de Ploujean ; aujourd'hui, il y en a une trentaine, toutes composées de jeunes amateurs, dont le talent n'est sans doute pas toujours aussi grand que la bonne volonté ou la conviction, mais dont le public est toujours satisfait; quelques compagnies, d'ailleurs, comme celle de Pluvigner, en pays vannetais, ont déjà une réputation qui les fait demander dans les villages voisins.

Mais que sont les œuvres? Un théâtre ne se crée pas en quelques années; et tout genre, pour être viable, doit être basé sur une tradition. Au début on a repris, avec quelques transformations, les anciens mystères comme *Buez Sant Guennole abad*.(Vie de saint Gwennolé ,abbé) et *Santez Trifina hag ar Roue Arzur* (Sainte Tryphine et le Roi Arthur). *Ar pevar mab Hemon* (Les quatre fils Hémon) furent adaptés par MM. Rolland et Le Garrec. De nouveaux mystères (*Istor ar mab prodig*, Histoire de l'Enfant prodigue, par M. l'abbé Brignou), de nouvelles vies de saints, furent composés; saint Joseph, sainte Barbe, sainte Philomène, parurent sur le théâtre. Et l'on en vint au drame historique : drame religieux avec *En Eutru Keriolet* (M. de Kériolet), le pécheur repenti, de M. l'abbé Le Bayon; drame breton avec *Pont-*

callec et *La Tour d'Auvergne* de M. Jaffrennou, avec *Arzur Breiz* (Arthur de Bretagne) de M. Le Garrec, avec *Fontanella.* L'idée bretonne est le ressort principal de ces drames à la gloire de la petite patrie. L'idée sociale, non plus exclusivement religieuse, comme au moyen âge, mais dépouillée de toute pensée étrangère à la rénovation de la race, est la raison d'être de la plupart des comédies. *Ar Bourc'hiz lorc'hus* (le Bourgeois glorieux) de M. Jaffrennou, et *Ar Gwir treac'h d'ar gaou* (la Vérité victorieuse du mensonge) de M. Le Berre, sont de cruelles satires des Bretons « à l'instar de Paris ». *Breih* de M. Gouron, peint les horreurs de l'émigration. Les deux *Ar Vezventi* (l'Ivrognerie), l'un de M. Le Garrec et l'autre de M. Rolland; le sombre *Jozon el Lagoutér* (Jozon l'alcoolique) de M. Le Bayon — l'un des spécialistes de la scène bretonne — et son adaptation léonarde *Job al Lounker;* la petite saynète musicale de MM. Le Bayon et Th. Decker, *En Ozeganned*, sont des tableaux comiques ou dramatiques de l'ivrognerie et de l'alcoolisme.

Tout théâtre étant un enseignement dans la pensée des auteurs bretons, la moralité de leurs œuvres est évidente. Sur leur valeur littéraire, et surtout sur leur valeur scénique, on ne saurait être aussi affirmatif. La langue des dramaturges sait être majestueuse dans les vers, populaire et vivante à souhait dans la prose; mais elle a trop de tendance à la déclamation et aux longues tirades; elle n'est pas encore la langue nerveuse et concise qu'exige la scène. Surtout les pièces sont trop simples. D'ordinaire, aucune autre action que l'action principale, devinée dès le début; des tableaux se succèdent lentement et l'intrigue n'évolue guère, quand il y a même une intrigue. Peu de psychologie; rarement une interprétation vraie de la vie bretonne. L'auteur a choisi une thèse; il entend en démontrer la justesse, et rien de plus; chacun de ses personnages, tout d'une pièce, pourrait aussi bien, comme dans les allégories médiévales, porter le nom d'une vertu ou d'un vice; le coloris est violent et le dessin durement accentué. Mais le résultat est certain : les spectateurs sont touchés jusqu'aux larmes. C'est un art dramatique primitif, qui vient de naître et qui s'adresse à un public tout neuf. Son évolution sera rapide, peut-être trop rapide; elle n'en sera pas moins intéressante; car il y a des talents remarquables parmi ces jeunes dramaturges dont quelques-uns n'ont jamais assisté à une représentation non bretonnante, et si leurs œuvres ont encore la raideur des sculptures des premiers « tailleurs imagiers », comme elles aussi, elles contiennent en germe tout un art social puissant, sincère, et qui peut être grand.

Après le théâtre, le journal est le meilleur moyen d'atteindre le

public. Actuellement, il n'est plus guère d'organe de Basse-Bretagne, quelque parti qu'il défende, qui ne publie du breton, au moins incidemment. Quelques-uns, nettement régionalistes, parfois à l'exclusion de toute autre étiquette politique, donnent au breton une place prépondérante: tels les hebdomadaires *Ar Bobl* (le Peuple de Carhaix, *Le Pays Breton* de Lorient, et *l'Echo du Finistère* (Ekleo Penn-ar-Bed) de Morlaix. La vraie presse bretonnante, celle qui ne publie que des articles bretons, a une périodicité moins fréquente. Seul *Kroaz ar Vretoned* (La Croix des Bretons) de Saint-Brieuc, est hebdomadaire ; le vénérable *Feiz ha Breiz* (Foi et Bretagne) de Quimper, est mensuel; mensuels aussi les jeunes et actifs *Ar Vro* (Le Pays) de Carhaix et *Dihunamb* (Eveillons-nous) de Lorient (1).

Il est difficile de se représenter le succès obtenu depuis quelques années par les organes en tout ou partie bretonnants. Autrefois on n'écrivait en breton que lorsqu'on ne pouvait faire autrement, estimant que de médiocres articles dans une langue plus ou moins châtiée étaient bien suffisants pour les habitants des campagnes. Aujourd'hui, on est revenu de cette erreur, on est rentré dans la tradition démocratique bretonne, et le peuple a des journaux dans sa langue, auxquels collaborent assidûment les meilleurs écrivains bretonnants. Trop assidûment prétendent certains, d'après qui la production poétique aurait diminué au profit de la production journalistique. Cela est possible, mais cela est loin d'être démontré. Et même s'il en était ainsi, devrait-on blâmer les bardes? Dans les autres pays bien des écrivains, quittant leur tour d'ivoire, sont venus parler au peuple; pourquoi en serait-il d'autre sorte en Bretagne? Et pourquoi s'en plaindre si leur langage est noble? Il est deux manières de se rapprocher du peuple: l'élever jusqu'à soi ou descendre jusqu'à lui. Les bardes bretons de bonne race sont de ceux qui préfèrent le premier procédé — et s'ils peinent pendant un temps, leurs œuvres à venir n'en seront que plus bretonnes, et plus belles.

***

Ce rapide coup d'œil sur les lettres celtiques actuelles montre leur renaissance comme un fait certain, bien qu'elles soient encore riches surtout de promesses ; car, les peuples celtes reprenant conscience d'eux-mêmes, leurs manifestations intellectuelles ne peuvent être que de langue celtique, et la valeur en est à la fois littéraire et sociale.

(1) Il y faudrait joindre pour être complet, nombre de tracts, de bulletins paroissiaux, d'affiches, etc.

Le temps est venu de répondre à la question de Renan : « Qui sait ce qu'elle (la race celtique) produirait dans le domaine de l'intelligence, si elle s'enhardissait à faire son entrée dans le monde, et si elle assujettissait aux conditions de la pensée moderne sa riche et profonde nature?... Pourquoi les races celtiques, qui ont commencé par la poésie, ne finiraient-elles pas par la critique? » Les Celtes, en conservant leur idéal poétique et leur esprit naturellement démocrate, créent pour eux-mêmes une littérature nouvelle aux tendances artistiques traditionnalistes, aux tendances sociales modernes. S'ils savent se défendre contre de prétendus amis qui sont leurs pires ennemis, s'ils savent penser et vivre pour eux-mêmes et non pour une galerie de snobs ou pour des politiciens égoïstes, un grand avenir leur est réservé. Au point de vue strictement littéraire, leurs efforts doivent tendre maintenant à l'unification des dialectes et à l'organisation des hautes études celtiques : tous les Gaels doivent se grouper autour de l'Irlande. Bretons et Gallois doivent travailler en commun, et dans chaque peuple les intellectualités supérieures doivent se former par l'étude assidue des classiques des deux grands rameaux goïdélique et brittonique.

Mais cette renaissance possible et désirable, les gouvernements français et anglais ne la combattront-ils pas ? demandera plus d'un lecteur. A quoi je répondrai que les Celtes d'Outremer ont obtenu ou vont obtenir partout l'enseignement bilingue, base solide de la rénovation celtique; pour le gouvernement de Paris, on peut espérer qu'il comprendra que l'intérêt français bien entendu est d'avoir une Bretagne à la fois celtique et française. La France, comme l'Angleterre, ne peut que gagner au développement de l'esprit celtique sur son territoire.

Cairpré Cenn-chaitt, à la tête de chat, roi d'Irlande, fut ainsi puni d'une trahison: tant que son règne dura, on ne vit jamais plus d'un grain dans un épi de blé, ni plus d'un gland sur un chêne. Pourquoi la France et l'Angleterre se condamneraient-elles elles-mêmes à une semblable épreuve? Pourquoi ne voudraient-elles voir qu'un seul fruit sur l'arbre de leur littérature? Ce serait si insensé qu'on ne pourrait y croire. A côté de la littérature française, à côté de la littérature anglaise, il est désirable et nécessaire que se développent les littératures celtiques, les belles-lettres de la race noble qui, pour s'accommoder à un siècle pratique, désire toujours cependant boire l'idéal au Graal de Pérédur.

Y. M. Goblet.



MŒURS DU GRAND SIÈCLE

La Belle Madame Ticquet

(Documents inédits)

(*Suite et Fin*) (1)

IV

Alors commence pour elle la vie martyrisante de recluse. Pendant deux longs mois, on va la presser de questions, on va l'interroger durant des heures (2), pour essayer de lui arracher l'aveu d'un crime qu'elle doit avoir commis, puisqu'elle aime. On remue la cendre de son passé. On l'accuse d'avoir imposé à son mari la présence de Montgeorges dans la maison. On lui rappelle qu'un jour, elle a fait signer à ce dernier et a signé elle-même une promesse de mariage dans le cas où M. Ticquet mourrait. On lui reproche surtout ses « relations avec le diable », ses longs entretiens avec la *sorcière* Chastelain.

Du Petit-Chatelet, on la transfère au Grand, et on l'interroge encore. Elle nie toujours et se défend admirablement. Jamais elle ne se coupe dans ses réponses, jamais une confrontation ne la convainc. Surtout ce qu'elle veut, c'est mettre Montgeorges hors de cause ; elle sait que ses ennemis l'accusent, qu'il s'en est allé plaindre au Roi et lui a demandé des juges ; elle ne veut pas qu'on emprisonne son ami, car elle sait trop le sort qui l'attend elle-même, et craint de l'entraîner dans sa mort. Un moment elle défaille, l'air vicié de la prison l'étouffe, le bruit court dans Paris qu'elle a voulu s'empoisonner, mais elle dompte cette faibesse passagère.

Quelquefois elle pense que tout espoir n'est pas perdu. L'accusation est basée sur les racontars d'un homme que Menon et Ticquet, ont eu, comme elle le dit à ses juges « le temps de *cuisiner* savamment.» Que lui reproche-t-on, d'ailleurs? D'avoir songé trois ans plus tôt à faire disparaître son mari? Mais on n'apporte pas

(1) Voir la *Revue du* 15 *septembre* 1908.

(2) L'interrogatoire du 20 avril, dura cinq heures.

de preuve et l'on reconnaît même qu'il n'y a jamais eu tentative. Suffirait-il de la parole d'un ivrogne pour motiver une condamnation? Elle sent que les juges tâtonnent, ils ne savent pas, ne voient pas et attrapent au hasard, tout ce qui passe à leur portée. Pêle-mêle, on enferme au Châtelet des laquais et des filles de chambre, un « pauvre gentilhomme » employé aux gabelles du Poitou, un limonadier, Loiseau son cocher, et la sorcière Chastelain. Le roi a passé à Meudon la revue de son régiment des gardes; Grandmaison (1) sergent de la compagnie de Montgeorges, et l'un de ses grenadiers manquent à l'appel; on les recherche activement. Peut-être malgré tout va-t-elle échapper, peut-être les prédictions que le Diable lui a faites vont-elle se réaliser.

Toutes ces belles espérances s'évanouissent. Le 3 juin 1699, sur la simple dénonciation qu'on lui a faite, et s'en rapportant à l'ordonnance de Blois (2), le Châtelet déclare « ladite Carlier et ledit Moura dûement atteints et convaincus d'avoir de complot ensemble médité et concerté de faire assassiner ledit sieur Ticquet, et, pour parvenir audit assassinat, fourni à plusieurs fois différentes à Cattelain les sommes de deniers mentionnées au procès; pour réparation de quoy et autres cas dudit procès, condamne, sçavoir ladite Carlier d'avoir la teste tranchée sur un échaffault, qui, pour cet effet sera dressé en la place de Grève et ledit Moura d'estre pendu, estranglé, tant que mort s'en ensuive à une poterne qu'y, pour cet effet sera plantée en ladite place de Grève; son corps mort y demeurera vingt-quatre heures, puis porté au gibet de Paris; tous et un chacun leurs biens acquis et confisqués au Roy ou à qui il appartiendra, sur iceux préalablement pris la somme de 10.000 livres au profit du Roy au cas que confiscation n'ait pas lieu, et 100.000 livres de réparations civiles dommages-intérêts envers ledit sieur Ticquet dont il aura la

(1) Grandmaison venait souvent rue des Saints-Pères, il apprenait au fils de Ticquet le maniement du mousquet, et la conseillère lui donnait, pour son plaisir, des rubans et des vieux nœuds de manchon.

(2) *Ordonnance de Blois du mois de mai* 1570, *art.* 196. « Pour le regard des assassins, et ceux qui, pour prix d'argent ou autrement, se louent pour tuer ou outrager, excéder aucuns, ou recouvre (retirer) prisonniers criminels des mains de justice, ensemble ceux qui lui auront loués ou induits pour ce faire, nous voulons la seule machination ou attentat être punis de peine de mort à tous, encore que l'effet ne s'en soit pas ensuivi, dont nous n'entendons donner aucune grâce ni rémission. Et où aucune, par importunité serait octroyée, défendons à nos juges d'y avoir aucuns égards, encore qu'elle soit signée de notre main, et contre-signée par un de nos secrétaires d'Etat. »

jouissance sa vie durant, et la propriété appartiendra aux deux enfants de son mariage; et aux dépens; et avant l'exécution, seront lesdits Carlier et Moura appliqués à la question ordinaire et extraordinaire pour apprendre par leur bouche la vérité d'anciens faits résultant du procès, et les noms de leurs complices... »

Elle fait appel au Parlement. Ticquet, de son côté trouve insuffisante l'indemnité qu'on lui octroye; il fait appel à son tour et demande un supplément de 15.000 livres. Le vieux parlementaire nous apparaît aussi adroit, aussi retors que lorsque, plus jeune, il chassait la dot. Il avait commencé par se porter partie contre Angélique Nicole pour crime d'adultère afin d'empêcher la confiscation de son bien; dès la fin d'avril, il avait fait répandre le bruit qu'à peine guéri de ses blessures, il irait se jeter aux pieds du Roi et implorerait la grâce. Mais ceux qui le connaissaient savaient où tendaient ses efforts. C'était l'argent qu'il voulait, et l'expérience lui avait appris que la justice ouvrait difficilement la main. Il s'ingénia à triompher de la rapacité royale, et rien n'est plus répugnant que ce marchandage entre justicier et justiciable pour le partage des dépouilles d'une femme qu'ils n'ont pas encore tuée.

Dans la nuit du 4 au 5 juin, la condamnée est transférée du Châtelet à la Conciergerie du Palais, et on l'enferme dans une chambre du second étage de la tour de Montgomery (1). On lui donne deux femmes pour la servir; un geôlier la garde à vue qu'on relève toutes les deux heures. M. Portail est de semestre à la Tournelle. On lui distribue le procès, et il doit en faire le rapport après la Trinité.

Le 5, Ticquet, sa fille et son fils accompagnés de M. de Villemur vont à Versailles demander la grâce. Le roi les reçoit bien, les entend favorablement, et répond au conseiller: « Il est bien généreux à vous de faire ce que vous faites; nous y songerons ». Le 11, le président de Bayeul, informe Sa Majesté que le Parlement attend ses ordres pour juger l'appel. Elle lui fait réponse « que ce qu'Elle avoit à recommander, dans cette affaire, à Messieurs du Parlement, c'étoit de la juger selon les loix, l'honneur et l'équité ». Le jour même, la prisonnière quitte sa chambre du premier étage et on l'oblige à monter au haut de la tour, sous les

(1) Elle a été démolie en 1778. Elle était située à peu près à la hauteur de la Tour d'argent. On la remplaça par la Conciergerie des femmes. Au bas de cette tour, se trouvaient des petites boutiques, comme le prouve une pièce conservée à la Bibliothèque de la Ville de Paris. *Ms.* N. A. 37, fol. 7. — C'est dans la Tour de Montgomery qu'on avait enfermé Ravaillac.

plombs, où on étouffe (1). — Le 15, on lui demande si elle souhaite faire assembler toutes les chambres, mais elle témoigne que non. Portail commence son rapport; le premier Président conseille à Ticquet d'aller à la campagne jusqu'à ce que l'affaire soit finie. — Le 16, on termine le rapport. — Le 17, on interroge longuement, minutieusement les accusés, et on en vient aux opinions. De treize juges, il y en a six qui sont d'avis de surseoir au jugement jusqu'à ce que le portier ait subi la question; mais les sept autres s'y opposent; à la pluralité des voix, la sentence du lieutenant criminel est confirmée, les réparations civiles portées à 120.000 livres (2). A cinq heures du soir, tout Paris croyait que le Roi avait accordé la grâce à la prière de la duchesse de Bourgogne. A six heures, Pontchartrain arrivait de Versailles, et démentait l'heureuse nouvelle. Bien des gens cependant avaient imploré Louis XIV, mais Noailles, le vieil archevêque, lui avait représenté que s'il cédait « il n'y auroit plus aucun mari qui fût en sûreté, et que le Grand Pénitencier n'entendoit autre chose, lorsqu'on venoit s'accuser à luy pour des cas réservez, que des femmes qui avoient voulu attenter à la vie de leurs maris ». Le jeudi, 18, était le jour de la Fête-Dieu. Les reposoirs encombraient les rues et l'exécution fut remise.

Elle sommeillait dans son grenier, le lendemain, lorsque, dès quatre heures, les archers l'éveillèrent. Ils la conduisirent au

(1) C'est ainsi qu'on en usait lorsqu'on voulait condamner les criminels. Aussi, lorsqu'on sut, dans Paris, que l'on faisait « monter » Madame Ticquet, on ne douta point que la sentence de mort ne fût confirmée.

(2) « VEU PAR LA COUR le procès criminel fait par le prévôt de Pairs et son lieutenant au Chastelet à la requête de messire Claude Ticquet, conseiller en ladite cour, Demandeur et Accusateur, contre dame Angélique Nicolle Carlier, épouse séparée quant aux biens, dudit sieur Ticquet; Jacque Moura, ci-devant portier de ladite dame Ticquet... ; sentence rendue sur ledit procès..... *Oüis*, interrogés ladite Carlier, et ledit Moura sur leurs causes d'appel..... Ce tout considéré, LA COUR dit qu'il a été bien jugé par ledit lieutenant criminel, mal et sans griefs appelée par lesdits Carlier et Moura, et l'amenderont en faisant droit sur l'appel interjetté par ledit Ticquet, aïant aucunement esgard à sa requeste, ordonne que, sur les biens confisqués de ladite Carlier, il sera préalablement pris la somme de 20.000 livres de réparations civiles, outre les 100.000 livres adjugées par ladite sentence, desquelles 20.000 livres la propriété appartiendra audit Ticquet : condamne lesdits Carlier et Moura aux dépens de cause d'appel et pour l'exécution du présent arrest, ladite cour renvoye... par-devant ledit Prévost de Paris et son lieutenant criminel au Chastelet. »

Châtelet où le premier jugement avait été rendu. Elle se sentait très lasse. A ceux qui la menaient, elle demanda si son affaire ne finirait pas, et comme ils connaissaient la teneur de l'arrêt, ils lui dirent: « Bientôt, Madame ».

Sur les neuf heures, l'exécuteur de la haute justice l'introduisit dans la chambre de la question où Jacques Defita, le lieutenant et Antoine Gaillard, conseiller au Châtelet en la chambre criminelle, l'attendaient. Lorsqu'elle pénétra dans la pièce humide et sombre, pas un muscle de son visage ne bougea. Elle regardait sans étonnement ces hommes qui la fixaient, ces murs nus qui avaient assourdi tant de plaintes et célé d'effroyables douleurs. Indifférente, elle voyait l'aide du bourreau accroupi devant la haute cheminée et s'efforçant d'allumer le feu qu'un soleil de juin empêchait de prendre, le greffier à son bureau, ébarbant soigneusement sa plume, les grands anneaux scellés au mur et aux dalles, le siège étroit et bas où on la ferait asseoir, le petit tableau de l'Évangile sur lequel elle allait prêter serment.

Defita lui dit de se mettre à genoux, et donna l'ordre au greffier de lire les sentences et arrêts que la Cour avait prononcés l'avant-veille... La malheureuse ne fit pas un mouvement, elle n'eût pas un battement de cils, et Gaillard, le conseiller qui avait promis à son amie Madame Dunoyer, de noter à son intention les détails, lui assurait le lendemain, qu'elle « avoit écouté le greffier sans changer de couleur ».

Le lieutenant criminel était dans une position bien étrange. Autrefois, il avait passionnément aimé cette femme, que, pour l'heure, il voyait à genoux à ses pieds. La loi l'obligeait d'appliquer à la torture et de défigurer ce corps qu'il avait désiré avec ardeur. Il se souvenait du salon de Madame d'Aulnoy où jadis, reine triomphante par l'esprit et la beauté, elle entrait de sa souple démarche harmonieuse et lente ; il souffrait de la voir maintenant, à peine couverte d'une chemise et d'un jupon, les jambes nues contre les dalles, et il l'exhortait du mieux qu'il pouvait, puisque la mort était là, à tout avouer pour éviter du moins l'horrible torture. Il lui rappelait son existence antérieure, comparaît « les jours qu'elle avoit passés dans la mondanité et les plaisirs, et le jour plein d'horreur qui devoit terminer sa vie », et peut-être était-ce là une dernière cruauté de vieil amoureux déçu; il paraphrasait le 3[e] verset du Psaume CXI : « *Calicem salutis accipiam*... J'accepte le calice de salut ».

Mais très calme, la prisonnière refusait d'avouer, et elle répon-

dait paisiblement : « Monsieur, je sens toute la différence qui se trouve entre les beaux jours dont vous me parlez, et celui-ci. Je suis à vos genoux, en posture de suppliante, et vous sçavez bien que nous avions autre fois, chacun un rôle et chacun une posture bien différente. Mais, loin de regarder avec horreur l'instant qui doit terminer ma vie, je le regarde comme celui qui va mettre fin à mes malheurs, et vous me verrez monter à l'échaffaut avec la même fermeté qui j'ai monté sur la sellette et à la lecture de mon arrêt. Mais la peur de quelques tourments de plus ou de moins ne m'arrachera point l'aveu d'un crime dont je suis innocente. »

V

L'exécuteur la lia et la mit sur la sellette; l'interrogatoire commença. Elle nia obstinément. Comme avant, elle déclara qu'elle avait vu Grandmaison l'assassin présumé, qu'elle avait causé avec lui, mais affirma ne rien connaître du complot.

Lombard et Littré, médecins et chirurgiens du Châtelet qui, de part leurs macabres fonctions, devaient visiter dans la basse geôle de la cour les cadavres puants et corrompus « soufloqués en eau de Seine » (1), l'examinèrent sommairement pour voir si elle pourrait supporter la question sans en mourir, et sur le champ le bourreau se mit à l'œuvre.

Il noua son jupon à la hauteur des genoux, lia solidement les poignets, et, par deux cordes « d'une grosseur raisonnable » les attacha à deux anneaux scellés au mur de la chambre, espacés de deux pieds, quatre pouces (2) et situés à un mètre environ du sol. Les pieds furent liés à leur tour, chacun séparément par des cordages assez gros, au-dessus des chevilles ; les cordages passés dans deux anneaux scellés au plancher à quatre mètres du mur furent tirés à force d'homme, noués, passés et repassés les uns sur les autres, « en sorte que l'accusée fut bandée le plus fortement qu'il se put ».

Defita reprit son interrogatoire. Habilement, il profita de cette minute où l'angoisse trouble les sens, où la vague attente de quelque chose de terrible, épouvante et brise les plus braves. Tendue comme le serait une corde de violon, la malheureuse déclara tout ce qu'elle savait. Le procès-verbal de torture en fait foi :

(1) Nous possédons encore le carnet où ils inscrivaient journellement leurs constatations. Cf. A. N., Y. 10637.

(2) Environ 75 centimètres.

« A dit qu'à la vérité, elle s'est plainte de M. Ticquet, il y a environ quatre ou cinq mois, au nommé Grandmaison, et que, dans le malheur de son procès, elle luy a dit qu'elle voudroit bien estre défaite de M. Ticquet, lequel luy dist que cela estoit bien aisé à faire, et que ce fut chés elle que ladite proposition en fut faite, et que depuis ce temps-là il peut y avoir deux mois environ, ledit Grandmaison luy dist qu'il exécuteroit la chose, mais ne lui dist point le jour que celà seroit fait, mais seulement, en termes généraux, que ce seroit devant Pasques; que le jour dudit assassinat, elle ne sçaît rien de ce qui fut exécuté, et que depuis, l'estant venu voir, y ayant du monde avec elle, il ne luy en parla point, et qu'elle n'a seu que ledit Grandmaison s'en est allé que par les interrogatoires que nous luy avons faits sur ce sujet-là... Ne croyoit pas que ledit Grandmaison dût exécuter ou faire exécuter la chose, et que ce n'est que dans ses chagrins qu'elle luy en a parlé... »

On sent, à la forme hachée, haletante, des phrases, que la souffrance les dicte et les ponctue. Entraînée par la douleur, elle continue sa confession :

« ...Que Moura s'est embarqué de luy mesme, avec Auguste (1), pour le complot dont on luy a parlé, et qu'elle n'a point donné d'argent; avoit bien ouy dire par ledit Moura que si il sortoit, il tueroit M. Ticquet; que jamais le sieur de Montgeorges n'a eu connaissance de la proposition qu'elle avoit faite audit Grandmaison; que ny la Lefort, ny Roussel, ny aucun de ses domestiques n'en a rien seu, que tout s'est passé dans un moment de colère et n'en a pas parlé depuis...; n'a point seu les mesures qui avoient été prises pour l'exécution de ladite proposition et proteste devant Dieu qu'elle n'a point parlé à aucun de ses domestiques et que la chose s'est passée avec ledit Grandmaison seul, ainsi qu'elle nous a dit, et que c'estoit chés elle, ainsi qu'elle nous a dit aussi, et qu'elle nous prie de la soulager... »

On fit alors glisser le long des cordages, et le plus près possible des anneaux scellés au sol, le tréteau de l'ordinaire (2), comme on glisse le chevalet sous les cordes du violon, pour augmenter leur sonorité et leur tension. L'aide empoigna la tête de la femme, l'inclina vivement en arrière, èt lui mit un large entonnoir entre les dents; le questionnaire lui prit le nez, le serra,

(1) Auguste Catelain, le dénonciateur.

(2) La hauteur du petit tréteau était de deux pieds, soit 65 centimètres. Le grand tréteau mesurait au contraire un mètre de hauteur.

et, tenant haut le coquemart (1), il le versa lentement dans la corne. Lorsque le pot fut vide, il se tourna vers le juge et le prévint.

L'interrogatoire reprit, et le greffier continua son lugubre procès-verbal :

« *Au premier pot d'eaü* :

« A dit qu'il est vray que, deux jours avant l'assassinat, elle se « mist en devoir d'emprunter quarente louis d'or de Mons. Fo- « rest conseiller, ce qui ne fut pas fait et que ce n'estoit point « pour donner audit Grandmaison. Mais pour la subsistance « de sa famille, ayant mesme lors vendu une party de sa vais- « selle d'argent pour subsister. »

Le supplice recommence :

« *Au deuxième pot :*

« N'a rien à dire davantage. »

« *Au troisième pot :*

« Elle avoue qu'elle a donné 200 francs à Grandmaison ; mais « persiste à dire que jamais elle n'a connu la complicité de « Moura et de Catelain. Elle défend encore Montgeorges. »

L'effroyable torture se prolonge. On n'entend plus maintenant, dans la salle sombre et silencieuse, que le clapotis sonore de l'eau qui tombe dans la corne, lentement, et de haut. De temps à autre, le bourreau lâche les narines de la suppliciée, et, bruyamment, avide d'air, elle avale et respire à la fois. Attentifs, guettant anxieusement le « oui » que la douleur arrache, Defita, Gaillard et les autres ne sont plus que des bêtes judiciaires affolées qui donneraient leur âme pour obtenir l'aveu suprême. Après l'ordinaire, on ordonne l'extraordinaire ; l'aide glisse sous les cordes le grand tréteau, et le pauvre corps blanc de femme que l'on a tant aimé, bien qu'étiré à se rompre, gonfle et ballonne comme une outre.

Le greffier, lui, est toujours impassible. Il est trop habitué à tous ces incidents pour s'émouvoir ; sa plume ne grince ni plus ni moins sur le papier, il n'oublie ni un tréma, ni un point, ni un accent, dans cette fin de procès-verbal qui sue l'agonie :

« *Au quatrième pot :*

« A dit : Ha mon dieu !

(1) Le coquemart ou pot dont on se servait dans le ressort du Parlement de Paris, valait deux pintes et une chopine (mesure de Paris), soit environ 2 litres 33 centilitres. La question comportait 8 coquemarts. On forçait donc le patient à *avaler près de 19 litres d'eau!* Il ne faut pas oublier que, pendant ce temps, les cordes tendues par les tréteaux le déchiraient.

« *Le traiteau de l'extraordinaire mis :*

« A dit que si elle sçavoit quelque autre chose ,elle nous le diroit en conscience.

« *Au cinquième pot d'eau :*

« A dit qu'elle n'en peut plus et qu'on la soulage.

« *Au sixième pot d'eau :*

« N'a rien dit.

« *Au septième pot :*

« A dit qu'elle a dit la vérité !

« *Au huitième pot :*

« N'a rien dit... »

Hélas ! la malheureuse n'est pas quitte ; on va l'interroger encore : « Ce faict, a estée déliée et mise sur un matelas devant le feu, où, après qu'elle a esté remise des rigueurs de la question, a esté de nouveau procédé à son interrogatoire et le serment réitéré... » Mais cette dernière tentative ne pouvait être que de pure forme. Le greffier lui fit lecture de tout ce que contenait le procès-verbal, depuis le moment où on l'avait appliquée à la question, et, lorsque tout fut fini, quand les dernières formalités eurent été remplies, le lieutenant criminel, le conseiller, le bourreau, les médecins sortirent, et la laissèrent devant la cheminée, grelottante sur son matelas, seule avec La Chétardie, le vieux curé de Saint-Sulpice (1).

VI

Sur les trois heures de relevée, l'un des guichetiers vint prévenir Defita que Mme Ticquet demandait à lui parler ; il monta à la chambre de la question.

Elle tenait à quitter le monde aimablement, le sourire aux lèvres, comme elle eût abandonné une table de jeu, dépouillée par un adversaire plus habile. Elle n'avait plus que quelques instants à vivre, et ne voulait pas être prise au dépourvu. Elle dit à Defita qu'elle était obligée, pour sa satisfaction propre et pour satisfaire aussi à ce qu'elle devait à son mari, de déclarer qu'elle lui demandait très humblement pardon de tout ce qui s'était passé à son égard. Des bruits avaient couru dans le monde d'une promesse de mariage entre elle et de Montgeorges ; elle confessa que, quelques années avant, en plaisantant et par ma-

(1) Né le 23 novembre 1636, il avait pris possession le 13 février 1696, de la cure de Saint-Sulpice. Il avait été chargé par l'Archevêque de Noailles de faire se rétracter Madame Guyon. Il avait la confiance de Madame de Maintenon et Louis XIV aimait à s'entretenir avec lui dans son cabinet.

nière de badinage, elle avait écrit une sorte de promesse, où l'un et l'autre s'engageaient à s'épouser, en cas de mort de son mari, mais elle affirma que cette promesse avait été déchirée sur-le-champ. Elle protesta devant Dieu qu'elle n'avait jamais eu d'autres pensées, contre Ticquet, que celles avouées et contenues dans le procès-verbal de question.

Elle voulut que l'on payât toutes ses dettes. Elle rappela celles contractées chez les marchands, les deux cents livres qu'elle devait à une veuve Carlier, sa cousine, les deux cents louis d'or qu'elle devait à Montgeorges, et pour lesquels n'existaient ni billets, ni reconnaissances. Elle ajouta qu'elle avait fait un testament en double expédition, de mêmes jour et date, qu'on avait dû trouver l'un des actes chez elle, et que l'autre était déposé entre les mains de Mᵉ de Troyes, notaire au Châtelet. Elle demanda au lieutenant de payer les gages de ses domestiques, conformément au registre qu'elle en avait tenu. Elle le pria enfin, de vouloir bien prendre garde à certains objets qu'elle aimait, et qu'elle avait dû remettre, le matin, à Valon, le concierge, avant de comparaître en la chambre de torture (1).

Sa dernière pensée fut pour son ami. Bien que morte à demi, elle voulait encore éloigner tout soupçon de sa tête, et affirma une fois de plus, énergiquement, que de Montgeorges n'avait jamais entendu parler, directement ni indirectement, de tout ce qu'elle avait pu négocier avec Moura ou Grandmaison.

Toutes ces dispositions prises, elle se sentit libre et calme, et attendit paisiblement le tombereau qui devait la mener en Grève.

VII

Le temps s'était couvert. Une chaleur lourde et grise pesait sur la ville. Dès avant midi, la foule grouillait autour du grand Châtelet, à l'entrée de la rue Saint-Denis, autour de la croix, à la Boucherie, rue de la Joaillerie, encombrait les fenêtres et escaladait les toits. Impatiemment, on attendait l'ouverture des portes.

(1) Ces menus objets reflètent un peu l'âme de celle qui les possédait. Il y avait « une petite boëste à senteur d'or, un cachet d'argent, une bague où il y a deux petits diamens brillans, un petit more d'or avec un cachet, une tabatière d'écaille garnie de quatre diamens, une bourse en broderie dans laquelle il y a 12 louis d'or et une pièce d'un écu blanc, plus un petit flacon de cristal garny d'or dans un petit sac de velours bleu, une petite boëste d'yvoire dans laquelle il y a un crapot, plus un jupon d'une étoffe cramoisye et or... » Elle voulut que l'argent de la bourse demeurât à Vallon le concierge.

Sur tout le parcours, les rues étaient noires de monde. Tous ceux qui habitaient rue Planche-Mibray, rue Vieille-Place-aux-Veaux, rue du Pied-de-Bœuf, ou rue de la Vieille-Lanterne, ceux des rues de la Mortellerie, des Haudriettes et du Martrois, étaient descendus vers l'Hôtel de Ville. Les heureux dont les fenêtres donnaient sur la Place, au coin des rues Tannerie, Vannerie, Jean-de-l'Espine ou du Mouton, les avaient louées des prix fous. Toute la Cour, toute la Ville, toute la Robe, toutes les bonnes amies de madame Ticquet s'étaient âprement disputé les moindres mansardes (1). Les contemporains évaluèrent à près de cent mille, le nombre des gens qui « voulurent voir ».

Vers cinq heures et demie, elle quitta le Châtelet avec Defita et deux cents archers. Elle était droite et toute blanche sous la large coiffe et la longue robe de toile. Elle semblait avoir recouvré le calme indifférent de ses jours heureux, sa volonté tenace et virile, et l'air de divine majesté dont s'ennoblissaient jadis ses gestes et ses pas. Moura, le portier, brisé par la ques-

(1) Sourches dit dans ses *Mémoires* : « On ne saurait s'imaginer quelle foule de monde il y avoit dans les rues pour les voir passer et quelle effroyable multitude de peuple étoit dans la grève pour voir l'exécution. On avoit loué des fenêtres jusqu'à 7 et à 8 pistoles et elles étoient remplies de personnes de la Cour et de la Robe, jusque là qu'on y voyoit plusieurs hommes et femmes qui avoient été longtemps en commerce de société avec la dame Ticquet ; monstrueux effet de la curiosité des François qui les a fait passer par-dessus toutes sortes de bienséances. » — Saint-Simon fait d'analogues réflexions : « Toutes les fenêtres... furent remplies de spectateurs, hommes et femmes, et de beaucoup de noms et de plusieurs de distinction. Il y eut même des amis et des amies de cette malheureuse qui n'eurent pas honte et horreur d'y aller. Dans les rues la foule étoit à ne pouvoir passer. En général, on en avoit pitié et souhaitait sa grâce, et c'était, avec cela, à qui l'iroit voir mourir. Et voilà le monde, si peu raisonnable et si peu d'accord avec soi-même. » — Madame Dunoyer nous apprend « qu'on avoit dressé quantité d'échafauts sur la place et qu'il y eut, ce jour-là, des maisons qui rapportèrent à leurs maîtres plus d'argent qu'elles ne leur en avoient coûté ». — La duchesse d'Orléans affirme qu'on paya des fenêtres 50 louis, et elle raconte, en outre, que Madame Ticquet s'était fait tirer son horoscope, qu'on lui avait prédit qu'elle atteindrait un âge fabuleux et vivrait fort heureuse, *pourvu qu'elle se garda de la main d'un homme qui portait le même nom qu'elle.* De son nom de fille, elle s'appelait Carlier et il se trouva que le bourreau qui la décapita portait le même nom. — Le roi trouva fort mauvais que les dames fussent allées à cette exécution, et il en dit son sentiment à quelques-unes, en pleine cour.

tion (1), était étendu à ses pieds, sur la paille; La Chétardie, le confesseur, les accompagnait. Lorsque, sous le porche, au sortir de la prison, elle avait aperçu la multitude innombrable, elle avait baissé les ailes de la coiffe. Mais bientôt elle les avait relevées; ses yeux ne voyaient pas la foule, elle regardait au loin, droit devant elle, et son âme semblait lointaine à ceux qui la contemplaient.

A peine le cortège était-il en marche, que la pluie qui menaçait depuis longtemps se mit à tomber en larges gouttes. Lorsqu'on arriva sur la Place de Grève, l'orage était si violent, qu'on ne put procéder à l'exécution, et qu'on dut attendre une accalmie. Pendant tout ce temps, elle fut debout dans le tombereau, impassible sous l'averse, face à l'échafaud. A côté d'elle, son carrosse, attelé de quatre chevaux noirs, l'attendait.

Le portier était plus mort que vif de l'effort de la question. Le bourreau le prit et le pendit... Puis il vint à elle. Elle descendit de la charrette. Lorsqu'il fallut monter les marches inégales de la plateforme, elle lui tendit sa main pour qu'il l'aidât et, en la lui présentant, elle la porta à ses lèvres pour ne pas manquer à la civilité. Elle monta lentement, posément, en relevant un peu sa robe devant elle. Arrivée sur la plateforme, elle alla droit au billot, s'agenouilla, le baisa, se redressa, et, comme le bourreau faisait mine de vouloir toucher à ses cheveux, elle le prévint elle-même. Cambrant la taille, tête haute, paupières closes, elle leva les deux bras, harmonieusement, fixa les mèches folles qui retombaient sur sa nuque et s'agenouilla pour la dernière fois dans ce geste d'adorable coquetterie.

L'exécuteur ordinaire était en prison pour crime. On avait été obligé de faire appel à celui de Pontoise, et le malheureux qui n'avait jamais coupé de tête, tremblait devant la blancheur de ce cou de femme, que la victime offrait elle-même. Le couperet mal dirigé tomba de travers, et fit une blessure béante. L'homme s'énerva, prit la hache, mais, éclaboussé de sang, il tapait au hasard, et très vite le cou de la malheureuse ne fut plus qu'une horrible boullie d'os et de chairs rouges... (2). Une immense cla-

(1) Il avait violemment résisté: on n'avait pu l'appliquer à la question que par la force, il avait insulté le questionnaire et lui avait reproché de ne pas savoir faire son métier.

(2) On lit dans les *Nouvelles extraordinaires* du mardi 14 juillet : « La manière dont Madame Ticquet fut dernièrement charpentée par le bourreau a porté Messieurs du Parlement à chercher un autre moyen de décapiter qui n'expose plus le patient à être manqué : et pour cet effet, on trouve qu'il seroit plus à propos de faire poser la teste sur un billot, *et*

meur s'éleva dans la place, et les archers durent protéger le bourreau contre le peuple exaspéré.

La tête exsangue fut laissée quelque temps sur l'échafaud, le visage tourné vers l'Hôtel de Ville. Elle était si admirablement belle, que les yeux ne s'en pouvaient détacher (1).

Il y avait une grandeur surhumaine dans la sévérité divine de ses traits, et la foule qui venait d'assister à l'horrible saignée, et s'imaginait à l'avance une face convulsée de terreur, admirait en silence l'apaisement de ce chef, dont un souffle d'air tiède et mouillé par l'averse faisait trembler les cheveux.

On mit le corps dans le carrosse de deuil, qui partit, escorté des archers, suivi de tout le peuple. Au milieu d'indicibles bousculades (2), on le conduisit à l'église Saint-Sulpice, sa paroisse, et on l'enterra dans le petit cimetière (3), par permission de la justice. Le conseiller rendit à sa femme morte tous les honneurs imaginables; sur son ordre, un service solennel eut lieu, et il fit dire quarante messes pour le repos de son âme.

VIII

Pendant qu'on exécutait son amie à Paris, Montgeorges était dans le Parc de Versailles et s'y promenait tristement. L'orage

de lui faire tomber sur le cou un fer fort tranchant, chargé d'un grand poids, à peu près comme il se pratique en Italie et ailleurs. » C'est la première idée de la guillotine en France.

(1) Madame Dunoyer dit : « On n'a jamais rien vu de si beau que sa tête lorsqu'elle fut séparée de son corps ! On la laissa quelque tems... pour la faire voir au peuple, et je vous assure qu'ele m'éblouit. » Elle ajoute que la prédiction faite par la Chastelain à la conseillère, qu'elle serait, deux mois plus tard, *bien au-dessus de ses ennemis et délivrée de toutes ses peines*, se trouva réalisée lorsqu'elle monta sur l'échafaud et fut mise à mort.

(2) « Ce spectacle ne se passa pas sans de grands désordres, lit-on dans les *Nouvelles extraordinaires*, puisqu'il y eût un grand nombre de personnes blessées, quelques-unes tuées, plusieurs échafauts enfoncés, des carrosses brisés, des chevaux maltraités et quantité de gens volés... »

(3) Cf. les *Remarques historiques sur l'église de Saint-Sulpice...* 1773, in-12. — *Bibl. de la Ville de Paris*, 6674. — Nous possédons les registres mortuaires de Saint-Sulpice. Ils portent à la date du 19 juin 1699, cette mention : « A esté enterrée Madame Angélique Nicole Carlier, femme de Me Claude Ticquet, conseiller au Parlement... Présents : Sulpice Martinet, escuyer controlleur des gardes du Corps de Sa Majesté et Me Hubert Clément amis. » B. N. — F. Fr. 32594 (fno 475).

éclata, qui le força de rentrer au palais. Comme le roi sortait du salut, il alla de son côté, lui dit qu'il était bien aise que Madame Ticquet l'eût justifié dans l'esprit du public, et l'assura que, pour son compte, il ne l'avait jamais soupçonné. Le pauvre amant remercia Sa Majesté, et lui demanda un congé de huit mois pour aller promener ses chagrins hors du royaume. Cette grâce lui fut accordée. Il arriva par la suite aux plus hauts grades, se maria sur le tard, et mourut sans enfants, chargé d'ans et de gloire (1). — Après la tragédie, Ticquet le conseiller s'était retiré à Nogent-le-Rotrou; il toucha la forte indemnité qu'il espérait, fut méprisé de chacun, et s'en vengea sur les condamnés qu'il aimait à voir appliquer à la torture. Il vécut encore quinze ans. — Maboul, conseiller du Roi en ses conseils, fut nommé tuteur des enfants. Le fils eut une lieutenance au régiment Villeroy ; la fille, épouvantée, se jeta dans un couvent (2). — Cattelain, le dénonciateur, fut condamné à cinq ans de bannissement, les autres accusés renvoyés. — Moura, le portier, se balança tout un jour au-dessus de la place de Grève, puis il rejoignit les misérables qui, bouillis, rompus, pendus ou décapités, étaient allés, après leur mort au gibet de Montfaucon, *garder les moutons à la lune.* — Salons et ruelles firent preuve, en général, d'une âpre malignité envers leur souveraine morte. Epigrammes, épitaphes, anagrammes, oraisons funèbres, stances,

(1) Chevalier de Saint-Louis, il est fait, le 23 décembre 1702, brigadier d'infanterie. Au combat d'Eckern en Flandre, le 30 juin 1703, il charge à la tête de 1.500 grenadiers. Maréchal de camp le 28 octobre 1763, il sert sous le maréchal de Villeroy. Il commande l'hiver à Anvers en 1705, sous le comte de Gassé, lieutenant général ; puis on l'envoie en Provence, il se jette, en 1707, dans les Antibes au passage du duc de Savoie ; il fait ensuite campagne dans les armées du Dauphiné, et commande le Comté du Nice jusqu'en 1711. Il épousa, en janvier 1710, Anne-Jeanne Auzannet, veuve de François Galliot de Gaillard, guidon des gendarmes flamands. Cette année-là, il eut une affaire avec M. de Marsilly, se battit en duel, quitta la France pour l'Espagne, et ne rentra qu'à la mort du roi. Il s'éteignit le 13 décembre 1735.

(2) Nous retrouvons, en 1720, Claude-Auguste Ticquet de Chambon, chevalier de Saint-Louis, major au régiment de Villeroy-Cavalerie, demeurant rue Saint-Honoré, paroisse Saint-Eustache, et une demoiselle Angélique-Nicolle Ticquet, demeurant au couvent de la Conception, même rue Saint-Honoré, paroisse Saint-Roch. Elle y mourut en 1754, à 76 ans. En 1735, un nommé Ticquet fut secrétaire de l'ambassade de M. de Puisieux, à Naples; il fut plus tard envoyé à Bruxelles en 1743-1744. C'était probablement un petit-fils du conseiller.

critiques et contre-critiques d'oraisons furent prodiguées à l'envi. Ce fut le jeu de cette année-là (1).

Ainsi mourut la belle madame Ticquet, « qui avoit été l'ornement de Paris ». La violence de sa passion lui fit perdre le sentiment du juste et de la mesure, et, comme la marquise de Brinvilliers, elle alla demander à Satan ce que Dieu lui refusait. Le soir de l'expiation, bien des âmes prièrent pour elle, et tandis qu'il s'éloignait sur le chemin de l'exil, le cœur brisé, la tête lourde, son ami redisait tout bas : « Cruelle mort, tu as effacé la couleur du plus beau visage qu'on eût jamais vu ; tu as éteint le feu des plus beaux yeux du monde, et tu as séparé l'âme la plus amoureuse du plus beau corps qui fût jamais. »

ANDRÉ FRIBOURG.

(1) Nous possédons une « *Oraison funèbre de Madame Ticquet*, qui porte pour épigraphe : *Spiritu magno vidit ultima* » « Elle vit la mort avec beaucoup de grandeur d'âme. » L'oraison de l'abbé Balon fut récitée publiquement en plusieurs endroits et nommément aux Chartreux dans la cellule de Dom Vicaire, le 6 octobre 1699 (fête de Saint Bruno). En outre, on imprima une « *Lettre du P. Chaussemer, docteur en théologie, à Mademoiselle X... sur l'oraison funèbre de Madame Ticquet* », un « *Discours moral et chrétien sur la vie et la mort de Madame Ticquet* », etc. Les stances adressées par « *l'ombre de Madame Ticquet à san mary* » ont une certaine allure. On attribua à la prisonnière elle-même une pièce qui circula longtemps sous le manteau, et qui débutait ainsi :

Dans ce lieu d'amertume, humblement prosternée...

et on affirmait qu'elle l'avait écrite à la Conciergerie. — Parmi les épitaphes nous ne citerons que l'extrait suivant de l'une d'elles :

Angelica Carlier,
Angelus forma, Diabolus merito,
Vir anima, mulier corpore...
Sub signo Tauri anno MDCLV
Nata
Sub signo Capricorni-Anno MDCXCIX...

et cet anagramme brutal :

ANGELIQUE CARLIER
JARNIQUEL LEGARCE.



UNE PAGE D'HISTOIRE OTTOMANE [1]

(1861-1908)

II. — L'assassinat de Midhat Pacha

I

PENDANT que ces tragiques évènements se déroulaient à Constantinople, la situation de l'Empire Ottoman, au point de vue extérieur, devenait des plus menaçantes. L'insurrection de l'Herzégovine et de la Bosnie battait son plein; la Bulgarie, poussée au désespoir et travaillée par les agents du panslavisme, se soulevait à son tour et subissait les horreurs des massacres de Batak dénoncés au monde civilisé par la grande voix de Gladstone; la Serbie, excitée par le général Tchernaieff, déclarait la guerre ou se la faisait déclarer et la Russie ne dissimulait pas ses intentions d'intervenir d'une façon active, conforme à ses traditions et à ses convoitises.

En présence d'un état si précaire des choses, quel était le devoir du nouveau monarque arrivé au pouvoir d'une façon prématurée mais dans toute la vigueur de l'âge et avec une dose d'intelligence remarquable? Dirigé vers le bien, le sultan aurait relevé son pays d'une façon à lui assurer l'avenir. Il aurait dû pour cela grouper autour de lui toutes les bonnes volontés, renoncer à tous les errements du passé, s'appuyer sur les hommes remarquables qui lui avaient facilité l'accès au trône et s'assurer le concours de toutes les races sans distinction d'origine ni de religion. Telle ne fut pas la ligne de conduite adoptée. Un général turc, homme de grande valeur, très patriote et d'un sens droit, qui avait des rapports personnels avec le prince Abdul-Hamid avant que celui-ci songeât pour longtemps à monter sur le trône de ses ancêtres, nous a raconté que le jour même de son retour au palais, après avoir ceint, suivant la tradition, le sabre d'Othman dans la mosquée d'Eyoub, le nouveau sultan lui dit: « C'est Réchid pacha (il faisait allusion au grand Réchid) qui est responsable de tout ce qui arrive; c'est *ce grand malfaiteur* qui a engagé mon père à souscrire à ce maudit Tanzimat sous la pression de l'Europe, et qui, en donnant des illusions stupides au peuple turc, a égaré ce dernier. Le gouvernement qu'il faut à notre nation, c'est un despotisme absolu et non pas ce régime de liberté pernicieuse que

(1) Voir *La Revue* du 15 septembre 1908.

l'Europe pratique. Je saurai mettre de l'ordre dans les idées, mais, avant tout, il faut solidifier ma position et écarter des affaires les misérables qui ont déposé mon oncle ». Voilà quelles étaient les dispositions intimes du nouveau sultan dès le premier jour de son avènement. Pendant toute la durée de son règne, il a poursuivi sans cesse la mise à exécution de son plan. Il faut dire tout de suite que son collaborateur principal, son conseiller intime, son unique inspirateur, son véritable bras droit dans cette œuvre néfaste, ce fut ce même Saïd pacha qu'il appela dernièrement au Pouvoir sans réussir à l'y maintenir, pour essayer de sauver par des tours de passe-passe une situation irrémédiablement perdue. L'homme qu'Abdul-Hamid redoutait le plus était Midhat pacha, qu'il avait conservé comme président du Conseil d'Etat à son avènement au trône. Six semaines après, il le nomma Grand Vizir en remplacement de Ruchdi pacha afin de mettre ces deux hommes d'Etat en opposition et en concurrence. Par contre, il circonvint et cajola outre mesure le ministre de la guerre Redif pacha pour s'en faire une créature, bien qu'il fît partie des principaux conjurés qui avaient exécuté le plan de déposition d'Aziz. Son dessein était de ruiner les uns par les autres ; tous donnèrent dans le panneau. Il confia en outre la grande Maîtrise de l'Artillerie à son propre beau-frère, mari de la princesse Djemilé, afin d'avoir entre ses mains tous les départements militaires.

Pendant que Midhat pacha se croyait libre de mettre ses idées en pratique pour la régénération de la Turquie, qu'il assainissait l'administration et qu'il déployait des efforts surhumains pour conjurer la crise étrangère et vaincre la révolution dans la Turquie d'Europe, alors que l'Empire était en danger de mort, le nouveau sultan se livra à un acte de despotisme inouï, pervers et scélérat, qui donna tout de suite la mesure de son intelligence et la nature du régime qu'il entendait pratiquer. Deux mois après qu'il était entré en fonctions, Midhat pacha fut mandé au Palais à l'aube du jour, sous prétexte que le sultan avait à lui faire une communication pressante. Une grande partie de la nuit précédente avait été employée par ce malheureux ministre à rédiger les principaux articles de la Constitution qu'il voulait faire promulguer. Il avait cependant remarqué que cette même nuit, le ministre de la guerre Redif pacha s'était présenté à dîner sans être invité et qu'il l'avait, pour ainsi dire, gardé à vue jusqu'à une heure du matin. Des amis avaient informé le malheureux Grand Vizir qu'il y avait, autour de sa résidence, un mouvement inaccoutumé de troupes, Midhat pacha n'en prit aucune cure; il se croyait intangible. Arrivé à Yeldiz, on lui signifia qu'un bateau

se tenait sous pression dans le port et qu'il devait sortir hors des confins de l'Empire. Ce fut un véritable coup de théâtre. La population de Constantinople, stupéfaite, resta inerte. Elle se livra à un tas de commentaires puérils, mais personne n'osa bouger ni demander la raison d'une telle catastrophe. Comme Pompée qui prétendait n'avoir qu'à battre du pied pour faire sortir des légions, Midhat pacha croyait qu'il n'avait qu'à lever le petit doigt pour soulever tout le peuple turc. Il s'était trompé aussi lourdement que le présomptueux rival de César. Notre personnage se rendit à Brindisi et ensuite à Paris et à Londres, visitant les principaux hommes d'Etat d'Europe, échangeant avec eux des idées, ruminant des projets d'avenir, mais il se considérait comme très malheureux. Il ne pouvait admettre qu'étant donné son passé, les services rendus à son pays, et la popularité que les derniers événements lui avaient donnée, Abdul-Hamid pût se débarrasser de lui d'une façon si leste. Nous l'avons vu alors à Paris, il souffrait atrocement. Il fut remplacé à Constantinople par Edhem pacha, homme qui ne manquait pas de valeur, mais obstiné, cassant, ayant l'esprit très étroit et assez souple cependant pour entrer entièrement dans les vues du sultan; au fond, ce fut un instrument inconscient, comme l'événement l'a prouvé. En même temps que Midhat pacha fut expédié en Europe, Abdul-Hamid exila l'ancien Grand Vizir Ruchdi pacha à Saroukham, en Asie, le Cheich-ul-Islam à la Mecque. Avni pacha et Rachid pacha avaient été déjà assassinés par le circassien Hassan. C'était la dispersion totale et l'anéantissement des principaux chefs qui avaient organisé la déposition d'Abdul-Aziz. Mais là ne devait pas s'arrêter le plan du cauteleux personnage qui régnait à Yeldiz; il n'en était qu'à son début. Pour mener à bonne fin tous ses projets, il fallait occuper et préoccuper le peuple turc : comme à l'impératrice Eugénie, il lui fallait sa guerre, une guerre longue, absorbante, lui permettant de faire exploser la colère musulmane et un patriotisme factice de toutes les races de l'Empire.

C'est là qu'il faut chercher le secret de son rejet de toutes les propositions faites par les grandes puissances pour les réformes en Roumélie, de son opposition farouche au protocole de Londres et à toutes concessions en faveur de la Bosnie et de la Bulgarie. Il joua à cette occasion une comédie atroce; sous prétexte de libéralisme, il fit annoncer à coups de canon, pendant que les délégués à la Conférence de Constantinople étaient assemblés à l'Arsenal, l'octroi d'une constitution et la future réunion d'une Chambre de Députés. Il fit dire par ses délégués Savfet et Server pachas, qu'il n'avait plus la faculté de rien

accepter sans le consentement de la nation qui allait bientôt être consultée sur les affaires du pays. On sait quelles furent les conséquences de cette attitude intransigeante, voulue et soigneusement concertée. L'Europe laissa la Turquie en tête à tête avec la Russie, la guerre survint, le palais et notamment l'ex-Grand Vizir Saïd qui en était alors le premier secrétaire, voulurent s'immiscer dans la direction des opérations, les uns et les autres brouillèrent tout, confondirent tout et finirent par provoquer le désastre que l'on connaît, c'est-à-dire la défaite, le démembrement de l'Empire, mais la consolidation d'un régime de bassesse, d'ignorance, d'oppression et de meurtre qui a duré 32 ans (1).

II

Abdul-Hamid, vaincu et humilié, avait cependant gagné quelque chose à la faveur des événements. Le désastre de son pays lui permit de se débarrasser des principaux chefs militaires qui avaient contribué, en second ordre, à la chute d'Abdul-Aziz. Sous prétexte qu'ils avaient été battus, il éloigna de Constantinople ceux qu'il avait marqués de sa haine et aucun d'eux n'y a pu rentrer.

La paix conclue, le peuple turc mâté, les généraux avilis, c'est alors qu'il commença à créer un personnel administratif façonné et pétri comme il l'entendait. Il lui fallait des hommes nouveaux, faméliques, avides, prêts à toutes les besognes et disposés à vendre leur conscience et leur âme. Dans ce travail, il a déployé un art merveilleux et une connaissance profonde du cœur humain, Convaincu qu'il avait atteint la plus grande partie de son but et qu'il pouvait tout se permettre impunément, il annula la fameuse Constitution, renvoya la Chambre dérisoire qu'il avait fait élire et bâillonna sans délai la presse. Il s'entoura d'une police secrète formidable et créa un état de siège permanent devant lequel toutes les consciences fléchirent et tous les caractères s'avilirent. Il n'y avait plus en Turquie qu'un seul idéal, il ne restait qu'un unique ressort moral qui n'était autre que celui d'entasser de l'or et d'en jouir bestialement. Mais pour avoir la possibilité d'y arriver, il fallait se déclarer l'espion du Palais et donner des preuves patentes de son asservissement, en sacrifiant père, mère, frère, amis, principes, conscience, sentiments de la Patrie et même d'humanité. Nous avons déjà raconté ici même l'histoire de ce régime inepte.

(1) Voir le volume de Midhat Effendi *Zubdetoun-El-Hakaïk*.

Cependant, le sultan n'était pas heureux; il s'était aperçu mais un peu tard qu'il avait commis une imprudence. Au lieu d'abattre définitivement Midhat pacha, il l'avait laissé partir en Europe où il le craignait autant que s'il était à Constantinople; il le lui fallait à tout prix. Il décida de le faire rentrer, mais sans lui laisser soupçonner ce qu'il avait médité contre lui. Il faut reconnaître que, pour exécuter son plan machiavélique, il déploya une adresse extraordinaire et qu'il a été beaucoup plus adroit que sa grande victime.

Nous sommes arrivés au point le plus dramatique de notre récit. Le forfait dont nous allons narrer les détails est un des plus horribles que l'histoire ait à mentionner et à stigmatiser. Ceux qui l'ont perpétré en subiront certainement tôt ou tard le châiment, si ce que l'on appelle la justice immanente des choses n'est pas un mythe.

Midhat pacha se trouvait fort malheureux de son séjour en Europe. Il en souffrait moralement et pécuniairement. L'ingratitude de son pays lui pesait très amèrement et, comme il n'avait pas de fortune, n'ayant jamais tripoté ni prévariqué, il était obligé d'accepter le concours généreux mais discret d'un ou deux amis pour vivre avec une certaine aisance. D'ailleurs, un pacha turc, si bien doué qu'il soit, ne peut, sans souffrir, renoncer à ses habitudes ataviques, climatériques et routinières. Notre vie européenne d'agitation, de fièvre, de continuelle tension d'esprit, nos habitudes d'exactitude, notre système de calculer nos dépenses suivant nos ressources, nos coutumes et nos goûts ne conviennent pas aux musulmans en général. Lorsqu'ils s'adaptent à nos façons de vivre, ils doivent faire un très grand effort, et s'ils y arrivent, c'est un peu superficiel et factice. Notez qu'un ancien grand Vizir du calibre et de l'importance de Midhat qui, malgré son sincère libéralisme, avait eu pendant longtemps autour de lui une foule de parasites, d'adulateurs, de courtisans, un homme que la presse naïve avait pendant longtemps qualifié de *Vizir Felaton Semir*, ministre aussi grand que Platon, se voyant loin de sa patrie, isolé et abandonné, privé de sa femme et de ses enfants, quelque fort qu'ait été son tempérament, il y avait lieu pour lui, non seulement d'être atteint de nostalgie, mais de désespérer de la vie. Il faut avoir vécu pendant longtemps en Orient pour bien comprendre cet état d'âme.

Abdul-Hamid connaissait parfaitement la situation précaire, à tous les points de vue, de sa future victime. Il savait qu'il n'avait qu'à faire un signe pour que l'ancien Grand Vizir rentrât dans son pays, mais il craignait que celui-ci ne posât des condi-

tions et qu'il ne fût, lui, obligé de donner des garanties. Il voulait faire tomber Midhat pacha dans la trame ténébreuse de son filet, à coup sûr et sans risque pour la perpétration de son dessein criminel.

Voici la tactique qu'il employa et qui lui réussit :

Parmi les personnages qui restaient comme des épaves des règnes précédents et qu'il conserva parce que leur mollesse ou leur médiocrité les mettaient hors d'état de rien entreprendre, il y avait alors le brave Savfet pacha qui avait été, tour à tour, ministre des affaires étrangères, de la justice, de l'instruction publique, ambassadeur et Grand Vizir. Le sultan savait que ce personnage était l'ami dévoué de Midhat pacha, sans avoir trempé dans le complot contre Abdul-Aziz. Il l'avait étudié à fond et il le connaissait comme un homme simple, naïf et sans ambition. Il fit des efforts inouïs pour se l'attacher. A force de prévenances et de cajoleries, Abdul-Hamid réussit à inspirer à Savfet une grande confiance, lui laissant l'illusion qu'il le prenait comme confident, comme guide de ses actions et comme conseiller pour la marche des affaires de l'Empire. Chaque fois que l'astucieux sultan faisait venir Savfet pacha, il lui dépeignait son soi-disant état d'âme, il lui ouvrait son cœur, en se plaignant de ses ministres, de ses courtisans, de l'excès de travail auquel il devait s'assujettir, critiquant les uns, déblatérant sur les autres, et dans l'intervalle de ces prétendues confidences, il avait soin de glisser l'expression de son regret, qu'il eût perdu un homme de la valeur de Midhat pacha. Souvent, il maudissait ceux qui l'avaient brouillé avec son ancien Grand Vizir, et, plus d'une fois, il poussa l'astuce au point de verser des larmes. Le naïf Savfet transmettait fidèlement l'objet de ces entretiens à son ami exilé. Le sultan faisait décacheter les lettres du confident qu'il avait choisi et en connaissait le contenu avant leur destinataire. Nous tenons le fait du fils de Savfet pacha lui-même. Ce dernier finit donc par mordre à la conversion apparente du souverain, à croire à une réaction réelle qui se serait faite dans l'esprit de celui-ci en faveur de son malheureux ami. Lorsque Abdul-Hamid jugea Savfet bien préparé, bien mijoté, il risqua, comme on dit, le paquet. Il déclara que le moment était venu de rappeler Midhat pacha de son long exil et chargea Savfet de télégraphier à Paris pour annoncer à son ami son retour en grâce et pour lui permettre, au nom du maître, d'aller s'installer en Crète, en territoire turc, lui laissant entrevoir sa prochaine rentrée définitive non seulement à Constantinople, mais en fonction effective.

III

Malgré les avertissements de ses amis, l'insistance des personnes renseignées, et les efforts inouïs d'un de ses anciens jeunes secrétaires, pour l'empêcher de partir, Midhat pacha donna dans le piège et vint s'installer à La Canée. Très peu de temps après, il fut envoyé pour gouverner la Syrie où son passage laissa, comme toujours, des traces heureuses qu'on n'est pas encore parvenu à faire disparaître complètement. Pendant que Midhat était à Damas, un ambitieux dont nous voulons taire le nom, parce qu'il est mort très malheureux, escamota au Pacha quelques documents, les dénatura et les communiqua au sultan par l'entremise de Djevdet pacha, ministre de la justice et ennemi irréductible de Midhat. Djevdet essaya de convaincre le sultan, qui ne demandait pas mieux, que le Vali de Syrie complotait avec l'Angleterre on ne sait pourquoi. A la faveur de cette intrigue, une grande concession fut obtenue par le dénonciateur même et des bandits en profitèrent largement pour étayer une fortune scandaleuse. L'un d'eux est devenu plus tard ministre et fila de la capitale au premier signal de danger sous le drapeau d'une puissance étrangère. Pendant que le fameux Garde des Sceaux se livrait à sa mauvaise besogne, une autre créature de Midhat pacha entrait en lice pour le perdre et faisait une besogne encore plus inconsciente. Mahmoud bey, ancien secrétaire au Conseil d'Etat, lors de la première présidence de Midhat, son protégé et son courtisan, présenta un rapport confidentiel à Abdul-Hamid pour lui révéler, d'après le dire de sa bru, une ancienne dame du palais d'Abdul-Aziz et épouse de son fils Munir, le même qui fut ambassadeur à Paris, que le sultan déposé en 1876 ne s'était pas suicidé, mais qu'il avait été assassiné par ordre d'une commission secrète. Les instigateurs de cet assassinat auraient été Midhat pacha, Djellal-eldine pacha, Nouri pacha, ces deux derniers beaux-frères du sultan, deux chambellans et quelques autres comparses. Abdul-Hamid, qui ruminait depuis longtemps la perte de Midhat pacha, garda auprès de lui tous les documents qu'on lui avait fournis et, déplaçant sa future victime de Damas, il la ramena à Smyrne sous le prétexte fallacieux de détruire le brigandage qui désolait cette riche province. Il y avait à peine quelques semaines que Midhat pacha était à Smyrne, lorsque le sultan y expédia un de ses aides de camp, apte à tout faire, le général de brigade Hilmi pacha et le colonel Riza bey, le même qui fut destitué dernièrement du ministère de la guerre, avec ordre de prendre le gouverneur général mort ou vif. Celui-ci fut

informé du danger qu'il courait et essaya de se rendre au consulat d'Angleterre, mais n'ayant pas trouvé le consul chez lui, il s'abrita sous le drapeau français que M. Pélissier portait alors. Ce dernier, voyant que son consulat avait été entouré par la troupe, demanda des instructions à Constantinople. L'ambassadeur, M. Tissot, en référa au Quai d'Orsay; malheureusement le ministre des Affaires Etrangères français fit livrer le pacha à son bourreau. Dans l'ouvrage qu'Ali Haïdar bey, fils de Midhat pacha, publia l'an dernier pour raconter la biographie de son père, il insinue dans des termes assez clairs que, dans la livraison du pacha, il y a eu un marchandage inavouable dont nous ne voulons pas nous faire l'écho. C'est à l'histoire à éclairer ce point délicat. Probablement il ne manque pas de documents probants à ce sujet.

Le jour même de l'arrestation de Midhat pacha à Smyrne, Son Excellence Saïd pacha, alors premier secrétaire du Palais, par conséquent le confident intime d'Abdul-Hamid, naguère Grand Vizir, mis à la tête des affaires de l'Etat pour régénérer la Turquie, se rendit au journal *Le Vakit*, principal organe du Palais, et y inséra un article haineux et véhément, dont chaque ligne était un avertissement du sort réservé à Midhat.

Ramené à Constantinople entre quatre gendarmes, ce dernier fut interné dans un corps de garde de Yeldiz appelé Malta Kiosk, et il y trouva ses compagnons d'infortune, les deux beaux-frères d'Abdul-Hamid, Djellal-eldine et Nouri pacha, deux anciens chambellans d'Aziz, un lutteur de profession et quelques portefaix. Tout le groupe était accusé, les uns d'avoir ordonné, les autres d'avoir exécuté l'assassinat du sultan déposé. On institua une Cour extraordinaire de justice et on confia l'affaire à un trio de juges inconscients, dont l'histoire doit conserver les noms. Djevdet pacha, ministre de la justice, et ennemi acharné de Midhat, Sourouri effendi, ancien cadi, à Roustouck, que Midhat pacha avait cassé à cause de ses concussions, Christoforides effendi, fils d'un ancien jardinier, ignorant le premier mot de la procédure criminelle. Derrière ces messieurs, dans l'ombre, comme des oiseaux de nuit, se tenaient Saïd pacha et Raghib bey. Dans une récente polémique engagée avec le grand publiciste Abou zia Tevfic bey, l'ex-Grand Vizir a essayé de se défendre contre cette accusation. Nous attendons les mémoires qu'il annonce pour lui accorder justice ; jusque-là, nous la lui refusons. On dressa dans le parc du Yeldiz une immense tente pouvant abriter 150 personnes environ. Quelques jours après l'arrestation des prévenus, un aide de camp du sultan, du nom de Cheker Ahmed pacha se rendit, dans la nuit, chez les principaux notables de Pera, banquiers,

négociants et journalistes, au nombre de 60 environ, pour les inviter à venir assister aux débats. Nous eûmes la bonne fortune, si on peut appeler cela une bonne fortune, d'avoir été compris dans le nombre des invités.

La séance commença par la lecture de l'acte d'accusation dû certainement à la collaboration du ministre de la justice et de Saïd pacha. Les conclusions du ministère public tendaient à affirmer et à démontrer que Midhat et les deux beaux-frères du sultan, ses co-accusés, avaient conçu et ordonné le crime et que le lutteur et les portefaix l'avaient exécuté avec la collaboration des deux chambellans Ali et Fahri bey. La lecture terminée, on appela le lutteur comme premier témoin. Il récita une leçon visiblement apprise, avec une impudence et une volubilité qui frappèrent tous les assistants. Il raconta qu'il avait reçu des ordres de Djellal-eldine pacha pour étouffer Abdul-Aziz, qu'il s'était fait aider dans sa besogne par quelques portefaix de ses amis, et que les deux chambellans précités avaient tenu les jambes d'Abdul-Aziz pendant qu'on opérait; cet inconnu s'appelait Djezairili Moustafa, que le sultan fit venir exprès de Sivas. La première impression qui frappa les témoins de cette scène fut que le lutteur mentait et que son récit était un tissu d'affirmations infâmes inventées de toutes pièces. Le premier journaliste qui dénonça au monde civilisé l'œuvre d'iniquité, inventée par Abdul-Hamid, fut le correspondant du *Times*. Le grand journal de la Cité appela l'attention du gouvernement anglais sur les événements de Constantinople. Le chef du cabinet était alors Gladstone et l'ambassadeur à Constantinople Lord Dufferin. Plusieurs membres des Communes et de la Chambre des Lords interpellèrent le gouvernement et l'engagèrent à user de son influence pour sauver Midhat pacha du complot de haine et de mensonges fomenté contre lui. M. Gladstone déclara qu'il avait chargé son ambassadeur à Constantinople de veiller à ce que la justice et la légalité ne fussent pas violées et bafouées Quelle dérision !

Après les dépositions à charge, on interrogea tous les accusés, et lorsque le tour de Midhat pacha fut arrivé, le président du tribunal, Sourouri, abandonna son siège, pour prouver son impartialité, au grec Christoforides effendi. Celui-ci se livra à une série de questions insidieuses absolument cyniques, mais sans parvenir à démonter son illustre victime. Midhat pacha démontra avec une vibrante éloquence que le procès engagé était une infamie, que la procédure était complètement illégale et que ses juges étaient peu qualifiés pour diriger les débats. Il analysa le code de procédure comme un homme qui l'avait rédigé et

accabla de sa parole vengeresse Abdul-Hamid, ses conseillers, ses inspirateurs, ses courtisans et lui prédit tout ce qui lui arrive en ce moment. Il l'assigna devant le Tribunal de Dieu et déclara qu'à partir de ce moment il ne répondrait plus à aucune des questions qu'on lui poserait. Après quelques moments de délibération, l'infâme Cour de justice déclara par la voix de son Laubardemont que Midhat pacha et ses co-accusés, coupables de lèse-majesté, étaient condamnés à mort. Personne, pas plus parmi les assistants que parmi les condamnés, ne fut surpris de cette sentence. Tout le monde s'y attendait, mais ce fut un cri d'horreur dans l'Europe entière lorsqu'on apprit qu'Abdul-Hamid avait poussé l'audace à ce point. Les Chambres anglaises s'émurent à nouveau; plus d'un orateur en appela aux sentiments d'humanité de M. Gladstone pour l'engager à intervenir en faveur de Midhat pacha. Le sultan, effrayé du bruit, fait au sujet de son œuvre odieuse, fit semblant d'être généreux et commua la peine infligée aux condamnés en vingt années de forteresse en Arabie.

Midhat et ses compagnons de malheur furent expédiés à Taïf et internés dans la forteresse de cette ville. Les premiers mois de leur captivité se passèrent sans incidents notables. On leur avait laissé la faculté de garder un domestique du nom d'Arif aga et on leur permit de faire venir leur nourriture du dehors avec leurs ressources. Ils pouvaient écrire à leurs familles et donner de temps à autre de leurs nouvelles. Un an après leur séjour là-bas, le bruit avait couru que Midhat était tombé malade, atteint d'un cancer au dos. Au Palais, ce fut une joie délirante: on y prévoyait la fin prochaine du condamné. Mais ce fut une fausse alerte. Midhat pacha avait souffert, en effet, d'un gros bouton à l'épaule, mais son compagnon de captivité, Djellaleldine pacha, l'avait soigné et guéri, tandis que les geôliers commis à la garde des prisonniers avaient fait, par ordre, tout leur possible pour priver le malade des soins médicaux. Lorsqu'on apprit à Constantinople que le Grand Exilé était guéri, ce fut une désolation. Un matin, le domestique de Midhat pacha constata avec épouvante qu'on avait empoisonné le lait destiné à son maître; il en avertit celui-ci qui renonça depuis à rien prendre, comme liquide, en dehors de l'eau claire. Cette tentative d'empoisonnement fut renouvelée plusieurs fois, mais sans succès. Un peu plus tard, les prisonniers se virent tout à coup privés d'encre, de plumes et de papier, et reçurent l'ordre de s'abstenir de toute communication avec le monde de l'extérieur. On intima au domestique Arif de se séparer du pacha. Plus tard, on eut recours à une mesure encore plus menaçante. On interdit aux prisonniers de faire venir leur nourriture du dehors, on intercepta

toutes les lettres qu'ils recevaient et tous les mandats de paiement de la part de leurs familles. Un aide de camp du sultan, du nom de Bekir bey, alors Major, aujourd'hui général de division, vint de Constantinople et soumit les prisonniers à un régime d'isolement complet. Il les obligea non seulement à se nourrir au pain et à l'eau, mais à balayer leur chambre, à faire leur lessive et à nettoyer les lieux. Les hommes qu'on soumettait à une telle ignonomie étaient leurs Altesses impériales Djellah-eldine, et Nouri pacha, gendres du Sultan Medjid, et son Altesse Midhat, ancien Grand Vizir et père de la Constitution dont on parle tant aujourd'hui. Malgré ce dur régime, les prisonniers continuaient à vivre. Cela ne faisait pas du tout l'affaire d'Abdul Hamid qui tenait à leur disparition immédiate. Alors on tenta le grand coup. Après dix-sept mois de leur exil, pendant une sombre nuit de janvier, la chambre où étaient enfermés les malheureux condamnés fut entourée par une compagnie de soldats du 7e corps d'armée, venue exprès du Hedjaz sous le commandement du colonel Loutfi bey, et par ordre de ce dernier on procéda à l'étranglement de Midhat et de Djellal-eddine pacha moyennant des cordes qu'on avait graissées et savonnées. L'ancien Grand Vizir cessa de vivre très vite, tandis que son compagnon d'infortune, étant donnée sa force physique, lutta avec ses bourreaux, en blessa deux mais son sort était réglé, il ne put l'échapper.

Voilà comment Midhat pacha mourut à Taïf victime de la plus grande infamie que l'histoire des crimes célèbres ait enregistrés.

Ali Haïdar bey raconte et affirme que Sa Majesté le Sultan Abdul Hamid, voulant se convaincre que celui qu'Elle considérait comme son ennemi personnel avait réellement passé de vie à trépas, se fit apporter la tête de Midhat dans une boîte portant l'étiquette de : « Ivoire pour Sa Majesté ». Il l'examina de près, mais on ne sait et on ne saura certainement jamais ce qu'il en a fait.

A 25 années de distance, Abdul Hamid et Saïd pacha se sont retrouvés et ont essayé de s'abriter pour sauver l'un son trône et l'autre son âme et sa conscience derrière cette Constitution que Midhat Pacha avait conçue et qu'il n'a pas eu le bonheur de voir fonctionner. S'ils échappent à la tourmente actuelle, ils le devront encore à la mémoire de ce grand et honnête homme. Mais quel sujet de méditation profonde, pour l'esprit du philosophe et de l'historien en présence d'un tel drame et quelle leçon pour les criminels d'Etat que la nature a sevrés de tout sentiment d'humanité!

Le résultat de cette politique néfaste est connu. Dans le cours d'un seul règne, la Turquie a vu se détacher complètement d'elle la Bosnie, la Serbie, la Roumanie et le Monténégro. Elle a en-

core perdu la Bulgarie, la Thessalie, l'île de Crète, celle de Chypre, l'Egypte et sa frontière asiatique; elle a encore en danger tout le périmètre de la Macédoine. C'était un immense édifice, laborieusement édifié, qui s'est fêlé, disloqué et écroulé en grande partie. Libre aux Jeunes Turcs de se consoler de cet immense désastre et de passer une éponge sur le passé. Ne faisant partie d'aucun clan, d'aucune coterie, d'aucune ligue, observateur impartial des faits, nous déclarons hardiment que nous ne sommes pas satisfait de ce qui a été fait jusqu'à présent. On a su bien couper, mais nous ne voyons nulle part des artistes qui sachent coudre. Nous souhaitons que la suite des événements donne un démenti éclatant à nos prévisions et à nos craintes. Dès que nous verrons une lueur sérieuse à l'horizon, nous la signalerons. C'est à ce jour-là que doit s'appliquer l'adage ancien : *Albo lapillo notare diem.* Pour le moment, sous le coup de la fouée et de l'érythème, nos jeunes compatriotes ne voient que la conquête de la parole, mais ils oublient qu'une partie de la cagée s'est enfuie et que sur les monuments du Caire, de La Canée et de Sofia, d'autres drapeaux flottent au vent et d'autres oriflammes sont déployés. Pourvu que nous sachions garder le reste!

SEFER-BEY.

P. S. — Un mot personnel :

Certains de nos amis nous ont fait observer que plusieurs des personnages dont nous avons raconté, dans *La Revue,* les actes blâmables, ont des fils et des gendres qui font partie des nouvelles couches et donnent des preuves d'un sincère et ardent patriotisme. Par conséquent, il faudrait, par égard pour ces derniers, atténuer certaines fautes et mitiger certaines faiblesses qui étaient inhérentes au régime disparu (?). L'observation a sa valeur, mais nous nous permettrons de faire remarquer, à notre tour, aux âmes sensibles, que nous n'avons pas entrepris ici une œuvre de polémiste éphémère; nous avons la prétention d'exposer les faits historiques avec une rigoureuse exactitude, sans parti pris, sans passion, mais sans ménagement. Dans la série des portraits que nous traçons, il y a des personnages avec lesquels nous avons eu, pendant longtemps, des relations personnelles très courtoises. Nous n'avons pas hésité à les mettre sur la sellette comme les autres. Lorsque Ptolémée demanda à Euclide un moyen facile pour apprendre les chiffres, le célèbre géomètre lui répondit « qu'il n'y avait pas de route royale en mathématique ». La vérité historique a des lois, rigoureuses; celui qui s'en écarterait, pour des considérations quelconques, ferait mieux de briser sa plume et de se taire.

S. B.



Madame de la Suze

et la Société précieuse

On en arrive aux infiniment petits et décidément je m'en plains. Hier c'était la marquise de Lage que l'on nous racontait en un volume de cinq cents pages. Aujourd'hui, c'est Mme de la Suze que l'on nous narre minutieusement. Il est vrai que Mme de Lage, ayant été l'amie de la princesse de Lamballe, de Mme de Polastron et de Charles X, elle est un témoin historique d'une certaine importance et d'un certain intérêt. Il est vrai, d'autre part, qu'à Mme de la Suze, M. Emile Magne ne consacre que deux cent cinquante pages. Il faut lui tenir compte de cette discrétion. Mais encore un volume ou une manière de volume donné à Mme de la Suze, c'est vraiment beaucoup. Mme de la Suze vaut une chronique, et je vais la lui faire.

C'était une Coligny. Elle naquit en 1625, se maria une première fois avec le très jeune comte d'Hardington, écossais, en 1643, le perdit très peu de temps après, j'ignore à quelle date ; se remaria contre son gré avec Gaspard de Champagne, comte de la Suze, en 1647, se sépara très vite de son mari qui alla vivre dans les Allemagnes en transfuge et en déserteur, avec de très mauvaises affaires sur les bras et elle vécut à Paris d'une vie très indépendante et plus que libre pendant douze ans.

En 1660 son mari reparut. Elle plaida en séparation légale contre lui, gagna son procès devant le Chatelet, le perdit devant le Parlement ; plaida alors en nullité de mariage devant l'officialité et gagna après cette expérience répugnante et grotesque à quoi l'on avait recours alors et qui s'appelait le « Congrès ».

Elle continua de vivre comme elle avait vécu pendant quelques années encore, puis, vieillissant prématurément et envahie par l'embonpoint, elle donna (peut-être) dans la dévotion et mourut en 1637, à l'âge de 48 ans. Il était temps. Elle était totalement ruinée. Plus ou moins bien informée des circonstances de sa mort, Christine de Suède écrivit : « La charmante comtesse de la Suze est morte en chantant (?) — Elle avait été longuement et douloureusement malade). Ce bel esprit femelle aimait tant la joie et les plaisirs qu'en peu d'années son bien fut dissipé et elle mourut fort à propos, n'ayant plus rien à manger. »

Mme de la Suze fut une précieuse. Elle débuta dans le monde par l'Hôtel de Rambouillet et en garda toujours la marque. Mais ce fut une précieuse gaie. Il y eut des précieuses gaies et des précieuses tristes. M. Emile Magne a joliment établi et caractérisé cette différence. Il y eut les précieuses prudes, ces « jansénistes de l'amour », comme disait la spirituelle Ninon, et il y eut les précieuses libertines, ou, si vous voulez, galantes, qui étaient joyeuses ou qui affectaient de l'être.

M. Magne suppose, un peu pour pouvoir varier ses peintures, que Mme de Suze fréquenta les unes et les autres. Ce n'est pas bien sûr. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle connut, en hommes et en femmes, tout ce qui fréquentait les salons littéraires du temps. Il est inutile de dresser des listes de noms. Sauf les très grands, qui vivent à part ou qui ne fréquentent que la cour (Molière, Boileau, Racine, La Fontaine) tous les hommes de lettres du temps furent connus d'elle et se plurent à la connaître.

Elle avait beaucoup d'esprit et très évidemment du meilleur et sauf l'amour, elle ne voyait rien qui fût au-dessus de la conversation des hommes de lettres. Elle écrivit et comme

vous allez voir, de fort jolies choses ; mais, comme toutes les femmes et comme beaucoup d'hommes de ce temps-là, elle se dépensa surtout en propos et en devis. Elle était de ceux qui ne visent point à la postérité et qui, en littérature comme en économie domestique, mangent leur blé en herbe.

Voici quelques citations qui vous donneront une idée de sa manière d'écrire en prose et en vers.

Lignières, « le poète idiot de Senlis » comme dit sans se gêner Boileau, lui ayant envoyé ses épigrammes contre Chapelain et Conrart — et il faut songer que Conrart et Chapelain étaient des amis de Mme de la Suze — avait accompagné son envoi de l'insolente lettre suivante : « Je vous envoie ces épigrammes qui sont cause que les Chapelain et les Conrart me craignent plus qu'il ne m'aiment. Le siècle m'est obligé d'avoir généreusement publié leurs défauts et d'avoir dessillé les yeux de ceux qui les tenaient pour des oracles. Ce n'est pas qu'on ne vît leurs imperfections ; mais on n'osait pas les découvrir et parler contre ces tyrans. Je n'ai jamais mieux fait que de m'ériger en satirique et je suis ravi d'avoir abattu leur fierté insupportable. Il fallait que quelqu'un réprimât l'insolence et la vanité de leur cabale. Le ciel m'a suscité pour être son fléau pour la pousser à bout. Que l'on ne s'imagine pas que je suis l'ennemi du genre humain. J'estime tout ce qui est estimable et je puis me vanter de n'avoir pas le goût mauvais depuis trois ou quatre ans. Avec vos chansons j'admire vos diverses élégies et votre mérite m'obligera toujours d'être, Madame, votre très humble et très obéissant seviteur. »

Mme de la Suze répondit : « Puisque, Dieu merci, je ne suis pas du temps passé et que le siècle vous est si obligé d'avoir dessillé les yeux de ceux qui tenaient pour des oracles ces tyrans dont vous avez abattu la fierté, il est juste que je prenne part à cette obligation. Et pour vous faire voir de quelle sorte elle me regarde, je vous avoue ingénuement que jusqu'ici j'ai suivi l'opinion de ces pauvres abusés qu'on prendrait pour des gens assez judicieux à moins de s'y connaître comme vous et que j'ai toujours cru avec eux que les oracles de M. Chapelain étaient infaillibles ; que M. Conrart savait

beaucoup plus qu'on ne saurait apprendre ; que les sonnets de M. de Gombaud étaient incomparables et que l'admirable Sapho (Mlle de Scudéri) n'avait pas tort d'estimer M. de Pélisson... Je vous dirai encore, avec ma sincérité ordinaire, que je me ténais fort assurée que M. Ménage, que vous blâmez d'écrire dans trois ou quatre langues qu'il n'entend pas, en savait pour le moins une aussi bien qu'on la peut savoir. J'ai même cru, sur ce que plusieurs personnes m'en ont dit, qu'il n'ignorait pas les autres. Et je n'ai point douté que les écrits de M. Costar n'eussent, de même que ses discours, toute la pureté, la douceur et la force nécessaires pour autoriser agréablement les choses. Voilà l'erreur dans laquelle j'ai vécu avec beaucoup de gens plus habiles que moi, qui, comme vous dites, n'osaient témoigner le contraire s'il est vrai qu'ils le pensassent. Mais aujourd'hui que le ciel vous a suscité pour être le fléau de ces messieurs qui vous craignent plus qu'ils ne vous aiment et que vous avez généreusement commencé à publier leurs défauts, je ne doute pas que vos lumières n'éclairent les esprits et ne détrompent beaucoup de personnes. Puis, donc, que la commission que vous avez reçue du ciel pour leur faire la guerre, vous oblige de les pousser à bout, je vous supplie de satisfaire la curiosité que j'ai de savoir combien ils ont encore de temps à vivre et d'avoir la bonté de ne les faire point languir. Au reste je vous déclare que si j'avais un peu meilleure opinion de mon esprit, je me plaindrais de ce qu'après m'avoir tant assurée que vous étiez de mes amis, comme vous faisiez profession d'être des leurs, vous avez écrit contre eux et n'avez pas écrit contre moi. Mais *ce serait trop pour mon mérite* et je dois *me contenter de vos louanges*, pour lesquelles je vous rends tous les remerciements que je suis obligée de vous rendre et vous supplie de me croire votre très humble servante » (1656).

C'est une bonne fortune pour nous qu'une pareille lettre, restée inédite jusqu'à présent, ait été tirée de l'ombre. Elle classe Mme de Suze parmi les meilleures écrivains et les meilleurs ironistes de la grande époque.

En vers aussi, Mme de Suze a du mérite, un vrai mérite.

Voici un fragment d'une de ses élégies qui a de la grâce, du charme, un abandon très séduisant :

Ah ! l'on m'avait bien dit qu'il était dangereux !
L'honneur de nos hameaux, la divine Climène,
Un soir que nos troupeaux paissaient parmi la plaine,
Voyant qu'il m'abordait me vint dire tout bas :
« Si vous craignez d'aimer, ah ! ne l'écoutez pas !
Son adresse en cet art n'eut jamais de pareille.
Il sait comme on attire une âme par l'oreille ;
Fuyez, fuyez, bergère, un si mortel hasard. »
— « Je ne saurais, lui dis-je, il est un peu trop tard. »
Hélas ! Il est trop vrai ; mes forces me laissèrent
Et tous les traits d'amour ensemble me blessèrent.
Un agréable trouble, une douce langueur
Surprit en même temps et mon sens et mon cœur.
Au lieu de repousser cette atteinte imprévue
De lui-même il s'ouvrit au poison qui me tue.

Dans un salon où je fréquentais dans ma jeunesse, comme on jouait aux petits papiers et qu'on avait proposé cette question *à laquelle il fallait répondre en vers :* « Faites-vous des vers », la maîtresse de la maison mit sur son billet :

Je n'en fais pas ; mais j'en inspire.
C'est pire !

Mme de la Suze inspira plus de vers qu'elle n'en rima. Il y en a de très agréables. Un inconnu, dont on retrouve les vers dans un recueil du temps, lui adressa ce madrigal :

Nul d'entre les mortels ne la peut égaler.
Le maître des neufs sœurs ne serait pas son maître.
Pour faire des captifs elle n'a qu'à paraître
Et pour faire des vers elle n'a qu'à parler.

Le fameux Cotin, la victime de Boileau et de Molière, qui était du reste très loin d'être un imbécile, fut son publicateur, son héraut, son courtier et son copiste. Son office de copiste lui inspira un madrigal très coquet, dont voici la « pointe » :

Lorsqu'elle me dictait des écrits si parfaits
Ma plume corrompit la beauté de leurs traits.
Mais, hélas ! ce désordre était inévitable.

Avant qu'elle parlât je l'avais redouté ;
Sa beauté merveilleuse en fut seule coupable ;
Et si j'avais moins vu j'aurais mieux écouté.

Charleval, le poète aimable et gracieux, très fin, un peu frêle, qui a dit de l'amour, en un vers charmant :

Tous les autres plaisirs ne valent pas ses peines,

Charleval, donc, lui adressa ses vœux en versiculets frôleurs qui sont à la plus jolie mode du temps. J'en cite quelques-uns :

Comtesse, à qui l'amour apprit
L'art d'écrire avecque tendresse,
Et qui seule avez tout l'esprit
Des neuf doctes sœurs de la Grèce

Vos vers qui ravissent la cour
Touchent les cœurs les plus sauvages.
J'aime pourtant mieux voir l'amour
Dans vos yeux que dans vos ouvrages.

L'esprit est un rare talent ;
Mais il faut que l'objet nous rie.
Si le visage n'est galant,
Malheur à la galanterie.

Tout me charme en vous, tout me plaît,
Votre rare beauté m'enflamme :
Pour y prendre trop d'intérêt
Je n'ai plus de repos dans l'âme.

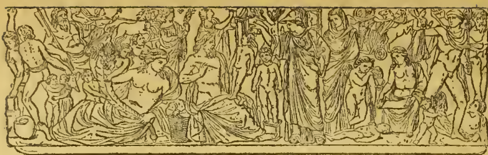
Soulagez mes désirs pressants
Gardez vos rigueurs pour un autre,
Je fus l'esclave de mes sens
Aussitôt que je fus le vôtre.

M. Emile Magne a écrit l'histoire de Mme de Suze en très bon style et avec un souci du « portrait à faire » qui le rend

bien contemporain des hommes (ou des femmes) du XVIIe siècle. Savez-vous ce que c'est qu'un « plumet »? Voici. C'est très intéressant à savoir et surtout à apprendre de M. Emile Magen : « Ce gringalet goffré et testonné soutient l'examen. Un goût clairvoyant présida au choix des panaches qui ondoient à son chapeau. Son manteau à la balagnie protège sans le cacher le justaucorps de tabis violet chamarré de galands, ornementé d'un col de dentelle et d'où s'élance en bouillons neigeux la chemise de Hollande. Ses manches découpées à quatre cents taillades, laissent en liberté ses mains gantées de frangipane qui agitent une légère badine. Des jarretières bouffantes en roses maintiennent sur le bas de Milan la culotte prolongée par d'interminables canons. Les souliers ronds disparaissent sous les nœuds de rubans. Ses moustaches « en pointes de poignard » tempèrent la fadeur de son sourire. Il mâchonne tour à tour l'anis, la pistache ou le curedents en bois de rose... Prétendant au titre de bel esprit, il salarie les auteurs afin d'en obtenir des dédicaces. Il s'attribue la paternité des poésies anonymes. Les mauvaises œuvres attirent invariablement son admiration. Il favorise le théâtre de sa présence. Là, planté sur la scène, étalant ses canons, il se peigne, il marque la cadence des violons ; il évalue les beautés, il censure les pièces. Il opine sur le jeu des acteurs et publie les largesses qu'il leur fit de sa garde-robe. Puis il assiste au déshabillage des comédiennes ».

Vous voilà renseignés sur le plumet et sur la manière d'écrire de M. Emile Magne. M. Magne écrit avec grâce et avec un peu de coquetterie. Pour avoir beaucoup hanté les Précieuses, il a gardé quelque chose de leurs mines et de leurs apprêts. Il faudra veiller à cela. D'autre part, et comme à l'antipode, il faudra se donner de garde de ne pas laisser pénétrer le lourd et grossier néologisme : « elle attendait avec sécurité que son ami solutionnât le problème qu'avaient posé son sourire, son eurythmie et sa chaude parole. » « Solutionnât » ! On dirait que c'est un député qui parle. En voilà pour tuer une oreille sensible « solutionner » ! Ah ! ma chère !

EMILE FAGUET.



LE KRACH DU ROMAN

I

PLUS d'une fois, durant ces dernières années, on a parlé de la « crise du livre », on s'est plaint du « krach de la librairie ». Ainsi généralisée, la plainte est peut-être, est sûrement même exagérée : il y a encore, fort heureusement, des livres qui se vendent, et si la librairie subit un krach, ce krach n'atteint qu'une partie de ce commerce, ne frappe qu'une catégorie d'ouvrages, les ouvrages d'imagination, et, en première ligne, les romans et nouvelles.

Contester ce fait n'est pas possible : les chiffres sont là, qui n'en démontrent que trop éloquemment et clairement l'exactitude.

Aucun romancier d'aujourd'hui, parmi les plus en renom, les plus appréciés du public, les plus assurés « d'une bonne vente », quel que soit du reste leur genre, — MM. Paul Bourget, René Bazin, Abel Hermant, Marcel Prévost, Paul et Victor Margueritte, etc., — aucun ne possède un chiffre de tirage qui atteigne celui des romanciers *correspondants*, c'est-à-dire des romanciers les plus en vogue il y a vingt-cinq ans.

Tandis, par exemple, que le dernier roman de M. Paul Bourget, l'*Emigré*, paru à la fin de 1906, ne porte encore, au moment où j'écris ces lignes, au bout de plus d'un an, que la mention 43e mille, *La Terre*, d'Emile Zola, aussi bien que *Nana*, du même écrivain, était lancée du premier coup — chiffre de départ — à 100.000 exemplaires.

S'il est un roman auquel on pût prédire un succès comparable à celui de *Nana*, c'est bien *Prostituée*, de M. Victor Margueritte. Le sujet, le soin et le talent avec lequel il est traité, le nom de l'auteur, tout semblait faire mériter à ce livre un prompt et large débit. Or, six mois après sa mise en vente, *Nana* avait atteint son 150e mille; *Prostituée* n'en est encore qu'au 17e : il y a de la marge.

C'est donc en vain que certaine romancière, directrice d'un

journal d'information littéraire, prétend que tout est pour le mieux, dans le meilleur des mondes... romanesques, le roman ne se vend pas, ne se vend plus : voilà la vérité nette, la vérité vraie, qu'il importe de dire bien haut, afin que les débutants n'aillent pas se fourvoyer dans une voie sans issue.

Inondé, accablé de journaux et de périodiques d'un extrême bon marché, entraîné et accaparé, en outre, par les sports de toutes sortes : bicyclette, automobile, lawn-tennis, etc., etc., le public ne peut suffire à toutes les lectures qu'on sollicite de lui, qu'on s'efforce de lui imposer. Lorsque le temps lui fait défaut pour lire les deux, trois ou quatre feuilletons que sert à ses abonnés chacun de nos grands quotidiens, — des quotidiens à cinq centimes, sans parler des tranches plus copieuses, voire des romans « complets en un seul numéro », que lui offrent à foison et à six bas prix tous nos magazines, — pourquoi, — à moins d'un intérêt spécial, d'un motif en quelque sorte personnel, — irait-il payer trois francs, un ouvrage de même catégorie et de même valeur, — qu'il n'aura pas non plus le temps de lire ?

La véritable lecture, a-t-on dit, c'est celle du livre. Oui ; mais examinez quels livres recherchent les liseurs fervents, — je ne parle pas des bibliophiles, mais de toute personne qui a le goût de la lecture, qui achète des livres, et possède une bibliothèque. Ce ne sont presque jamais des romans, ou, pour préciser davantage, des *nouveautés*, que ces liseurs acquièrent ; et cela est si vrai que les catalogues de librairies d'occasion n'annoncent presque jamais de *nouveautés;* ils s'en tiennent aux *livres de fond*, aux ouvrages d'histoire, de critique, d'art, de voyages, de sciences, etc., et aux romanciers d'autrefois dont le nom et les œuvres ont survécu : Balzac, Stendhal, Flaubert, Maupassant, etc.

Et combien, relativement, combien sont rares ces survivants ! Combien de romanciers, des plus en vogue jadis, des plus célèbres, et qui paraissaient pleinement assurés de l'immortalité, sont, au bout d'un quart de siècle ou même au lendemain de leur mort, tombés dans le plus noir et le plus irrémédiable oubli ? Quel exemple et quelle leçon pour nos célébrités et nos « immortels » d'aujourd'hui !

Qu'est devenu Charles de Bernard, l'« immortel » auteur de *Gerfaut?* Amédée Achard, l'« immortel » auteur de *Belle-Rose?* Ernest Feydeau, l'« immortel » auteur de *Fanny* ? Louis Reybaud, l'« immortel » auteur de *Jérôme Paturot*? Jules Noriac, l'« immortel » auteur du *101e Régiment*? Louis Ulbach, l'« immortel auteur de *Monsieur et Madame Fernel*? Etc., etc., etc. Et George Sand ? Et Emile Zola lui-même ?

« N'avez-vous pas ouï dire, écrit M. Albert Cim, dans un ouvrage récent, consacré à l'étude du *Livre*, n'avez-vous pas ouï dire que les romans de George Sand, si goûtés jadis, ne se lisent plus à présent, — pas plus que ceux de Zola, qui, il y a quelques années, se vendaient d'emblée à cent mille, cent cinquante mille exemplaires? Et croyez-vous que la postérité aura le loisir et le courage de lire des volumes, trente ou quarante volumes, renfermant chacun, comme *Lourdes*, *Rome*, *Paris*, *Travail*, de sept à huit cents pages compactes? »

II

De même qu'il y a eu trop de tragédies à la fin du dix-septième et durant la première moitié du dix-huitième siècle, il y a aujourd'hui trop de romans. La place en est encombrée. « N'en jetez plus! »

A en juger d'après l'engouement, la monomanie de nos débutants, on serait tenté de croire que la littérature ne possède pas d'autres formes d'expression, que, du moment qu'on se mêle d'écrire, on ne peut écrire autre chose que des romans.

Cependant, le succès obtenu par les mémoires historiques, l'histoire anecdotique, certaines études de critique littéraire (*Mémoires* de Marbot et de la comtesse de Boigne, par exemple, ouvrages de M. G. Lenôtre et du docteur Cabanès, le *Jean-Jacques-Rousseau* de M. Jules Lemaître, etc.) aurait dû convaincre ces jeunes gens que si le public, l'acheteur de livres, fait mauvais accueil, ou ne fait plus d'accueil aux romans, il sait encore apprécier les volumes moins éphémères et plus sérieux.

Pour combattre cette mévente de leur marchandise, MM. les romanciers se sont, cela va de soi, évertués et ingéniés de mille façons.

Les uns se sont dit que, puisque les romans, même les mieux signés, se vendaient moins, il n'y avait qu'à en publier davantage sous la même signature, pour compenser la perte. C'est ainsi que des frères, des cousins, des conjoints, — en dépit de ce que nous enseigne l'histoire littéraire de toutes les époques et de tous les pays, à savoir qu'aucun chef-d'œuvre, aucune vraiment belle œuvre n'est le produit d'une collaboration, — se sont associés, et ont réussi, en publiant davantage, à populariser plus rapidement leur nom, leur marque, que s'ils avaient procédé séparément; mais hélas! les résultats pécuniaires obtenus n'ont

pas répondu à ces efforts et sont restés bien au-dessous de ce qu'ils auraient été il y a trente ou quarante ans.

D'autres romanciers, plus habiles, ayant d'autres cordes à leur arc, ont demandé au théâtre des compensations, qui leur ont été, d'ailleurs, amplement octroyées : tel est le cas de MM. Paul Hervieu, Abel Hermant, Marcel Prévost, Henri Lavedan, Paul Bourget, etc.

D'autres ont eu recours à des hardiesses de toutes sortes, n'ont reculé devant rien, rien absolument, pour aguicher le client et lui forcer la main, — faire du scandale, en d'autres termes. Il m'est difficile d'expliquer ici jusqu'où sont allées ces audaces, qui jadis n'auraient pas manqué de faire tapage, de retentir comme un fracas de vitres. Je n'en signalerai que deux exemples, et, forcément, en langage aussi atténué, aussi voilé que possible.

Un de ces galants conteurs, sous prétexte de nous narrer son autobiographie, nous initie à toutes les faiblesses de sa mère, de sa propre mère, qu'il traite comme la plus vile des courtisanes, assurant que c'est elle qui, la première, « lui a fait comprendre ce que c'était qu'une femme galante », etc. Et cet édifiant roman, dont il est superflu que je vous révèle le titre, n'a pas fait le moindre bruit, et le nom de l'auteur demeure aussi inconnu après qu'avant. C'était bien la peine !

Un autre, — et celui-là, pour comble, signe son livre d'un aristocratique nom de femme, du nom de la nièce d'un de nos plus illustres et de nos plus chastes poètes, — nous décrit cyniquement l'amour incestueux d'une mère et de son fils. Pauvre Lamartine ! Du haut de l'Empyrée, il a dû faire triste figure. Et personne n'a lu cette priapée, elle est passée aussi inaperçue qu'une feuille d'arbre emportée par le vent d'automne.

Dans l'intention encore d'attirer et d'affriander le passant, des éditeurs revêtent leurs publications de couvertures en couleurs ultra-criardes, intercalent dans le texte des photographies « d'après nature », des gravures ou gravelures des plus « suggestives ». Et le public n'accourt pas, ne se précipite pas : il continue à demeurer froid, indifférent. La plupart même de ces éditeurs, — presque toujours, il faut bien le dire, de petites maisons sans relief ni crédit, de petites maisons borgnes, — font faillite et disparaissent ou se transforment à tour de rôle et plus ou moins piteusement.

Je dois ajouter cependant, pour être exact, que ces publications si dénuées de préjugés et si *artistement* illustrées, passent pour avoir de nombreux amateurs à l'étranger, et font, au-delà de nos frontières, à notre commerce de librairie, une réputation qu'il ne mérite pas.

III

Encore une fois, nous ne lisons plus, ou, comme il n'y a rien d'absolu en ce monde, presque plus de romans à l'état de volumes, nous n'avons plus le temps d'en lire.

Supposez des volumes imprimés et édités dans une cave hermétiquement close, que ce soient de magnifiques chef-d'œuvre ou d'abjectes inepties, le résultat sera absolument le même, c'est-à-dire que personne n'ira les tirer de ce tombeau, personne ne soupçonnera leur existence.

Les éditeurs connaissent, et ne connaissent que trop, hélas ! cette situation. Les grandes maisons de librairie, les seules qui puissent vraiment assurer la vente d'un livre, sont impitoyablement fermées à tous les romanciers nouveaux-venus ; elles s'en tiennent de plus en plus aux anciens, à ceux dont elles possèdent déjà des ouvrages, à « leurs auteurs », tout en constatant, de plus en plus aussi et encore hélas ! la baisse qui s'accentue dans la vente des œuvres de ces écrivains privilégiés.

Il y a même des éditeurs qui ont totalement renoncé au roman. Où est le temps où Dentu, de son minuscule entresol du Palais-Royal, lançait, durant les six mois d'hiver, un volume par jour, un joli volume à coquette couverture glacée crême, rose, vert-pomme ou lilas ? Ses auteurs, presque tous des romanciers, se nommaient Adolphe Belot, F. du Boisgobey, Emile Richebourg, Elie Berthet, Léopold Stapleaux, Eugène Chavette, Dubut de Laforest, Paul Saunière, Pierre Zaccone, Edouard Cadol, Emmanuel Gonzalès, Pierre Véron ; ils se vendaient « comme du pain », et maintenant ? Et les volumes jaunes publiés à foison, il y a douze ou quinze ans, par Flammarion et Calmann Lévy ? Et le beau zèle du jeune éditeur Albin Michel, qui, il y a quelques années, seulement, avait voulu, lui aussi, « faire du roman à trois cinquante », et, malgré les énormes frais de publicité qu'il s'était imposés, a dû modifier son genre, changer, comme on dit, son fusil d'épaule ?

« Mais pourquoi, en effet, maintenir le prix du volume à 3 fr. 50, pourquoi ne pas le baisser, ce prix ? » C'est ce que se sont dit, et depuis longtemps déjà, nombre d'éditeurs. Nous avons donc eu successivement des collections à 2 fr., à 1 fr., à 0 fr. 95, à 0 fr. 60, à 0 fr. 50, à 0 fr. 30, à 0 fr. 20, à 0 fr. 10 peut-être même, et il est clair comme le jour qu'un livre tarifé deux sous ou quatre sous se vend plus facilement qu'un livre marqué trois francs. Mais qui ne voit aussi, et aussi clairement et lumineusement qu'en plein midi, qui ne voit que les droits d'au-

teur, — et c'est le point qui nous occupe ici, — les droits ou honoraires attribués à l'auteur sont réduits d'autant, c'est-à-dire sont presque réduits à rien pour des volumes d'aussi bas prix?

Ces droits d'auteur, il n'est pas inutile d'expliquer ici, tout au moins sommairement, en quoi ils consistent et ce qu'ils représentent.

Il va de soi qu'aucune règle fixe ne peut être établie en telle matière, que le prix payé à un écrivain célèbre, « de vente assurée » et « à gros tirages », ne peut être le même que le prix attribué à un nouveau venu, dont le succès n'est qu'une hypothèse et une espérance.

En général, l'éditeur qui a pris à son compte tous les frais d'établissement et de lancement d'un volume, — d'une *nouveauté* à 3 fr. 50, — donne à l'auteur, pour le premier tirage, que nous supposerons de 1.500 ou 2.000 exemplaires, dix pour cent au moins du prix marqué, du *prix fort*, soit 0 fr. 35 au moins par exemplaire ; le plus souvent même, il lui en donne 0 fr. 40, 0 fr. 45, voire 0 fr. 50. Pour le second tirage, de 2.000 à 5.000 exemplaires, les droits d'auteur seront de 0 fr. 50 ou 0 fr. 60 par exemplaire. Pour des tirages supérieurs ces droits peuvent aller jusqu'à 0 fr. 70 et 0 fr. 80 par exemplaire.

Mais cette locution « par exemplaire » n'est pas complète; dans les traités d'édition, elle est toujours suivie soit du mot « tiré », soit du mot « vendu », et c'est ce petit mot qui donne au traité sa véritable signification.

En effet, si l'auteur est payé par ou sur « exemplaires tirés », cela va tout seul : aussitôt le tirage effectué, ou plus ordinairement le jour de la mise en vente, il touche la somme totale qui lui revient, la totalité de ses droits sur ce tirage. Si, au contraire, il est payé par ou sur « exemplaires vendus », son règlement de compte est renvoyé à une époque indéterminé, on pourrait presque dire aux calendes grecques. Il lui faut attendre « les retours », c'est-à-dire attendre que tous les exemplaires de son ouvrage, envoyés en dépôt chez les libraires, dans tous les coins de la France et du monde entier, et restés « invendus », soient réexpédiés à leur point de départ et rentrés au bercail, ce qui nécessite toujours un long laps de temps et maintes écritures.

En général, et sauf pour certains ouvrages spéciaux, comme les thèses de doctorat, les bonnes maisons d'édition ne publient pas — il serait même plus exact de dire : ne publiaient pas autrefois, tant le commerce du livre a changé dans ces derniers temps, — de volumes à compte d'auteur.

Les maisons qui en publient peuvent effectuer cette opération de deux façons :

1° L'auteur se charge de tous les frais d'établissement de son volume (composition, papier, tirage, etc.), et remet tout ou partie du tirage de ce volume à l'éditeur, qui, pour ses frais de mise en vente et de lancement et pour son bénéfice, prélève de 40 à 60 pour cent sur le produit de la vente;

2° L'auteur laisse à l'éditeur le soin d'imprimer ou de faire imprimer son livre, et lui rembourse ensuite la somme qu'il a dépensée pour cela. Mais qui ne remarque que le montant de cette facture peut être très facilement grossi, et que l'éditeur est ainsi exposé — la chose s'est vue — à réaliser, par occasions et raccrocs, des bénéfices peu avouables?

Et si l'éditeur est en même temps imprimeur, son propre impripeur, c'est-à-dire s'il se donne à lui même son bon à tirer et son chiffre de tirage, et si, pour le contrôler, il n'a plus personne, plus rien, que l'illusoire obligation du dépôt légal, voyez entre quelles griffes le pauvre auteur risque de tomber, et combien ses intérêts sont en péril. C'est au point que des gens de lettres ont, à plusieurs reprises, réclamé la protection de la loi, demandé qu'il y ait incompatibilité entre la profession d'éditeur et celle d'imprimeur.

IV

A côté du roman in-18 à 3 fr. 50, ont surgi, dans ces dernières années, avons-nous dit, des volumes à prix inférieurs, et notamment le roman grand in-8° illustré à 0 fr. 95. Cette collection originairement lancée par l'éditeur Arthème Fayard, a obtenu, dès son apparition, un certain succès, et aussitôt on a vu se produire, ce qui advient partout en pareil cas, mais ce qui est comme la caractéristique de la librairie, plusieurs collections similaires. Ainsi que le démontrent, en effet, par de nombreux exemples, Edmond Werdet, dans son ouvrage sur *la Librairie française*, et Albert Cim, dans son Historique du *Livre*, « la race des éditeurs est la race moutonnière, par excellence », et plagiats et pillages se sont effectués chez elle dès les débuts même de l'imprimerie.Gering ne pouvait pas faire sortir un livre de ses presses,sans que son concurrent Césaris donnât aussitôt une édition de ce même ouvrage. Michallet édite les *Caractères* de La Bruyère, et quantité de *Caractères* succèdent à ceux-là. De même, pour les *Lettres persanes*, qui engendrent des *Lettres* de toutes sortes et de tous les pays. « A la suite de la vogue du *Magasin pittoresque*, tout devint *pittoresque* en France », selon le mot de Werdet. Etc., etc.

La collection Fayard à 0 fr. 95 a donc donné naissance à d'autres collections du même genre, et si les romanciers publiés dans ces « bibliothèques » ont, pour leurs droits d'auteur, moins touché par exemplaire, ils ont pu espérer se rattraper sur la totalité. C'est ce qui est advenu notamment à M. Marcel Prévost, à qui M. Fayard a versé, dit-on, près de cent mille francs.

Mais ce n'est pas là, tant s'en faut, la règle générale. D'abord, la plupart de ces collections à 0 fr. 95, — et c'est ce qui explique leur succès, succès relatif, encore une fois, et bien inférieur à celui des anciennes collections de même espèce, — n'admettent que des auteurs en renom; les débutants n'y ont pas accès. En outre, la vente de ces in-8° est, tout comme celle des in-18 à 3 fr. 50, fortement battue en brèche par la concurrence que lui font les périodiques, par tout l'encombrement du papier noirci. Notons enfin que ces volumes à dix-neuf sous ne conviennent guère aux bibliothèques ; pour faciliter l'illustration, on a dû leur donner et on leur donne à la plupart un format plus grand, on en a fait des plaquettes ; ce sont des livraisons plutôt que des livres ; et livraisons et plaquettes ne se collectionnent et ne se conservent jamais bien.

V

Pourrait-on au moins espérer que les articles de journaux, les annonces et les mille formes de la réclame, vinssent appeler l'attention du public sur tel ou tel jeune romancier exceptionnellement bien doué, et pousser la vente de son livre, — de son chef-d'œuvre?

Mais, d'abord, presque tous les grands quotidiens ont cessé de rendre compte des livres nouveaux, des romans comme du reste; à tort ou à raison, ils considèrent la librairie comme une rivale, une concurrente, et la traitent en conséquence. Il existe bien une association des critiques littéraires, association fort habilement administrée par MM. Maurice Cabs et Paul Dupré, mais, de critiques, il n'y en a plus : les journaux, la généralité du moins, — on trouve partout et toujours des exceptions, — les journaux n'en veulent plus. Qu'on lise à ce sujet le rapport présenté par M. Maurice Cabs à la dernière assemblée générale de ladite association, il est des plus instructifs.

« ...La première question qui s'est imposée à notre attention, déclare tout franchement et candidement le rapporteur, — car c'est bien là, en effet, la grande question, la question vitale, — c'est de savoir comment on pouvait obtenir de tous les direc-

teurs de journaux la création d'une rubrique littéraire, afin d'abattre définitivement ce mur, *en quelque sorte infranchissable*, qui s'élève entre les jeunes auteurs et le public. Une commission a été nommée : elle a motivé un excellent rapport de notre distingué confrère M. Paul Reboux.

En voici la conclusion :

« Le dernier projet, auquel le Comité a cru devoir se rallier à l'unanimité, a été soumis à la Chambre syndicale des Editeurs et des Libraires. Mais, si nous avons trouvé là de précieux encouragements, et un certain nombre de grands éditeurs disposés à seconder nos efforts, nous avons également rencontré chez d'autres une peur non dissimulée de compromettre leurs bonnes relations avec la presse, et l'opposition de quelques esprits timides a suffi jusqu'alors à faire ajourner la solution du problème. C'est ainsi que nos propres armes se retournent contre nous. »

En d'autres termes, et comme il était bien facile de le prévoir. échec complet, impossibilité absolue d'aboutir. Les directeurs de journaux, tout comme le charbonnier dans sa maison, veulent être maîtres chez eux.

Restent les annonces, la réclame payée. Mais ici on a tellement abusé de l'hyperbole, on a tant lancé de ces « échos » où les mots : chef-d'œuvre, gloire, génie, etc., où les épithètes : admirable, incomparable, unique au monde, impeccable, impérissable, etc., se répercutent à outrance et à satiété, que le public a fini par n'y plus croire, à ces sornettes et billevesées, par ne plus même les lire, ces dithyrambiques, folles et dispendieuses petites notes. Elles l'écœurent. Quand il en rencontre quelqu'une sous ses yeux, il hausse les épaules et la saute bien vite: « Encore une ! Oh ! Assez ! Grâce ! »

Il y en a cependant parfois de bien ingénieuses et de bien drôles, de ces petites réclames, — celle-ci, par exemple, que nous trouvons dans *le Journal*, numéro du 17 avril 1907:

« Une jeune fille de seize ans a été, hier, victime d'un vol singulier. Elle suivait la rue de la Paix en lisant un livre, quand un adroit pickpocket lui enleva son réticule. Des passants, qui avaient vu le manège du voleur, arrêtèrent celui-ci et le remirent entre les mains des gardiens de la paix. Il semble surprenant qu'une jeune fille puisse ainsi se laisser voler sans s'apercevoir de rien. Tout s'explique cependant : elle lisait *Vertigineux Amour*, le passionnant roman de X..., que vient de publier l'éditeur Z..., et ce livre est tellement attachant qu'il peut fort bien absorber une jeune personne au point de la rendre insensible à tout ce qui se passe autour d'elle. »

Pour qu'une réclame de librairie, une réclame de roman soit vraiment efficace, fasse sûrement vendre des exemplaires de ce roman, nous ne voyons pas de meilleur moyen que le procédé suivant:

« Un romancier américain — en fait de trucs et de réclames, la palme appartiendra toujours aux compatriotes de Barnum, — s'est récemment avisé de promettre la somme de 25.000 francs à la personne qui lui adresserait le meilleur compte rendu de son dernier roman. Inutile de s'imaginer le nombre formidable de Yankees qui se sont tout à coup improvisés critiques littéraires. Aussi le volume a-t-il déjà dépassé sa cinquantième édition. »

Malheureusement le moyen n'est pas à la portée de toutes les bourses; mais il nous fait voir une fois de plus que, là-bas comme chez nous, et selon le mot de Sainte-Beuve, « l'argent est le nerf et le dieu de la littérature d'aujourd'hui », le meilleur *Sésame* et le plus sûr *Fiat lux.*

Cela est si vrai que, dernièrement, un journaliste ayant cru devoir rendre compte de certains romans ultra-légers, un des auteurs visés, parlant au nom de tous ses confrères l'invita, en ces termes, à cesser ses attaques.

« Les journaux me faisant payer à tant la ligne les éloges qu'ils me décernent, je n'admets pas, et nul tribunal ne pourrait admettre, que ces journaux, qui me couvrent de fleurs en première page, aient la faculté de me couvrir d'opprobres à la page suivante... Supposez qu'au lieu d'écrire des romans, je me livre à la fabrication de l'absinthe. L'absinthe est un poison, je vous le concède ; mais je ne vous interdis pas moins, et de la façon la plus absolue, de dire que je suis un empoisonneur... L'étrange privilège, en vérité, dont jouirait la librairie, qui est un commerce tout comme la fabrication de l'absinthe, si elle relevait du courtier de publicité pour l'éloge, et du critique littéraire pour le blâme ! »

La chose avait d'ailleurs été formellement pronostiquée, il y a des années déjà, par le spirituel et charmant Aurélien Scholl, dans une de ses *Chroniques parisiennes :* « Nous voyons poindre le jour où il n'y aura plus de critique, où il n'y aura plus que des annonces. »

Et des annonces des mieux déguisées parfois, des plus perfectionnées, comme nous l'avons vu tout à l'heure par la jeune lectrice de *Vertigineux Amour*, et comme nous l'expliquait naguère M. Octave Uzanne, dans une enquête consacrée à la *Décadence des Livres* (voir *La Revue*, 15 avril 1906, p. 577). « La surproduction

a engendré le charlatanisme mercantile le plus extravagant. Certains auteurs font pour leurs livres une publicité qui ne peut être payée que par le produit d'une vente de 20.000 à 30.000 exemplaires. Ils achètent des chroniques de première colonne, des portraits psychologiques d'après eux-mêmes, des interviews; enfin ils mènent une campagne de presse étourdissante autour de leur personne. »

VI

A défaut de bénéfices résultant de la vente de leurs œuvres en librairie, les jeunes romanciers peuvent-ils du moins tabler sur le journal, sur la publication en feuilletons?

Hélas! trois fois hélas! La surproduction encore, l'encombrement est tel de ce côté que les grands quotidiens, même les plus répandus, les plus riches, paient de moins en moins les romans qu'ils publient (1) : on en cite même, et des plus huppés, qui font payer la publication de ces romans dans leurs colonnes, payer cette publicité, et qui trouvent sans peine de riches amateurs, particulièrement de grandes et nobles dames, qui n'hésitent pas à foncer pécunes pour voir et admirer leur prose ainsi tirée à plusieurs centaines de milliers d'exemplaires.

Et puis n'oubliez pas que la durée de la propriété littéraire n'est en France que de cinquante ans, c'est-à-dire que les journaux ont le droit de reproduire *gratuitement*, et les éditeurs de rééditer de même, toutes les œuvres dont les auteurs sont décédés il y a un demi-siècle au moins. Aussi quel choix superbe nos périodiques ont à leur disposition, dans quel catalogue de plus en plus riche ils ont toute latitude de puiser! Stendhal (1842), Frédéric Soulié (1847), Edouard Ourliac (1848), Balzac (1850), Charles de Bernard (1850), Emile Souvestre (1854), Gérard de Nerval (1855), Mme Emile de Girardin (1855), Alfred de Musset (1857), Eugène Sue (1857), combien d'autres encore sont déjà « tombés dans le domaine public »!

(1) Il en est de ces journaux, et parmi les plus hauts cotés, qui payent leurs romans-feuilletons en annonces ou en *lignes à placer*. Un feuilleton, par exemple, est évalué à 0 fr. 15 la ligne, et le nombre total de ses lignes représente 2.000 francs; ces 2.000 francs, au lieu d'être versés à l'auteur en espèces sonnantes, lui seront payées en lignes, c'est-à-dire qu'il aura le droit de faire passer dans ledit journal tant de lignes de réclame soit pour lui, soit pour des tiers. A lui de se débrouiller et de chercher ces tiers, de qui il tirera quelque argent. Bien entendu, ces lignes n'ont pas toutes une valeur égale : celles de la première page sont cotées à 20 ou 30 francs, celles de la seconde à 10 francs, etc.

Bientôt viendra le tour d'Eugène Scribe (1861), d'Henry Murger (1861), de Roger de Beauvoir (1866), Alfred de Bréhat (1866), Léon Gozlan (1866), Méry (1866), Ernest Capendu (1868), Alexandre Dumas père (1870), Ponson du Terrail (1871), Paul de Kock (1871), Clémence Robert (1873), Emile Gaboriau (1873), George Sand (1876), Gustave Flaubert (1880), Jules Sandeau (1883), Gustave Aymard (1883), Edmond About (1885), Charles Deslys (1885), Georges de la Landelle (1886), Paul Féval (1887), Auguste Maquet (1888), Alphonse Karr (1890), etc., etc.

Que de romans, de toutes dimensions et de toutes sortes: dramatiques, comiques, historiques, intimes, champêtres, parisiens, etc! Quelle mine inépuisable, — et gratuite, encore un coup!

Pourquoi, je vous le demande, pourquoi irait-on payer de l'inédit, le payer si peu que ce soit, même un sou la ligne, tarif de la reproduction à Paris, lorsqu'on peut avoir *des chefs-d'œuvre pour rien*, chefs-d'œuvre déjà parus sans doute, consacrés par le temps, mais qui, après tout, n'en sont que meilleurs, et que les nouvelles générations ne connaissent pas et sont tout naturellement désireuses de lire?

« L'œuvre considérable de Dumas (Dumas père) est limitée, écrivait-on dernièrement, et elle est actuellement déjà si ressasée, si connue, que, sous peine d'écœurer leurs lecteurs, les directeurs de journaux ne pourront pas éternellement en remplir leurs colonnes. »

Erreur, erreur profonde: l'œuvre de Dumas, — et ce que nous disons ici de l'auteur des *Trois Mousquetaires* et de *Monte-Cristo* s'applique à bien d'autres conteurs, — n'est connue, n'est ressasée, si vous voulez, que des personnes d'âge mûr et des vieillards d'aujourd'hui ; mais les jeunes, tous les jeunes de demain et d'après-demain, tous ceux qui naissent à la vie intellectuelle, se complaisent et se complairont à cette lecture. Des journaux n'ont, pour ainsi dire, jamais cessé de publier de l'Alexandre Dumas, et s'en sont toujours bien trouvés. Et ces journaux payaient des droits pour ces reproductions; mais, quand ils les auront pour rien, iront-ils s'en priver, de cette bonne, amusante, émouvante et excellente copie?

Non. Encore une fois, il faut faire autre chose que des romans. Il y a autre chose.

G. GALLOIS.



Les Mots nouveaux

(ORIGINE ET ACCLIMATATION)

I. — *L'invasion des néologismes.*

Comme les espèces animales, les mots d'une langue naissent, se développent, dépérissent et meurent ; ils se reproduisent aussi, en laissant derrière eux une descendance souvent nombreuse de dérivés et de composés ; il connaissent enfin et pratiquent supérieurement la lutte pour la vie. Tous les jours, nous voyons de nouveaux termes faire irruption dans la langue, livrer bataille aux anciens mots, sans respect pour les positions acquises et la possession d'usage: plus jeunes, plus vigoureux, mieux armés sans doute pour le combat linguistique, ils délogent leurs prédécesseurs d'une situation enviée, et les relèguent peu à peu dans les oubliettes de l'archaïsme.

Ces nouveaux venus — les néologismes — scandalisent les puristes, qui ne leur pardonnent pas l'arrogance et la brutalité de leur intrusion, non plus que leur aspect insolite. Il faut bien reconnaître qu'ils ont abusé de la tolérance avec laquelle ils étaient accueillis. La langue française a connu de nos jours sa Grande Invasion et a été assez malmenée par ces nouveaux barbares.

Mais l'état de guerre ne dure pas indéfiniment, pas plus dans une langue qu'entre les peuples. Comme jadis la Grèce et plus tard la Gaule latine vaincues firent la conquête de leurs farouches vainqueurs, les mots conquérants, à peine installés dans une langue, cherchent à s'accommoder avec leur voisins : ils prennent leur costume, s'assimilent leurs mœurs, adoptent leurs usages, — c'est-à-dire revêtent la même orthographe, se déclinent et se conjuguent comme leurs congénères, et se plient aux mêmes combinaisons de syntaxe. Aussi, après avoir cherché l'origine des néologismes, est-il intéressant de voir comment ils s'acclimatent.

En général, le néologisme a pour but de désigner une idée ou un objet nouveau. Sans doute on peut se servir, pour cela, de mots anciens : soit à l'aide de la métaphore (par exemple quand on a appelé *petit bleu* la carte pneumatique) ; soit par la composition ou la dérivation (ainsi qu'on procéda en nommant, en 1849, *timbres-poste* les vignettes créées à ce moment pour l'affranchissement des lettres). Mais de telles appellations, essentiellement populaires, satisfont peu ceux qui inventent ou lancent des objets nouveaux : à leurs yeux, le mot doit être inédit, comme la chose.

Il serait préférable, disent certains puristes, de laisser au peuple le soin de nommer lui-même les objets nouveaux: les noms créés ainsi gagneraient en pittoresque ; la langue serait plus saine, plus homogène. Mais l'invention, l'institution nouvelles doivent être immédiatement baptisées: c'est une nécessité sociale ou commerciale. L'Etat, lorsqu'il a organisé le télégraphe, les industriels quand ils ont lancé les automobiles, pouvaient-ils attendre que le public eût trouvé une appellation ?

Il ne suffit pas, toutefois, qu'un mot soit créé et mis en circulation par un inventeur, un savant ou un écrivain, pour que le public l'accepte — fût-il revêtu de l'estampille officielle — surtout s'il désigne une chose d'usage courant. Est-il trop long, trop difficile à prononcer ? a-t-il pour l'oreille des ressemblances fortuites avec d'autres mots de la langue? il est aussitôt abrégé, altéré, et le terme populaire finit souvent par l'emporter.

II. — *Barbarismes et déformations.*

Cependant l'influence des écrivains et des savants n'est pas niable, même pour corriger des mots qui ont déjà fait leur entrée dans le monde.

Nous aurions eu *taxamètre*, sans une intervention qui fut un véritable *deus ex machina*. Lorsqu'on mit en circulation, à Paris, les compteurs horo-kilométriques, les loueurs de voitures les baptisèrent *taxamètres*. Par une lettre adressée au *Temps*, M. Salomon Reinach protesta aussitôt contre cette désignation, et n'eut pas de peine à démontrer que *taximètre* était seul correct. Quelques jours après, les loueurs — qu'on n'aurait pas crus aussi férus d'hellénisme ! — honteux d'avoir commis un barbarisme, tinrent à honneur de le réparer, et remplacèrent, sur leurs fiacres, par *taximètre* le malencontreux *taxamètre*. Quelques mois après, quelques semaines peut-être, il eût été trop tard: le public, habitué au mot, n'aurait pas accepté la substitution. Le linguiste ressemble au Dieu de Descartes, qui donne une chiquenaude au

monde pour le mettre en mouvement, et ne peut plus, dans la suite, modifier le jeu des lois mécaniques: une fois un mot lancé, son auteur n'est plus maître de son sort, et assiste, impuissant, à son évolution et aux luttes qu'il peut soutenir.

Voici un exemple, encore plus typique, de barbarisme spontané. L'année dernière, on créait à Paris un nouveau type de voiture publique, auquel on donnait le nom d' « omnibus automobile » : mot trop long, qui n'était pas viable. Le lendemain, le mot *autobus*, que nul n'aurait pronostiqué, avait jailli spontanément sur toutes les lèvres, s'étalait dans tous les journaux. Pourquoi cette unanimité dans le barbarisme, et barbarisme particulièrement barbare, qui, à juste titre, a scandalisé les puristes, mais qui, en dépit des anathèmes, n'a fait que croître et prospérer, et est en voie de prendre racine dans la langue, si l'institution dure? Le linguiste ne saurait avoir peur des monstres, et doit s'efforcer de leur arracher leur énigme. Ici le phénomène est simple. On se trouvait en présence d'un *auto*, qui était en même temps un *omnibus* : la finale *bus* fut prise pour un suffixe, et le tour était joué. Attendons-nous maintenant à la voir accolée à d'autres mots (1). Un tel fait n'est pas isolé dans la langue: beaucoup de nos suffixes actuels n'étaient à l'origine que des finales de noms, parfois même des noms entiers.

Les noms déformés — ou créés de toutes pièces — par un procédé artificiel et voulu, sont beaucoup plus rares: mais il y en a pourtant quelques exemples. Le mot *gaz* fut jadis forgé par Van Helmont. De nos jours, un terme assez récent, l'appel téléphonique *allo*, doit son origine à la même cause, bien que l'altération ne porte que sur la finale. On croit généralement que ce mot est d'importation anglaise (2). Malgré la vraisemblance apparente de l'étymologie, l'explication est démentie par l'histoire du mot. L'un des initiateurs du téléphone en France, M. Ch. Bivort, a rétabli, il y a quelque temps, la vérité des faits (3). C'était vers 1879 : on venait d'apporter d'Amérique le téléphone Bell, et on procédait aux premiers essais dans plusieurs postes établis sur une ligne privée. Comme signal d'appel, on employa d'abord: *Allons!* Mais la voyelle nasale résonnait mal dans les appareils. On changea alors *allons* en *allo*, qui, déclare M. Bivort, « ne si-

(1) M. Michel Provins a déjà hasardé « aérobus ».

(2) C'est, notamment, l'opinion du « Dictionnaire général » de MM. Hatzfeld, Darmesteter et A. Thomas.

(3) Dans une lettre publiée par le « Bulletin de l'Association des abonnés au téléphone », juin 1906.

gnifiait plus rien, mais sonnait nettement et se transmettait clairement. » Le mot resta: on connaît sa fortune.

III. — *Une consultation de l'Académie.*

C'est un préjugé assez répandu parmi les écrivains, qu'un mot nouveau, pour avoir chance de succès, doit nécessairement être compris à première vue, et porter son sens en soi. Cela n'est pas vrai pour les mots de formation populaire, qui tendent simplement (en général) à évoquer dans l'esprit une des qualités de l'objet. C'est inexact aussi pour les mots savants, qui ne sont compris que par une minorité.

En 1894, l'*Intermédiare de la timbrologie* ouvrait une enquête auprès des membres de l'Académie française, dans le but de savoir s'il fallait dénommer *timbrologie*, *timbrophilie* ou *philatélie* le goût particulier des collectionneurs de timbres-poste. Bien suggestives sont la plupart de ces réponses, dont l'avenir devait démentir les prophéties.

M. Jules Claretie. — Je trouve bon le mot *timbrologie*. Il est plus simple que son rival.

M. Mézières. — Comme mon ami M. Alexandre Dumas, je me contenterais du mot *timbre-poste*. En aucun cas, je n'accepterais *philatélie*, qui ne sera compris que des initiés.

M. Pasteur me charge de vous dire qu'il se range à l'avis exprimé par MM....., et que le néologisme *timbrologie* est préférable à tout autre. — *Vallery-Radot*.

M. de Freycinet ne voit aucun inconvénient à l'introduction du mot *timbrophilie*......

M. Sardou (consulté par M. G. Brunel). — *Timbrophilie* a un grand mérite, c'est que tout le monde sait ce qu'il veut dire; tandis que *philatélie*, qui est peut-être régulier, est absolument incompréhensible pour le public.

La même erreur, on le voit, est répétée à satiété. Il était pourtant de toute évidence que seule la minorité lettrée pouvait comprendre *timbrophilie* ou *timbrologie* : car, pour cela, il est nécessaire d'avoir quelques notions de grec, ce qui n'est pas précisément le cas de « tout le monde ». En revanche, il faut en savoir bien peu pour ne pas pouvoir décomposer *philatélie*. C'est justement ce dernier mot qui l'a emporté, en dépit des prophéties unanimes de l'Académie. La raison? Inutile de la chercher dans les nuages de la rhétorique: elle est fort terre à terre. Le mot *timbre*,

surtout dans tel de ses dérivés, a populairement un sens fâcheux: les amateurs de timbres-poste n'ont pas voulu, en adoptant *timbrologie* ou *timbrophilie*, passer pour des « *timbrés* ». N'était-ce déjà pas assez de *timbre* pour prêter au jeu de mots? D'ailleurs les spécialistes ne sont pas effarouchés — bien au contraire — par un terme d'aspect rébarbatif. Tant mieux s'il n'est compris que des seuls initiés! La majesté du mot prêtera plus de valeur à la chose aux yeux du public.

IV. — *La réaction populaire.*

La réaction populaire n'est plus aussi fréquente qu'autrefois: l'instruction étant alors moins répandue, les mots savants étaient plus difficilement acceptés. A la fin du XVIIIe siècle, *aérostat* ne put devenir populaire: on lui opposa *ballon* — qui, jusque là, signifiait exclusivement « grosse balle » — et qui, s'il n'a pas éliminé son rival, l'a du moins réduit à la portion congrue. Au contraire, de nos jours, *télégraphe*, *téléphone*, *phonographe* — pour ne citer que ceux-là — n'ont pas trouvé de concurrents.

Il en va autrement quand le néologisme est un composé. Il est rare, dans ce cas, que le mot soit conservé tel quel. On continue à dire « chemin de fer », sans doute parce que le terme est évocateur: mais la Bourse dit des « chemins ». On a conservé également — jusqu'à nouvel ordre — *canot automobile*, bien que l'Académie, consultée à nouveau et toujours aussi peu chanceuse, ait partagé ses préférences entre *autoscaphe*, *autocanot*, *motocanot* — voire *autonef* et *autoyole!* — Il est vraisemblable qu'une formation populaire surgira, si ce mode de navigation se vulgarise.

Le composé est-il formé à l'aide d'une préposition ? l'abréviation peut se produire par ellipse. Ainsi « un bateau à vapeur » devient « un vapeur », mot courant — et déjà ancien — qu'on s'étonne de ne trouver dans aucun dictionnaire. A sa place on y rencontre un terme étrange : mais il faut savoir le découvrir. Sait-on comment l'Académie appelle un bateau à vapeur? *Pyroscaphe!* Beaucoup de lecteurs l'ignoraient sans doute, comme je l'ignorerais encore moi-même, si l'italien ne m'avait mis fortuitement sur la voie. *Piroscafo* a en effet triomphé en Italie, tandis qu'en France, l'Académie — ou plutôt son dictionnaire — est seule à connaître le mot. Vérité au delà des Alpes!...

Si le composé est formé d'un substantif et d'un adjectif, l'un des deux termes disparaît simplement. Il est rare que l'adjectif soit éliminé. Le fait se présente quand le substantif n'est plus,

d'un emploi courant. *Dépêche* avait singulièrement vieilli et tournait à l'archaïsme, lorsque la *dépêche télégraphique*, réduite couramment à *dépêche*, lui infusa une nouvelle sève.

Je crois que c'est dans une ellipse qu'il faut chercher l'origine des abréviations si nombreuses aujourd'hui — *métro*, *auto*, pour *métropolitain*, *automobile*, etc. — et qui n'ont pas encore reçu d'explication scientifique. Les premières abréviations, historiquement, ont porté en effet sur des composés assez facilement reconnaissables. Quand on a dit *piano* au lieu de *piano-forte*, et surtout *kilo* au lieu de *kilogramme* (à côté de gramme) n'a-t-on pas obéi à la même ellipse qu'en réduisant *dépêche télégraphique* à *dépêche?* De nos jours, le phénomène a été accéléré et facilité par la présence de la voyelle *o* dans la plupart des néologismes savants: voyelle qui attirait immédiatement la coupure et provoquait l'ellipse, par son identité auditive avec notre suffixe *eau*, si fréquent.

La création populaire spontanée en face d'un néologisme officiel, est aujourd'hui assez rare. On peut citer le cas de (carte) *pneumatique*, qui, rebelle, à cause du groupe *pn*, à la prononciation française, a vu se dresser en face de lui le métaphorique *petit bleu*, qui a acquis une célébrité mondiale.

Elle a surtout sa raison d'être quand il se produit une hésitation entre plusieurs vocables. Il y a une quinzaine d'années, le mot *vélocipède* était un terme générique, englobant toutes les catégories de cycles, en face des noms d'espèces: *tricycle*, *bicycle*, *bicyclette*. Au bout de quelque temps, le bicycle et le tricycle ayant disparu, on se trouva en présence de deux mots pour désigner le même objet : aucun d'eux ne s'imposant de façon absolue, il y avait place pour un troisième. L'analogie populaire créa *bécane*, très usité aujourd'hui dans la langue familière et qui dispute le terrain à *bicyclette*. Car à l'heure actuelle, tout au moins dans la région parisienne, *vélocipède* est complètement abandonné et n'est plus guère usité que sur les registres des Contributions Directes.

V. — *Le féminisme dans les mots.*

Notre époque a vu éclore de nombreuses professions féminines, inconnues de nos aïeux, et qui n'avaient pas de noms dans la langue. La formation du féminin a été parfois aussi laborieuse que l'admission de la femme aux emplois désignés. *Avocate* a soulevé des résistances, malgré la régularité de la formation.

Doctoresse — s'en doute-t-on ? — date du XVe siècle. Employé par Jean-Jacques Rousseau, le mot n'a passé que récemment dans la langue courante avec une restriction assez curieuse. Il est le féminin de « docteur » (au sens de « médecin »), et de « médecin » lui-même: il ne fallait évidemment pas songer à « médecine », qui existe depuis longtemps avec un tout autre sens. Au contraire (dans l'état actuel de la langue courante). *docteur* reste invariable quand il s'agit du grade universitaire. On dit: « J'ai été opérée par une *doctoresse* » et « Mlle X..., *docteur* en médecine ». Faut-il ajouter que le mot est très mal constitué, et vient encore jeter un nouveau trouble dans notre malheureux suffixe *eur*, qui ne saura bientôt plus à quel saint se vouer ?

Plus récente est la *cochère*, qui date de l'avant-dernier hiver. Le hasard me fit annoncer le premier dans les journaux ce petit événement de la vie parisienne. Ici la forme du néologisme s'imposait, mais je n'ai pas voulu risquer moi-même le mot, afin de saisir sur le vif son éclosion, en observateur passif. Celui qui m'avait annoncé la nouvelle, ne l'avait pas créé, pas plus que son entourage; il m'avait dit simplement: « Nous allons avoir une *femme cocher* ». Je me contentai de répéter ce terme dans le journal du soir où paraissait mon article, — bien convaincu que le public trouverait une autre désignation, facile à prévoir. Cela ne tarda pas. Dès le lendemain matin, deux ou trois journaux avaient baptisé simultanément la *cochère*.

Le mot fit fortune et ne rencontra pas d'opposants, pas même à l'Académie qui, consultée derechef, voulut bien consentir, cette fois, à homologuer le jugement populaire. Seul M. Faguet — et encore dans une fantaisie humoristique — déclara qu'il préférait *cochette:* il alléguait (ce qui est juste en soi) qu'à l'oreille du peuple les suffixes *er* et *et* sont identiques, et que, par suite, *cocher* pouvait fort bien recevoir un tel féminin, en évitant une fâcheuse confusion avec *porte cochère*. Mais c'était oublier que les noms relatifs aux professions sont de la forme *boucher*, *bouchère*, à l'exclusion de l'autre suffixe. Quant à la confusion avec *porte cochère*, elle n'est guère à craindre à l'heure actuelle. La phrase de Saint-Simon que M. Faguet a citée — « Il a passé par toutes les portes et même par les cochères », — fleure aujourd'hui un fort parfum d'archaïsme. La locution s'est cristallisée à tel point que nous ne pourrions plus séparer les deux mots, sous peine de n'être pas compris par une grande partie de nos contemporains.

Dans tous les cas, le verdict populaire a prononcé: et c'est lui qui juge en dernier ressort, et qui consacre, définitivement et souverainement, les néologismes.

VI. — *Les créations des écrivains.*

Les écrivains, qui accusent volontiers inventeurs et savants de forger des mots barbares, créent aussi beaucoup de néologismes qui n'échappent pas à toute critique. Mais au lieu de fabriquer, de toutes pièces, des termes avec des matériaux grecs et latins, ils recourent de préférence à la greffe linguistique, — je veux dire aux dérivés. Les journalistes surtout usent et abusent de ce procédé, si commode en français. En général, ils ne sont pas bien inventifs, et ne semblent guère soupçonner la richesse et la délicatesse de notre langue en matière de suffixes.

La plupart de ces mots répugnent aux amoureux du beau langage: et certes on ne peut dire qu'ils sont jolis, jolis! Mais en revanche — il faut bien le reconnaître — ils traduisent souvent, sinon toujours une idée, du moins une nuance nouvelle de pensée, qui ne pouvait être exprimée qu'à l'aide d'une périphrase. *Sectionner* n'est pas *couper*, car il désigne une coupure anatomique. *Sélectionner* n'est pas le synonyme exact de *choisir*: il éveille l'idée d'un choix rationnel et scientifique, d'où le caprice est exclu. *Auditionner* l'emporte par la concision sur « donner une audition ». Du moment qu'on admet les noms, pourquoi rejeter les verbes, qui sont formés par un procédé aussi français que *raisonner?* Et l'esthétique des mots, somme toute, n'est-elle pas surtout une question d'habitude?

L'actualité politique ou littéraire crée chaque jour une foule de mots en *isme* et en *iste*, qui disparaissent le plus souvent avec elle. Se souvient-on encore des *soumissionnistes*, dont on parlait tant, voici quinze ou dix-huit mois? Si barbare semble-t-il, le mot avait cependant son utilité, puisque, pour en donner l'équivalent exact, il faut recourir à cette interminable périphrase: « Catholiques partisans de la soumission à la loi portant séparation de l'Eglise et de l'Etat. » L'*hervéisme*, qui date à peine de deux ans, est curieux à cause de l'hiatus: quinze ou vingt ans plus tôt, on aurait dit l'*hervisme*, comme le *gambettisme* ou le *boulangisme*. Le leader de l'antipatriotisme aura-t-il attaché son nom à une petite révolution... grammaticale, en attendant l'autre? De son côté, la littérature nous a donné le *renanisme*, le *bovarysme*, etc.

Quelques mots isolés sont assez curieux. Nous avons vu plusieurs fois imprimé *hugolâtre*, intéressant exemple de métissage linguistique, formé par le croisement de *Hugo* avec *idolâtre* : le *hugolâtre* n'est-il pas l'idolâtre de Hugo ? La création est vraiment jolie : c'est à se demander si son auteur (dont j'ignore le

nom) pensait, comme celui du fameux « quoi qu'on die », y mettre tant d'esprit.

Plus hardi est un autre genre de dérivation qui commence à apparaître. On sait qu'aujourd'hui beaucoup d'associations sont désignées couramment par les initiales de leur titre complexe. La réunion de ces lettres constitue un nouveau mot susceptible, à son tour, d'engendrer des dérivés. Le T. C. F. (Touring Club Français) appelle — depuis quelque temps — ses adhérents les *técéfistes*. Ce cas ne doit pas être isolé. Au moment où l'on parlait beaucoup de la C. G. T., je ne serais nullement surpris si des journaux avaient appelé *cégétistes* ou *cégétards* — suivant qu'ils étaient amis ou adversaires — les membres de la Confédération Générale du Travail. C'est là un indice curieux de l'importance toujours plus grande qu'acquiert de nos jours la physionomie graphique des mots.

VII. — *Les mots étrangers et l'anglomanie.*

L'invasion des néologismes étrangers inquiète les puristes plus encore que celle des mots savants. Une ligue s'est fondée dernièrement, sous la présidence de M. Abel Hermant, pour parer à ce danger ; il en existe une analogue au Canada français.

On ne saurait pourtant prétendre que ce soit là un événement nouveau : on le rencontre à chaque pas dans notre histoire. Les mots italiens firent irruption en abondance pendant la Renaissance jusqu'à la régence de Marie de Médicis. Avec Anne d'Auche, ce fut l'Espagne qui nous envoya une légion de néologismes de cape et d'épée. L'anglomanie commença au siècle suivant : il est juste de reconnaître qu'elle n'a cessé de s'accroître jusqu'à nos jours, bien qu'elle sévisse surtout dans la langue des *snobs* et des hommes de *sport*. Viennet s'en plaignait déjà en 1855, et, dans sa *Lettre à Boileau*, protestait, non sans esprit, contre la mode d'anglicisme qui faisait déjà fureur. On n'entend, disait-il,

> *Que des mots à déchirer le fer :*
> *Le* railway, *le* tunnel, *le* ballast, *le* tender,
> Express, trucks *et* wagons. *Une bouche française*
> *Semble mâcher du fer et broyer de la braise...*
> *Faut-il, pour cimenter un merveilleux accord,*
> *Changer l'arène en* turf *et le plaisir en* sport ?
> *Demander à des* clubs *l'aimable causerie ?*
> *Flétrir du nom de* grooms *nos valets d'écurie ?*

Traiter nos cavaliers de gentlemen riders ?
Et, de Racine enfin, pariodant les vers,
Montrer, au lieu de Phèdre ,une lionne anglaise
Qui, dans un handicap *ou dans un* steeple chase,
Suit de l'œil un wagon, *de* sportsmen *escorté,*
Et fuyant sur le turf *par un* truck *emporté ?*

La langue courante écrème les emprunts étrangers, et, après avoir fait son choix, elle les digère, si l'on peut dire, et les assimile lentement.

L'acclimatation des néologismes étrangers est souvent longue et délicate. Adaptation extérieure, d'abord: car il est nécessaire que le mot modifie sa physionomie. Rien n'est plus pédant, rien n'est plus insupportable à l'oreille que d'émailler une phrase française de termes anglais ou allemands, prononcés exactement comme dans la langue étrangère. Si le mot pénètre chez nous, il doit s'harmoniser avec la prononciation française.

Mais comment se fera l'assimilation ?

Autrefois la question ne se posait pas. Tous les néologismes arrivés de l'étranger étaient transmis par la parole: leur orthographe, dans leur langue d'origine, ne comptait point. Les sons étrangers étaient rendus par les sons français les plus voisins, l'accent tonique était conservé, les finales étaient assimilées à des désinences connues, et souvent l'étymologie populaire brochait sur le tout. Ainsi l'ancien alsacien *sûerkrût* (prononcez : *soueur-kroutt*) s'est altéré en *choucroute*, parce qu'on a pensé au *chou*. — Le point de départ était toujours la prononciation étrangère.

Plus récemment *roastbeef* et *beefsteack* furent modelés sur la prononciation anglaise, mais on laissa tomber le *t* du premier et l'*s* du second. L'orthographe finit par suivre, et on écrit aujourd'hui de préférence *rosbif* et *bifteck*.

De nos jours la question est plus complexe. Par suite de la diffusion du journal et du livre dans toutes les classes de la société, les néologismes étrangers ne sont plus transmis à la majorité du public par la voix et par l'oreille, mais bien par l'écriture, par la vue. Avant de les avoir entendus, le peuple commence par les épeler, et il les lit naturellement, tant bien que mal, à la française; en revanche, les hommes de sport et les gens cultivés continuent, pour la plupart, à modeler la prononciation de ces mots sur celle de la langue d'origine (généralement l'anglais). Ces deux courants produisent une série de doublets — suivant le milieu social: *high life, meeting, toast,* par exemple, sont prononcés par les uns *higuelife, métingue, toâste,* et par les autres *haïlaïfe ,mitigne* (ou *mitine*), *toste.*

Si le linguiste avait à émettre un avis, ce n'est pas — pour une fois — au peuple qu'il donnerait raison; car l'orthographe, à ses yeux, n'a qu'une importance minime: comme la rime pour le poète, elle doit obéir et suivre la prononciation.

Le sens aussi peut être altéré.

Et d'abord, un mot étranger n'a guère chance de s'implanter dans une langue, s'il n'apporte pas avec lui une idée nouvelle ou s'il ne désigne pas un objet nouveau. Avions-nous besoin — a-t-on dit — de *challenge* et de *match*, quand nous possédions *défi* et *concours ?* Mais ces mots ne sont pas synonymes : le *challenge* est un « défi sportif », le *match* un « concours sportif », ce qui est bien différent d'un défi ordinaire ou d'un simple concours. N'en déplaise à Viennet, le *sport* est tout autre chose que le *plaisir*, et nul ne s'avisera de confondre le *groom* avec le *valet d'écurie.* Et ne rirait-on pas au nez du Monsieur assez « pompier » pour appeler *arène* le *turf* (1) de Longchamps ?

Tous ces termes sont donc utiles. On aurait pu créer les équivalents exacts avec les seules ressources de la langue: c'est incontestable. Mais le fait ne s'étant pas produit, force est bien de les accepter comme pis aller, en nous rappelant, pour nous consoler, que beaucoup de mots anglais nous ont été empruntés au moyen âge et que nous exerçons simplement, à leur égard, le droit de reprise. L'anglais *challenge*, entre autres, vient de l'ancien français.

Parfois, la ressemblance est fort lointaine entre le mot français et son père étranger. *Dock* signifie « entrepôt », en français, et « bassin » en anglais. De l'autre côté de la Manche, le *square* est une place carrée, le *tramway* un chemin à traîneau, le *wagon* un tombereau. Quant au *snob* — suprême ironie! — il désigne, dans l'argot des artistes, le « philistin », l' « épicier » de nos rapins. Voilà un terme qui a singulièrement gagné en « chic » en traversant le détroit!

On le voit, même lorsqu'elle emprunte, la langue française est encore créatrice.

ALBERT DAUZAT.

(1) Ce mot, d'ailleurs, a perdu du terrain dans le monde des sports, et a vu se dresser en face de lui divers concurrents.

TRIBUNE DE LA REVUE

Au sujet des relations eutre le Tasse et la France, nous recevons la lettre qui suit du comte Angelo de Gubernatis. Nous l'insérons avec d'autant plus de plaisir que l'illustre professeur de l'Université de Rome vient justement de publier un ouvrage des plus remarquables sur le Tasse, auquel notre collaborateur et ami Édouard Schuré a rendu ici même l'hommage de son admiration.

Lastra-Signa, 9 septembre 1908.

Mon cher directeur et ami,

Je lis en retard l'excellent article du marquis Paulucci di Calboli, l'*Italien en France* qui réveille une série de grands souvenirs intéressants. Le sujet abordé par notre distingué et érudit diplomate, deviendra, j'en suis convaincu, entre ses mains un beau volume qui fixera l'histoire des relations littéraires entre l'Italie et la France.

C'est dans cet espoir que je prends la liberté de contredire mon illustre confrère et concitoyen sur un petit détail qui concerne le Tasse, dont je me suis dernièrement occupé. A côté de la légende italienne, il y a une légende française du Tasse au XVII[e] siècle ; elle a été accréditée surtout par M. de Balzac au sujet du séjour du poète en France. Le roi Charles IX l'aurait reçu avec bienveillance à sa cour, en lui accordant de grands privilèges. Le marquis Paulucci nous apprend que Charles IX, vers la fin de l'année 1566, charge l'abbé de Saint-Gildes, qui se rendait à Rome en s'arrêtant à Ferrare, de visiter Torquato Tasso et d'annoncer au poète l'octroi d'une pension de trois mille livres. » A part la date, qui ne saurait être qu'une coquille d'imprimerie, rien de pareil n'a jamais eu lieu. Aucune offre semblable n'a jamais été faite à l'auteur de Goffredo. Les documents que nous avons sur le séjour de cinq mois que fit en France le pauvre Torquato (1570-1571), mal logé, mal nourri, dépourvu d'argent et déguenillé, excluent toute probabilité qu'il ait été l'objet d'attentions spéciales de la Cour de France, où Louis d'Este, son protecteur, arriva en retard pour congédier, quelques semaines après, une partie de sa suite — y compris le Tasse.

Il faut donc en rabattre un peu de la légende française, ainsi que de l'italienne, toutes poétiques qu'elles soient l'une et l'autre.

Notre cher ami Paulucci voudra, puisqu'il désire comme nous la vérité, me pardonner cette petite remarque, qui n'enlève rien au mérite de son intéressante étude.

Croyez, cher ami, à mes sentiments affectueux.

ANGELO DE GUBERNATIS.

FAITS & DOCUMENTS

I. — SCIENCES ET INVENTIONS

La chirurgie de l'avenir

On doit à M. A. Carrel, prosecteur à Lyon, d'importantes expériences de transplantation des viscères, qui ont fait l'objet d'un rapport de M. Pierre Delbet à la Société de chirurgie de Paris. C'est ainsi que M. Carrel a fait à un chien la néphrectomie double : après avoir immergé les reins enlevés dans une solution convenablement préparée, il a remis ensuite l'un d'eux en place et l'a greffé totalement en suturant artères, reins et urétère. La circulation s'est rétablie une heure après l'opération et le chien ainsi sauvé a pu vivre avec un seul rein. Une autre expérience concluante a été faite sur un fox-terrier. Celui-ci avait subi l'amputation d'une patte. On lui sutura la jambe amputée d'un autre animal de même taille, la suture comprenant artères, muscles, nerfs et peau et l'immobilisation plâtrée maintenant la confrontation osseuse. On peut conclure de ces résultats que les pièces de rechange sont appelées à jouer un rôle marquant dans la chirurgie de l'avenir. Il s'agit, pour résoudre pratiquement le problème, de trouver un moyen de conserver la matière à greffe, le greffon. On suggère déjà de garder en état dans une glacière, artère, reins, membres, viscères, etc., pouvant s'utiliser immédiatement pour restituer aux patients les parties du corps dont l'amputation a forcé de les priver. M. Carrel n'est pas éloigné de réaliser ces conditions du problème. Il a déjà greffé avec complète réussite des segments d'artères restés plus d'une semaine hors de l'organisme, dans une solution appropriée.

Les canots en papier.

Le papier concurrence de plus en plus le bois. Nous savions déjà qu'il s'emploie pour faire des roues de wagons, des tonneaux et, tout récemment, les Américains, qui n'ont pas de préjugés, en ont fait usage pour confectionner des cercueils. Ces bières en papier mâché, obtenu en réduisant en pâte les vieux journaux, se conservent mieux, paraît-il, que celles en chêne ou en sapin, et elles ont l'avantage d'être bien moins chères. Voici maintenant que l'on lance les canots en papier. L'invention est due à un imprimeur de New-York qui a eu l'idée de tirer parti de ce que l'on est convenu, dans le langage du journalisme, d'appeler des « bouillons », c'est-à-dire des exemplaires invendus. Avec les feuilles superposées de 3.000 journaux, il a réussi à bâtir une embarcation de 6 mètres de long, sur un demi-mètre de largeur, avec une profondeur relative et, dans cette sorte de périssoire, il a suivi par eau la côte des Etats-Unis sur un parcours de 2.000 kilomètres, en se risquant, par endroits, comme à Potomac, à une course en pleine mer de 20 kilomètres environ. Le canot n'était, il est vrai, pas uniquement en papier, mais il n'y avait en bois que la quille, les bancs et les bases. Les journaux coupés en bandes étaient collés les uns sur les autres en nombreuses épaisseurs. Le tout a été ensuite

enduit d'un vernis imperméable à l'eau, en plusieurs couches, et le petit bâtiment a fait aussi convenablement sa traversée que n'importe quel autre sorti des chantiers. Les canots en papier vont se multiplier. Nous en verrons sans doute quelque jour sur la Seine lutter de vitesse avec les hirondelles.

Le Puro

Il y a six ans environ, les journaux médicaux et pharmaceutiques allemands faisaient une réclame prodigieuse à un suc de viande auquel on donnait le nom de *Puro* et qui avait, assurait-on, des vertus nutritives toutes spéciales. Beaucoup de médecins et de malades ajoutèrent leurs attestations à ces éloges. Le *Puro* fit fortune. On savait qu'il se fabriquait par un procédé resté secret aux environs de Munich, dans la petite ville de Soln, où, disait la réclame, on immolait des milliers de bœufs pour la confection du précieux produit. Or, cette vogue intriguait les médecins de l'Institut d'hygiène de Munich. Leurs doutes sur l'efficacité de Puro s'accentuèrent de jour en jour. Il arriva qu'un correspondant du *Lancet*, dont on connaît l'autorité, voulut visiter l'usine de Soln. Quel ne fut point son étonnement lorsqu'il constata que la petite ville n'avait pas même d'abattoirs et que pas un seul bœuf n'avait, depuis des années, pénétré dans l'établissement. Quel était donc ce mystère ? On finit par où l'on aurait dû commencer et l'on fit l'analyse de ce fameux jus de viande, de ce nouveau Liebig, qui, on ne tarda pas à s'en convaincre, ne contenait pas ombre de chair bovine. C'était tout simplement un composé d'albumine de blanc d'œuf auquel on s'était contenté d'additionner de l'extrait de viande salée. La révélation due au docteur Hutchinson fit grand bruit. Les journaux, pour donner satisfaction à la clientèle, durent enregistrer la supercherie en s'excusant d'y avoir cru ; les pharmaciens et les médecins qui avaient préconisé le Puro se mordirent la langue ; les malades, désillusionnés, jetèrent aux ordures la fameuse panacée, et les lanceurs de l'entreprise la virent s'effondrer. Cette aventure eut cependant un effet utile. Le gouvernement bavarois vient d'étudier le moyen de prévenir de semblables mystifications. On ne tarderait pas à voter une loi ordonnant de joindre aux annonces de produits pharmaceutiques le protocole des analyses, avec légalisation des signatures. La mesure devrait être suivie partout.

Le nouveau papier

Le papier de chiffons n'est plus qu'un mythe, en France. Il a été, à peu de chose près, complètement remplacé par le papier de bois, mais l'approvisionnement de la pulpe ligneuse avec laquelle on fabrique ce dernier s'épuise rapidement. Il faut chercher autre chose. On s'en occupe depuis longtemps et les dernières recherches ont porté sur l'utilisation de la tige de cotonnier. Toutefois, les essais qui avaient été faits jusqu'ici dans ce sens étaient restés infructueux. On vient enfin, au Texas, de résoudre ce problème. On a démontré péremptoirement que les tiges de la plante, dont on ne faisait aucun usage, peuvent être converties en excellente pulpe d'une très bonne qualité commerciale. Tout d'abord, on a reconnu que la fibre de la tige et de la feuille du cotonnier est beaucoup plus résistante que celle du sapin et d'autres conifères et qu'on en peut tirer un papier presque aussi solide que celui du meilleur chiffon de toile. Les tiges ne coûtent presque rien

et l'on rend service aux planteurs en les enlevant, parce qu'on leur évite cette dépense qui se chiffrait par une grosse somme chaque année. Avec la matière brute toute prête sous la main, on peut établir, presque sans aucun coût, la nouvelle industrie qui viendra ajouter des millions de dollars au rendement de la culture cotonnière. Un autre avantage de l'utilisation de la tige du coton dans la fabrication du nouveau papier, c'est que là où la plante a été atteinte et ruinée par le terrible charançon (*cotton boll weevil*), elle n'est, dans ces conditions, pas complètement perdue puisqu'elle peut toujours servir pour la pulpe. Le papier de tige de coton peut s'obtenir avec toutes les machines. On a constaté aussi que le nouveau papier est supérieur à tous les autres, sauf celui de chiffons, pour la librairie, parce qu'il dure plus longtemps et qu'il n'expose pas le livre aux dégâts si douloureusement signalés par les bibliophiles.

Les moissons marines

La mer est un vaste champ encore inexploité qui peut donner d'abondantes moissons insoupçonnées. Tel est l'avis du professeur américain Bonnycastle-Dole, qui vient de publier un travail considérable des plus importants à cet égard. Tout d'abord il insiste sur l'utilisation, comme aliment, des algues dont les diverses espèces peuvent fournir une nourriture des plus substantielles et prendre la place des céréales dans bien des cas. Cette constatation confirme ce que Sir William Crookes, président de l'association britannique pour le progrès des sciences, développait, il y a dix ans, dans une de ses éloquentes conférences. L'illustre savant démontrait qu'il n'y avait pas lieu de s'alarmer de la diminution des rendements agricoles, parce que, même si l'on se trouvait en présence d'une famine, vers l'an 1928 par exemple, on pourrait en conjurer les effets en utilisant d'autres produits. Il signalait la possibilité de découvrir, rien que dans la mer des Sargasses, dans l'Océan Atlantique Nord, une végétation assez considérable pour subvenir aux besoins alimentaires de toute la population de l'Europe, si l'on employait des procédés pratiques pour faire le plus avantageusement possible la moisson marine. Sur les plages des Etats-Unis les vagues rejettent assez de protéides que la dessication peut réduire à leurs éléments nutritifs, de manière à équivaloir à toute la production en céréales du Nord-ouest américain. Si donc il arrivait que le monde fût en proie à la disette, ce ne serait point par manque de produits, mais simplement par défaut d'utiliser les aliments qui surabonderont toujours. Ne rien laisser se perdre, tel doit être le mot d'ordre qui assurera l'avenir de l'existence humaine.

— **La taramellite**, ainsi nommée en l'honneur du savant italien Taramelli qui s'est beaucoup occupé de la géologie des Alpes, est un nouveau minéral découvert à Candaglio en Val Tocé, et dont M. E. Tacconi a soumis la composition à l'Académie royale des Lincei. C'est un silicate de fer et de baryum, dont on utilisera sans doute l'emploi dans l'industrie.

— **Le percement du Mont Blanc** est destiné à développer de plus en plus les intérêts économiques de la France et de l'Italie. Ce projet a été étudié par la municipalité de Turin avec le concours des délégués français, sénateurs, députés, et maires. Il s'agit de créer un nouveau débouché français par la vallée d'Aoste sans traverser le territoire étranger. Dr L. Caze.

II. — LETTRES ET ARTS

France :

Paris jouit du renom universel de ville artistique. Il appartient donc à nos édiles de veiller à son aspect extérieur, à la beauté de ses perspectives. Or, un danger devient menaçant : celui de la surélévation continue des maisons particulières. Pour les immeubles de la rue de Rivoli, le Conseil municipal s'est déclaré incompétent — les terrains ayant été vendus autrefois par l'Etat. Mais on médite de surélever une maison qui fait le coin de la place de la Concorde, et aussi d'autres immeubles avoisinant l'Arc-de-Triomphe. Ce serait d'un effet désastreux pour la perspective de ces belles places. *Caveant consules !*

×

On a rappelé, récemment, la mémoire d'un singulier homme — un vieux bohême de lettres, Miécislas Goldberg. Etranger, il étudia, à Genève, la littérature et la médecine et vint tout jeune à Paris. Ses opinions libertaires et sa participation au mouvement intellectuel anarchiste le firent exiler à Londres, où la misère le rendit tuberculeux. Les dernières années de sa vie, il put se consacrer entièrement aux lettres (*Lazare le Ressuscité*, *Prométhée repentant*). En dernier lieu il publiait de curieux *Carnets*. C'était un esprit désordonné, bourré de sciences et de lettres, avec des éclairs de grand talent. Il est mort l'année dernière, oublié, sauf de quelques intellectuels qui appréciaient ses dons rares, mais perdus dans le chaos des idées.

×

C'est un joli titre, et très juste, très expressif, que celui que le critique G. B. Marchesi a donné à son livre sur Amiel. Il l'a intitulé : Le Penseur (*Il Pensieroso*). Le pauvre Amiel ne fut que cela : il pensa, sa vie durant, sans jamais agir. Il pensa sa vie, il se pensa lui-même à chaque instant de sa vie, et il a raconté tout au long ces pensées dans son livre de bord de la traversée de sa vie, le *Journal intime*. La contradiction et l'oscillation perpétuelle d'un désir à un autre ont rempli la vie du solitaire Amiel. Il s'est consumé à vouloir agir, sans jamais agir. Son esprit a toujours travaillé à vide. Il faut se souvenir de ce maître de l'inactivité et de l'indécision pour apprendre, par contraste, à vivre et à réaliser.

×

Sous la présidence de MM. J. Claretie, Levasseur, A. Croiset et nombre d'autres éminentes personnalités, une souscription s'est ouverte en vue d'élever un monument à Guillaume Budé. C'est ce grand philologue et érudit du XVIe siècle, qui usa de son influence sur François Ier, pour le décider à créer le Collège de France. Et c'est également à Budé qu'on doit la fondation de la Bibliothèque nationale.

×

On fait bien de chercher à simplifier l'orthographe, sans aller à l'exagération. Pourquoi trop tenir aux formes rigoureusement étymologiques en orthographe, lorsque, dans la langue courante, on emploie tant de termes improprement ? Comme le remarque notre érudit collaborateur M. Paul Stapfer, on continue à dire *train-train* et *tour de main* à la place des véritables tournures : *tran-tran* et *tournemain*. On devrait, d'ailleurs, dire *malemort* et non *mal de*

mort; et on devrait orthographier, étymologiquement: à *tors* et à travers; couper *cours; forsené, plentureux*, orgues de *Barberi*, etc.

×

On n'a pas assez remarqué la place prépondérante, exagérée, donnée par Molière à la jalousie dans ses pièces. Toute son œuvre en est comme imprégnée. C'est qu'il fut lui-même un grand jaloux. Et on a précisé dernièrement qu'il a eu, à l'égard de tous ses contemporains, la réputation d'un jaloux. Ses conversations avec Chapelle le prouvent surabondamment. Molière a connu la jalousie sous toutes ses formes, et dans une serre chaude où elle fleurit avec un développement inusité, parfois monstrueux: les coulisses du théâtre. Cela suffit à expliquer cette complaisance du grand comique à l'égard de cette triste passion.

Etranger :

Comme nous l'avons prévu, la polémique causée en Amérique par les diffamations du Dr Gould à l'égard de Lafcadio Hearn n'est pas près de se calmer. Le bon docteur déclarait que l'écrivain n'avait montré dans sa vie ni loyauté, ni moralité. Il lui reprochait même d'avoir songé à épouser une négresse. Enfin, il lui déniait toute imagination, et toute faculté créatrice d'invention. « Il n'a jamais raconté que ce que d'autres lui avaient rapporté. » Les amis de Lafcadio Hearn ont protesté vigoureusement, entre autres Hendrick et M. Macdonald, l'exécuteur testamentaire du grand auteur. Quant au critique Michaël Marahan, il déclare nettement : « Idiotie, ton nom est Gould ! Ce que tu reproches à Hearn, on pourrait alors, au même titre, le reprocher à Shakespeare et à Maupassant. Le génie n'invente pas. Il prend la matière de son œuvre dans la réalité. » La majorité de la critique littéraire aux Etats-Unis est d'accord pour déclarer que l'auteur des *Fantômes chinois*, de *Deux ans aux Indes occidentales*, fut vraiment un écrivain exceptionnel, une nature énigmatique, et si l'on veut — comme le dit lui-même le Dr Gould — un « caméléon » littéraire, un « miroir » des choses et des êtres, un « écho » de la poésie de l'univers.

×

Alfred Noyes est un des poètes anglais les plus remarquables. Son dernier volume : les *Quarante Marins chanteurs*, est d'une poésie aussi élevée que forte et vibrante. Déjà, le *Highwayman* (le Voleur de grand chemin) était un merveilleux tableau de passion; dans le *Palais hanté*, il avait mis une mélancolie et une tendresse d'une douceur exquise.

×

A côté de Louis Thomas, comme lui un enfant de Munich, un joyeux gars de la forêt, le conteur Louis Ganghofer, voit sa réputation s'étendre chaque jour. Il est très près de la nature et de l'âme du peuple, et cependant sa culture raffinée lui permet un humour très moderne. Ceux qu'il dépeint et qu'il raconte si bien dans ses romans, ce sont les montagnards, les bergers, les chasseurs du Tyrol ; mais Ganghofer a singulièrement élargi et modernisé l'ancienne nouvelle villageoise d'Auerbach. Surtout tous les livres de Ganghofer sont traversés d'une saine espérance, d'une virile joie de vivre. Il y a quelque temps, à Munich, l'empereur Guillaume rencontrait le poète et lui disait : « J'aime beaucoup votre œuvre parce qu'elle rend un son optimiste. »

×

La bataille des langues en Suisse, que nous avons signalée, se

poursuit. L'allemand y est parlé par deux millions d'habitants environ ; le français par 700.000 ; l'italien par 200.000. Or, l'allemand commence à se plaindre d'être fortement entamé par le français. Le fait est que celui-ci a gagné du terrain dans le Valais ; mais il ne fait que reprendre la place qu'il avait autrefois. Le distingué professeur Seippel, de Zurich nie d'ailleurs, avec grand'raison, que les Suisses allemands, et particulièrement à Zurich, soient ennemis du français. La vérité, d'ailleurs, c'est que ce sont peut-être les Suisses français qui sont les pires ennemis du beau langage de Gaule, qu'ils négligent scandaleusement, quand ils ne l'estropient pas sans pitié.

×

Joël Chandler Harris, l'inimitable auteur des fameuses histoires d'*Oncle Remus*, a été, à juste titre, appelé l'Andersen de l'Amérique. Le charme génial d'une âme de poète et d'un cœur d'enfant anime toutes les pages d'*Oncle Remus*. Comme François d'Assise, il a causé avec le vent et s'est entretenu avec les oiseaux. Il pouvait dire chaque soir : « Bonsoir, mon amie la Lune ! » et chaque matin : « Bonjour, monsieur Soleil ! » Il avait 25 ans quand il était rédacteur à Atlanta, à *la Constitution*. Le feuilleton — une histoire de nègres — restait en suspens, par la maladie de l'auteur. Le directeur lui dit : « Joel, essayez donc de continuer cela. Faites-moi le morceau cette nuit. » Et Joel Chandler Harris se mit à conter les souvenirs de sa première enfance sur une plantation. Le récit était si vivant que bientôt, dans chaque hutte de nègre, on dévorait les histoires d'*Oncle Remus* avec délices. Le volume eut un succès prodigieux. Chandler Harris vint à New-York et, pendant trente ans, il continua à charmer ses lecteurs. Il a publié plus de vingt volumes, des contes, des vers. Jusqu'à son dernier jour, il écrivit dans la joie, et il procura de la joie à des milliers et des milliers d'hommes.

×

Harry Lander, le grand humoriste écossais, est revenu des Etats-Unis où il a fait plusieurs conférences. Il n'est pas satisfait des Américains. Ceux-ci, à son avis, n'ont pas le sens de l'humour, du drôle, du ridicule. Pourquoi ? D'abord, parce que l'Américain, foncièrement orgueilleux, se croit supérieur à tout ridicule ; deuxièmement, il n'a pas le temps de rire ; troisièmement, il ne veut que des faits, de la réalité. En somme, l'Américain du Nord ne sent aucun besoin de la comédie, à moins qu'elle ne soit réellement humaine, prise sur le vif, et littéralement réaliste. Il n'apprécie sur la scène que l'humour qu'il goûte dans la vie, celle des faits. Par contre, il est extrêmement rapide et vif de compréhension, et il devine à l'avance tout ce qu'un vaudevilliste va lui sortir de son sac.

×

Les artistes américains commencent à se plaindre de l'engouement de leurs compatriotes pour la peinture étrangère. C'est à peine si, à New-York, quelque amateur possède une toile de Wyant et de Homer Martin. Tous les achats, toutes les commandes, sont pour l'Europe. Et pourtant le docteur Kurtz, directeur de l'Académie des Beaux-Arts de Buffalo, déclare très nettement qu'il y a « au moins deux cents peintres vivants actuellement aux Etats-Unis dont les œuvres seraient dignes d'entrer dans nos musées. » Mais non, après la vogue de Bouguereau est venue celle de l'école de Barbizon, et les peintres américains n'ont plus qu'à s'expatrier.

E. DE MORSIER.

CHRONIQUE SOCIALE

France :

Après vingt années d'instruction laïque et obligatoire, il est vraiment humiliant, pour la France et la République, d'apprendre qu'en 1907 le nombre de conscrits totalement illettrés est plus fort que les années précédentes. En chiffres ronds, sur 300.000 conscrits, on en a trouvé *onze mille* totalement illettrés, c'est-à-dire ne sachant ni lire ni écrire. Et il faut ajouter à ce nombre au moins 5.000 jeunes gens, ne sachant que lire. Comment remédier à ce mal ? L'avis de M. F. Buisson, ancien directeur de l'enseignement primaire est certainement le meilleur. Il propose — comme en Suisse — un examen annuel de l'instruction primaire des conscrits. On classera alors les départements et les communes par ordre d'ignorance. Et on agira où il le faut. La Suisse a obligé les communes retardataires — comme celles du canton du Valais — à s'imposer les dépenses indispensables (écoles, cours, etc.). Le résultat ne s'est pas fait attendre. Le nombre des illettrés, en Suisse, s'abaissait de 600 à 17, en 1906. Il faut que, dans dix ans, il n'y ait plus un illettré dans l'armée française.

×

Il faut revenir, sans se lasser, sur la question du travail à domicile. En Angleterre, en Australie, aux Etats-Unis et en Allemagne, il est aujourd'hui réglementé. En France, il ne l'est pas du tout. En Allemagne, on serait même d'avis de le supprimer. Ce sont les ouvriers eux-mêmes qui le demandent. Le syndicat des selliers de Nüremberg déclare : « L'abolition du travail à domicile est une de nos revendications constantes. » Les porcelainiers sont les ennemis acharnés du travail à domicile. En France, un projet de loi de 1906 propose qu'un registre soit tenu par tout entrepreneur qui emploie des travailleurs à domicile. Mais, naturellement, la Chambre de commerce de Paris refuse et déclare cette mesure inquisitoriale. On défend la fameuse liberté du travail. Il conviendrait pourtant aussi de défendre les faibles, les exploités, et avec eux la santé de la race.

×

La *ligue sociale d'acheteurs*, fondée par Mme Jean Brunhes, en 1903, poursuit courageusement son œuvre d'amélioration des conditions du travail. Elle tient à jour des *listes blanches*, où sont inscrites et recommandées les maisons qui traitent bien leur personnel. Dernièrement, la ligue s'est occupée de la grave question du logement des servantes. Elle a dressé une liste d'immeubles dans lesquels le logement des domestiques est acceptable. On ne porte sur cette liste que les maisons dont les chambres de domestiques ont des *fenêtres verticales*. On sait que le docteur Pinard a, depuis longtemps, signalé les logis des sixièmes comme des lieux de culture de prédilection de la tuberculose. Il ne faut pas oublier qu'à Paris, seulement, plus de 130.000 femmes sont employées dans le service ménager.

×

A la dernière session du conseil supérieur de l'instruction publique, on a repoussé un vœu demandant, pour nos jeunes filles l'assimila-

tion du brevet supérieur au baccalauréat. Il s'agissait de leur permettre de poursuivre leurs études aux facultés de droit et de médecine, après leur examen de fin d'études. On ne voulut pas créer un privilège en faveur des femmes. Mais on refusa, également, à M. Raoul Allier de transformer l'enseignement des lycées de jeunes filles, afin de leur permettre d'obtenir le diplôme nécessaire. C'est là un non-sens et une injustice. Le gouvernement prussien, lui, n'a pas hésité à accomplir ce progrès. A dix-neuf ans, la jeune Allemande passera son baccalauréat qui lui ouvrira les portes de l'Université. On doit cette importante conquête féministe à trois puissantes ligues : *Ligues des études et de l'éducation de la femme*, *Ligue des femmes protestantes d'Allemagne*. Il serait à désirer en France que l'opinion publique éclairée se prononçât pour une réforme semblable.

×

Une revue pratique qui pourra rendre des services aux édiles dans 36.000 communes de France, c'est le périodique *Les Annales municipales*. Deux fois par mois, elles signaleront tout ce que doit savoir un élu municipal. La France compte 450.000 mandataires municipaux. Il va sans dire que la Ville de Paris, à elle seule, est un véritable empire. Son budget annuel, qui est environ de 366 millions, est plus du dixième du budget de l'Etat.

×

La question du logement, à Paris, devient un problème social et hygiénique qui doit attirer l'attention des économistes et des pouvoirs publics. Les dernières statistiques donnent sur cent ménages de 7 *personnes*, 3 qui n'ont pour se loger qu'*une seule* pièce. Il y a à Paris sur un million de locaux en location, la moitié environ qui sont d'un loyer de 300 francs, au moins. 18.000 Parisiens seulement ont des loyers de 2 à 3.000 francs. Aussi, sur 1.000 naissances en France il y a 160 décès avant un an, et à Paris 193. Les petits Parisiens meurent plus que les petits provinciaux. En résumé, la Ville de Paris est insalubre par encombrement, et quant au Parisien de Paris, il n'existe pour ainsi dire pas.

×

Un aimable abonné Bordelais nous signale que Bordeaux a des bains-douches à bon marché depuis dix ans déjà. Il y a cinq établissements de ce genre, au prix de 25 centimes. Et la clientèle des femmes et des enfants y est parfaitement admise. Elle est même aussi nombreuse que celle des hommes.

Etranger :

La loi belge de 1896, sur les formalités du mariage, dispense l'homme et a femme au-dessus de 21 ans, du consentement des parents et simplifie considérablement les exigences de l'état civil. Ces mesures ont eu pour effet d'accentuer le nombre des mariages, de les faire contracter généralement plus tôt qu'en France et de diminuer les naissances illégitimes. Celles-ci étaient, antérieurement à 1896, de 19 par mille, elle ne sont plus que de 14. L'influence de la nouvelle législation s'est surtout fait sentir dans les centres ouvriers.

×

La mortalité infantile prend, en Angleterre, des proportions alarmantes. En même temps, la natalité y diminue. Un éminent sociologue anglais C. W. Saleeby, suivant l'exemple du regretté professeur français Budin, inaugure une campagne énergique contre cette

double cause de la dépopulation. Avec l'appui du ministre John Burns, il veut mettre en œuvre tous les efforts pour combattre le mal, en saisissant les autorités locales de la situation. Déjà en 1906 une commission spéciale soumise à cet effet avait été chargée d'étudier la question. Elle tint sa première réunion en septembre 1907 et une seconde conférence eut lieu en mars 1908 à Londres. M. Saleeby, juge que ce n'est pas assez, et demande que le Parlement réforme radicalement les lois qui protègent les nouveaux-nés et les enfants en nourrice.

×

Un nouveau débouché vient s'offrir à l'émigration, grâce au rattachement du district minier de Gollivara, en Suède, avec la côte arctique de la Norvège, Narvik, qui n'était jusqu'ici qu'un petit village sans importance, s'est accru dans des conditions si florissantes en quelques années que les industries minières et forestières, principalement le commerce des bois de charpente, y offrent des ressources tout à fait importantes à l'esprit d'entreprise, d'autant plus que les immigrants se formeront à l'école de la population norvégienne extrêmement active.

×

Nous avons à faire, en France, pour nous tenir à la hauteur de l'étranger. Rien qu'au point de vue des études médicales féminines, Londres possède actuellement une Ecole de médecine pour femmes, avec deux cents étudiantes. Saint-Pétersbourg a un Institut de femmes-médecins, avec internat pour les étudiantes de province. Il est vrai que ces institutions sont dues à des libéralités particulières et à des souscriptions publiques.

×

Un des phénomènes les plus remarquables de l'ethnographie depuis un demi-siècle, c'est incontestablement l'accession de la race noire à la civilisation. Les progrès faits par les nègres indigènes, dans l'Afrique du Sud par exemple, sont véritablement surprenants. Il y a un demi-siècle encore, c'étaient des tribus sauvages. Le meurtre y était journalier ; le commerce inconnu. Les missions accomplirent les premiers prodiges. Puis, le contact avec les agents des gouvernements d'Europe apprit aux indigènes les règles de la justice et de la bonne foi. Les sauvages abandonnèrent l'agriculture. Dès lors, la voie était ouverte au progrès. L'éducation et le christianisme ont transformé la race noire en cinquante ans.

×

Les *écoles de domestiques* sont nombreuses en Suisse. Elles instruisent avec fruit les futures servantes. L'école de Fribourg comprend quatre groupes : cuisinières, femmes de chambre, bonnes à tout faire, bonnes d'enfants. Les cours durent six mois. C'est un excellent enseignement ménager. Pour les cuisinières : les achats, les menus, la cuisson, la pâtisserie, etc. Pour les femmes de chambre : tenue des appartements, service de table, repassage, raccommodage, lingerie, etc. Les bonnes d'enfants ont, à la pouponnière voisine, un champ d'expériences pratiques. Elles baignent, lavent, habillent, promènent et soignent les enfants. — En Hollande, la *Société générale des femmes hollandaises* tient chaque année des examens pour l'obtention du diplôme de bonne d'enfant. Il est grand temps que nous nous mettions, en France, à cet enseignement ménager. Déjà l'*Ecole des Mères*, fondée par Mme Moll-Weiss, en est un excellent exemple.

L. CHEVALIER.

ANALYSE DES REVUES FRANÇAISES[1]

I

Correspondant

(10 septembre 1908)

Pierre DE LA GORCE termine son étude sur *Pie VI et la Constitution civile du Clergé.* — Cl. PIAT veut démontrer *l'insuffisance des Morales positivistes.* Celles-ci lui paraissent impossibles à fonder : « Le contenu de l'expérience intellectuelle ou sensible suffit-il à fonder une morale ? » se demande-t-il. Et il répond : « En morale, les données de l'expérience se ramènent à trois éléments : l'idée de devoir ; la notion de personnalité ; le besoin d'une harmonie finale des choses, où la lutte pour le bien s'achève dans le bonheur. » M. Piat ne conçoit pas l'idée du devoir sans les « câbles qui le rattachent aux rives de l'au-delà ». « Pour le concept de liberté — d'où la notion de personnalité dérive — il renferme « un élément que l'expérience ne donne pas : ôtez la métaphysique, il n'y a plus de morale » (? !) » il ne reste que les mœurs, — comme l'établit si bien M. LÉVY-BRUHL ; (à la vérité, c'est une conclusion qui ne nous afflige point ; elle est conforme au bon sens même). Quant à l'harmonie finale, écoutez bien cette affirmation : « La loi morale ne peut être efficace que si elle est juste ; elle n'est juste que si elle se traduit en nous par une certaine somme de bonheur. Or, cette somme de bonheur, elle ne la donne pas dans la vie présente. » Dans ces conditions, il serait à craindre qu'elle ne nous la donnât jamais. Aussi, suivons le judicieux conseil de La Bruyère, et rions avant que d'être heureux, de peur de mourir sans avoir ri. Quand M. Piat déclare que « tous les concepts directeurs de la morale » — s'il y en a une — « supposent la métaphysique », nous protestons. Malgré tout l'effort que l'auteur se donne, son étude ne nous convainc pas. — Quelques pages sur *Palmyre,* « la reine du désert », de F.-J.-M. LAGRANGE. A la suite de Volney, des maîtres l'ont peinte avec les plus riches couleurs ; mais il y avait lieu de tracer une idée moyenne exacte de son histoire, de ses monuments, de ses inscriptions, de sa religion. L'auteur nous dit ce qu'a été, et ce qu'est encore Tadmor, plus connue sous son vieux nom grec de Palmyre.

Grande Revue

(10 septembre 1908)

Dans ce numéro, Pierre BAUDIN commence une étude sur *les Forces en présence,* celles de la France, de l'Allemagne et de l'Angleterre. Suivant le colonel Gœdke, la France est arrivée à l'extrême limite de sa puissance militaire. Cette affirmation n'est pas fondée, si nous parvenons à mettre de la cohésion dans notre armée ; elle est la vérité même, si nous laissons en proie aux misères politiques, aux désordres, l'administration de la guerre. Au contraire, l'Allemagne s'organise avec une méthode remarquable. Elle aura dans dix ans 610.000 hommes de première ligne — et sans effort. Quant à l'Angleterre, sa puissance navale est, encore actuellement, sans comparaison possible avec celle d'outre-

[1] Voir l'analyse des *Revues françaises, allemandes, anglaises, américaines et néerlandaises,* dans notre numéro du 15 septembre 1908.

Rhin ; mais il viendra un moment où l'Allemagne pourra se mesurer avec l'Angleterre ; où les deux flottes se vaudront. On se pose alors la question de savoir quel serait le rôle de l'Angleterre, et quel serait son sort, en cas de conflit continental à l'heure actuelle. L'auteur tentera de la résoudre dans son prochain article. — Le député au Landtag de Moravie, Léon de CHLUMECKY envisage le *Problème balkanique et la politique austro-hongroise* et s'attache à montrer qu'il n'existe, pour l'Autriche-Hongrie, qu'une solution, et une seule, en ce qui concerne la situation de la Macédoine et ses prétentions à l'autonomie : c'est le maintien de la domination turque avec des « améliorations administratives ». Sans doute, les nouveaux événements soulèvent des difficultés énormes ; mais, quoi qu'il en soit, l'Autriche-Hongrie a, plus que tout autre, le droit de prendre la parole et de dire le dernier mot sur la question des Balkans. — Signalons une amusante étude sur *les Académiciennes aux* XVII[e] *et* XVIII[e] *siècles*, par André SAGLIO. Il s'agit de l'Académie de peinture et de sculpture. On compte quinze « demoiselles » qui en firent partie, tant sous le règne de Louis XIV que sous ceux de Louis XV et de Louis XVI. La première est Catherine Duchemin, femme du sculpteur Girardon. Parmi les suivantes, l'auteur retrace le portrait de Madeleine Boulogne, Catherine Perrot, et surtout d'Anne-Renée Strésor. — Notre collaborateur G. PELLISSIER détermine et s'attache à mettre en lumière les rapports qui existent entre la *Littérature* et la *Science*. Ce qui distingue l'artiste du savant, c'est que celui-ci reproduit la nature telle quelle, au lieu que celui-là y ajoute son *moi*. Par suite, plus la part du *moi* diminue, et plus l'art se rapproche de la science, en faisant prévaloir la nature sur l'homme. Mais il n'y a point à craindre que la littérature, malgré ses rapports avec la science, soit totalement absorbée par elle. Dans tous les genres, le *moi* se fait jour : *homo additus naturæ*, telle est la formule de l'art.

Mercure de France
(16 septembre)

Notre collaborateur et ami Léon SÉCHÉ donne quelques notes intéressantes sur *les débuts du romantisme au Théâtre-Français*, avec le *Léonidas* de Michel Pichat. Grâce au baron Taylor, nommé commissaire royal près le Théâtre-Français (juillet 1825), l'esprit et le répertoire de la Maison de Molière purent être renouvelés. Il réussit à faire jouer une tragédie de Pichat : *Léonidas*, œuvre à la fois classique (par le moule et la forme) et romantique (par la couleur locale et la violation de la règle de l'unité de lieu), et qui servit à étabir la transition entre les deux écoles. Son prodigieux succès a fait date. Bientôt, le Français ouvrait ses portes aux drames d'Hugo, de Dumas et des romantiques. — J. DE GAULTIER se pose la question suivante : *Une philosophie est-elle encore possible?* Il paraît que non, « parce que — dit l'auteur — la philosophie en tant que science est une tâche achevée.» Qui l'eût cru ?... La philosophie est définitivement constituée. Et, naturellement, pour la connaître, il vous suffira de lire *les Raisons de l'Idéalisme*, ouvrage où l'auteur nous informe qu'il a découvert la loi, la fin et l'objet de notre existence... — *Le vrai féminisme provoque-t-il la guerre des sexes ?* Nous serions curieux de le savoir. Louise VAN DEN PLAS répond négativement. Il faut être étrangement pessimiste pour croire que la na-

ture perdra ses droits, et que les femmes « renonceront aux joies du foyer parce qu'elles tiendront des diplômes ou des outils ». « La femme continuera d'aimer et d'être aimée, quelles que soient les lois qui la libèrent *ou l'oppriment...* » L'auteur a des vues hautes, généreuses et pacifiques. On aimerait seulement qu'elles fussent à la fois moins simplistes et plus précises.

Nouvelle Revue
(15 Septembre).

De Louis LÉGER, d'intéressants souvenirs sur *le Siège de Paris.* Il rappelle que l'enfance des hommes de sa génération avait été bercée par le récit des campagnes de Crimée et d'Italie. « Notre armée — écrit-il — nous semblait invincible... » Voilà précisément l'erreur funeste où le récit en question avait plongé les hommes d'alors. L'auteur oublie d'établir un lien, pourtant naturel et logique entre une erreur de ce genre et les conséquences désastreuses qu'elle comportait. — A propos de l'*Aviation,* de SAINT-FÉGOR étudie les divers appareils, leurs avantages et leurs défauts. Il semble que la solution du problème soit dans un appareil mixte, tenant à la fois de l'aéroplane et de l'hélicoptère. — Une sculpture absolument nouvelle, toute d'émotion moderne, commence à s'instaurer : la *sculpture sociale,* hantée, comme le montre M. C. POINSOT, par le spectacle de l'époque où vibrent tant de sentiments gros de transformations, où bouillonnent tant d'inquiétudes autrefois inconnues.

Revue des Deux-Mondes
(15 septembre).

Sur le *Congrès de Berlin,* Gabriel HANOTAUX apporte la première partie d'une étude. Ce début est consacré aux derniers événements de la guerre turco-russe et aux préliminaires du Congrès. — Quelques notes de René DOUMIC retracent le portrait de *Lamartine orateur* (depuis l'entrée à la Chambre, au banquet des Girondins, 1834-1847). Le grand poète fut un grand orateur, en même temps qu'un véritable homme politique. (C'est à ce dernier point de vue qu'il serait surtout intéressant de se placer ; on ne connaît pas assez, dans le grand public, le rôle politique de Lamartine.) Comme éloquence, Lamartine improvise avec une rare facilité. L'auteur le prouve, par l'analyse d'un discours que le nouveau député prononçait sur les affaires d'Orient, le 1er juillet 1839, — analyse qu'il suffit de comparer avec les notes utilisées par l'orateur à la tribune. Ces notes sont précises, mais extrêmement brèves. — Ch. M. WIDOR rend hommage au musicien *Gevaert,* dont il apprécie l'œuvre. L'illustre savant bruxellois vient, en effet, d'ajouter à la liste déjà longue de ses ouvrages sur l'histoire ou les théories de la musique, un traité d'harmonie, vaste synthèse comprenant vingt-quatre siècles. — Louis BERTRAND nous met en garde contre le *Mirage oriental.* Malgré tous les changements survenus, nous persistons à envisager l'Orient comme le suprême asile et comme un « conservatoire de la couleur locale. » Il faudra peut-être, à brève échéance, réformer là-dessus nos idées. L'Orient se transforme et l'Islam avec lui, dans un sens qui n'est d'ailleurs pas celui que nous souhaitons. Il est entré dans une période de crise, où le passé lutte contre le présent. Reconnaissons avec l'auteur que les réflexions suggérées par ce spectacle sont parmi les plus graves de l'heure présente.

Revue de Paris
(15 septembre).

La souveraineté du Parlement

semble absolue : on oublie trop, montre Maxime LEROY, qu'en face du Parlement et de l'Exécutif confondus, se développe le *Conseil d'Etat*, grand organisme juridique de la démocratie. L'étudier, c'est suivre l'évolution des garanties accordées aux droits individuels dans notre régime démocratique. — F. CHALLAYE, dans un travail sur *le Congo et les puissances*, fait voir pourquoi il n'y a pas seulement là une question belge, mais vraiment internationale. Elle intéresse — à divers degrés — les quatorze puissances qui, en signant l'acte de Berlin (1885) ont soumis à un régime international le bassin du grand fleuve. Et la France, sous ce rapport, vient immédiatement après la Belgique. — Quel navigateur ne connaît pas *Ouessant* ? Claude ANET décrit l'île sauvage, qui voit les bateaux de tout genre s'éloigner et disparaître, à l'horizon, dans les solitudes infinies de l'Océan.

II. — REVUES POLITIQUES ET ECONOMIQUES

Documents du Progrès

(Septembre 1908)

En faveur de l'élargissement du *Divorce*, Paul MARGUERITTE fait appel à l'opinion publique. A la thèse de l'Eglise, qui veut ignorer la loi civile, la raison laïque répond : « Il est monstrueux que des êtres souffrent sans utilité ; il est inique que la moitié de l'espèce, la Femme, soit opprimée dans le mariage, car la grande victime, c'est elle ; il est barbare que des enfants innocents grandissent en des foyers de discorde. » — De Jacques BERTILLON, relativement à l'*Influence de la législation sur la fréquence des mariages*, une statistique où l'on voit les heureux effets de la loi Lemire, qui libère le mariage de mille formalités inutiles. — C. DÉSORMEAUX consacre à l'*Affranchissement de la femme musulmane* un article où nous assistons aux progrès de ce généreux mouvement. Mais le courant d'idées est encore faible ; il doit lutter contre l'ignorance et le fanatisme. — Sur les *Coopératives agricoles au Danemark*, les observations de J. DALTROFF nous renseignent. Ce mouvement coopératif, ayant à sa tête M. Hogsbro, ministre danois des travaux publics, reçoit une expansion telle, qu'il n'en existe pas d'exemple en aucun autre pays. — *Moralisons nos journauz politiques*, écrit notre collaborateur F. REGNAULT, à fort juste titre : il n'est pas d'œuvre plus urgente que de fonder un journal politique honnête, qui dise toujours la vérité et n'insère que des annonces dont il a reconnu la parfaite loyauté.

Journal des Economistes.

(15 septembre)

Notre éminent collaborateur et ami J. NOVICOW critique la conception des économistes et sociologues qui voient dans l'*Etatisme* un phénomène bienfaisant, dans la période actuelle pour le moins. L'auteur leur reproche d'oublier la marche parallèle de l'erreur et de la vérité dans la psychologie, ou des faits normaux et des faits pathologiques dans la biologie. De ce que certaines institutions ont pu être reconnues utiles par un grand nombre d'hommes, il ne s'ensuit pas qu'elles aient une utilité nécessaire et perpétuelle. Or, l'étatisme, en fusionnant les fonctions

économiques avec les fonctions politiques de l'Etat (la justice), marche contre la différenciation des fonctions et produit un ralentissement de l'activité sociale : les faits le confirment. — C'est un *chapitre de Philosophie politique*, que nous donne A. RAFFALOVICH, à propos de l'Association de la Constitution britannique et du Congrès de 1908. On sait que le but de cette association est de combattre le socialisme et l'interventionnisme ; elle se propose de veiller à maintenir les principes essentiels de la constitution britannique. Dans le Congrès des 7 et 8 août tenu à Londres, on a étudié — pour apporter quelque lumière sur les efforts communs et les expériences communes de plusieurs nations — les Constitutions de la France, du Royaume-Uni et des Etats-Unis d'Amérique. — G. DE MOLINARI passe en revue les *Anciens et nouveaux arguments du protectionnisme*. Les uns et les autres, dit-il, ne sont que des arguments de parade. Les plus ardents défenseurs du tarif protecteur ne les prennent pas au sérieux. C'est sur des influences politiques, beaucoup plus que sur des arguments vraiment économiques que se fonde et se perpétue le protectionnisme.

Réforme sociale

(Septembre 1908)

Eugène SCHWIEDLAND aborde le *problème de la population dans l'économie nationale*. Ce problème est d'une importance capitale pour l'économiste, qui doit tenir compte des qualités de race, et des particularités qu'un peuple incarne. Il est par exemple du plus haut intérêt de savoir quel genre de population occupe un territoire : tous les peuples ne feront pas le même usage d'un même pays (par exemple, l'Afrique du Nord sous la domination européenne ou turque). L'économiste doit encore se préoccuper du mariage, de la naissance et de la mortalité, etc..., mais surtout, de l'éducation des races à naître. En effet, c'est par l'élévation matérielle et morale des classes actuellement inférieures que s'accroît et s'épanouit la force vitale d'un peuple. — La Société d'Etudes historiques et littéraires de Lyon, suivant G. FRESSENON, entreprend une *œuvre de décentralisation intellectuelle* utile entre toutes, car il paraît, s'il faut en croire l'auteur, que nos modernes historiens n'ont fait qu' « une vaste conspiration contre la vérité ». C'est une préoccupation légitime de créer des histoires régionales ; mais puisqu'on assigne pour but à cette entreprise, une réaction contre l'esprit républicain et la libre pensée. il est à craindre, selon M. FRESSENON, et pour la Société de Lyon, que le mouvement dont celle-ci consent à prendre la direction n'échoue piteusement.

Revue internationale de Sociologie

(Août-Septembre 1908)

A propos de la fonction de la loi, F. GINER DE LOS RIOS remonte aux conceptions du XVIII[e] siècle, qui voyait, dans la loi, l'unique source des règles de droit pour la communauté. La réaction romantique du dernier siècle envisage autrement les choses. Déjà Rousseau avait mis la souveraineté dans le corps social. Quant à la pensée contemporaine, un courant la pousse vers la recherche — au milieu du changement éternel des formes — d'un principe sans lequel elles s'évanouiraient. Nous assistons aujourd'hui à une rénovation de la théorie des sources du droit. La loi, la coutume, la jurisprudence, la doctrine, leurs rapports, tout est envisagé sous une nouvel angle ;

le moment présent paraît plutôt pencher vers un renouvellement de l'ancien prestige de la loi. L'auteur ne veut pas en rabaisser la fonction, mais seulement la remettre à sa place. Le législateur n'aurait, en somme, qu'un rôle analogue à celui de l'éducateur. — D'Alfred PICHON, un long article intitulé *La Civilisation de l'Elite.* L'auteur expose et développe les raisons qui l'ont conduit à fonder une espèce d'institution qui doit réaliser le bonheur dans la vie présente... Il suffit d'adhérer à son Association : il en montre les avantages, prévoit déjà les résultats que cette fondation comporte et règle, avec un sérieux imperturbable, jusque dans ses plus minutieux détails, le fonctionnement de cette mirifique famille des Elus...

Revue Philanthropique.
(15 Septembre).

Ce numéro contient une étude de Paul STRAUSS sur l'*assurance maternelle*, qu'il distingue de la mutualité et de l'assistance. Ces trois formules ont, en effet, leur modalité propre et leurs prolongement variés. — A propos de la *Repopulation*, le Dr MANGENOT recherche les moyens de l'assurer. De nombreux chiffres et documents fixent les vraies causes de la dépopulation. Le remède à ce dernier phénomène consisterait surtout à pourvoir aux besoins des enfants issus de familles nécessiteuses ; à créer, dans ce but, une caisse autonome alimentée par un prélèvement sur les héritages ; à répartir des primes aux familles pauvres. — Signalons le travail d'Ernest VAUGHAN sur la *Réorganisation de l'administration des aveugles en France*, et celui du Dr PÉHU sur les *Crèches municipales de Lyon.*

Revue de philosophie
(1er Septembre 1908)

Mgr LE ROY, dans l'étude qu'il commence, apporte sur les *Primitifs Africains* des documents relatifs à leurs diverses conceptions. Ils croyaient à l'immortalité de l'âme, entouraient la mort de rites et de cérémonies. Ils ne semblent pas bien fixés sur les mânes, c'est-à-dire sur le point de savoir où vont et que deviennent les âmes désincarnées. Nous non plus... — S. BELMOND donne un premier article sur *l'existence de Dieu d'après Duns Scot.* — Sur *le Mouvement absolu et le Mouvement relatif*, un dixième article de P. DUHEM, qui nous entretient de la Philosophie « réactionnaire » de l'école de Padoue, des humanistes et de Giorgio Valla ; puis des Averroïstes et d'Agostino Nifo. Averroès était, aux yeux de ses sectateurs, le dépositaire fidèle et le sagace interprète de la pensée aristotélicienne. Parmi les averroïstes indépendants, il faut placer Agostino Nifo, qui combattit les opinions d'Albert de Saxe.

Revue politique et parlementaire.
(10 septembre 1908)

A propos du *traité franco-libérien*, qui borne d'une façon définitive nos possessions de l'Afrique occidentale, partout où elles sont limitrophes de cet Etat, J. CHAUMIÉ estime que cet acte était non seulement utile, mais opportun. La république de Libéria doit, en effet, subir l'influence de notre vaste empire africain et nous devons espérer que le désintéressement dont nous avons donné des gages si éclatants, en resserrant nos bonnes relations avec cette république, facilitera l'expansion de notre influence économique. — H. SEGNITZ et A. LESUEUR souhaitent une prochaine *réforme du régime des aliénés* : leur condition est encore actuellement régie par la loi du 30 juin 1838. On sait que cette loi ne protège pas suffisamment la

liberté individuelle contre les internements abusifs. Le nouveau projet émanant de M. Dubief et voté par la Chambre en janvier 1907 remédie aux inconvénients de l'ancienne loi ; mais ce projet, qu'il a fallu modifier, le Parlement ne s'en soucie plus. C'est une réforme que l'on a déjà vue, au cours de son histoire, échouer plus d'une fois près du port. En retardera-t-on indéfiniment le vote final ? Espérons mieux de l'avenir ! — *La Querelle des Chemins de fer balkaniques*, c'est la forme nouvelle que revêt la question d'Orient au XX[e] siècle : J. AULNEAU analyse les intérêts en jeu et recherche la solution des difficultés présentes. La ligne Danube-Adriatique, dont la construction est infiniment probable, profitera sans doute à la Russie ; plus encore à l'Italie. La France en retirera quelque avantage, même l'Anglèterre. Aucune puissance ne s'opposerait d'ailleurs au projet Danube-Adriatique. Ce dernier aurait pour principal effet d'aider à l'union politique des Slaves. — G. DEMARTIAL fait l'éloge des *Fonctionnaires prussiens* : ils sont beaucoup mieux recrutés que chez nous. — De René LAFARGE, une note sur les *Attachés commerciaux*, institution qui est assurément un progrès ; mais elle répond à un *besoin* du moment qu'on devrait plutôt songer à supprimer lui-même : la mission de l'attaché commercial doit être, en somme, de travailler à se rendre inutile.

Revue générale des Sciences

15 septembre

Le professeur S. NEWCOMB résume *la théorie du mouvement de la lune*, en s'attachant plus spécialement à suivre, dans son développement, l'histoire de la question, puis à préciser son état actuel. — A. DEBIERNE commence un travail destiné à mettre au point *nos connaissances sur la radio-activité*, et retrace *la découverte des corps radio-actifs*. — A propos de *l'origine de l'ozone* et des *Causes de variation de l'acide carbonique dans l'atmosphère*, MM. HENRIET et BOUYSSY aboutissent à un certain nombre de conclusions qui intéressent de près la météorologie et la physique du Globe.

ANALYSE DES REVUES ÉTRANGÈRES

I. — REVUES ANGLAISES ET AMERICAINES

Albany Review (Londres).

Septembre

La *Turquie* et son mouvement de rénovation politique et sociale continuent à faire les frais des principaux articles de la plupart des revues anglaises. Dans **Albany**, un des leaders en vedette du parti jeune turc HALIL HAFID rend compte des derniers événements en exprimant la ferme conviction que le triomphe de la cause est désormais assuré à jamais. Il n'y a plus à craindre de machine arrière. — Ailleurs, BRAILSFORD explique pourquoi il vaut mieux qu'il n'y ait aucune ingérence de la diplomatie européenne dans l'évolution de la jeune Turquie : *farà dà sé*. — Les autres travaux publiés dans cet excellent périodique, dont nous apprenons avec regret la disparition prochaine, n'ont trait qu'à des sujets d'un intérêt spécial. **Albany Review** avait pris une place remarquée dans la presse britannique. Sa cessation de parution ouvrira une lacune qui ne se remplira pas facilement.

Forum (New-York)
Septembre

Cette revue américaine qui, d'abord mensuelle, était devenue trimestrielle, reparaît maintenant tous les mois. Elle conserve son programme et ses collaborateurs accoutumés, en continuant à consacrer ses articles de fond à la politique intérieure des Etats-Unis et aux affaires étrangères. Henry LICHTFIELD-WEST y étudie les *facteurs imprévus de la campagne présidentielle*, par exemple l'opposition ardente faite à la candidature Taft par le mouvement négrophile, sous l'impulsion des évêques de New-York, de Géorgie, de Pensylvanie et des clergymen influents d'autres Etats, Massachusetts, Colombie, Ohio, etc. Cette opposition est dirigée beaucoup moins contre les républicains que contre Taft lui-même, à qui l'on reproche d'être systématiquement hostile aux hommes de couleur. Il reste à voir de quel poids l'élément nègre pèsera dans la balance électorale, mais on ne peut en méconnaître l'importance. Par contre, le Sud, qui était jusqu'alors la forteresse démocratique, a, dans son bloc, des brèches par où pénètre l'invasion républicaine. Celle-ci gagne aussi du terrain dans le Delaware, le Maryland, le Missouri, le Kentucky, où le levain républicain fermente de plus en plus. Cependant, la lutte est menée avec tant d'énergie, de part et d'autre, que les chances de victoire tendent à s'équilibrer. Un autre facteur imprévu est la question des vacances auxquelles il faudra procéder dans la Cour suprême des Etats-Unis par suite de la retraite, en 1904, de quatre juges septuagénaires arrivés à la limite d'âge. On craint que, pour les remplacer, Bryan, s'il est élu, n'obéisse à des considérations de parti et n'introduise ainsi dans la magistrature des créatures à sa dévotion. L'hypothèse est peut-être toute gratuite, mais les adversaires du candidat démocrate l'exploitent au profit de Taft. Somme toute, dans les deux camps, on fait appel à tous les arguments et l'on se sert de toutes les chances. — Maurice LOW constate que la politique mondiale entre dans *l'ère des constitutions*. La Russie a ouvert la marche, la Turqui lui emboîte le pas, et il ne serait pas impossible que, demain, l'Egypte suivît l'exemple déjà donné par la Perse. — A signaler également, dans ce même numéro, une étude de E.-J. BAILEY sur les poèmes de *George Meredith*, parmi lesquels figure en première ligne « l'Amour moderne », qui date déjà de 1862. — Clayton HAMILTON fait *la critique du drame social* en examinant principalement l'œuvre d'Ibsen.

Nineteenth Century and After.
(Londres). Septembre.

A. RUSTEM BEY DE BILINSKI, ancien chargé d'affaires du gouvernement ottoman à Washington, attribue le succès de la *Révolution en Turquie* surtout au prince Sabaheddin, neveu d'Abd-ul-Hamid et le promoteur et organisateur du parti jeune turc. Suivant l'auteur, c'est l'intervention européenne qui donna indirectement le branle au mouvement révolutionnaire. Celui-ci se communiqua des régiments de Macédoine aux autres troupes ottomanes.

DE BILINSKI se persuade que l'avenir appartient au parti de la réforme et qu'en conséquence les grandes puissances auront à changer leur diplomatie à Constantinople. L'auteur croit sérieusement que l'Autriche-Hongrie sera amenée à une rétrocession des provinces turques sur lesquelles elle exerce maintenant son contrôle ;

l'Italie devra renoncer à ses illusions en Tripolitaine ; l'Allemagne et la Russie seront amenées à reconnaître que l'homme malade est guéri, et l'Angleterre se verra dans l'impossibilité de se refuser à l'évacuation de l'Egypte si le nouveau gouvernement insiste. Cette évacuation formerait la base d'une alliance anglo-ottomane qui, d'une part, assurerait la sécurité du canal de Suez, grâce aux sincères intentions du nouvel allié, et d'autre part consoliderait la situation de l'Angleterre dans l'Inde musulmane en créant un nouvel et fort appui apporté par l'influence du calife chef de l'Islam donnant loyalement son concours à l'empire anglo-indou. De Bilinski ne doute pas de l'adhésion des Egyptiens au programme qu'il développe. — De son côté, Edward DICEY, étudiant le *mouvement nationaliste egyptien* estime que ce dernier n'a plus pour objectif de contraindre l'Angleterre à évacuer l'Egypte, mais songe plutôt à déterminer le Khédive à établir dans certaines limites, sous les auspices du gouvernement britannique, une autonomie égyptienne limitée, celle-ci se réservant l'administration, la justice, les finances, l'instruction publique. L'auteur est d'avis qu'il faut revenir aux vues de Lord Dufferin : faire gouverner l'Egypte comme l'est l'Inde, avec des administrateurs et des fonctionnaires indigènes sous le haut contrôle d'un résident britannique. L'idée de Lord Dufferin ne fut pas approuvée par le cabinet libéral, mais il sera avantageux et peut-être nécessaire de la reprendre. — Lord MEATH se demande si le peuple anglais a conservé l'énergie et l'endurance, le sentiment du devoir, la fermeté qui caractérisaient les aïeux. Il constate que la *nation britannique* a certainement dégénéré sous ces divers rapports. Il n'y a plus, chez la femme comme chez l'homme, qu'un désir excessif de tout sacrifier aux jouissances et de se les procurer par tous les moyens. — Le professeur Simon NEWCOMB ne partage pas l'enthousiasme actuel pour l'*aviation*. En dépit des résultats obtenus, il ne croit pas à la conquête définitive de l'air, et, en supposant, dit-il, qu'on y réussisse un jour, à quoi cela servira-t-il ? Les machines volantes seront-elles même utilisables dans la guerre ? C'est douteux, suivant l'auteur de l'article.

North american Review

(New-York) Septembre

C. W. LARNED s'élève contre l'*inefficacité des écoles publiques* aux Etats-Unis et condamne énergiquement les systèmes d'enseignement qui y prévalent. On s'occupe exclusivement, et encore fort mal, de l'instruction intellectuelle et l'on n'y fait rien pour le développement physique. La conséquence en est que sous ce dernier rapport 30 % de la jeunesse américaine est inapte aux exigences sociales. La statistique évalue à 16.596.503 le chiffre de garçons et filles qui fréquentent les écoles américaines, et il en coûte au pays chaque année 1.884.982.360 fr. Si l'on compte qu'avant qu'un enfant ait atteint l'âge où il peut être socialement utile, il doit avoir passé dix ans sur les bancs des écoles, on peut porter cette dépense infructueuse à près de deux milliards de francs, somme énorme dont le contribuable ne retire aucun profit matériel ni moral. L'auteur est de ceux qui mettent l'éducation physique au-dessus de l'éducation mentale, sans proscrire celle-ci, mais en la limitant. — Théodore BINGHAM constate que New-York est envahi par les *cri-*

minels étrangers et que la police est impuissante contre cette marée montante d'apaches, de camorra et de maffia. La raison principale en est que cette police, quoique très active, très dévouée, n'a pas de service secret suffisant, que son département de détectives est incomplètement organisé, et que, par suite, elle ne peut traquer comme il le faudrait les malfaiteurs, dont l'identité lui échappe, et les ignobles personnages qui se livrent maintenant presque impunément à l'odieuse traite des blanches, contre laquelle s'est soulevée l'Europe. — Sydney BROOKS continue ses études si intéressantes sur la nouvelle Irlande. — MUNDJI-BEY, un des romanciers et journalistes turcs les plus accrédités, exprime sa confiance dans l'avenir de la *nouvelle Turquie.* « L'empire ottoman régénéré et reconstruit, au lieu d'être l'objectif des intrigues diplomatiques européennes, entrera activement dans le champ de la politique internationale. Il nouera des relations intimes et fructueuses avec les divers Etats de l'ancien monde et du nouveau, et, tout en poursuivant son programme « l'Empire ottoman aux Ottomans », il s'appuiera sur la sincérité de ses institutions loyalement transformées en harmonie avec les idées modernes. »

Review of Reviews (Londres). Septembre.

Le quatrième congrès international d'esperanto, d'après E.-A.-L., aurait obtenu un immense succès. Il y avait, à Dresde, en cette occasion, plus de 1.400 espérantistes, représentant 35 pays. Le Dr Zamenhof recevait son monde avec son affabilité coutumière. Il ne tarda pas à l'enthousiasmer par la représentation d'*Iphigénie*, traduite dans la langue universelle et jouée par de véritables professionnels gagnés à sa cause. On s'est séparé après avoir agité certaines questions d'ordre purement propagandiste et émis des vœux en faveur de la fraternité des peuples. On s'est promis de se réunir de nouveau à Pâques. — W.-T. STEAD termine sa *revue de Russie.* Il continue à citer de piquantes anecdotes et à les entrecouper de détails pittoresques. Il rapporte quelques interviews amusantes et donne des détails sur le fonctionnement des services pénitenciaires. — La question de *la survivance de l'âme* intéresse particulièrement le public et préoccupe beaucoup le monde savant. De toute part, le psychisme, sinon le spiritisme, fait l'objet d'expériences sérieuses. On étudie les miracles de Lourdes, les maisons hantées, les matérialisations d'esprit, etc. Même, certains chercheurs ont voulu présenter la psycho-thérapeutique sous un jour nouveau : ils ont créé la *christian science*, c'est-à-dire la manière de guérir par l'action religieuse sur les âmes. L'opinion des savants est actuellement émue ; elle présente, du reste, un désaccord parfait par suite de la diversité des écoles. Néanmoins, c'est une tendance contemporaine dont il faut tenir compte et qu'on ne peut passer sous silence.

Review of Reviews (New-York). Septembre

George GUY examine l'état des *progrès de la conquête de l'air.* On sait que les Américains ont fait beaucoup de tentatives pour arriver à créer un dirigeable pratique. Ils ne sont parvenus qu'à l'établir bien inférieur aux Lebaudy (*Patrie* ou *République*). Mais ils ont été plus heureux en aviation. Les frères Wright, après avoir été suspectés par le monde savant et indus-

triel, ont conquis l'opinion publique par leurs hardies performances. Néanmoins leur système, analogue à presque tous ceux que l'on a expérimentés jusqu'à ce jour, est un aéroplane.

Il semble que le dispositif qui donnera les résultats les plus pratiques sera l'hélicoptère ou plutôt un mixte *hélicoplaneur*. C'est, du moins, l'avis d'Edison ; et l'on sait que l'illustre inventeur a le sens du pratique. Le grand avantage de l'hélicoptère est de s'élever presque perpendiculairement et, par conséquent, de n'avoir pas besoin d'une esplanade sans arbre pour s'élancer. — On parle de construire, entre Washington et le champ de bataille de Gettysburg, un *viaduc de 72 milles de long* qui permettrait aux touristes d'aller commodément rendre un pieux devoir aux fameux tombeaux des soldats morts sur les champs de bataille. Ce viaduc comprendrait une voie de chemin de fer, une chaussée pour les automobiles et une autre pour les voitures et les cycles. Dans ces conditions, il aurait au moins 70 mètres de large. Il serait inauguré l'an prochain, lors du centenaire d'Abraham Lincoln.

II. — REVUES ESPAGNOLES

Ateneo (Madrid)
Septembre

Contient une étude de Miguel DE VAL consacrée à la *littérature de la province de Galice*. L'auteur critique, avec raison, les historiens de la littérature espagnole, dans leur tendance à ne considérer exclusivement que la Castille et à négliger les productions littéraires des autres provinces. Or, la Castille ne représente pas l'Espagne, et les purs chefs-d'œuvre que celle-ci doit à des écrivains originaires des Asturies, de l'Aragon, de l'Estramadure ou de la Catalogne, contribuent pour une large part à enrichir comme à honorer la littérature nationale. La Galice, notamment, a donné des savants, des historiens, des orateurs, surtout des poètes, tous remarquables, et dont l'auteur dresse une très brillante liste.

Espana moderna (Madrid)
Septembre

Juan PEREZ DE GUZMAN apprécie le *règne de Charles IV* et la guerre de l'indépendance, en recherchant ce qu'il y a d'erroné dans la documentation des historiens à cet égard, même lorsqu'ils se sont servis de prétendus documents inédits tirés des archives. L'auteur fait la critique des conférences qui ont eu lieu à l'Atheneum de Madrid sur ce sujet, dont l'importance est considérable dans l'histoire de l'Espagne, puisque c'est la source de la rénovation des institutions politiques et judiciaires, des idées sociales. Cette étude offre un intérêt tout particulier, en ce sens qu'elle se rattache au rôle de Napoléon Ier et de ses armées en Espagne. Or, cette page d'histoire a été écrite d'une manière très inexacte et trop sommaire, sous l'empire des passions politiques : les erreurs commises n'avaient jusqu'ici pas été rectifiées. Guzman essaie de réparer cette lacune. — Havelock ELLIS parcourt les différentes époques de l'art espagnol, en précisant le caractère du talent des maîtres, Velasquez, Murillo, Goya, etc. Actuellement, presque tous les peintres espagnols en renom sont basques ou catalans. Le principal représentant des premiers est Zuloaga, l'interprète et évocateur génial des plus belles traditions nationales ; les catalans ont à leur tête un mai-

tre de la couleur Anglada. Camarosa et Valence peuvent s'énorgueillir des œuvres de Sorella, dont la réputation est européenne. — Carlos JUSTI poursuit son important travail sur *Velasquez*, en donnant des détails sur la famille du peintre.

La Lectura (Madrid)

Août

L. CUBILLO explique les difficultés des divers problèmes relatifs à la construction de l'*escadre espagnole :* machinerie, artillerie, blindage, etc. Ces problèmes doivent être résolus en tenant compte du progrès moderne, tout en réglant les dépenses budgétaires qu'ils comportent et qui s'élèveront à plusieurs millions de pesetas. Quoi qu'il en soit, il est impérieusement nécessaire de ne pas ajourner davantage la réalisation des projets, attendu que, par ses atermoiements, l'Espagne s'est déjà reculée, sous ce rapport, dans la catégorie des nations de troisième rang. — Pedro DORADO reproche au *libéralisme* de ne rien apprendre et d'avoir créé ainsi lui-même la crise dont il souffre dans les divers pays. Il en résulte que les libéraux doivent briser leur ancien moule et se transformer ou se résigner à disparaître comme des branches inutiles qui ne font que gêner l'évolution nationale. L'auteur accuse les libéraux de ne s'attacher qu'à la *forme* de la liberté, de ne pas aller au fond même des idées, et de méconnaître ainsi les points essentiels de leur programme qui se réduit le plus souvent à édicter des mesures stériles contre le *terrorisme*. — Eugenio CALON continue son travail sur *l'anarchisme*. Cette partie est consacrée aux anarchistes intellectuels et à la propagande par le fait. Elle comprend l'examen des théories de Reclus, Hamon, Grave, Malato, Benjamin Tucker, etc.

Nuestro Tiempo (Madrid)

Juillet-août

F. LOZANO MUNOZ estime que la *police internationale au Maroc* n'a, pour le moment, c'est-à-dire depuis deux ans, à son actif, dans les huit villes du Maroc, que des faits de guerre sans aucun profit pour la civilisation. Elle ne s'est occupée, en définitive, que de vouloir implanter au Maroc les institutions modernes pour la force des armes, bombardement et destruction, effusion de sang, amoncellement de milliers de cadavres, incendie d'une douzaine de villes, occupation d'une douzaine d'autres, dépense de plusieurs millions. Ce sont les premières conséquences du traité d'Algésiras conclu par les diverses puissances civilisées de l'Europe et de l'Amérique. Que faut-il attendre de l'avenir ? — Rivas MORENO, dans une étude sur la *mutualité et le salaire*, regrette que les mutualistes n'appliquent pas tous leurs efforts à combattre l'alcoolisme et soutient que le repos hebdomadaire ne fait en grande partie que favoriser le vice, l'ouvrier donnant le plus souvent au cabaret les heures qu'il passait autrefois le dimanche à l'atelier. L'auteur voudrait que l'admission aux sociétés mutuelles fût rigoureusement refusée aux alcooliques invétérés. Ceux-ci forment, en effet, le gros contingent des asiles de nuit, des hospices d'aliénés, des prisons. Pour combattre le mal, il faut l'énergie de toutes les sociétés et les organisations mutualistes ont leur devoir à remplir à cet égard. — Manuel ABRIL dépeint et analyse l'*égoïsme*, cet amour extrême de soi-même, et croit que, bien compris, ce sentiment peut rendre des services, non seulement à l'individu personnellement, mais à la patrie. Le tout est de l'appliquer au bien particulier et général.

III. — REVUES HISPANO-AMÉRICAINES

Revista de Derecho (Buenos-Aires)

Août

R. ANCEZAR résume les résolutions du Congrès international des éditeurs tenu à Madrid en mai dernier et reproduit les décisions prises en ce qui concerne les *droits d'auteur*, tant pour les œuvres musicales que pour les œuvres littéraires proprement dites. — E. S. ZEBALLOS rend hommage au concours efficace et pratique apporté à l'essor de la littérature espagnole par le riche capitaliste américain Archer P. *Huntington*, qui s'est consacré spécialement avec une ardeur inlassable aux études tendant à relever la littérature castillane. On lui doit la réédition en fac-simile des plus anciens trésors de cette littérature. Cette initiative a été continuée par la « Hispanic Society of America » qui a déjà publié d'importantes reproductions des *Cancioneros*. Elle se propose également de reproduire les anciennes cartes de l'Amérique et a en ce moment sous presse, la grande carte marine du monde, imprimée en 1502, de Carnerio, dont il n'existe qu'un exemplaire unique dans les Archices du service hydrographique de la marine à Paris.

×

El Cojo ilustrado de Caracas (août) contient plusieurs articles de valeur. Signalons avant tout l'étude très importante de notre collaborateur R. BLANCO FOMBONA en réponse aux pages publiées dans *La Revue* sur la *littérature hispano-américaine*, ensuite, des *impressions de voyage en Grèce* pleines d'humour, signées Gomez CARILLO et une lettre ouverte de Guillaume FERRERO sur l'*Académie brésilienne*.

IV. — REVUES ITALIENNES

Nuova Antologia (Rome)

Août-Septembre

La maison des émigrants qui vient d'être créée en Italie, est une institution appelée à rendre de précieux services. Que de fois n'a-t-on pas déploré, au spectacle de cette foule débarquée dans les gares, le manque d'aide qui leur était refusé ! Aujourd'hui,à la descente du train,ils trouvent des personnes zélées qui leur indiquent l'asile hospitalier, où les attendent un bon restaurant, un lit confortable, une salle de bains, une salle de lecture. Ces avantages sont déjà mis à profit par les intéressés. Dès les trois premiers mois de l'ouverture de la maison, 30.000 émigrants y avaient passé et avaient pu en reconnaître les bienfaits. Pourquoi l'exemple donné par l'Italie ne serait-il pas suivi dans tous les pays ? — Cesare LOMBROSO consacre un travail plein de faits et d'informations sur le *bonheur chez les fous et chez les hommes de génie*. L'illustre maître exprime l'opinion que le bonheur consiste surtout dans le complet exercice de nos organes, auxquels tant de causes font obstacle dans leur développement. Sans doute, tout homme trouve à s'accommoder à la vie, pour la rendre plus ou moins supportable, mais l'état de félicité complète est bien plus l'exception que la règle. Le plaisir est fugace, trop

souvent remplacé par l'ennui, la fatigue, le regret, et ce qu'il y a de plus continu dans l'existence humaine, c'est la douleur. Et l'ingénieux savant, faisant appel à de nombreux exemples, s'applique à prouver qu'en définitive les vrais heureux en ce monde sont ceux qui goûtent les félicités sublimes du rêve procuré par la folie ou de l'exaltation que donne le génie. — Aldobrandino MALVIZZI décrit les délices de *l'île de Paradis*, comme il nomme Ceylan, qui lui a laissé de si vives impressions.

Rassegna Contemporanea
(Rome) Août

Dora MELEGARI ajoute quelques considérations aux conclusions à tirer du dernier congrès féministe de Rome. Pour elle, la seule voie de succès dans les revendications de la femme, c'est la solidarité. Tant qu'il n'y aura pas de programme de la lutte, arrêté d'un commun accord, et fidèlement obéi, on n'aboutira à rien. Aussi regrette-t-elle de voir, dans les camps féministes, s'agiter des idées de particularisme et discuter des questions de divorce, d'éducation, passer le temps en délibérations spéciales qui ne font que retarder l'action principle, celle de l'égalité des deux sexes devant la loi. On doit marcher à l'ennemi en rangs serrés, faire bloc et ne pas s'attarder en escarmouches isolées. — PALMARINI s'occupe des progrès des *sciences occultes* et donne, à ce sujet, les vues d'un des principaux théosophes.

Rassegna Nazionale (Florence)
Août et septembre

Orsola Maria BARBANO résume les *idées religieuses de Tolstoï* et en relève les contradictions. Cependant elle reconnaît que l'évangile de Iasnaïa Poliana a eu un bon résultat : celui de ramener les masses ignorantes, en Russie, aux leçons de la foi et d'avoir ainsi créé un courant moral parmi ces moujicks généralement abrutis dont les isbas et les cerveaux restaient plongés dans la complète obscurité. — A. Ciaccheri BELLANTI donne une étude intéressante sur les *préraphaélistes* anglais. — Cesare SARDI apprécie le rôle de la *politique dans l'histoire*, en insistant sur les services rendus à celle-ci par le journalisme, cette tribune puissante et féconde où retentissent les idées modernes, et qui eut en Italie, comme l'a prouvé Bongi, tant d'heureux échos.

×

Nous appelons tout spécialement l'attention sur l'apparition d'un nouveau périodique italien mensuel *Rivista Fiorentina*, dont le premier numéro date de juin. Publié sous la direction du marquis Pucci avec une collaboration d'élite, cette revue, à la fois italienne, française, anglaise (elle paraît en trois langues), a pour programme de suivre le mouvement moderne dans toutes ses manifestations surtout littéraires et artistiques. Elle est magnifiquement éditée et la beauté du texte s'accompagne de la richesse des illustrations documentaires, constituant en appendice un album de photographies exécutées avec le plus grand soin. Nous ne pouvons qu'adresser toutes nos félicitations à notre nouveau confrère en lui souhaitant le grand succès qu'il mérite à tous égards. La *Rivista Fiorentina* sera, comme l'annonce son titre, principalement florentine. Elle évoquera tous les souvenirs de Florence à travers les âges, en appréciant aussi son essor contemporain.

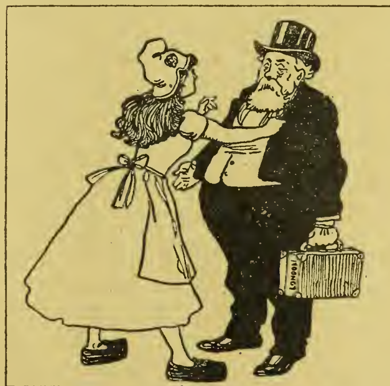
CARICATURES DE LA QUINZAINE

Les caricatures, n'étant données qu'à titre purement *documentaire*, ne sauraient engager la responsabilité de La Revue. **Nos lecteurs ne doivent pas, par conséquent, s'étonner s'ils y trouvent de temps en temps des attaques dirigées contre les idées que nous défendons ici même.**

En France



Pasquino (Turin). — Clemenceau à Marianne : Je suis pour l'égalité. Je les coffre tous. (A propos des grèves).

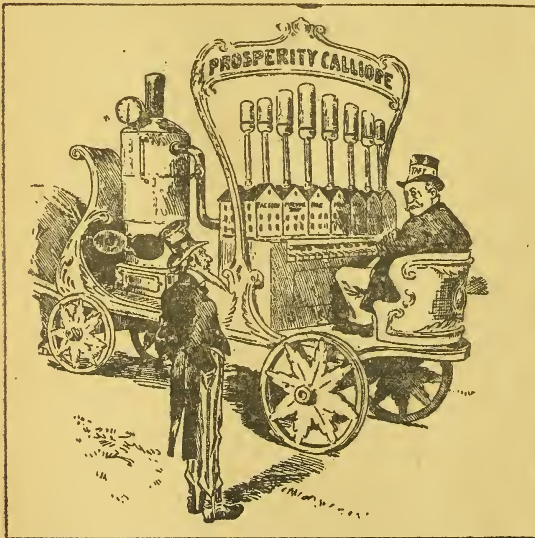


Humoristische Blætter (Vienne). — Marianne à Fallières: Qu'est-ce que tu rapportes de tes voyages ? — Une courbature.

En Amérique



Sun (Baltimore). — Le candidat Bryan veut faire avancer en vain sa majorité.

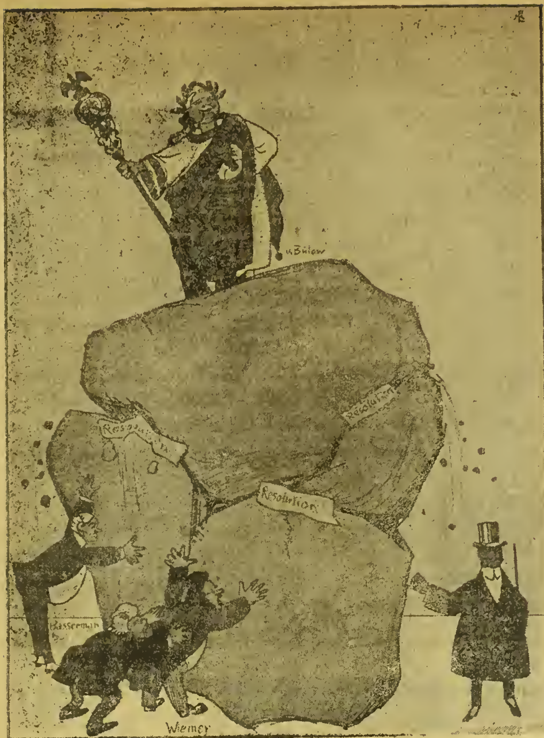


Philadelphia Record. — John Bull au candidat Taft : Joue-nous la marche de la Prospérité, pour voir !



American (Baltimore). — Le candidat Bryan et ses amours : ses deux défaites de 1896 et 1900.

En Allemagne



Süddeutscher Postillon (Munich). — Le chancelier allemand Bülow trône sur la majorité recollée du bloc.



Le Cri de Paris. — Guillaume : Ils m'ont laissé le splendide « isolement » et à eux deux ils mènent le monde.



Kladderadatsch (Berlin). — Le Shah de Perse et la Russie — ou la révolution est vaincue ! enfin seuls



Nebelspalter (Zurich). — La nouvelle Triplice (Russie, France, Angleterre) à l'œuvre, pour faire tomber Guillaume le Grand.

Le Gérant : JOST FISCHER

AUTOUR DU SOMMEIL

A dire de rhétoriciens, il faut se garder de confondre le somme avec le sommeil, car ces deux termes exprimeraient des choses assez distinctes. Le somme représenterait l'assoupissement d'une manière absolue, comme un acte que tous les êtres accomplissent, tandis que le sommeil désignerait un état momentané et entièrement relatif à celui qui dort. On serait soumis au somme, mais on pourrait en quelque façon commander à son sommeil ; et pourtant le somme serait l'effet du sommeil. Il me semble que voilà des subtilités arbitraires et frivoles. Sans doute, le mot somme et le mot sommeil s'emploient quelquefois avec des usages différents. Par exemple, on dit : faire un somme, et on ne dirait pas : faire un sommeil. Mais on dort ou on ne dort pas, et j'ose croire que sommeil et somme ont la même signification.

Avez-vous regardé s'endormir un chien ? Il est couché sur le flanc. Ses yeux se ferment à demi, se rouvrent, se ferment tout à fait. Il remue mollement une patte, tire vaguement la langue, puis ne bouge plus. Chez lui, le sens de la vue, puis le sens du toucher, puis celui du goût se sont éteints. Mais l'invasion du sommeil n'est pas complète. Les nerfs olfactifs continuent à transmettre au centre cérébral la sensation des odeurs. Approchez du chien un morceau de viande, et l'animal rouvrira les yeux, dressera la tête. Le sens de l'odorat est donc plus long à s'abolir. Quant au sens de l'ouïe, il est le dernier à disparaître. Même lorsque le chien sera assez profondément endormi pour ne plus sentir le morceau de viande, il percevra les sons pendant quelques instants encore. Un bruit connu de clefs, un simple appel chuchoté par son maître le feront brusquement bondir. Le chien ne s'endort donc pas tout d'une pièce. Et, soit dit sans irrévérence, nous nous endormons comme le chien. C'est progressivement que le sommeil nous envahit : les impressions lumineuses sont les premières que nous cessons de percevoir, et notre ouïe est la dernière à conserver son excitabilité.

Seules les fonctions cérébrales, les activités psychique, consciente, volontaire et sensitive, sont presque entièrement interrompues pendant le sommeil. Les autres fonctions, les actes physiologiques commandés par la moelle, les actes réflexes se poursuivent. Du moins se ralentissent-ils. Le nombre et l'intensité des impulsions cardiaques diminuent ; la respiration s'espace ; les sécrétions sont plus rares. Un médecin a même soutenu que le sommeil met le corps dans un état particulier de demi-anesthésie. Les chocs auraient des conséquences moins graves chez un individu qui dort que chez un individu qui ne dort pas. Il est de fait que, lors d'un accident de chemin de fer, les voyageurs endormis sont indemnes, non pas de dangereuses lésions internes ou de sérieuses contusions comme il a été prétendu, mais des désordres que la répercussion psychique amène chez certains voyageurs éveillés. C'est là un des moindres bienfaits du sommeil dont la cause première réside dans la nécessité pour nos organes de réparer les matériaux usés pen-

dant la veille. En dormant, nous acquérons des forces neuves, nous nous redonnons du courage, de l'allégresse. On a appelé le sommeil le frère de la mort, et il est le père de la vie.

Nous nous endormons plus ou moins facilement, plus ou moins vite, et notre sommeil est plus ou moins profond, et sa durée plus ou moins grande. En général, la période de repos ou d'assimilation est proportionnée à la période d'activité ou de dépense. Après une dure fatigue, l'homme s'endort promptement et il dort d'une façon copieuse. L'enfant, qui doit subvenir aux prodigalités d'une croissance rapide et continuelle, passe la moitié de son existence dans le sommeil. Il en est de même pour le convalescent qui puise dans un long assoupissement des énergies nouvelles. Quant au vieillard, qui se fatigue peu, il est rare qu'il dorme beaucoup. Mais il dort. Il faut qu'il dorme. Le sommeil est une des principales lois de notre monde, et tous les âges lui obéissent. L'homme normal meurt du manque d'air en cinq minutes, du manque d'eau en une semaine et du manque de sommeil en dix jours. Du moins est-il bon qu'il ne dorme pas trop.

J'ai connu de grands dormeurs. Après dix, douze heures de repos, ils se réveillaient accablés, navrés à l'idée de sortir de leur lit. Ils bâillaient, s'étiraient, passaient leur main sur leur face congestionnée et bouffie, me regardaient avec des yeux gros et paresseux. Trop dormir alourdit l'esprit et le corps. L'activité vitale se ressent de l'excès de sommeil, et, la recette devenant supérieure à la dépense, les échanges organiques se ralentissent fâcheusement. Dans un ouvrage qui n'est pas tout à fait dépourvu de valeur, Mme Marie de Manacéine affirme qu'il n'y a pour dormir longuement que les gens qui ne pensent pas. « Ils tombent, dit-elle, dans le sommeil dès qu'ils restent sans occupations, ce qui est bien compréhensible, car leur monde psychique est si pauvre qu'il leur est presque impossible de trouver dans leurs propres pensées et représentatons matière à les intéresser. » Et il me souvient que cette affirmation chagrinait Francisque Sarcey.

— Est-ce que mon monde psychique (puisque monde psychique il y a) serait devenu si cruellement pauvre? s'écriait-il. Il me faut ramasser mes forces et déployer tout ce que j'ai de vaillance pour m'arracher le matin aux douceurs de la couche d'où je descendais si allègrement autrefois. Après cela, peut-être que si j'ai plus de peine à m'éveiller le matin, c'est que je ne suis jamais dans mon lit avant une heure de la nuit, allant tous les soirs au théâtre.

Et Sarcey se demandait, à supposer que les imbéciles dorment plus longtemps, comme le croit Mme de Manacéine, s'ils dorment plus longtemps parce qu'ils sont imbéciles, ou s'ils sont imbéciles parce qu'ils dorment plus longtemps.

D'ailleurs, qu'est-ce que trop dormir ? Quelle quantité de sommeil est nécessaire à l'homme en général et, en particulier, à l'homme qui pense ?

Voici les réponses des hommes éminents que nous avons consultés sur ce point. Nous les avons priés de nous dire combien d'heures ils dor-

maient, s'ils se trouvaient sujets à l'insomnie et aux rêves et s'ils pensaient qu'il existe ou pourrait exister un art de dormir.

Je dors par une application soutenue de ma volonté. Je suis le précepte de Frédéric Nietzsche. Je me réconcilie plusieurs fois dans la journée avec moi-même afin de retrouver chaque soir la paix intérieure. PIERRE BAUDIN

Député, ancien ministre.

Le sommeil est, pour la plupart des hommes qui travaillent, aussi utile que la nourriture. Pour ce qui est de moi, j'en ai été souvent privé. Depuis bien des années, je n'ai presque jamais dormi plus de cinq heures chaque nuit, excepté dans des crises d'estomac dérangé, ou de rhumatisme. Un long sommeil ne m'a jamais paru *réparateur*, tout au contraire.

Je ne veux pas dire que, de rester levé tard, de sortir le soir, ne soit fatigant : la vie du « monde », je la considère comme incompatible avec un travail suivi et régulier ; mais il me suffit de passer sept ou huit heures étendu — même éveillé — pour être en bon état, le lendemain.

Dans la journée entre mes deux séances, dix minutes passées sur un canapé, perdant conscience à peu près complètement, et un autre repos avant de dîner, me sont utiles et très agréables.

En voyage ou bien à la campagne, si je ne suis pas préoccupé par ce que je fais, comme peintre, je puis dormir, la nuit ; mais je ne m'aperçois pas que ma santé s'en trouve sensiblement modifiée.

Evidemment, je n'ai pas besoin de beaucoup de sommeil : mon esprit est plus vif, mon activité plus grande, si j'en suis privé.

Pendant des saisons de production fiévreuse et féroce, je me suis vu ne pas me reposer plus de deux heures, dans les premières heures du matin, et cela deux mois durant. Un lourd sommeil est toujours, chez moi, signe de troubles dans ma santé, mauvaise digestion, rhumatisme, fièvre.

J.-E. BLANCHE

artiste-peintre.

Il m'est bien difficile de répondre à vos questions psychologiques, physiologiques et pathologiques.

Quand je suis fatigué, tout travail intellectuel me devient très pénible : donc nécessité de dormir pour me reposer.

Il faut dormir pour vivre et non vivre pour dormir.

Prince Roland BONAPARTE
de l'Académie des sciences.

J'ai besoin de huit heures de sommeil en moyenne ; mais la qualité importe plus que la durée.

L'insomnie, dont j'ai constamment souffert depuis l'âge de vingt ans, a été le fléau de ma vie. — Rêves peu nombreux, et en général insignifiants.

A propos de l'art de dormir, le résumé de mes innombrables expériences est ce vers (avec enjambement) de Wordsworth :

This tiresome night! O Sleep, thou art to me A fly.

Surtout pas de narcotiques !

EMILE BOUTROUX
de l'Institut.

J'ai besoin de beaucoup de sommeil. Je suis en quelque sorte infatigable pourvu que je dorme. Sept heures au moins. Je travaille d'ailleurs avec le même plaisir, que j'aie assez ou pas assez dormi.

L'art de dormir ? Je ne le connais pas. Je connais malheureusement l'art de s'empêcher de dormir : songer, en se mettant au lit, des affaires du lendemain. Oh ! alors, nuit blanche !

JULES CLARETIE
de l'Académie française.

L'artiste est un homme parfois un peu plus nerveux que les autres, et l'insomnie produit sur lui son effet ordinaire ; elle fatigue, énerve et anémie. Mais souvent elle surexcite le cerveau.

Je suis dormeur, il me faut de huit à neuf heures de sommeil. Malheureusement, peu de chose m'empêche de dormir ; j'ai le sommeil irrégulier et je passe assez souvent des nuits blanches. J'en ai même assez l'habitude pour n'en être plus ennuyé dans le moment.

Le cerveau travaille très bien dans le calme, dans le noir ; pas de bruits, pas de lumières. J'ai trouvé plusieurs tableaux

ainsi, et assez nettement formulés pour avoir pu les exécuter tels qu'ils avaient été conçus tout d'abord.

Si je dors mal, je travaille mal le lendemain, plus mal encore si je dors trop, ce qui m'arrive rarement. Huit heures de bon sommeil, et je suis dans mon état normal.

C. CORMON
de l'Institut.

Je reconnais humblement avoir besoin de sommeil (de huit heures de sommeil environ), et beaucoup mieux travailler quand j'ai bien dormi, et ne pouvoir supporter, sans que mon travail s'en ressente, des veilles ou des insomnies prolongées.

DAGNAN-BOUVERET
de l'Institut.

Il en est du sommeil comme de l'alimentation.

Toutes conditions égales d'ailleurs, certaines personnes ont besoin de s'alimenter fortement, tandis que d'autres peuvent se contenter d'une alimentation légère ; de même, peu de sommeil suffit aux uns, beaucoup de sommeil est nécessaire aux autres.

Règle générale, l'insuffisance de sommeil, l'insomnie, entraîne la fatigue et diminue l'aptitude aux travaux intellectuels. Par contre, un bon sommeil, un sommeil « réparateur », est une des conditions les plus favorables au travail.

Vous me demandez quelle est ma ration de sommeil ? Sept heures en moyenne.

PROFESSEUR DIEULAFOY
de l'Institut.

Mon sommeil, en tant que mien, n'intéresserait personne. Permettez-moi de n'en rien dire. Mais sur le sommeil en général, la psychologie n'est pas très riche, et il ne sera peut-être pas absolument sans quelque profit pour les lecteurs de *La Revue* que je vous indique en passant des propositions générales, ébauches de lois, dont la critique est à faire par les moyens appropriés. Je les crois vraies pour mon compte.

Quand pendant un moment vous avez été dans l'attitude du dormeur et que vous êtes resté dans le vague assez longtemps pour vous demander si vous avez dormi, il y a un moyen qui

peut vous aider à répondre : demandez-vous si vous avez rêvé. Si vous trouvez flottant dans votre conscience des représentations assez incohérentes pour être avec sûreté déclarées rêves, c'est que vous avez dormi. Qui rêve dort, et — au moins au début — qui dort rêve. Les hallucinations hypnagogiques dont on a tant parlé ne sont que les premières manifestations du sommeil ; ce sont des rêves simples.

On s'est demandé si les rêves empruntent leurs éléments aux expériences de la veille récente. Voici une réponse qui peut-être méritera d'être notée, venant de quelqu'un qui a longtemps enseigné la psychologie et s'est occupé avec insistance dans ses cours, des problèmes de l'inconscient. Des milliers de fois peut-être, j'ai examiné mes rêves à ce point de vue, et il m'est arrivé très rarement de ne pouvoir retrouver, dans l'expérience récente, les éléments avec lesquels mes rêves étaient composés. Il me semble donc probable que les rares observations négatives résultent d'oublis ou que dans ces cas, le rêve emprunte son contenu à des sensations actuelles, intra-sensorielles, dont M. Bergson fait état avec raison pour l'explication de certains rêves. Je crois que les deux éléments se mêlent toujours en proportions différentes. Dans mon expérience, les rêves mémoratifs sont beaucoup plus nombreux, je dois dire : infiniment plus nombreux. Il est faux, à mon avis, que les objets de préoccupations actuelles ne figurent pas dans les rêves.

Maintenant, la tonalité du rêve — son caractère agréable ou désagréable — est *aussi* sous la dépendance des états subjectifs de l'organisme. Les médecins savent que certaines affections de l'estomac sont en connexion avec les cauchemars. Mais les images avec lesquelles se forme la scène angoissante sont empruntées à l'expérience récente.

A. Espinas
de l'Institut.

Je réponds, hélas, sans la moindre hésitation à votre question : j'ai toujours eu besoin de sommeil ; mon activité est intense et féconde exactement en proportion de mon repos. Je ne me repose jamais assez, et dans tous les cas, jamais trop. J'aurais besoin de huit heures de sommeil ; j'en ai rare-

ment sept. Le résultat de cette privation, c'est que maintenant je dors mal et que, par conséquent, je travaille moins bien.

J'ai acquis, non pas la conviction seulement, mais la certitude que le sommeil et le repos sont à la fois réparateurs et préparateurs. Quand j'ai bien dormi, mon activité est décuplée en qualité et en quantité ; je ne connais plus d'obstacles.

Je suis convaincu que si Balzac avait dormi son comptant, il aurait fait une œuvre moins délayée, plus profonde et plus durable. Le temps qu'il a cru gagner, il l'a perdu.

Je parle, bien entendu, du sommeil de l'homme d'action et de travail. Et pourtant, en y réfléchissant, le paresseux ne cherche-t-il pas précisément dans le sommeil l'énergie qui lui manque ? Si on pouvait laisser dormir un paresseux douze heures par jour, il arriverait peut-être à bien employer les quelques heures qui lui resteraient, en dehors de ses repas !...

En tous cas, il faut dormir. Quand on me parle d'un homme d'Etat ou d'un général qui passe ses nuits, j'ai toujours peur pour lui d'une défailance au moment décisif. On assure que Napoléon, surmené, dormait debout pendant la bataille de Waterloo. Le sommeil du grand Condé, pendant la nuit qui précéda la bataille de Rocroi, fut du temps bien employé.

Baron d'Estournelles de Constant
Sénateur, ministre plénipotentiaire.

La durée normale du sommeil est de sept heures.

Les insomnies prolongées sont un indice de malaise.

Mon sommeil ne dépassant pour ainsi dire jamais sept heures, je ne saurais vous dire si je travaillerais mieux après avoir dormi davantage.

Flourens
ancien ministre des Affaires étrangères.

La sagesse antique disait :

Sex horas dormire sat est juvenique senique,
Septem do pigris, nulli concedimus octo.

J'ai toujours eu besoin du nombre d'heures accordé au paresseux, et il m'arrive très rarement d'augmenter ou de diminuer cette durée. Si une circonstance quelconque m'oblige à me lever plus tôt, j'éprouve le besoin de rattraper le temps perdu en faisant une sieste pendant la journée.

Le sommeil me paraît aussi nécessaire, peut-être même plus

indispensable, que la nourriture. Je puis travailler à jeun ou après un très léger repas ; je ne puis rien faire si je n'ai pas dormi suffisamment.

Comte de FRANQUEVILLE.
de l'Institut.

Sept heures et demie, quelquefois huit heures de sommeil, me sont nécessaires. Si elles me manquent, je les rattrape dans le jour et m'endors volontiers une demi-heure sur mon travail.

Mais ce taux est très variable : Cornu, le regretté physicien, dormait huit heures au moins, et je connais un ou deux savants que je pourrais nommer, qui ont assez de quatre heures.

Le sommeil est donc, comme la nourriture, variable avec l'individu, et, pour une même personne, si elle n'a pas son compte aux deux principaux repas, elle prend entre eux un supplément.

Je ne sais donc pas ce que c'est que d'avoir beaucoup dormi. Je ne travaille bien que quand j'ai dormi mon compte. Je ne dors pas quand je veux et n'en ai pas le temps.

Il y a un moyen de dormir, c'est de n'avoir pas de préoccupations, d'avoir la conscience tranquille, d'être jeune et heureux. Mais tout cela n'est pas permis à tout le monde.

ARMAND GAUTIER
de l'Académie des sciences.

J'ai toujours beaucoup dormi : de huit heures et demie à neuf heures, — sauf les insomnies que je m'obstine à ne combattre que par la résignation.

Il est certain que je suis plus lucide et plus en train de travailler quand j'ai bien dormi.

On dit que la nuit porte conseil. C'est parce qu'il est supposé que l'on dort et qu'on ne pense pas.

HENRY HOUSSAYE
de l'Académie française.

Je vous confie, eu deux mots, qu'à mon grand regret, je dors peu, d'un sommeil morcelé, et que l'art de triompher de l'insomnie consisterait, selon ma pénible expérience, à préserver le corps de la douleur physique, l'âme de tout déchirement

intime, et le cerveau des problèmes troublants qui le poursuivent jusque sur l'oreiller. Cet art est une rareté ; il n'appartient qu'aux tempéraments physiquement et moralement privilégiés.

A. Kelsch
de l'Académie de médecine.

Je me contente de sept heures de sommeil ,et d'un sommeil qui rêve à l'ordinaire.

A votre question : « S'il y a un art de dormir », je réponds : oui et non. — Non, parce que l'homme ne peut seul se mettre en sommeil par persuasion. Mais il y parvient avec l'aide d'autrui, et l'art de lire, parmi les auteurs, les ennuyeux, est le meilleur art de dormir.

Etienne Lamy
de l'Académie française.

Les questions théoriques que vous me posez, sont de celles auxquelles je ne saurais pas répondre, car elles exigeraient des comparaisons et des études que je n'ai pas été en mesure de faire.

Tout ce que je peux dire, c'est que, en ce qui me concerne, une forte dose de sommeil, au minimum de huit heures par jour, est nécessaire à ma santé, et que, probablement, je ferais de mauvaise besogne si je devais tomber sous le coup de la condamnation classique « *nulli concedimus octo* ».

A. de Lapparent
de l'Académie des sciences.

Tout homme a besoin d'une certaine quantité de sommeil quotidien pour être en parfait équilibre de santé. Cette quantité est variable suivant les dispositions individuelles et suivant le genre d'existence que l'on mène.

En ce qui concerne les dispositions individuelles, on est dormeur ou on ne l'est pas. Etre dormeur, c'est avoir besoin de sept à huit heures de sommeil ; ne pas être dormeur, c'est se contenter de quatre à cinq heures. Entre ces deux extrêmes, il y a une moyenne qui doit être de six à sept heures.

Pour les dormeurs et les non dormeurs, la quantité de sommeil nécessaire augmente ou diminue naturellement en proportion directe de la dépense de forces faite pendant la journée précédente.

J'arrive maintenant à mon cas personnel.

La quantité de sommeil nécessaire à ma santé est actuellement, comme elle l'a toujours été, de sept heures et demie en moyenne.

Je ne travaille jamais mieux que quand mon sommeil a eu cette durée, qu'il a été continu ou qu'il n'a subi qu'une courte interruption. Rester en deçà ou aller au-delà me fatigue presque autant ; mais il y a moins d'inconvénient pour moi à aller au-delà, quand ce n'est pas la conséquence d'un travail intellectuel exagéré la veille au soir.

La question du sommeil est d'une grande importance. Le sommeil insuffisant agit d'une façon très fâcheuse, sur le système nerveux particulièrement.

L'art de dormir, c'est l'art de préparer le sommeil par une bonne hygiène, — activité physique et intellectuelle bien réglée, sobriété surtout au dîner, veilles peu prolongées, chambre à coucher à une température modérée (quinze à seize degrés centrigrades au plus), travail évité ou restreint quand on peut. — Mais combien d'hommes sont empêchés, par la nature de leurs occupations, d'être du matin !

En résumé, un bon sommeil est une source de santé et, en même temps, l'expression d'un équilibre stable, physique, intellectuel et moral.

A. Le Dentu
de l'Académie de médecine.

J'estime qu'un intellectuel doit s'efforcer d'obtenir un minimum de huit heures de sommeil. Si l'on tient compte du temps nécessaire pour s'endormir et se réveiller, neuf heures au lit sont nécessaires.

Le meilleur moyen d'éviter l'insomnie et les rêves, est de fatiguer beaucoup sa bête. Marcher autant que possible, se livrer à des exercices physiques, jardiner, etc. — Je pratique cette hygiène et rêve fort peu.

Il y a, je crois, un art de dormir : oublier, dès que l'on est au lit, les préoccupations de la journée ; orienter sa pensée vers des souvenirs agréables de lecture, de théâtre, de voyages, etc. — On évite ainsi les cauchemars.

Louis Léger
de l'Institut.

Je n'ai jamais pensé que le sommeil pût avoir une influence sur la production et encore moins que l'insomnie fût capable de contribuer à la conception de chefs-d'œuvre ou de monstres !

Ce que je puis vous dire, c'est que quand il m'arrive d'être privé d'une partie de mon sommeil, j'en éprouve une fatigue cérébrale qui est loin d'être favorable au travail du lendemain.

Mais si je considère comme indispensable cinq ou six heures de sommeil pour se bien porter (et il faut être bien portant pour donner toute sa mesure), je ne me suis jamais félicité d'avoir dormi très longtemps.

D'ailleurs, il n'y a rien d'absolu.

J'ai pour ami un confrère d'infiniment de talent qui a essentiellement besoin d'un petit « somme » après le repas de midi.

Or, j'ai une fois voulu essayer du même régime, lequel m'a rendu mal en train tout le reste de la journée.

Léon Lhermitte
de l'Institut.

Votre questionnaire m'a réjoui. Cela ne m'empêche pas d'être un peu embarrassé pour y répondre.

Qu'arriverait-il si j'avais trop dormi ? Je ne saurais vous le dire. Depuis que je suis entré au grand séminaire, il y a trente-trois ans de cela, je me suis, sauf le cas de maladie ou d'indisposition grave, régulièrement couché à neuf heures du soir, et levé à cinq heures du matin, au plus tard. Je n'ai jamais pu, sans inconvénient pour mon travail et pour ma santé, prolonger ma veillée d'une heure ou même d'une demi-heure ; mais j'ai pu avancer d'une heure mon lever, quoique non pas d'une façon absolument constante.

Il me faut normalement sept heures de repos ; et quand, pour une raison ou pour une autre, mon sommeil est incomplet, mon travail s'en ressent ; il est moins facile et moins sûr ; le meilleur a toujours été celui que j'ai fait le matin, depuis mon lever jusqu'à onze heures ou midi.

Alfred Loisy.

Il est possible et probable que le sommeil a quelque uniformité chez les gens qui vivent d'une façon active et normale, en travaillant manuellement et en vivant beaucoup au dehors.

Mais pour ceux qui vivent, cérébralement, des vies avec une alimentation compliquée, le sommeil est extraordinairement variable. Ajoutez à cela que sa forme et ses nécessités varient beaucoup avec l'âge.

Quand j'étais jeune, au temps de ma plus grande activité, je dormais très peu, mais très bien et en quelque sorte à volonté. Aujourd'hui, si je tentais de faire quelque chose sans avoir dormi, je ne serais plus bon à rien.

Au temps de ma jeunesse, quand j'avais dormi cinq ou six heures, j'étais absolument en possession de moi-même, tandis que des contemporains à moi ne pouvaient rien faire s'ils n'avaient passé huit heures au lit.

Un des hommes les plus actifs que j'aie connus entre trente et cinquante ans, ne suffisait à sa besogne qu'en se couchant à neuf heures. Depuis la cinquantaine, il a cessé de dormir autant et, au contraire de beaucoup d'autres, il a pris moins de repos en vieillissant. — En un mot, je crois que vous trouverez toutes les variétés individuelles entre l'éat normal et l'état pathologique.

En effet, la privation de sommeil, ou l'excitation cérébrale à l'heure du sommeil, finit toujours plus ou moins par mener à un état pathologique complexe du reste, parce qu'il ne résulte pas seulement de cette privation de sommeil.

Ce n'est donc pas une question simple que vous posez. On n'a pas résolu cette question du sommeil aussi complètement que celle de l'alimentation. Elle mérite pourtant d'être étudiée. Mais jusqu'ici les conclusions restent plus ou moins individuelles malgré le vieux proverbe : la nuit est faite pour dormir.

LUCAS-CHAMPIONNIÈRE.
de l'Académie de médecine.

Je me couche à dix heures et me lève à sept heures.

Dès que je n'ai pas, intégrales, mes neuf heures de sommeil, ma santé, presque insensible à tout le reste, s'en ressent.

Et tout travail m'est, le lendemain, impossible.

MAURICE MAETERLINCK.

Je suis de l'école de Salerne.

Septem do pigris, nulli concedimus octo,
Sex horas dormire sat est.

Un sommeil suffisant m'est absolument nécessaire pour travailler.

Il est plus facile pour moi de me passer de manger que de me passer de dormir.

ALFRED MÉZIÈRES.
de l'Académie française.

Heureux ceux qui ont un bon sommeil ; ils ont plus de chances de faire bon emploi du temps où ils sont éveillés.

FRÉDÉRIC PASSY.
de l'Institut.

J'aurais besoin de sept heures de sommeil effectif ; malheureusement, je suis sujet à de fréquentes insomnies.

Je ne conçois pas qu'on puisse dormir sans rêver.

S'il y a un art de dormir, je ne le possède pas.

HENRI POINCARÉ
de l'Académie des sciences.

A la vérité, je suis de ces paresseux auxquels le poète latin accorde la septième heure ; mais, autant que possible, je ne dépasse pas cette mesure classique.

J'emploie ces sept heures de mon mieux, dans un monde très différent du nôtre.

RAYMOND POINCARÉ
sénateur, ancien ministre.

Puisque ce détail paraît vous intéresser, je vous dirai que jusqu'à la quarantaine environ, j'ai eu besoin de huit heures de sommeil en moyenne, et qu'ensuite je me suis contenté d'une moyenne de six à sept heures.

Quand j'ai bien dormi, je travaille mieux, et quand j'ai eu des insomnies, je travaille mal. Mais je ne peux pas dire autre chose, et je crois que c'est le cas de beaucoup d'hommes.

E. POTTIER
membre de l'Institut.

La philosophie s'est demandé si le sommeil n'est pas notre état le plus parfait, et si notre état de veille n'est pas un état transitoire.

Votre demande me rappelle mes jeunes années où, très fort et d'excellente santé, il ne me sembla pas téméraire de vouloir tenter de me passer de sommeil, ou presque : je peignais tout

le jour et, la nuit, je lisais et écrivais. Mais je ne pus garder ce beau régime et, après un an peut-être de ce surmenage, je ne pus plus dormir du tout.

Pour me rendre le sommeil, on m'ordonna des narcotiques, et des bains de trois heures tous les soirs, avant de me coucher, avec, mêlé à l'eau tiède, un kilo de tilleul : des bains de fleurs, quoi ! — Mais rien ne me fit, et j'allais dans les rues, titubant comme un homme ivre et m'accrochant aux boutiques... — Les médecins ne pouvant me rendre le sommeil, c'était la mort prochaine. C'est alors que j'eus une idée qui me sauva. — M'étant convaincu que c'était l'indiscipline de ma vie qui m'avait amené à cette extrémité, je résolus de me guérir en suivant une discipline féroce, et voici ce que j'imaginai comme ordonnance : *marcher tous les jours pendant huit heures, en quatre fois, aux mêmes heures, par n'importe quel temps, et toujours par les mêmes chemins.* — Après quelques mois de ce régime, je retrouvai le sommeil que je n'ai plus perdu depuis. Je donne ce remède pour rien. Il est excellent mais demande, dans la pratique, une certaine énergie.

Le sommeil est l'oubli charmant de la vie. Les Américains ne s'accordent que quatre heures de sommeil : — quelle folie !

Je me prépare au sommeil en rejetant toute lecture et toute conversation un certain temps avant de me coucher, et je marche pendant ce temps, lentement.

Une particularité que j'ai observée est celle-ci : les hommes sensibles, nerveux et d'imagination, se réveillent instantanément. Ils sont, tout de suite, complètement éveillés, au contraire des gens peu sensibles qui se livrent aux gros travaux.

Je me rappelle le fait suivant : lorsque je fis, au régiment, mes vingt-huit jours, je couchai deux ou trois nuits à la caserne. Il y avait à la chambrée un valet de ferme, gros, gras, au sang lourd, qui avait un sommeil tout à fait extraordinaire et que rien ne pouvait interrompre. Dès qu'il se mettait sur son lit, il dormait et ronflait à casser les vitres ! Alors les loustics de la compagnie s'efforçaient, — avec quelle délicatesse, je vous laisse y penser, — à réveiller notre dormeur. On lui passait les balais sous les narines, — et quels balais ! On le coiffait vivement avec des brosses à boutons. On chantait dans ses oreilles. Et rien n'y faisait : notre homme ronflait toujours ! On allait jusqu'à le jeter au bas de son lit ; et le

gas, sur le plancher, continuait avec sérénité son ronflement sonore. Enfin on l'empoignait par les jambes, par les bras, pendant qu'un farceur lui arrosait la tête d'un seau d'eau : alors, seulement, notre homme se résignait à ouvrir un œil !

J'ai souvent pensé, dans les nuits où le plus petit bruit vous ramène à la vie, — à toute la vie — au valet-de ferme qui dormait avec une si magnifique inconscience.

J.-F. Raffaëlli.
artiste-peintre.

Je ne me refuse pas à vous confier ce grand secret que j'ai toujours eu besoin de huit heures de sommeil, que je ne puis pas, sans fatigue, supporter des insomnies et que je ne travaille jamais mieux qu'après avoir bien dormi.

Je crois ressembler par là à beaucoup d'honnêtes gens de notre temps.

A. Ribot
de l'Académie française.

Huit heures de sommeil. Mais de onze heures du soir à sept heures du matin. Voilà la bonne règle.

Cela ne suffit pas pour faire de belles œuvres, malheureusement.

Henry Roujon
Secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts.

J'attache une grande importance à la question qui vous intéresse, puisque, comme vous le verrez plus loin, la direction de ma vie me fut impérieusement suggérée pendant mon sommeil.

J'avais dix-sept ans. Un vieux brave homme, professeur de dessin au lycée de Reims, me donnait des leçons. M. Rêve, qu'on nommait le père Rêve, avec une irrespectueuse affection, adorait et pratiquait tous les arts. Son constant état d'enthousiasme faisait oublier la médiocrité de ses moyens d'exécution. Le but magnifique vers lequel il orientait ses élèves apparaissait seul.

M. Rêve vivait heureux dans sa maisonnette encombrée de tableaux, de meubles, de bibelots, précieuses reliques du passé, dont la mode n'existait pas encore. Il partageait ses heures entre la peinture et la sculpture, dans son atelier au fond d'un petit jardin ombragé d'une treille, sous laquelle,

l'été, il soufflait dans sa flûte d'où sortaient, sans liaison entre elles, des notes trop grêles. Il conseillait beaucoup de joindre au dessin l'étude du modelage, et m'envoya un jour plusieurs pains de terre glaise. Mis dans une terrine, je les plaçai soigneusement dans ma chambre. La nuit suivante, je rêvai que je deviendrais sculpteur. Au réveil, la profonde impression produite par ce songe sur mon esprit fixa immédiatement ma destinée.

J'annonçai à mes parents mon beau projet que personne ne prit au sérieux. On cessa seulement d'en rire lorsque, moins d'un an après, je partis pour Paris où j'entrai au célèbre atelier du maître Jouffroy.

Depuis cette époque, dans les jours de joie ou de découragement, j'ai toujours béni la mémoire du modeste peintre de province qui sut, par son ardente foi d'artiste, élever mon âme aux ambitions des labeurs poignants.

René de Saint-Marceaux.
de l'Institut.

Quelle quantité de sommeil m'est nécessaire ? Je ne me le suis jamais demandé. Je m'occupe peu de ma santé. Je dors selon le loisir dont je dispose, tantôt beaucoup, huit à neuf heures, tantôt fort peu, quatre, trois heures... Cela n'a pas d'importance.

Dire si, pendant le sommeil, des idées, des images, se présentent fréquemment à mon esprit ? Nos écrits entretiennent le public des rêves que nous faisons tout éveillés ; c'est déjà d'une jolie impertinence. Lui demander en outre son attention pour les rêves qui nous viennent durant le sommeil serait le comble de l'outrecuidance.

Y a-t-il un art de dormir ? Renvoyé à Molière. Ce sont amusements de son répertoire.

E. Melchior de Vogüé.
de l'Académie française.

***

La cause me semble entendue. Le sommeil est le réparateur par excellence, et la moyenne de six heures de sommeil quotidien que concède l'école de Salerne ne suffit pas, du moins pour les sujets qui, en même temps que leur corps, ont besoin de reposer leur pensée. Sur ce point les littérateurs, les philosophes, les savants, les hommes d'Etat et les artistes se rencontrent dans un accord à peu près unanime. Huit

heures de sommeil par jour, voilà la bonne règle ; et quoique l'assoupissement prolongé puisse être une cause de fatigue, d'engourdissement de l'activité intellectuelle et morale, quoique ceux qui s'immobilisent dans les délices de la grasse matinée soient, pendant le reste de la journée, enclins à la rêvasserie et à la mollesse, mieux vaut encore trop dormir que ne pas dormir assez.

« Qu'est-ce qu'un lit en général ? » demande Bailly. Et le brave astronome répond avec une conviction naïve : « C'est un lit de repos pour la nature souffrante et un moyen de sommeil pour la nature que les souffrances ont exténuée. » Bailly paraît supposer que l'homme qui veut dormir n'a qu'à s'étendre sur une couche et à fermer les poings et les yeux. Erreur. On peut avoir un lit et éprouver le supplice des nuits blanches. Il y a des degrés dans l'appétit du sommeil comme il y des degrés dans le désir de manger et de boire. Mais il nous est infiniment plus facile de nous désaltérer quand nous avons soif et de nous rassasier de nourriture quand nous avons faim, que de jouir du repos dont nous avons envie, dont nous avons besoin. Même avec un vif appétit de sommeil nous ne sommes pas du tout sûrs de dormir.

Les causes de l'insomnie sont parfois morales : souci des affaires, inquiétude de l'avenir, surmenage intellectuel, peines de cœur, deuils (et aussi remords : « Glamis a tué le sommeil », dit Macbeth). D'autres fois l'insomnie est due à des maladies purement physiques. Mais, la plupart du temps, nous ne dormons pas par notre faute. Nous ne dormons pas parce que nous ne savons pas nous servir de notre lit et prendre certaines précautions nécessaires. Nous commençons à connaître l'art de manger et l'art de boire. Nous ignorons encore l'art de dormir. Il existe pourtant cet art, et n'est pas aussi saugrenu que voudrait nous le faire croire le clinicien de Lyon qui nous invite à nous coucher avec des lunettes. Je n'ai pas davantage foi en la méthode du médecin qui nous prescrit de pencher notre tête sur l'oreiller à quarante-cinq degrés et de fixer la pointe de notre appendice nasal. Le sommeil ne se conduit pas par le bout du nez.

Si vous voulez dormir, que votre chambre soit éloignée du bruit ; qu'elle soit dépourvue de lumière artificielle, d'animaux, de fleurs, de meubles encombrants et de tentures ; qu'elle soit largement aérée, même en hiver. Le lit devra être légèrement incliné de la tête aux pieds et de manière que les membres puissent être dans la flexion parfaite. Les matelas seront de laine, posés sur un sommier ni trop dur ni trop mou. Vous choisirez des couvertures légères et un oreiller modeste, peu fourni et peu douillet. Couchez-vous deux ou trois heures après avoir mangé. Il est bon de ne se livrer aux délassements de Morphée que lorsque la digestion est terminée. Néanmoins, le professeur Hallopeau conseille aux travailleurs intellectuels de dormir après les repas. Selon lui, il est nécessaire de laisser reposer le cerveau pendant la durée de la digestion. Pour le savant qui poursuit la solution de quelque nouveau problème, pour le philosophe, pour le poète, le meilleur système consisterait à couper la nuit en deux, c'est-à-dire à dormir après dîner jus-

qu'à une heure du matin, puis à se mettre au travail pendant trois heures avant de se recoucher. Et, durant les grandes chaleurs, il ne faut pas mépriser la sieste, chère au docteur Clemenceau.

Il est préférable de coucher seul. Prenez le milieu du lit afin que chaque muscle ait un appui certain et puisse se détendre. Ne levez pas les bras au-dessus de votre tête, comme font beaucoup de femmes, par coquetterie sans doute, car la posture est gracieuse ; mais elle est contraire aux lois de la physiologie. Si elle met en valeur les lignes du visage, elle fatigue les muscles des bras et ceux du thorax, contracte le cou et rend la respiration saccadée et courte. Ayez la tête le plus bas possible afin que le sang afflue régulièrement au cerveau. Allongez complètement le corps : ne repliez pas les jambes, ne les croisez pas non plus ; ne relevez pas les genoux.

Sur le dos, on est mal à l'aise et dans une situation contrefaite et plus spécialement féminine. Certains médecins affirment qu'il est redoutable de dormir sur le dos, que c'est de là que viennent parfois les maladies de la moelle épinière. Peut-être exagèrent-ils le danger. Du moins la position dorsale occasionne-t-elle souvent des états de veille angoissants, des cauchemars, des hallucinations. Les inconvénients de la station sur le côté gauche sont plus graves encore. En se couchant sur le côté gauche, on arrête la digestion et on s'expose à l'oppression, aux suffocations, à des arrêts subits du cœur trop serré. Ne dormez pas non plus à plat ventre. Nos ancêtres qualifiaient cette position d'extraordinairement savoureuse. Ils disaient qu'il n'y a rien de meilleur que de dormir « plat comme porc ». Ils pensaient d'ailleurs que cette « platitude » exerce une salutaire influence sur *l'angina pectoris* et sur les accès douloureux de l'asthme. Ils se trompaient. Dans la situation sur le ventre, le dos s'arrondit, le torse se creuse, la poitrine est contrainte. C'est donc sur le côté droit que le dieu couronné de pavots doit nous trouver préparés pour les songes. La station sur le côté droit est la seule normale, la seule qui ne gêne aucune fonction essentielle de nos organes ; c'est celle à laquelle nous devons habituer nos enfants, et nous astreindre nous-mêmes.

En cas d'insomnie, tâchons de gagner le sommeil par des moyens simples : marche à pied, tub, douche avant le coucher. Ne recourons pas aux drogues, aux narcotiques dont l'emploi est désastreux pour la santé et dont l'action s'épuise vite. Mieux vaudrait recourir à une excitation monotone, prolongée, des sens de la vue ou de l'ouïe, par la fixation d'un objet brillant, par le battement d'un pendule. On pourrait même user du bandeau du docteur Lemesle, bandeau qui, en réalisant l'occlusion des yeux et des oreilles, empêche la communication avec le monde extérieur et facilite la concentration de l'attention. En tout cas, — je le répète en terminant, — il faut dormir. Le sommeil est le grand dispensateur d'énergie et d'harmonie. Il est un sédatif puissant, le sédatif nerveux par excellence. Pour l'homme sain, dormir, c'est être fort et joyeux. Et, pour le malade, « dormir, c'est guérir », suivant l'expression de Liébeault.

FERNAND MAZADE.



CHOSES RUSSES

I. — La Russie Constitutionnelle.

I

On parle d'une nouvelle opération financière qui devrait remettre à flot les finances russes. La France, comme alliée fidèle de l'empire russe, aura l'honneur d'en fournir les fonds. *La Revue* s'est occupée, à tant de reprises, de la situation financière russe, qui tient par des liens indissolubles à son régime politique et économique, que nous nous croyons dispensés d'y revenir à nouveau..

Il est incontestable que le nouvel emprunt sera brillamment souscrit. Les grands et les petits rentiers resteront, comme de raison, insensibles aux questions morales, aux malheurs d'un peuple aux abois. Ils ne se préoccuperont pas non plus des événements qui peuvent surgir plus tard ou même plus tôt qu'on ne le pense. Nous avons dit, dans le temps, que, malgré la situation déplorable des finances de la Russie, ses emprunts seront toujours cotés d'une façon avantageuse. Ils le seront aussi longtemps que la France consentira à fournir de nouveaux capitaux pour payer les intérêts du formidable montant que la Russie lui doit actuellement, et qui s'élève à un chiffre de 14 à 15 milliards. Or, grâce à la bienveillance du gouvernement de MM. Clemenceau et Caillaux, la Russie recevra un, ou même plusieurs milliards nécessaires pour lui permettre de soutenir son régime actuel.

Il nous a paru, pourtant, intéressant de relever, en quelques pages, des chiffres objectifs, qui dépeignent la situation actuelle de l'empire des tsars.

Cette situation, que ni l'éclat des entrevues diplomatiques, ni les paroles rassurantes prodiguées avec facilité dans de ré-

centes interviews, ne sauraient suffire à modifier, est singulièrement dangereuse et lamentable, à quelque point de vue qu'on la considère.

La situation politique, elle se résume en des exécutions, dont Tolstoï a peint toute l'horreur dans son retentissant manifeste du 13 juin dernier. On exile, on torture, pend, fusille ceux qui pensent que tout n'est pas pour le mieux dans la Russie et qui ont l'audace de le dire.

Par le fer et par le feu ! Telle pourrait être la devise, empruntée à un ouvrage de Sienkiewicz, des fameuses bandes noires, qui, ayant à leur tête des personnages de marque, ont créé le parti politique fallacieusement dénommé l'*Union des vrais Russes*, dans le but d'étouffer les protestations populaires et d'organiser des *pogroms*.

De 1906 jusqu'en avril 1908, 3.500 séditieux furent condamnés à mort par les tribunaux ; 2.680, parmi lesquels 10 femmes, furent pendus ou fusillés, pour des raisons exclusivement politiques, dans cette Russie où « jusqu'à ces temps derniers, la peine de mort n'était pas reconnue par la loi ! » C'est ainsi qu'en 1907, sur 11.066 hommes condamnés, 2.422 l'ont été aux travaux forcés (dont 444 pour une durée indéterminée et 1.978 pour 18.714 ans), 413 aux colonies forcées, 3.311 à 2.771 ans d'incarcération, 1.041 à 2.376 ans d'internement, 981 à 1.427 années de forteresse, 779 à 128 ans de prison simple et 427 à 949 ans de bataillons de discipline.

Voici les motifs de ces condamnations :

	Peine de mort	Travaux forcés	Colonies forcées	Autres peines	Totaux
Participation à des émeutes, y compris les grèves.......	207	805	123	1.862	2.997
Mouvements agraires	2	39	»	2.805	2.846
Participation à une organisation politique	55	628	258	1.392	2.333
Terroristes politiques	686	384	14	173	1.257
Participation à des expropriations	612	443	15	92	1.162
Terroristes agraires	75	87	2	24	188
Journalistes	»	»	1	174	175

En février 1908, à Mitawa (Courlande), 2 personnes furent

condamnées à mort pour s'être emparées chez un propriétaire foncier de 25 kopecks (60 centimes), 1 autre, également à mort, pour avoir dérobé une montre d'une valeur de 7 roubles (18 fr. 55) !

42 % des condamnés à mort étaient des paysans, 28 % des ouvriers, 13 % des citadins, 5 % des militaires, 4,5 0/0 des étudiants, 3 0/0 des prisonniers révoltés, 1,5 % des fonctionnaires et membres de professions libérales (1).

Et l'on ignore le chiffre des exécutions auxquelles procéda, sans jugements, la police. L'an dernier, à Sébastopol, on arracha les ongles à des inculpés, pour les contraindre à faire des aveux. A Riga, à Varsovie, on tortura des prisonniers jusqu'à la mort. Il n'y avait pas eu d'exemple de pareilles hécatombes, même sous Pierre le Grand, depuis Ivan le Terrible, c'est-à-dire depuis le XVI[e] siècle.

II

On se montra particulièrement cruel dans la répression en interdisant formellement aux magistrats, par l'organe du ministre de la Guerre, d'acquitter aucun prévenu. L'oukase contenant cet ordre, était ainsi conçu :

Très secrètement. Au gouverneur en chef... du district de... Sa Majesté l'Empereur a chargé le ministre de la Guerre de donner l'ordre à tous les gouverneurs d'appliquer rigoureusement et sans aucune exception, la nouvelle loi sur les tribunaux martiaux. Ceux qui n'observeraient pas cet ordre en seraient responsables devant Sa Majesté elle-même.

Les chefs de corps devront s'efforcer que des télégrammes de demandes de grâces ne soient pas adressés au tsar.

26 août 1906.

Signé : *Général-lieutenant* PAWLOFF

Colonel ZWONNIKOFF.

En l'espace de deux années, plus de deux millions de personnes furent emprisonnées et exilées (2), bien que M. Sto-

(1) *Pravo* (*Le Droit*, 1908, n° 16, p. 931).

(2) Cette répression, bien loin de s'atténuer à l'heure actuelle, augmente de rigueur. *Le nombre des condamnés aux travaux forcés s'accroît chaque mois de* 200 *à* 300.

lypine eût déclaré au célèbre journaliste anglais Stead qu'il ignorait le nombre des condamnés...

En voici la preuve. Selon les documents recueillis par le ministère de la Justice, le nombre des prisonniers, seulement incarcérés dans les prisons d'Etat, était au 1er mars 1908, de 167.830, bien que le nombre de places disponibles dans ces prisons ne fût que de 107.138. La prison de Kiev, qui ne contient que 690 places, renferme aujourd'hui 2.207 prisonniers ; celle d'Odessa, avec 804 en reçoit 1.610 ; celle d'Ekaterinoslaw, avec 324, en reçoit 942. *Et l'on se propose d'ouvrir, cette année même de 25 à 30.000 nouvelles cellules !* Ces intentions s'accordent malaisément avec les affirmations réitérées d'apaisement, d'inaltérable sérénité du peuple russe, que le gouvernement russe prodigue avec une complaisance toute particulière aux journalistes de tous pays.

Et nous ne disons rien des paysans, maîtres d'écoles et autres, enfermés par la police dans les *kholodnayas* (chambres froides) des 600.000 villages russes !

Chaque inculpé subissant au minimum quatre mois d'emprisonnement, on comprend que le chiffre de 2 millions de prisonniers, pour deux années, soit encore fort au-dessous de la vérité.

Le ministère de l'Intérieur, d'autre part, a établi, d'après les renseignements fournis par le Département de la police, la statistique des exilés des gouvernements du centre de la Russie par le pouvoir administratif, indépendamment des exilés par décisions judiciaires. En 1907, le nombre des exilés administratifs augmenta de 60 % sur celui des années 1905 et 1906 ; et celui des exilés par les tribunaux de 31 0/0.

Le 1er janvier 1908, on comptait 74.622 exilés pendant l'année précédente, dont 88,2 % pour raisons politiques. Et beaucoup de gouverneurs de provinces ignorent le nombre de leurs exilés ou le diminuent (1).

(1) Et la direction générale des prisons n'ayant plus à sa disposition un nombre de places suffisant dans ses différents bagnes, a décidé, en maï dernier, d'approprier, à cet effet, plusieurs prisons à Moscou, Vladimir, Smolensk, Orel, Alexandrovsk, l'ancienne forteresse de Schlusselbourg et l'ancienne école des timoniers à Nicolaïef.

III

— Mais il y a, direz-vous, la Douma !

Il y eut, en effet, une première, puis une seconde Douma, où le peuple fut réellement représenté et où il put faire entendre ses revendications, sous forme de *prigovory* (votes ou déclarations).

Seulement, 176 députés de la première Douma furent emprisonnés pendant 3 mois et même pendant un temps supérieur à celui de leur condamnation ; 26 de la deuxième Douma furent condamnés aux travaux forcés, et 12 déportés en Sibérie. 26 autres députés qui devaient être condamnés, parvinrent à s'échapper, 6 s'exilèrent ; un fut frappé de maladie mentale, un autre enfin placé sous la surveillance de la police.

Au surplus, comme ces mesures auraient pu paraître insuffisamment libérales, le gouvernement russe s'employa à écarter, pour l'avenir, la possiblité de leur fâcheux renouvellement. Afin d'assurer l'ordre dans l'Empire — l'ordre *autocratique et bureaucratique*, s'entend —, on refit la loi sur les élections, on ne craignit pas d'y apporter des modifications anticonstitutionnelles, propres à mettre les paysans dans l'impossibilité de triompher, dans aucun cas, « *de la prepondérance accordée aux propriétaires fonciers* » (1).

De ces modifications naquit, en dépit de l'abstention d'une grande partie de la population rurale et même urbaine, la troisième Douma... réactionnaire, Douma dont la docilité réjouit tous les « *vrais Russes* » et qui lui valut le nom — par allusion à l'ancien Parlement turc — de Douma des *Ewet-Effendi* (Oui, Monsieur...) Cette troisième Douma, en effet, comme on l'a vu, opina invariablement du bonnet à la politique gouvernementale et ratifia humblement les décisions de cette politique d'un perpétuel et rassurant « *Oui, Monsieur* », « *Oui, Monsieur* »...

La Russie, en fait, n'a plus ni Constitution, ni Parlement (2).

(1) Loi du 3 juin 1907.

(2) V. les rapports de la troisième Douma.

IV

Passons à la situation financière de la Russie.

Le Conseil de l'Empire qui, « avant l'octroi par le tsar de garanties constitutionnelles », examinait le budget, ne jouissait nullement d'une grande indépendance et ses votes n'étaient pas toujours respectés. Il lui était impossible de vérifier le compte de caisse du ministre des Finances et celui du Contrôleur général. Ses membres, en effet, comme ceux de la troisième Douma aujourd'hui, n'étaient que des « *Ewet-Effendi* » (« Oui, monsieur »); c'étaient et ce sont encore, pour la plupart, d'anciens ministres, des gouverneurs de provinces, des chefs de police et de gendarmerie, des généraux (*29 militaires!*). Parmi ces derniers, 16 seulement ont suivi les cours supérieurs des académies militaires et des universités ; les 13 autres sont d'une instruction et d'un développement fort modestes. 25 % enfin des membres de ce Conseil appartinrent à la police... (1)

En 1901, l'économiste russe et ancien fonctionnaire du Contrôle d'Etat, Léon Bouch put prouver que 44.800.000 roubles étaient disparus du montant de l'encaisse, dans les rapports du Contrôleur, rapports examinés, *en principe*, par le Conseil. *Ni celui-ci, ni celui-là ne l'avaient remarqué!*.

M. Léon Bouch, en comparant les rapports de M. le Contrôleur, trouva l'encaisse du 31 décembre 1897 diminuée le 1er janvier 1898 de 44.800.000 roubles.

Ni le ministre ni le contrôleur ne parvinrent à expliquer cette disparition, opérée dans leurs propres comptes. Et la censure défendit aux journaux d'en discuter.

Les rapports financiers qui étaient « livrés annuellement à la publicité », ne le sont plus depuis 1907.

Tandis que la circulation fiduciaire augmente continuellement, l'encaisse d'or diminue avec la même rapidité. Le 1er janvier 1895, cette encaisse était de 334.400.000 roubles ; en 1896, elle tombait à 273.900.000 ; en 1897, à 246.500.000 ; en 1898, à 214.700.000 ; en 1899, à 134.900.000 : en 1900, année

(1) *Archives de la sagesse d'Etat*, N. Roubakine (1907), non traduites en français, et rédigées d'après les documents officiels.

des emprunts étrangers, elle remontait à 259.300.000 ; en 1901, elle retombait à 104.900.000.

L'histoire de la première et de la seconde Douma prouve encore qu'il fut impossible à ces deux assemblées de jamais contrôler les finances. M. Kokovtzof, interpellé en juin dernier, au sujet d'une émission de 163 millions de bons du Trésor, faite par ordre impérial, ne répondit-il pas que *la loi lui donnait le droit de faire de semblables opérations, sans en référer à la Douma !* La loi ! Mais quelle loi ? — Celle du bon plaisir, malheureusement.

V

On a proposé, comme autre élément d'appréciation de « la fortune de la Russie », ses chemins de fer d'Etat. Ceux-ci s'accroissent, il est vrai, en étendue, mais non en rapport. Ils s'accroissent en étendue parce que les constructions de lignes nouvelles et le rachat de celles en exploitation sont pour les ingénieurs et pour les fonctionnaires une source tentante de sûrs et copieux profits, et que ni les uns ni les autres, nous le savons par d'innombrables exemples, ne sont hommes à résister aux tentations...

Mais ces chemins de fer décroissent en profit ; et tous les chiffres inexacts qu'on présente à ce sujet, n'y changeront rien. Ils décroissent et ils continuent de décroître. M. Witte lui-même l'a reconnu, dans la séance du Conseil de l'Empire, du 30 décembre 1902.

Ce profit, qui était, en 1896, de 11.300.000 roubles, tombait, en 1898, à 8.800.000 roubles, en 1899 à 1.200.000 roubles, et se transformait en 1900 en un *déficit* de 2.600.000 roubles, en 1901, de 32.900.000 roubles, en 1902 de 45.000.000 roubles, déficit qu'il faut s'attendre à voir s'élever à 51, à 60.000.000 de roubles.

Le rendement des chemins de fer ne pourra cesser de décroître tant qu'il y aura des famines, tant que la misère paysanne ne sera pas soulagée, tant que la population produira et consommera de moins en moins, ainsi qu'il arrive actuellement.

Les perturbations politiques et économiques, les abus bureaucratiques, ont leur inévitable répercussion dans la vie financière.

La Russie souffre pour le moment de la famine-chronique, du choléra qui provoque des troubles profonds dans la vie économique et elle a en perspective une récolte plutôt mauvaise.

Une loi, qui date de 1896, règle la question des dépôts d'or dans les banques, et interdit au gouvernement de faire des émissions en papier-monnaie, au-delà d'une certaine somme. Or, le gouvernement russe, toujours pauvre, comme tous les gouvernements, utilise secrètement, paraît-il, l'or de ces dépôts escomptant toujours la réussite de nouveaux emprunts. Il émet, en outre, au besoin, des quantités de papier-monnaie bien supérieures au chiffre fixé par la loi.

Nul ne peut encore préciser l'importance de cette émission indéfinie de papier-monnaie. Un journal, *Rousskaya Jizne* (La *Vie Russe*), ayant publié une information relative à une mise en circulation secrète de ce genre, fut supprimé.

Les derniers rapports financiers du ministre Kokovtzof trahissent, déjà, une certaine inquiétude à cet égard, et préconisent vivement des économies, des « économies considérables ». Le Conseil des Ministres, qui a de bonnes raisons de connaître, plus exactement que quiconque, la véritable situation, décidait, en septembre 1907, de prendre des mesures « contre une partie des crédits extraordinaires accordés aux gouverneurs des provinces pour leurs fonds secrets ».

C'est ainsi que le prince Vorontzoff-Dachkoff, gouverneur du Caucase, se vit refuser 50.000 roubles de fonds supplémentaires, qu'il demandait pour la police. Mais ceci n'est rien, en comparaison de la réduction de 33 millions, que vota la Douma, en mai 1908, sur les crédits demandés pour le budget des chemins de fer et s'élevant à 533 millions.

Enfin, en juin 1908, en dépit de ces tentatives tardives et d'ailleurs anodines d'économies, le ministre des finances, en plus de l'émission de 163 millions de bons du Trésor, dont j'ai précédemment parlé, dut saisir la Douma d'un projet de loi autorisant le gouvernement à émettre un emprunt intérieur de 200 millions de roubles, même avant l'approbation par l'assemblée du budget de 1908, vu le déficit de l'année...

René de Chavagnes.

II. — Contre la peine de mort [1]

(1) *C'est avec un sentiment de compassion indicible pour le peuple russe que nous publions l'appel qui suit. Il a été signé par les meilleurs citoyens de l'empire: hommes politiques, penseurs, artistes et écrivains. Certains signataires jouissent en France d'une grande popularité, tels que M. Mouromtseff, le président si admiré de la premièr Douma; les princes Dolgoroukoff et Ourousoff, Boborykine, et tant d'autres. Que demandent-ils? Qu'on cesse d'assassiner les gens au nom des quasi-lois. Que produira leur appel ?*

L'immixtion d'un pays dans les affaires intérieures d'un autre est, en principe, inadmissible et peu désirable. La République française ne cesse pourtant de peser d'une certaine façon sur les destinées du peuple russe. Dans la lutte séculaire qui se poursuit là-bas, entre la démocratie et le régime autocratique, la France continue à prêter toutes les ressources dont elle dispose à ceux que le peuple russe considère à tort ou à raison comme ses ennemis et ses bourreaux. Le prochain emprunt, qui vient d'être autorisé par M. Clemenceau, a été accueilli avec une nouvelle explosion d'indignation de la part des libéraux russes. Cette situation peu enviable de nos gouvernants leur impose un devoir élémentaire de justice et d'honnêteté : devoir, après tout, facile à remplir. Il s'agit d'éclairer le souverain de toutes les Russies sur l'état véritable de la situation. Il est impossible que le tsar Nicolas II, que l'on considère comme magnanime et foncièrement bon, connaisse la réalité. Que notre gouvernement remplisse les obligations qui s'imposent à un véritable ami et allié, et nous saurons peut-être regagner une partie de l'estime et de la sympathie que les hommes avancés de l'empire du tsar nourrissaient toujours à l'égard de la France et de la République.

NOTE DE LA RÉDACTION.

Nous ne faisons pas un appel politique, ni de parti : nous nous adressons à l'humanité tout entière, sans distinction de classe, de religion, de situation sociale ou politique.

Toutes les influences, toutes les forces morales doivent lutter contre la honte de ces temps : la peine de mort, établie et pratiquée par les tribunaux mixtes russes. Tous, nous souffrons des sanglantes répressions quotidiennes qui, depuis trois ans, sont notre tragique et constant tribut.

Les grands maîtres de l'humanité, en paroles inoubliables, ont flétri cet odieux abus de tuer son semblable au nom du *bien général* et de la *loi.*

Quel manifeste en dira plus que l'anathème du métropolite Philippe, ou les plaidoyers de Gas et Wladimir Solovieff, ou les écrits d'une pléiade illustre comme celle des Dostoievsky et des Tolstoï ? La peine de mort est irréparable en cas d'erreurs, et celles-ci sont inévitables, dans la pratique des conseils de guerre, dépourvue des garanties de la justice vraie. D'après les statistiques judiciaires, la mort n'effraye d'ailleurs nullement les criminels.

Comme telle, elle est absolument condamnée par des juristes compétents comme Beccaria, Mittermaier, Tagintzew et Kystiakovsky.

Il ne reste rien à ajouter pour compléter les analyses rigoureuses et les conclusions des savants qui ont montré le non-fondé de toute thèse en faveur de la peine de mort.

Les psychologues ont mis à nu le mensonge du sophisme d'après lequel la peine capitale serait, comme punition, le juste équivalent du crime (loi du talion).

Ils ont démontré l'horreur de cette mort, rendue plus atroce par les angoisses morales qui la précèdent.

Nous, Russes, unis par le sentiment d'une indignation douloureuse que les réalités suscitent journellement, nous devons crier bien haut au monde entier notre protestation.

Il n'y a pas de nécessités historiques à admettre : c'est une erreur profonde de croire que les gibets dressés chaque jour puissent opérer la pacification finale par la main des bourreaux. La peine de mort pervertit à coup sûr le sens moral de la collectivité. On ne peut impunément diminuer la valeur de la vie humaine aux yeux de la foule. L'homme est suggestible ; la société l'est encore davantage. Le crime et le suicide croissent (40 %), et l'indifférence générale accueille cette sanglante chronique quotidienne (100 exécutions mensuelles) !

Le sang coule des échafauds sous le prétexte de la triste né-

cessité d'une répression. Mais cette tache sanglante souille l'avenir de la Russie et empoisonne la vie des générations futures.

Les adversaires mêmes de la révolution doivent comprendre qu'il est criminel et fou de sacrifier au succès trompeur d'une répression momentanée la prospérité précaire et les espoirs d'un pays.

La répression tue le respect humain.

La société doit rappeler au pouvoir que son devoir est de conserver, au milieu des agitations politiques, les trésors de culture qui sont le patrimoine de tous et l'héritage historique de la nation tout entière.

Une génération n'a pas le droit de dilapider ces trésors au nom de n'importe quel but ni sous quelque prétexte que ce soit. Sur cette route de sang on va détruire dans son fondement la notion de la patrie ; ainsi s'effondre l'idéal de droit et de justice, base de tout pouvoir.

Pénétrés de la responsabilité en face de la postérité et de la nation, convaincus du bon droit de la cause, nous en appelons à tous nos concitoyens pour accomplir nos devoirs d'hommes.

Au nom de la religion comme de la raison, au nom de nos enfants, qui nous demanderont des comptes, au nom de la patrie mutilée, protestons contre la peine de mort.

Que toutes les couches de la société se soulèvent par la parole et par la plume, dans la famille, dans la vie publique et privée, afin de réclamer la suppression de ces holocaustes et l'abolition de la peine de mort.

Le jubilé de Tolstoï doit être une occasion de réaliser cette ligue de tous contre la mort.

MOUROMTZEFF, GOLOVINE, P. OUROUSOFF, P. DOLGOROUKOFF, PETROUNKEVITCH, P. BAZANOFF, OLDENBOURG, BOBORYKINE, GLAZOUNOV, TCHEKOV, KAREEV, FAGINSEN, etc., etc., etc.



Comment les fleurs s'ouvrent

I

ES boutons floraux s'ouvrent, les fleurs s'épanouissent, et ce phénomène n'est pas très difficile à étudier. Il est analogue à l'épanouissement d'un bourgeon qui se développe à un certain moment pour écarter ses feuilles.

Mais beaucoup de fleurs se referment après s'être épanouies, puis s'ouvrent de nouveau, les unes suivant les circonstances extérieures, les autres par des mouvements dits « spontanés » qui paraissent indépendants du milieu ambiant.

Là est le mystère, et tout ce que l'on peut trouver dans les traités les plus savants, sur cette question, est la phrase suivante: « La cause de ces mouvements des fleurs est encore inconnue. » C'est peu, comme renseignement !

Les recherches de M. Wiesner en Autriche, de M. Leclerc du Sablon en France, et celles, toutes récentes, de M. Burk en Hollande, vont-elles nous donner quelques éclaircissements sur la question? C'est ce que je vais examiner.

On sait que les diverses fleurs, dans les conditions naturelles, s'ouvrent à des heures différentes de la journée. Les anciens naturalistes avaient constaté ce fait accessoirement. Linné planta à Upsal une série d'espèces dont les fleurs s'ouvrent, pendant la belle saison, presque exactement à des heures déterminées, et il a constitué ainsi une *Horloge de Flore*. Plus tard, De Candolle a « planté » une horloge analogue à Paris.

Voici, par exemple, une série de plantes pouvant constituer un de ces chronomètres peu précis, sur lequel il serait imprudent de régler sa montre :

Liseron des haies	3	heures du matin
Salsifis des prés	4	—
Chicorée sauvage	5	—
Nénuphar blanc	7	—
Faux-Mouron	8	—
Souci des champs	9	—
Ornithogale (Dame d'onze heures).	11	—

Ficoïde	midi	
Scille maritime	2	du soir
Silène nocturne	5	—
Belle de nuit	6	—
Cierge	8	—
Liseron pourpre	10	—

Si l'on considère une fleur prise isolément, tantôt elle s'ouvrira une fois seulement, puis se fanera ; tantôt la même fleur, chez une autre espèce, pourra se fermer et se rouvrir pendant plusieurs jours successifs. C'est ainsi qu'une fleur de Belle-de-nuit s'ouvre à 6 heures du soir et est fanée le lendemain matin, tandis qu'une fleur d'Ornithogale, qui s'ouvre à 11 heures, se ferme le soir, puis que la même fleur se rouvre le lendemain à 11 heures, se ferme le soir, et ainsi de suite pendant plusieurs jours.

Les énormes fleurs du *Victoria regia*, Nymphéacée de l'Amazone bien connue, s'ouvrent pour la première fois vers 5 heures du soir; la fleur est d'abord blanche pendant toute cette première journée; elle se ferme vers 9 heures du soir, puis se rouvre le lendemain vers 5 heures du soir; elle est alors devenue d'une belle couleur rouge; le même soir, vers 9 heures, elle se flétrit pour toujours; la fleur n'a vécu que deux jours en exécutant deux fois, avec ses nombreux pétales, les mêmes mouvements d'ouverture ou de fermeture.

Enfin il y a, comme on sait, des fleurs éphémères, celle du Lin, par exemple, qui ne restent épanouies que pendant quelques heures, puis laissent tomber leurs pétales délicats.

Les Hélianthèmes sont aussi des éphémères diurnes. On peut voir, dans les Landes, par exemple, en été, après 8 heures et demie du matin, les clairières rendues toutes jaunes par les fleurs de l'*Heliantemum guttatum;* après 10 heures et demie, toutes les fleurs sont flétries et tous les pétales sont tombés.

D'autres plantes sont éphémères nocturnes. Telles sont les Onagres, dont les fleurs, d'un beau jaune, s'ouvrent après le coucher du soleil; puis le lendemain, au jour, ces fleurs prennent une teinte rouge et se flétrissent. Elles n'ont été ouvertes que pendant une nuit, comme les fleurs de Belle-de-nuit.

Les circonstances météorologiques influent aussi sur l'ouverture et la fermeture de beaucoup de fleurs, et leur action peut être inverse, suivant que l'on considère telle ou telle espèce. Ainsi, l'horloge de Flore ne fonctionne pas bien lorsque le temps est mauvais ou variable; c'est ainsi que la Chicorée, dont l'ouverture des

fleurs doit marquer 5 heures du matin à l'horloge, marquera une tout autre heure s'il a plu dans la matinée, ou même si le temps a été menaçant. On peut dire alors que lorsque cette plantation ne peut plus servir comme horloge, elle se transforme en baromètre, ou plutôt en hygromètre végétal.

En présence de ces faits si différents, ou même si contradictoires, relativement à l'ouverture et à la fermeture des fleurs, il est difficile de supposer qu'on puisse en trouver une explication mécanique générale.

La difficulté dans l'interprétation des expériences faites à ce sujet est encore plus grande lorsqu'on constate que, chez des fleurs qui semblent s'épanouir sensiblement de la même manière dans la nature, les causes de cet épanouissement peuvent être très diverses.

Une première influence à examiner est celle de la chaleur. Cette influence a d'ailleurs son intérêt pratique, car c'est par la chaleur que l'on tente le forçage des plantes, c'est-à-dire le procédé qui fait ouvrir les bourgeons floraux bien avant l'époque de la saison où ils s'épanouiraient naturellement.

On a d'abord expérimenté sur des fleurs qui ne présentent guère, à l'état normal, que des mouvements d'ouverture ou de fermeture en rapport avec les conditions extérieures.

Considérons, par exemple, des fleurs de *Crocus* (Safran). Pour isoler autant que possible la seule variation due aux changements de température, on a cherché à rendre les autres conditions constantes. On a placé, par exemple, ces *Crocus* en fleurs dans un espace obscur et dans de l'air saturé d'humidité, éliminant par là même les changements qui pourraient avoir pour cause la lumière ou la plus ou moins grande sécheresse de l'air.

Les *Crocus* se trouvant dans ces conditions, on les a mis dans une étuve dont on peut faire varier la température. Au-dessous de 8°, jamais les fleurs ne s'ouvrent; au-dessus de 28° non plus. C'est donc entre ces deux limites extrêmes qu'il faut opérer. Or, entre ces limites, on peut observer que toute élévation de température, ne fût-elle que de un demi-degré, fait ouvrir la fleur; et que si la fleur est ouverte, tout abaissement de température la fait se refermer.

Comment se produisent les flexions des pétales et des sépales colorés du *Crocus* sous l'action de ces changements de tempéra-

ture? Des mesures précises montrent tout d'abord qu'il n'y a aucun changement dans la partie supérieure ou moyenne de la corolle. C'est seulement vers la base que la flexion se produit; portons donc notre attention vers cette partie basilaire de l'enveloppe florale. Mesurons à nouveau avec soin; nous ne constaterons aucun changement sensible dans la longueur des cellules sur la face extérieure de la fleur ; au contraire, lorsque la fleur s'épanouit, les cellules deviennent plus allongées à la face interne de la base des pétales ou des sépales ; c'est le contraire lorsque la fleur se ferme.

Or, il ne s'agit pas là d'un simple phénomène de dilatation par la chaleur, et de contraction par l'abaissement de température; les choses ne sont pas aussi simples que cela!

Lorsque la température s'accroît, il se produit un phénomène particulier dans la partie intérieure de la base d'un pétale; les tissus se gonflent comme si leur pression interne augmentait; tandis que rien de semblable ne peut être observé du côté extérieur. Quand la température décroît, c'est l'inverse qui se produit.

A température égale, la lumière et l'obscurité peuvent agir aussi sur l'épanouissement des fleurs. C'est ainsi que les *Crocus* ou les Tulipes se ferment à l'obscurité et s'ouvrent à la lumière, quelle que soit l'heure du jour à laquelle on opère.

Mais certaines fleurs résistent à ces changements de condition. Comme on ne comprend rien au mécanisme de leurs mouvements, on baptise ces mouvements de « spontanés », ce qui n'est pas une manière de résoudre la question. Il semble que ces mouvements devraient être plutôt considérés comme étant acquis.

Toutefois, pour un assez grand nombre d'espèces, les horticulteurs sont arrivés méthodiquement à avancer notablement l'époque de la floraison. C'est ainsi qu'on arrive à faire fleurir en hiver les Boules-de-neige, les Tulipes, les Giroflées, les Lilas, etc. C'est le « forçage » des fleurs.

Or, les conditions dans lesquelles se fait cet épanouissement hâtif ont souvent pour effet de décolorer les fleurs, ou plutôt de les empêcher de se colorer.

Aussi a-t-on utilisé cet inconvénient dans certains cas, en le transformant en un avantage, par exemple pour produire du faux lilas blanc.

Cette dernière culture a été étudiée avec soin au point de vue des conditions déterminantes de la coloration du lilas, et pour éviter la formation de ces grappes de lilas ni blanches ni violettes, qui offrent un aspect peu agréable.

Afin d'obtenir, avec les lilas violets ordinaires, des lilas blancs forçés, il faut maintenir exactement la plante à la température constante de 22° et à une lumière faible; on obtient alors des grappes de lilas tout à fait blanches; les feuilles qui les accompagnent, d'un vert pâle, sont molles et peu résistantes. On peut même opérer, à cette même température et à l'obscurité, dans une cave, par exemple; mais alors les feuilles sont jaunes.

Pour peu qu'on laisse s'abaisser la température au-dessous de 22°, on voit apparaître sur les bords des pétales une légère teinte rose ou violacée.

On voit, par cet exemple, que la précision des conditions physiologiques de l'épanouissement des fleurs a pu donner lieu à une importante application pratique.

III

Fait curieux, les parties de la fleur dont le mode d'ouverture est le plus compliqué sont précisément celles pour lesquelles le mécanisme de cette ouverture est le mieux connu. Je veux parler des étamines.

Lorsque l'étamine d'une fleur n'est pas encore tout à fait mûre, elle comprend, en général, quatre parties groupées à droite et à gauche, renfermant le pollen; les anciens botanistes ont comparé ces quatre parties à des sacs contenant des grains qui sont les grains de pollen, éléments de la poussière pollinique que l'on voit à l'œil nu s'échapper en formant un petit nuage, lorsque les étamines s'ouvrent.

Quand l'étamine est tout à fait mûre, ces quatre sacs polliniques se sont réunis entre eux, deux par deux, formant dans leur ensemble les deux « loges » de l'étamine. Les grains de pollen ne sont alors séparés de l'extérieur que par deux assises de cellules, l'une externe, qui est l'*épiderme*, l'autre interne, qu'on a nommée l'*assise mécanique*.

Les anciens naturalistes supposaient qu'au moment voulu, les étamines s'ouvrent par suite de la vie de la plante elle-même, sous l'action de ce que l'on appelait alors la force vitale.

Au commencement du XIXe siècle, Hugo Mohl, remarquant que la sécheresse de l'air fait ouvrir les étamines, supposa que c'était simplement une cause extérieure et purement physique qui déterminait leur ouverture, mais il n'approfondit pas le phénomène.

Adolphe Chatin imagina que, la chaleur agissant inégalement sur les deux assises de l'enveloppe, c'est-à-dire sur l'épiderme et

l'assise mécanique, la différence de dilatation entre les deux assises faisait fendre chaque loge au milieu, et était par suite la cause structurale de l'ouverture de chaque loge, mettant ainsi le pollen en liberté. Duchartre comparaît ce mécanisme au thermomètre de Bréguet formé de deux lames de métaux différents soudés entre eux, et dont l'ensemble se recourbe tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, suivant que la température est plus ou moins élevée.

Cette comparaison eut le don de mettre en joie les physiciens, puisque dans ce cas, il s'agit de chaleur, et que dans le cas des étamines il s'agit de sécheresse. Une étamine s'ouvrira très facilement dans un air froid si elle se dessèche, tandis qu'elle ne s'ouvrira pas dans un air chaud si elle reste humide.

Beaucoup plus récemment, M. Leclerc du Sablon a résolu la question avec la précision et la clarté qu'il apporte dans tous les sujets de ce genre.

Il a prouvé d'abord, d'une façon très simple, que le double jeu de ces deux assises, épiderme et assise mécanique, ne saurait exister. En effet, si l'on enlève avec soin tout l'épiderme d'une étamine non encore ouverte, en ne lui laissant que l'assise intérieure, tout se passe comme si l'étamine était intacte; à la maturité complète, cette étamine sans épiderme s'ouvre exactement comme une étamine voisine à laquelle on n'a pas touché.

M. Leclerc du Sablon démontra aussi que la vie de la plante n'est pour rien dans ce phénomène, car il put faire s'ouvrir et se refermer des étamines de fleurs prises dans des herbiers datant de plus de deux cents ans.

Il se passe là un phénomène tout à fait analogue à celui que présente une vieille pomme de pin. Si cette pomme de pin a été conservée dans un grenier sec, ses écailles sont écartées les unes des autres et son aspect général est arrondi et étalé; prenez cette pomme de pin, mettez-la dans de l'air humide, dans l'eau (dans l'eau tiède le fait se produit plus rapidement), et vous la verrez se refermer; toutes les écailles se rapprochent les unes des autres, et la vieille pomme de pin prendra l'aspect conique et clos que présente un fruit de pin non encore mûr.

Cette expérience élémentaire réussira aussi bien avec une pomme de pin provenant d'une antique collection qu'avec une pomme de pin qui vient de tomber de l'arbre.

Mais revenons aux étamines : leur ouverture et leur fermeture dépend, comme pour l'écartement ou le rapprochement des écailles du cône de pin, de phénomènes mécaniques dus à la structure même de l'enveloppe qui entoure les grains de pollen, et unique-

ment à la structure de cette assise qui se trouve avoir été, par hasard, nommée très justement l'assise mécanique.

Or si l'on considère chacun des éléments de cette assise mécanique, on constate que sa paroi qui est tournée vers l'intérieur est fermée par une substance identique à celle du bois, tandis que sa paroi tournée vers l'extérieur est constituée par de la cellulose, c'est-à-dire par une substance identique à celle d'un mouchoir de batiste. De plus la base ligneuse de chaque cellule se continue sur les parois latérales par des prolongements étroits qui s'arrêtent à la face externe. Chaque cellule a donc comme soutien ou contrefort une partie en substance de bois qui a la forme d'une main repliée dont les doigts seraient parallèles ; c'est ce qui a fait dénommer ces éléments « cellules en griffe » par les anciens auteurs.

Ceci étant posé, faisons une expérience bien simple. Prenons un copeau de bois taillé en carré par exemple et, en opérant dans l'air ordinaire, collons sur ce copeau un carré de même grandeur fait avec du papier fabriqué avec des chiffons et non pas fabriqué avec du bois. L'ensemble des deux morceaux collés l'un sur l'autre avec de la colle forte est sensiblement plat au moment où nous venons de le fabriquer, dans l'air ordinaire. Or ce carré est composé sur une face par du bois (le copeau), sur l'autre face par de la cellulose (le papier). Si nous le plaçons dans de l'air très sec ou si nous le desséchons d'une façon quelconque, en le mettant dans de l'alcool je suppose, que va-t-il se produire ? Le carré ne restera pas plein, il se recourbera du côté de sa face en papier. C'est donc que sous l'action de la dessiccation (et non pas sous l'action de la chaleur), la cellulose se contracte plus que le bois.

C'est dans cette expérience très simple que réside l'explication de l'ouverture des étamines, telle que la donne M. Leclerc du Sablon.

En effet, tous les éléments de l'assise mécanique qui entoure le pollen, de cette assise qui est la seule utile à l'ouverture de l'étamine, ont, comme on vient de le voir, des membranes de cellulose vers l'extérieur et des membranes lignifiées vers l'intérieur. Cette assise représente donc une lame analogue à celle formée par le copeau de bois sur lequel on a collé du papier.

Qu'arrivera-t-il si cette assise se dessèche? L'extérieur se contractera plus que l'intérieur, et l'assise tendra donc à s'enrouler en se recourbant vers la partie externe de l'étamine. Par la dessiccation, cette tendance se manifestera des deux côtés de chacune

des loges renfermant le pollen. Or la ligne de plus faible résistance se trouve placée au milieu de chacune des loges, là où l'assise mécanique s'amincit ou même disparaît. Dès lors, la sécheresse fera se replier en dehors ces deux parties de la paroi, comme deux rideaux qui s'enroulent, et la poussière pollinique mise en liberté s'échappera en nuage au souffle du vent.

Ce n'est donc là qu'un phénomène purement physique qui ne tient en rien à la vie de la plante, et l'on comprend ainsi comment en desséchant et en humectant alternativement une étamine, morte depuis des centaines d'années, on peut la faire à volonté s'ouvrir ou se fermer comme l'étamine d'une fleur vivante.

IV

Quant à la cause extérieure de l'épanouissement des étamines et de la projection du pollen, tous les naturalistes s'accordaient à l'attribuer à la sécheresse de l'air, puisque c'est la sécheresse de l'assise mécanique qui provoque l'ouverture.

Or, tout récemment, M. Burck a fait cette remarque très simple, qui aurait déjà pu être faite par Aristote, ou même à n'importe quelle époque par le premier venu, à savoir que beaucoup de fleurs peuvent ouvrir leurs étamines par un temps humide ou par la pluie. Alors ? Puisque c'est la sécheresse de l'assise mécanique qui fait ouvrir les étamines, ce serait donc que celles-ci peuvent se dessécher intérieurement ? Quelle serait la cause de cette dessiccation par les tissus internes ?

On sait que beaucoup de fleurs produisent au fond de leur corolle un liquide sucré, connu sous le nom de « nectar » et que viennent récolter les insectes mellifères, en particulier les abeilles.

Remarquons que ce liquide sucré n'est formé que par la transpiration de la plante. L'eau passant à travers les tissus appelés « nectaires » qui emmagasinent du sucre à la base de la fleur, perle à la surface de ces nectaires après avoir dissous une partie des sucres ; d'où la formation de ce liquide sucré.

J'ai fait voir, il y a déjà longtemps, que les fleurs qui n'ont pas de nectar ont cependant des nectaires, bien que cet énoncé semble au premier abord paradoxal. Autrement dit, qu'il y ait ou non production de ce trop-plein de liquide sucré pendant l'épanouissement de la fleur, il y a toujours accumulation de substances de réserve et en particulier de sucres à la base de la fleur, pendant la floraison.

J'ai montré aussi que cette réserve a un rôle pour la plante elle-

même ; elle est utilisée, après la floraison, pour la formation du fruit et des graines.

La production du nectar n'a donc pas pour rôle essentiel, comme le soutenait Darwin, d'attirer les insectes afin de faire opérer par eux la pollinisation de la fleur, moyennant un paiement en liquide sucré que la plante leur abandonnerait.

Mais, à côté du rôle de réserve, que jouent les nectaires, M. Burck a révélé une fonction accessoire de cette accumulation de sucres en bas de la fleur et le plus souvent à la base des étamines.

C'est qu'en effet, au moment de la floraison, au moment où va se produire l'ouverture des anthères, la réserve de sucre qui se trouve à la base des étamines, absorbe peu à peu par le filet de chaque étamine presque toute l'eau qu'elles renferment. Il se produit ainsi un dessèchement par l'intérieur, auquel personne n'avait pensé.

Parmi les expériences de M. Burck, il suffit d'en citer quelques-unes pour être convaincu de ce rôle particulier des sucres comme provoquant l'ouverture des étamines, dans l'air humide.

Si l'on détache une des étamines d'une fleur et qu'on la place dans l'air humide à côté de la fleur contenant les autres étamines non détachées, la première ne s'ouvre pas, les autres s'ouvrent.

Si l'on serre le filet d'une étamine avec une pince de façon à empêcher toute communication entre la partie supérieure et les sucres situés à la base, l'étamine ne s'ouvre pas. Si on enlève la pince, elle s'ouvre.

M. Pauchet vient de reprendre toutes ces expériences et les a variées de diverses façons. Il résulte des recherches de cet auteur que l'influence des sucres placés à la base de la fleur se fait sentir, en général, dans la fleur très jeune, dans le bouton non encore épanoui.

Si l'air est sec, il agit sur l'étamine mûre et provoque son ouverture par une influence extérieure.

Si l'air est humide, l'ouverture des étamines, déjà préparée dans le bouton, s'accomplit lentement et d'une manière moins complète, mais, en somme supplée au défaut de sécheresse de l'air par une action interne.

V

Il résulte de ces expériences et de bien d'autres encore que la pollinisation, l'acte préparatoire nécessaire à la production des graines peut souvent se produire dans le bouton floral. Mais alors

que devient la théorie darwinienne que « la Nature a horreur des perpétuelles autofécondations. » ?

Ce principe général n'a jamais été démontré, et sauf l'exception fournie par les plantes à fleurs de deux sortes ou même de plusieurs sortes, on ne voit pas comment ces autofécondations sont nuisibles. Dans un grand nombre d'expériences récentes, par de nombreux procédés horticoles, on démontre que le pollen des étamines peut fort bien provoquer la formation des graines en se déposant sur le stigmate de la même fleur.

Bien que ce grand principe de l'adaptation des fleurs aux insectes soit encore enseigné dans la plupart des Universités allemandes, on reconnaît maintenant l'absurdité de ces hypothèses par lesquelles on voulait expliquer par l'action des insectes toutes les formes, les couleurs, les parfums et jusqu'au moindre détail de l'organisation chez les diverses fleurs.

L'expérience classique de Darwin sur le grand nombre et l'excellence des graines de trèfle obtenues par croisement si on les compare aux graines de trèfle produites par autofécondation est une expérience inexacte. Il est facile de s'en convaincre en la répétant. D'ailleurs cette célèbre expérience n'a pas été faite par Darwin lui-même mais, sur son indication, par un employé jardinier quelconque qui n'avait pas la moindre notion de la méthode expérimentale.

Les écrits de Darwin sur cette question importante de la Biologie générale, sont d'ailleurs remplis de contradictions. C'est en effet Darwin qui a eu le grand mérite d'attirer l'attention sur les fleurs qui ne s'ouvrent jamais et restent toujours à l'état de boutons. Les violettes, et en paticulier une espèce qui se trouve dans l'Est de la France, le *Viola mirabilis*, sont très remarquables à cet égard. Leurs premières fleurs s'ouvrent, sont colorées et sont stériles ; ensuite, il se produit de petites fleurs qui restent à l'état de boutons, qui ne s'ouvrent jamais, dans lesquelles il y a forcément autofécondation ; celles-ci sont seules fertiles et produisent des fruits renfermant de nombreuses graines.

Chez ces fleurs, dites « cleistogames », l'ouverture des étamines se produit uniquement par la cause découverte par M. Burck, et, en définitive c'est peut-être en étudiant les fleurs qui ne s'ouvrent jamais qu'on comprendra mieux comment les fleurs s'ouvrent.

GASTON BONNIER
de l'Académie des sciences.

PRINCESSES DE LETTRES [1]

IV

Madame Neera [2]

I

Dans le panthéon que le philosophe napolitain Benedict Croce élève à la gloire littéraire de la jeune Italie, trois bustes de femmes ont seuls été admis jusqu'à ce jour. Je veux dire que la revue *La Critique* (3) dont cet écrivain (le Sainte Beuve d'au delà des Alpes), assure les destinées et que l'on peut bien appeler le panthéon des livres et des écrivains de la Péninsule ne contient, jusqu'à ce jour, que trois chapitres consacrés à des *authoress vivantes*. Ce n'est pas — on le devine — que les bas-bleus soient moins souvent et moins bien portés là-bas qu'ici, mais, d'après cet historien d'autant plus sans peur qu'il est sans ambition, c'est qu'équitablement, trois femmes et pas une de plus se sont, jusqu'à présent, exprimées avec assez d'autorité pour marquer l'empreinte de leur sensibilité sur l'âme de leurs compatriotes : la tendre Mathilde Serao, l'ambitieuse Ada Negri et Mme Neera, l'avocate de l'idéalisme !...

Cette dernière semble de beaucoup la moins connue en France pour diverses causes psychologiques et quelques raisons commerciales, dont la première reste que Mme Neera se refusa à laisser découper ses manuscrits par les autocratiques ciseaux de Ferdinand Brunetière. Le fait est acquis à l'histoire des

(1) Voir *La Revue* du 15 janvier, du 15 mars et du 1er juillet 1908.

(2) ŒUVRES : ROMANS. 18 vol. *Un Romanzo — Addio — Un Nido — Il Castigo — La Freccia del Parto — Le Regaldina — Il marito dell'amica — Teresa — Lydia — L'Indomani — Senio — Nel Sogno — Anima Solo — L'Amuleto — La Vecchia casa — Una Passione — Il Romanzo della fortuna — Crevalcore* — ETUDES MORALES : 6 vol. *Il Libro di mio filio — L'Amor platonico — Battaglie per un'idea — Un Idealista — Il secolo galante. — Le Idee di una donna.* — NOUVELLES. 5 vol.

(3) *La Critica,* 3e année, fascicule V, p. 354 (20 septembre 1905).

lettres franco-italiennes ; la traduction du roman *Le Lendemain* était faite, reçue, imprimée, lorsqu'à la lecture des épreuves, Mme Neera voulut parlementer. Mais on ne parlementait pas avec Ferdinand Brunetière ; c'était à prendre ou à laisser. Six années plus tard. l'arbitre de la *Revue des Deux Mondes* n'avait pas oublié l'incident. Quoi ? Une volonté avait tenté de s'opposer à la sienne ? Il en était encore tout vibrant et déclarait à Mme Serao, de qui je tiens le propos, que cette Neera avait le plus fâcheux caractère du monde !... Hélas ! parmi ceux qui connaissent l'écrivain lombarde brisée par le sort, qui se serait douté que cette femme au sourire intimidé eût l'esprit rétif ? Ferdinand Brunetière ne fut pas généreux — c'était son moindre défaut !... Ignorait-il donc que tous les écrivains ne sont pas nécessairement prêts à imiter Esaü, fils de Rébecca, frère d'Isaac, à vendre leur droit d'aînesse, c'est-à-dire leur dignité d'artiste, pour un plat de lentilles ! Tant pis pour la *Revue des Deux-Mondes !* Nous n'en aimerons que mieux Mme Neera d'avoir résisté à la tentation à laquelle tant de nos contemporains eussent été si contents de céder et le plus souvent possible !...

Heureusement qu'en Italie, la destinée de Mme Neera avait été moins contrariée. Elle pouvait m'écrire avec vraisemblance : « Mes succès littéraires ne sont rien (et pourtant, « d'après M. Croce, ils sont quelque chose) en comparaison « de mes succès sentimentaux. Que de lettres j'ai reçues « d'humbles, d'ignorants, qui pleurèrent, qui palpitèrent sur « mes pages ! Je pense parfois, avec une tendresse émou- « vante, que je pourrais me rendre dans n'importe quelle cité « d'Italie et que je n'aurais qu'à crier au milieu des rues : « *Je suis Neera !* pour être certaine de voir de toutes parts « accourir des amis, des sœurs et des frères en la douleur hu- « maine !... Cette chaîne d'amour qui me rattache à tant « d'êtres souffrants constitue ma joie et mon orgueil. Si je « m'évertue à l'allonger d'un chaînon d'année en année. c'est « dans l'unique désir de découvrir parmi les innombrables « victimes des maux d'amour, de nouveaux, d'autres frères « à presser avec tendresse entre mes bras instinctivement ten- « dus vers toutes les souffrances passionnelles de cette « terre !... »

II

Vivrais-je cent ans que je reverrai toujours, dans l'étroite rue du vieux Milan, la vénérable maison où habite Mme Anna Radius Zuccari. Une servante âgée, après m'avoir guidé à travers un vestibule de la plus impressionnante vétusté, m'introduisit dans un salon dont les fenêtres, prenant jour sur une galerie, étaient, afin de dissimuler cet inconvénient, obscurcies d'écrans japonais et de stores rouges. C'est dans la pénombre de ces lieux dédiés aux silences de la vie intérieure, que l'écrivain fera une entrée discrète de femme qui, se sentant atteinte par les irréparables outrages des années, pratique cependant, avec la certitude qu'elle est une héroïne, — une héroïne de l'art et de la vie, — la science, rare en Italie, de vouloir et de savoir donner, d'elle-même, une image digne de l'idéal que s'en sont formé ses admirateurs !

Naguère, j'avais rencontré Mme Neera à Paris ; dans la fièvre de notre activité, elle n'avait pas le loisir d'être elle-même, tandis qu'en cet antique logis, que n'atteignent guère les vagues du présent, je trouve la romancière mieux semblable à la vision que m'avait suggérée la lecture de ses livres. C'est bien la femme aux yeux frémissants, assez coquette pour s'être toujours refusée à révéler son âge. « Vous le saurez lorsque je n'y serai plus !... » Exagération pure ; son premier livre *Un Roman*, fut édité en 76, à la libraire Brignola. Supposons, et cette supposition paraît dénuée d'indulgence, qu'elle eût alors vingt-cinq ans. Cette « princesse de lettres » serait la contemporaine de nos plus séduisantes reines de théâtre. Une femme, en somme, a-t-elle jamais d'autre âge que celui qu'elle paraît avoir ? Toutes les fois que le hasard me mit en présence de cette Milanaise, j'ai refait la même expérience. D'abord, je la jugeai dans le crépuscule ; son type tzigane est de ceux qui, dans l'ennui des *boîteuses journées* s'assombrit (1), mais nous n'avions pas dix minutes

(1) L'expression est de M. Didymus, dans le curieux volume édité à Messine (1894), où, à côté d'une dédicace en espagnol et de la traduction allemande de la *Flèche du Parthe*, se trouve la meilleure biographie que nous possédions de Mme Neera. Elle est écrite en français.

épilogué beaux-arts et belles-lettres, que son visage, ses yeux, recouvraient leur éclat. Entre la femme qui m'avait accueilli et celle qui me persuadait, vingt années s'étaient abolies ; c'était invraisemblable. Mme Neera, d'ailleurs, ne sera jamais vieille, car elle a conservé ce qu'il est donné à si peu de femmes et, en Italie moins qu'autre part, de conserver — la sveltesse !...

Mieux qu'une autre, elle se rend compte, toutefois, que tant de perles du collier de ses jours se sont égrenées déjà au long des sentiers de ce monde, qu'il ne lui en doit plus rester beaucoup entre les mains. Je lui disais, naguère, d'avoir patience, qu'en France, comme partout, la renommée ne venait point en un jour ; j'entends encore sa réponse : « C'est que je n'ai plus le temps d'avoir patience ! » Parole douloureuse qui explique pourquoi elle accorda vraiment trop d'importance à la boutade de Mme Dornis :

« Si l'on rapproche les aveux de Mme Neera du poème que Sully-Prudhomme a écrit dans ses *Solitudes* sous ce titre : *La Laide*, on s'explique ce qu'il y a d'exceptionnel dans la rancune qu'une intellectuelle italienne peut éprouver contre la forme d'amour que lui offre son pays, quand elle découvre que, par l'excès du désir de l'homme et de la complaisance de la femme, cet amour entre dans les âmes principalement par la vue et au contact de la beauté plastique (1). » Mme Dornis est exactement renseignée ; quand Mlle Zuccari était une petite fille à laquelle personne ne songeait à couper son pain en tartine, elle gribouilla effectivement, sur une latte de persienne (c'est même le premier document graphique que nous possédions de sa main) : *Je suis laide, j'ai neuf ans, la maman me gronde toujours, voilà ce que j'écris.* Mais beaucoup plus tard, lorsque Mlle Zuccari, devenue Mme Radius, fut touchée par l'amour, par le cruel amour qui ne se présente qu'une fois et encore pas dans chacune des vies, Mme Dornis ne pouvait savoir que cette grande amoureuse de l'âme avait, sur un cahier confidentiel, écrit dans l'une de ses *Heures Secrètes*, ces vers inédits :

Les voiles sont tombés, *me voilà, je suis belle...*
L'ardente symphonie en mon cœur va chanter ;

(1) *Le Roman Italien contemporain*, par Mme Jean Dornis, p. 257.

Sur mon corps svelte et pur glisse la lune blanche...
O chair, vase sacré que l'amour rendit femme !...
Ainsi qu'on voit rougir une lampe d'albâtre
Mon sein, en se gonflant, prend la rougeur de l'âtre.

J'arrête la citation ; Mme Neera m'en voudra certainement d'avoir dérobé quelques lignes à ce recueil qu'il ne conviendrait point de laisser feuilleter aux indifférents de cette génération. Ce sera pour lorsque ceux qui me lisent et ceux qui me blâment seront retournés, comme moi, à la poussière des éléments. Alors, on reconnaîtra que Mme Neera fut bien de la race de celles qui entendent la passion et l'on saisira mieux ce qu'il y a de flamme et d'ombre dans ses livres d'une si poignante intensité.

III

Il serait désirable que cette femme s'efforçât de retrouver en sa mémoire l'empreinte des premiers pas de son enfance. L'écart entre le sort que lui offrait la destinée, et celui que son travail a su lui acquérir, est invraisemblable. Quand on découvre qu'elle fut la cadette, peu choyée, d'une besogneuse famille de la plus humble bourgeoisie, on appréciera davantage toute l'originalité d'un esprit, qui doit sans doute de ne s'être point désoriginalisé à l'autodidactisme d'une éducation en zigzag au gré de ses seules préférences. Voyez le bénéfice ; au lieu, sitôt apprise, d'être oubliée, cette science allait être totalement assimilée. Mme Neera reste un parfait exemple de la thèse de Mme Arvède Barine. Le savoir n'enrichit l'intelligence féminine sans en détruire la spontanéité qu'à condition de venir après les années de croissance physique et psychique. Les soixante pages d'auto-biographie que cette Milanaise inscrivit en tête de son roman le *Châtiment* (1) ne sauraient suffire. Une pudeur l'a retenue : « Je n'ai pas osé dire l'indigence des conditions de mon premier âge ! » Qui n'a point traversé ces milieux absorbés par l'obligation du pain quotidien n'en saurait concevoir l'ennui. Ce fut l'époque où Mme Neera raconte avoir préféré à tout son lit, parce qu'au moins lorsqu'elle

(1) Une traduction française a paru dans la *Semaine littéraire*, de Genève.

était étendue entre ses draps, sa personnalité échappait aux médiocrités de sa destinée !...

Comment advint-il que cette ignorante conçut un beau jour l'ambition d'écrire ? Esprit d'imitation, la lecture des feuilletons restait son unique divertissement — besoin de communiquer à autrui, cet autrui fût-il le public, des confidences qu'aucune oreille dans son entourage n'avait la complaisance d'écouter — et surtout désir bien légitime de gonfler une bourse que ses doigts devinaient si plate qu'ils craignaient de la trouver vide. Ses débuts furent insignifiants. Des recettes de cuisine auxquelles sa fantaisie épinglait de triomphantes épigraphes (certain pudding se vit paré de l'admirable invocation à l'amour du VIe Chant de l'*Enfer*). Pour les crêmes, Manzoni devait suffire ; l'Aretin devenait tout indiqué pour les condiments. Puis vinrent des chroniques de modes. « Je ris, aujourd'hui, de ces folies, mais je vous prie de croire que je me prenais, alors, très au sérieux, sans me douter du ridicule qu'il y avait, pour une sauvagesse comme moi, à s'improviser arbitre des élégances. Je suis encore stupéfaite que mes lectrices n'aient jamais réclamé — car elles ne songèrent pas une seule fois à réclamer, les charmantes! — et pourtant les formalités d'un dîner prié m'étaient aussi inconnues que les trois genres de la grammaire allemande ! Le succès aidant, je passai des frivolités aux métaphores. A la place de chroniques, je donnai des nouvelles ; c'était mieux mon affaire. De là au roman, il n'y avait qu'à augmenter le nombre des pages. Je devais m'y appliquer sans retard. Ce que valent ces premiers livres, je ne vous l'apprendrai pas. Mais, dois-je équitablement être tenue pour responsable de leur insuffisance ?... J'étais pareille à ces jeunes actrices de province qui, sans savoir le premier mot de leur métier, prétendent jouer les grands premiers rôles. Leurs toilettes sont, comme leurs gestes, au niveau de leurs moyens. Pourtant, après les avoir vues hésitantes, tâtonnantes, voici, que, tout à coup, elles se relèveront, sans qu'on sache pourquoi, à la minute où l'on s'attendait à les voir définitivement sombrer — par un de ces cris de passion, un de ces gestes d'humanité qui suffisent à indiquer que, lorsque l'âge, l'expérience y seront, ces nouvelles venues ont de quoi enthousiasmer à leur tour les publics !... »

Je ne pense pas que tout soit à dédaigner dans ces *Juvenilia*. Mme Neera, sans les copier, imite les maîtres qu'elle s'est choisis, c'est-à-dire que, d'un livre à l'autre, elle s'essaie dans des genres et des styles différents, ce qui demeure l'unique moyen recommandable d'imiter. De volume en volume, ses modèles élus avec un goût mieux éclairé, témoignent des progrès de sa culture. Si le *Mari de l'amie* fait penser à du Paul de Kock, un *Nid* présente la grâce des récits de Jules Sandeau, tandis que la *Regaldina*, à l'instar d'Hector Malot, vise à la paysannerie d'opéra-comique — ces rapprochements ne sont pas seulement destinés à guider le lecteur parisien ; peu d'écrivains d'outre-monts subirent autant que cette Milanaise de souche milanaise — l'influence de notre littérature. Ses détracteurs l'ont accusée de penser français en italien. Ne serait-ce pas une raison de plus que nous aurions de la préférer à ses rivales ?

De ces premiers romans que la prosatrice ne laisse pas réimprimer, le seul qui mérite d'être lu, c'est l'*Adieu*. George Sand en fut la marraine. Bleu sur bleu, nous planons en plein azur, dans un monde où tout est éperdu. Le scandale fut aussi considérable que le succès, mais je parle d'une chose datant d'une société aux idées d'armoire à linge. Car si les éditions de cet *Adieu* continuent à s'écouler, personne ne songe plus à s'indigner et le *Journal des Débats*, sans froisser ses lecteurs, a pu en donner une traduction !... « Vous ne pouvez concevoir les désagréments que ce livre m'a valus — me raconte Mme Neera. Je me vis mise au ban de ma famille ; des amis s'éloignèrent, une personne assez dévergondée pour signer un livre pareil devait être capable de tout... Jugez de la situation... je venais de me marier ; ce n'était pas un grand mariage. Mais il était selon mon cœur. Ma jeunesse en esclavage sous la férule de deux impitoyables vieilles filles — mes tantes — avait été si douloureuse que je garderai tant que je vivrai, une affectueuse reconnaissance pour celui qui m'ouvrit les portes de ma geôle !... »

Ce que m'avoua Mme Radius de sa vie privée, ce que m'en révélèrent ses amis, ses ennemis mêmes, ce que j'en ai dit, ce que j'en sais, car il y a dans toute destinée, des vérités sublimes qu'il y aurait péril à dévoiler — en un mot, tout m'a con-

firmé dans cette opinion tragique, que, sous le boisseau de cette existence à l'ombre du vieux Milan, se cachait une grande lumière. Il y aurait bénéfice, cependant, pour ceux du temps où nous vivons, à exposer, au contraire, sur la scène de ce monde la lumière ardente de ce cœur !

IV

Vinrent ensuite les ouvrages auxquels la prosatrice doit sa réputation, et cette réputation s'est implantée en Autriche et en Allemagne avec une autorité qui indique combien cette œuvre, dépassant les vérités temporaires de l'âme italienne, atteint aux vérités permanentes de la conscience humaine. Ces volumes constituent, en réalité, des documents d'une indéniable, sincérité, sur les sorts que réserve l'amour, dans notre société, aux femmes qui veulent rester honnêtes. De romanesque qu'elle fut à ses débuts, Mme Neera est devenue sociale, en attendant qu'elle devienne — d'après le travail de sa pensée — psychologue et philosophe. Quelle parabole que celle de cette carrière! La première période en pourrait porter comme sous-titre : de *Paul de Kock à Paul Bourget*, la seconde de *Paul Bourget à Paul Janet*. Et si je viens de nommer tant de *Paul*, c'est qu'il me paraît bien qu'il y a dans son cas — pour adopter une expression théologique, — du *Paulinisme*, c'est-à-dire un sens de plus en plus net de nos responsabilités morales, une spiritualisation de plus en plus douloureuse de nos passions, et cette idée si chrétienne, que le progrès moral de chacun d'entre nous ne résulte pas des circonstances de notre vie officielle mais du travail que tous, tant que nous sommes, nous devons accomplir dans le mystère de notre cité intérieure.

Avec *Thérèse* elle relata les amertumes de l'humble bourgeoise à laquelle l'absence de dot interdit le bon mariage. Il ne lui sera possible de connaître l'amour que crépusculaire, de la main gauche. Avec *Lydia*, elle nota les tristesses de l'héritière des sociétés dorées, que la vanité retient de céder à l'appel des sens et qui, sur le tard, s'éprendra, comme le dit avec rudesse notre La Fontaine, d'un « malotru ». Elle symbolisa en une sorte de poème en prose, intitulé *Dans le Songe*, les funestes effets de l'éducation à rebours des conditions de notre nature. Elle essaya de fixer ensuite les principes qui devraient diriger toute éducation normale, dans le volume dé-

dié à son fils, à l'unique dépositaire de ses amours et de ses pensées. Dans l'*Amulette* elle montra l'impossibilité pour les âmes délicates, de conclure les idylles qui les ont le plus vivement touchées », par l'achèvement que vous savez!...» ricane le Méphistophélès de Gœthe. Elle a, d'ailleurs, exposé sa théorie de l'*amour platonique* dans une plaquette qu'elle peut avouer « chair de sa chair, sang de son sang », car elle renferme la confession généralisée de l'une des plus nobles victoires d'âme qu'il m'ait été donné de découvrir. Elle n'en a pas moins été si douloureuse que les défaites finissent par sembler plus près de la vérité que de tels triomphes ! Etant donné que nous ne sommes pas des anges mais des hommes et des femmes, les amours idéales ne semblent point de ce monde. Ceux qui tiennent à conserver leur pureté (et ce sentiment paraît admirable) doivent donc moins s'efforcer de *surmonter* que d'*éviter* les tentations. Il est un point où leur résistance, cessant d'être héroïque, devient inhumaine — un point où ils ne parviennent à sauvegarder leur intégrité qu'en étouffant la pitié naturelle aux cœurs sollicités par la passion. C'est le souhait profond de l'oraison dominicale : *ne nos inducas in tentationem !...* Dès que l'on cède à l'attrait de la tentation, notre vertu individuelle entre en conflit avec la vertu sociale. Les moindres héroïsmes coûteront ensuite trop de victimes pour qu'ils paraissent conformes au sens de la vie. Comme je serais mieux disposé à excuser les pires défaillances ! Sainte Catherine de Sienne écrivait : *Je vous montrerai que votre jugement ne doit jamais condamner mais seulement compatir...* Or à quelles erreurs, je vous en fais juge, serions-nous plus enclins à compatir qu'a celles d'amour ? En vérité, la femme qui aime, si elle est sincère, semble pardonnée d'avance, par le fait seul qu'elle a aimé. Car l'amour, le cher, le cruel amour reste le maître devant lequel il faut fuir, mais auquel, si cette sagesse vous a été refusée, il convient d'obéir humblement en esclave, sous peine de troubler l'ordre des choses.

V

Que les dernières fictions de la romancière lombarde soulèvent seulement de telles discussions, cela montrera le chemin parcouru depuis le jour où elle envoyait de petits contes

au *Courrier du matin*. M. Benedict Croce l'affirme : « Mme Neera possède une véritable philosophie morale et des plus solides. Elle a nettement discerné que la cause de toutes les erreurs morales réside en ce qu'elle appelle — ses termes paraissent choisis avec tact — *la conception matérialiste du bonheur* — c'est-à-dire dans le fait de placer le bonheur, le bien, le progrès non dans l'esprit de l'homme mais dans les détails de la vie matérielle et dans les innombrables métamorphoses dont ces détails sont susceptibles (1). »

Par malheur, les publics d'aujourd'hui — et en Italie moins qu'ailleurs — semblent mal préparés à goûter un tel idéalisme. N'importe, Mme Neera s'était depuis longtemps accoutumée à ne prendre conseil que d'elle-même. Toute l'histoire de sa carrière se trouve expliquée par cette observation. D'abord, il y a trente ans, sa littérature manquait de culture. Si le public applaudissait, les lettrés épiloguaient. Puis l'accord se fit ; vinrent les années glorieuses. Cependant, après avoir atteint le développement de la moyenne, Mme Radius le dépassa. La majorité de ses anciens lecteurs s'écrie aujourd'hui : « Qui est-ce qui nous a gâté notre Neera ? »—tandis que les vrais lettrés, les mandarins, s'en vont hochant la tête : « Cette femme ne s'est pas développée en un jour, certes !... mais, quand on constate d'où elle est partie, où elle est arrivée, il n'y a pas à regretter qu'elle ait pris son temps !... »

A Milan, je discutais naguère de son cas avec de ses amis connus ou inconnus. L'un d'eux me tint ces propos sensés : « Comment voulez-vous que Mme Neera devienne populaire ? Ses livres, au lieu de flatter les goûts du jour, les négligent ou les combattent. Ainsi cette dame sera la première à constater, par exemple, que, chez nous, le XVIII[e] siècle français n'intéresse personne. Elle lui consacrera pourtant un ouvrage plus curieux d'ailleurs qu'équitable (2). Tandis que d'Annunzio s'institue l'avocat des droits de la chair, tandis qu'il multiplie ses délicieuses et pernicieuses excitations à l'amour — ne s'est-

(1) La *Critica*, 3[e] année, fascicule V, p. 354 (20 septembre 1905).

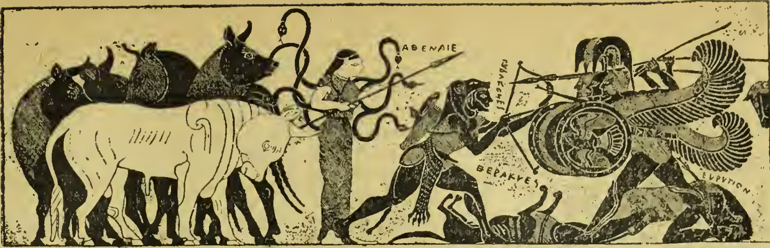
(2) *Il Secolo Galante* contient de très jolies études sur Mlles Aissé et Lespinasse, la Marquise du Deffant, les Comtesse d'Houdetot, Mesdames Geoffrin, d'Epinay et de Genlis. Ce dernier chapitre mériterait d'être traduit.

elle point avisée de proclamer l'utilité du renoncement (*Une Passion*), la beauté du sacrifice (l'*Ame Seule*) — bref de se poser en platonicienne au milieu d'une société éperdument épicurienne! Enfin, alors que le mouvement féministe, gagnant l'Europe tout entière, désorganisait la famille afin de la réorganiser sur des bases plus stables, d'après de plus justes principes — Mme Neera n'a-t-elle point compris que sa position (celle à peu près de Mme Arvède Barine) réactionnaire sans l'intervention de l'infaillibilité catholique — n'était point choisie pour lui rallier les suffrages de la majorité ? »

Voilà un courage intellectuel plus rare chez les princesses que chez les princes de lettres. Cette téméraire a bien moins noté *les idées d'une femme sur le féminisme* que publié le *procès du féminisme par une femme.* Dans tous les domaines, elle reste bien l'indépendante qui osa contredire un Ferdinand Brunetière ! Sa réputation, certes ! n'aura point à en souffrir — seulement son succès s'en est trouvé retardé; pourvu qu'il ne vienne pas trop tard!... Mme Radius se le demande, mais l'hypothèse ne l'effleure même point qu'elle pourrait, afin de hâter sa fortune, modifier sa ligne de conduite ; brûler, pour un jour, ce qu'elle adora et faire le geste d'adorer ce qu'elle méprisa !...

Assise dans l'ombre de sa vie et dans l'ombre de sa demeure, elle attend énigmatique, et ses yeux, auxquels les désillusions ont coûté tant de larmes, scrutent les perspectives des lendemains, avec une obstination amère. Elle s'affirme, cette noble femme, de la lignée intellectuelle qui va en Italie, du Manzoni des *Fiancés* au Fogazzaro du *Saint*. Dès que l'on connaît sa vie, on n'ouvre plus ses ouvrages qu'avec respect. Ils sont tous également fruits de son deuil. *Avec mes grands chagrins, j'ai fait de petites chansons !* disait le poète hébraïque. *Avec mes larmes*, en crucifiant ma chair, *j'ai fait de brefs romans !...* pourrait paraphraser la Milanaise. Devant cette œuvre ardente et pure, dont l'immatérialité angoisse à l'égale d'une mutilation — le passant se découvre en murmurant : *Ci gît la détresse d'un cœur de femme !*

ERNEST TISSOT.



L'Évolution de l'Art décoratif en Allemagne



LA France ressemble un peu, en ce moment, à ces fils de milliardaires qui, comptant sur le fastueux et inépuisable patrimoine dont ils ont la jouissance, jugent inutile de produire, de tenter le moindre effort pour améliorer une situation universellement enviée, de se livrer à un travail radicalement superflu à leurs yeux et de se préoccuper d'un avenir qu'aucun aléa désagréable ne saurait troubler.

S'il est appliqué encore longtemps, un pareil raisonnement amènera des résultats déplorables. Par son goût, par son imagination, par son initiative, par son sentiment inné de la Beauté, notre patrie a pu imposer sa suprématie artistique au monde entier; elle a créé des modèles que les autres peuples ont copiés, elle a audacieusement ouvert des chemins que les voisins ont suivis, elle a édifié des formules devant lesquelles tous se sont inclinés, elle a dirigé les évolutions les plus inattendues, elle a bafoué le pédantisme, raillé la routine et aimé l'originalité. Son triomphe, elle le doit à d'exceptionnelles qualités de logique et d'initiative qui synthétisent, en somme, notre race. Or, ayons le courage de le reconnaître, ces qualités, nous sommes en train de les perdre.

I

Depuis Napoléon Ier dont l'ensemble décoratif possédait encore cette unité sans laquelle l'Art n'existe pas, depuis Napo-

léon Ier nous n'avons plus de style propre ; depuis Napoléon Ier nous n'inventons plus, nous imitons. Nous ne créons plus, nous copions. Indécis et impuissants, poussés comme un bouchon sur l'eau par cette force indéfinissable et imbécile qu'on appelle la mode, nous allons du ridicule gothique de Louis Philippe au lamentable Henri II de Napoléon III ; les faux châteaux de Blois sont remplacés par de pseudo-Trianon, et sans raison, sans motif, sans transition, sans liens, sans cause déterminante, la voussure Louis XV chasse la poutrelle Renaissance. De quel déguisement allons-nous nous affubler demain ? Quel soulier à la poulaine viendrons-nous chausser ? Quelle perruque nous apprêtons-nous à coiffer ? A quel style jetterons-nous le mouchoir ? A celui de Sésostris ou de la Révolution ? Au Grec primitif ou à Charles X ? Notre cerveau et nos yeux sont habitués à cet étrange spectacle et rien ne nous étonne plus, mais il faut aller à l'étranger pour comprendre, avec un peu de recul et de sang-froid, l'incohérence d'agissements qui fait qu'on nous considère avec l'étonnement et la pitié réservés aux gens dont la tête n'est pas très solide.

Qu'on ne s'y trompe pas : je ne dis nullement que l'étranger ne recherche plus les merveilles de notre passé et ne vient pas puiser dans le trésor où s'entassent encore d'inestimables richesses, je ne prétends pas qu'il ait perdu sa passion pour nos vieux meubles et nos anciens bibelots. J'affirme seulement qu'il y a là un entraînement, beaucoup plus imprégné de snobisme d'ailleurs, que de goût véritable, presque insignifiant, exceptionnel, réservé à une infime minorité et qui n'influe en rien sur la mentalité générale de certaines nations étrangères. Du reste tout passe et tout s'épuise. Un temps plus ou moins éloigné arrivera où l'engouement actuel se calmera, où la satiété se manifestera, et quand on viendra solliciter de nous des créations nouvelles, quand on réclamera une preuve de virilité certaine, si nous continuons à fouiller dans nos cimetières, on répondra par un bâillement, et on nous tournera le dos. Prenons garde de mériter pour toujours la réputation de « délicieux dilettantes » dont on nous accable, et ne regardons pas avec trop de mépris les races qui ne nous valent certainement pas, mais qui créent de la vie sans raffiner.

II

L'exposition qui a lieu, en ce moment, à Munich, nous inflige, sous ce rapport, une pénible leçon. Autant que nous, certes, les Allemands respectent leur passé, et ils ont raison, car le Gothique et la Renaissance ont enfanté, chez eux, de purs chefs-d'œuvre, mais ils ont compris que l'humanité n'avait pas le droit de rester hypnotisée sur une page de l'histoire, quelque passionnante qu'elle soit ; ils ont courageusement coupé le câble qui les retenait trop étroitement enchaînés à des époques à jamais mortes, et ils ont vigoureusement marché en avant. Et ils ont apporté, dans cet effort, une volonté et une unité de tendances au-dessus de tout éloge : pas une hésitation, pas une concession, pas une exception, pas une trahison. Chaque constructeur, chaque artiste, chaque décorateur conserve, bien entendu, son tempérament spécial, mais aucun ne cherche à tricher et à secouer le joug d'une discipline suivie avec amour dans l'ensemble comme dans les moindres détails. Nulle part, on ne trouve la plus timide réminiscence du passé, tout veut être moderne et tout reste moderne. On s'imagine difficilement, quand on ne l'a pas vue, le charme et l'harmonie d'une pareille unité, malgré les réserves inévitables que notre goût français élèvera peut-être au sujet de proportions trop lourdes, de silhouettes insuffisamment élégantes, de tonalités inutilement brutales. Mais comme ces critiques insignifiantes tiennent peu devant les merveilleux résultats obtenus !

Au point de vue architectural, l'exposition de Munich présente un tout autre intérêt et une toute autre valeur artistique que l'exposition de Londres dont les bâtiments surchargés d'infâmes sculptures, rappellent ces décors de palais féériques où le théâtre du Châtelet loge, implacablement, le même prince, la même fée ou le même génie. Je dirai même que la méthode appliquée en Allemagne est mathématiquement opposée à celle qui triomphe en Angleterre, dans ces constructions, heureusement provisoires, qui dissimulent une pauvreté absolue d'imagination, sous un dévergondage épileptique de consoles, de pilastres, de colonnes, de pinacles, de niches, de moulures et de statues.

Les Bavarois ont pris le parti de ne plus sacrifier aux faux Dieux, de ne plus se payer de mots, de ne plus se laisser aller au plaisir facile du crayonnage, de supprimer, en somme toute décoration inutile. Plus de faux-fuyants, ni de mensonges. Enserrés dans cette doctrine un peu âpre, ils sont obligés de chercher la beauté dans les proportions et les lignes, ce qui est beaucoup moins commode que de crayonner des gâteaux montés ou de sculpter des arabesques en saindoux. Des bâtiments élevés dans le parc avoisinant la *Bavaria*, à Munich, se dégage un charme reposant, délicieux. L'absence d'ordres classiques, de chambranles, de mascarons, de cartouches, de balustres, d'acrotères et de tout ce fatras dans lequel se complaisent nos grands prix de Rome ne donne nullement à l'ensemble l'impression de pauvreté qu'on pourrait redouter, car cette sévérité est combattue par une heureuse polychromie et par l'adjonction de la plante, de l'arbre et de la fleur dans la décoration, adjonction non pas acceptée par caprice ou trouvée par hasard, mais voulue, raisonnée et longuement étudiée. La fleur règne d'ailleurs en maîtresse adorée dans toute l'Allemagne et illumine, de son incomparable parure, aussi bien la fenêtre du plus humble paysan que la terrasse du plus fastueux financier ; elle est considérée non pas comme un luxe superflu, mais comme une nécessité indispensable et, dans les matériaux, elle prend une place officielle à côté de la pierre, du bois et du fer.

L'intérieur des bâtiments de l'Exposition est aménagé avec autant de diversité que d'ingéniosité, aucune décoration uniforme n'ayant été imposée aux organisateurs qui, tout en respectant le thème général, ont laissé librement courir leur fantaisie. Chacun a choisi la coloration pour la salle dont il avait la direction, depuis le ton des murs, des tentures et des boiseries jusqu'à la valeur du linoléum, de la sparterie ou du tapis. Partout une recherche d'art, quoique les objets exposés soient uniquement industriels : une fontaine, un vitrail, une frise, une peinture murale, une mosaïque, une gravure en couleurs, un tableau accroché dans un coin, mais absence complète de corniches, de faux-lambris et de cette terrible pâtisserie dont sont encombrés nos plus modestes appartements.

III

En arrivant dans la cité de la bière, je m'étais d'avance résigné à contempler, dans les brasseries et les cafés, l'effigie de Gambrinus, la couronne en tête, la barbe fleurie, le torse sanglé dans un pourpoint moyen-âge et portant, en guise de sceptre, un pot du blond breuvage. J'ai donc été fort agréablement surpris de constater que personne là-bas ne songeait à évoquer ce roi ivrogne et fêtard ni à personnifier par des dames privées de chemises les différents vins qu'on boit en Bavière. Les peintures des brasseries représentent la culture du houblon, la manutention des fûts sur les lourds camions, la théorie des soldats, des étudiants, du bourgeois, des ouvriers fêtant joyeusement le liquide mousseux et doré, et négligeant radicalement nos habituels et fastidieux symboles. Sans pédantisme, car ces lieux de grosses beuveries ne rivalisent pas avec la Sorbonne, ces gens reproduisent, avec beaucoup d'humour, la vie qu'ils ont sous les yeux, et ne se préoccupent guère d'un mysticisme prétentieux et compliqué, dont la signification reste souvent incompréhensible pour la foule.

Cette intuition de la modernité, ce sens pratique, je les ai retrouvés dans le théâtre de l'Exposition où, entre parenthèse, on joue Shakespeare, Gœthe et Schiller avec une intelligence et un respect des maîtres comme jamais, hélas ! je ne les ai rencontrés à Paris. La salle, tout en gradins, possède le plan idéal ; aucun spectateur n'est frustré du droit qu'il a acheté en entrant, et les chapeaux les plus phénoménaux de nos élégantes n'empêcheraient personne de voir. Mais, comme toujours, pas la plus modeste cariatide, pas le plus petit médaillon, pas de lyres, pas de thyrses, pas de masques tragiques, pas d'Apollon, pas d'amours, pas la moindre parcelle d'or. On ne vient pas là pour être vu, on vient pour écouter, et on écoute, dans les ténèbres, et dans un silence religieux que ne troublent ni un chuchotement, ni un bruit de petit banc, ni un claquement de porte, ni une conversation dans les couloirs. On attend l'entr'acte pour causer de ses affaires, échanger ses observations ou se moucher, et ceux que le spectacle n'amuse pas, restent chez eux.

C'est encore le meilleur moyen de contenter tout le monde et de ne pas offenser la majesté d'un chef-d'œuvre par des papotages insupportables.

IV

Un pareil état d'esprit, si nettement accusé, pouvait rester régional et ne pas s'étendre au-delà des frontières de la Bavière. Or, à Stuttgart, j'ai constaté une volonté identique et une unité d'action semblable. Il y a, en ce moment, dans la capitale du Wurtemberg, une exposition d'habitations de campagne qui offre au visiteur des documents du plus haut intérêt. Les nombreux types groupés avec beaucoup de goût dans un vaste jardin de la ville montrent tout ce qu'il est possible de faire, dans cet ordre d'idées, depuis la maison du paysan, jusqu'à la villa bourgeoise et jusqu'au rendez-vous de chasse du riche propriétaire. Comprenant que les besoins matériels diffèrent suivant les classes sociales, les architectes ont cherché des plans et des ameublements, s'adaptant rationnellement à l'existence de chacun, et se sont bien gardés d'offrir à un ouvrier la réduction prétentieuse ou la caricature grotesque d'une maison de millionnaire. Sans m'étendre plus longuement que ne me le permet le cadre de cette étude, je citerai, comme exemple, le parti simple et ingénieux de réunir, en une seule pièce, la cuisine et la salle à manger, pour les ménages peu fortunés, parti économisant le calorique et permettant à la femme d'aller de la table au fourneau sans détours inutiles et sans abandonner la surveillance des enfants. Mais cette salle commune forme quand même deux pièces; carrelée de jaune et de bleu, tandis que la salle à manger est parquetée, la cuisine est surélevée d'une marche et, pour l'œil, isolée par deux poteaux en charpente accusant une ligne de démarcation. L'effet est fort heureux et le bon sens reste satisfait.

Si les moyens employés ne présentent aucune similitude et varient suivant les ressources mises à la disposition du constructeur, par contre les mêmes règles s'imposent partout : suppression des corniches, des moulures rapportées, des imitations de marbre, des rosaces, des sculptures en carton-pâte,

du mensonge et de la prétention. Pour les basses classes, du sapin verni, des enduits tyroliens à la chaux, des tons clairs, des meubles solides et pratiques ; pour les heureux de ce monde, des parquets en mosaïque, des portes et des fenêtres en frène de Hongrie, en érable ou en sycomore, des tentures luxueuses, de beaux fers forgés et des cuivres finement traités par la quincaillerie, un mobilier élégant, varié et confortable. Mais pour tous, la même conscience, la même minutie touchante dans l'étude du moindre détail, du plus insignifiant bibelot; partout le désir d'entourer l'occupant de joie, de vérité et de beauté. On me comprendra quand je dirai qu'une guirlande au pochoir égaye les modestes volets d'une humble demeure de laboureur, que des plaques de propreté en cuir fauve empêchent les mains de salir le blanc gris ou le vert pâle des portes, que la boîte destinée à recouvrir la machine à coudre est délicatement enluminée, que le petit ustensile servant, en Allemagne, à déposer, à la porte, le cigare inachevé, est délicieusement dessiné par une main artiste, que la serviette de toilette, la nappe, la patère, la cuvette, la vaisselle, jusqu'aux ustensiles de cuisine se tiennent dans une tonalité d'ensemble, s'harmonisent et concourent à une unité décorative dont il me semble difficile de ne pas goûter la logique et le charme.

Que nous voici loin des faïences de Delft mêlées aux étains Renaissance, du bric-à-brac inutilisable, de l'intérieur transformé en succursale du Musée de Cluny, du simili, du toc et du truquage !

Et, à côté des maisons particulières, je regrette de ne pouvoir décrire le cabaret, le restaurant champêtre et surtout l'école, l'école qui précise l'Art à l'école, tel que je le comprends : des coins arrondis, des murs badigeonnés à la chaux, en ton crème, des bancs et des tables d'un vert délicieux, des larges baies garnies de géraniums et de capucines, la table du maître placée dans une window exhussée d'un degré, et des rideaux en percale orange aux fenêtres. Ah ! le joli nid pour de jeunes oiseaux ! Puis, près de la classe, une salle de douches revêtue de faïences claires, et, dans un réduit voisin, le vacuum pour chasser, chaque jour, la poussière et les microbes.

V

De retour à Paris, j'ai été visiter une exposition à peu près similaire installée au Cours-la-Reine, une exposition d'habitations à bon marché. Comme dans un cauchemar, j'ai dû contempler une maison — destinée à loger de petits employés — agrémentée de pilastres corinthiens, de lourds bossages et de prestigieuses sculptures ; il m'a fallu examiner une baraque de 6.500 francs — « clé en mains » — dont la chambre à coucher était meublée d'une glace au cadre tarabiscoté et doré, d'un lit Louis XV et d'un badalquin à la Dauphine, comme le lit de Marie-Antoinette à Versailles ! J'ai été contraint... Je m'arrête. Insister sur pareil avortement me paraîtrait cruel. Et je suis rentré chez moi attristé et humilié.

Il est temps que la France secoue sa torpeur et se reprenne. Cette juvénile poussée de sève que j'ai constatée en Allemagne, existe en Belgique, en Hollande, en Suède, en Norvège, en Danemark, en Finlande. Si l'Etat se bouche les yeux pour ne pas voir ce qui se passe à l'étranger et accepte la lourde responsabilité de croupir dans son impuissance et sa routine, c'est à l'initiative individuelle qu'incombe l'honneur de rendre à notre pays son noble rôle d'éducateur et de précurseur.

Que nos artistes décorateurs renouent la tradition interrompue, et nous aurons rapidement rattrapé le terrain perdu, car sans chauvinisme maladroit et aveugle, dès que nous le voudrons, nous saurons reconquérir la direction d'un mouvement qui a besoin de ce goût délicat et sûr dont nous avons vivifié l'humanité depuis des siècles.

FRANTZ JOURDAIN.



La Future Langue Internationale

I



L y a six ans, la question du langage auxiliaire international fut exposée ici même et les conclusions suivantes formulées (1) :

« Il reste à dire par quels procédés la langue seconde de l'humanité sera instaurée :

« A l'Exposition de 1900, en de nombreux congrès internationaux, la nécessité d'un idiome commun fut si vivement ressentie qu'un fait considérable en résulta. Après la publication d'une brochure « Une langue internationale (abréviation L. I.) est-elle possible ? », ayant pour auteur M. Leau, des personnalités, qui déjà avaient été désignées par divers congrès pour cette étude, se réunirent et fondèrent la *Délégation pour l'adoption d'une langue auxiliaire internationale* (en abrégé : DALI); ils rédigèrent une déclaration de principe. »

Les modes d'exécution adoptés furent : écrire à toutes les Sociétés savantes, commerciales ou de tourisme du monde entier pour leur demander d'élire un délégué. Lorsque la DALI aurait réuni un grand nombre d'adhésions, présenter ces vœux à l'*Association Internationale des Académies*, en la priant d'étudier le problème ; au cas de refus, solutionner la question par les soins d'un Comité élu par ses membres mêmes.

Pour terminer, l'article publié à cette place, en 1902, disait : « Il s'agit d'établir définitivement une langue seconde intitulée « l'Etranger » que chaque peuple devra posséder en outre de son langage « National ».

(1) Voir la *Revue* (1er janvier 1902) *Vers la langue internationale*, par Léon Bollack.

Tout en retraçant l'historique de la L. I., relatons avec impartialité les évènements survenus. A la suite du succès obtenu par un des systèmes de L. I intitulé l'Espéranto, il s'est produit en effet dans l'opinion publique une confusion fâcheuse entretenue par les adeptes de cette méthode. Les Espérantistes tentent de créer l'indivisibilité de la notion du principe d'une L. I. et de celle de l'existence du système qu'ils emploient; beaucoup de bons esprits sont persuadés que l'Espéranto supprimé, rien ne subsisterait de l'idée d'inter-compréhension internationale pour laquelle ils combattent.

La plupart de ces « braves gens » ignorent que la question est creusée depuis deux siècles ; et, qu'en outre de l'œuvre de Zamenhof, il s'est révélé maintes méthodes résolvant le problème de la L. I.; ils ne connaissent ni le formidable travail de la DALI, ni le jugement porté en dernier ressort par cette impartiale assemblée.

Or, l'arrêt des juges fut rendu, non en faveur de l'Espéranto, mais bien d'un système nouveau, intitulé : *La Linguo internaciona ; sistemo* IDO.

II

Depuis 1900, la DALI fit une ardente propagande : elle réunit l'adhésion de 310 sociétés. Une pétition, approuvant sa ligne de conduite, fut signée par 1210 membres d'Académie ou professeurs d'Université de toutes nationalités.

En 1906, l'Association des Académies étant réunie à Vienne, la DALI la requit de s'occuper du problème ; puisque, d'après ses propres statuts, les Académiciens avaient à prendre en considération « l'étude ou la préparation des entreprises d'intérêt international ».

Or, quelle question pouvait mieux présenter ce caractère que l'établissement d'une L. I. ? Par pusillanimité, les Académies repoussèrent cependant cette demande.

Pour continuer son programme d'action, la DALI dut procéder à l'élection d'un Comité ; les noms des membres sont les meilleurs garants de leur compétence.

Ce furent MM. Manuel Barrios, doyen de la Faculté de

Médecine de Lima, président du Sénat du Pérou; Baudouin de Courtenay, professeur de linguistique à l'Université de St-Pétersbourg ; E. Boirac, recteur de l'Université de Dijon ; Dr Bouchard, de l'Académie des Sciences et de l'Académie de Médecine ; Rados, de l'Académie Hongroise des Sciences ; W. Forster, président du Comité international des poids et mesures, ancien Directeur de l'Observatoire de Berlin; G. Harvey, éditeur de la *North American Review;* O. Jespersen, de l'Académie danoise des Sciences, professeur de philologie à l'Université de Copenhague ; S. Lambros, ancien recteur de l'Université d'Athènes ; C. Le Paige, directeur de la classe des Sciences de l'Académie royale de Belgique ; W. Ostwald, professeur émérité de l'Université de Leipzig ; Hugo Schuchardt, de l'Académie impériale des Sciences de Vienne ; Peano, de l'Académie des Lincei, professeur à l'Université de Turin ; W. T. Stead, éditeur de la *Review of Reviews*, et les deux secrétaires de la DALI : MM. Couturat et Leau, auteurs d'un ouvrage de documentation parfaite : *l'Histoire de la Langue Universelle.*

Quatre français, deux allemands, un autrichien, un russe, un hongrois, un grec, un belge, un anglais, un italien, un danois, un américain du Nord et un du Sud ; la civilisation presque tout entière se trouvait donc représentée à ce Tribunal arbitral de l'Intercompréhension !

Le Comité de la DALI siégea à Paris fin 1907 et convoqua les auteurs de Langue Internationale ; il compulsa avec soin tous les systèmes publiés et reçut encore au cours de sa session des mémoires de divers pays d'Europe, de la Virginie, des Philippines et de la Nouvelle Zélande !

En premier lieu, fut écarté le groupe des *pasigraphies*, écritures universelles, qui ne remplissaient pas les conditions d'une L. I. : être un idiome à la fois écrit et *parlé !*

Puis, la catégorie des *langues philosophiques* fut rejetée comme peu pratique. Ces langages convertissent chaque mot en formule chimique, où chaque lettre apporte à l'esprit une notion spéciale et où l'ensemble des lettres d'un mot fournit la définition complète! Ainsi, dans la Langue universelle de Letellier : *yag* signifie : oui ; parce que : *y* = adverbe, *a* = affir-

mation et g = absolu. D'où : adverbe d'affirmation absolu = oui !

Pour les principales répartitions des concepts, cette méthode est soutenable ; mais elle devient impraticable pour la mémoire lorsqu'il s'agit de désigner une pensée spéciale : d'autant plus que des notions similaires ont ainsi forcément comme expression des vocables à peu près semblables. Bien que Leibnitz et Renouvier aient travaillé en ce sens, aucun des ouvrages qui s'inspirent de ces données ne pouvait aspirer à devenir une L. I. pratique. Rapidement le Comité évoqua les systèmes suivants : Dalgarno (1661), évêque Wilkins (1668), Delormel (1795), Sudre (1817), Vidal (1844), Letellier (1852), Sotos Ochando (1882), Dyr (1875), Maldant (1887), Nicolas (1900), Hilbe (1901), Dietrich (1902).

Le Comité repoussa également tous les essais de réforme de langues mortes ou vivantes : *Hellénique*, *Isly*, *Germanic-deútsch*, *Anglo-franca*, *Phœnix*, *Reform Latein.*

Après avoir rendu un hommage bien mérité au célèbre créateur du Volapuk, au pasteur Schleyer, qui le premier fournit aux civilisés la possibilité de se comprendre partiellement en une langue créée par le génie de l'homme, le Comité constata que l'enthousiasme soulevé en 1880, lors de l'apparition de cette méthode, s'était éteint avec juste raison. L'outil grammatical offert au public était grossièrement ébauché ; ce vocabulaire mutilait des vocables connus universellement.

La *Langue Bleue* de M. L. Bollack (1895-1900), fut condamnée également ; elle formait un compromis entre les langues philosophiques et les idiomes artificiels *a posteriori ;* son vocabulaire aux mots trop concis était d'acquisition par trop malaisée.

La condition primordiale d'une L. I. consistant en un minimum d'efforts pour l'acquérir, le Comité de la DALI jugea que la L. I. existait à l'*état latent* dans les langues nationales ; il suffisait de la dégager en créant un vocabulaire possédant le *maximum possible d'internationalité*, de telle façon qu'à première vue, comme à première audition, un « civilisé de race blanche » pût avoir immédiatement une notion des mots écrits ou prononcés. Quant à la grammaire, les chercheurs l'avaient déjà réduite logiquement à une vingtaine de

règles, elles-mêmes susceptibles de nouvelles simplifications dans un idiome ne comportant aucune exception.

Le rapport préalable des secrétaires, MM. Leau et Couturat, concluait à l'adoption d'un système *a posteriori*, c'est-à-dire dérivé des langues nationales indo-européennes.

Depuis les premières propositions de *Carpophoriphilus* en 1734, aucun projet n'avait été présenté jusqu'en 1765 où, dans l'Encyclopédie, Faiguet esquissa *La Langue Nouvelle*. En 1839, Schipfer publia la *Communicationsprache*, essai encore informe ; Rudelle, en 1859 conçut une grammaire complète : *Pantos dimou glossa ;* et Pirro (1868) tenta un premier dictionnaire. Schleyer dut avoir connaissance de ces essais lorsqu'il composa le *Volapuk* (1880). Depuis, ce fut une série de travaux incessants dans la même direction : en 1883, *Weltsprache*, de Volk et Fuchs ; le *Neo-Latin*, de Cortonne et le *Pasilingua*, de Steiner, en1885. L'année 1887 vit éclore la *Weltsprache* d'Eichorn et l'*Esperanto* du Dr Zamenhof. En 1888, ce furent le *Kosmos* de Lauda et la *Lingua* d'Henderson. Stempfl publia en 1889 *Myrana*, et en fit une seconde version *Communia*, en 1894 ! Le *Nov-Latin* de Rosa, le *Mundolingue* de J. Lott, la *Langue catholique* de Liptay sont publiés en 1890. Puis en 1893, surgirent l'*Universala* de Heintzeler, le *Novi-Latin* de Beerman (en 1907, même projet refondu en totalité). D'autres ébauches sont offertes sous les noms de *Nuove Roman* par Puchner en 1897, de *Lingua Komun* en 1901 par Kurschner ; en 1902, la *Mondelingva* par Himmler ; puis, en 1903, l'*Universal* du Dr Molenaar ; en 1905, la *Lingua Internacional* de *Zekrvuski*, le *Mondlinguo* de Trischen ; en 1906, l'*Ekselsioro* de Greenwood ; en 1907, le *Parla* de Spitzer et l'*Apolema* de R. de la Grasserie.

Entre temps, les volapukistes dissidents, à la suite du Congrès de 1889, s'étaient remis à l'œuvre, ils fondent l'*Akademi internasional de lingu universal* et élaborent par correspondance, un système absolument a *posteriori* qu'ils publièrent en 1900 sous le nom de : *Idiom neutral*.

En révisant tous ces travaux dérivant des mêmes procédés, le Comité de la DALI leur trouva une conformité telle qu'il y vit la véritable voie de la langue internationle pratique.

IV

En outre des qualités théoriques des divers systèmes, le Comité considéra leur vitalité ; il constata que le Volapuk n'avait plus que de rares adhérents, que l'Idiom Neutral et la Langue Bleue ne possédaient que quelques milliers d'adhésions ; tandis qu'au contraire, l'Espéranto du Dr Zamenhof comptait peut-être plus de cent mille adeptes ; il avait déjà une littérature ; en de nombreux cours on l'enseignait, trente journaux ou revues paraissaient en Espéranto, trois congrès internationaux avaient prouvé sa praticité. Cette extension provenait en grande partie des efforts de la Société française pour la propagation de l'Espéranto, présidée par M. de Beaufront, qui avait généreusement abandonné son œuvre l'*Adjuvanto* pour travailler à celle de son rival (1). Tout faisait supposer que le jugement du Comité serait rendu en faveur de l'Espéranto.

Mais, en comparant la géniale invention de Zamenhof avec d'autres systèmes, il fallut reconnaître que des améliorations sans nombre avaient été découvertes depuis 1887. Le Comité déclara qu'il était impossible de choisir l'Espéranto comme langue auxiliaire officielle.

Néanmoins, par gratitude, pour glorifier celui qui apporta la première entente parfaite en un idiome artificiel entre hommes de nationalités différentes, le Comité résolut de garder comme base de discussion et d'élaboration de la langue seconde les principes de l'Espéranto.

En un mot, le Comité voulut tout d'abord créer l'*Espéranto réformé*, d'après les propositions d'un anonyme « *Ido* » qui, au cours des travaux, avait présenté un projet très poussé incluant grammaire, exercices et vocabulaire.

Remarque caractéristique : la plupart de ces réformes avaient été étudiées publiquement par Zamenhof lui-même en 1894 ! *Ido*, par le choix de son nom symbolique, qui, en Espéranto, signifie : descendant de... dérivé de..., indiquait par

(1) Voir *La Revue* (1er juin 1908) « Le Triomphe de l'Espéranto » par M. Beau : « M. de Beaufront fit passer la cause de la langue internationale « avant sa satisfaction d'amour propre... »

son pseudonyme son désir de soumission à l'œuvre primitive.

On aboutit donc au vote *à l'unanimité* de la résolution suivante : « Le Comité décide d'adopter *en principe* l'Espéranto, en raison de sa perfection relative et des applications nombreuses et variées auxquelles il a déjà donné lieu, *sous la réserve* de certaines modifications à exécuter par la Commission permanente, dans le sens défini par les conclusions du rapport des secrétaires et par le projet de *Ido*, en cherchant à s'entendre avec le Comité linguistique espérantiste. »

Notons immédiatement que, sous la pression intransigeante de ses adeptes, le Dr Zamenhof repoussa cette offre conciliante, et de concert avec son « Lingua Komitato », il défendit qu'on fît la moindre modification à son œuvre.

A dire vrai, les changements prescrits transformaient étrangement la physionomie de l'Espéranto. Sauf les principes de l'agglutination des mots et de la possibilité de créer de nouveaux vocables par adjonction de suffixes à sens précis, — ce qui permet de posséder un volumineux dictionnaire avec peu de racines, — sauf quelques désinences grammaticales et une certaine quantité de mots (vocables internationaux) inscrits également en d'autres systèmes), la méthode du Dr Zamenhof subissait de profondes altérations.

En ce qui concerne son *alphabet*, il fut admis sans conteste, que la série des six lettres surmontées d'accent circonflexe (c, g, h, j, s, u) étant d'un usage difficile, il convenait de reprendre l'alphabet latin, en y ajoutant les diagrammes : sh et ch.

Sont supprimés dans la grammaire de l'Espéranto, l'accusatif et l'accord de l'adjectif bien superflus ; la fameuse table de corrélation des particules est rejetée avec raison ; elle formait un véritable casse-tête chinois ca, cu, co, ce, cam, cal, ce, et *les mêmes* mots avec k, t, ch, initial : kia, kiu, kio, kue, etc., etc.; la notation du pluriel en *i* au lieu de *oj* ; la conjugaison totalement bouleversée.

Pour le dictionnaire, la rectification était encore plus radicale ; non pas qu'un grand nombre de racines ne fût conservé, mais beaucoup allaient être modifiées par suite de leur manque d'internationalité et surtout de leur dérivation défectueuse et peu raisonnée !

Dans les vocabulaires de l'*Ido* qui viennent de paraître (In-

ternational-english ; international-français ; internazional-deutsch), on compte 5379 racines, sur lesquelles, 91 % sont françaises, 83 % italiennes, 79 % espagnoles ou anglaises, 61 % allemandes, 52 % russes. Si l'on veut comparer ces chiffres à ceux de l'Espéranto primitif (dans le Radikaro de M. Cart), on trouve pour 3429 racines seulement 83 % dérivées du français, 76 % de l'italien, 71 % de l'espagnol ou de l'anglais ; 19 % de l'allemand et 48 % du russe !

Dans le système de l'*Ido*, le français, l'anglais et l'espagnol gagnent donc, en « internationalité » 8 %, l'italien 7 %, le russe 4 % et l'allemand 3 %. Bien que les proportions « par nation » restent les mêmes, les individus de ces diverses contrées sont d'autant plus « atteints », et, par conséquent, le principe indispensable du maximum d'internationalité infiniment mieux appliqué dans l'*Ido* que dans l'Espéranto.

V

Au reste un grand nombre d'espérantistes ont déjà apprécié les perfectionnements apportés par « l'Espéranto réformé » et les groupes de Halle, Southfield, Graz, Genève, New-York, Zurich ont adhéré aux vues du Comité.

Les Gouvernements ne pourront patronner une autre méthode. Après avis consultatif des savants de tous pays qui donnent leur appui à la DALI, les pouvoirs publics reconnaîtront la nécessité de faire enseigner à la jeunesse la langue internationale qui présente le maximum d'aisance dans l'acquisition.

Il convient donc à tout citoyen éclairé de soutenir de toutes ses forces la langue auxiliaire IDO. Pour ne pas renouveler la confusion « babelesque » produite par les langues vivantes, il faut en effet qu'il n'y ait qu'*une seule langue seconde de la civilisation.*

Ceux qui observeraient quelques défauts dans le système d'*Ido*, peuvent être rassurés par la déclaration suivante du Comité de la Délégation : « Ce serait pétrifier une langue que de vouloir établir un seul livre comme norme invariable pour tous et pour toujours ! » Et un compte-rendu de ses travaux

ajoute : « Il s'agit moins d'avoir une langue immédiatement *parfaite* qu'une langue *indéfiniment perfectible* ».

Que tous les amis de la grande cause d'un *idiome commun* de la civilisation travaillent à la réalisation de cet idéal : pouvoir circuler de par le monde et être compris de tous ; recevoir des nouvelles de tous points de l'univers et les saisir par la seule connaissance de la Langue Internationale l'*Ido*.

L'avènement de cet *idiome bis* occasionnerait une révolution tellement considérable dans l'éducation, dans les relations scientifiques et commerciales, dans les tentatives de concorde entre les peuples qu'on peut proclamer, sans jactance : que du jour de l'introduction de l'*Ido* dans les *écoles*, la face du monde sera changée et qu'une ère d'humanité nouvelle commencera.

VI

Les sacrifices individuels sont d'ordre infime devant ces perspectives du bonheur humain ; la phrase de M. Beau est donc à retenir : « Il y a des traits de désintéressement à l'origine de toutes les grandes choses ».

Or, un des auteurs d'un système complet de L. I. M. Léon Bollack, créateur de la Langue Bleue, a été le premier à déclarer que, pour le bien général il s'inclinerait sans appel devant l'arrêt de la Délégation.

Et puisque, dans l'article « le Triomphe de l'Espéranto », M. Beau fait l'éloge de M. Beaufront, qui, lui aussi, en 1887, déchira ses travaux pour ne pas concurrencer inutilement un système similaire, que l'auteur de ce dithyrambe apprenne, que tous les espérantistes sachent, que le public connaisse un fait nouveau, encore plus à l'honneur de l'inventeur de l'*Adjuvanto*, du Président de la Société Espérantiste française, de celui qui selon l'expression de M. Beau « a sauvé l'Espéranto de l'oubli et fait son succès » !

L'auteur de l'IDO, qui voulait rester dans l'ombre pour régénérer l'Espéranto, est M. de Beaufront lui-même ; c'est lui, qui appréciant les graves défauts pratiques de l'œuvre de Zamenhof, pour laquelle il combattit cependant pendant vingt années, a voulu une fois encore s'effacer devant le créateur de l'Espéranto !

L'obstination incompréhensible de Zamenhof qui refusa la gloire immortelle de rester le parrain de la Langue Internationale, l'oblige seul à sortir de cette réserve.

L'Espéranto « primitif » fraya brillamment la voie à la *Linguo internaciona* ; il restera comme un monument merveilleux dans l'histoire de la langue universelle ; mais fatalement, il va décliner de jour en jour devant les progrès du système plus pratique d'*Ido*, dont l'élaboration s'achève par les soins d'une Commission permanente composée de savants philologues de tous pays.

Pour l'avènement du plus grand des progrès réalisables, celui de l'intercompréhension entre civilisés, hommes de toutes nations, idéalistes épris de la noble cause de la justice internationale, devenez tous des partisans de l'IDO.

Depuis la rédaction de cet article, très intéressant événement ; après leurs Congrès de Boulogne, de Genève et de Cambridge, les partisans de l'Esperanto se sont réunis à Dresde au mois d'août et pendant toute une semaine des individus de trente nations différentes ont discouru sur les sujets les plus divers en un idiome neutre.

Ils ont ainsi apporté une démonstration nouvelle de la possibilité d'inter compréhension, grâce à un langage artificiel d'une acquisition cent fois plus aisée que n'importe quelle langue vivante. Cette imposante expérience, répétée quatre années de suite, ne permet plus aux sceptiques les plus endurcis, de nier la vitalité d'un « parler » créé par le génie de l'homme. Une tragédie de Gœthe. « Iphigénie en Aulide ». représentée en son entier dans sa traduction en Esperanto leur prouve également qu'un tel idiome peut être utilisé dans l'expression des plus subtiles pensées.

Sans discuter ici si le rôle de la langue seconde consiste ou non à propager la connaissance des chefs-d'œuvre et si cette langue doit posséder elle-même une littérature (notre opinion étant négative sur ces points), il n'en est pas moins exact que ce spectacle (et en ce cas, ce mot est pris en toutes ses acceptions) est éminemment suggestif. A l'évocation du drame joué en un langage inconnu, les dernières hésitations sont dissipées et la civilisation rendant un juste hommage au Dr Zamenhof, comprend que l'avénement d'un « idiome inter-

national » intensifiera l'évolution de tous les progrès et contribuera puissamment à l'entente universelle.

Est-ce à dire que cet idiome international futur doive consister en l'Esperanto tel qu'il fut pratiqué à Dresde et que des améliorations très profondes ne puissent être apportés à l'instrument d'inter-compréhension employé par les espérantistes. Conclure de la sorte serait pure folie. Et la preuve de l'inanité de telles assertions réside dans le compte-rendu des événements eux-mêmes.

Bien que les quinze cents adeptes de l'œuvre de Zamenhof comptent parmi les plus fervents et ls plus zélés, — leur voyage en lointain pays le démontre, — bien que ces mêmes hommes aient protesté de la plus énergique manière lors des propositions de changement soumises par Ido —, ces enthousiastes réunis n'en ont pas moins voté la création d'un Institut International, sorte d'Académie esperantiste —, qui sera chargé (ce serait incroyable, si ce n'était officiel !) de « rechercher *quelles réformes* » doivent être apportées à leur langage !

Aussi, par la force des choses, la toute puissante loi du moindre effort contraindra ces mêmes disciples à accepter bientôt ce qu'ils repoussèrent tout d'abord. N'eut-il pas été plus sage et plus logique d'accueillir de bonne grâce les inéluctables changements exigés par le progrès ?

L. DE BEAUBOURG.

P.-S. — Les lecteurs de *La Revue* pourront aisément se former une opinion, en parcourant le tableau suivant qui contient une traduction du début de *Pater*, en diverses langues artificielles.

I. — Traduction en *Inveniendae scripturae œcumenicae* (auteur inconnu, pseudonyme CARPOPHORIPHILUS, 1734).

O baderus noderus ki du esso in seluma fakdade sanka dus ha nominanda duus ; adfenade ha rennanda duus ; ha polanda duus frassade felud in seluma, sik koke in derra.

II. — Traduction en *Communications Sprache* (auteur : J. SCHIPFER, 1839).

No Pera, wia ete Cielu, ta noma sanstiferii, ta royoma Ais arrivii, ta volonta fôrerii com Cielu ânsi Terru.

III. — Traduction en *Volapuk* (auteur : le Pasteur SCHLEYER, 1880).

O fat obas, kel binil in süls, poisaludomôs nem ola ! Kômonôd monargân ola ! Jenomos vil olik, âs in sul i su tal!

IV. — Traduction en *Weltsprache* (auteurs : Volk et Fuchs, 1883.

Not pater, vel sas in les côles, ton nomen sanctôt, ton regnon venät, tont voluntat söt vam in le côl, tam in le ter.

V. — Traduction en *Pasilingua* (auteur : Steiner, 1885).

Patro miso, quo er in cœla, nama tüa sanctore, kingdoma tüa kommire, tüa willu fairore sur erda ut in cœla.

VI. — Traduction en *Espéranto* (auteur : Dr Lamenhof, 1887).

(Les lettres *c*, *g*, pour un accent circonflexe dans l'alphabet.)

Patro nia, kia estas en la cielo, sankta estu via nomo, venu regeco via, stu violo via, kil en la cielo, tel anka sur la terro.

VII. — Traduction en *Latinesce* (auteur : Henderson, 1890).

Nostre patre qui esse in cœle, sanctificate esse tue nomine, veni tue regne, facte esse tue voluntate, ut in cœle, ita in terre.

VIII. — Traduction en *Mundolingue* (auteur : J. Lott, 1890).

Patre nostri, resident in cle, tei nomine e sanctificat. Tei regne vole venir à nostri. Tei voluntate vole vnir a nostri. Tei voluntate e exequer ne solu in cele ma eti in terre.

IX. — Traduction en *Langue Bleue ou Bolak* (auteur : L. Bollack, 1897).

(La lettre y représente l'*h* renversée prescrit dans cette langue, prononciation : dch.)

Nea per, ev seri in silu, vea nom ey santigui, vea regn ey komi, vea vil ey makui in sil so ib gev.

X. — Traduction en *Idiom Neutral* (œuvre de l'*Akademi di Lingu universal*, réunion des anciens volapukistes, 1900).

Nostr patr kel as n sieli! Ke votre nom es santifiked ! Ke votr regnia veni! Ke votr volu es fosied, kiale in siel tale et su ter.

XI. — Traduction en *Tutonish* (auteur : Elias Molee, 1902).

Nuo padr ki bi in siel, sanktirn bi tuo nom, tuo regnu ven, tuo vol fasn sur ter kom in ziel.

XII. — Traduction en *Universal ou Panroman* (auteur : Dr Molenaar, 1904).

Patr nostr, qui es in ziel; ton nom ese santifizet ; ton regn vene ; ton voluntat ese fazet in ter kom in ziel.

XIII. — Traduction en *Ido. Linguo internaciona*, future langue seconde *officielle* (œuvre de la *Délégation pour l'adoption de la Langue internationale auxiliaire*, sur les bases du projet de M. de Beaufront, 1908).

Patro nia, que esas en la sieli, santa esez vua nomo, advenez vua regno, facesez vua volo quale en la cielo tale anke sur la tero.

L'ESPOIR

E relèvement de la France aussitôt après la guerre de 1870 et la Commune, voilà le sujet que M. Georges Lecomte a traité dans l'*Espoir*.

Il nous fait voir, au début, Paris encore fumant : maisons éventrées, pans de murailles noircis d'où jaillit parfois une flamme, la façade branlante des Tuileries, le svelte palais de la Légion d'honneur en cendres, la Cour des Comptes dressant sa carcasse lézardée, les rues obstruées partout de débris informes. Et cependant, sur le désastre de la grande Ville, le printemps fleurit et rayonne. Par les crevasses béantes des édifices apparaît un ciel d'azur, et la brise dissipe en se jouant les fumées des incendies. Antithèse tragique ; mais aussi, pour Paris couvert de ses décombres, pour la France meurtrie et mutilée, symbole du prochain renouveau. On se reprend enfin à vivre. Parmi les ruines mêmes qui l'entourent de toute part, le peuple répandu dans la ville conçoit l'allègre et vaillant désir de se mettre dès maintenant à l'œuvre réparatrice ; et cette confiance en une prompte résurrection, le printemps semble y acquiescer par la suavité de sa lumière, par les caresses de son haleine, par le vif et doux frémissement des arbres balançant au-dessus de la foule leurs panaches de fleurs. Comment la France guérit ses blessures, comment elle se délivre de l'étranger, réorganise son armée, ses finances, son enseignement public, se fait une âme nouvelle, comment elle déjoue les manœuvres des anciens partis pour se donner le gouvernement de son choix, c'est là ce que M. Lecomte a voulu nous montrer ; l'*Espoir* commence le jour même que Thiers rentre dans Paris, et il se termine au moment où le vote de la loi militaire rend au pays le sentiment de sa force, où l'emprunt de trois milliards, douze fois couvert, le met en état d'anticiper sa libération et lui donne les moyens de se reconstituer.

Tout en faisant œuvre d'historien, M. Georges Lecomte écrivait un roman. Ausi ne nous laisse-t-il voir qu'à l'arrière-plan les figures de l'histoire. Mais, s'il a porté l'intérêt de son livre sur des personnages imaginaires, la plupart de ces personnages sont eux-mêmes historiques dans un certain sens, comme nous rendant l'époque et le milieu, comme représentant les partis qui se disputaient alors la France ou symbolisant le

multiple et fécond labeur d'un peuple qui veut renaître. Je le louerai avant tout de l'exactitude avec laquelle il retrace en eux les aspirations, les idées ou même les façons de parler contemporaines (1). Pour des temps encore si proches, cette exactitude demandait la précision la plus nuancée, et elle dénote, outre la minutieuse documentation par laquelle l'auteur a préparé son œuvre, une rare délicatesse de tact.

Dirai-je qu'il a évité tous les écueils du roman historique? Indiquons dans l'*Espoir* certains défauts inhérents à ce genre.

On ne saurait sans doute blâmer M. Lecomte d'avoir inventé ses personnages. Mais pourtant ceux qu'il invente pour exprimer les diverses formes de l'activité nationale nous intéressent beaucoup moins que ne nous intéresseraient les personnages proprement historiques dont ils évoquent en nous le souvenir et avec lesquels nous ne pouvons nous empêcher de les confronter. Tels, par exemple, ce jeune philosophe, Didier Mérindol, ami et lieutenant de Gambetta, ou ce gentilhomme breton, Olivier d'Eyguières, qui représente l'intransigeant légitimisme des « chevau-légers ». Encore, dans le domaine politique, M. Lecomte fait-il paraître çà et là les grands acteurs de l'histoire, ou même les met-il parfois en scène. Mais, quant aux sciences, aux arts, à la littérature, il se contente d'en nommer les véritables protagonistes, et les « doublures » qu'il leur substitue semblent tenir dans le livre un rôle usurpé. Voici l'ingénieur Vincelles, qui répare les ruines de Paris, le D[r] Clermain, qui, par ses synthèses, égale la puissance de l'homme à celle de la nature en faisant vivre la matière inorganique, le D[r] Prémery, dont les travaux sur les microbes renouvellent la science médicale et préparent dans l'industrie de merveilleux progrès ; voici le peintre Jean Sorgues, peu soucieux que les académiques le traitent de grotesque barbouilleur, s'il parvient à rendre avec fidélité les choses et les hommes de son temps, s'il remplace le poncif traditionnel par une interprétation sincère de la nature ; dans les lettres enfin, voici René Dampierre, qui fait du roman une étude, qui exprime l'homme réel, déterminé par le milieu et l'hérédité. A la place de ces personnages fictifs, nous voudrions qu'on nous rendît les Alphand, les Berthelot,

(1) Quelques expressions cependant me semblent trop modernes. Disait-on, il y a près de quarante ans, *couper dans Gambetta* (p. 5), ou *la douloureuse qu'il est en train de solder* (p. 284), ou encore *nous sommes du même bateau* (p. 406) ?

les Pasteur, les Renoir ; et, même si Dampierre a beaucoup de ressemblance avec Maupassant, pourquoi n'est-ce pas Zola que l'auteur nous montre à l'œuvre ?

Autre défaut de l'*Espoir :* l'élément romanesque, au sens propre du mot, y prédomine en maint endroit sur ce qui devait être l'unique sujet du livre. Nous y trouvons notamment une Mme de Beauvernois, très bien peinte du reste en sa voluptueuse langueur, mais dont les amours ne peuvent nous intéresser qu'au détriment de l'intérêt historique. On nous la présente d'abord trahie par son amant. Et quand apprend-elle cette trahison ? A la revue de Longchamp, au moment où, parmi les acclamations universelles, apparaît, pour la première fois depuis la Guerre, une armée française, une armée faite encore de débris et d'épaves, mais qui n'en symbolise pas moins la patrie renaissante. Toute la foule exulte d'enthousiasme ; et, pendant ce temps, l'auteur veut que nous pleurions avec Mme de Beauvernois son beau houzard aux longues moustaches blondes. Rendons-lui pourtant justice : n'oubliant pas, même alors, quel est le sujet de l'*Espoir*, il console la petite femme par un sermon de Prémery sur « les vertus morales qu'exige l'œuvre de notre relèvement ». Aussi bien, dans tout le courant du livre, elle assiste à des conversations politiques qui ne semblent guère la divertir. Et, vers la fin, quand elle aime René Dampierre, captivée, nous dit-on, par la puissante carrure de ce grand gas normand, pourquoi ne tombe-t-elle pas tout de suite dans ses bras ? Mais, en la rendant amoureuse du jeune écrivain, l'auteur ne cherchait sans doute qu'un prétexte d'exposer les théories du roman naturaliste, auxquelles, très bénévolement, elle feint de prendre un vif intérêt ; et Dampierre ne la possédera qu'après l'avoir convertie.

L'héroïne de l'*Espoir* n'est point Mme de Beauvernois, c'est Geneviève Langrune. Royaliste de tradition, Mme Langrune, qui met par dessus tout le salut de la patrie, se persuade peu à peu que la République seule est capable de l'assurer. Et de même, attirée d'abord vers le marquis d'Eyguières, elle finit par aimer le jeune républicain Jean de Villefort pour son ardent patriotisme. Ici, l'amour et la politique vont de pair. Geneviève ne ressemble pas, du reste, à Mme de Beauvernois. Elle a bien pu, avant la guerre, étourdir dans les divertissements mondains son chagrin de femme délaissée ; mais les deuils publics l'ont rendue à la gravité fervente de sa véritable

nature. Autour d'elle se groupe toute une élite de jeunes hommes qui appliquent leurs efforts à refaire la patrie, et dont elle encourage les divers travaux. C'est là une belle figure ; et Geneviève, ajoutons-le, conserve jusque dans l'apostolat qu'elle exerce son charme et sa grâce de femme. Pourtant, si nous ne nous étonnons pas trop qu'elle préside à des discussions sur la nouvelle armée ou sur les récents travaux de la biologie, nous sommes parfois tentés de trouver son zèle intempestif ; lorsque, par exemple, elle met sa petite amie Irène au courant de la politique, ce n'est peut-être pas sans quelque pédanterie.

Au surplus, beaucoup des conversations par lesquelles il fallait que l'auteur exposât les faits historiques dégénèrent en conférences. Le ton même et le langage y sont livresques. On pardonne volontiers à M. Lecomte des constructions embarrassées, voire incorrectes, qu'il corrigera dans la prochaine édition de son roman (1) ; et, presque toujours, ses personnages parlent avec naturel, avec une vivacité sans apprêt. Mais, dans les scènes les plus importantes, certains d'entre eux dissertent ou pérorent en un style qui ne fut jamais celui de la conversation.

Ajouterai-je qu'il use souvent d'artifices trop visibles ? Romancier et non historien, il ne peut que par endroits substituer l'histoire au roman ; or, les procédés dont il s'avise pour introduire dans son livre ce qu'il ne saurait directement relater, sont parfois un peu bien simples. J'en indiquerai deux ou trois exemples. Il fallait citer la lettre du général Chanzy faisant adhésion à la République. Rien de plus facile en vérité. « Tout à l'heure, dit le D[r] Premery, causant avec Geneviève et ses familiers, je l'ai découpée dans un journal afin de l'envoyer à mon père. — L'auriez-vous par hasard sur vous ? — La voilà !... » Et Prémery, qui l'a par hasard sur soi, en fait à haute voix la lecture pour l'édification des assistants et pour

(1) En voici quelques-unes : « C'est possible que... il aurait pu en arrêter l'essor » (p. 2). — « Vous n'êtes pas juste envers la République dont vous travestissez le caractère, de la République qui », etc. (p. 5). — trait de son souvenir et l'espérance de la revoir n'étaient pas sans avoir influencé quelque peu son acceptation d'un mandat politique » (p. 45). « Mais, n'avait-on pu craindre un instant que cette lutte n'ait été qu'une suprême convulsion d'agonie » (p. 147) ? — « Malgré une grimace de l'inflexible Senozan, à qui la répression trop féroce de la Commune empêchait de reconnaître les services actuellement rendus par Thiers » (p. 246).

la nôtre. Ailleurs, tel ou tel personnage récite au lieu de lire. C'est, au début, un manifeste du comte de Chambord déclamé par le marquis d'Eyguières ; ailleurs, c'est un discours de Gambetta dont Mérindol répète par cœur tout un long passage. Cette fidélité de mémoire leur vaut des félicitations ; et rien de plus juste, car elle est assez rare. Mais d'autres personnages du livre ont, à l'occasion, la mémoire tout aussi bonne ; Irène, par exemple, cite mot pour mot les articles des journaux légitimistes que reçoit son père.

Ces défauts n'empêchent pas l'*Espoir* d'être un excellent livre. Signalons maintenant les mérites qui le tirent de pair.

Paris et la province, non seulement les faits politiques d'une époque si remplie, mais les idées, les sentiments, le milieu intellectuel et moral, la renaissance littéraire, artistique, scientifique, M. Lecomte a voulu, dans son roman, tout raconter et tout peindre ; et, s'il fallait beaucoup de courage pour tenter l'entreprise, il fallait, pour la mener à bonne fin, une ampleur et une puissance dont bien peu de romanciers sont capables. Dire que l'auteur ne paraît pas inégal à sa tâche, c'est faire du livre le plus grand éloge.

Un beau souffle anime ce livre et le soutient d'un bout à l'autre, lui donne sa vivante unité. Maintes scènes, d'ailleurs, en mériteraient une mention particulière pour leur éclat et leur relief. Sans parler des récits qui, de temps en temps, résument les faits de l'histoire avec une précision lumineuse, j'indiquerai du moins la page où M. Lecomte nous peint la rentrée de Thiers dans Paris; celle où il nous montre, à la revue de Longchamp, Thiers et Mac-Mahon se donnant l'accolade, et encore la lettre qu'écrit à Mme Langrune Jean de Villefort, après avoir, en passant par Troyes, assisté au départ de la garnison prussienne. Voilà des tableaux, et il y en a bien d'autres, qui nous donnent l'impression de la réalité même, qui font revivre ces jours inoubliables dans lesquels la France se ressaisissait.

L'auteur de l'*Espoir* ne mérite pas d'être moins loué pour la vérité de ses personnages. Ceux qu'il invente ; car, bien que fictifs, ils n'en ont pas moins, comme nous l'avons dit, leur signification historique. Ceux aussi qu'il emprunte directement à l'histoire; car, s'il ne nous les fait voir que rarement et à distance, quelques mots lui suffisent pour exprimer leur physionomie. Lisez notamment le chapitre où il nous conduit à Versailles : voici Dufaure, avec sa tignasse grise ébouriffée,

sa haute lippe qui lui donne cette ineffable mine grognonne et dédaigneuse ; Jules Favre, avec son masque tragique, la froide intensité de son regard dans le halo bleuâtre qui cerne ses yeux, le rude dessin de sa lèvre impérieuse dominant les flots de barbe blanche ; Dupanloup, avec son nez en bec d'aigle, son menton en éperon de navire, ses noires prunelles dures et perçantes dans sa face pourpre ; Broglie enfin, — dont je voudrais citer entièrement le portrait si caractéristique, — avec sa gaucherie de grand écolier, sa démarche sautillante, son air étriqué et rogue.

En marquant les défauts de l'*Espoir*, en y insistant peut-être un peu trop, j'ai dit aussi que la plupart de ces défauts sont imputables au genre, à ce genre hybride où l'élément romanesque et l'élément historique ne peuvent que se gêner l'un l'autre. Et sans doute j'aimerais mieux, pour ma part, que M. Georges Lecomte eût traité son sujet en s'attachant au seul intérêt de l'histoire elle-même. Mais une œuvre ainsi conçue, quelque talent dont elle témoigne, ne saurait avoir que peu de lecteurs. Or, il faut en souhaiter le plus possible à l'*Espoir*. M. Lecomte, chez lequel le romancier se doubla toujours d'un moraliste, n'a pas voulu seulement écrire un beau livre, mais aussi faire œuvre utile ; l'*Espoir* est un livre de virile inspiration, un livre réconfortant par son généreux optimisme et sa ferveur civique.

Les jeunes gens en particulier y verront — ils ne le savent pas assez ou ils l'oublient trop — ce qu'ont fait pour eux leurs aînés. Et si certains, parmi ceux-là mêmes que n'aveuglent pas des préventions, étaient tentés de mettre à trop peu de prix les bienfaits du régime sous lequel la France, en quelques années, se releva de ses désastres et redevint plus forte et plus prospère que jamais, ils y apprendront de quelle manière la République, déjouant les intrigues, les complots, les coups d'Etat, finit par s'imposer comme le gouvernement nécessaire, comme le seul gouvernement capable de restaurer la patrie.

M. Georges Lecomte voudra, je pense, donner une suite à son livre. Il nous montrera la République, une fois établie, réalisant le vaste plan de réformes et de reconstitution intégrale proposé au peuple Français dans l'assemblée des Gauches sur laquelle prend fin ce premier volume ; belle et noble entreprise où je ne doute pas que ne doive l'encourager le succès de l'*Espoir*.

GEORGES PELLISSIER.

Le Mouvement féministe en Chine

OUS avons tracé ici même le tableau des forces politiques qui se trouvent en présence dans l'Empire du Milieu ; nous avons noté l'influence des nations occidentales sur le renouvellement du monde chinois et l'importance de la réforme scolaire qui a, en quelque sorte, introduit dans la littérature des anciens âges des éléments de sciences exactes et expérimentales (1).

Mais il ne faut pas se le dissimuler : c'est une élite qui remue la Chine jusqu'en ses profondeurs morales; le peuple suit, mais lentement, péniblement.

Maintes fois, des orientalistes nous ont dit : « Si au souffle des réformes, la famille, cette base essentielle de la société chinoise, se désagrège ou se modifie, il sera alors permis de prédire la prochaine aurore d'une Chine nouvelle; sinon, l'état de choses ancien subsistera en dépit des législations contraires. »

Or à ces derniers tenants du dogme de l'immuabilité de la Chine, nous signalerons aujourd'hui des manifestations de la vie publique qui indiquent suffisamment que la constitution familiale tend à se transformer.

D'autre part la littérature d'un peuple est trop bien le miroir fidèle de ses mœurs pour que le mouvement social actuel ne se traduise pas par une littérature romanesque et dramatique nouvelle. Nous caractériserons donc en même temps sommairement l'évolution littéraire en montrant qu'elle accompagne les tentatives de réforme féministe.

I. — *Le sens et la portée du féminisme chinois.*

« La jeune fille est soumise à son père, l'épouse à son mari, la mère à son fils » (2)

(1) Voir les numéros de la *Revue* des 15 juin et 15 novembre 1907.

(2) Egalement la cité grecque et la cité latine maintenaient la femme dans une perpétuelle minorité. Ainsi sur ce point les législations des peuples civilisés du monde ancien concordaient. Car le principe mâle est le principe essentiellement générateur.

Mais alors que l'antique civilisation latine n'intéresse plus que l'historien, l'archéologue, l'épigraphiste, l'organisation sociale de la Chine, dont l'ancienneté remonte encore plus haut, jusqu'ici avait conservé intactes ses pièces maîtresses.

Ce précepte, en Chine, n'avait jamais été discuté; c'est que, plus qu'ailleurs, la famille était la base de l'Etat, et que la subordination de la femme était la loi fondamentale de la famille.

Aujourd'hui, parmi les troubles sociaux qui ébranlent le Céleste Empire, l'on peut observer un véritable mouvement féministe. C'est le symptôme le plus certain de la décomposition de la vieille Chine; car si la femme s'affranchit, si elle sort de son esclavage millénaire, si elle s'oppose à l'homme, les institutions traditionnelles, colonnes de l'édifice social, s'effondreront, et le droit privé sacro-saint tombera en poussière. Il n'y aura plus de culte rendu aux ancêtres, puisque, seul, le chef de la famille avait le pouvoir de perpétuer la religion domestique, de présenter des offrandes sur l'autel du foyer, de faire des prosternations sur la pierre qui cachait le sommeil de ses aïeux. La primauté de l'homme sera anéantie, le mariage de la tradition ne pourra plus être célébré, les commandements des codes seront lettre morte.

Sommes-nous à la veille d'assister à un tel bouleversement ? On ne sait; mais il est incontestable qu'un grand effort apparaît pour se libérer des croyances du passé, pour rompre avec les coutumes anciennes et pour vivre selon les grandes lois de la nature.

Comme dans le monde gréco-latin la raison d'être du mariage légal en Chine est de donner aux morts de la famille des descendants qui aient soin de leur existence sépulcrale; car la tombe n'enferme pas du silence et de la matière inerte ; la sensibilité qui y tressaille encore, selon que les vivants se maintiennent en communication avec elle ou l'abandonnent, se réjouit ou se lamente. Aussi est-ce un élémentaire devoir de piété filiale d'accomplir les sacrifices quotidiens aux mânes et de faire en sorte que jamais la famille ne s'éteigne, privant les morts des honneurs, du culte funéraire qu'ils réclament de leur postérité mâle.

De là la nécessité d'avoir des fils; plus tard, ils célèbreront à leur tour les rites domestiques, et les ancêtres sous la terre seront heureux.

La fille ne compte pas. A huit ans, on lui déforme les pieds; elle vit entre les murs du gynécée dans l'insouciance et l'ignorance. Entre douze et quinze, on la marie; à son insu, on a fait choix de celui qui est devenu son époux. Dès ce moment, elle s'est séparée de ses ascendants paternels et s'est dévouée aux mânes de son nouveau foyer.

Le mari peut répudier sa femme si elle est stérile ; habituellement, il achète des concubines qui deviennent des femmes de

second rang, et les enfants que lui donnent celles-ci sont considérés comme issus de la première femme, c'est-à-dire de l'épouse légitime. La loi, qui ne fait que tolérer la polygamie, ignore les concubines; aussi le mari peut-il les traiter selon son caprice.

Si la femme légitime est stérile, sa situation au foyer est extrêmement précaire : elle n'a pas satisfait à son devoir, qui est d'être mère, et mère d'enfants mâles. Il suffirait de peu pour qu'elle soit accusée d'impiété filiale, d'inconduite, de jalousie — causes de répudiation. De son côté, il lui est impossible de se dégager du lien conjugal; elle ne saurait divorcer contre la volonté de son mari. Et pour se libérer, c'est ordinairement au suicide qu'elle a recours.

Quant à la veuve, si elle appartient à la classe pauvre, elle peut se remarier; si, au contraire, elle pleure un mandarin, elle est condamnée au veuvage jusqu'à la fin de ses jours dans la demeure de ses beaux-parents de qui elle devient la propriété

Seule, la femme qui a mis au monde de nombreux fils a un sort enviable; elle acquiert considération et respect; on l'honore, on la vénère puisqu'elle a doté l'ascendance d'une lignée d'héritiers : la mémoire des ancêtres vivra. Et en cas de veuvage, sa capacité, son autorité augmenteront, jusqu'au jour où le fils aîné prendra la place du chef de famille; mais encore, au déclin de sa vie, l'épouse qui a été féconde continuera à recevoir les hommages de son entourage, tant, au nom des morts, chacun lui est reconnaissant de sa maternité passée.

On se rend donc compte que s'il nous est permis de constater des signes non équivoques d'émancipation féminine, nous pourrons pronostiquer la ruine plus ou moins prochaine de l'antique organisation familiale. L'autorité du chef de famille ébranlée, tout croule.

A cet état de choses nouveau il faudra un droit privé nouveau, une constitution familiale nouvelle. On pressent déjà tous les problèmes que cette transformation soulèvera.

II. — *Les manifestations féministes.*

Et d'abord, le mouvement féministe chinois se rattache-t-il à une doctrine antérieure, clairement formulée, ou est-il né spontanément, d'aventure, à la faveur et à la suite des revendications politiques et sociales du parti de la « Jeune Chine » ?

En 1891, K'ang Yeou-wei, le chef de l'école réformiste, publia ses travaux exégétiques sur les classiques chinois; c'était une interprétation large et libérale de l'enseignement de Confucius et

de ses disciples ; il y démontrait que les Sages, loin de condamner les tentatives de rénovation, les justifient quand l'avenir de la race et du pays se trouve en jeu. L'entreprise était hardie; le parti Vieux-Chinois persifla K'ang Yeou-wei; mais celui-ci s'étant réclamé des principes sacrés, put exposer les nouveautés les plus extrêmes. Or, sa pensée maîtresse était que, dans l'évolution des peuples, une « démocratie où les masses partagent les responsabilités du gouvernement et *où les deux sexes jouissent de droits égaux* » doit caractériser la période actuelle.

On pourrait donc reconnaître que K'ang Yeou-wei, le « Confucius moderne », l'auteur de la révolution de 1898, a fondé, il y a dix-sept ans le féminisme chinois.

Mais il ne compléta pas davantage sa pensée. Plus tard, quelques-uns de ses disciples immédiats dégagèrent de leurs lectures la notion et la justification du féminisme mondial et scientifique (1) ; c'est au nom du droit naturel qu'ils revendiquèrent, dans le droit public et dans le droit privé, l'égalité des deux sexes. Il ne faut pourtant pas s'illusionner; en réalité, la condition inférieure dans laquelle vivait la femme chinoise était à leurs yeux une survivance honteuse du passé; et c'est moins par pur sentiment de justice sociale que pour faire disparaître un état de choses qui donnait encore à leur patrie une couleur de barbarie, que tous ces novateurs se promettaient de débarrasser la femme des chaînes anciennes.

Il faut bien dire que celle-ci était digne de sa libération; du moins dans la classe des notables et aussi dans celle des mandarins.

Qu'il nous suffise de citer ces quelques exemples :

Mlle Siu Peng-sie était fille unique d'un tao-t'ai extrêmement riche; après la mort de celui-ci, elle en hérita conformément à la loi. Mais elle donna aussitôt au Trésor une somme de 200.000 taëls, destinée à la fondation d'un grand collège de filles à Tchen-tcheou, dans le Ho-nan, sa province natale ; elle offrit ensuite 100.000 taëls à des personnes désireuses de diriger un journal d'éducation; enfin 50.000 taëls servirent à l'installation dans le village où elle naquit d'une école de filles. Ces générosités une fois faites, il lui resta 200.000 taëls; elle en donna une partie à sa mère, puis elle partit pour le Japon, afin d'y étudier l'organisation de l'enseignement des jeunes filles.

Une vie encore édifiante est celle de Mme Ts'ieou-k'ing; mais combien en est triste le dénouement!

(1) Aujourd'hui la *Femme* de Bebel est très lue.

A dix-neuf ans, elle fut mariée à un sous-préfet du Hou-nan; elle mit au monde un garçon et une fille, puis vint à Pékin où elle apprit l'anglais et le japonais. Elle se plaisait dans la société des enfants, et elle rêvait à une science de l'éducation qui eût épargné aux hommes déboires et misères. Mais son mari ne partageait pas ses aspirations humanitaires ; elle en souffrait cruellement; toutes ses tentatives pour le convaincre de la nécessité d'une réforme morale et sociale demeuraient vaines. Alors, en dépit des lois, elle quitta librement le logis commun en emmenant ses enfants qu'elle confia à sa mère. Puis elle forma le projet d'aller parfaire au Japon une instruction qui ne lui suffisait pas. Bientôt, elle s'installait à Tôkyô où elle suivit assidûment les cours des grandes écoles et fréquenta les bibliothèques.

De retour en Chine, elle fonda un journal hebdomadaire, le *Niu pao* (journal des femmes) ; elle y défendit avec ardeur la cause féministe. Elle fit ensuite un nouveau séjour au Japon; et, après la mort de sa mère, elle revint définitivement dans sa province natale. Des notables, émerveillés de son savoir, l'appelèrent, en 1907, à la direction de l'école de filles de Tchao-hing, dans le Tche-kiang. Non contente d'enseigner à ses jeunes élèves les sciences européennes et la morale chinoise, elle faisait encore le soir des conférences aux adultes. Tant de dévouement ne pouvait que déplaire aux mandarins conservateurs; mais cette courageuse jeune femme n'était point sensible aux intimidations.

Le 6 juillet dernier, le chef de la police de Tchao-hing, nommé Siu Si-lin, qui était secrètement affilié au parti révolutionnaire, tua le gouverneur du Ngan-houei ; il espérait s'emparer ensuite du gouvernement de la province, mais il fut saisi avec ses complices et décapité sur l'heure. Les jours suivants tous les jeunes gens instruits de la préfecture furent arrêtés, et Mme Ts'ieou-k'ing, amenée devant une sorte de cour martiale, apprit qu'elle était accusée d'entretenir des relations politiques avec le meurtrier Siu Si-lin, Elle fut condamnée à la peine de la décapitation. A sa profession de foi réformiste, elle ajouta : « Dans ma chambre à coucher, quatre cents dollars ont été dérobés par les soldats du préfet; je prie mes juges d'user de leur pouvoir pour retrouver cette somme que je désirais distribuer aux pauvres gens de mon pays. » Elle supplia ensuite le tribunal de lui permettre de ne pas se dévêtir, ainsi que l'exige le règlement criminel, avant de monter à l'échafaud. On lui accorda cette dernière grâce.

Récemment encore, les journaux chinois rapportaient ce fait non moins curieux :

Mme Wou Fang-lan, acquise aux idées progressistes, ne comprimait plus ses pieds dans des bandelettes. Sa belle-mère, considérant cette négligence comme une atteinte aux mœurs et aux coutumes, et comme une déchéance pour une fille noble, lui infligea de cruels traitements. Mme Wou Fang-lan, plutôt que de céder, subit les tourments jusqu'à la mort.

Le vice-roi Touan-fang, qui n'est pourtant pas suspect de réformisme, a fait blâmer la mégère et « a écrit de sa propre main une devise élogieuse sur un riche tableau horizontal qu'il a offert à la famille en l'honneur de la défunte. » En outre, le préfet a condamné le beau-père de la jeune femme martyrisée à une amende destinée à couvrir les frais de la fondation d'une école de filles ; cette école sera désignée sous le nom de *Fang-lan hio-tang* (école de filles créée en souvenir de Mme Fang-lan). Enfin, la femme et les deux filles de ce fonctionnaire ont fait le panégyrique de la jeune réformiste et ont constitué une association féminine dite des « pieds naturels ».

III. — *Associations féministes.*

Ces associations sont chaque jour plus nombreuses. Souvent, sous le prétexte de réagir contre la mode des « petits pieds », elles poursuivent un but d'intégrale réforme familiale. En maintes localités, les jeunes filles, une fois réunies dans leurs clubs, se donnent le nom de « filles obéissant à leur propre volonté » ; elles jurent de choisir elles-mêmes leur époux, et, si leur bonheur l'exige, de s'opposer aux ordres de leurs parents.

La propagande féministe est en majeure partie subventionnée par ces sociétés de femmes ; toujours davantage elles participent aux mouvements politiques et leur donnent une impulsion nouvelle ; c'est ainsi que les femmes et les jeunes filles de la province du Tché-kiang ont protesté dans des réunions contre l'emprunt qui devait être fait à l'Angleterre pour la construction d'une importante ligne ferrée et ont, prêchant d'exemple, souscrit pour cent mille dollars d'actions.

Enfin, grâce à ces sociétés, la veuve sans enfant, la répudiée ne sont plus abandonnées à leur malheureux sort. On leur donne de nouvelles raisons de vivre en les employant dans des services administratifs, banques, hôpitaux, etc. ; quant à celles qui ont quelque culture, elles vont au Japon suivre des cours ; si elles sont sans ressources, leurs compagnes pourvoient à leur entretien.

On voit ce qui caractérise ces jeunes femmes chinoises. C'est par l'instruction qu'elles veulent conquérir leurs droits, qu'elles se dégagent des entraves des anciens âges, c'est aussi par l'apostolat social, par la bonté et la persévérance, par le sacrifice personnel aux collectivités misérables. Il faut véritablement que la Chine soit bien loin de nous, il faut que tout ce qui nous a été rabâché de son passé trouble encore notre vue pour que rien de ce bel effort féminin vers une morale nouvelle n'attire notre attention. Et pourtant, comme il est loin de leur mentalité, de leur hérédité, l'idéal où elles s'attachent ! Jamais, dans le monde occidental, il n'a été osé pareille entreprise contre la tradition ; et le plus grand acte d'impiété qu'ait vu la terre, c'est en cette Asie « immuable » qu'il se commet, et par cet être dont des siècles de gynécée, disait-on, avait appauvri le sang et l'esprit, par la femme « aux petits pieds » !

Qu'on ne vienne pas dire que nous ne nous trouvons qu'en face de quelques exceptions. Et si cela était ? Il n'y avait pas en Chine de femmes privilégiées ; toutes étaient également soumises aux dures lois de la servitude ; aussi, qu'une seule s'affranchisse, et nous pouvons en conclure que cet acte isolé a la valeur d'un fait social. Un esclave qui rompt ses liens parmi d'autres soumis et dociles manifeste, certes, une force individuelle, mais le fait d'avoir réussi à secouer le joug prouve aussi que toute la troupe de l'ergastule n'est pas loin d'en faire autant.

Aussi bien sont-ce des exceptions ces départs annuels de jeunes filles de seize à vingt-quatre ans pour les écoles du Japon ? Devons-nous considérer comme une simple singularité la création, à Pékin à Chang-haï et dans toutes les grandes villes, d'une « Gazette des femmes et des jeunes filles » (*Wou niu houei pao*) ? (1) Et dirons-nous enfin que dans une étude sur la Chine nouvelle il serait inutile de mettre en vue tout ce qui concerne la doctrine officielle sur l'enseignement public des femmes ?

(1) Dans un des derniers numéros du *Pei king niu pao* on lit :

« O vous, deux cent millions de Chinoises, nos sœurs, écoutez. En Chine, on dit que l'homme est supérieur et la femme inférieure, que l'homme est noble et la femme vile, que l'homme doit commander et la femme obéir. D'où viennent ces discours si peu conformes au droit ? De lettrés dont l'intelligence abâtardie a expliqué faussement les livres des anciens. Ces lettrés ont dit que la nature de l'homme et celle de la femme diffèrent, qu'en général la femme est faible, d'une intelligence sans profondeur, que, dans l'accomplissement de ses devoirs sociaux, ses forces défaillent et qu'elle doit, par conséquent, demeurer

IV. — *Le féminisme officiel.*

Car il y a sur ce point une doctrine officielle; et l'enseignement public est définitivement organisé. Que l'on écarte, si l'on veut, tous les autres signes d'évolution familiale et féministe, mais on ne peut pas ne pas tenir compte de celui-là. Or, dans quel pays béni l'Etat réalise-t-il des réformes sans y être poussé par l'opinion ou par les événements? En Chine, la réglementation scolaire de 1904, que nous avons analysée ici même, est l'aboutissant d'un mouvement politique et social extrêmement complexe; tout un ensemble de circonstances intérieures et extérieures lui ont donné le jour. Et c'est sous une même pression, sous une même influence qu'en avril 1907, les gouvernements de Pékin ont ajouté à l'ordonnance scolaire un texte relatif à l'enseignement des femmes. En tout ceci, ils ont, du reste, agi par pur esprit d'imitation, et non point avec la conscience que la femme, comme l'homme, a droit à l'instruction; l'Europe reste à leurs yeux le modèle indiscuté, et ils s'en inspirent jusqu'à donner une consécration officielle à la révolution des mœurs que souhaitent les intellectuels, jusqu'à saper à leur tour le statut familial et social de la vieille Chine.

Mais encore ici ce sont les femmes, ce sont les propres femmes des ministres chinois et mandchous qui indiquent le chemin des réformes.

A la portée des femmes sans culture il y a un raisonnement plus simple. Dans un livre, *l'Education des femmes* on lit :

« La femme, dit-on, doit s'appuyer sur l'homme. Mais ne sommes-

sous la domination de l'homme. La nature de l'homme et de la femme est la raison universelle du Ciel; or, ce principe céleste n'a ni forme, ni figure; comment donc peut-on faire des distinctions, et dire que la nature de l'homme est d'une sorte et celle de la femme d'une autre! »

Citons encore ce passage d'un article de la doctoresse King Ya-mei dans la *Revue des étudiants chinois :*

« D'après notre système philosophique, l'homme est le *yang* (principe mâle) et la femme le *yin* (principe femelle); mais nulle part on ne dit que la monade puisse exister sans le concours des deux; nulle part l'on ne trouve que les deux éléments diffèrent en importance : au contraire, nos livres insistent sur ce point que le concours harmonieux des deux est également nécessaire et qu'aucun des deux ne doit avoir une place prépondérante. Si le *yin* fait défaut, le résultat est le même que si le *yang* n'avait pas apporté son concours.

nous pas ses égaux? S'il n'y avait pas de femmes, y aurait-il des hommes? Pourquoi nous dire de compter sur eux pour notre nourriture? Les chiennes et les poules ne savent-elles pas trouver la leur? »

Récemment, la seconde femme du célèbre Yuan Che-k'ai, président du ministère des affaires étrangères, prononça dans une réunion un discours que l'on peut ainsi résumer :

On dit que la population de la Chine est de 400 millions d'habitants. Mais si l'on retranche de ce chiffre celui des femmes chinoises et qu'on les considère comme des nullités, la Chine n'a plus que la moitié de ses habitants! L'autre moitié est pour les fonctionnaires un objet de luxe, de plaisir, de dépenses! La femme qui n'est pas instruite n'est que cela ! En restant dans l'ignoranre, elle fait tort non seulement à elle-même, à sa famille, mais encore au pays.

Qu'on jette un regard sur les puissances qui se trouvent à l'est et à l'ouest de la Chine, on verra que la force de ces puissances dépend uniquement de ce que les sciences sont enseignées aux hommes et aux femmes. Voilà pourquoi la civilisation fait des progrès! Voilà pourquoi les connaissances des choses augmentent chaque jour! Il n'y a là aucun effet du hasard.

Regardez le Japon. Les écoles de filles atteignent un chiffre élevé; et il y a plus de cent écoles supérieures. Aussi les femmes des Japonais peuvent-elles concourir au progrès du pays.

Partout la civilisation avance; il convient de marcher avec elle. Choisissons donc, parmi les femmes, celles qui ont le plus d'aptitudes pour se consacrer à l'enseignement; et quand bien même elles seraient obligées de sortir de leur maison pour aller enseigner, je ne les aimerais ni ne les respecterais pas moins.

Tel est, en effet, le grand obstacle que rencontre le féminisme chinois. Car, si beaucoup de jeunes filles sentent en elles la force de renoncer aux croyances et aux coutumes anciennes, il en est peu encore qui osent affronter les préjugés, les conventions de la société; indépendantes, libres de leur corps, affranchies du séculaire régime de la séquestration, c'est pour elles la pire des conditions; elles sont déshonorées, perdues de réputation, au ban du monde. Et il faut un rare courage pour affirmer qu'il est permis à la femme chinoise d'enfreindre les lois de la morale régnante quand elle se voue à la haute mission de l'enseignement.

Précieux encouragement! Et un tel langage ne nous donne-t-il pas à penser que les ministres de Pékin, en organisant l'enseignement des filles, ont quelque peu agi à l'instigation de celles qui, à leur foyer, conquièrent chaque jour une plus grande part

d'autorité (1). Il y a des maximes dans ce nouveau code d'éducation féminine qui, vraisemblablement, n'émanent pas d'un cerveau d'homme; il y a, par contre, toute une série d'articles où le souci de conserver l'ordre existant manifeste que le rédacteur du « sexe fort » a su résister à l'influence des novatrices impatientes.

Le passage suivant donne une idée de l'esprit de cet acte gouvernemental, du féminisme officiel.

Les vertus des femmes chinoises ont toujours été hautement estimées de tous. Que les jeunes filles de nos écoles soient donc, comme leurs aînées, chastes, paisibles, obéissantes, modestes, économes et charitables.

La famille et l'Empire sont intimement liés ; c'est pourquoi, là où les familles sont prospères, les mœurs sont dans un état florissant et l'empire est consolidé.

La bonne éducation des citoyens de l'Empire dépend de la bonne éducation des femmes. Le gouvernement de la famille sera parfait si les mères sont bonnes et vertueuses.

Il y a en Chine de mauvaises mœurs. Des hommes regardent les femmes avec mépris ; d'autres les traitent avec dureté. Les écoles réformeront ces mœurs.

Les femmes comme les hommes doivent exercer une profession. Elles ne doivent plus passer leur vie à manger, à bavarder, sans travailler.

Elles resteront soumises à leurs père, mère, mari et gendre.

Quant aux propos pervers, aux habitudes vicieuses tendant à rapprocher librement les sexes, il faut les combattre ; la femme ne peut pas avoir le droit de choisir son mari, etc...

Il y a visiblement là une conception moins asiatique du rôle de la femme ; mais avec quelle prudence le gouvernement lâche la bride ! Et combien vite il barre la route ! Ainsi quand le ministre de l'instruction publique fut amené à constater l'esprit d'indépendance des jeunes filles dans les grandes villes du littoral, il interdit :

...aux élèves des écoles de prendre part aux réunions où l'on parle mal de l'administration, aux conférences organisées par les jeunes gens, de former des comités d'études, des clubs, des associations, de fonder et de diriger des journaux, d'écrire sur l'évolution sociale, etc.

Cette série de prohibitions n'a du reste, enrayé d'aucune manière

(1) La Cour a écouté de si bonne grâce les conseils que lui donnaient les femmes des ministres, qu'elle a décidé d'envoyer à l'étranger trente jeunes filles désireuses d'étudier la médecine, les arts industriels ou les beaux-arts.

le mouvement féministe. Il progresse chaque jour. Les institutrices comme la malheureuse Ts'ieou-k'ing sont nombreuses. Et nombreuses aussi les familles de la bourgeoisie où d'un commun consentement, tacite plutôt qu'exprimé, l'antique autorité paternelle a été annulée.

V. — *Les nouvelles mœurs.*

L'émancipation de la femme chinoise bouleverse toutes les vieilles coutumes.

Un marchand de Canton devait épouser une jeune fille que ses parents lui avaient choisie et qu'il ne connaissait pas. La veille des noces, une élégante chinoise entre dans sa boutique.

— Etes-vous bien M. Li ? Oui ? Eh bien c'est moi que vous épouserez demain !

Ebahissement du marchand devant une telle désinvolture et un si complet mépris des usages. Mais l'effrontée poursuivait :

— Si je consens à devenir votre femme ou, plutôt, si je me laisse emmener sous votre toit, vous m'accorderez une pension mensuelle à titre de gages pour l'humble servante que je deviendrai, selon la loi, à l'égard de vos parents.

« Oh ! vous doutez de moi-même. Qu'à cela ne tienne ! Accompagnez-moi chez mes parents et promettez leur de leur verser cette rente mensuelle. N'est-ce point de toute justice ? Admettrez-vous que je sois gratuitement la servante de vos père et mère ? »

Mais, l'autre ne répondant pas, la jeune fille prit la porte, non sans ajouter qu'elle avait dit son dernier mot.

Cependant à quelques jours de là, le marchand signa l'engagement qui lui était demandé !

Le journal chinois qui rapporte le fait, bien que, dit-il, partisan des réformes, juge néanmoins que cette demoiselle a dépassé « les limites des principes ». Mais combien de femmes ont applaudi à cette hardiesse ! Elles veulent bien encore être respectueuses des lois, des traditions, consentir à aliéner la petite indépendance dont elles jouissent au foyer natal, à devenir la chose des parents du mari, mais que ce soit moyennant finances !

Tout s'en va. Certes oui ! Et nombreuses sont les conséquences de la transformation familiale, dont le féminisme n'est qu'un aspect.

Ainsi plusieurs vice-rois ont dernièrement édicté un règlement relatif aux cérémonies nuptiales et mortuaires : « les usages ridicules qui ne causent que des dépenses inutiles sont supprimés. »

La mutilation des pieds a été interdite par le gouvernement,

grâce aux sociétés de femmes dont il a été question et aussi aux ligues, composées d'indigènes et d'européens, qui faisaient depuis longtemps la guerre à cette mode barbare. Et le pied atrophié, le « nénuphar d'or » est devenu une rareté ; le chinois distingué, qui naguère n'eut pas accordé qu'une femme sans petits pieds pût être séduisante, se moque de cette coutume !

Il est question aussi — et ceci est plus grave — de la « suppression des dieux ». Un marchand de Singapour a envoyé au vice-roi des deux Kouang un long article où il explique que la « croyance aux esprits est nuisible ». Le vice-roi a ordonné de tirer trente mille exemplaires de cet article et d'en couvrir les murs des villes et des villages. Des autorités de Pékin ont prié « le trône de ne plus se rendre aux pagodes ; cette abstention permettra de supprimer les superstitions et les idoles ».

Voilà qui était fatal. Si le chef de famille abdique ses prérogatives, se dépouille de son prestige, les ancêtres sont délaissés ; s'il n'y a plus de culte privé dans ce pays du rationalisme utilitaire, on sera de moins en moins porté à rendre un culte au Ciel, à la Terre, aux Astres, aux Esprits des Montagnes et des Fleuves.

Mais ici le féminisme aboutit à cet immense courant de libération intégrale, où se confondent également revendications politiques et sociales.

VI. — *Les romans européens prisés en Chine.*

Au point de vue littéraire, la caractéristique de l'époque est le nombre considérable de traductions ; c'est là un des meilleurs indices de la pénétration réelle des idées européennes.

Mais ces traductions ne sont point faites sans choix ; et la liste des ouvrages translatés en chinois suffirait à montrer l'inclination des intelligences, à caractériser le mouvement social.

On traduit de préférence des ouvrages anglais. En effet, il y a peu d'étudiants sachant bien une autre langue européenne ; c'est que, d'une part, San Francisco est le centre d'instruction occidentale le plus rapproché (quand ce devrait être Hanoï) et que, d'autre part, l'infériorité de l'enseignement du français est manifeste.

Outre les livres ayant un but d'instruction (1), on peut distin-

(1) Les ouvrages d'étude répandus dans les écoles chinoises sont des traductions de manuels en usage au Japon. L'original pour les traités de mathématiques, de physique, de chimie, de mécanique est américain ou anglais ; pour les ouvrages d'art militaire, il est allemand.

guer plusieurs classes d'œuvres traduites. D'abord le roman historique à la Dumas et le roman d'aventures à la Jules Verne obtiennent un grand succès. Wells avec son *Voyage dans la lune*, fait fureur ; le boulet du canon monstre où prennent place les voyageurs a été l'objet de bien des discussions. *Robinson Crusoé* (appelé *Lou-pin-suen*) passionne tout autant grandes personnes et enfants ; il a suffi de quelques mois pour faire de Vendredi — « le fidèle Vendredi » — un personnage aussi populaire que chez nous.

La vogue de ces deux romans est significative ; ce qui a plu au lecteur chinois c'est l'esprit d'initiative, d'ingéniosité des héros, c'est leur foi dans l'avenir, leur bel optimisme, leur confiance en eux-mêmes, et ces horizons nouveaux que découvre le regard des hommes entreprenants et instruits. Il y a là des prouesses bien propres à faire rêver ce peuple à la veille de déployer ses énergies intactes et de se jeter dans l'inconnu de la vie industrielle ; il saura y apporter la sagesse et la persévérance de Robinson, et comme les deux Anglais de Wells, curieux des mystères de la lune, il s'y livrera à la fois avec ingénuité et audace.

Nous citerons encore parmi les romans d'aventure et d'histoire les plus lus : les *Aspects de Paris*, traduits de l'anglais, la *Conquête du Mexique*, l'*Aiguille empoisonnée*, la *Duchesse d'Angoulême*, et surtout *Wai-Kou-nou* (traître qui vend son pays) dont l'original est un roman paru il y a quelques années dans un grand journal parisien du matin.

Enfin le notable, l'étudiant, qui chaque jour dans les clubs discourent sur la nécessité de racheter aux étrangers les concessions de chemins de fer et de mines, de chasser les usurpateurs mandchous, de renverser l'empire autocratique et d'établir un gouvernement représentatif, ce notable, cet étudiant, affiliés aux « Trois Points », au « Nénuphar blanc », traqués par les sbires des vice-rois, s'intéressent aux romans sur les sociétés secrètes de tous les pays, aux romans socialistes et aux histoires de police secrète. On reconnaît bien là le goût chinois. La Chine n'est-elle pas la terre classique des conjurations, des confréries mystérieuses ?

Actuellement tout ce qui a rapport aux partis révolutionnaires russes passionne extraordinairement le public ; citons *Hin-ou-tang* (*nihilistes = hin :* vide, creux — *ou* : négation — *tang :* bande). Le plus lu des romans socialistes est le *Looking backward* de Bellamy (*Cent ans après ou l'an* 2.000), intitulé en chinois (*Houei t'eou kan* qui traduit textuellement « regard en arrière ».

Et comment le « Napoléon des détectives » n'aurait-il pas parcouru la « Terre Fleurie », provoquant l'enthousiasme et l'admiration ? Comment le nom du glorieux Sherlock Holmes n'aurait-il pas fait résonner l'oreille de tous les Chinois ? Holmes devient en chinois *Fou-eull-mo-se*. Les exploits de Fou-eull-mo-se ont fait pâlir les aventures les plus merveilleuses de la littérature nationale.

VII. — *La littérature féministe.*

Deux grandes œuvres littéraires répondent à la transformation sociale — familiale et féministe — que nous venons d'indiquer. Ce sont deux romans.

L'un a pour titre *Tse yeou kie hoen* c'est-à-dire, à peu près, *Mariage libre*. C'est une thèse directe contre la conception chinoise du mariage, contre le rôle inférieur de la femme dans la société traditionnelle. L'affabulation en est pour ainsi dire européenne ; mais, de plus, au point de vue purement littéraire, il semble qu'il y ait là, dans le choix du sujet, dans la charpente de l'intrigue, dans la coupe du récit, une imitation de notre roman réaliste ; et, aussi bien, ce dernier mot n'exprime-t-il pas le caractère essentiel de toute la littérature chinoise? Qu'il nous suffise de citer le *Choui-hou-tchouen* (Histoire des rivages) avec ses cent-quarante histoires comiques, le *Chi-naï-ngan*, roman de mœurs, dont la vogue parmi le peuple et la jeunesse fut grande au XV[e] et au XVI[e] siècles, etc., etc. Mais ce qui distingue *Mariage libre* de toutes les œuvres précédentes, ce qui en a fait la profonde originalité, c'est qu'il ne s'égare pas dans les souvenirs classiques, ni dans tous les innombrables à-côtés du milieu chinois. Plus de ces placages d'idiotismes locaux, qui rendent la littérature du Céleste Empire si fastidieuse à celui qui n'est pas initié à son folk-lore, plus de ces âmes à la fois puériles et fantastiques, ou de ces agaçants tempéraments d'épiciers. Mais, tout en tenant compte, comme les réalistes anglais et français, des mille influences qui agissent sur la formation des caractères, l'auteur de cette œuvre si étrangement nouvelle fait preuve d'un sens philosophique plus humain que proprement chinois.

Au reste, cet auteur, ou, plus exactement, l'auteur présumé, est Tchang Ping-ling, le lieutenant de Souen Yi-sien, du chef du parti révolutionnaire, le rédacteur principal du *Min pao*, le grand journal socialiste. La lecture chez tous ces hommes d'élite est immense ; et l'on peut dire qu'intellectuellement ils n'appartien-

nent plus à leur milieu. C'est sans doute la raison pour laquelle ils savent si bien le juger.

L'intrigue de *Mariage libre* est des plus simples. Il s'agit des amours de deux jeunes gens qui ont à lutter contre la résistance de leurs parents ; le jeune homme enlève la jeune fille, et, en dépit des obstacles, des embûches que la société du passé sème encore sur leurs pas, ils se rendent dignes l'un de l'autre par le courage dans l'adversité. Les mots « mariage libre » ne sauraient donc être pris dans le sens d'union libre ; une fois que ces jeunes gens ont éprouvé leurs sentiments réciproques, ils s'unissent indissolublement.

Le second roman, dont le succès n'est pas moins grand, a pour titre *Niu-wa che* ou la *Pierre de Niu-wa.* Ici nous restons dans le domaine si souvent parcouru de la mythologie chinoise ; mais que l'on ne s'y méprenne pas : ce roman n'est en quelque sorte qu'un apologue ; visibles sont les allusions aux problèmes de l'époque actuelle, et la conclusion en est toute féministe. Les génies n'apparaissent que pour aguicher le public et pour le mettre sur le chemin des nouveautés.

C'est de très bonne grâce que l'empereur Fou-hi, qui naquit vers l'an 2850 avant J.-C., prête assistance aux réformistes de 1908. Ce souverain, du reste, au cours de son règne de cent-quinze ans, a été prodigue en bienfaits : il apprit aux Chinois à cuire les viandes, il inventa les instruments de musique, il établit enfin les lois du mariage. Sa sœur, la déesse Niu-wa, était particulièrement instruite des pensées du grand homme; c'est elle qui, dans le roman, interprètera la doctrine féministe: la légende ayant dit qu'un vaste trou perce le ciel, Niu-wa le bouchera à l'aide d'une pierre. Morale : Les femmes peuvent et doivent collaborer à la grandeur de la Chine.

Ce roman, d'apparence archaïque, contient donc en faveur d'une société régénérée une thèse de forme plus atténuée, plus tempérée, mais, en réalité, non moins ardente que celle qui est incluse dans *Mariage libre.* Et même, à travers la gaze du mythe, est-il aisé de voir se dessiner l'esquisse de l'organisation politique de la future Chine.

Tels sont les deux grands romans sociaux de l'année.

Dans le théâtre, les préoccupations de l'heure présente se reflètent plus difficilement. On observe peu de changement ; ce sont les éternelles pièces historiques, les drames domestiques, les

comédies, si souvent reproduits, et que Bazin et Stanislas Julien ont publiés il y a plus d'un demi siècle chez nous. Néanmoins une tentative de théâtre à visées politiques et sociales a été faite à Chang-haï par le célèbre acteur Wang Siao-nong ; le succès n'en a pas été très concluant, car les allusions souffraient un peu du voisinage des tirades classiques (1).

Aussi bien, à mesure que le mouvement social progressera, que les revendications des partis et des groupes avancés se préciseront, que les cas de conflits domestiques, locaux, nationaux augmenteront, la matière littéraire s'enrichira, les souffles de la vie feront éclater les vieux cadres et dissoudront les thèmes inlassablement ressassés, que le temps avait comme stéréotypés.

La vieille littérature périra avec la société dont elle était née; avec une nouvelle société — « où les deux sexes jouiront de droits égaux » — surgira une nouvelle littérature.

ALBERT MAYBON.

(1) L'on joue bien, depuis peu, des « pièces progressistes », mais elles sont sans valeur littéraire. Que l'on imagine une enfilade de tableaux, sans lien entre eux, chacun faisant apparaître le ridicule des vieilles coutumes.

Ainsi, pour critiquer la mode des petits pieds, on représente une ménagère vaquant à ses affaires. Il pleut, et elle n'ose s'aventurer sur le terrain glissant : ses pieds difformes la tiennent prisonnière; cependant l'heure presse, et son riz, pour le repas du soir, n'a pas encore été trempé à la fontaine. Elle prend enfin courageusement son parapluie, mais à peine a-t-elle fait un pas dehors qu'elle roule à terre; et, confuse, elle envie les pieds solides de son mari.

Nous n'avons pas non plus à parler ici des essais du dramaturge Kouo Kia-ki, celui que les Européens ont surnommé « le Sardou de la Chine ». Il adapte pour le théâtre impérial des pièces jouées à Paris.



CHEZ LES POÈTES

Anthologie des chefs d'œuvre classiques, publiée sous la direction de M. Charles Simond, *I. L'Inde, II. La Grèce.* — *Les Muses Françaises, Anthologie des Femmes-Poètes* (1200-1891), par M. Alphonse Séché. — *Poèmes,* par M. Archag Tchobanian. — Divers.

Aimez-vous les anthologies? On en publie partout. Et l'on a raison, s'il faut en juger par l'empressement que met le public à les lire. Elles cueillent vraiment les fleurs des littératures quand elles sont bien faites.

Le plaisir qu'on prend à les feuilleter ne va pas d'ailleurs, au moins pour ceux qui créent, sans quelque mélancolie. C'est à elles que toute œuvre aboutit, — quand elle y aboutit ! Tant d'efforts vers la difficile perfection, tant de luttes intérieures, tant d'âpres combats au nom d'un idéal de beauté — pour que les plus heureux, longtemps après leur mort, soient représentés par une page dans un petit volume! Les anthologies sont des livres exquis et un peu funèbres. Elles me font toujours penser à ces gerbes de roses qu'on met sur les cercueils...

M. Charles Simond entreprend, chez l'éditeur Louis-Michaud, la publication en plusieurs volumes d'une *Anthologie des Classiques* de toutes les époques et de tous les pays, prosateurs et poètes. Le plan de cette Encyclopédie littéraire illustrée est excellent ; et les deux premiers volumes publiés, l'*Inde* et la *Grèce*, tiennent, pour leur part, toutes les promesses du vaste et brillant programme. Combien peu nous connaissons — je parle des profanes — la prodigieuse littérature sanscrite, vous le constaterez en parcourant l'Anthologie de l'Inde, que publie M. Georges Frilley, avec une remarquable Préface de M. E. Ledrain. Et vous vous retremperez aux grandes sources grecques en relisant les morceaux d'Homère, de Pindare, d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide et de ce Théocrite encore si moderne, choisis avec goût par M. Raoul Vèze, et préfacés par

M. Paul Risson. M. Charles Simond publie, en tête de l'un et l'autre volume, un « Essai sur l'Inde et l'Occident » et une « Etude sur le génie grec, » qui dépassent de beaucoup les habituelles introductions de ce genre, et où se retrouvent les qualités éminentes de notre collaborateur : ampleur de l'érudition et lumineuse netteté de l'exposition.

Chez le même éditeur, M. Alphonse Séché publie une anthologie de nos femmes-poètes, *Les Muses Françaises*. C'est un livre très plein, très instructif, et très amusant. M. Séché a fait, quand il l'a pu, précéder les vers de chaque poétesse par le portrait de l'auteur ; et il a constitué là une galerie de figures féminines fort intéressante. Oh ! l'aimable physionomie qu'avait Mme Amable Tastu ! Mme de Girardin était décidément digne, par sa beauté, d'être appelée la dixième muse, et Louise Colet, avec ses « anglaises » romantiques et ses yeux de chatte amoureuse, apparaît aussi une bien jolie femme. Quant à Mme Ackermann, elle ressemble, sur le portrait de Lobel-Riche, à Hugo lui-même vers cinquante ans.

Il y a beaucoup de vers dans cette anthologie, non pas tous très beaux, mais très variés, et toujours pleins de qualités au moins charmantes. Je n'ai pas à faire l'éloge une fois de plus des grandes poétesses, Louise Labbé ou Marceline Desbordes-Valmore ; mais chez les *minores* même, on trouve du talent. Vous pourrez lire dans ce volume de très jolis vers de Louisa Siéfert, et deux pièces tout à fait exquises, surtout *l'Anniversaire*, de cette diaphane Ondine Valmore, qui s'évapora aux premiers rayons de la vie comme une brume du matin. Et je ne crois pas qu'un poète ait jamais rien écrit de plus beau sur Jeanne d'Arc, qu'un simple quatrain de Mlle de Gournay, la fille adoptive de Montaigne, qui se révèle en ces vers forts et drus comme une sœur aînée de Corneille :

Peux-tu bien accorder, Vierge du Ciel chérie,
La douceur de tes yeux et ce glaive irrité ?
— La douceur de mes yeux caresse ma patrie,
Et ce glaive en fureur lui rend sa liberté.

Ce premier volume s'arrête aux dernières poétesses romantiques ; M. Séché en prépare un second, qui sera consacré à

nos contemporaines. Il y fera figurer peut-être Mesdames Jane Mercier-Valenton, nostalgique et émouvante dans *les Choses qui furent*, Alice Crespy, tendrement passionnée dans *La Mort des Heures*, Julie Forest, originale, parfois même un peu bizarre, mais qui révèle de bien beaux dons dans son volume *En Deçà et Par Delà ;* peut-être encore Mme de Brimont-qui vient de publier un joli recueil intitulé l'*Essor*, Mme de la Morinière de la Rochecantin, dont les *Lilas en Fleurs* nous apportent de suaves parfums, et Mme Valentine de Saint-Point, dont les *Poèmes d'Orgueil*, un peu tumultueux, ne manquent ni d'abondance ni de force.

C'est encore presque une anthologie que publie, avec une excellente préface de M. Pierre Quillard, le poète arménien Archag Tchobanian; il a réuni là, traduits en français, ses meilleurs *Poèmes*. Félicitons-le d'avoir adopté, pour cette traduction, la disposition typographique qui restitue chaque vers dans son unité : si l'on n'a pas le *nombre* du vers original, on a au moins la forme même du poème. M. Archag Tchobanian, qui a lutté vaillamment pour sa malheureuse patrie, est, autant qu'on en puisse juger par une traduction, un vrai poète, tour à tour charmant et fort, très voisin de nous. Je n'ai pas la place de citer le *Lien*, ou la *Mort de la Terre*, ou la *Vierge Pâle*, que j'ai surtout remarqués. Mais cette *Mer Endormie*, aux rimes près, n'est-elle pas d'une délicatesse, d'un *fondu* tout verlainiens ?

Sans nulle ondulation, sans nul frisson,
La mer dort,
Masse immobile et unie
De cristal bleu.
On est tenté d'y poser le pied,
Et, sans crainte,
Marcher, doucement,
Jusqu'à l'horizon.

FERNAND GREGH.

Le Mouvement Dramatique

Vaudeville : *La Maison en ordre*, comédie en quatre actes de M. Pinero, traduction de Bazalgette et Bienstock. — Théatre-Français : *Le Bon Roi Dagobert*, pièce en quatre actes et en vers de M. André Rivoire. — Théatre de la Renaissance : *L'Emigré*, pièce en quatre actes de M. Paul Bourget.

On a souvent dit, ici même, avec quelle prudence il fallait parler des pièces étrangères représentées sur nos théâtres. En dépit de l'entente cordiale, les cerveaux anglais sont encore bien éloignés des cerveaux français. Dans une œuvre traduite, si bien traduite soit-elle, — et c'est le cas de la *Maison en ordre* — les points obscurs l'emportent sur les points de contact. Il en résulte une gêne qui nuit à l'œuvre et la fait mal juger. J'ai hâte de dire que la *Maison en ordre* a reçu du public parisien le plus chaleureux accueil ; mais il est certain que la pièce n'a pas trouvé chez nous le colossal succès qu'elle eût en Angleterre.

Vous en savez le sujet. Un député au Parlement ayant perdu sa femme Annabel — le modèle des femmes, — s'est remarié avec l'institutrice de son jeune fils, Nina. Les beaux-parents du député déclarent que la nouvelle venue est incapable de diriger un ménage et lui rendent la vie insupportable jusqu'au jour où Nina découvre des lettres qui révèlent la trahison de la première femme, de cette puritaine Annabel qui trompait sans vergogne son mari. Nina redeviendra la maîtresse de la maison.

M. Arthur Pinero, qui jouit dans son pays d'une glorieuse renommée, a commencé tout jeune à écrire pour le théâtre. Son début date de 1874 ; il avait dix-neuf ans. Comédien, il fut attaché à la troupe d'Irving et à celle des Bancroft. Il apprit le théâtre en jouant les pièces des autres et en adaptant aussi de nombreuses pièces françaises. *The Profligate*, *Lady Bountiful*, et enfin *The second Mrs Tanqueray* assurèrent sa réputation et affirmèrent sa maîtrise d'une façon définitive chez nos voisins d'outre-Manche. Beaucoup de critiques français ont reproché à Arthur Pinero d'avoir subi l'influence trop visible de nos dramaturges, et notamment de Dumas, d'Augier et de Sardou. Il est incontestable, en effet, — *la Maison en ordre* en est une nouvelle preuve — que les maîtres de notre scène ont été étudiés de près par le célèbre auteur anglais, dont une récente pièce, *Le coup de tonnerre*, n'est pas sans analogie avec *Le Voleur* de M. Henry Bernstein. Mais, hélas ! ce reproche peut être également adressé à nos plus notoires nationaux qui, au lieu de faire leurs pièces d'après leurs observations personnelles, les font d'après les pièces des autres. Il faudrait que les auteurs dramatiques n'allassent jamais au théâtre : ils se décideraient peut-être à regarder la vie.

Aussi bien, je le répète, je me refuse à porter un jugement sur une œuvre étrangère, dans la crainte qu'il ne soit téméraire, et je signe tout de suite mon incompétence. La lecture d'une correspondance inédite de Nietzsche vient de me confirmer dans mon opinion. L'illustre philosophe allemand, écrivant à un de ses amis, après une représentation au théâtre de Turin, lui disait son admiration pour... je vous le donne en mille... pour *la Mascotte!* Ombres légères de Chivot et Duru, ombre d'Audran, vous devez tressaillir d'aise...

On a ri, à la Comédie-Française, on a beaucoup ri, et *Le Bon Roi Dagobert* a été applaudi longuement et joyeusement. Et ce fut justice. On ne rit plus beaucoup, rue de Richelieu, dans la maison qui fut celle du Maître du Rire. Je sais bien que Musset a défini la gaîté de Molière :

Une mâle gaîté, si triste et si profonde,
Que lorsqu'on vient d'en rire on devrait en pleurer...

Mais si les successeurs de Molière, en ce vingtième siècle naissant, sont quelquefois mâles et, par inadvertance, profonds, ils n'ont pas de gaîté et ils font surtout pleurer, pleurer d'ennui. Leurs titres sont sinistres : *Les Verrous*, *les Tenailles*, *la Cataracte*, *l'Angoisse*, *la Rixe*, *Crucifiée*, et ces messieurs qui savent le fin du fin des passions humaines abusent lâchement de notre ignorance! Ils se servent sans pudeur de quatre ou cinq situations vieilles comme le monde, et comme leur imagination est courte, le vieux fil que leurs prédécesseurs coupaient en quatre, ils le coupent en huit, en douze, en trente-six, en soixante-douze; ce n'est même plus un cheveu. Ah, les malheureux! Vous devinez notre joie quand nous entendîmes une pièce de franche allure, éclatant de rire par toutes ses rimes, d'une trame claire, mais ingénieuse, à la fois originale et ingénue, et sentant bon le vieux terroir de France.

Qu'importe que le Roi Dagobert n'ait aucun rapport avec celui de l'histoire! Et d'ailleurs, que vaut cette histoire, vieux moines qui avez écrit les *Gesta regis Dagoberti?* Dussé-je être lapidé par tous les chartistes, je ne tiens que pour provisoirement définitive la version courante sur le fondateur de la basilique de Saint-Denis et j'estime que l'exquis poète qu'est André Rivoire a eu mille fois raison de n'obéir qu'à la Fantaisie, le seul guide vraiment sûr que je connaisse.

Le Roi Dagobert, un tout jeune roi, musard, étourdi, amoureux et poète, épouse — mariage politique — la belle Hidelswinte qui ne l'aime pas et qui, pour éviter des rapports trop intimes avec son seigneur et maître, lui donne une remplaçante noc-

turne, l'esclave Nantilde, dont la tâche est douce et aisée puisqu'elle aime en secret son roi. Mais la remplaçante « remplace » trop bien, et la femme légitime en est jalouse. Le Roi découvre le subterfuge, répudie Hidelswinte et épouse l'esclave Nantilde.

Livret d'opéra-comique? Peut-être, qu'importe! puisque le librettiste est aussi le musicien, le musicien d'une musique spirituelle, alerte, pimpante. Le vers d'André Rivoire est tout personnel. Alors que tant de jeunes poètes pastichent les romantiques, les parnassiens et Verlaine, Rivoire a trouvé dans son cœur seul le rythme qui convenait à sa pensée, délicate sans mièvrerie, rare sans préciosité. Ce fut vraiment une belle soirée, toute de charme et de rire heureux.

Nous n'avons pas ri à la Renaissance, où M. Paul Bourget fit représenter une pièce tirée d'un roman de lui, *L'Emigré*, qui eut un grand succès de librairie et dont le sujet ne doit pas vous être inconnu. Le héros du livre, celui pour qui l'auteur réserve toute sa tendresse, le marquis de Claviers-Grandchamps, incarnation de la vieille France, monarchique et religieuse, s'oppose au mariage de son fils Landry, officier, avec une plébéienne. Par un moyen mélodramatique, le lieutenant apprend que le marquis n'est pas son père, mais qu'il est le fils d'un certain Jaubourg, qui a laissé toute sa fortune au marquis. Landry, révolté, épouse la jeune plébéienne et consent à diriger les troupes qui vont procéder à un inventaire. Le marquis intervient et Landry donne sa démission : il partira en Amérique avec sa femme, après avoir refusé la fortune de Jaubourg que le marquis, renseigné, lui restituait.

Beaucoup de noblesse, certes, dans tous ces caractères, et de la meilleure, de la noblesse à l'Octave Feuillet ! L'intrigue devient plus mince en passant du roman au théâtre. Par contre, l'auteur ne nous a pas épargné les éternelles discussions sur la noblesse, sur l'armée, sur le nouveau régime. Mais il y a discussions et discussions. Le marquis de la Seiglière était plus plaisant. Et puis, vraiment, il est bien agaçant de voir transporter au théâtre des polémiques de journaux et je m'étonne qu'un homme aussi convaincu, aussi croyant que M. Paul Bourget, qu'un écrivain aussi fier de sa pensée et d'une si lumineuse intelligence, soit tombé dans cette sotte erreur, commune malheureusement à beaucoup de nos contemporains, à savoir que le plateau d'un théâtre est une chaire, est une tribune. Non, mille fois non, le théâtre n'est ni une chaire, ni une tribune.

XAVIER ROUX.

TRIBUNE DE LA REVUE

Monsieur le Directeur,

J'ai lu l'article que M. Faguet a écrit dans *La Revue*, sur mon livre *Comment former un esprit.*

M. Faguet a acquiescé à la plupart de mes jugements, et accepté presque toutes les règles d'éducation que j'ai données. Je ne pouvais demander une approbation plus flatteuse, et j'en suis heureux.

Il a aussi bien mis en lumière le caractère essentiellement pratique de mon livre qui, pour s'adresser à tous, à la masse comme à l'élite, — et chacun, si cultivé qu'il soit, a besoin d'apprendre à se diriger — devait rester simple et général. Si je m'étais laissé entraîner, par le cours de mes études quotidiennes, à y introduire des questions techniques de psychologie et de psychiâtrie, des esprits, par ailleurs distingués, comme M. Faguet, auraient pu ne pas me comprendre, ni partant profiter de mes leçons, pour lesquelles « on me doit de la reconnaissance », d'après mon critique.

Or, j'avais délibérément donné à mon livre ce caractère général, et j'en avais prévenu le lecteur dans ma préface. Après moi, M. Faguet l'a dit, redit, avec une complaisance et une condescendance excessives, et de manière à laisser croire que l'auteur manquait, dans son livre, de ce qu'il avait déclaré ne pas vouloir y mettre.

Mais la vraie question — la seule qui compte pour le public qu'intéressent peu les querelles de personne — n'est pas là. Il s'agit de savoir si mes conseils relèvent d'un esprit mal informé et dogmatique. S'il en était ainsi, mon livre ne vaudrait pas grand'chose. Or, M. Faguet lui-même — au cours de sa longue analyse de mon œuvre, — répond négativement, en divers endroits, à cette objection.

Je me suis, au contraire, efforcé de réagir contre l'esprit dit primaire, qui accepte les connaissances sans contrôle, et d'une manière trop détournée. J'ai montré que cet esprit se manifestait plus ou moins dans tous les ordres d'enseignement; je me suis attaché à le combattre dans ses principales habitudes. J'ai prêché d'exemple, en faisant table rase des connaissances pédagogiques, et en sortant du fonds de ma seule expérience de médecin, d'aliéniste et de psychologue, les règles essentielles de l'activité intellectuelle.

Comment M. Faguet n'a-t-il pas vu cela? Ou, du moins, comment l'ayant vu, — car il l'a vu — peut-il exprimer une opinion aussi opposée?

M. Faguet a bien soin de citer d'abord le sentiment religieux parmi les objets qui lui ont paru échapper à ma compréhension. C'est que je suis en effet areligieux dans mes prescriptions, et je crois avoir l'attitude la plus raisonnable, puisque ma morale pratique, sans fondement religieux, a été généralement acceptée, — même par des catholiques. Voilà le principe que je donne comme essentiel à toute formation rationnelle d'un esprit, et voilà très vraisemblablement ce qui a

dû vexer M. Faguet, et ce pourquoi un professionnel de recherches de psychologie et de psychiâtrie est, en ces matières, devenu plaisamment tout à coup de littérateur un primaire. Si l'esprit primaire, d'après la définition de M. Faguet, est l'attitude religieuse, je me dois de le défendre.

Mais je conseille à M. Faguet de relire mon livre, qu'il a bien voulu reconnaître comme bon et utile, et méritant le sous-titre : *Préjugés à détruire.* L'exemple de M. Faguet paraît parfaitement justifier son opinion et mon dessein. Parmi les préjugés à détruire, les plus dangereux pour la formation intellectuelle sont — je l'ai montré — ceux qui sont provoqués par le sentiment ; et c'est justement le sentiment qui a dicté à M. Faguet sa critique, dirigée tout à fait en dehors des voies rationnelles.

Agréez, etc. Dr TOULOUSE.



Le Mouvement Intellectuel en France

I. — LETTRES ET ARTS

Instantanés d'Amérique, par STÉPHANE LAUZANNE (F. Juven.)

Ces instantanés, pris sur le vif, développés avec autant de netteté que de précision, constituent une sorte de cinématographe littéraire. On lit, et tout s'anime, va, vient, passe, court. Partout la vie circule, bondissante et fiévreuse.

L'auteur ne *décrit pas :* avec un réel talent il prend des notes brèves et rapides, qui sont pour nous de précieux documents.

Nous voici à Babel (ou à New-York, — c'est la même chose). Les diverses impressions que produit cette cité fantastique, presque surnaturelle, se résument en une remarque judicieuse : le génie américain est synthétique. De l'autre côté de l'Atlantique, on voit grand et on vise au définitif. Nous autres habitants de la vieille Europe, nous nous abîmons dans des préoccupations minuscules : notre génie est encore analytique. Nous ne pouvons rien édifier sans nous sentir éperonnés par le souci de l'art. Or, l'aspect artistique d'une ville, c'est une considération d'ordre secondaire...

Maintenant, nous voici chez des rois : M. Pierpont-Morgan, M. Carnegie, M. Rockefeller, M. Vanderbilt. Ces milliardaires, fiers de la puissance qu'ils ont conquise par leur intelligence et leur énergie — et qu'ils doivent aussi à ce que nous appelons « la veine » — ne sont cependant pas saturés de snobisme. Ils vivent luxueusement, mais sans affectation. Leur fortune ne tue pas, en eux, le goût du travail, et... Mais, suivons l'auteur : prenons le rapide !

Nous sommes à Columbia-University. Cette université est une ville.

A quoi s'y prépare-t-on ? A tout. On peut s'y faire dispenser, cependant, d'un cours de médecine ou de droit ; mais non pas des exercices de gymnastique. On plonge ensuite dans la piscine ; mais, au préalable, il faut avoir passé sous la douche... pour ne pas salir l'eau de la piscine! (Voilà une préoccupation qui ne trouble pas nos directeurs d'établissements...)

L'Amérique, c'est le pays de la propreté. Mais nous avons réussi à trouver un endroit sale pour y installer notre consulat. Une légende veut aussi que l'Amérique soit le pays de l'or : en trois mois, cependant, l'auteur n'a pas vu une pièce de ce métal. En quatre ans, le commandant Fournier a vu une fois une pièce d'or — qu'on a failli, d'ailleurs, lui refuser, lorsqu'il voulut s'en servir pour payer...

Selon la légende encore, l'Amérique serait *le pays de la femme*. Or, une femme américaine est seule depuis huit heures du matin jusqu'à une heure du matin suivant. Son mari s'occupe de ses affaires au club, dîne en ville ou assiste à un banquet...

Après avoir rendu visite au président Roosevelt, que tous les citoyens de la libre Amérique peuvent voir sans subir la morgue de nos huissiers, dont la hautaine insolence n'a d'égale que la platitude, l'auteur nous conduit aux chutes du Niagara.

Enfin, son dernier instantané nous montre la cynique corruption d'outre-mer, en matière d'élections : elle est prodigieuse, inimaginable — comme tout ce qui est américain!

La lecture de ce livre est à la fois distrayante et instructive.

L'Amour aux Etats-Unis, par HUGUES LE ROUX (F. Juven).

Pour nous autres européens, quel être compliqué, presque énigmatique, cette jeune fille américaine, hier encore « college girl », femme aujourd'hui ! Sachons gré à l'auteur de nous l'avoir dépeinte avec autant de goût que de précision.

Afin de mieux nous la faire connaître « dans ses rapports avec l'homme », il la place d'abord dans son milieu : l'Amérique, c'est par excellence le pays des contrastes violents. Aux Etats-Unis, qu'il s'agisse du climat, de l'homme et de ses idées, de ses sentiments ou de ses énergies — physiques, morales, politiques — on passe constamment d'un extrême à l'autre. Aucune moyenne, en rien. « Les conditions de la vie sociale évoluent avec une rapidité qui permet à peine de saisir leurs modifications. » Il n'y a qu'une chose dans l'air : l'espoir. Les Américains sont les gens de l'espérance.

A ces diverses influences, ajoutez l'attitude que tout Américain adopte envers la femme de son pays — et qu'il est conduit à adopter —: l'éducation féminine qu'il reçoit et la trace profonde du puritanisme originel contribuent, avec la supériorité intellectuelle et affective de la jeune Américaine sur tous ces « business men », à le rendre timide et soumis.

Toutes ces particularités déterminent la position sociale, morale et sentimentale de l' « american beauty » ; flirteuse et jalouse avant tout

de son indépendance, mondaine, heureuse d'imposer sa loi à son « best young man », ayant besoin d'être admirée par lui, audacieuse et prude, aimant le luxe, mais surtout désireuse de développer les dons précieux qu'elle porte en elle, au fond d'une âme raffinée et tourmentée par je ne sais quelles vagues aspirations, — besoin qui explique, en partie, la fréquence des mariages internationaux et des divorces. — Et c'est pour cette femme trop souvent insensible, qu'il ne peut atteindre ni satisfaire, que l'Américain invente, combine, supporte, ose tout ; qu'il tombe, se relève, s'use et se tue. La femme américaine est *insaisissable* pour lui. L'idéal qu'il a voulu créer et qu'il poursuit, c'est la femme américaine elle-même : cet idéal, le surpassant, lui échappe : « au dessus de l'effort immense de son peuple », au-dessus de ces brasseurs d'affaires, s'élève — comme une gracieuse apparition — la Vierge de la Buée. Quand l'homme des Etats-Unis veut l'appréhender, elle « remonte vers le ciel, intangible comme cet idéal même dont on lui a donné la figure ».

M. Le Roux est un artiste délicat et spirituel : l'observation, toujours vive, court parmi les anecdotes. En quelques chapitres, il a su nous donner une consciencieuse et piquante étude de mœurs. Le récit — ou plutôt le dialogue — conserve d'ailleurs, depuis le début jusqu'à la fin, une si vivante allure que « l'Amour aux Etats-Unis » est d'une lecture vraiment divertissante.

II. — SCIENCE ET DEMOGRAPHIE

La Science au théâtre, par A. DE VAULABELLE et CH. HÉMARDINGUER (H. Paulin).

C'est une étude sur les procédés scientifiques en usage dans le théâtre moderne. Les auteurs, après une histoire sommaire de la décoration théâtrale, passent en revue la scène et la machinerie, l'éclairage, les applications si nombreuses et si variées de l'électricité, celles de l'optique et de l'acoustique. Un chapitre amusant est ceui des trucs et applications diverses de la mécanique et de la physique au théâtre. On y trouve l'explication de tous les mystères de la science, depuis la traversée du Niagara dans le *Pays de l'Or*, jusqu'au Nagar de *Siegfried* et la flèche humaine à l'Olympia.

Les Traités ouvriers, par ALBERT MÉTIN (A. Colin).

Ce livre, parfaitement documenté, du distingué chef du cabinet du ministre du Travail et de la Prévoyance sociale, nous donne les textes officiels des divers accords internationaux concernant les lois protectrices du travail. L'auteur y a joint un commentaire historique, des tableaux et statistiques, des notes comparatives, — bref, tout un répertoire clair et bien ordonné qui fait de cet ouvrage un guide et un instrument indispensable à tous ceux que les questions ouvrières préoccupent aujourd'hui.

Collaborateurs de *LA REVUE.*

FAITS & DOCUMENTS

I. — SCIENCES ET INVENTIONS

La Psychométrie.

La mesure ou l'appréciation des facultés morales et intellectuelles de l'homme a déjà fait l'objet de travaux importants. Les récentes expériences du professeur hollandais Van Biervliet viennent à l'appui des théories émises à cet égard. L'auteur constate tout d'abord que les opérations mentales les plus complexes peuvent se ramener toutes aux procédés du raisonnement dont les résultats dépendent du bon fonctionnement et de la délicatesse du système nerveux, comme la supériorité d'un instrument de musique diffère selon les cordes. La volonté, pour mettre en œuvre l'attention et le raisonnement qu'elle tient à son service, doit nécessairement faire appel aux centres psycho-moteurs et psycho-sensoriels. Plus ceux-ci sont nombreux, et actifs, plus l'intelligence se trouve avantagée. Or, pour Van Biervliet les deux centres qui favorisent le mieux le travail mental sont celui qui est situé à la surface du lobe occipital (centre visuel) et celui qui a pour siège la partie postérieure des deuxième et troisième temporales (centre auditif). En d'autres termes ce qui fournit le plus d'aliment aux facultés intellectuelles c'est la vue et l'ouïe. Que l'on soumette par exemple à une observation psychométrique simultanée une douzaine de personnes, on se convaincra que les plus intelligentes sont certainement celles qui savent faire le meilleur usage de leurs yeux et de leurs oreilles, le toucher étant à peu près le même dans les conditions normales. L'effet produit par un incident quelconque sur un spectateur ou sur un auditeur peut s'évaluer par le nombre d'images créées dans l'appareil sensoriel. Dans un cerveau capable de plus de concentration et par suite de plus d'exercice de l'intelligence, ces images se succéderont dans un ordre logique et dans leurs rapports les plus étroits. Au contraire dans un cerveau moins intelligent où les procédés du raisonnement sont à la merci du hasard, les images seront confuses et incohérentes ; elles s'entrecroiseraient dans le kaléidoscope et n'aboutiraient à rien de précis et de défini. M. Van Biervliet conclut de ses observations que la psychométrie peut être basée sur la mesure de la vue combinée avec celle de l'ouïe, et qu'il suffit par conséquent, pour obtenir l'évaluation exacte du degré d'intelligence d'un sujet étudié, de recourir successivement aux indications du visiomètre et de l'audiomètre, ou d'imaginer un appareil qui mentionne à la fois les données de l'un et de l'autre. Le Docteur Louis Martin, de l'Institut Pasteur de Paris, admet également que même dans le cas de développement mental arriéré, chez les individus qui n'acquièrent la conscience de leurs facultés intellectuelles qu'à un âge relativement avancé, les résultats de l'expérience visuelle et auditive pourraient servir utilement de bases pour calculer la puissance de l'intelligence d'une manière toute scientifique. Ces constatations recom-

mandent l'emploi de l'audiomètre et du visiomètre dans les établissements d'instruction primaire où il peut être utile de faire passer à l'enfant un examen psychométrique avant de faire du cerveau un magasin de connaissances entassées, comme il arrive, sans discernement.

Les frigorigènes.

Dans notre article sur la conservation du raisin de table et l'installation d'un fruitier à température constante, nous avons omis de dire que la maison qui a étudié ce système est la Société *Motofrigor* de Turin. Quant au procédé lui-même l'idée en est due à un viticulteur italien, M. le comte de Sandigliano. Les frigorigènes dont il s'agit s'adressent surtout à la petits industrie : celle-ci, faute d'appareils réunissant toutes les conditions voulues, était privée jusqu'ici des bénéfices du froid artificiel. Les avantages des frigorigènes type motofrigor sont nombreux. L'appareil est exempt de manœuvres compliquées, tant pour la mise en marche que pour la marche normale. Il est aussi simple que possible afin d'éviter les frais en cas de déplacement ; il ne nécessite pas de grand espace pour l'installation et il est d'une entière sécurité. Sa construction est réduite au plus bas prix tout en y employant des matériaux de première qualité. Ces frigorigènes s'adaptent indifféremment aux industries maritimes et terrestres. Ils font définitivement entrer le froid dans l'application pratique et courante. Il n'y a guère qu'une cinquantaine d'années que Giffard eut l'un des premiers l'intuition de ce que l'on pourrait obtenir avec ce facteur de la conservation. Depuis 1850 le froid a fait du chemin, si bien qu'aujourd'hui il a, comme toutes les grandes puissances, son Congrès de Paris.

Les effets de la musique.

Schopenhauer et Herbert Spencer ont cherché l'explication des effets de la musique sur le corps (émotion physique) et sur l'âme (émotion psychique). Pour l'un et l'autre de ces philosophes l'énigme est restée insoluble. Un compositeur flamand, M. Sarron, prétend en avoir trouvé la vraie clef. Il part du fait que dans une oreille normale les 3.000 fibres de l'organe de Corti correspondent chacune en moyenne à vingt-cinq différents degrés du son. A la vérité, ces fibres ne sont pas également en mouvement chez tous les individus. Il y a des cas où, sauf quand il s'agit simplement d'un bruit ou de notes naturelles, elles restent en quelque sorte dans un état de torpeur. Chez d'autres au contraire leur acuité est si développée qu'ils perçoivent toutes les variations possibles d'un son ou d'une série de sons. C'est le propre des grands compositeurs ou des personnes douées d'une oreille musicale extrêmement fine, et qui distinguent les vingt-cinq différentes vibrations de chacune des 3.000 fibres, mais cette perception du maximum des vibrations est très rare. Ceux par contre dont l'organe de Corti est défectueux ne parviennent à discerner que de trois à dix des vingt-cinq sons ; l'oreille musicale moyenne, celle des choristes par exemple, n'en distingue qu'une quinzaine. Seulement, et c'est sur cette constatation que repose la théorie de Sarron, tout le monde, même l'oreille la plus faible, saisit un certain nombre de ces vibrations. Pourquoi ? Probablement parce que l'homme primitif a commencé par avoir des impressions auditives. Entouré de bruit, même quand il n'en avait pas conscience et pouvait se croire isolé au milieu du silence, l'homme a débuté dans l'exercice de ses

facultés par le discernement des sons. Sarron déduit cette opinion de l'examen même de l'oreille plus ouverte et plus accessible aux perceptions que les autres organes, nez, yeux, bouche, mains. Si l'homme avait dû sa première initiation à la vue, ce sens se serait, dans le cours des temps, plus exercé que les autres et montré plus expert que celui de l'ouïe. Or, il est indéniable que le nombre de gens sensibles à la beauté de la couleur et aptes à en discerner les nuances est moindre que celui des personnes qu'émeut la musique. Parmi les visiteurs d'un musée, combien en est-il qu'un tableau électrise réellement? Combien au contraire parmi les passants d'une rue, en est-il que le son du tambour ou du clairon ne fait pas vibrer? Sans doute, il y a des artistes peintres qui sont indifférents à la musique, comme il y a des musiciens qui ne veulent rien entendre à la peinture, mais ce sont là des exceptions. Sarron soutient que personne, hormis les sourds, ne peut s'affranchir des effets du son. Or ce son, toute les fois que la musique le rend harmonieux, frappe inévitablement l'oreille et par elle est transmis au cerveau. Alors le système nerveux trouve un apaisement au bruit perpétuel qui l'obsède dans la nature. La sensation devient sentiment. La musique accomplit son rôle bienfaisant, à la condition d'être harmonie. Elle constitue un soulagement de l'âme accablée sous le poids d'une atmosphère saturée de bruit. Et c'est pour cela qu'elle anime, transporte et exalte. Ces considérations se trouvent corroborées par la musicothérapie, dont *La Revue* a déjà parlé longuement.

— **Un canon automobile contre les ballons** vient d'être construit et essayé en Allemagne. Il est actionné par un moteur à quatre cylindres de 60 chevaux et se meut avec une vitesse de 45 kilomètres à l'heure. Ce canon, qui peut gravir des rampes escarpées peut tirer 24 coups par minute. Son approvisionnement est de 102 coups. Il est blindé et armé de manière à pouvoir lancer ses projectiles sur les aérostats et aéroplanes. Cette invention est la réplique aux succès de Wright et de Farman.

— Le **celluloïd** a pour principal inconvénient celui d'être inflammable et par suite dangereux. On a cherché à y remédier. Un inventeur anglais croit y avoir réussi. Le *celluloïd incombustible* qu'il fabrique est composé de celluloïd, de gomme arabique, de glu et d'huile de colza. Ce nouveau produit peut remplacer avec avantage l'écaille, dans la fabrication des peignes. On fait en ce moment des essais avec le celluloïd incombustible pour la fabrication des fleurs artificielles.

— **Le tétrachlorure de carbone**, dont on connaît les propriétés, commence à trouver son emploi dans l'industrie des huiles, dans le dégraissage des laines et déchets de laine ou de coton. Comme dissolvant des corps gras, il a sur le sulfure de carbone, la benzine, l'essence de pétrole, l'avantage de ne pas s'enflammer. Il sera sans doute bientôt utilisé dans d'autres applications industrielles, parce que sa fabrication se trouve facilitée, grâce à la grande quantité de chlore libre que l'on obtient en décomposant par la voie électrolytique le sel marin ou chlorure de sodium. Ce chlore libre pourra être aisément transformé en tétrachlorure de carbone et celui-ci a par là même devant lui un important avenir.

Dr L. Caze.

II. — LETTRES ET ARTS

France :

Le *Salon d'automne* s'affirme une fois de plus, cette année, fidèle aux principes qui ont fait son succès. A côté d'une très intéressante rétrospective finlandaise (qui met en pleine lumière le net et probe talent du maître Edelfedt) des notations nouvelles et heureuses éveillent l'intérêt. C'est surtout dans de beaux ensembles décoratifs que se manifestent avec éclat des talents originaux et très personnels. Le défaut serait de vouloir mettre de la décoration et de l'architecture jusque dans le paysage. Une des caractéristiques du *Salon d'automne* est la variété amusante des natures mortes. Le portrait, lui, reste beaucoup moins révolutionnaire. Il est enfin des plus instructifs et des plus intéressants de pouvoir saisir par un coup d'œil d'ensemble l'effort de toute une vie d'artiste, comme ce prestigieux Monticelli, le maître marseillais, qui fut un des plus généreux tempéraments artistiques du XIX[e] siècle.

×

A la réunion annuelle des fidèles d'Emile Zola, à Médan, M. Jules Troubat, à la fin de son éloquente allocution, nous a appris qu'il existait une statue de Zola. Et il a souhaité qu'elle fût érigée, un jour, sur une place de ce Paris, que le maître a si bien décrit et tant aimé. On serait heureux d'être fixé sur ce point. Peut-être M. Troubat voudra-t-il bien nous renseigner plus complétement.

×

D'après de récentes recherches philologiques, il semble bien qu'une curieuse exclamation : *bernique!* nous vienne de l'allemand. On trouve, en 1752, ces vers dans un couplet :

A présent bernic pour elle,
Ne m'en parle plus.

Ce serait une contraction de l'allemand *aber nichts* (mais rien du tout).

×

L'entente cordiale entre la France et l'Angleterre a bel et bien une excellence influence ,et comme un choc en retour, sur la littérature. Elle va permettre aux deux pays de se mieux connaître et de se moins mal juger. Par là les écrivains pourront présenter de la nation voisine, de ses mœurs et de ses habitants, des images et des types plus conformes à la réalité. Les Français qui aiment Dickens, et ils sont nombreux, ne peuvent que sourire aux petits ridicules — inexacts — qu'il prête à certaines demoiselles françaises. Et les Anglais qui admirent Balzac trouvaient, avec raison, fort injustes ses portraits peu flattés de quelque Anglaise. La critique anglaise compte, avec assurance que de pareils *mistakes* ou faux-pas seront désormais évités.

×

Le Congrès de l'Association nationale des libres penseurs de France, qui se tiendra à Paris, les 1[er] et 2 novembre, aura à s'occuper d'organisations de fêtes artistiques. Les libres penseurs voudraient, en effet, instituer des fêtes de la naissance, de l'adolescence, du mariage. Souhaitons que ces cérémonies civiles soient empreintes du même cachet d'art que les anciennes cérémonies religieuses.

×

On a généralement approuvé l'initiative de M. Carré, de faire diriger à l'Opéra-Comique les ouvrages italiens par des chefs d'orchestre d'Italie. A l'Opéra, M. Messager a signé avec M. Hans Richter, pour huit représentations wagnériennes, que le célèbre kapellmeister dirigera au mois de juin prochain.

×

Etranger :

Ce fut une touchante histoire d'amour, ou mieux de pure et rare affection, qui traversa la vie de Ruskin. En 1858 une dame de la haute société, qui connaissait et admirait Ruskin, lui demanda de donner quelques leçons de dessin à ses deux filles Emilie et Rosy. Celle-ci n'avait que neuf ans et Ruskin trente-neuf. Il guida paternellement sa petite amie pendant plusieurs années. L'enfant l'avait baptisé *Crumpet*, puis il devint Saint-Crumpet, et plus tard elle lui écrivait toujours en le nommant Saint-Crumpet. Quand elle eut dix-huit ans, le grand homme, qui en avait 47, ne put résister aux charmes de sa grande petite amie — il la demanda en mariage. Madame La Touche proposa d'attendre trois ans. Rosy se montrait attristée de ce que Ruskin n'était pas un croyant orthodoxe. Puis elle tomba malade et mourut à 27 ans. Ruskin resta inconsolable. Il brûla toutes les lettres de Rose La Touche et demanda à la famille de détruire les siennes.

×

On a beaucoup parlé de la lutte des langues en Belgique (Voir dans *La Revue* du 1er mars 1907 le remarquable article de notre collaborateur O. Reclus). Il est cependant à croire que le flamand et le français vont désormais vivre en bonne intelligence. On avait été un peu injuste pour le flamand. Il réclame simplement son droit à la vie, sans qu'il y ait aucune francophobie dans ce mouvement. Il y a, en effet, en Belgique, 2.744.000 personnes parlant exclusivement le flamand, contre 2.145.000 parlant français. Entre les deux, il faut compter près de 700.000 bilingues. Il y a évidemment des flamingants exagérés. Mais la majorité demande simplement que le néerlandais soit la langue officielle de la moitié septentrionale de la Belgique. Comme l'a dit très justement M. Georges Lorand, le député libéral, « chacun a droit d'être administré dans sa langue, et les fonctionnaires, serviteurs du public, doivent parler au public sa langue. » Là est le bon sens, qui finira par s'imposer.

×

Wagner aimait à rire. On se souvient encore, à Bayreuth, qu'en 1875, en présence d'une grande foule de ses admirateurs il fit une cabriole, au milieu de la salle de concert. C'était sa manière d'exprimer son contentement pour une belle exécution. L'illustre compositeur était, d'ailleurs, demeuré très enfant. Un soir que Liszt venait d'exécuter devant lui une de ses Sonates, il se mit à quatre pattes pour le féliciter en s'écriant : « Ah ! Frantz mon ami, il faut ramper pour t'admirer ! » Mais il ne choisissait pas toujours ses plaisanteries.

Il aimait à mystifier les gens. Il avait un perroquet, qui possédait la spécialité d'imiter dans la perfection le grincement d'une porte qui s'ouvre. Et Wagner s'amusait beaucoup de la mine des visiteurs quand ils entendaient ce bruit au milieu d'une grave conversation. Il fut du reste une véritable providence pour les journaux amusants auxquels il fournissait une foule de caricatures extravagantes et de chansons cocasses.

×

Dickens, en son temps, souleva un enthousiasme extraordinaire aux Etats-Unis, et c'est encore là qu'aujourd'hui la littérature et l'iconographie du grand écrivain anglais sont les plus abondantes. Sarah Bernhardt, elle-même, n'a pas réuni un public si nombreux et si enthousiaste à New-York que Dickens, certain jour de février 1842, quand on donna un bal en son honneur. Il y avait là plus de 5.000 personnes, la fleur de la société d'alors, et tous les hommes de lettres ou artistes du jour. On représenta des tableaux vivants tirés des œuvres du maître. Vingt-trois ans plus tard, en 1865, à sa seconde visite aux Etats-Unis, Dickens fut encore plus fêté s'il est possible par toute la presse. Aussi le *Dickensian* de Londres, publiait-il récemment un « numéro américain spécial » pour remémorer ces succès de Dickens auprès des Américains.

×

La critique littéraire et dramatique allemande signale à l'envi le *fiasco* de la pièce sérieuse au théâtre. La vérité, c'est qu'il n'y a plus que les pièces gaies qui fassent recette. Non seulement c'est la mort — par inanition — de l'antique tragédie, mais c'est la décadence complète du drame historique, l'effondrement de la pièce à thèse, la disparition du mélodrame, et, ce qui est pire, l'indifférence ennuyée du public envers toute œuvre qui remue des idées, qui pose et agite des questions un peu élevées. Si on prend le programme des nouveautés dramatiques d'une saison, au hasard, on trouvera à peu près les proportions suivantes : un drame, deux ou trois pièces tragiques en un acte, et cinq comédies dramatiques. Par contre, au moins 25 comédies, sans compter les pièces bouffes ou burlesques. On pensera peut-être tout d'abord que cela provient uniquement du talent dramatique qui se montrerait rare, tandis que le don du comique est plus fréquent chez les auteurs. Mais il ne semble pas que ce soit vrai. De l'avis des directeurs eux-mêmes, on leur apporte beaucoup plus de pièces sérieuses de talent. Mais ils préfèrent jouer les plus médiocres vaudevilles, parce que le sérieux dans l'art ne fait plus d'argent. Voilà la vérité. Si un peuple n'a que le théâtre qu'il mérite, l'Allemagne est sur une mauvaise pente.

×

Les dernières fouilles anglaises en Grèce se sont portées principalement sur la Laconie. Les trouvailles ont confirmé beaucoup de renseignements sur Sparte, qu'on tenait des auteurs anciens : comme quoi Lacédémone fut formée par la réunion de cinq villages ; que seuls les citoyens tombés dans le combat et les prêtresses recevaient une sépulture ; que la flagellation des enfants se faisait en public, etc., etc. Mais la plus heureuse découverte a été celle du plus ancien temple dorique qui soit connu. Il date de 500 ans avant le Christ Il est en bois et en briques séchées au soleil.

×

Giovanni Fattori, le grand artiste italien, mort à Florence récemment, avait reçu le surnom de « peintre des batailles ». Il aimait passionnément la vie militaire. Avec une sorte de naïveté fruste dans les moyens il rendait, avec beaucoup de poésie, la silhouette des soldats et des laboureurs. C'était un simple et un laborieux.

E. de Morsier.

III

Vers l'Entente Universelle

Gestes des peuples contre l'emploi de la force :

En Angleterre, au *Congrès des Syndicats ouvriers* de Nottingham, où dix-huit cent mille travailleurs étaient représentés, il a été affirmé qu'ils s'opposeront de toutes leurs forces à une déclaration de guerre. Les mêmes ouvriers socialistes anglais se joignent à Berlin à leurs collègues allemands, en un *meeting pacifiste* monstre pour « lutter contre l'esprit chauvin et travailler au maintien de la paix ».

Au Danemark, les *députés du parti du travail* proposent : « que leur pays se déclare neutre, que le service militaire soit aboli et que tout litige possible soit déféré à la Haute-Cour de Justice de la Haye ».

×

Manifestations d'entente internationale :

Officiel : Traité de Commerce entre l'Allemagne et la Bolivie sur la base de la nation la plus favorisée ; entre la Colombie et le Japon et entre la Suisse et la... Chine, *conventions commerciales* et d'amitié.

Le Sénat de l'Argentine ratifie le *traité d'arbitrage* entre cette République et le Brésil.

L'Angleterre et l'Allemagne s'engagent à lutter en commun contre ... la maladie du sommeil !

Le mois prochain, à Bruxelles, nouvelle conférence internationale sur le *trafic des armes* en Afrique. — Une Assemblée réunie à Stockholm étudie les *communications directes* entre la Suède et la Russie au moyen de railways et steamers suédois jusqu'aux stations russes de Riga et Windau. — Sur la demande de l'Allemagne et de l'Italie, une conférence mondiale aura bientôt pour objet d'établir un *droit international* concernant les *lettres de change ;* comme pour la convention des sucres de Bruxelles, les nations civilisées vont abandonner une petite partie de leur souveraineté pour le bien général de l'humanité.

Officieux: Réunies à Cardiff, les *Chambres de Commerce anglaises* demandent la conclusion d'un traité de commerce spécial avec la France. — Un Comité se forme pour l'établissement d'un observatoire à l'Ile de Cafrie pour commémorer la *mémoire de Galilée*, en l'honneur duquel une statue doit être érigée à Paris. — Neuf Sociétés d'*anciens combattants français* résidant en Lorraine veulent conclure une entente avec les Kriegerverein (vétérans allemands), pour faciliter le rapprochement des deux nations. — L'Association pour le « *Monument international de la Réformation* » (sic) a reçu plus de soixante projets exposés à Genève. — Sir Max Waechter, fondateur de la Ligue « La Fédération économique européenne », a obtenu le meilleur accueil et les encouragements les plus précieux dss ministres d'Autriche, de Russie et de Belgique, des rois d'Italie, de Suède et de Danemark, et de Norvège, ainsi que de l'empereur allemand.

×

Impossible d'analyser les travaux des *Congrès internationaux*, tant ils sont nombreux. En leurs assises de Londres, les *libre échangistes*, ont prouvé que le protectionisme diminue la puissance des nations. — A Genève, les *géographes* décident qu'un Comité permanent de cartographie unifiera les termes et

les mesures de la carte de la terre. — Les catholiques ont tenu un imposant congrès eucharistique à Londres, où sous la présidence du nonce du pape discutèrent huit cardinaux et une centaine d'évêques. — Les *orientalistes* se réunirent à Copenhague, les *neurologues* à Gand et les *urologues* à Paris, les *astronomes* à Vienne, les *chirurgiens* à Bruxelles (intéressantes études sur la guérison du cancer). — L'Institut de *Droit International* tient sa réunion annuelle à Florence sous la présidence du ministre de la Justice d'Italie. — A Oxford, au troisième Congrès de l'*Histoire des Religions*, le Professeur P. Haupt de Baltimore démontre que les pêcheurs de Galilée étant de race aryenne, Jésus-Christ n'était pas juif ! — Sous le nom de *Constitution Congress* des législateurs étudient à Londres les rapports du citoyen et de l'Etat. — Les *Chambres de Commerce* se sont réunies à Prague. — A Paris, le *Congrès du froid* étudie les pratiques applications des découvertes scientifiques sur les basses températures (air liquide, transport frigorifique, installation de « frigorifères »). — Le deuxième Congrès international des *Coopérations agraires*, où 200 délégués ont regretté l'absence de leurs collègues français, a discuté sur le crédit agricole et le développement des Sociétés de production. — A Fribourg, premier Congrès international de l'enseignement ménager. — Congrès espérantiste signalé déjà dans la *Revue* du 1er octobre. A Dresde, eut lieu le quatrième Congrès des *espérantistes ;* le représentant du roi ouvrit les travaux en exprimant le désir que « tous les peuples bientôt se comprendront et deviendront les enfants d'une même patrie ». — A Washington, Congrès international de la *Tuberculose*. — Le deuxième *Congrès international d'éducation populaire* s'ouvre devant 3.000 délégués par un appel à l'entente internationale du ministre Cruppi. Il est créé un « Office central de l'éducation populaire » siégeant à la ligue française de l'enseignement.— Au Congrès pour *l'extension de la langue française*, tenu à Arlon est émis le vœu que les étudiants belges et français soient autorisés à suivre les cours indifféremment dans les deux pays. —L'Association internationale pour la *protection légale des travailleurs* s'est assemblée pour la cinquième fois à Lucerne ; étude de la question de la céruse, du travail des enfants et du travail à domicile. — A Mayence *Congrès de l'Association littéraire et artistique*. — Enfin à Berlin, le très important *Congrès de la presse* décida de demander en tous pays l'abolition du témoignage obligatoire pour les journalistes lorsque le secret professionnel est en jeu ; il vota l'établissement d'une mutualité de secours au-delà des frontières. Le quatrième pouvoir s'organise aussi internationalement.

×

Conférence internationale de *l'Automobilisme* à Paris sur l'initiative de notre Ministère des Affaires Etrangères. — Inauguration du *Bureau International centre-américain* par le président Cabrera à Guatemala. Les Etats-Unis de l'Amérique centrale sont constitués avec cour de justice à Cartago.

×

Et au Mans, aux Champs d'Auvours, l'homme - oiseau Wilbur Wright vient de voler durant une heure et demie en son aéroplane... faisant entrevoir le néant futur des frontières politiques conventionnelles, des barrières douanières entre nations.

L. BOLLACK.

IV

Autour de la Paix armée

De plus en plus, avec les effectifs énormes des armées actuelles, la nécessité s'imposera d'avoir recours à la traction mécanique pour les immenses convois que traîneront derrière elles les armées momentanément privées de la proximité d'un chemin de fer. Faute de ravitaillements rapides en vivres et en munitions, les opérations pourront se trouver ralenties, sinon complètement arrêtées. Mais il serait impossible à l'administration militaire de se constituer, par voie d'achat, un parc d'automobiles pour poids lourds capable de satisfaire aux exigences de la mobilisation. Il faudrait un capital considérable pour acquérir, gérer et entretenir tant de voitures, qui se trouveraient d'ailleurs promptement démodées, en raison des progrès incessants de l'industrie. La solution consiste à favoriser dans le pays des entreprises de transport par automobiles pour poids lourds, à diriger la construction pour que l'armée y trouve son profit.

L'administration militaire allemande a adopté cette solution et procède par voie de subventions. Le budget de 1908 prévoit à cet effet une somme de 800.000 marks à répartir entre les possesseurs d'automobiles pour poids lourds aptes aux besoins de l'armée, sous condition qu'elles soient entretenues pendant cinq ans et tenues à la disposition du département de la guerre à la mobilisation. Il y aura trois lots de primes : une prime d'achat une fois payée pour chaque voiture, 4.000 marks ; une prime d'exploitation pour chaque année et pour chaque voiture, 1.000 marks, enfin une prime de matières premières ,pour favoriser la production indigène, et que l'administration se réserve de fixer. Les chiffres précédents s'appliquent aux voitures de 30 HP ; pour des machines plus fortes, ils pourront augmenter.

Les exploitations avec plusieurs automobiles auront la préférence sur celles qui ne disposent que d'un seul véhicule. L'administration se propose, d'ailleurs, d'amener les constructeurs à créer des sociétés d'exploitation. Tous les véhicules doivent être construits en Allemagne. Ils seront, au moment de leur prise de posssesion, essayés par un officier compétent et, en cas d'acceptation, munis d'une plaque de laiton portant en haut l'aigle impériale, en bas le nom du fabricant, le numéro de la voiture et l'année de l'achat. Les conditions militaires et les conditions techniques sont nettement déterminées. Disons seulement à cet égard que l'automobile pour poids lourds doit être en état de transporter au moins quatre tonnes de poids utile et de traîner une remorque portant au moins deux tonnes ; la vitesse maxima doit être inférieure à 12 kilomètres à l'heure avec roues cerclées de fer, et à 16 kilomètres avec roues caoutchoutées (l'ennemi du poids lourd, c'est la vitesse) ; le train doit pouvoir monter des rampes de 1/8e ; le moteur doit être d'au moins 30 chevaux ; le dispositif de freins offrant toutes garanties. Le concours du Harz a montré l'avantage des voitures présentant la même force de moteur, afin de marcher en convoi, sans se désunir.

Les crédits votés pour cette année ont permis d'attribuer des primes à environ 160 voitures : des maisons Daimler (à Marienfeld), 30 voitures ; fabrique de Gaggenau (Bade), 20 voitures ; Société d'automobiles de Berlin, 15 voitures, etc.

Colonel DAMIENS.

ANALYSE DES REVUES FRANÇAISES[1]

I

Correspondant

25 septembre

L'organisation, les troupes, l'Etat-major et le budget de la Confédération Général du Travail sont étudiés par Henri DE LARÈGLE. Ses origines remontent à la loi de 1884 sur les syndicats, qu'elle autorisait à se grouper. Les statuts et l'organisation de la C. G. T. font honneur au législateur inconnu qui a conçu les uns et fixé l'autre. Chaque syndicat est affilié, d'une part à une Fédération professionnelle et, d'autre part, à une Fédération régionale (ou Bourse de travail de la localité). Les Fédérations de métier sont groupées en une Union de Fédérations: c'est la 1re section de la C. G. T. Les Bourses sont également groupées en une Fédération des Bourses: c'est la seconde section de la C. G. T. Les deux sections se joignent par l'intermédiaire du Comité confédéral — qui nomme le Bureau Confédéral. Suivant certains documents, on compte environ 300.000 confédérés. Quant au comité confédéral, sorte d'Etat-major général, il se répartit en trois commissions: du journal, la *Voix du Peuple*, de la grève et du contrôle. Le bureau du Comité constitue l'organe exécutif. Le budget n'est pas brillant... — *La vente des biens ecclésiastiques à l'époque révolutionnaire* est un sujet d'étonnement et même d'indignation pour M. de LANZAC DE LABORIE, qui ne voit, dans la mesure si naturelle et si utile prise par la Constituante, qu'un acte d'usurpation. — Signalons encore quelques notes de notre collaborateur Léon SÉCHÉ, sur le *mariage de Lamartine*, d'après des documents inédits.

Grande Revue

25 septembre

« *L'éducation physique*, écrit le général CANONGE, constitue un double problème, national et militaire. » Il faut la développer par une méthode scientifique. Avant d'en préconiser aucune, l'auteur montre par quelles phases est passée l'évolution de cette éducation physique : on voit à quelle fluctuations l'esprit humain s'est laissé entraîner en cette matière .La Grèce, Rome, l'Allemagne, la Suisse et la Suède, puis la France après 1870, ont été les principaux pays où l'on s'est préoccupé de l'éducation physique. En France, le Dr Tissié et le Lieutenant-colonel Coste ont surtout fait beaucoup. Ce dernier s'inspire de la méthode suédoise de Ling. — René BOURAMEN apporte des « faits nouveaux dans la *Question de la Joconde* — car il en existe une. La Joconde ne serait pas le portrait de Mona Lisa ; elle serait une figure inventée, une *création* de Léonard de Vinci, une idéalisation de la Femme, un symbole où le grand artiste aurait fait « rayonner toute son âme amoureuse ». — Comment s'opère la *fermentation du bouquet dans les vins !* C'est ce que nous apprend le professeur A. ROSENSTIEHL. Elle dépend un peu du hasard, qu'il s'agit précisément d'éliminer. On l'a tenté, par plusieurs moyens, que l'auteur décrit et apprécie, en mê-

(1) Voir l'analyse des *Revues françaises, anglaises, américaines, espagnoles, hispano-américaines et italiennes* dans notre numéro du 1er octobre 1908.

me temps que les travaux relatifs aux divers procédés. En dernière analyse, le vin n'est pas le produit de la seule fermentation du sucre contenu dans le jus de raisin. Deux autres « principes immédiats » subissent une transformation rapide: la substance antophore et l'acide malique. Ces réactions sont l'œuvre de deux types de micro-organismes, dont on sait bien arrêter l'action, mais qu'on ne sait pas mettre en activité. Si cette lacune dans nos connaissances était comblée, une des grandes difficultés de la vinification serait vaincue.— D'Etienne AVENARD, quelques pages intéressantes sur un projet avorté d'*Exposition d'art allemand à Paris*. Il est à souhaiter que ce projet se réalise un jour.

Mercure de France

1er octobre.

Stanislas RZEWUSKI rend compte du *jubilé de Tolstoï* et de la lutte d'idées, du conflit des passions politiques provoqués par cet événement qui ne fut pas purement littéraire. Il y eut contre le grand écrivain un déchaînement d'hostilités fanatiques combattues par des enthousiasmes non moins ardents à Moscou, à Saratoff, à Tsaritzine, dans divers gouvernements de l'empire. L'attitude de l'élite intellectuelle fut généralement correcte, et cependant un dissentiment s'est produit entre le maître et ceux qui avaient été jusqu'alors ses admirateurs, dissentiment né surtout des véhémentes objurgations de Tolstoï contre la première douma, et de son antagonisme acharné contre le progrès, le socialisme, les idées révolutionnaires. Ces polémiques se sont accentuées dans un remarquable article d'un collaborateur du *Nowoie Wremia*, M. Menchikoff, qui a répondu en toute indépendance de conviction à Tolstoï, tout en célébrant dans un autre article la science incomparable du célèbre romancier. C'est cette bataille avec ses épisodes que raconte Rzewuski, en constatant que si l'issue en fut glorieuse pour l'écrivain, elle ne répondit pas à son attente au point de vue moral et social. — Notre collaborateur Léon SÉCHÉ termine son étude sur les *débuts du romantisme au Théâtre Français*. Il ajoute quelques documents inédits à ses révélations sur le baron Taylor et aux attaques dont ce commissaire royal près la Comédie fut l'objet, attaques injustes autant qu'acrimonieuses, auxquelles l'auteur de l'étude oppose une loyale réfutation. Des détails intéressants sur les derniers jours de Pichat, qui avait eu son heure de célébrité avec son *Léonidas*.

Nouvelle Revue

1er octobre

A. CHUQUET commence une étude sur *Gœthe*. L'auteur rappelle l'influence qu'Herder exerça sur le grand poète et suit ce dernier pas à pas. — A propos de la *Police à Berlin*, de son origine, de son organisation et de son fonctionnement, A. RAFFALOVICH apporte un certain nombre de renseignements et de chiffres. Le Président de la Police réunit les attributions qui, à Paris, sont partagées entre la Préfecture de Police et celle de la Seine. — Dans *l'Armement des grands cuirassés*, Pierre GITEAU examine tour à tour les diverses conceptions actuellement défendues. — Léon-Jacques BLOCQ définit l'attitude de l'*Angleterre* à l'égard de la *Turquie constitutionnelle*. La révolution turque fut un événement heureux dans l'œuvre politique qu'Edouard VII accomplit depuis sept ans. Elle en complète les heureux résultats: en effet, l'An-

gleterre s'alliait à la Russie pour mener à bien les réformes chrétiennes en Turquie, et c'est à ce moment précis que les jeunes Turcs rétablissent la constitution, se chargeant eux-mêmes des réformes à introduire.

Revue des Deux-Mondes.

1er octobre.

Gabriel HANOTAUX donne la suite de son étude sur le *Congrès de Berlin*, en présentant l'analyse des travaux de cette assemblée diplomatique, sous la présidence de Bismarck. L'attitude des diverses puissances dont les représentants siègent autour du tapis vert est clairement indiquée. Les physionomies, à côté de celle du chancelier, Beaconsfield, Gortschakoff, Schouwaloff, Waddington, sont bien en relief. Les délibérations se retrouvent comme prises sur le vif, mais en même temps on assiste aux intrigues et aux marchandages, chacun cherchant à tirer pied ou aile de sa situation, chacun faisant à la dernière heure le compte de ses gains ou de ses sacrifices, et Bismarck pouvant résumer la partie liée par son mot: « Le Congrès, c'est moi ». Ce tableau emprunte d'une manière imprévue son intérêt aux événements actuels. C'est en réalité un regard rétrospectif sur la question d'Orient que l'on pouvait croire clôturée par le Congrès de Berlin et qui se rouvre brusquement,— l'Autriche-Hongrie prétendant transformer en acquisition définitive l'occupation temporaire de la Bosnie et de l'Herzégovine et la Bulgarie se faisant le boute-en-train des nouvelles complications. Le Congrès lui avait laissé l'espoir de pouvoir ramasser les miettes de la table. Elle s'en est souvenue. — Suite des *lettres inédites de Jean-Jacques Rousseau* exhumées par Philippe GODET. Celles-ci adressées toutes à Mme de Lessert à Lyon, sont datées de Paris et vont du 27 mars 1771 au 8 mars 1776. Jean-Jacques y bavarde avec sa chère cousine, et leur conversation épiscolaire roule sur les sujets dont il s'occupait alors le plus volontiers, entre autres la botanique. Au cours de la plume, des réflexions philosophiques, et en passant quelques épigrammes à l'adresse des femmes qu'il égratigne avec satisfaction. Des conseils pratiques sur l'éducation des enfants et qui viennent de l'auteur de l'*Emile*. Beaucoup de ces lettres sont écrites avec le cœur, en un style simple, sans recherche d'ornement. A souligner les endroits où Jean-Jacques parle de sa femme qui devait être sympathique à la cousine, ce qui peut étonner quand on sait qu'il s'agit de Thérèse Levasseur. — Le général de PIEPAPE évoque la curieuse figure d'une *princesse conspiratrice sous la Régence*. Cette princesse ourdissant des complots contre la sûreté de l'Etat n'était autre que la belle-fille de Louis XIV, la petite-fille du grand Condé, la duchesse du Maine. Elle fut, au vrai, un instrument entre les mains d'Alberoni et de Cellamare, et c'est cette aventure déjà connue qui est reprise ici à l'aide de papiers d'archives. Elle tient autant du roman que de l'histoire. Elle pourrait faire un excellent *thème* de comédie. La petite duchesse mérite certainement la scène à faire. Aussi bien elle s'est chargée elle-même de l'écrire dans sa correspondance. Il suffit, pour retracer son portrait exact, de relire Saint-Simon. Ce portrait, l'auteur de l'article l'a très habilement reconstitué. — Maurice MAINDRON continue ses *Lettres du sud de l'Inde* en racontant sa visite aux pagodes, à Trichinopoly, l'île de Niringam, et à Madura. Très

pittoresques, le roc de Trichinopoly et le quartier des Brahmes avec le déploiement de leurs processions. — Louis DELZONS résume l'état actuel des garanties offertes à *la propriété artistique et littéraire* par la Convention de Berne, revisée en 1896, et discute d'avance les travaux de la Conférence de Berlin qui vient d'être saisie de la question. On sait que plusieurs nations : Autriche-Hongrie, Pays-Bas, Roumanie, Russie, Turquie, Etats balkaniques, puis l'Amérique entière, sont restées jusqu'ici hors de l'union scellée à Berne et à Paris. Il sera intéressant de suivre les nouveaux débats pour voir jusqu'à quel point ces défections persisteront.

Revue de Paris.

Octobre.

Des *lettres* de Georges BIZET écrites sous l'influence de la terreur de la Commune. Elles montrent l'état d'âme d'un artiste un peu vaniteux qui pense encore à lui et à sa musique au milieu du désarroi général. Il s'imagine volontiers la France ruinée à tout jamais parce qu'un accident en dehors de sa volonté est venu troubler une vie « si bien commencée ». — *La foire aux images* de Paul STAPFER est une sorte d'exposition universelle des métaphores de nos grands écrivains ; mais comme tous les spectacles de ce genre, elle sert à mettre en relief un seul exposant. En l'espèce, c'est Victor Hugo. Il est certain que notre grand poète a usé et abusé de l'image. S'il a été parfois très heureux, à d'autres moments il manque totalement de mesure sinon de goût. — *La réforme de l'Indo-Chine* est une de celles qui s'impose. Le lieutenant-colonel BERNARD fait ressortir que quand il s'agit des colonies, nous nous contentons, en France, d'affirmations et de théories. Nul ne s'occupe sérieusement de notre empire extérieur qui s'est considérablement agrandi. La situation actuelle de l'Indo-Chine est le résultat d'un système inauguré, ou plutôt improvisé en 1898 et dans lequel on n'a tenu compte ni des besoins du pays, ni de son état politique ou économique. Or une mesure s'impose avant toute autre : celle de renoncer à ce système et de séparer le Tonkin, l'Annam, la Cochinchine, le Cambodge et le Laos qui sont des unités distinctes. — Charles LE GOFFIC étudie comment on pourrait réaliser le *bien du pêcheur* côtier et en particulier du pêcheur breton. De nombreuses œuvres philanthropiques se sont fondées dans le but d'améliorer la situation de l'intéressante population maritime et de l'arracher si possible à l'alcool qui la débauche et la décime.

II. — REVUES DIVERSES

Bibliothèque Universelle et Revue Suisse

(Lausanne) Octobre.

Pour Paul STAPFER, le *culte de la langue* se perd et il est grand temps d'y revenir. On s'est trop accoutumé aux négligences de l'écriture, on n'a plus guère de respect pour les leçons de la grammaire. Ceux mêmes qui donnent des conseils ou critiquent les auteurs s'affranchissent des règles. C'est contre ce laisser-aller que Stapfer croit devoir protester. « Si le sans-gêne du style est chose commune, assurément, chez le scribe quelconque, on n'avait pas

coutume encore de voir des lettrés de la plus fine culture affecter l'allure de gamins, la casquette en arrière, les mains dans les poches, une grosse pipe à la bouche et sifflant aux passants une chanson. » Stapfer n'admet point, même de la part d'académiciens, cette désinvolture. « Tout ce qui vaut la peine d'être dit, soutient-il, mérite et exige d'être bien dit. » Grande querelle dans laquelle plus d'une épaule reçoit sa volée de bois vert, mais il reste à savoir si la correction déterminera l'amendement, et si le mal n'est pas déjà sans remède. — Michel DELINES achève son tableau des *Cent ans de lutte en Russie pour la Constitution*. L'auteur rappelle la part qu'y prirent Nicolas Tourgueniev, un oncle du grand écrivain, le poète Ryléev, Pestel, l'auteur de la charte du peuple russe (*Rousskaïa Pravda*). Ryléev et Pestel expièrent leurs idées sur l'échafaud. Ils furent pendus comme promoteurs de la ligue russe de la prospérité et avec eux la plupart des décembristes subirent le châtiment suprême. Cette tentative fut le plus sérieux assaut livré à la monarhie absolue. Aucune société secrète ayant pour programme de saper les despotes ou tsaristes n'a été si puissante ni si savamment organisée. — J.-J. DUPROIX donne la conclusion de son étude sur le romancier hollandais *Henri Borel* en faisant ressortir, une fois de plus, l'originalité de son œuvre. « Elle procède de deux inspirations essentielles : la sagesse orientale et la douce, intime et pénétrante poésie des paysages hollandais ; et ces deux influences l'ont aidé à laisser plonger son regard intérieur jusqu'à ces profondeurs mystérieuses de la conscience où les grands mystiques de tous les temps et de toutes les religions ont senti s'établir une harmonie splendide entre leur vie propre et celle de la création entière ». — Ed. TALLICHET s'occupe de l'*empire ottoman et la politique générale*. L'auteur se persuade que la révolution turque va transformer non seulement l'empire, mais probablement l'islamisme dans son ensemble.

Le Feu (Marseille)

1er Octobre.

Devant le mur est une enquête sur les spectacles d'Orange, ce qu'ils sont, ce qu'ils devraient être. A ce questionnaire répondent, dans ce numéro, Gaston BOISSY, Roger DUMAS et Paul MARIÉTON. C'est surtout l'avenir d'Orange qui intéresse. Les uns voudraient que l'on n'en fît point une succursale inutile des *Français*, que l'on proscrivît et les comédies, et les proses ; les autres qu'on laissât la phalange des poètes nouveaux s'y révéler. MARIÉTON résume toutes ces aspirations en annonçant qu'Orange, « lieu de concentration des complexes courants de l'esthétique méditerranéenne, pourrait devenir, par un rite solennel d'allégresse, une Eleusis des Aryens où l'on célébrerait les grandes Panathénées latines de la Provence gallo-grecque. » — Des poèmes de Léon DEUBEL. — De nombreuses chroniques du mois où sont passées en revue les dernières productions poétiques et celles du roman, du théâtre, sans oublier les théâtres en plein air, comme l'*Athéné Niké* de Marseille.

Revue de Belgique (Bruxelles)

Septembre.

Jules LECOCQ, à l'occasion de la manifestation organisée à Londres par le Cobden Club, envisage la situation actuelle et l'avenir du *mouvement libre-échangiste en Belgique*. L'auteur s'appuie sur la statistique et donne d'intéressants tableaux du commerce belge de-

puis 1830. Il démontre que la Belgique doit sa place économique dans le monde au régime de liberté qu'elle applique depuis de nombreuses années. Si l'industrie belge est parvenue à maintenir sa position avantageuse, ce résultat doit s'attribuer à deux causes principales : 1° la libre entrée des matières premières ; 2° le coût relativement bas de la main-d'œuvre. En Belgique, l'alimentation de l'ouvrier ne coûte pas cher, parce que les produits de première nécessité sont libres, ne sont frappés d'aucun droit douanier, Il en est de même des matières textiles, des peaux brutes, des matériaux de construction, des charbons, du pétrole. Et ces conditions de libre-échange ont une répercussion directe sur la vie matérielle, nourriture, vêtement, logement.

Revue Générale (Bruxelles)

Octobre.

Charles WŒSTE attribue *la crise du parlementarisme* au manque de sens objectif de la plupart des mandataires du pays : ils ne recherchent pas les solutions les plus favorables aux grands intérêts de la nation ; ils se laissent dominer par leur intérêt particulier ; au lieu de diriger, ils sont conduits ; leur but, c'est de mériter la faveur, souvent aveugle, de ceux qui les ont élus. Or, le suffrage est, surtout quand il est universel, un tyran. Ce serait une pensée vaine de vouloir le supprimer, car il s'impose partout, mais il faut faire son éducation, et ce n'est pas chose aisée. L'auteur, qui est un chef du parti catholique en Belgique, se persuade que l'action salutaire à exercer sur le suffrage universel doit émaner de l'influence religieuse, qui, suivant lui, peut seule l'éclairer, le contenir, le tempérer, le discipliner. C'est une thèse qu'il a déjà soutenue à plusieurs reprises dans ce même périodique, mais l'insistance qu'il met à vouloir prouver qu'il n'est pas d'autre voie de salut ne découvre-t-elle pas ses inquiétudes en ce qui concerne les résultats de sa campagne ? — A. LUGAN recherche les *origines du carlisme espagnol* et refait l'historique des dynasties qui ont présidé aux destinées du pays. — De Nic. HOLWEIN, une étude sur les *papyrus grecs* considérés comme source de l'histoire d'Egypte, leur valeur et leur importance documentaire, ce qu'ils apprennent sur l'administration du pays. — D'Emile CHARDONNEL, une belle et substantielle étude sur les *poètes mexicains* modernes, parmi lesquels brillent d'un éclat particulier Hijar y Haro, Manuel Altamurano, Acuna, et plusieurs autres d'incontestable talent.

Revue du mois

Septembre.

Notre collaborateur l'abbé MOREUX, publie une étude importante *sur la distance du soleil*. Nous n'aurons la distance du soleil, à 1.700 kilomètres près, que dans 23 ans d'ici, quand l'apparition de 1931 aura eu lieu. — *Sur les corporations à Florence au* XIIIe *siècle*, un travail de notre éminent collaborateur et ami G. RENARD. On aurait tort de voir, dans ces républiques corporatives, un triomphe de la démocratie. Elles portaient dans leur sein d'effroyables tempêtes civiles et sociales. Le système de l'économie urbaine pour lequel était fait ce régime corporatif contenait en lui-même les vices destinés à le détruire. Mais la lutte des forces qui s'entrechoquaient devait donner à ces petites populations une souplesse d'esprit, une énergie de caractère qui firent d'elles un grand et puissant peuple. — *La morale japonaise* a un caractère très origi-

nal. F. CHALLAYE nous montre qu'on ne découvre pas en elle la trace des conceptions européennes. La soi-disant européanisation des Japonais se borne à des raisons d'ordre matériel : ils n'ont emprunté que notre armée, notre administration, etc. Mais ils conservent, profondément enracinées, leurs chères et vieilles habitudes.

ANALYSE DES REVUES ÉTRANGÈRES

I. — REVUES ALLEMANDES

Deutsche Revue (Stuttgart)

Octobre.

Comme documentation de l'histoire du *conflit prusso-danois de 1864*, la revue allemande publie, avec commentaires, les notes et souvenirs du Prince FRÉDÉRIC-CHARLES, qui commandait, pendant cette campagne, le premier corps d'armée prussien, et qui prit plus tard la direction en chef des opérations austro-prussiennes combinées. C'est en quelque sorte une confession posthume, le prince étant mort depuis vingt ans et son manuscrit étant resté jusqu'à ce jour absolument sous scellés. Lui-même avait d'ailleurs recommandé de ne le livrer au public qu'à une date très éloignée des événements. Ce document a une importante valeur. Frédéric-Charles y analyse avec la plus indépendante sincérité sa conduite personnelle, celle de de Moltke, de Manteuffel, de Blumenthal et des autres officiers supérieurs qui prirent part à l'action. Il relève les fautes stratégiques de chacun et en fait ressortir les conséquences. — Le prince LICHNOWSKY se demande si l'on doit s'attendre à une *guerre entre l'Allemagne et l'Angleterre*. Il ne le croit pas. Pour lui, le peuple anglais et son gouvernement arriveront à se convaincre qu'une telle collision ne pourrait être que funeste à qui la provoquerait. Il y a en Afrique et sur les mers assez de place pour les deux concurrents anglais et allemand, et rien ne saurait justifier de part ou d'autre les velléités belliqueuses. — A signaler une série d'articles scientifiques: du professeur J. von MICHEL, de Berlin, une étude des effets objectifs de la lumière et des sources lumineuses sur la *rétine de l'œil;* de Sir Henry ROSCOE, des considérations sur la *mission pacifique des sciences naturelles;* du professeur H. OBERSTEINER, des observations sur les *fonctions du cerveau;* de Henri BASSERMAN, une critique de *la liberté des sciences théologiques*. La fin du travail de George CLARETIE sur la *Comédie française*, et quelques souvenirs de Karl REMECKE sur *Antoine Rubinstein*.

Deutsche Rundschau (Berlin)

Octobre.

Le ministre d'Etat SYDOW présente ses vues sur la *réforme financière de l'empire allemand*. C'est pour lui une question essentiellement vitale. Il faut qu'elle soit résolue sans délai. Tout ajournement de la solution ne saurait être que dangereux, car, en Allemagne encore plus que dans tout autre pays, la situation financière exerce une répercussion directe sur le mouvement économique général. Il importe donc que les partis cessent à ce sujet leurs hostilités réciproques et ne s'appliquent qu'à l'introduction de mesures pro-

pres à assurer la satisfaction des intérêts supérieurs. — La correspondance de BRAHMS ET JOACHIM doit paraître incessamment. Les extraits que l'on en donne ici en montrent l'importance. Les confidences des deux musiciens ne se bornent pas à des témoignages d'amitié et à des congratulations. Il y a telle lettre où Joachim explique pourquoi Brahms était bien digne de ce titre glorieux de « jeune empereur de la musique » qu'il lui décerne. — Le comte ZICHY expose les rapports de *l'Autriche et la Hongrie* au point de vue politique, et fait voir combien l'on se trompe généralement à l'étranger sur cette question. A juger les faits de loin, on se figure, dit-il, que les deux Etats sont en conflit perpétuel, sinon ouvert, du moins latent, et que les apaisements intervenus ne sont que fictifs et tout de surface. Pour bien juger la situation, il faut remonter le cours du passé, et c'est ce qu'entreprend l'auteur dans cette étude dont il donne la première partie. — Paul VIERECK étudie les *papyrus de Hermopolis*. Ils sont précieux et constituent un trésor conservé à travers les siècles. Ils se rattachent à toutes les branches de l'archéologie. La philosophie, la théologie, la science du droit, l'histoire, l'économie politique, la linguistique, la paléographie, la numismatique, la métrologie, y peuvent puiser comme aux sources les plus fécondes. Elles donnent sur Hermopolis même des éclaircissements qui faisaient jusqu'alors complètement défaut. Hermopolis, qu'Ammien plaçait au même rang qu'Antinoë, eut, comme on le sait, un rôle marquant dans l'évolution historique de l'Egypte. Ses ruines attestent encore la grandeur de son passé sur lequel les papyrus font un jour complet. L'auteur de l'article a réussi à le reconstruire.

Mârz (Munich)
Octobre.

Lujo BRENTANO rend compte du récent *Congrès du libre-échange* tenu à Londres. Les résultats en seront, suivant l'auteur, probablement restreints, d'autant plus que les débats se rouvriront à La Haye en 1909. Les assistants étaient, du reste, peu nombreux, la presse peu chaleureuse. En outre, la réunion n'avait pas les sympathies du public qui incline plutôt au protectionnisme, dans les milieux industriels et commerçants. Il n'y a que la masse ouvrière qui soit libre-échangiste. C'est ce qui rassure le parti, et permet à John Burns d'affirmer que la cause triomphera aux prochaines élections. — Des lettres de *Tolstoï à Obolensky*, mort récemment. Elles datent d'assez loin, puisqu'elles remontent en partie du moins à 1887 ou 1889, époque où Obolensky publiait à Londres le *Rousskoie Bogatsvo* mensuel. Cette correspondance contient déjà en germe les doctrines de l'apôtre de Iasnaia Poliana. Tolstoï y exprime le vœu que l'épée soit transformée en soc de charrue et que l'agneau broute en paix à côté du lion. C'est à cela qu'il veut travailler, sans se dissimuler qu'il y a beaucoup à faire, mais avec la conviction qu'il tient le bon chemin. On trouve aussi dans ces expansions ses idées si souvent reprises depuis, sur la mort et sur le dernier sommeil qu'il considère comme la joie suprême. — La suite des souvenirs de VERESSAIEFF sur la *guerre russo-japonaise*, un ensemble de tableaux brossés avec une fougue magistrale par le grand artiste.

Nord und Süd
(Berlin) Octobre.

Ellen KEY apporte son éloquente adhésion au *mouvement pacifique*. La politique ne peut, aux yeux de

l'éminente avocate de l'émancipation humaine et du féminisme, avoir d'autre programme futur que la coopération de toutes les forces et de tous les efforts à la plus haute organisation de l'humanité, de manière à assurer à chaque État la protection commune de toutes les autres puissances, en laissant à chacune d'elles le moyen de fonder le droit sur la force. Ce sera l'œuvre des Etats-Unis d'Europe et finalement des Etats Unis du monde entier. « Alors les peuples trouveront dans l'harmonie de leurs aspirations la même sécurité d'existence et de mouvement que l'harmonie des sphères célestes ». — MAX DESSOIS dresse le bilan des travaux du *Spiritisme* et reconnaît que l'on possède d'innombrables témoignages sur les apparitions, mais que dans la plupart des cas ces attestations ne fournissent pas ce que l'on est convenu d'appeler l'évidence scientifique. Aussi est-il prudent de ne les enregistrer que sous toutes réserves. — Wilhelm ALTMANN communique deux lettres inédites de Jean-Paul *Richter* et de Louis *Bœrne*, le premier révélant ses prédilections de bibliophile, le second s'exprimant sur la musique. Ces aveux peuvent venir en aide à l'étude du caractère de deux écrivains, si différents sous tous ces rapports. — Mentionnons encore une étude de Ernest SCHERS sur *Honoré Daumier* avec de magnifiques reproductions photographiques des compositions les plus saisissantes du plus mordant satiriste du crayon.

Sozialistische Monatshefte (Berlin)
Octobre.

Ed. BERNSTEIN traite des idées démocratiques dans la *démocratie sociale*. Celle-ci est démocratique en tant que but et principes ; elle s'applique à donner à sa constitution des fondements démocratiques et à former ainsi démocratiquement la vie même du parti ; mais elle n'atteint ces résultats que dans la mesure du possible, et il n'en peut être autrement, puisque jusqu'ici la réalisation complète d'une démocratie sans réserve n'a pas encore été obtenue. De là des lacunes, en quelque sorte forcées et que l'auteur signale, en les passant en revue et en indiquant comment on pourrait y remédier. — Otto HUE s'occupe de son côté des démarcations entre la *politique sociale* et la *démocratie sociale* et prouve que l'avenir du mouvement ouvrier ne peut pas dépendre des résolutions plus ou moins étroites des partis parlementaires. — Karl LEUTHNER estime que le *devoir de la démocratie sociale* allemande, qui embrasse une partie si considérable de la population, est de faire passer avant toute autre considération le problème de la paix qui est un problème de vie ou de mort. — Robert SCHMIDT précise l'activité du *mouvement féministe dans l'organisation politique* et indique les conditions dans lesquelles cette activité féministe doit s'exercer pour être efficace et également avantageuse aux revendications prolétaires de quelque sexe qu'elles émanent.

Suddeutsche Monatschefte
(Munich).

Gustav PAULI fait connaître la participation de Louis Ier et Louis II de Bavière, ainsi que de Guillaume IV de Prusse et de l'empereur Guillaume II au *mouvement artistique* qui a des adhérents sympathiques et sincèrement actifs dans les cours souveraines allemandes. — Une série de lettres échangée entre *Joachim et Brahms* confirme ce que l'on sait déjà de l'amitié étroite des deux maîtres et donne en même temps des détails authentiques sur les dernières an-

nées de Schumann. — Le journal de l'officier wurtembergeois Von YELIN contient des tableaux saisissants et parfois délicieusement naïfs sur la campagne de Russie en 1812. Le terrible s'y mêle aux images qui reposent l'esprit. — J. HOFMULLER révèle le pessimisme de *Wilhelm Busch*, ce disciple de Schopenhauer qui trahit le fond de sa pensée dans ses *lettres à Maria Anderson.*

Dans **Das literarische Echo** (10 octobre), Hedda SAUER trace un portrait bien saisissant du romancier *Heinrich Mann*, dont le succès s'affirme par de nombreux volumes très goûtés du public. — Une curieuse enquête sur le droit de l'écrivain de remanier son œuvre, après la première édition. La question a son intérêt, surtout en Allemagne où le fait est de plus en plus fréquent. Les avis sont partagés. WILDENBRUCH, par exemple, soutient que le créateur est le maître absolu de sa création. Elle appartient à lui avant d'être au public. ZAHN, au contraire, croit que l'auteur ne doit livrer son œuvre à l'impression que lorsqu'il lui a donné toute la perfection dont il est capable. Il fait toutefois des réserves pour les poètes. — E. FUETER cherche à expliquer la durée du succès de *Henri Heine.* Elle ne vient pas de ses railleries restées mordantes contre les institutions et les hommes, ni des nouvelles sensations poétiques qu'il a provoquées, mais surtout — et on ne l'a pas assez remarqué — du soin assidu avec lequel il a forgé chacun de ses vers, chacune de ses compositions. Il suffit pour s'en convaincre de les comparer par exemple à Eichendorff, qu'on lui a souvent opposé et dont les négligences prosodiques et autres sautent aux yeux. — **Neue Revue** (livr. 21) contient une étude attachante de OPPELN-BRONIKOWSKI sur *la jeune France poétique,* Verlaine, Moréas, Laforgue, Mallarmé, avec un appendice sur le groupe des poètes belges Maeterlinck, Rodenbach, Verhaeren, Lerberghe.

II. — REVUES ANGLAISES ET AMERICAINES

Contemporary Review (Londres). Octobre.

Harold SPENDER reprend le thème inusable, ce semble, de l'antagonisme entre *la Grande Bretagne et l'Allemagne.* Il est vrai que Bebel sur la Sprée, M. Balfour sur la Tamise, ont amassé les nuages et répété le *Quos Ego!* Aussi bien les alarmes renouvelées se trouvent-elles assez justifiées par la poursuite des armements. Les pessimistes n'admettent point que si l'on se prépare à la guerre c'est uniquement parce qu'on veut la paix. Ils ne cessent de montrer du doigt l'accroissement des forces navales des deux puissances. Entendez-vous, s'écrient-ils, les marteaux des chantiers de Stettin et ceux de Baltimore ? Au fond, suivant l'auteur de l'article, tout cela vient d'un malentendu qui pourrait se dissiper par une explication. Seulement l'auteur oublie que celle-ci devrait être corroborée par des actes. Il voudrait que de part et d'autre on consentît à n'envisager que les intérêts économiques et qu'au lieu de s'occuper de canons et de torpilleurs, on ne parlât que de marchés et de débouchés. La suggestion n'est-elle pas platonique et les diplomates sont-ils prêts à y prêter l'oreille ? — G. ARCHDALL REID, à propos des travaux récents de Francis Darwin et de Hartog, et de leurs essais de faire revivre

l'hypothèse de Lamarck sur la *transmission des caractères acquis*, soumet le problème à une analyse scientifique et s'attache à démontrer qu'entre l'opinion des Darwinistes et celle de leur contradicteur Wallace qui n'accepte pas la transmission, c'est la conclusion de ce dernier qu'il faut adopter. Ou, pour être plus exact, c'est celle à laquelle Reid donne la préférence. — Elisabeth SLOAN CHESSER réclame une réforme du *système pénitentiaire pour les femmes*. Les détenues devraient être avant tout l'objet de la pitié et même de la sollicitude. Au lieu de les soumettre à un régime qui laisse à désirer sous mille rapports et particulièrement au point de vue de l'hygiène, on devrait renoncer à la routine, organiser le travail en commun, en ne séparant des autres que les faibles d'esprit ; apprendre à toutes ce qui, au sortir de la prison, peut les aider à obtenir un service honnête. Pourquoi ne pas en faire de bonnes ménagères, de bonnes ouvrières, au lieu de les vouer d'avance et sans miséricorde à l'enfer social ? Faites des prisons, des écoles d'amélioration morale et mentale. Idée neuve, assurément, et à laquelle on ne peut qu'applaudir. — Edith SELLERS continue ses études si intéressantes sur *l'assistance publique* en montrant ce qui a été fait pour les *secours aux indigents en Suisse*. Le système y est avant tout basé sur l'éducation du sentiment humain, sur la responsabilité personnelle s'associant à la responsabilité sociale, celle-ci déterminée par le rôle des autorités cantonales, soumises au contrôle du directeur des pauvres, qui a les pouvoirs d'un ministre et se trouve à la tête des inspecteurs et de la commission des pauvres dont les membres exercent les fonctions de conseillers.

East and West (Bombay, Septembre.

La femme hindoue était jadis la femme idéale. Elle réunissait toutes les vertus énoncées dans les proverbes de Salomon. Fille, femme ou mère, elle répondait à cet admirable portrait que retrace H. E. RHIEM. Il n'y avait point de ménagère plus fidèle, plus économe, plus prudente. Elle veillait aux intérêts de la famille. Ce type n'existe plus aujourd'hui à vrai dire dans toute sa pureté car la femme hindoue a subi les influences sociales, mais il se retrouve encore sous bien des rapports. La femme hindoue aujourd'hui comme autrefois vit pour son mari et pour ses enfants ; si elle n'a plus au suprême degré les mérites qu'exaltaient en elle les poètes du passé, elle a conservé toutes ses aptitudes à les acquérir. Ces aptitudes se développeront si l'on ne fait pas pénétrer dans son foyer les idées qui ont cours en Occident, si l'on donne à son éducation une empreinte toute nationale. C'est surtout le cas pour les femmes des castes supérieures. — De son côté Durgashankar D. RAVAL adresse un appel éloquent en faveur de l'*éducation de la jeune fille hindoue*. Il existe bien des écoles, mais elles sont généralement désertes, et les femmes sont maintenues, par suite, dans la plus profonde ignorance. Aussi lorsqu'elles deviennent veuves, leur sort est-il lamentable. Pas une âme ne s'intéresse à elles, si elles n'ont pas de famille, et lorsqu'elles en ont, elles n'y trouvent ni sympathie ni appui. Le tableau qu'en fait l'auteur de l'article est navrant. Aussi demande-t-il que chacun apporte son obole à l'érection d'un asile pour les veuves, asile où elles recevraient non seulement l'assistance matérielle, mais l'aide morale, l'instruction, la consolation.

Fortnightly Review (Londres)

Octobre.

Comme dans tous les périodiques, c'est la politique qui occupe ici la plus large place et les événements prêtent à cette surabondance d'articles d'une même catégorie : crise en Turquie, crise en Perse, situation au Maroc, mouvement en Irlande, etc. A côté de ces travaux qui n'apportent au demeurant rien qui n'ait déjà été dit dans la presse quotidienne, même quand les auteurs sont Sir Rowland BLENNERHASSET, J. Ellis BARKER, le professeur BROWNE ou le professeur MARGOLIOUTH, il n'y a guère à citer dans ce numéro qu'un petit nombre d'études traitant des sujets moins rebattus. — Augustin FILON donne un portrait de *Clemenceau*. L'auteur, qui a coutume d'écrire avec indépendance commence par établir que la troisième république a été le règne des médiocrités. Il ne fait exception que pour deux ou trois personnalités notables qui se détachent en relief sur cette grisaille. De ces exceptions la plus frappante est pour lui Georges Clemenceau. Il le suit dans toute sa carrière et le considère dans tous ses actes, dans toutes ses œuvres, et dans toutes ses paroles, journaliste, parlementaire, politicien d'attaque et de combat, ayant, semblait-il, gâché son avenir en laissant à d'autres le soin de récolter le fruit de ses efforts. Tout à coup une grande crise le ramène au front de bataille. Il reprend pied avec l'Affaire, il entre au gouvernement, il en devient le chef. Il a des ennemis, mais il se maintient merveilleusement en équilibre. C'est que dans le moment où le pays a besoin d'un homme fort, lui seul l'est, et c'est sa force qui est sa raison d'être. Au premier signe de faiblesse de sa majorité, il tombe comme le dompteur dans la cage, et fouaille. — D. G. HOGARTH passe en revue les récentes *découvertes archéologiques en Asie Mineure* et dans l'Archipel qui éclairent d'une lumière toute nouvelle les origines de la civilisation hellénique et révèlent des évolutions sociales que la littérature anciennes n'avait jamais mentionnées, évolutions préhistoriques qui contribuèrent puissamment à l'évolution historique d'où sortit le monde moderne.

National Review (Londres)

Octobre.

IGNOTUS affirme que la clef de la *paix européenne* est à Londres. C'est le mot de Beaconsfield quand on se trouvait à la veille d'une collision entre la Russie et l'Angleterre à propos de l'Afghanistan. En d'autres termes le calme en Europe dépend exclusivement, selon l'auteur, de l'énergie du gouvernement britannique. Il faut que l'on réponde résolument aux accroissements de la flotte allemande, car c'est là le véritable péril européen. Le seul moyen d'écarter un conflit terrible et sanglant, c'est de mettre en chantier deux navires chaque fois que le Kaiser en met un, et c'est aussi de mettre à exécution de sérieuses réformes de l'armée anglaise. Il serait, suivant Ignotus, injuste de voir dans cette résolution un acte de jingoïsme. S'il y a eu provocation, c'est de l'Allemagne qu'elle est partie et toute l'histoire de ces derniers temps démontre qu'il n'y a qu'une méthode de réfréner les ambitions immodérées du parti militaire allemand et de sauvegarder la paix universelle, c'est la fermeté des puissances menacées. Cette fermeté seule peut les mettre à l'abri des attaques méditées contre elles. Le tort de l'Angleterre a été de ne pas donner délibérément la réplique à l'Allemagne quand celle-ci a voté en 1906

l'augmentation de sa flotte. Il est probable que cette réplique aurait eu pour conséquence de faire renoncer à Berlin aux suggestions belliqueuses. Aujourd'hui comme alors il n'y a pas d'autre parti à prendre. On voit que la revue germonophobe ne désarme pas, comme on l'avait cru un instant. — La question des débits de boissons (*public houses*) et les autorisations qui les concernent (*licensing bill*) est de celles qui passionnent actuellement l'Angleterre. Elle a déjà donné lieu à des meetings, à des démonstrations, à des désordres et des violences. LAMINGTON est d'avis qu'il faut la résoudre en introduisant dans la loi des mesures donnant avant tout satisfaction à la morale publique. Ces mesures doivent toutefois être telles qu'elles n'atteignent ni le commerce, ni l'industrie honnêtes. L'auteur conseille vivement de ne pas se laisser attendrir par des intérêts particuliers en désaccord précisément avec l'hygiène et les mœurs. Il voudrait que le public house ne fût pas un lieu où l'on vient s'enivrer, comme c'est trop généralement le cas en Angleterre, mais un lieu de rencontre honnête et même de repos et de récréation, de conversation. C'est tout un changement à opérer, mais un changement sanitaire. Faire du public-house, du marchand de vins, comme nous disons en France, un établissement en quelque sorte idéal où l'on fait de la musique, où l'on entend même des lectures intéressantes, où l'on trouve des journaux et des revues, des tables de jeux, voilà tout un programme de rénovation. Mais l'adoptera-t-on ? Peut-être dans un avenir plus éloigné que prochain. Il faudrait tout d'abord un effort de l'initiative privée et que messieurs les habitués du public house, commencent.

North American Review

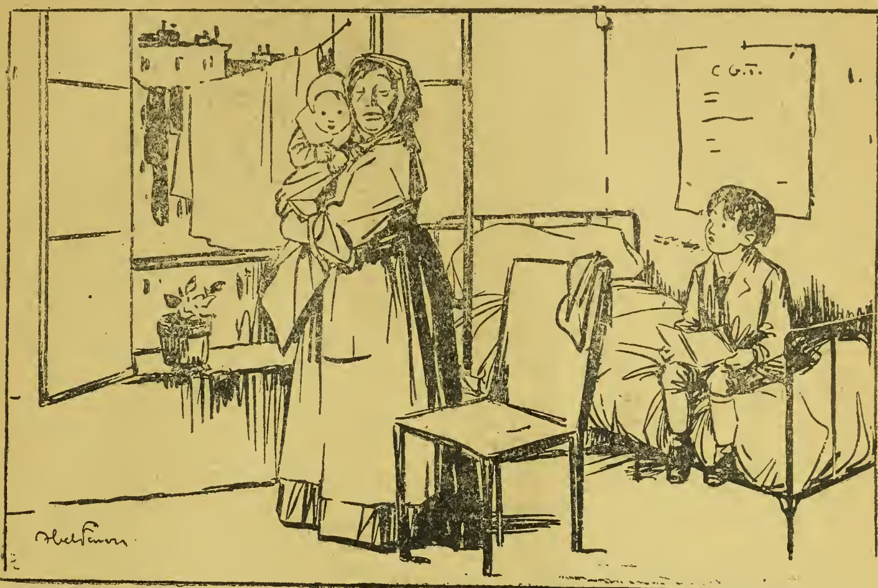
(New-York) Octobre.

La présence de la flotte américaine dans les eaux chinoises ne saurait, selon PUTNAM WEALE, être une simple démonstration de la puissance navale des Etats-Unis. Elle doit avoir pour signification une tout autre portée. La Chine nouvelle est en droit d'espérer que l'Amérique tiendra sa promesse de lui venir en aide, le cas échéant, et elle se trouve aujourd'hui dans des conditions politiques qui l'autorisent à escompter cet appui. Le précédent de la Mandchourie a prouvé que l'empire chinois est exposé aujourd'hui comme hier à des velléités de morcellement de la part d'autres puissances. La main mise sur la Corée par le Japon a d'ailleurs fait voir que ces convoitises du territoire chinois peuvent venir de l'Extrême-Orient même autant que de l'Occident. Il est donc utile de laisser entendre à la Chine qu'elle ne serait pas livrée sans assistance aux retours des accaparements. Les Etats-Unis ont un intérêt direct au règlement des affaires chinoises, qui deviennent de plus en plus perplexes pour le gouvernement de Pékin. C'est une situation qui ne peut se résoudre que par un Congrès, dont le cabinet de Washington est tout prêt à prendre l'initiative. Et la visite navale dont il s'agit ne peut que rassurer les Célestes. — BRANDER MATTHEWS donne un portrait littéraire de *Bronson Howard* qui a disparu il y a quelques mois. C'était un des meilleurs dramaturges contemporains, suivant son biographe. Il avait débuté dans le journalisme, mais le théâtre l'attira plus spécialement. Ses pièces, qui traversèrent du reste l'Atlantique, et eurent de gros succès à Londres, lui valurent sa grande renommée.

CARICATURES DE LA QUINZAINE

Les caricatures, n'étant données qu'à titre purement *documentaire*, ne sauraient engager la responsabilité de LA REVUE. Nos lecteurs ne doivent pas, par conséquent, s'étonner s'ils y trouvent de temps en temps des attaques dirigées contre les idées que nous défendons ici-même.

En France



Figaro (Paris). — Sous le règne de la C. G. T. (Confédération générale du Travail). — Ton papa est parti venger ses frères. — C'est loin ? — Au café d'en face.



Le Cri de Paris. — La question sociale, M. le Comte, c'est une question de ventre.

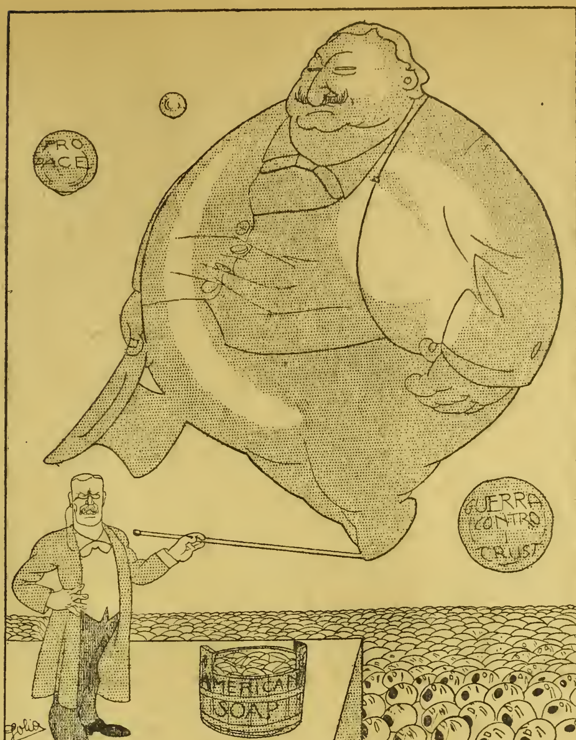
En Allemagne



Kladderadatsch (Berlin). — Guillaume rêve que son casque, transformé en chapeau pacifique, va englober l'Europe.



Ulk (Berlin). — Le pauvre Michel allemand entre Edouard VII et Fallières.



Pasquino (Turin). — La candidature Taft ou la dernière bulle de savon de Roosevelt.



Brooklyn Eagle. — Hourrah ! La prospérité américaine éclate à nouveau et rejette loin les temps difficiles.





Split (Spalato, Dalmatie). — I. Les peuples soi-disant sauvages de l'Autriche (Slaves, Tchèques, Polonais, Croates, etc.). — II. Les peuples civilisés de l'Autriche (En réponse aux chauvins allemands).



Tokyo-Puck. — Edouard et Nicolas, ou un mariage tardif.

Le Gérant : JOST FISCHER

LA REVUE

(Ancienne "REVUE DES REVUES")

[illegible]

AUTOUR DU SOMMEIL

[illegible]

Choses Russes :

— [illegible], par R. de Chavagne.

— [illegible], par Mouravieff [illegible]

G. [illegible]	*Comment les [illegible]*
Ernest [illegible]	*[illegible]*
Frantz-Jourdain	*[illegible]*
[illegible] de [illegible]	*[illegible]*
Georges Pellissier	*L'Esprit.*
[illegible]	*Le Mouvement [illegible]*
[illegible]	*Chez les Poètes*
[illegible]	*Le Mouvement [illegible]*
	Tribune de « LA REVUE »
[illegible]	*[illegible]*

PRIX DU NUMÉRO :

FRANCE . . . 1 fr. 25 — ÉTRANGER . . . 1 fr. 50

N° 20. — 15 Octobre. — [illegible] 1908 — [illegible]

[illegible]

Administration et Rédaction : 12, AVENUE DE L'OPÉRA, PARIS

SERVICE DE LIBRAIRIE

L'administration de *La Revue* est à la disposition de ses abonnés pour leur expédier, **sans aucune augmentation de prix,** tous les ouvrages français et étrangers, de même que les abonnements aux journaux et périodiques.

Note de la Rédaction

Nous rappelons à nos Abonnés et Lecteurs que la **Quinzaine financière** *est publiée sous la responsabilité exclusive de son signataire et n'engage nullement celle de* **LA REVUE.**



Figaro (Paris). — Un pur. — « Jouez-moi *La Carmagnole !* »

HOTELS RECOMMANDÉS

PARIS

Elysée Palace Hôtel 102, av. Champs-Elysées	*Gd Hôtel de l'Athénée* 15, rue Scribe	*Hotel Scribe* 1, rue Scribe	*Restaurant Ritz* 15, place Vendôme
Grosvenor Hôtel rue Pierre-Charron	*Hôtel Bedford* 17, rue de l'Arcade	*Adelphi Hôtel* Entrée 4, rue Taitbout 22, bd des Italiens	*Gd Hôtel de Bade* 30 et 32, bd des Italiens

Hôtel Campbell
45-47, av. Friedland

Hôtel Beau Site
4, r. Presbourg (Etoile)

Hôtel Columbia
16, av. Kléber

Htel des Roches-Noires
à Trouville

Hôtel Malesherbes
26, bd Malesherbes

Hôtel Lord-Byron
16, rue Lord-Byron

Hôtel d'Autriche
37, rue d'Hauteville

DIEPPE

Sur la plage, en face le Casino

Régina Palace Hôtel

Tous les conforts modernes — Arrangements pour famille

LA BAULE-S-MER

(Loire-Inférieure)

Hôtel Royal

Situations unique sur la plage et sous les pins, traiet direct de Paris 6 h, 12 Téléphone avec Paris, installation et confort moderne. Hydrothérapie complète Saison du 1er Avril au 15 Octobre. A VALLÈDE.

GRANDS HOTELS

DE LA

Compagnie internationale des Wagons-lits

Fera-Palace à Constantinople — Avenida Palace à Lisbonne
(Ouverts toute l'année).

Riviera Palace de Nice
(Ouvert du 1er Novembre au 30 Avril.)

Riviera Palace de Monte-Carlo
(Ouvert du 1er Novembre au 30 Avril.)

Dans tous les hôtels de la Compagnie Internationale des Wagons-lits, on trouve LA REVUE *au salon de lecture.*

EST

Service rapide bi-hebdomadaire entre Londres, Bâle et la Suisse par Reims et Belfort.

La Compagnie des Chemins de fer de l'Est a l'honneur d'informer les voyageurs qu'elle mettra en circulation, deux fois par semaine, du 31 Mars au 14 Juin, les trains express d'été du service rapide **Londres-Bâle,** via **Laon-Reims Chaumont-Belfort,** dont l'horaire est rappelé ci-dessous :

Départ de Londres, les Mardis et Vendredis à 9 h. du soir.
Arrivée à Bâle, les Mercredis et Samedis à Midi 48.
Départ de Bâle, les Mercredis et Samedis à 9 h. 40 matin.
Arrivée à Londres, les Mercredis et Samedis à 10 h. 45 soir.

Ces trains correspondent, à **Bâle,** avec les Express de ou pour **Zurich** et l'**Engadine, Berne, Lucerne Gothard, Milan** et l'**Italie.**

Durée du trajet de **Londres** à **Zurich** et à **Lucerne :** 17 h 1/2, et de **Londres** à **Milan:** 24 heures.

NOTE DE LA RÉDACTION

Nous rappelons à nos Abonnés et Lecteurs que la **Quinzaine financière** *est publiée sous la responsabilité exclusive de son signataire et n'engage nullement celle de* **LA REVUE**

Sommaire du Numéro de *Roman et Vie*

du 15 Octobre :

I.	ERNST ZAHN	[illegible]
II.	GABRIEL TRARIEUX	[illegible]
III.	[illegible]	[illegible]
IV.	RAYMOND [illegible]	[illegible]
V.	[illegible]	*[illegible]*
VI.	PAUL [illegible]	*[illegible] en quelques lignes*
VII.	STÉPHANE-POL	[illegible]
VIII.	HORACE CHOISY........	[illegible]

* * * * *

ROMAN ET VIE *ne publie que de l'inédit.*

Dernières Éditions de "LA REVUE"

— à 60 centimes —

